

Biblioteka

U. M. K.

Toruń

010311/1852
II

D 1687

~~H. H. 16.~~



MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ IMPÉRIALE D'ARCHÉOLOGIE

PUBLIÉS SOUS LES AUSPICES DE LA SOCIÉTÉ

PAR

le D^r. B. de KÖHNE,

Commandeur de l'ordre du Christ, de Portugal et de celui de Philippe le magnanime de Hesse grandducale (de la 2-e classe), chevalier de l'ordre de l'aigle rouge de Prusse, de la 3-e classe et de celui du Sauveur, de Grèce, Conseiller de cour, Adjoint du Directeur de la 2-e section du Musée de l'Ermitage Imp., membre fondateur de la Société Imp. d'archéologie, membre effectif, correspondant ou honoraire des académies royales des sciences de Stockholm, de Drontheim, de l'académie royale d'Herculanum et de la Pontaniana à Naples, de l'académie nationale d'archéologie de Madrid, de la Société royale des antiquaires du Nord à Copenhague, de la Société Imp. des antiquaires de France, des Sociétés numismatiques de Londres, de Berlin, de la Belgique et de Prague etc., etc.



Vol. VI.

Avec XXII planches gravées.

Neumann

1852.

DE L'IMPRIMERIE DE LA CONFECTION DES PAPIERS DE LA COURONNE.

St. Pétersbourg.

E. Götz.

Paris.

C. Rollin (Rue
Vivienne, 12.)

Berlin,

Posen et Bromberg.
E. S. Mittler et fils.

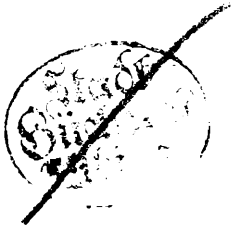


PERMIS D'IMPRIMER

à la charge de présenter au comité de censure le nombre d'exemplaires exigé par la loi.

St. Pétersbourg, 30 Décembre 1852.

N. Achmatow, Censeur.



01034



MUSÉE

de sculpture antique de Mr. de Montferrand.

Après les collections d'objets de sculpture de l'Ermitage Impérial, celle de Mr. de Montferrand occupe en Russie sans contredit la première place. Guidé par un goût exquis, et à l'aide d'une persévérance rare, l'Architecte de l'église de St. Isaac, est parvenu à réunir un Musée, rempli de pièces belles, curieuses, de grand intérêt et dont tous les amateurs des beaux-arts et des antiquités, liront sans doute avec plaisir l'aperçu succinct, que nous allons tâcher d'en donner.

Plusieurs des objets dont nous traçons ici la description, proviennent des collections de S. A. R. feu le prince Alexandre de Wurtemberg, frère de S. M. l'Impératrice Marie; d'autres furent acquis à St. Pétersbourg, à Moscou; ou à l'étranger, à Paris, à Rome, à Trieste, etc. Quiconque connaît les difficultés qu'on éprouve à réunir, surtout en Russie, un cabinet d'antiquités un peu remarquable, se fera facilement une idée du zèle, et de l'ardeur qu'il a fallu pour composer cette belle collection.

Le tout est exposé dans la maison de Mr. de Montferrand, avec la connaissance et le goût qui caractérisent le véritable amateur, le connaisseur exquis des beaux-arts.

Il n'entre point dans notre but de parler ici des autres collections diverses de Mr. de Montferrand, des

petits bronzes anciens, des bronzes modernes, des vases et figurines en argile, des objets en ivoire, en bois sculpté, en argenterie, de sa superbe suite d'objets de majolica, de faïence ancienne d'Italie, des belles pièces de sculpture moderne, des tableaux, etc. etc., tous dignes de l'admiration des connaisseurs : nous nous bornerons cette fois aux objets de sculpture antique, dont les principales pièces sont figurées sur les quatorze planches gravées qui accompagnent cet article.

A l'exception du chef-d'œuvre de la collection, la statue héroïque de Jules César, presque tous les objets dont nous traiterons, sont en marbre; nous les décrirons séparément, d'après l'ordre qu'ils occupent dans les deux divisions ci-après :

A. Objets grecs et romains.

1. statues.
2. bustes.
3. reliefs.
4. candelabres.
5. inscriptions.

B. Objets étrangers : égyptiens et chinois.

I. STATUES.

1. *César.*

Statue colossale de bronze.

(Pl. I et II.)

Jules César, représenté debout, avec barbe naissante et la tête laurée. La chlamyde qu'il porte sur l'épaule gauche, est retroussée sur l'avant-bras. Il est chaussé de *crépides*, dont on voit les détails sur la pl. II^e; elles sont ornées en haut d'un masqueron, surmonté d'une coquille. De la main droite, qui est élevée, César tenait une lance ou un sceptre d'or ou d'ivoire.

Hauteur: 3 archines $2\frac{1}{4}$ werchoks = 7 pieds 4 pouces angl.

Ce chef-d'œuvre de l'art ancien est la seule statue en bronze de César, qu'on connaisse jusqu'à présent; elle a été déterrée du temps du pape Pie VII à Rome, dans une vigne, non loin de Saint-Jean de Latran, pendant des fouilles, qu'avec la permission du pape, Mr. N. N., de Démidoff avait fait exécuter. Au milieu d'une salle, qui fut mise au jour, on trouva notre statue, renversée de son piédestal et gisant en morceaux. Dans la crainte que la Direction des musées pontificaux, reconnaissant l'importance de cette découverte, n'usât de son droit d'acquérir ce beau monument, on s'empressa d'en expédier les morceaux à Florence, où, par les soins d'un artiste très-babile ils furent assemblés et le peu de pièces qui manquaient remplacées par un mastic, auquel on sût donner la couleur du bronze. Longtemps et jusqu'en 1848 ce beau monument resta là, admiré par tous les connaisseurs auxquels la maison de Mr. de Démidoff était ouverte. Le fils du premier propriétaire, Mr. A. de Démidoff, en fit cadeau à Mr. de Montferrand, qui lui assigna la place d'honneur de sa belle maison.

Les statues de César sont fort rares: à l'exception de celle-ci, elles sont toutes en marbre; et quant à la beauté du travail, ces dernières ne sauraient être comparées avec la nôtre. Une de ces statues, en costume pontifical et très-restaurée, se trouve à Rome dans la collection Mattei ¹; une autre, dans la même collection, offre le dictateur nu ²: c'est une statue du genre de celles, qui, selon Pline ³, étaient apelées Achillées et où le personnage était représenté nu, tenant une lance à la main. Le globe dans la main de César est le produit d'une

¹ Clarac, musée de sculpture, Atlas, V, pl. 910 N° 2312 C.

² Ibid N° 2312 B.

³ Hist. nat. XXXIV. Ch. X. 5.

restauration moderne, car la statue, brisée en nombreux morceaux a été aussi rétablie et recomposée.

Les statues du Musée Capitolin¹ et du Musée Bourbonico de Naples² montrent César, en cuirasse, ornée de deux griffons affrontés, et couvert du paludamentum; la statue de Naples tient l'épée de commandement,³ à pointe arrondie, qu'on voyait probablement autrefois aussi dans la main gauche de la nôtre. Cette épée était ou en ivoire, ou en or, ou en une autre matière précieuse, ainsi que le sceptre; ces objets sont tombés en décomposition ou ont disparu d'une autre manière.

Les bustes de César ne sont pas moins rares; Visconti en cite un, colossal, à Naples et un en basalte, autrefois à St. Cloud⁴; le Musée royal de Berlin en possède deux, dont l'un, provenant de la collection Polignac, est rapporté sur le torse d'une statue *togate*, déterrée en 1824 à Colonna, près de Rome⁵. Un cinquième, mais très-restauré, se trouve au nouvel Ermitage de St. Pétersbourg; un sixième, en costume de pontife, est au Louvre.

Nous ne parlons pas d'autres marbres, attribués au fondateur de l'empire romain, mais dont l'authenticité n'est pas tout à fait incontestable. Toutefois on en doit pas présumer que tous ces monuments soient du temps

¹ Clarac, l. c. pl. 912 B N° 2318 A.

² Ibid., pl. 916, N° 2318 D.

³ Les antiquaires Mongez et d'autres appellent cette épée, *parazonium*. Mais ce mot, provenant du grec *παράζωνη*, la ceinture, signifie une arme qu'on portait à la ceinture; l'épée de commandement des statues d'empereurs romains a une forme trop pesante pour avoir été portée de cette manière. Elle paraît plutôt avoir été suspendue au moyen d'un baudrier.

⁴ Iconographie romaine, Atlas, pl. 17, 18.

⁵ Tieck, Verzeichniss der antiken Bildhauerwerke des Königlichlichen Museums zu Berlin, p. 26, N° 167, 169.

de César ou aient été faits bientôt après sa mort : au contraire, le style de la plupart d'entre'eux accuse le ciseau d'artistes bien postérieurs, car les successeurs de César aimaient à s'entourer des images de leurs ancêtres, surtout du divin Jules, avec lequel l'empire avait commencé.

Parmi toutes les statues de César, la nôtre est incontestablement de son époque. Elle n'est pas la statue cuirassée dont parle Pline ¹ et que César permit d'ériger en son honneur sur le forum ; c'est probablement au bas de cette même statue, que plusieurs ennemis du grand homme avaient fixé un écriteau avec ces mots :

« Brutus quia reges ejecit. Consul primus factus est ;

« hic, quia Consules ejecit, rex postremo factus est ².

Notre statue n'est pas de celles, qui furent consacrées à César immédiatement après sa mort. On n'y remarquerait pas la barbe naissante.

Cette barbe semble être en contradiction avec la description que donne Suétone de la personne du dictateur, dans ces termes : ³ « il était de grande stature, il avait le teint blanc, les membres sveltes, le visage assez plein ; ses yeux étaient vifs et noirs et sa santé bonne ; il prenait grand soin de sa personne, se faisait couper les cheveux avec soin, raser et même épiler. » On sait que César employait beaucoup de temps à sa toilette : mais, seulement sans doute en temps de paix et de tranquillité, car pendant ses campagnes, le dictateur devait bien souvent être forcé de déroger à ces habitudes. Suétone nous apprend aussi dans un autre passage ⁴ qu'après la défaite de Titurius, César se laissa croître la barbe

¹ Hist. nat. L. XXXIV, § 10.

² Suétone, Ch. LXXX.

³ Ibid. Ch. XLV.

⁴ Suétone, Ch. LXVII.

et le peu de cheveux qu'il avait; il fit le vœu de ne les couper qu'après avoir vengé son général.

Notre magnifique statue représentant César en vainqueur, il est fort naturel que l'artiste l'ait sculpté, tel que l'armée était accoutumée à voir son chef, car César est figuré ici en héros, conquérant de l'univers; il ne porte ni la toge du Consul, ni le costume et les emblèmes du *Pontifex maximus*.

Il existe encore un autre monument, non moins authentique, sur lequel César est représenté de la même manière. C'est une médaille de bronze, frappée dans les Gaules du temps d'Auguste, et dont nous donnons ici l'empreinte ¹.



Elle offre d'un côté, le buste lauré et légèrement barbu de César, tourné à droite et entouré de la légende: DIVOS IVLIVS. Sur le revers on voit la tête d'Auguste, laurée également, légèrement barbue et tournée à droite, avec l'inscription: CAESAR · DIVI · F (ilius).

N'est-il pas très-probable que l'artiste gaulois a gravé César comme il l'a vu pendant ses campagnes et qu'il a donné à son successeur des traits, qui ressemblent beaucoup à ceux du grand-oncle?

Aucun des monuments de marbre ne nous offre César, ainsi lauré, tel que le représentent et notre statue et la

¹ L'original fait partie de la belle collection de Mr. Sabatier.

plupart des médailles. Ceci prouve peut-être qu'à l'exception de la statue, où César porte le costume de pontife, tous ces monuments sont d'une époque postérieure, car le dictateur, contrarié d'être chauve, était heureux du droit que le Sénat lui accordait, de porter toujours une couronne de laurier. ¹ Les monnaies des familles romaines: Livineia ², Sepullia, &c. offrent toujours le buste de César, orné d'une couronne de laurier.



Le costume de notre statue est la chlamyde grecque, qui seule est convenable aux représentations héroïques. Les brodequins ne sont pas les *caligae* des soldats, consistant en une simple semelle épaisse, attachée avec des courroies qui entouraient la jambe jusqu'au-dessus de la cheville. Ces *caligae*, d'où les soldats tiraient le nom de *milites caligati*, étaient très-grossières et garnies de clous pointus, tandis que la chaussure de notre statue est fort élégante.

Elle paraît être plutôt une *crépide* grecque, correspondant avec la chlamyde et convenant aussi à une statue héroïque. La planche II^e offre quelques détails de cette belle chaussure; celle de la statue de Naples sont des *caligae*, mais qui diffèrent par leur élégance de celles des *milites gregarii*.

¹ Suétone, Caesar, Ch. XLV. César préférait cette marque de distinction à toutes les autres: «ex omnibus decretis sibi a Senatu populoque honoribus, non aliud aut recepit aut usurpavit libentius, quam jus laureae perpetuo gestandae».

² Ibid. Ch. LXXX.

L'auteur de notre statue paraît être un des Grecs qui s'étaient établis à Rome, où la passion artistique des grands seigneurs leur donnait beaucoup d'occupations. Pline cite plusieurs de ces artistes, tels que Pasiteles, originaire de la Grande Grèce, statuaire, qui travailla pour le temple de Marcellus¹; ses élèves Kolotes et Stephanos; l'élève de ce dernier, Menelaos; Arkesilaos, Coponius et d'autres². Mais les notions fournies sur ces sculpteurs sont peu exactes et il est impossible de dire, lequel d'eux peut avoir été l'auteur de notre statue, qui paraît même être la seule en bronze de cette époque qui nous soit parvenue. Le métal n'a qu'une bien faible épaisseur et est couvert d'une patine magnifique.

Chacun connaît l'immense rareté des grands objets en bronze antique; par la valeur de leur matière ils étaient bien plus soumis à la destruction que les pièces de marbre. Aussi beaucoup d'objets de bronze ont été fondus par les barbares qui envahirent l'Italie depuis le quatrième siècle; d'autres périrent au moyen-âge, on sait qu'à une époque, où l'art antique n'était pas encore estimé et regardé comme le prototype des travaux pour les artistes modernes, des princes italiens mêmes ont fait employer de magnifiques monuments de bronze pour en faire des ornements d'églises, des pièces de canon &c.³ Le peu de beaux objets de bronze que les musées renferment, est, à peu d'exceptions près, le produit de trouvailles récentes, depuis la seconde moitié du XVII^e siècle, et dans ce nombre, notre statue occupe sans contredit une des premières places.

¹ l. c. XXXVI, 4, 10, 12.

² V. leurs noms chez Müller, *Handbuch der Archäologie der Kunst*, § 196, 2.

³ Qu'on se rappelle ce jeu de mots: *Quod non fecerunt barbari fecerunt Barberini*, ayant rapport au dépouillement du Parthénon de tous ses ornements de bronze.

Caius Julius César, fils de Caius et d'Aurélia, naquit en l'an 100^e avant J. C., 654 ou 653 de Rome, le 12^e jour du mois Quinctilis, qui plus tard fut appelé d'après lui, le mois de Juillet. Sa carrière publique commença après la mort de Sylla, dont les poursuites l'avaient forcé de se retirer en Asie. Pompée, Crassus, et lui, devenus chefs absolus de la République, se partagèrent les provinces; César, ayant reçu les Gaules, y déploya des talents militaires rares, en soumettant les Gaulois, les Bretons et les Germains. Mais en 49, sa rupture ouverte avec Pompée et Crassus l'engagea à passer le Rubicon pour aller au devant de ses adversaires. Vainqueur partout, débarrassé de Pompée, son ennemi le plus dangereux, qui fut assassiné en Égypte, César, chargé des trésors de l'Asie et de l'Afrique, rentre à Rome pour rester, avec le titre de dictateur à vie, l'arbitre de l'univers. C'est à cette époque, en 45 avant J. C., 709 de Rome, que doit avoir été faite notre statue; César paraît avoir 55 ans.

Mais son bonheur fut de courte durée: malgré ses nombreux bienfaits envers le sénat et le peuple, malgré l'ardeur qu'il mit à se réconcilier avec ses adversaires et son désir de rendre la paix à la République, ses ennemis conjurés, l'ingrat Brutus à leur tête, percèrent de trente-trois coups de poignard le dictateur dans la curie, au pied de la statue de Pompée ¹. César mourut le jour des ides du mars en 44, 710 de Rome.

2. *Apollon Citharède.*

(Pl. III et IV.)

Cette magnifique statue en marbre de Paros, appartenant à une des plus belles époques de l'art grec,

¹ On croit que c'était la même statue attribuée à Pompée, qui se trouve aujourd'hui au palais Spada, à Rome.

représente le dieu debout, les cheveux formant le *krobylos*, le pied gauche croisé avec le pied droit, sur lequel pose le divin corps d'Apollon; le dieu tient de la main gauche la lyre, dont il touche les cordes avec l'autre main. Son *himation*, négligemment jeté sur l'épaule gauche, descend jusqu'à terre et cache sous ses plis une oie, reposant à côté du dieu et tenant dans son bec un bout de sa draperie. *Hauteur*: 2 archines $6\frac{2}{3}$ werchoks, 5 pieds 7 pouces anglais.

On ne connaît pas la provenance de ce beau monument, qui a jadis fait partie de la galerie du Marquis de Caponi à Florence. A la dispersion de cette belle collection, après la mort du marquis, notre statue, achetée en 1817 par MM. Mora et Maréchal, passa dans les mains de Mr. le comte A. G., à Moscou qui, juste appréciateur de ce beau monument, le fit placer à l'extrémité de son salon, dans une niche, garnie de velours cramoisi. A la mort du comte, la statue changea plusieurs fois de propriétaire et enfin, elle fut acquise à vil prix par le marchand Volkoff, qui la céda à Mr. de Montferrand.

Cette statue est d'une très-bonne conservation, la tête n'est pas rapportée comme dans la plupart des statues antiques. Les parties restaurées, de peu d'importance en général, sont : le *krobylos* des cheveux, le nez, huit doigts des mains, une partie de l'épaule gauche, un fragment de la hanche droite, le pouce du pied droit et les parties sexuelles.

Malheureusement les grands déplacements auxquels elle a été soumise, l'ont fait briser en plusieurs endroits, mais à part les pièces indiquées, rien n'y manque; le tout est restauré de manière à ce qu'on n'aperçoit presque plus les traces des endroits endommagés et il faut avouer que même pour son excellente restauration, opération si difficile et même impossible sans être initié dans la

beauté de l'art grec, notre statue occupe une place remarquable parmi les ouvrages en marbre qui existent dans les différents musées.

Nous avons dit que cet Apollon est l'ouvrage d'une des plus belles époques de l'art grec. Mais pour l'attribuer au temps de Phidias, de Ktésilaos, de Polyclète, il faut avouer que ces formes sont trop délicates, trop sveltes, trop gracieuses. A la vérité, Pline ¹ attribue à Polyclète de Sicyone, le principe de faire poser ses statues surtout sur l'un des pieds (*ut uno crure insisterent signa*), effet au moyen duquel il devait représenter le corps d'une manière plus développée et plus prononcée. Les contemporains appréciaient beaucoup les ouvrages de ce maître, dont l'Amazone à Éphèse, dans le concours des statuaires, remporta le prix sur les figures semblables de Phradmon, de Kydon, de Ktésilaos et même de Phidias ² et dont le *Doryphore* (l'éphèle avec la lance) fut considéré comme un *canon* des proportions du corps de l'homme ³.

Mais Varron désigne les ouvrages de Polyclète comme carrés (*quadrata*). ⁴ Quintilien dit que le maître sicyonien n'avait pas atteint dans ses ouvrages la dignité des dieux et que le poids (*pondus*) manquait ⁵. En général, le style de cette époque se distingue par une expression encore sévère, par des formes mâles et fortes, qu'on ne reconnaît pas dans notre statue.

¹ Natur. hist. XXXIV, Ch. 2.

² Müller, Handbuch der Archäologie der Kunst; comp. Winckelmann, Geschichte der Kunst, II, notes de Meyer et de Schulze N^o 370 (Vol. IV des œuvres de Winckelmann p. 356).

³ Pline, XXXIV, Ch. 2 (viriliter puer). — Cicero de orat., 2. Müller, l. c. § 120, 4.

⁴ Pline, l. c, in fine.

⁵ Instit. orat. XII, c. 10. comp. Winckelmann, VII, 2, p. 76, note N^o 270.

Nous n'osons donc pas l'attribuer à Polyclète ni à son temps : au contraire, elle paraît nous offrir le caractère de l'école attique nouvelle, à peu près de la 120^e olympiade, à l'époque, où les généraux d'Alexandre le Grand, se disputèrent, l'épée à la main, les provinces de l'immense empire, que leur grand souverain avait réuni. Dans cette école, prévalait principalement la grâce et l'élégance des formes, mêlée avec une dignité extérieure. La fonte, loin de faire des progrès, perdit quelques-uns des perfectionnements qu'elle avait acquis ; mais par contre, le marbre fut employé de préférence et les plus belles statues en marbre qu'on trouve dans les musées, datent presque toutes de cette époque

Nous ne connaissons que peu d'artistes de ce temps : le plus célèbre est Cléoménès, fils d'Apollodore. le sculpteur de la Vénus de Médicis, si admirée de tous les amateurs des beaux-arts et à laquelle notre Apollon ne cède en rien. Peut-être est-il dû au ciseau du même sculpteur ou bien à celui de son fils, qui avait un nom égal à celui de son père.

Comme la Vénus de Médicis offre l'idéal virginal, la rose qui s'ouvre, selon Winkelman¹, notre Apollon représente le *μεῖζόν* dans sa plus grande beauté. La grâce et la simplicité de la pose, la pureté des contours et des lignes, la noblesse et l'expression d'inspiration de la tête, tout nous démontre que cette statue, qui nous rend l'idéal des formes sveltes et juvéniles du plus beau dieu des Hellènes, est digne d'être ajoutée aux monuments les plus célèbres, que le temps nous ait conservés.

Pourtant l'expression d'une force solide ne manque pas : le corps de notre Apollon est long et svelte, les hanches

¹ Vol. IV, p. 112.

élevées, les cuisses allongées. Le bel ovale du visage est augmenté encore par le noeud ionien des cheveux (κρωβύλος σκορπίος) qui surmonte la tête. Cet Apollon n'est pas le *pythien*, à qui étaient consacrés les jeux qui portaient ce nom, et célébrés à Delphes dans la Phocide, car alors le dieu est représenté toujours vêtu de la *stola* et avec la *phorminx*. C'est Apollon, l'inventeur de la lyre, le protecteur de la musique et rarement nous le trouvons sculpté nu, et tenant la lyre, comme dans notre statue. La lyre est de bronze et de travail moderne : l'ancien original était peut-être aussi en métal et doré. La pose même exige qu'on admette un tronc d'arbre sur lequel le dieu s'incline : il est connu que les anciens ont omis très-souvent des objets accessoires ; dans les peintures, sur des reliefs, on trouve p. e. très-souvent les héros avec l'épée au côté, sans indication du baudrier.

L'oiseau qu'on voit près du fils de Lété ne paraît signifier qu'un support, comme le dauphin qui accompagne la Vénus de Médicis. Dans notre statue, cet oiseau ressemble plutôt à un oie qu'à un cygne, dont il n'a pas le cou gracieusement allongé. On pourrait croire que la tête de cet oiseau est l'oeuvre d'un restaurateur moderne et maladroit ; mais cette figure est parfaitement conservée et n'offre aucune trace de restauration postérieure. L'oie n'est pas citée parmi les animaux, consacrés à Apollon, dont la relation avec le cygne est bien connue. Selon Pythagoras et Timarchides, le cygne accompagnait le fils de Lété et c'était sur un char, orné d'ailes de cygnes, qu'Apollon venait du pays des Hyperboréens au commencement de la récolte à Delphes, et il était porté par un cygne à Délos. Le *paean* d'Alkaios ¹, des peintures anciennes ², les

¹ V. le fragment en prose chez Himerios, 14, 10.

² Tischbein, vases IV, pl. 8. Laborde, vases, II, pl. 26 etc.

monnaies de Chalcédon en Bithynie ¹ et d'autres monuments ont pour sujet cette épiphanie d'Apollon. Mais aucun auteur ancien ne mentionne le rapport d'Apollon avec l'oie. Est-elle une autre forme du cygne? Virgile appelle Jupiter transformé en cygne, pour s'approcher de Lédæ, *Anser Amyclæus* ². Nous penchons donc à croire que l'ancien artiste a voulu représenter probablement un cygne, auquel ressemble parfaitement le corps de notre oiseau, mais ne trouvant pas convenable de le figurer avec le cou allongé, il a pensé que le cygne pourrait aussi replier son cou et c'est de cette façon qu'il a préféré le sculpter ³.

On connaît plusieurs statues semblables à la nôtre et qui prouvent que toutes ces pièces doivent être des copies anciennes d'un original très-célèbre et très-estimé.

Une de ces pièces, gravée chez Clarac, III, pl. 479 N° 918, et sur notre pl. IV^e, se trouve au Musée Borbonico de Naples. Le dieu y a la tête tournée à gauche; Ici on voit distinctement le cygne, et tout à fait dans la même pose.

Une statue du Musée Capitolin (Clarac, pl. 483, N° 928 A.) offre le même sujet, mais avec un aigle, au lieu du cygne. La statue est assez restaurée, la tête moderne, la lyre manque, mais l'aigle est ancien. Cette variété nous autorise à supposer que peut-être l'ancien original de toutes ces statues, était accompagné du cygne, mais que les personnes qui avaient commandé les répli-

¹ Eckhel, doct. num. II, p. 412.

² Virg. Cirris, 488 et notæ Wagneri, IV, p. 273.

³ C'était surtout en Égypte où l'oie avait une signification symbolique bien différente de celle qu'on lui attribue de nos jours. v. Kircher, Oedip. Aegypt. III, 64, Scheffer, de renavali, III, Ch. 3, p. 196. — D'autres oiseaux étaient aussi consacrés à Apollon, surtout le corbeau, en lequel fut métamorphosé Coronis, la mère d'Esculape; le coq, l'autour, etc.

ques, ont fait remplacer le cygne par un autre oiseau, qui était plutôt en rapport avec leurs idées qu'avec Apollon? Ainsi le Romain fit sculpter l'aigle, emblème victorieux de sa République.

Le parc de Versailles conserve une troisième statue de ce genre (Clarac, pl. 489, N° 948 A.), mais d'un style beaucoup inférieur à celui de la nôtre. L'oiseau manque tout à fait et au lieu de la lyre, le dieu, par la méprise d'un restaurateur moderne, tient de la main droite un carquois, d'où il tire une flèche avec la main gauche.

Enfin une quatrième statue, du Musée Capitolin (Clarac, p. 490, N° 954 A.), reproduite sur notre pl. IV^e montre Apollon, dans la même pose, mais sans le *krobylos* des cheveux. Il tient de la main gauche la *phorminx*, appuyée sur un pilier et de la droite le *plectrum*. Son *himation* couvre le pilier. L'oiseau manque également, mais cette statue se distingue des autres, en ce que la lyre est ancienne et en marbre; elle est aussi plus grande et supportée par le pilier, qu'on ne voit pas dans nos autres cinq statues. On doit le suppléer, comme nous l'avons dit, pour s'expliquer la pose inclinée de la statue.

Parmi toutes ces pièces, la nôtre est non seulement la plus belle, mais aussi la plus ancienne et la mieux conservée.

3. *Apollon citharède.*

Le dieu est représenté debout, les cheveux ornés du *krobylos*; il est vêtu d'une chlamyde, jetée sur son dos. Du bras gauche, Apollon s'appuie contre un tronc d'arbre auquel est suspendue une lyre. Dans la main droite, le dieu tient le *plectrum*. — Marbre grec.

H. 1 a. $14\frac{1}{2}$ w. = 4 pieds $3\frac{5}{8}$ pouces anglais.

Cette jolie figure, qui pour la beauté d'exécution, ne saurait du reste être comparée avec le chef-d'œuvre dont nous venons de parler tout à l'heure, est la copie ancienne d'une statue célèbre; une pièce qui paraît être une autre copie du même original est publiée par Clarac (pl. 478. N° 912 D). Elle est en marbre de Luni et fait partie de la collection Vescovali à Rome ¹. La nôtre, d'après son exécution, est probablement du temps des Antonins. Apollon est figuré en repos après une exécution musicale, peut-être après son combat avec Marsyas, qui a fourni le sujet à tant de monuments artistiques.

Le bout du nez, la bouche, les bras, les pieds, ainsi qu'une partie de la chlamyde sont restaurés.

4. *Muse.*

(Pl. V.)

Belle statue représentant Euterpe. La tête, ornée d'une *sphendoné* est rapportée; les bras tenant des flûtes, sont de travail moderne. La muse porte un *chiton poderes* à manches courtes, ainsi qu'un *ampechonion*, qui enveloppe le milieu de son corps. Elle est chaussée d'une espèce de *soccus*. H: 2 a. 11 w. = 6 pieds 3 $\frac{1}{2}$ pouces angl.

D'après la nature du travail, cet excellent ouvrage en marbre grec, date à peu près du dernier temps de la République romaine. Comme les attributs sont de restauration moderne, il est assez difficile de spécifier au juste, qu'elle est la Muse, représentée par cette statue. La même pose, la même draperie se retrouvent dans

¹ Nous ferons observer que de cette statue, trouvée dans les ruines de Talleri, en Etrurie, la tête est empruntée; le cou, les bras, les jambes ainsi que le tronc d'arbre sont modernes. V. Clarac, Vol. III, p. 263.

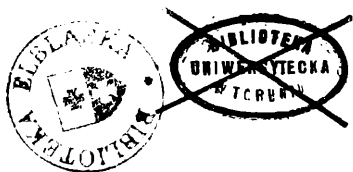
plusieurs autres figures, notamment sur une Muse du Vatican (Clarac, pl. 507, N° 1015) et sur une de la collection Vescovali à Rome (ibid. pl. 530, N° 1102). nommées Euterpe et Uranie, mais dont les attributs distinctifs sont aussi de travail moderne. Une troisième statue semblable, nommée Clio, se trouve au Musée royal de Stockholm (v. Clarac, pl. 500 et 987), mais sa tête est empruntée, les bras ainsi que les attributs sont modernes.

Notre Muse ne peut être prise ni pour Thalie, ni pour Melpomène, pas plus que pour Terpsichore ou bien Érato, dont les poses exigées par leurs attributs, sont différentes de celle de notre statue. Polymnie est habituellement figurée pensive, presque toujours enveloppée dans son *peplos*. Dans les représentations d'Uranie et de Calliope, les mains tenant les attributs, sont ordinairement plus rapprochées l'une de l'autre, ce que les bras supérieurs antiques de notre statue ne permettent pas de supposer: restent donc seulement Clio et Euterpe et selon nous, les flûtes, comme attribut, s'adaptent le mieux à notre belle statue, dont la restauration nous paraît exécutée avec intelligence et signale un sculpteur qui a bien étudié l'art antique. La tête qui a une belle expression, est probablement le portrait d'une dame romaine.

5. *Flore.*

Belle statue restaurée comme Flore. Sa draperie consistant en un *chiton poderes* et un *peplos*, est d'une exécution magnifique et laisse voir de belles formes virginales.

La tête, la main droite qui tient une couronne de fleurs, ainsi que le pied gauche et quelques parties de la draperie, sont restaurés. Les doigts de la main gauche manquent.



H 2 a. $1\frac{7}{8}$ w. = 4 pieds $11\frac{1}{4}$ pouces angl.

Cette pièce provenant de la maison de Mr. de Ri-beaupierre, à St. Pétersbourg, paraît avoir été dans l'origine la statue à portrait d'une dame de la dernière époque de la République romaine, car la finesse, la beauté de l'exécution et le style en général, prouvent qu'elle ne peut pas appartenir à un temps postérieur. Des statues semblables existent dans différentes collections; elles sont ordinairement restaurées en Muses. Une autre, restaurée en Junon, mais dont une grande partie de la draperie est moderne, se trouve à Rome dans la collection Giustiniani ¹.

6. *Vénus au bain.*

(Pl. VI.)

Vénus est représentée vêtue d'un *chiton poderes*, qui laisse à nu la partie supérieure du corps; les cheveux sont ornés du *korymbos* et deux tresses retombent sur les épaules.

Au côté droit de la déesse, on voit un vase, recouvert par un vêtement, dont le bord est enrichi de franges. Ce vase sert en même temps de support à la statue.

La tête est rapportée, les bras manquent. Quelques parties des hanches et des draperies sont restaurées.

H. 2 a. 13. w. = 6 pieds $6\frac{3}{4}$ pouces angl.

Nous voyons dans ce monument gracieux, acquis à Rome par l'entremise du sculpteur français Mr. Le Moyne, la répétition antique d'une statue célèbre, le chef-d'œuvre d'un des plus grands artistes de la Grèce. Cet original est très-souvent répété, tantôt en Vénus, comme dans notre statue, tantôt en Nymphe figurée debout devant un bassin.

¹ Clarac, pl. 421 N^o 742.

Parmi les statues de Vénus, celles qui ont le plus de ressemblance avec la nôtre se trouvent à Rome, au Musée Chiaramonti; (la Vénus de Gabii, Clarac. pl. 600, N° 1324), dans la Villa Albani (ibid. pl. 602, N° 1332 A.), une figure moins belle aussi dans la collection Giustiniani (Clarac, l. c. pl. 606, N° 1338), au Musée de Dresde (ibid. N° 1337) etc.

Mais ces statues, la plupart beaucoup plus restaurées que la nôtre, sont rarement accompagnées du vase, destiné aux onguents, comme on le voit au côté de la statue dont nous parlons. On trouve cet accessoire près des statues qui offrent la déesse nue, p. e. avec la Vénus du Capitole, une des plus belles des statues de ce genre, qui existent (v. Clarac, p. 626 B, N° 1383 D).

Comme l'excellent original de notre statue était fort-consideré, on l'a employé, pour reproduire d'après lui des nymphes, destinées à l'ornement de fontaines et d'autres monuments. Ces statues étaient représentées ou placées devant un bassin. comme on en voit une de forme gracieuse, chez S. E. Mr. le Chancelier de l'Empire Comte Nesselrode, ou bien tenant un bassin, ordinairement en forme de coquille, comme les statues conservées au Musée Pio Clementino, ainsi que dans les collections Vescovali à Rome, et Anson, en Angleterre (v. Clarac, pl. 754, N° 1838 A, 1839, 1840; pl. 760, N° 1856.) On désigne aussi ces statues par le nom de Danaïdes ¹, mais cette appellation manque de justesse, selon nous, car l'expression du repentir et de la punition n'y paraît point.

Visconti a pensé, d'après deux passages de l'art d'aimer d'Ovide, que de telles figures, placées sur le forum de César, portaient le nom d'Appiades ², mais ces passages

¹ p. e. Clarac, IV, p. 331, N° 1856 etc.

² Ibid. p. 325.

sont trop obscurs, et d'ailleurs aucun auteur ancien nous donne l'explication de ce mot.

L'application de statues pareilles à l'ornement de fontaines, est prouvée par un grand nombre de reliefs, où elles sont gravées seules ou accompagnées d'autres divinités et dont les inscriptions les désignent comme nymphes de fontaines ¹.

7. *Adorante.*

Jeune fille grecque dans l'attitude de la prière. Elle est coiffée du *korymbos* et vêtue d'un *chiton poderes* ainsi que d'un *ampechonion*. La tête est rapportée, les bras sont modernes et il paraît, d'après l'attitude de la figure, qu'ils étaient étendus, comme les anciens les tenaient en adressant leurs prières aux dieux. Les pieds et quelques parties de la draperie sont également restaurés.

H. 1 a. $14\frac{1}{2}$ w. = 4 pieds $5\frac{3}{8}$ pouces angl.

Cette jolie statue, d'après son style, date à peu près du premier siècle de J. C. Elle se trouvait autrefois dans une collection à Rome.

Les statues de femmes dans l'attitude de la prière sont assez rares, elles sont ordinairement restaurées en Muses ou en Cérès. Le Musée du Louvre en possède deux, mais dont les mains sont également restaurées; deux sont à Naples ², une troisième à l'Ermitage ³. Toutes ces statues semblent être des portraits de femmes pieuses, qui aimaient à se faire sculpter dans l'attitude de la prière ⁴.

¹ v. Millin gall. myth. pl. LXXX N^o 529, 530, pl. LXXXI N^o 476, pl. CXXVII N^o 475, &c. &c., ainsi qu'un bas-relief inédit du Musée de l'Ermitage Imp., dédié aux Nymphes, par Folia, fille de Heros.

² Clarac. pl. 780 N^{os} 1945, 1946.

³ Clarac. pl. 263, N^o 1944 et pl. 264 N^o 1943.

⁴ Beaucoup de statues antiques, auxquelles les restaurateurs modernes ont donné des attributs différents, doivent être resta-

Parmi les statues *d'adorants*, il faut citer surtout le chef-d'œuvre de l'art ancien, en bronze, représentant un jeune homme nu. Cette pièce magnifique, conservée au Musée royal de Berlin, fut trouvée dans le Tibre et appartenait autre-fois au célèbre prince Eugène de Savoie ¹. Une statue semblable, mais en marbre, peut-être une répétition ancienne de cet original en bronze, fait partie de la collection Giustiniani à Rome ².

8. *Faune*.—*Statuette*.

Ancienne répétition du Faune, nommé ordinairement celui de Praxitèle. Il est représenté tenant une flûte et appuyé contre un tronc d'arbre.

La tête, les bras ainsi que les pieds de cette pièce manquent; elle est la seule petite copie de l'ancienne statue qu'on connaît et a été acquise à Rome par l'entremise du célèbre sculpteur Le Moyne.

H. $\frac{3}{4}$ a. = 1 p. 9 pouces angl.

Les anciennes répétitions de l'original de cette statue sont assez communes et prouvent que cette œuvre devait être de la main d'un grand maître. De belles statues offrant le même sujet, se trouvent à Rome, au Musée du Capitole ³, dans la ville Ludovisi, ainsi que dans d'autres

rées en *adorantes*, p. e. la jeune fille du palais Altemps à Rome, Clarac, pl. 9780 N^o 2524 H, la femme du palais Muti à Rome, ibid pl. 981 N^o 2019 B &c. Une statue de Livie en prière, se trouve au Vatican, v. Clarac, pl. 920 N^o 2342.

¹ V. Tieck, Verzeichnis der antiken Bildwerke des Berliner Museums, p. 7, N^o 19. Clarac, IV, p. 777 N^o 1942.

² Galerie Giustiniani, I, pl. 137. Clarac, l. c. N^o 1941.

³ Clarac, IV, p. 710, N^o 1688.

collections, ¹ au Louvre ², à Berlin ³. Quatre pièces sont à Dresde ⁴; cinq pièces différentes, dont une fort belle, sont conservées au Musée de l'Ermitage Impérial. Il y a parmi ces statues de légères variantes, provenant peut-être, de ce que l'artiste, l'auteur de cette statue, a dû l'exécuter plusieurs fois, et comme il ne pouvait point se copier servilement lui-même, il a modifié chaque fois son idée première.

On a pensé que toutes ces anciennes copies sont une imitation approximative d'une statue de Satyre, travail de Praxitèle ⁵. Il y avait de la main de ce maître plusieurs statues ⁶, mais tous les passages d'auteurs qui en traitent, sont peu exacts, ils ne donnent point la description de la pose, ni des attributs de ces Satyres et ne permettent pas de faire des conclusions sur les copies mentionnées. Dans tous les cas, ces répétitions sont d'une époque bien postérieure à celle de l'illustre sculpteur athénien, excepté pourtant la pièce susmentionnée du Musée de l'Ermitage, qui par la beauté de sa conception et par sa parfaite exécution, doit être comptée parmi les plus grands chef-d'œuvres en marbre antique, que les musées renferment.

¹ Du temps de Winckelmann, il y avait seulement à Rome, plus de trente statues de ce genre. V. Winckelmann's Werke, IV, p. 75.

² Ibid. III, p. 296, N^o 1671.

³ Tieck, Bildhauerwerke des Museums zu Berlin, p. 6, N^o 9 et 10.

⁴ Becker, Augusteum, I, pl. 25 et 26. Winckelmann, pl. II, A.

⁵ Heyne, Antiquar. Aufsätze, II, 63. Museo Pio Clem. II, 30, 60, Winckelmann, IV, 75, 277 et VI, 142.

⁶ Une était p. e. à Athènes dans la rue des trépieds, non loin du Prytanée (Pausanias, Attica, Ch. XX, 1), une autre, en marbre de Paros, se trouvait à Mégare, près du temple de Dionysos (Paus., ibid. Ch. XLIII, 5) V. aussi Pline, XXXIV, 2, 19, 10, Athen. VIII, 591^b etc.

9. *Hadrien.*

(Pl. VII.)

Cette statue offre une grande ressemblance avec l'empereur Hadrien : cependant elle est d'une époque postérieure ¹ et peut-être a-t-elle été érigée à cet empereur par une ville ou une colonie, en signe de reconnaissance des bienfaits que ce grand administrateur lui avait accordés ².

Hadrien est représenté en cuirasse, retenue par une ceinture et traversée d'un baudrier ; il porte aussi le *paludamentum* et des sandales. De la main gauche, il tient le glaive ; l'objet qu'il soutenait avec la main droite manque : c'était probablement une lance. A droite, un tronc d'arbre soutient la statue.

Les cheveux de la tête ainsi que la barbe sont exécutés au-moyen de la vrille, mais ceci ne contribue pas à fixer l'époque de ce monument, car on a déjà employé ce procédé vers le dernier temps de la République. Le style de l'ouvrage est celui du milieu du troisième siècle de J. C.

H. 2 a. 13 $\frac{3}{4}$ w., = 6 pieds 8 pouces angl.

La tête est rapportée ; l'occiput, le nez et le bras droit sont restaurés.

Pour faciliter la comparaison de notre statue avec les portraits authentiques d'Hadrien, nous donnons ici la gravure d'une belle pièce d'or de cet empereur, dont le revers offre l'Égypte.



¹ Hadrien mourût à Baïes, le 10 juillet 138.

² Comme l'empereur est représenté en cuirasse, il paraît que c'était plutôt une colonie pour laquelle cette statue a été sculptée.

Le piédestal est composé de trois reliefs, dont le principal offre deux génies ailés, tenant d'une main une couronne de laurier, et de l'autre, les bouts de la bandelette, dont cette couronne est ornée.

Le relief qui figure au côté droit de la statue, montre un Satyre debout, tourné à droite et vêtu d'une *nébride*, fixée sur l'épaule droite, et pendant au coté gauche. De la main gauche, il tient le *pédum* et porte la droite au-dessus des yeux, dans l'attitude de quelqu'un qui voit dans le lointain. C'est donc un *πανόπτης*, un dieu de lumière, signification de Pan et des Satyres, prouvée par plusieurs monuments antiques ¹.

Sur le troisième relief enfin est figuré un Faune marchant à gauche et tournant la tête, qui est ornée d'une couronne. Il tient deux flûtes dans les mains. Trois côtés de ce relief sont ornés d'un bord, composé de feuilles pointues.

H 1 a $3\frac{1}{8}$ w. = 2 pieds $9\frac{1}{2}$ pouces angl. L. de la face principale: 1 a. 4 w. = 2 pieds 11 pouces angl. du côté droit: $11\frac{1}{8}$ w. = 1 pied $7\frac{1}{2}$ pouces angl. et du côté gauche: $6\frac{1}{8}$ w. = $10\frac{3}{4}$ pouces angl.

10. *Statue municipale.*

(Pl. VII.)

Elle représente un magistrat romain avec une barbe courte, vêtu de la tunique et de la toge, dont il touche le laticlave avec la main gauche. Un volume est dans sa main droite et il a des *socci* pour chaussure. On voit à sa droite un *modius*, rempli de fruits et de pavots.

H. 2 a. $8\frac{1}{2}$ w. = 5 pieds $10\frac{7}{8}$ pouces angl.

¹ v. Gerhard, *Lichtgottheiten*, pl. I, 1 pl. III, 3, pl. IV, 5 &c.

Le travail de cette figure, d'après le style, doit être à peu près du temps des empereurs de la maison de Sévère; mais le sujet paraît offrir un des anciens consuls, préteurs ou édiles ¹ de la République qui ont distribué du blé au peuple, et dont un des descendants a fait exécuter ce monument.

Les draperies sont admirables : le laticlave de pourpre, la marque de distinction des consuls, des sénateurs et d'autres magistrats, y est très-reconnaissable, comme en général dans tous les monuments de cette époque ayant pour sujets les personnes qui avaient le droit de se parer de cet ornement de distinction ².

Les statues municipales dans la tenue et le costume de celle-ci ne sont point rares : le V^e volume de l'ouvrage du comte Clarac en produit un grand nombre, la plupart du temps des Antonins et des Sévères; mais aucune de ces statues n'offre l'emblème de l'*Annona*, le modius. Cet emblème, désignant, comme nous avons dit, une largesse en blé, faite au peuple romain, se trouve assez souvent sur des monnaies impériales, où il est placé quelquefois à côté de Cérès ³; tantôt on y voit l'*Annona* personnifiée, la déesse de la récolte annuelle. Sur les monnaies des familles, qui presque toutes sont frappées à la dernière époque de la République et sous les premiers empereurs, le modius est fort rare. Il se trouve p. e.

¹ Les édiles curules avaient le droit de porter la *toga praetexta*.

² On ôtait cet ornement aux personnes qui pour un crime quelconque étaient exclues de l'ordre des sénateurs : Cotta, par exemple, pour avoir, contre l'ordre du Sénat, saccagé la ville d'Héraclée de Pont, fut accusé devant le Sénat par Thrasymède et déclaré déchu du droit de porter le laticlave, c. à d., rayé du Sénat, V. Memnon, *excerpta Photii, in fine*. — Les chevaliers portaient une bordure moins large, l'*Angusticlave*.

³ Eckhel, *Doctr. num. vet.* VI, p. 268.

sur un denier de S. Livineius Régulus, un des préfets de Rome en 708 (45 avant J. C.), magistrats à qui l'approvisionnement de la ville était confié et qui devaient distribuer du blé au peuple ¹.

II. BUSTES.

11. *Jupiter*.

Tête laurée de Jupiter en travertin. Fragment d'une statuette romaine, du temps des empereurs de la maison de Sévère. — Le nez est restauré.

H. $3\frac{1}{4}$ w. = $5\frac{5}{8}$ pouces angl.

12. *Jupiter Pluvius*.

Buste de Jupiter *Pluvius*, avec cheveux humides. Fragment d'une grande composition. Le revers n'est pas élaboré ².

H. 7 a. = $12\frac{3}{8}$ p. angl.

Les monuments représentant Jupiter *Pluvius*, Ζεὺς ὀμβριος, sont assez rares. Celui qui se rapproche le plus du nôtre, se trouve sur la colonne de Marc Aurèle à Rome, érigée par Commode à la mémoire de son père. On y voit l'armée romaine entourée des Marcomans et souffrant d'une disette d'eau: mais Jupiter *Pluvius* s'approche; il fait tomber sur les ennemis une grêle qui les écrase et sur les Romains une pluie bienfaisante. Le dieu est représenté ailé; l'eau ruisselle de sa tête et de ses mains étendues ³.

¹ Riccio, monete delle famiglie rom., p. 126, pl. XXVIII, N° 3. Cette monnaie a été restituée sous Trajan.

² Les cheveux humides conviennent aussi à Neptune; mais notre buste offre plutôt les traits de Jupiter.

³ V. Bellori et Bertoli, Columna Antonini, pl. 14. 15. — Eckhel, Doctr. num. II, p. 515, suppose que cette figure représente le vent Notus (Ovid Metam. I, 264 &c.), mais la ressemblance de ce sujet avec notre buste, qui offre tout à fait les traits d'un Jupiter et qui est sans ailes, paraît confirmer l'ancienne attribution, adoptée aussi par Ch. O. Müller.

Pausanias a vu à Athènes une image de la Terre, implorant Zeus, pour obtenir de la pluie ¹; c'est probablement le même sujet qu'on retrouve aussi sur une médaille d'Éphèse, illustrée d'une manière excellente par Eckhel ². Ce Jupiter *Pluvius* était aussi adoré à Gargara, près de Pergamus (l'autel Δίος ὕετος), à Rome ³, etc. sur lesquels nous n'avons que peu de notions ⁴.

13. Minerve.

Buste colossal de Minerve, fragment de statue. La déesse est couverte de l'*aulopis*, ornée sur le bord de deux têtes de bélier affrontées.

Le masque est rapporté et le nez restauré; la face de la figure est un peu endominagée, ce qui nôte rien pourtant de la belle impression que ce buste intéressant fait sur l'amateur.

Comme accessoire fort curieux, il faut noter les deux têtes de bélier dont le casque est orné. Ces deux têtes se rapportent ou au sacrifice de béliers qu'on faisait à Minerve ou plutôt comme le pense O. Müller ⁵, il rappelle la *polyorcétie*, car comme chacun sait, le bélier (aries) était l'instrument le plus employé des anciens pour ébranler les murs des villes, et des forteresses assiégées ⁶. Les mêmes têtes de bélier se rencontrent sur le casque d'un autre buste de Pallas trouvé dans les ruines de la Villa d'Hadrien près de Rome et

¹ Attica, p. 57.

² l. c. p. 114.

³ «Cum ab imbris aestiva hiberna suspendunt et annus in cura est, vos quidem aquilicia Jovi immolatis &c.» Tertull. Apol. 40.

⁴ v. Eckhel, l. c. p. 115.

⁵ Archaeologie der Kunst, § 369, 2.

⁶ V. Végèce, IV, 14 ainsi que beaucoup de passages chez Tite Live et d'autres auteurs.

conservé aujourd'hui au Musée du Capitole : ¹ cette Minerve serait donc, comme la nôtre, une protectrice des arts de la guerre et Müller a reconnu dans le buste romain une expression un peu féroce. Un troisième monument offrant une tête de bélier en rapport avec Minerve consiste en un jaspé noir de la collection du baron Stosch, faisant aujourd'hui partie du Musée royal de Berlin. Ici on voit un hibou assis sur une tête de bélier, tenant dans la gueule un épi. Entre les pieds du hibou est placée une enseigne militaire ². Les têtes de bélier comme attribut de Minerve, sont donc fort rares et notre buste tire de cette circonstance un intérêt tout particulier.

Le casque peu élevé de notre buste, si différent de la grande *aulopis* corinthienne, donne à ce monument le caractère d'un produit de l'art attique; il appartient à la belle époque des successeurs d'Alexandre le Grand.

H. $14\frac{1}{4}$ w. = 2 pieds $\frac{7}{8}$ pouces angl.

Le fragment d'un pied droit colossal est censé avoir appartenu à la même statue qui était surmontée de notre buste. Il est chaussé d'une sandale et offre à peu près le même marbre, ainsi que le même style du travail.

H. $5\frac{1}{4}$ w. = $5\frac{1}{2}$ p. angl. — L. 11 w. = 1 pied. $7\frac{1}{4}$ p. angl.

Ces deux morceaux étaient autrefois dans la collection de feu le prince Alexandre de Württemberg, qui en avait fait acquisition en Italie.

14. *Vénus.*

Buste de Vénus, la tête un peu tournée à gauche. Les cheveux formant un noeud à l'occiput, sont retenus par une bandelette. La figure offre une expression très-gracieuse; la bouche est entre-ouverte comme dans les

¹ Mus. Capit.

² Tölken, Verzeichniss der vertieft geschnittenen Steine des Königl. Museums zu Berlin, p. 128 N^o 351.

plus belles représentations de la divinité de Paphos et de Cithère. Marbre grec.

La tête est entière, mais rapportée sur un buste moderne.

H. de la tête: $6\frac{7}{8}$ w. = 1 pied angl., de la pièce entière: $13\frac{3}{4}$ w. = 2 pieds angl.

Ce buste a fait partie d'une ancienne statue, répétition de l'oeuvre d'un grand maître, probablement de la nouvelle école attique. Le Musée de l'Ermitage renferme un buste semblable d'un très-beau travail, mais dont la face est un peu altérée par l'effet de la pluie et de la température, ¹ auxquelles ce monument a été exposé. La statue dont la tête ressemble le plus à nos bustes est une *Vénus victrix* du Musée du Louvre, trouvée à Arles ². Le *chiton poderes* ne couvre que la partie inférieure du corps, laissant à nu la poitrine et le dos: le *peplos* est jeté sur le bras gauche. Le restaurateur, moderne d'après l'indication de feu le comte Clarac, lui a donné dans la main droite une pomme et dans la gauche la poignée d'une épée.

Il paraît que cette statue, qui n'est pas de l'exécution exquise des deux bustes de St. Pétersbourg, est également une ancienne et bonne répétition de l'antique original qui n'est pas parvenu jusqu'à nous.

15. *Amour.*

Copie ancienne de la tête de l'Amour, attribué à Praxitèle et dont des répétitions antiques se trouvent à Rome ³, à Naples ⁴, au Musée de l'Ermitage ⁵ etc.

¹ C'est probablement le même buste, cité chez Winckelmann et chez O. Müller comme la Niobé de Tsarskoe Selo: mais l'expression de douleur d'une Niobé y manque tout à fait.

² Clarac pl. 342 N^o 1307. Müller et Oesterley, antike Denkmäler, II, pl. XXV N^o 271.

³ Au Musée Capitolin, v. Mus. Cap. III, 24.

⁴ Mus. Napol. I. 63.

⁵ Offert par le Pape Pie IX à Sa Majesté l'Empereur.

Ce buste date déjà de la décadence de l'art romain et n'est pas sorti du ciseau d'un grand artiste : pourtant il est assez intéressant, puisqu'il prouve de quelle manière l'original ancien était considéré et imité, même quatre ou cinq siècles après.

Le nez, le menton et le buste même sont restaurés et de travail moderne.

H. de la tête seule $4\frac{1}{4}$ w. = $7\frac{3}{8}$ p. angl., et de la pièce entière : 1 pied $3\frac{3}{8}$ pouces angl.

Une autre copie de cette tête se trouve dans la collection de feu M^{me} la Comtesse de Laval ; elle est d'un travail exquis, mais fort restaurée.

16. *Hermès.*

Tête d'Hermès fort ancien et d'un travail très-remarquable. Le dieu est représenté encore dans son ancienne signification chthonique, comme divinité de la nature, la source de la fertilité, de l'abondance ($\delta\acute{\omega}\tau\omega\rho$ $\iota\acute{\alpha}\omega\nu$), et tel qu'il était adoré dans les rues, aux champs, dans les jardins, etc. Il était figuré ordinairement en colonne ou pilier avec un phallus au milieu et surmonté d'un buste barbu ; le nôtre offre des traces bien visibles, qui prouvent qu'il a appartenu à un petit monument de ce genre.

Hermès, dans notre buste, a une chevelure riche, disposée sur le front en trois rangs de boucles rondes et retenue par une large *tainia* ornée d'un bord et qui forme deux nœuds au-dessus des tempes. Les cheveux de l'occiput sont longs et couvrent une partie de la nuque. La barbe est très-forte et de la forme conique qu'on observe toujours dans les bustes de ce genre. Le bout de la barbe ainsi qu'une partie de la chevelure, sont rapportés. Le nez, le cou et la poitrine sont de restauration moderne.

D'après son style, ce joli petit monument appartient aux dernières années avant la nouvelle époque et le développement que prit l'art grec sous la protection de Périclès.

H. de la tête: 4 w. = 7 p. angl. et de la pièce entière $6\frac{7}{8}$ w. = 12 p. angl.

17. *Tête de Muse.*

(Pl. IX^e N° 5.)

Ce beau monument en marbre de Paros est un fragment d'une statue colossale. La tête est laurée et rapportée sur un buste, orné d'une draperie en albâtre oriental, beau travail du sixième siècle, où on recommença à apprécier les monuments antiques. Le nez est restauré.

L'expression noble et inspirée de la tête et son excellente exécution prouvent qu'elle appartient à une belle époque de l'art grec, probablement à celle des successeurs d'Alexandre le Grand, où on représenta déjà les neuf Muses au lieu des trois anciennes, figurées par Agelados d'Argos, par Kanachos de Sicyone et par d'autres sculpteurs avant Périclès. Peut-être notre tête laurée a-t-elle appartenu à un des groupes célèbres de Lysippe, de Strongylion et d'autres grands sculpteurs, mentionnés chez les auteurs anciens ¹.

Un des attributs les plus ordinaires des Muses est la couronne de laurier, qui leur était commune avec Apollon Musagète. Dans les célèbres peintures d'Herculanum, toutes les Muses sont ornées de cette couronne, mais plus ordinairement elle n'est portée que par Clio ²,

¹ Müller, Handbuch, II, § 393 N° 2.

² Nous ne pouvons citer dans notre but que des statues tout à fait bien conservées ou dont les restaurations sont authentiques, p. e. la statue du Vatican, Clarac, pl. 500, N°

Euterpe ¹ et Terpsichore ²; rarement par Melpomène ³ et Érato ⁴. Les anciens n'avaient pas l'habitude de donner la couronne de laurier à d'autres divinités féminines, pas même aux Victoires; les exceptions, à cette règle, si elles sont authentiques, sont fort rares.

Les monuments où les Muses portent des plumes de Sirènes en signe de leur victoire sur ces dernières, datent tous du temps de l'empire romain.

H. de la tête antique: $6\frac{1}{4}$ w. = $10\frac{7}{8}$ pouces angl.
et du buste entier 1 a. 6 w. = 3 pieds $2\frac{1}{2}$ pouces angl.

18. *Claude.*

(Pl. IX^e N^o 3.)

Buste lauré de l'empereur Claude en porphyre rouge, semé de taches blanchâtres.

H. $9\frac{1}{2}$ w. = 1 pied $4\frac{5}{8}$ pouces angl.

Ce beau buste, dont les cheveux ne sont pas terminés, est une pièce très-précieuse, non seulement parce que les monuments en pierre de cet empereur sont en général fort rares, mais surtout parce que le nôtre est le seul connu en porphyre.

986, celle de Madrid, Clarac, pl. 501 N^o 990. Beaucoup de statues sont à tort restaurées en Muses, surtout les statues à portraits du temps des premiers empereurs; par contre, d'autres statues, erronément restaurées en personnages différents, ne sont que des Muses, p. e. la Prêtresse de la collection Gius-tiniani, à Rome, v. Clarac pl. 773 N^o 1925 &c.

¹ Les statues du musée de Stockholm, Clarac, pl. 506 N^o 1010 et de Paris, ibid N^o 1011 &c.

² p. e. la statue de Stockholm. Clarac, pl. 518 N^o 1002.

³ p. e. la statue de l'Académie de Mantoue, ibid. pl. 513 N^o 1043 A.

⁴ p. e. la statue du Vatican, ibid. pl. 520 N^o 1068. — Comp. aussi d'autres statues de Muses, mais dont les emblèmes sont modernes, p. e. Clarac, p. 530 N^o 1102, pl. 532 N^o 1107 &c.

Cette matière précieuse provenait principalement de l'Arabie et de l'Égypte, surtout de carrières, situées sur les bords de la mer Rouge. Le porphyre vert était employé rarement et jamais pour représenter des figures. Le porphyre rouge, le *leptosèphe*¹ des Anciens, était employé en Égypte² depuis bien longtemps; des artistes grecs du temps des Ptolémées, s'en servirent probablement pour les draperies de statues, dont les parties nues étaient en marbre blanc³. En Italie cette matière ne fut pas en usage, jusqu'au temps de l'empereur Claude, Vitrasius Pollio envoya de l'Égypte à son souverain plusieurs sculptures exécutées en porphyre⁴. Mais ces ouvrages n'eurent pas un grand succès à Rome, probablement, comme le pense le comte Clarac, parce que Pollio avait fait aussi représenter de cette matière les têtes et les autres parties nues. La tête de Claude, dont nous nous occupons, est le fragment d'une statue, peut-être même une des pièces envoyées par Pollio. Comme dans la suite on eut le bon sens de ne pas employer les matières colorées, pour les parties nues, il est probable qu'on a remplacé cette tête par une autre en marbre de Claude ou d'un de ses successeurs, en conservant le torse, dont l'armure et la draperie, exécutées en porphyre, étaient d'un bel effet, et c'est pour cette distinction ainsi que pour des sarcophages, pour des cistes cinéraires, pour des colonnes et pour d'autres

¹ Pline, l. XXXVI, Ch. XI, 3. Fernow, œuvres de Winckelmann, notes, III, p. 360, N^o 446. Clarac I, p. 184. Cette pierre est probablement le même que le syénite ou *pyropoicilos* de Pline, l. c. Ch. XIII,

² P. e. le fragment d'une statue de prêtre, dans la collection Nani, à Venise, v. Winckelmann, III, p. 361, note 451.

³ Winckelmann, l. c. p. 128, et la note de Fernow, p. 361, N^o 453.

⁴ Pline, l. XXXVI, Ch. X.

ornements d'architecture, que le porphyre restait en usage. C'est nommément Constantin le grand qui eut le goût marqué de mettre en œuvre le porphyre et d'autres pierres colorées ¹. Les objets en granit, en marbres coloriés, etc., que nous connaissons avant l'époque de cet empereur, offrent la plupart des sujets étrangers, tels que, des divinités égyptiennes ², des prisonniers barbares ³ etc.

Notre buste, d'une authenticité incontestable et provenant de la collection de S. A. R. le prince Alexandre de Württemberg, est la pièce romaine la plus ancienne en porphyre, que l'on connaisse, car Winckelmann et Visconti ont prouvé avec raison, que les bustes en porphyre des empereurs antérieurs et même de Vespasien, sont de travail moderne.

Claude, le second fils de Drusus et d'Antonia, frère cadet du grand Germanicus, fut tiré d'une cachette obscure, où il s'était retiré à la mort de Caligula, pour lui succéder (41 de J. C., 794 de Rome). Il signala son avènement par beaucoup d'actions justes et utiles; mais d'un caractère faible et timide, il devint l'instrument de caprice de ses femmes et de vils débauchés, qui le poussèrent à beaucoup d'actions odieuses. Lorsque enfin il reconnut la conduite licencieuse de sa seconde

¹ Clarac, I, 172, 181 etc.

² Les musées divers offrent un grand nombre de figures égyptiennes en basalte, en diorite, en porphyre, en granit etc.

³ P. e. deux rois barbares dans la Villa Borghèse, deux autres dans la Villa Médicis, etc. v. Winckelmann, III, p. 128.

— Les exceptions sont fort rares; il faut citer surtout le fragment d'une statue cuirassée, trouvée sur le Campo Marzo de Rome et conservé au palais Farnèse, le torse de Pallas du Capitole, la Junon de la villa Borghèse, l'Apollon du Musée Borbonico de Naples, la Dea Roma du Louvre, etc. tous en porphyre, la statue de Pescennius Niger en basalte, mentionnée chez Spartien (v. Boze, Mém. de l'Académie des Inscr. XXIV, p. 117), etc.

femme Agrippine et ses intrigues pour exclure de la succession Britannicus, le fils de Claude de sa première épouse Messaline, Agrippine craignant la vengeance de son mari, lui donna la mort à l'aide de champignons; Claude périt ainsi en 54, âgé de 63 ans, après 13 ans de règne.

Notre buste offre d'une manière excellente les traits stupides et insignifiants d'un vieillard qui laissa en son fils Britannicus et en Octavie, la femme de son fils adoptif Néron, les derniers rejetons de la maison d'Auguste.

19. *Vitellius.*

(Pl. IX^e N° 1.)

Buste de l'empereur Vitellius en cuirasse, et couvert du *paludamentum*, fixé sur l'épaule droite avec une agrafe ronde. La draperie est d'un bon travail moderne.

H. de la tête : $6\frac{7}{8}$ w. = 1 pied $\frac{1}{4}$ pouce angl.; de la pièce entière : 15 w. = 2 pieds $2\frac{1}{4}$ pouces angl.

Visconti fait remarquer ¹ que les bustes attribués ordinairement à Vitellius, ne correspondent pas avec le portrait authentique de cet empereur, qu'on voit sur ses médailles. Ils représentent plutôt, d'après ce célèbre archéologue, un portrait de convention, que les artistes du XV^e siècle ont voulu attribuer à Vitellius.

Notre buste au contraire, qui est d'une authenticité incontestable et qui provient du palais Grignani Grimani à Venise, nous offre tout à fait les traits de Vitellius,



¹ Mongez, *Iconogr.* II, p. 280.

tels que nous les voyons sur ses monnaies : même forme de tête, même nez, même menton ; en un mot, il n'y a pas à douter que notre buste ne soit celui de Vitellius ¹.

Il offre donc par là un grand intérêt, puisque les portraits sûrs en marbre de cet empereur sont fort rares ; et en effet il est naturel que son successeur Vespasien, ne tint pas beaucoup pas à conserver les monuments, consacrés à son malheureux adversaire. Le buste de Vitellius du Musée du Louvre ² a quelque ressemblance avec le nôtre, mais il n'est pas d'un si beau travail ; celui du Musée royal de Berlin, provenant de la collection du Cardinal prince de Polignac, est en marbre noir ³ et également d'une exécution inférieure à celle du beau monument dont nous parlons. Une quatrième pièce semblable se trouve aussi dans la glyptothèque de Munich ⁴, et enfin, une cinquième au Capitole ⁵, mais parmi tous ces sujets, notre buste doit occuper la première place, tant pour son excellente exécution que pour sa bonne conservation. Il prouve en même temps le caractère de l'art romain en l'an 69 de J. C. (822 de Rome), car c'est dans les premiers jours de cette année, qu'Aulus Vitellius, commandant les légions de la Germanie Inférieure, se fit proclamer empereur par ses soldats. Il marcha sur Rome, défit les troupes d'Othon près de Crémone et entra dans la capitale, où il régna huit mois, jusqu'au

¹ La belle médaille de bronze, comme toutes les autres dont nous donnons ici la gravure, fait partie du cabinet de Mr. Sabatier. Le revers offre : PAX AVGUSTI. L'empereur et un guerrier ; v. *Iconographie*, pl. XIV N^o 21.

² Visconti, *Iconographie romaine*, cont. par Mongez II, p. 280. — Clarac, VI, pl. 1106 N^o 3220 A.

³ Tieck, *Verzeichniss der antiken Bildhauerwerke des Berliner Museums*, p. 27 N^o 179.

⁴ Schorn, *description de la glyptothèque*, p. 146 N^o 246.

⁵ Mus. Capit. II, 21. Une statue attribuée à Vitellius fait partie du Mus. Borbonico, v. Clarac, pl. 916 N^o 2398 C.

18 décembre. Les soldats de Vespasien, proclamé empereur au mois de juillet, par les légions de Syrie, tuèrent Vitellius sur l'escalier des Gémonies ¹, endroit, où on jetait ordinairement les cadavres des exécutés.

On reconnaît dans notre marbre l'expression hideuse qui caractérise l'âme vile et les penchants crapuleux de Vitellius, dont le plaisir principal consistait à satisfaire une gloutonnerie qui n'eut pas d'exemples.

20. *Marc-Aurèle.*

(Pl. IX^e N^o 2.)

Voici le plus beau buste connu de Marc Aurèle. L'empereur est représenté à la fleur de l'âge. Il porte une petite moustache et tourne un peu la tête à gauche. Ses épaules sont couvertes de la tunique.

H. $10\frac{1}{2}$ w. = 1 pied $6\frac{3}{4}$ pouces angl.

Ce magnifique buste provient de la collection de S. A. R. feu le prince Alexandre de Wurtemberg, qui l'avait acquis en Italie. Nous n'exagérons pas en disant que nous préférons ce buste à tous les autres portraits de cet empereur, qui le représentent jeune et avant la mort d'Antonin le Pieux. D'après les médailles, ce buste doit avoir été fait vers 150 ou 151, entre le mariage de Marc-Aurèle



¹ Ces «scalæ Gemoniæ» étaient au pied N. E du Capitole, entre le temple de la Concorde et la prison mamertine.

avec Faustine la Jeune (fille d'Antonin et de Faustine l'Ancienne) et la mort d'Antonin ¹.

Les portraits de Marc Aurèle ne sont point rares, puisque après sa mort, tous les citoyens désiraient avoir un portrait de leur empereur chéri. Capitolin nomme même *sacrilèges* ceux qui n'avaient pas son buste dans leurs maisons. Mais il est naturel, qu'alors on fit représenter Marc Aurèle tel qu'il a été dans les dernières années de sa vie, et les portraits qui l'offrent dans un âge plus jeune, sont en conséquence moins communs. Parmi les statues, conservées dans différentes collections et dont le comte Clarac reproduit une grande partie ², plusieurs, à en juger d'après la gravure, ne paraissent pas offrir Marc Aurèle jeune, mais bien plutôt d'autres individus, lui ressemblant. Telles sont, p. e. les statues héroïques des collections de Florence ³, de Dresde ⁴, et surtout de la collection Pembroke ⁵. Quant aux statues cuirassées de Marc Aurèle, plusieurs ont des têtes rapportées sur un corps, appartenant à une époque antérieure et ayant représenté un autre empereur. On sait comme dans Rome ancienne, l'usage s'était répandu de remplacer à l'avènement d'un empereur, le portait d'une

¹ D'après l'expression peu précise de Jules Capitolin, ce mariage doit avoir eu lieu à peu près en 146, environ une année avant la première puissance tribunitienne (en 147) de Marc Aurèle. Comp. : Mongez, Iconographie romaine, III, p. 98. — Le beau médaillon dont nous communiquons ici l'avvers, porté sur le revers: TR. POT. VIII COS II. Castor, tenant son cheval par la bride. v. Sabatier, Iconographie, pl. XLI N° 15 et De Rauch, Mémoires, II, p. 94. Ce médaillon est donc à peu près de l'année 155 et offre les traits de Marc Aurèle un peu plus âgés que dans notre buste.

² V. Atlas: V, pl. 950 et suiv.

³ Ibid. pl. 951, N° 2444.

⁴ Ibid. pl. 951, N° 2445.

⁵ Ibid. pl. 953, N° 2446 A.

statue de son prédécesseur par celui du successeur. Ces portraits postérieurs sur des statues et des bustes d'un travail plus ancien, ne sont donc pas tous l'effet d'une composition moderne faite dans le but d'obtenir une statue complète. Il arriva très-souvent qu'un empereur ordonna de détruire les monuments érigés à un prédécesseur dont la mémoire était détestée; les bustes de Domitien, par exemple, sont pour cette raison extrêmement rares. Mais un certain nombre de statues impériales sans têtes ou avec une tête moderne, que les musées renferment, prouvent, qu'on se contenta de faire disparaître seulement les têtes des personnes abhorrées, en conservant les autres parties des statues.

C'est à l'aide de médailles que nous avons fixé l'époque à laquelle doit appartenir notre beau buste ¹. Cette époque du règne d'Antonin était la plus heureuse; la paix régnait partout; des loix justes, une administration bienveillante avaient porté le bonheur jusque dans les provinces, dont se composait le vaste empire. Les sciences et les arts, protégés par l'empereur et par son gendre, purent prendre un élan, le dernier avant la décadence, qui, après l'extinction de la maison des Antonins, fit de si rapides progrès.

Il n'est pas dans notre intention de donner ici un aperçu de la vie de Marc Aurèle, qui, comme le dit Victor le jeune ², était doué de toutes les vertus et d'un génie céleste. Pourtant son règne ne fut point heureux; les Barbares accourus de toutes parts envahirent l'empire et le souverain mourant (le 17 mars 180, âgé de 59

¹ D'autres bustes de Marc Aurèle jeune sont conservés au Capitole, v. Mus. Capit. I, 26, II, 40. Des bustes barbus de cet empereur se trouvent également au Capitole, v. ibid. II, 41, 42, au Louvre, Clarac, Atlas, VI, pl. 1092, à l'Ermitage etc.

² Epitome, XLVI.

ans) n'eut pas le bonheur de voir la paix et la tranquillité rétablies.

21. *Commode.*

(Pl. IX^e N^o 5.)

Buste de Commode jeune, avec une draperie fixée sur l'épaule gauche, au moyen d'une agrafe ronde. La poitrine et la draperie sont restaurées,

H. de la tête antique: 6 w. = $10\frac{1}{2}$ pouces angl.; du buste entier: $15\frac{7}{16}$ w. = 2 pieds 3 pouces angl.

Cet indigne fils du grand Marc Aurèle est représenté dans ce beau buste à l'âge de seize à dix-huit ans, avant la mort de son père. Nous voyons ses traits, tels que les offrent les médailles, frappées dans les années 177 à 179 et où Commode est orné des titres d'Auguste, d'Imperator, de Consul etc. C'est vers le même temps, en 177, que Commode épousa Crispine, la fille du consulaire Brutius Praesens¹, femme qui quelques années plus tard, termina dans l'exil à Caprée une vie honteuse et de mauvaise conduite.

La grande différence existant entre le caractère de Commode et celui de son père, confirma l'opinion répandue dans le public et d'après laquelle il était né d'un commerce adultérin de Faustine avec un gladiateur². Les contemporains assuraient même que le vertueux Marc Aurèle était mort d'un poison que son fils indigne lui avait préparé³. Devenu arbitre de l'univers, Commode commença par imiter les exemples des Caligula, des Néron, des Domitien et des autres monstres qui avaient souillé la trône de César. Comme eux, il sévit contre sa propre famille, mais après douze années de règne, en 193, le premier jour de l'an, il fut assassiné par ceux-là même dont il avait décrété la mort.

¹ Dion Cass. LXXI, 31, LXXII, 4.

² Ael. Capitol., Marc Aurèle, XIX.

³ Dion. Cass., LXXI, 33.

Commode était beau et bien fait; pourtant l'examen de notre buste nous fait reconnaître, surtout dans les yeux, une certaine expression de malignité et de cruauté qui caractérisèrent toutes ses actions.

Les monuments en marbre de Commode ne sont pas communs, parceque le Sénat, après sa mort, fit renverser ses statues ¹. Parmi les statues qu'on lui attribue, beaucoup ne lui ressemblent guère et représentent probablement d'autres personnages, tandis que d'autres encore ont des têtes modernes. Ce sont principalement les statues héroïques des collections Torlonia ², Giustiniani ³, Cavaceppi ⁴, de Munich ⁵ etc., toutes représentant Commode jeune et imberbe. Un buste, ressemblant au nôtre, fait partie de la collection du Musée Capitolin (II, 48). D'autres bustes représentent Commode plus âgé et se trouvent également au Capitole (dans la cour du palais des Conservateurs), au Louvre, à l'Ermitage, etc.

22. *Septime Sévère.*

Beau buste en marbre de Paros, représentant Septime Sévère en cuirasse et couvert du *paludamentum*.

Le nez est restauré.

H. 1 a. = 2 pieds 4 pouces angl.

Les monuments statuaire de cet empereur ne sont pas rares. Le plus intéressant sans contredit est la statue héroïque en bronze, conservée dans la galerie Barberini à Rome. Des bustes se trouvent au Vatican ⁶, au Capitole, au Louvre ⁷, à l'Ermitage, aux Musées de Berlin ⁸, de

¹ Hérodien, I, 10, 18,

² Clarac., Atlas, V, pl. 961 N^o 2466 et 2469.

³ Ibid. N^o 2468.

⁴ Ibid. pl. 962, N^o 2470.

⁵ Ibid. pl. 963: N^o 2474.

⁶ Museo Pio Clem. p. 113 N^o 321, &c.

⁷ Mongez, pl. XLVII.

⁸ Tieck, Verzeichniss, p. 31 N^o 219.

Munich ¹, etc. Le nôtre, entre tous, par la beauté du marbre et par sa bonne exécution, occupe une des premières places. Il fut acquis à Rome en 1849, par l'entremise de Mr. Le Moyne.

Ce monument est en même temps un spécimen du type de l'art romain à la fin du second siècle ou au commencement du troisième, car Septime Sévère, né le 11 avril 146 à Leptis en Afrique, fut salué comme empereur par les légions de la Pannonie en 193 et reconnu par le Sénat, au mois de juin de la même année. Délivré de ses compétiteurs, Sévère régna en sage administrateur et en guerrier heureux jusqu'en 211, année dans laquelle il mourut le 4 février à Eboracum (York), après un règne de près de dix-huit ans.

23. *Tête de femme.*

Cette tête de femme est le fragment d'une statue, appartenant à une époque fort ancienne de l'art grec. Elle a des yeux elliptiques; les cheveux forment, au-dessus du front, quatre rangs de boucles rondes et aux côtés deux tresses, réunies sur la nuque.

H. $5\frac{1}{2}$ w. = $9\frac{1}{2}$ pouces angl.

Le nez de cette pièce curieuse est restauré. Le style, qu'elle accuse paraît être contemporain des sculptures du temple de Pallas d'Égine, construit immédiatement après les premières victoires contre les Perses, et dont la plupart des figures font l'ornement du Musée de Munich. Toutes les sculptures de cette époque sont rares et notre fragment tire de ce motif un intérêt particulier.

¹ Schorn, description de la glyptothèque, p. 137 N^o 223, p. 147 N^o 253, &c.

24. *Jeune fille romaine.*

(Pl. IX N° 6.)

Ce buste, vêtu d'une tunique et couronnée de roses, est un des plus gracieux monuments de l'époque des premiers empereurs. La tête est pleine d'expression, de naïveté et de noblesse : la jeune fille qu'elle représente, ne peut avoir que quinze à seize ans et doit appartenir à une de ces familles anciennes et célèbres de Rome.

Les figures antiques de femmes, couronnées de roses, sont assez rares ; on trouve ornées de cette manière des Muses, nommément Euterpe ¹, Thalie ² et Polymnie ³. Mais notre buste offre distinctement un portrait et non point les traits d'une divinité.

H. $10 \frac{3}{4}$ w. = 1 pied $6\frac{7}{8}$ pouces angl.

La tête est rapportée ; le nez, les oreilles, quelques-unes des fleurs, l'épaule droite et un morceau de la tunique sont habilement restaurés.

25. *Tête de Romain.*

Cette belle tête est également un fragment de statue. Elle offre un homme chauve qui paraît avoir une cinquantaine d'années. Les traits pleins d'expression et d'énergie, ressemblent un peu à Vespasien et accusent un ancien Republicain, un de ces consuls ou généraux, qui après avoir ajouté au territoire de l'État, une province considérable, reprenaient paisiblement la charrue de leurs pères. Le travail cependant est du commencement du

¹ Dans la collection Giustiniani à Rome, Clarac, pl. 508, N° 103. Les mains avec les attributs sont restaurées.

² A Stockholm, ibid., pl. 509, N° 1027.

³ Au Vatican, ibid. pl. 527, N° 1092 A. et une terre-cuite à Syracuse, ibid. pl. 538 A. N° 1122 D.

second siècle de l'empire et prouve qu'un des descendants de ce personnage a fait exécuter cette statue, pour en faire l'ornement de sa maison. — Marbre de Luni.

H. $8\frac{5}{8}$ w. = 1 pied $3\frac{1}{8}$ pouces angl.

Des statues entières de la même époque que celle, dont cette tête a fait partie, se trouvent en grand nombre dans les Musées de Naples ¹, de Rome, d'Angleterre, etc., mais peu d'entr'elles offrent une aussi grande valeur artistique.

26. *Romain.*

Buste d'un Romain avec moustache et favoris: il est vêtu du *sagum*, couvert du *paludamentum*, fixé sur l'épaule droite par une agrafe ronde.

H. $13\frac{3}{4}$ w. = 2 pieds angl.

L'époque à laquelle ce beau buste en marbre grec appartient, est sans contredit celle de Marc-Aurèle; le style du travail et la manière dont notre buste porte la moustache et les favoris appartiennent au temps de cet empereur. Mais il est impossible de déterminer quel personnage est représenté par ce monument, qui ne ressemble à aucun des portraits que nous trouvons sur les médailles. Ce buste, dont le nez seul est restauré, provient du palais Grignani Grimani de Venise.

27. *Romain.*

Tête de Romain, accusant environ cinquante ans. Le nez ainsi que les oreilles sont bien restaurées; la poitrine et les draperies sont modernes.

H. de la tête: $5\frac{3}{4}$ w. = 10 pouces angl.; de la pièce entière: $13\frac{1}{8}$ w. = 1 pied 11 pouces angl.

¹ v. Clarac, IV. pl. 900, A—D., etc.

D'après le style, ce buste plein d'expression appartient à peu près au milieu du second siècle de J. C. Il semble être le fragment d'une statue. — Marbre de Luni.

28. *Jeune femme.*

Buste de jeune femme grecque, travail du second siècle de J. C. Elle est vêtue d'un *chiton*, ainsi que d'un *peplos*, qui couvre la tête et tombe sur l'épaule gauche. La tête est rapportée, le nez restauré.

H. $10\frac{1}{2}$ w. = 1 pied 6 pouces angl.

III. RELIEFS.

29. *Deux bustes.*

(Pl. X^e.)

Ce relief est la face principale d'un monument funéraire, trouvé dans un terrain marécageux près de Rome et acquis en 1846, par Mr. Le Moyne. Il offre deux portraits de Romains, vus de face et vêtus de la tunique ainsi que de la toge, qui paraît être ornée du *laticlave*. L'âge approximatif des deux personnages peut être fixé à quarante ans. La figure de gauche porte sa main droite à la poitrine. L'autre est légèrement barbue et laisse sa main gauche à découvert.

Le tout est surmonté d'une petite corniche, ornée d'œufs et de langues de serpents.

H. 15 w. = 2 pieds $2\frac{1}{4}$ pouces angl.

L. 1 a. $9\frac{3}{4}$ w. = 3 pieds $9\frac{1}{8}$ pouces angl.

D'après le style, ce relief appartient à l'époque des empereurs de la maison de Sévère; les draperies ne sont qu'ébauchées, mais les têtes sont d'un travail admirable et parfaitement conservées. Les deux bustes représentent deux magistrats romains, probablement deux frères, auxquels ce monument était élevé. Il est en marbre italien

et sert de support au numéro suivant, soutenu également aux côtés, par deux beaux pieds de bronze, composés d'un buste de griffon, placé sur un pied de lion et fondus sur un modèle antique, par Mr. le baron de Clodt ¹.

30. *Sarcophage. — Deux Victoires.*

(Pl. X^e.)

Sur la face principale de ce sarcophage, on voit au milieu un bouclier rond, sans inscription, tenu par deux Victoires ailées, vêtues de *chitons* doriens, ouverts aux côtés et retroussés au bas de la poitrine au-moyen de la ceinture (ζώνη) ². Elles sont représentées comme se balançant gracieusement et tournant les têtes l'une à droite, l'autre à gauche. Au dessous du bouclier un coq, qui mord une poule et deux cornes d'abondance, remplies de fruits. Les extrémités de ce relief sont occupées par une groupe répété de l'Amour et de Psyché, tous deux enfants, debout, et s'embrassant. L'Amour est nu; Psyché, dans les deux groupes, occupe la place extérieure de ce relief; elle porte des ailes de papillon et est vêtue d'un *chiton poderes*.

Au côtés sont gravés des griffons assis, tournés tous les deux vers la face principale ³.

Le tout est surmonté d'une frise qui offre quatre nymphes gracieusement couchées, vêtues de *chitons* et de *peplos* et tenant chacune d'une seule main une corbeille de fruits, posée sur le genou et dont s'approche en vo-

¹ De gâines semblables, mais antiques, se trouvent aussi au Louvre, v. Clarac, II, pl. 259, N^o 645, 646.

² C'est le χιτών σχιστός que portaient les jeunes filles de Sparte et d'où Ibicus leur avait donné le nom de παινομηρίδες, qui montrent les cuisses.

³ Les griffons et les sphynx étaient très-souvent employés pour faire l'ornement de monuments funéraires, p. e. Clarac, II, pl. 249, N^o 330, pl. 251, N^o 565 etc.

lant, un Amour. La nymphe représentée à droite tient de la main gauche un jonc, celle du milieu à gauche a le corps supérieur à nu, tandis que les trois autres sont entièrement vêtues du *chiton*. De telles nymphes se trouvent tout à fait dans la même pose et accompagnées d'Amours, aussi sur d'autres reliefs ¹, ce qui prouve que ce sujet doit être également la copie de la composition très-considérée d'un grand maître, dont nous ignorons le nom. Aux extrémités, sont figurés des masques tragiques.

H. $7\frac{3}{4}$ w. = 1 pied $1\frac{1}{2}$ pouces angl.

L. 2 a. $3\frac{1}{2}$ w. = 5 pieds $2\frac{1}{4}$ pouces angl.

Larg. 10 w. = 1 pied $5\frac{1}{2}$ pouces angl.

H. de la frise: $2\frac{3}{8}$ w. = $4\frac{1}{4}$ p. angl., L. 2 a. 4 w. = 5 pieds $3\frac{1}{8}$ ponce angl.

Acquis à Rome en 1846, par Mr. Le Moyne.

31. *Sarcophage. — Mercure.*

(Pl. XII^e.)

Ce joli sarcophage est divisé en trois compartiments. Au milieu l'on voit une porte entr'ouverte, d'où sort Mercure, la tête ornée de petites ailes; il est vêtu de la *chlamyde* et tient le caducée, ainsi que la bourse. Les battants offrent chacun cinq carrés, dont le second est orné de têtes de Méduse, et le quatrième de têtes de lion. La porte même est placée entre deux colonnes corinthiennes canelées, supportant un fronton avec une couronne de laurier, ornée de bandelettes au milieu. Le fronton est surmonté de trois feuilles d'acanthé, entre lesquelles deux tritons, tenant des rames et poursuivis par deux monstres marins.

A droite, dans un cadre carré, est représenté l'un des personnages, à qui ce tombeau était destiné. C'est un guerrier vêtu d'une cuirasse, au-dessous de laquelle on aperçoit des *bracae* courtes. Il est couvert aussi d'une

chlamyde, fixée sur l'épaule droite par une agrafe ronde; sa chaussure consiste en *crépides* militaires. Dans la main gauche ce personnage tient une lance et de la droite, une patère, dont il fond le contenu dans le feu d'un petit autel, placé à côté de lui et dont le pied est formé par une petite Victoire ailée, tenant les mains sur le dos et vêtue d'un *chiton poderes*. Le foyer de cet autel est garni de différents fruits qui y sont posés. Derrière cette scène, un rideau est suspendu.

L'objet à gauche, représenté dans un cadre semblable, est une femme en *chiton poderes* et *peplos*, qui couvre sa tête. Elle sacrifie aussi avec une patère qu'elle tenait de la main droite, mais cette main manque; de la main gauche, elle tient un objet indistinct et mutilé. Le petit autel, à côté d'elle, consiste en un enfant nu, soutenant avec les mains un disque rond, qu'il porte sur la tête. Sur cet autel on voit aussi des fruits différents, offerts, probablement à Mercure.

À droite et à gauche, notre bas-relief est terminé par une colonne corinthienne, canelée à travers et terminée en bas par un bord, composé de feuilles de laurier, retenues par un ruban.

H. 1 a. $6\frac{3}{8}$ w., 3 pieds $2\frac{3}{4}$ pouces angl.

L. 3 a. $\frac{3}{4}$ w., 6 pieds $10\frac{1}{4}$ pouces angl.

L'avant-bras et la main droite de l'homme et les mains de la femme sont de restauration moderne.

D'après son style, ce monument intéressant est à peu près du milieu du troisième siècle de J. C. Les personnages pour lesquels il a été fait, étaient, selon toute apparence, un officier romain, peut-être un tribun et sa femme. Une inscription manque malheureusement. Sur les reliefs funéraires, les personnes, à qui ils étaient érigés, sont représentées, très-souvent comme occupées d'un sacrifice à Pluton, à Proserpine ou à une autre divinité funèbre. Notre relief, donne à penser que c'est Hermès

psychopompos, qui sort de la porte de la maison du défunt pour le conduire dans le règne de Pluton. Ce sujet est assez rare; un sarcophage semblable se trouve à Florence dans la cour du palais Riccardi. Le nôtre a été acheté par l'entremise de Mr. Le Moyne à Mr. de Chateaubriant, du temps de son ambassade à Rome; il provient de la Grèce,

32. *Sarcophage. — Chasse.*

(Pl. XIII^e.)

Ce relief intéressant, du temps de Constantin le Grand à peu près, offre une scène des chasses, qui étaient en usage à l'époque de cet empereur. Au milieu, on voit un chasseur à cheval, tourné à droite et lançant le javelot contre un lion qui s'avance. Ce chasseur est probablement le personnage, dont les restes étaient conservés dans ce monument funéraire. Il est vêtu d'un *chiton* et d'une *chlamyde*, qui flotte au vent. Derrière lui, accourt une femme casquée, vêtue d'un *chlamyde* et d'un *chiton* court, qui laisse à nu le côté droit de la poitrine; elle a des bottines, comme les portaient alors les chasseurs (*καρβατίνας, ἐνδρομίδες*) et qui étaient faites de peau de taureau; ses armes consistent en un javelot et un bouclier rond. Elle vient au secours du chasseur, qui assisté d'un camarade, également à cheval, vêtu d'une *chlamyde* et armé d'une épée, combat un grand lion. Cet animal, la gueule ouverte, court droit à son adversaire. Entre les jambes du cheval du premier chasseur, on voit un de ses compagnons, vêtu d'un *chiton* et armé d'un poignard; il est renversé et paraît être blessé. Son chien est debout à côté de lui et recule devant le formidable lion. A droite, derrière le lion, on voit encore deux chasseurs, en *chitons* et *chlamydes*; l'un, dont la partie supérieure est restaurée, semble lancer sur le lion

une grande pierre, qu'il tient avec les deux mains. Plusieurs autres monuments anciens, tels que des vases peints ¹, des sarcophages, etc., offrent aussi des chasseurs armés de pierres et combattant des animaux différents; des guerriers armés de pierres ², etc. L'autre chasseur se retire devant le lion; il porte des bottines et tient une lance de la main gauche. Un cerf percé d'une lance et un taureau tué désignent les premiers succès de la chasse que l'artiste a voulu rendre sur ce monument.

A gauche sont sculptés trois autres chasseurs, vêtus comme les premiers, mais à pied. L'un, armé d'une épée et d'un bouclier ovale, est assailli par un jeune ours, debout sur les pattes de derrière et ouvrant la gueule. Les deux autres, assistés de deux levriers de chasse, ornés de colliers, attaquent un sanglier; le premier des chasseurs est muni d'un lance et d'un bouclier ovale, le second d'une massue. A droite, et près du chasseur à cheval, un ours s'éloigne.

Dans le fond, on remarque quelques arbustes de laurier, indiquant que la scène représente vraisemblablement une de ces grandes chasses en Grèce.

Outre la partie décrite à droite, une autre, à gauche, comprenant la tête de la femme et celle du chasseur armé de la massue, est également restaurée.

Quelques musées de Rome ³ et le Louvre ⁴ renferment des bas-reliefs semblables, où la figure principale est

¹ P. e. sur un beau vase du Musée de Berlin, offrant la chasse au sanglier de Calydon.

² P. e. le célèbre vase peint, publié par Millin (peintures des vases, I, 61 et gal. myth. CXXXV, N^o 498) qu'on prend pour une réplique du bouclier de Minerve, travail de Phidias.

³ Santo-Bartoli, *Admiranda Romæ*.

⁴ Clarac, III, pl. 151 N^o 423; Vol. II, 2, p. 476.

aussi accompagnée d'une femme casquée. On a pris souvent cette femme pour une *Dea Roma* et la personne qu'elle protège pour l'empereur : mais à notre avis, ce chasseur porte un costume trop simple pour admettre cette supposition : comme tous les monuments, offrant cette scène, sont funéraires, il est beaucoup plus probable, que le personnage éminent soit celui, en l'honneur duquel la pierre était sculptée. La femme qui l'accompagne, n'est pas une amazone, une seconde Atalante : elle semble avoir plutôt une signification allégorique, d'après l'usage de cette époque. C'est, selon nous, une Minerve, faisant allusion à la bravoure et au courage du chasseur principal, qui donne l'exemple de l'intrépidité aux personnes de sa suite.

Celui, dont les dépouilles étaient conservées autrefois dans ce sarcophage de marbre penthélisque, paraît donc avoir été un général ou préfet romain en Grèce, grand amateur de la chasse, et l'artiste a choisi cette occupation favorite du personnage, pour la célébrer sur le dernier monument, érigé à sa mémoire.

Les beaux groupes du bas-relief que nous venons de décrire font supposer, que l'artiste les a composés d'après d'autres monuments semblables, mieux sculptés que le nôtre et appartenant à une époque antérieure, car l'exécution trop peu soignée de ce sarcophage, n'est pas en rapport avec sa composition.

H. $14\frac{7}{8}$ w. = 2 pieds 2 pouces angl.

L. 2 a. $15\frac{5}{8}$ w. = 6 pieds 11 pouces angl.

33. *Sarcophage. — Triton.*

(Pl. XIV^e N^o 6.)

Au milieu une tête de grand Triton, vu de face et paraissant voguer sur l'eau. Cette tête est barbue et ornée en bas d'écaillés de poisson, terminées en pointe.

A sa droite, un Amour est assis à cheval sur un griffon marin, tourné à gauche; de l'autre côté de la tête, est un Amour, aussi à cheval sur une panthère marine. Tous les deux tiennent de la main gauche les rênes de leurs montures et de la droite un fouet.

Jolie composition romaine du commencement du troisième siècle de J. C.

H. $6\frac{1}{2}$ w. = $11\frac{1}{4}$ pouces angl.

L. 1 a. $7\frac{3}{4}$ w. = 3 pieds $5\frac{1}{2}$ pouces angl.

Larg. $7\frac{1}{2}$ w. = 1 pied $1\frac{1}{8}$ pouces angl.

Les autres faces sont sans gravures. Le couvercle manque. Ce petit monument en *palombino* est très-remarquable aussi par la grande rareté de cette matière, provenant de carrières de l'Asie Mineure. On ne connaît de ce marbre, qui a une couleur blanche, mais très-mate, que très-peu de monuments, tous d'une dimension plus petite que le nôtre. Winckelmann cite un relief avec un portrait attribué au poète Persius¹; le musée du Vatican ne renferme dans la salle des candélabres qu'un seul petit vase², ainsi qu'une ciste cinéraire (de Tibère Claude Successus³) en *palombino*. Les anciens aimaient à employer de petits morceaux de ce marbre, qu'ils appréciaient beaucoup, pour les pavements en mosaïque de leurs maisons, car par sa nature tendre et poreuse, il était peu apte à la sculpture.

Ce petit sarcophage précieux a été acquis à Rome par l'entremise de Mr. Le Moyne.

34. Sarcophage romain.

Deux génies ailés, se balançant gracieusement, tiennent un médaillon rond, offrant le buste du personnage à qui

¹ Vol. VI, 1, p. 255.

² Museo Pio Clem. p. 250, N° 173.

³ Ibid: p. 261, N° 225.

ce tombeau était destiné. C'est un jeune homme imberbe, représenté de face et vêtu de la tunique ainsi que de la toge.

Au bas du médaillon, l'artiste a gravé une corbeille, remplie de fruits et placée entre les figures allégoriques de la Mer et de la Terre. La Mer est un vieillard barbu, couché et tourné à droite, le *chiton* laisse à nu la partie supérieure du corps; de la main droite, il tient un jonc, de la gauche il touche le bout de son *himation*, qui forme une espèce de voile. Devant lui, on voit un monstre marin à tête de griffon, tourné à droite, mais regardant le vieillard.

La Terre est représentée à gauche, également couchée et vêtue comme la figure précédente; elle tient de la main gauche une corne d'abondance. Devant elle, une chèvre est accroupie.

Aux extrémités de la face est répété deux fois le groupe d'Amour et de Psyché s'embrassant. Il est séparé du premier sujet dont nous venons de donner la description, par deux tiges de laurier, dont le milieu du tronc est mutilé. L'Amour est ailé; les ailes de Psyché manquent, mais on voit des traces qui prouvent qu'elles ont existé. Le pied gauche de l'Amour à droite et le pied droit de celui de gauche, sont cassés.

Aux côtés, sont représentés comme sur le N° 29, des griffons assis, tournés vers la face principale.

H. 11 w. = 1 pied $7\frac{3}{8}$ pouces angl.

L. 2 a. $13\frac{7}{8}$ w. = 6 pieds $5\frac{3}{8}$ pouces angl.

Largeur: $11\frac{5}{8}$ w. = 1 pied $8\frac{3}{8}$ pouces angl.

Cette jolie pièce, d'après son exécution, nous paraît devoir appartenir à peu près aux derniers temps du troisième siècle de J. C. Le milieu est exécuté d'après de jolis modèles, répétés très-souvent sur les sarcophages du troisième siècle et de la première moitié du qua-

trième. Le Musée du Louvre en possède plusieurs, où, comme dans le nôtre, le milieu est occupé par un médaillon, offrant tantôt un portrait, tantôt un aigle ou une autre figure, et le médaillon est soutenu par deux génies¹, deux Victoires², deux Tritons³, etc.

Les allégories de la Mer et de la Terre se trouvent rarement réunies dans les anciens monuments. La Mer y est désignée ordinairement sous le nom de Nérée, comme, p. e. dans le relief publié par Winckelmann et représentant Pélée surprenant Thétis endormie⁴. La représentation de la Terre, *Tellus*, ressemble toujours à la nôtre : quelquefois cependant elle est accompagnée d'un ou de plusieurs enfants ou génies, ayant la signification de la fertilité, des saisons, etc. Nous citerons à ce sujet surtout le relief déjà mentionné de Pélée, les reliefs offrant des scènes du mythe de Prométhée,⁵ le relief de la villa Borghèse près de Rome, avec la chute de Phaëton, etc.⁶ Tous ces monuments datent du second siècle de l'empire romain ; les Grecs figuraient la Terre d'une autre manière : Archélaos de Priène p. e., dans le célèbre relief du Vatican, offrant l'apothéose d'Homère, a représenté la Terre habitée (*Οἰκουμένη*), ailée et avec une couronne murale⁷.

¹ Clarac, II, pl. 181, N° 28, pl. 191, N° 225, 347, 348 etc.

² Ibid. pl. 192, N° 382, v. notre N° 29.

³ Ibid. pl. 206, N° 194.

⁴ Monumenti ined. N° 110. Millin, gall. myth. pl. CXXXIII, N° 558.

⁵ Museo Pio Clem. IV, 34. Millin, l. c. pl. XCIII, N° 382. — Museo Capit. IV, 25, Millin, ibid. N° 383.

⁶ Winckelmann, mon. ined. N° 45, Millin, l. c. pl. XXVI N° 83.

⁷ Museo Pio Clem. I, tav. d'agg. B. Millin, l. c. pl. CXLVIII, N° 548.

On trouve plus communément le groupe de l'Amour et de Psyché ¹, et c'est la seconde fois que nous le voyons figurer sur un sarcophage de notre collection. La signification funéraire de ce groupe est constatée, car c'est après la mort que l'âme, délivrée de la prison (le corps) se réunit avec Éros, dont elle était séparée pendant la vie. Le même groupe paraît aussi sur un petit monument funéraire du Louvre ², sur un bas relief du Capitole et surtout sur les reliefs offrant le sujet chthonique du mythe de Prométhée, où Psyché est aussi figurée quelquefois en papillon ³. Les cheveux de Psyché sont ordinairement disposés selon la forme qui était en usage du temps de Marc Aurèle et de Commode. Ceci fait présumer, que ces groupes sont les copies d'un sujet pareil, dû au ciseau d'un sculpteur célèbre du milieu du second siècle, mais toutefois leur style et leur exécution sont bien inférieurs au travail des figures qui composent le milieu de notre relief.

Aux deux côtés du sarcophage, sont représentés deux griffons assis, tournés vers la face principale.

H. 11 w. = 1 pied $7\frac{1}{4}$ pouces angl.

L. 2 a. $13\frac{7}{8}$ w. = 6 pieds $8\frac{1}{4}$ pouces angl.

Larg. $11\frac{5}{8}$ w. = 1 pied 7 pouces angl.

Ce monument curieux fut acheté à Rome en 1846, par l'entremise de Mr. Le Moyne.

35. *Sarcophage chrétien.*

Face principale d'un sarcophage dont le milieu est occupé par un cartel en forme d'une croix grecque, offrant l'inscription suivante:

¹ Clarac, II, pl. 192, N° 87.

² P. e. les deux reliefs cités dans la note 5^e de la page précédente.

³ Museo Capit. IV, 25. Millin, gall. myth. pl. XCIII N° 383.

· · MNAETRE
Q VALERIO
MARON IVN
QVI · VIXIT
ANNIS · IIII ·
MENSIBVS · V ·
· DIEB · VII

La première ligne était altérée et a été restaurée d'une manière non intelligible. Ce qui reste de l'inscription nous apprend que ce tombeau a conservé les cendres de l'enfant Quintus Valerius Maro, le Jeune, qui a vécu quatre ans, cinq mois et sept jours.

Aux côtés de ce cartel, le relief est orné de canelures sinueuses, très-communes sur les monuments chrétiens et dont le comte Clarac pense, en les comparant avec les *strigiles*, qu'elles offraient un symbole de la pureté de l'âme. Mais on rencontre aussi ces canelures dans des tombeaux décidément payens, et dès lors c'est surtout le cartel en forme de croix, qui nous fait supposer que ce sarcophage a été destiné à recevoir les restes mortelles d'un enfant chrétien. Une pierre semblable, mais sans inscription, se trouve au Musée du Louvre (Clarac II, pl. 256 N° 624).

H. $7\frac{1}{4}$ w. = 1 pied $\frac{5}{8}$ pouces angl.

L. 2 w. = 4 pieds 8 pouces angl.

Sarcophage byzantin.

(Pl. XI^e.)

Dans un médaillon rond et concave, on voit le buste du personnage dont les dépouilles étaient déposées dans ce tombeau. Ce personnage paraît avoir une trentaine d'années; les cheveux tombent sur ses épaules et sont surmontés du *tympanion*, ayant le forme d'un beau diadème à neuf pointes, enrichies de pierres précieuses ou de perles fines. Le costume consiste en une tunique et un *pallium*.

Dans la main gauche, l'individu tient un rouleau, qu'il désigne de la main droite.

Le médaillon est tenu par deux génies funèbres, tels qu'on les voit sur beaucoup de monuments de ce genre ¹; ils portent des *chlamydes*, et des anneaux autour des chevilles. Entre leurs pieds, on remarque une panthère et un bélier, couchés et tournés à droite. Au-dessous du médaillon, sont deux cornes d'abondance placées en sautoir et liées ensemble par une bandelette : elles sont remplies de fleurs et de fruits.

A droite, et séparé de la première scène par un chêne, un génie de la chasse, vêtu d'une tunique, d'une *chlamyde* et d'*endromides*, tient de la main droite, une paire d'oiseaux, et de la gauche un *pedum*. Entre ses pieds, est couché une chèvre, tournée à droite. Au pied de l'arbre, un petit génie accroupi, porte les mains à une corbeille renversée et remplie de fruits.

A gauche, l'artiste a figuré un arbre de laurier au pied duquel un enfant assis, joue avec une corbeille de fruits et regarde un quatrième grand génie, vêtu comme le précédent et tenant un thyrses, orné d'une bandelette, ainsi qu'un lapin tué. Entre ses pieds, un bélier couché et tourné à droite.

Le costume du buste accuse le temps de Justin I ou de Justinien I; le *tympanion* surtout est tout à fait de l'époque de ces empereurs, comme le prouvent plusieurs monuments, entre autres la célèbre mosaïque de la basilique Saint-Vital de Ravenne, où l'empereur Justinien I et sa femme, la comédienne Théodora, sont représentés, couverts de diadèmes, enrichis de pierreries et ayant la même forme que celui qu'on voit sur notre sarcophage ².

¹ V. p. e. Clarac, II, pl. 191.

² V. Revue archéologique, VII année, I, p. 351. pl. 145, 146. — Ce diadème était en usage jusqu'à l'époque des Paléo-

Il n'est pas facile de décider si ce monument a été sculpté pour un homme ou pour une femme. Le diadème et une partie du côté droit de la poitrine me feraient pencher pour ce dernier parti, mais le rouleau, que portent les empereurs byzantins sur la plupart de leurs monnaies et surtout les génies munis d'emblèmes de la chasse, semblent indiquer cependant que le personnage dont il est ici question était un homme. On trouve pourtant le *volumen* dans les mains de femmes, p. e. sur le monument de *Claudia Italia*, conservé au musée du Louvre ¹ et notamment sur les médailles de plusieurs impératrices; ce sont des législatrices ou des femmes lettrées, qui se sont servies de cet emblème; notre personnage offre donc peut-être le buste d'une princesse impériale qui aimait les belles-lettres.

La composition du relief même n'est pas de son époque: ces beaux emblèmes se trouvent employés très souvent et sont imités du prototype d'un excellent artiste, qui peut-être a vécu du temps même des empereurs de la maison de Sévère. Le monument est d'une époque où le christianisme était déjà généralement répandu; cependant notre sarcophage paraît être travaillé peut-être pour un personnage payen, puisqu'il n'offre pas un seul emblème chrétien. La jeune panthère et le thyrses dans la main d'un des génies ont rapport au culte de Bacchus, qui s'est maintenu encore plus d'un siècle après Constantin le Grand.

Néanmoins les emblèmes du paganisme sont si peu prononcés dans notre relief, qu'il permettent de supposer que le personnage était chrétien, d'autant plus qu'on

logues; on le voit p. e. sur la tête de Théodora, femme de Michel Paléologue, dans une peinture byzantine, chez Du Cange, hist. Byz. p. 233.

¹ Clarac, II pl. 147, N^o 330.

connaît des monuments, dont l'origine chrétienne est constatée, mais qui sont ornés de sujets mythologiques, p. e la *pixis* d'une dame romaine, travail probablement du V^e siècle, gravée dans l'atlas de l'ouvrage de Mr. Du Sommerard, I^e série, pl. II N^o 3; l'urne en porphyre avec scènes bachiques, de Constantia, fille de Constantin le Grand et femme de Constantius Gallus, monument, conservé aujourd'hui au musée Pio Clementino, à Rome ¹; différents monuments chrétiens des catacombes de Rome avec Orphée et autres sujets du paganisme, ² etc.

Mais quel était le personnage à qui le monument a été érigé? Nous ignorons malheureusement la provenance de ce relief: une notice vague dit, qu'il a été trouvé en Grèce. Le diadème fait supposer que la personne était très-distinguée, peut-être même un membre de la famille impériale, soit la fille de Justinien et de Théodora, née probablement avant leur mariage, soit Vigilantia, soeur de Justinien, femme de Dulcissimus, ou leur fille Præjecta, mariée à Areobindus, ou bien enfin Hélène, la petite-fille de Justin qui eut une statue à Constantinople, à côté de celles de Justin et de Sophie. V. Du Cange, p. 98 etc.

36. *Fragment de relief bacchique:*

(Pl. XIV N^o 7.)

Ce relief offre une scène de la visite de Dionysos chez Ikarios. La partie antérieure de notre exemplaire manque; il reste encore un Silène, dont la *chlamyde* entoure le corps, et recouvre le ventre; il marche à gauche en jouant des flûtes et est suivi d'un Satyre, couvert d'une *pardalide* qui glisse de son dos et dont il

¹ Winckelmann VI, 1, p. 342, note 1485, Visconti, museo Pio Clem. VII. 19, pl. 11, 12.

² Müller, Handbuch, § 214, 2:

tient le bout avec la main gauche. Ce Satyre élève la main droite et tourne la tête vers une femme ivre qui porte une outre; ses vêtements glissent de son corps et laissent le dos à nu. Elle est soutenue par un autre Silène, dont les cheveux sont retenus par une bandelette.

De l'éphèbe qui précède le premier Silène et qui, d'après les monuments offrant le sujet complet de cette scène, suit Dionysos, on ne voit sur notre fragment que les pieds.

H. $9\frac{3}{8}$ w. = 1 pied $4\frac{1}{2}$ pouces angl.

L. 10 w. = 1 pied $5\frac{1}{2}$ pouces angl.

L'original, dont notre relief, appartenant à peu près au temps des Antonins, est une copie, doit être l'œuvre d'un des plus célèbres artistes de la Grèce. On connaît beaucoup de reliefs, offrant, avec de légères variations, le même sujet dont notre fragment représente une partie. Le plus beau et le plus complet est celui du Musée britannique, et qui a appartenu successivement à la villa Negroni à Rome, puis à la collection Townley ¹. D'autres se trouvent au Louvre ², au Vatican ³, dans la collection Farnèse ⁴, en Sicile ⁵, sur la panse d'un vase en marbre du Musée de l'Ermitage Impérial, etc.; une jolie réputation antique en terre cuite fait aussi partie du Musée britannique ⁶.

Notre fragment qui est d'une bonne conservation, ne montre que la partie droite de la scène qui est presque tout à fait la même dans tous les monuments que nous venons de citer.

¹ Combe, british Museum, II, pl. 4.

² Clarac, II, pl. 133, N^o 111.

³ Museo Pio Clem. IV, pl. 25. Millin, gal. myth. pl. LXVI N^o 263.

⁴ Ciacconi, de triclinio.

⁵ Houel, voyage en Sicile, II, pl. 137.

⁶ Ancient terra-cottas of the british Museum, pl. 25, N^o 47.

Comme Déméter visita Keleus et fit don à son fils Triptolème des épis par lesquels la culture du blé fut introduite dans l'Attique, Dionysos de retour des Indes, honora de sa présence la maison d'Ikarios (Ikáros), qui, avec sa fille Érigone¹ est représenté au côté gauche du relief, tous les deux couchés et accueillant le dieu. Devant eux, on voit Dionysos barbu, les cheveux retenus par une bandelette et vêtu d'amples draperies. Il ressemble tout à fait à la célèbre statue du Vatican, connue sous le nom de Sardanapale. Le dieu paraît fatigué; il est soutenu par un jeune Satyre tandis qu'un autre lui ôte la chaussure du pied droit. Chacun sait que les Anciens se couchaient à table sans chaussures. Dionysos est suivi d'un Satyre, plus grand que les autres, qui se tourne vers le Silène. C'est la figure dont notre relief n'offre qu'une partie du pied gauche. Le Silène-musicien est Marsyas, d'après le comte Clarac; il est l'inventeur de la flûte et compagnon ordinaire de Bacchus sur beaucoup de monuments. Sa lutte avec Apollon dans laquelle il succomba, nous démontre la victoire de la musique artistique sur la musique simple et champêtre de l'ancien culte de Bacchus.

Le dieu fit don à Ikarios d'un cep de vigne et lui enseigna l'art de faire du vin; mais ce présent fut fatal. Des pasteurs de l'Attique, auxquels Ikarios avait distribué trop de vin, se crurent empoisonnés et tuèrent le malheureux à coups de bâtons. Érigone, qui chercha son père, fut conduite par son chien Moira, à l'endroit où il était enterré, et de désespoir elle se pendit à un pin. Les dieux, touchés du triste sort d'Ikarios et de sa fille, les transportèrent au firmament, où Ikarios figure sous le nom d'Arktou-

¹ Selon Ovide, *metam.* VI, 125, elle eut de Dionysos un fils, nommé Staphylos, cf. Constant. *Fanens. notae.*

ros ou Bootes (le Bouvier) et Érigone sous celui de la Vierge: le chien fidèle ne fut pas oublié; il fut aussi placé dans le Ciel, sous le nom de *Prokyon*; il indique les canicules, et précède le grand Chien. L'Attique fut punie par la peste, par la stérilité et par une mélancolie qui attint les femmes, dont plusieurs terminèrent leur vie de la même manière qu'Érigone. Ces maux ne cessèrent qu'après que selon l'ordre de l'oracle, les habitants, après avoir puni de mort les assassins d'Ikarios et de sa fille, eurent établi en leur souvenir des fêtes, appelées *Eora* (Αἰώρα) ou *Alétides*¹; on s'y amusait à se balancer sur des escarpolettes, ce qui rappelait le genre de mort, qu'Érigone avait choisi². Le célèbre Panofka a reconnu une scène de cette fête dans la peinture d'un vase en argile du Musée royal de Berlin, où l'on voit une jeune femme sur une balançoire, et devant elle, un petit chien³. D'autres peintures de vases offrant une scène semblable, ont été publiées par M. M. Gerhard⁴ et Millingen⁵.

38. *Bacchus et Satyre.*

(Pl. XIV N° 3.)

A droite, Bacchus est assis sur un rocher; il est tourné à gauche et vêtu d'un *chiton poderes* qui laisse à nu la partie supérieure de son corps. De la main droite, le dieu tient un thyrsé, il appuie la gauche sur

¹ Αἰώρα, escarpolette, balançoire. Ἀλῆτις, du verbe ἀλάομαι, j'erre, je vague, v. Hesych. v. Αἰώρα.

² Apollodore, III, Ch. 14, § 7. Hygin fab. CXXX et poët. astron. I, II, Ch. 4, cfr. Nonni Dionys. XLVIII, 142.

³ Bilder antiken Lebens, pl. XVIII, 2, p. 39., v. aussi il Museo Bartoldiano, p. 58.

⁴ Antike Bilderwerke, pl. LV.

⁵ Ancient uned. monum. I, 30.

le rocher. A côté, est accroupie une panthère, tournée à droite et regardant son maître. Derrière Bacchus on voit Ariadne ou une bacchante, vêtue d'un *chiton* et étendant le bras droit vers le Satyre, debout devant ce groupe et conduisant une chèvre. Ce second groupe est aussi sculpté du côté gauche.

Ce joli relief, cassé en deux, est habilement restauré; seulement le coin gauche inférieur est moderne. Il est d'un beau travail grec et date à peu-près de la fin du second siècle avant J. C.

H. 5 w. = $8\frac{3}{4}$ pouces angl.

L. 7 w. = 1 pied $\frac{1}{4}$ pouces angl.

39. *Relief bacchique. — Fragment.*

Deux génies ailés tenant des bâtons de pasteurs ($\lambda\alpha\gamma\omega\beta\acute{o}\lambda\alpha$) et des grappes de raisin, sont debout dans un pressoir rempli de raisins. A droite et à gauche, étaient représentées des personnes remplissant le pressoir: mais ce relief ayant été mutilé dans ces parties, on ne voit de la première personne que les mains, tenant une corbeille, remplie de grappes de raisin, et de la personne à gauche, une jambe, ainsi qu'un objet indistinct.

Travail romain de la fin du second siècle, ou du commencement du troisième.

H. 5 w. = $8\frac{3}{4}$ pouces angl.

L. 9 w. = 1 pied $3\frac{3}{4}$ pouces angl.

Les monuments antiques offrant des sujets semblables ne sont pas très-rares. On y voit surtout des Satyres occupés de la préparation du vin, p. e. sur le relief du Musée du Louvre, gravé chez Clarac, II, p. 478 ¹,

¹ Sur ce relief, qui date de la décadence, les raisins ont presque la grandeur de pommes: pourtant les feuilles de vigne qui y sont ajoutées, les désignent comme raisins.

sur un vase peint chez Wieseler, *Denkmäler alter Kunst*, II, pl. XL, N° 474. Des éphèbes, au lieu de Satyres, se trouvent sur un relief en forme d'hémicycle, conservé dans la villa Albani, près de Rome ¹.

40. *Relief bacchique. — Fragment.*

Deux femmes assises face à face. Celle qui est tournée à gauche et dont la tête ainsi que la partie supérieure du corps manquent, tient une grande pomme de pin, qu'elle offre à un enfant nu, debout à droite et qui retourne la tête vers un Amour, vêtu d'une chlamyde. La tête et la moitié droite du corps de cet Amour manquent. De l'autre figure assise il ne reste que le pied gauche.

C'est probablement le fragment d'une scène bacchique. Le travail est romain et date de la décadence du troisième siècle de J. C.

H. 6 w. = $10\frac{1}{2}$ pouces angl.

L. $8\frac{5}{8}$ w. = 1 pied $3\frac{1}{8}$ pouces angl.

41. *Fragment d'un relief. — Muse.*

Dans une niche, une Muse est assise sur une *kliné*, que recouvre un coussin. Elle est tournée à droite et vêtue d'un *chiton poderes* ainsi que d'un *himation*; de la main droite, elle tient le *plectrum* et de la gauche une lyre, appuyée sur un cippe. C'est donc Terpsichore ou Érato, représentée de la même manière (mais sans le cippe) dans la belle statue du musée de l'Ermitage Impérial ².

¹ Zoëga, *bassirilievi della villa Albani*, Tv. XXVI, Panofka, *Bilder antiken Lebens*, Tf. XIV, N° 9.

² Provenant de la collection Démidoff, v. Clarac, III, p. 521, N° 1070.

A gauche, et dans une niche pareille, on voit la majeure portion de la figure d'un éphèbe nu, tourné à gauche. Elle a fait partie d'une scène qui manque et il ne reste aucun attribut, ou objet quelconque, qui permette de conclure ce qu'elle à représentée.

Travail romain, probablement du temps de Trajan.

H. $6\frac{3}{8}$ w. = $11\frac{1}{4}$ p. angl.

L. $6\frac{5}{8}$ w. = $11\frac{5}{8}$ p. angl.

42. *Fragment d'un haut-relief.*

Ce fragment représente une belle tête de Jupiter, sculptée à trois quarts et de face. Il a dû appartenir à un bel ouvrage romain du second siècle de J. C.

H. $3\frac{3}{8}$ w. = $5\frac{7}{8}$ p. angl.

43. *Poète et Muses.*

(Pl. XIV^e N° 5.)

Ce bas-relief très-curieux, fragment d'une composition autrefois plus complète, offre un poète assis et inspiré. Il élève les yeux vers le ciel et tient dans la main gauche un rouleau ouvert. Il porte les cheveux courts et est vêtu de la tunique ainsi que de la toge; la main droite est étendue, mais les doigts manquent.

Derrière ce personnage, on voit deux muses, dont la tête est ornée de plumes de sirène. Celle de droite tient de la main droite un masque tragique au-dessus de la tête du poète; c'est donc Melpomène, dont l'autre emblème, la massue ou le glaive, n'est pas visible. La muse à gauche est Polymnie, dans sa pose ordinaire, appuyant la tête sur la main droite.

H. 1 a, $7\frac{1}{4}$ w. = 2 pieds $4\frac{5}{8}$ pouces angl.

L. $9\frac{1}{4}$ w. = 1 pied $2\frac{1}{2}$ pouces angl.

La présence de Melpomène prouve que ce monument est consacré à un poète tragique, probablement du pre-

mier siècle de l'empire romain. Un relief semblable se trouve au musée du Louvre; il paraît être de la même époque, mais ici le poète est accompagné de trois muses, savoir: de Melpomène, tenant la massue, de Calliope avec les tablettes; quant à la troisième, elle a été restaurée en Clio ¹. La comparaison de ces deux monuments permet de penser qu'une troisième muse était aussi représentée sur le côté gauche du nôtre, devant le poète, car les Anciens ont figuré toujours trois ou neuf muses, et pour ce dernier nombre, les compositions dont nous nous occupons, n'offrent pas assez de place. La muse qui manque sur notre relief était probablement aussi Calliope, comme nous la voyons sur le monument du Louvre.

L'usage de représenter les poètes et les philosophes accompagnés de muses était assez répandu. Le célèbre bas-relief du Vatican, connu sous le nom de l'apothéose d'Homère, offre le poète entouré des neuf muses, ainsi que d'autres figures allégoriques ¹. Sur les côtés du sarcophage des muses, au Louvre, sont gravés Homère avec Calliope et Socrate avec Érato ².

Chacun sait que les plumes de sirène sur les têtes des muses, ont trait à leur combat musical. Une muse arrachant les plumes des ailes d'une sirène vaincue est gravée sur un vase cinéraire de la collection Laval ³. Le même sujet, mais plus complet, savoir quatre muses et deux sirènes, se trouve sur un fragment d'un style médiocre, publié par Millin ⁴.

¹ Clarac, II, pl. 119, N° 48.

² Museo Pio Clement. I, tav. d'agg. B. Millin, gal. myth. pl. CXLVIII, N° 548.

³ Bulletin de la Société Imp. d'archéologie de St. Pétersbourg, 1851, p. 41.

⁴ Gal. myth. pl. XIX, N° 63.

44. *Triton et Néréide. — Fragment.*

(Pl. XIV^e N^o 1.)

Le triton a la forme d'un jeune centaure marin (*Ἰχθυοκένταυρος*) avec les pieds antérieurs d'un cheval (dont l'un est mutilé); la partie inférieure du corps, à partir de l'ombilic, représente la queue d'un grand serpent marin. La tête du triton est ornée de deux pattes de crabe. De la main droite, il tient par le cou un serpent marin, à oreilles pointues, qui approche de sa tête une gueule ouverte et hérissée de dents¹. Une néréide, embrassant le triton, est assise sur la partie de son corps disposée en poisson; ses cheveux sont retenus par une bandelette. Elle est tournée à droite et vêtue d'un *chiton poderes* qui ne couvre que ses jambes, ainsi que d'un *peplos*, pendant de l'épaule gauche et tombant sur la queue de serpent du triton.

Deux enfants accompagnent ce groupe; celui de droite sort de l'eau et s'appuie sur le cou d'un petit serpent marin; il semble chercher son camarade, qui plonge, la tête en avant, à travers l'orbe de la queue du triton.

Notre relief n'est malheureusement qu'un fragment. Une main gauche qu'on voit sur la queue du triton, derrière la néréide, a dû appartenir à une figure, représentée du côté gauche et dont le reste manque.

H. 1 a. 5 w. = 3 pieds $\frac{3}{4}$ pouces angl.

L. $10\frac{1}{2}$ à 13 w. = 1 pied $6\frac{1}{2}$ pouces à
1 pied $10\frac{3}{4}$ pouces angl.

¹ Le comte Clarac donne à ces serpents le nom de «*pristis*», mais le mot *πίστρις*, *πίστις*, *pistrix* ou *pristix*, paraît désigner plutôt un requin qu'un serpent marin. Chez Sidoine (Ep. IV, 8) un triton, terminé en queue de requin, est nommé: *pistriger triton*.

En comparant ce monument avec d'autres, surtout avec la grande composition du musée du Louvre, (Clarac, II, pl. 206, N° 194) on reconnaît que notre fragment a fait partie probablement d'une scène, ayant pour sujet ou la naissance ou le triomphe d'*Anadyomène*. Mais notre relief, qui autrefois a appartenu à *Canova* et que le célèbre sculpteur appréciait beaucoup, est d'un travail excellent, tandis que celui de Paris, selon le jugement du comte Clarac, est d'une exécution médiocre et probablement du troisième siècle de notre ère. Ceci nous prouve que ces deux reliefs ne sont que l'imitation d'un monument fameux, fait par un ancien artiste grec très-considéré et nous avons déjà mentionné plusieurs fois dans cet article, que la plupart des marbres antiques que les musées renferment, n'offrent que des répétitions de monuments célèbres.

Au premier abord, on est tenté de prendre le triton de notre fragment pour *Astakos*, le fils de *Poseidon* et de la nymphe *Olbia*¹; il était fondateur de la ville du même nom en Bithynie, dont les médailles offrent en effet un homard, faisant allusion aux noms de la ville et de son fondateur². Mr. Panofka a reconnu cet *Astakos* dans une peinture de Pompéi, représentant une espèce de triton, terminé par le corps et la queue d'une grande écrevisse, tenant par les rênes un cheval marin et portant dans la main gauche un coquillage en forme de trompe³.

¹ Appien, de rebus Syriacis, Ch. LVII, où *Astakos* est cité parmi les villes ayant des noms macédoniens. Étienne de Byzance, v. Ἀστακός. (Ce mot désigne une écrevisse de mer.)

² Mionnet, Supplém. V, p. 17 N° 88, Rec. des planches, L. N° 9. Millingen, Rec. de médailles inéd. p. 60, pl. III, N° 15. Panofka, von dem Einflusse der Gottheiten auf die Ortsnamen, p. 15. pl. I, N° 22.

³ Museo Borbon. X, pl. VIII. Panofka, l. c. pl. I, N° 24.

Une autre peinture antique, conservée au musée de Portici, nous offre la même figure, mais sonnant de la trompe, qu'elle tient de la main gauche ¹.

D'après l'opinion du même archéologue une agate noire offre également Astakos, assis sur un écrevisse et tenant un trident renversé, ainsi qu'un gouvernail élevé. La tête est aussi armée de cornes semblables en forme de pattes de crabe ou de pinces de homard, et telles qu'on les voit dans notre relief ². Mr. Panofka rapporte le gouvernail à la descendance d'Astakos d'Olbia, l'heureuse, synonyme de Tyché, la Fortune, dont le gouvernail est l'emblème ordinaire.

La tête d'un jeune homme, couvert d'un casque en forme de *pagure* qu'on voit sur des pierres gravées, p. e. sur une cornaline du musée de l'Ermitage Impérial,



ainsi que sur les monnaies des Bruttians ³, représente, si non Astakos même, au moins un personnage semblable. Winckelmann a pris cette tête pour celle d'Amphitrite ⁴, mais il est peu probable que les anciens l'aient représentée couverte d'un casque. Eckhel aussi a pensé que

¹ Clarac, II, p. 191.

² Impronte gemm. dell' Instituto archeol., Cent. V, N° 69. Bulletino dell' Instit. 1839, p. 105. Panofka, l. c. pl. I, N° 23.

³ Doctrina num. vet. I, p. 167.

⁴ Vol. II, p. 505; comp. monumenti ined. p. 52.

cette tête était celle d'une femme ¹, cependant un examen scrupuleux nous fait pencher à y reconnaître un jeune homme dont on ignore le nom, mais qui doit jouer un certain rôle dans l'histoire primitive des Brutiens.

La ressemblance de ces figures, avec notre triton et les emblèmes pareils dont leurs têtes sont ornées, font supposer que toutes, sous de formes variées, représentent le même personnage mythologique, peut-être Astakos. Mais le relief déjà mentionné du Louvre offre deux fois un jeune triton, figuré tout à fait comme le nôtre, ce qui démontre que le monstre marin de notre fragment ne peut pas être Astakos, mais bien un triton, à qui il est impossible d'assigner un nom certain. Le même monument du Louvre représente encore deux autres tritons, mais barbus et tous les quatre portent à la tête les pinces de homard ou pattes de crabe. De tritons pareils, mais sans cet ornement singulier de la tête, se trouvent sur un autre relief du Louvre, autrefois conservé dans la villa Pinciana à Rome ².

Ces cornes en forme de pattes ou de pinces de crabe et d'écrevisse, ne sont donc pas l'emblème distinctif d'Astakos et elles se trouvent aussi comme ornement de tête sur d'autres divinités marines, p. e. aux tempes de la tête de l'*Océan* sur l'autel de *Diane lucifera*, au Louvre ³, à la tête de *Thalassa* sur le célèbre relief de la villa Borghèse, offrant la chute de Phaëton ⁴, etc.

Les groupes de tritons et de néréides sont extrêmement communs et ordinairement accompagnés d'amours ou d'enfants, qui les entourent de différentes manières :

¹ Doctr. l. c.

² Stanza, bassiril. della villa Pinciana, I, N° 12. Millin, gal. myth. pl. XLII, N° 174. Clarac, II, pl. 170, N° 74.

³ Clarac, II, pl. 170, N° 74.

⁴ Winckelmann, monum. ined., 45. Millin, gal. myth. pl. XXVI, N° 83.

tantôt ils se balançant, tantôt ils sont assis sur les replis de leurs queues de poisson, quelquefois ils plongent ou nagent, comme sur notre fragment et sur le beau camée de Glykon, du cabinet de France, représentant Aphrodite sur le dos d'un taureau marin¹.

45. *Génie de saison.*

(Pl. XIV^e N° 4.)

Ce fragment d'un beau style, représente un génie ailé et debout; il tourne la tête à gauche et tient de la main droite une corbeille, remplie de fruits, et de la gauche une grappe de raisin.

H. 1 a. $9\frac{3}{4}$ w. = 3 pieds $9\frac{1}{8}$ pouces angl.

L. 12 w. = 1 pied 9 pouces angl.

Ce génie est figuré très-souvent, tantôt seul, sur des fragments², tantôt sur des grandes compositions, ayant pour sujet Bacchus et son cortège; cette figure³ est ordinairement accompagnée de trois autres semblables, portant des fleurs, des fruits, du gibier, emblèmes qui les désignent comme génies des saisons. La grappe de raisin du nôtre prouve qu'il représente l'automne. Ce type était en usage surtout au second siècle de l'empire romain.

46. *Allégorie.*

(Pl. XIV^e N° 8.)

Vieillard ailé, portant à chaque pied des talonnières et tourné à gauche. Il tient de la main gauche un globe, surmonté d'un astre à six rayons, sur lequel est placé

¹ Publié par Millin, l. c. pl. XLII N° 177, Müller et Oesterley, Denkmäler, I, pl. XL N° 175.

² Clarac, II, pl. 188, N° 96, 97.

³ Ibid. pl. 124, N° 105, pl. 146, N° 116 etc.

une balance, dont il fait descendre la coupe droite, en la touchant de la main droite.

Devant ce vieillard est une espèce de *Panthée*, en forme d'une petite figure hermétique, placée sur un vase rempli de feu, ayant les bras étendus et portant sur le bras gauche la peau de lion d'Hercule; la bouche est ouverte et la tête coiffée d'un casque.

Dans le champ du relief, une main plus moderne a gravé les lettres P A.

H. $13\frac{5}{8}$ w. = 1 pied $11\frac{3}{4}$ pouces angl.

L. $9\frac{3}{4}$ w. = 1 pied $5\frac{1}{8}$ pouces angl.

Ce relief fait probablement allusion à la puissance de Kronos (Saturnus), qui dispose à son gré de la balance indiquant le sort des hommes. Le vase du *Panthée* se rapporte peut-être au culte de Vesta, le casque à Mars, les bras étendus conviennent à un Satyre et indiquent le culte de Bacchus, en sorte que toute cette figure allégorique et mystique, renferme les qualités réunies d'Hermès, de Mars, de Vesta, d'Hercule et probablement aussi de Bacchus.

Les sujets de ce genre sont fort rares : le nôtre, d'après son style, appartient à la seconde moitié du second siècle de J. C., la première époque du gnosticisme. Il est d'autant plus curieux qu'il est le seul monument ancien et d'une authenticité incontestable qui offre la figure entière de Kronos.

Nous profitons de cette occasion pour publier un autre sujet panthéique, gravé sur un jasper rouge dont nous avons fait acquisition à Puzzuoli, en 1844.



Nous y voyons un *Panthée* avec le casque de Pallas, les épis de Cérès, les ailes de la Victoire et le gou-

vernail de la *Fortuna redux*. Un *Panthée* semblable, chez Gori ¹, porte encore la corne d'abondance de *Fortuna* et est accompagné d'un astre, ayant rapport à une déesse de la lumière, car il est bien à remarquer que ces deux monuments n'offrent que les emblèmes réunis de divinités féminines.

47. *Amazones*.

(Pl. XIV^e N° 2.)

Sur ce petit relief en marbre de Paros, sont gravées deux Amazones debout, tournées à droite et vêtues de *chitons* courts ainsi que *d'endromides*. La première, dont le sein droit est nu, est placée devant un cheval, dont elle tient les rênes avec la main droite; de la gauche elle porte une bipenne. Sa compagne est armée d'un bouclier; comme son *chiton* la couvre entièrement, elle paraît être, non une guerrière, comme la première, mais seulement son écuyère.

D'après le style, ce joli monument grec, qui malheureusement est un peu endommagé, appartient à une époque postérieure à celle du temple d'*Artémis Leukophryne* à Magnésie, construit dans le IV^e siècle avant J. C. et dont les beaux reliefs se trouvent aujourd'hui au musée du Louvre. Ces reliefs offrent des combats de Grecs et d'Amazones et ces dernières y sont presque tout à fait armées et vêtues comme les nôtres ². Un relief du temps des empereurs et publié par Winckelmann, ³ offre un groupe semblable

¹ Gemmae astriferae, p. 125. Müller et Oesterley, I. pl. LXXII N° 408.

² Clarac II. p. 1199. Atlas, II, pl. 117 C—I.

³ Monum., ined. N° 137. Millin, gal. myth. pl. CLXI N° 592.

à celui dont nous nous occupons. C'est Penthésilée descendue d'un cheval qu'elle tient par la main gauche et tendant la main droite à Priam. Derrière la reine, on voit une autre Amazone, armée d'une lance et de la *pelta lunata*,

Peut-être notre beau fragment, qui paraît accuser le style grec du second siècle de J. C, a-t-il fait partie d'une scène offrant également Penthélisée arrivant à Troie pour combattre les Grecs ¹.

H. $5\frac{1}{4}$ w. = $9\frac{1}{8}$ pouces angl.

L. $5\frac{1}{2}$ w. = $9\frac{5}{8}$ pouces angl.

48. *Relief. — Sacrifice.*

A côté d'un autel, on voit un homme et une femme sacrifiant. L'homme, vêtu de la tunique, de la toge et chaussé de *calcei*, touche sa draperie de la main droite et tient de la gauche un instrument, restauré en éventail carré et à manche, dont on se servait pour attiser le feu de l'autel. Ce personnage est barbu et tourne la tête à droite, vers la femme debout à l'autre côté de l'autel, qui a la forme d'un trépied, surmonté d'une espèce de vase. La femme, regarde son compagnon; elle a pour vêtements la tunique, la *stola*, et pour chaussure des *calcei*; de la main gauche elle tient une *acerra* ronde, dont le couvercle est ouvert et d'où elle a pris de l'encens, qu'elle jette de la main droite dans le feu de l'autel.

H. 2 a. = 4 pieds 8 pouces angl.

L. 1 a. 10 w. = 3 pieds $9\frac{1}{2}$ pouces angl.

L'objet que tient l'homme, ainsi que la main gauche de la femme sont en partie restaurés. Ce relief paraît

¹ V. sur les Amazones ce que nous avons dit dans ces *Mémoires*, I. p. 25 et suiv.

avoir rapport à un vœu de deux époux romains, invoquant la fertilité.

D'après le style, il est à peu près du second siècle de J. C.

49. Tête de Méduse.

Tête de Méduse entourée de serpents, dont deux sont entrelacés au-dessous du menton. Elle porte deux ailes sur le front et est placée sur un fond d'écailles, indiquant l'égide.

Relief rond, acquis à Rome en 1846, par Mr. Le Moyne.

H. $9\frac{1}{4}$ w. = 1 pied $4\frac{1}{4}$ pouces angl.

L. $9\frac{3}{4}$ w. = 1 pied $5\frac{1}{8}$ pouces angl.

Une tête de Méduse disposée de la même façon, se rencontre surtout sur les monnaies des villes pontiques d'*Amasia*, d'*Amisus*, des *Cabires*, de *Chabacta*, de *Comane*, de *Laodicée*, ainsi que d'*Amastris* et de *Sinope* en Paphlagonie¹. Ce type, comme *Eckhel* l'a démontré², se rapporte à *Persée*, de qui, selon les Anciens, les Perses étaient censés tirer leur origine et chacun sait que les rois de Pont et de Cappadoce descendaient d'*Achéménès*. Les monnaies ainsi que notre relief sont à peu près du premier siècle avant J. C.³ Ce relief était destiné sans doute à faire l'ornement d'une maison ou d'une autre construction.

L'art du style ancien ne connaît qu'un seul type de Méduse, le Γοργωνειον, d'un aspect terrible, ayant la

¹ *Eckhel*, Doctr. num. vet. II, p. 312 et suiv.

² *Ibid.* p. 351.

³ V. sur les Méduses l'ouvrage de Boettiger: *Furienmasken*; *Eckhel*, Choix de pierres gravées, pl. XXXI; *Lessing*, *Laocoon*, œuvres, IX, 30, 158; *Levezow*, *Entwicklung des Gorgonen-Ideals*; *Clarac*, II, p. 489 et suiv.

bouche armée de dents aiguës et tirant la langue. Peu à peu cette figure hideuse fut idéalisée, mais on créa deux types : le *Gorgoneion*, destiné pour être placé sur l'égide ou sur le bouclier de Pallas et de divers héros, le même qu'on voit dans notre petit monument. Il a conservé la forme de l'ancien *Gorgoneion*, mais il offre une belle tête de femme entourée de serpents entrelacés et surmontée ordinairement de deux petites ailes.

Le second type postérieur, qu'on ne peut pas désigner comme un *Gorgoneion*, représente une belle femme avec une expression de tristesse; les cheveux semblent se métamorphoser en serpents. Elle est figurée de profil et ne paraît pas ni sur l'égide ni sur des boucliers. De cette façon, la tête de Méduse est gravée surtout sur des pierres précieuses, qui la plupart, sont d'un travail admirable.

50. *Oiseaux dans une niche.*

Dans une niche carrée et arrondie en haut, on voit une coquille, dans laquelle deux petits oiseaux placés vis à vis l'un de l'autre et tournant la tête en arrière. Ils sont entourés de fleurs et de feuillage groupés avec goût.

Joli petit monument, probablement du premier siècle de J. C.

H. $6\frac{1}{2}$ w. = $11\frac{3}{8}$ pouces angl.

L. $5\frac{3}{4}$ w. = 10 pouces angl.

51. *Relief funèbre de Valeria Leité.*

Face principale d'un Cinéraire. Sous un fronton, une femme debout, vêtue d'un *chiton poderes* et enveloppée dans un *himation*. Sa coiffure est arrangée selon la mode du temps de Marc Aurèle et de son fils.

Cette femme, sans contredit, celle, à qui ce petit monument était consacré, tourne la tête un peu à gauche. Derrière elle, on voit une enfant (probablement sa fille) vêtue d'un *chiton poderes* avec *diplôidion*. Elle offre de la main droite un fruit à sa mère et tient de la gauche, deux autres fruits semblables.

Le milieu du fronton est occupé par un rond avec l'inscription :

OVA
ΑΕΠΙ
ΑΛΕΙ

TH *Valeria Leité*, le nom du personnage en question.

Dans le champ, entre les deux figures, une main postérieure a gravé les lettres E

II A

H. $10\frac{3}{8}$ w. = $18\frac{3}{4}$ pouces angl.

L. en haut: 4 w. = 7 pouces angl. et en bas: 6 w. = $10\frac{1}{2}$ pouces angl.

Ce relief grec, dont on ne connaît pas la provenance, est curieux par la façon dont le nom du personnage est ajouté. Quoiqu'il ne manque point de naïveté, il est d'un style assez médiocre.

Nous faisons suivre à ces reliefs une petite collection remarquable de *vases cinéraires*, dont la plupart offrent des inscriptions :

52. *Cinéraire de Décius Aemilius.*

Le cartel carré de la face du devant offre l'inscription:

D. M.

D. AEMILI. D. ΔΔΔ.

LIB. ADIECTI

ROMANVS. CONLIB.

C'est à dire: Dédié aux mânes de Décius Aemilius, affranchi d'Adjectus, par Romanus, son co-affranchi ¹.

En bas du cartel, un vase, d'où sortent deux grandes tiges de fleurs, entourant le cartel à droite et à gauche. Des ornements semblables se trouvent fréquemment sur les vases cinéraires.

Le couvercle est vouté; il offre dans son fronton une tête de Méduse entre deux oiseaux.

H. $3\frac{11}{16}$ w. = $6\frac{1}{2}$ pouces angl.

L 6 w. = $10\frac{1}{2}$ pouces angl.

Profondeur: $5\frac{1}{3}$ w. = $9\frac{5}{8}$ pouces angl.

H. du couvercle: $2\frac{1}{8}$ pouces angl.

La forme de ce Cinéraire, pointue au milieu de son côté postérieur, prouve qu'il était fait pour être placé dans une niche.

53. *Cinéraire d'Aemilia Fortunata.*

Sur le face principale, un cartel carré offre l'inscription:

D · CINERAR · M ·
AEMILIAE · FORTVNATAE · S ·
L · T · MESSIAE VALERIANAÆ · S ·
ET MESSI EVTYCHI

C'est à dire, Cinéraire consacré aux mânes d'Aemilia Fortunata, de Lucia Titia Messia Valeriana et de Messius Eutyclus.

Aux coins sont figurées deux têtes barbues à oreilles de chèvre et cornes de bélier, ornement très-ordinaire

¹ Nous ne savons pas bien nous rendre compte des ∪∪∪ de la seconde ligne; ils signifient probablement un ornement pour remplir une lacune, que le graveur a dû laisser, ayant commencé cette ligne trop à gauche. On ne peut pas croire que le ∪ désigne le nom de *Gaia*.

de monuments funèbres ¹. Une grande guirlande de fleurs et de fruits pend de ces têtes, au-dessous desquelles on voit deux sphynx assis.

Les côtés du monument sont ornés de feuillage en forme d'arabesques.

Le couvercle, emprunté à un autre monument, est un peu plus petit que le vase même; il est vouté et orné d'un fronton, dans lequel deux griffons sont assis et affrontés et entre lesquels on voit un candélabre surmonté d'une flamme. Les coins de la face antérieure sont enrichis de masques de Silène; ceux de derrière, ornés de feuilles d'acanthé. Les ornements des coins à gauche sont endommagés.

H. $5\frac{3}{4}$ w. = 19 pouces angl.

L. $9\frac{7}{8}$ w. = $17\frac{3}{8}$ pouces angl.

Larg. $7\frac{1}{8}$ w. = $12\frac{3}{8}$ w.

H. du couvercle : $2\frac{1}{4}$ w. = 4 pouces angl.

L. 8 w. = 14 pouces angl.

Larg $6\frac{1}{4}$ w. = 11 pouces angl.

Tous les emblèmes de ces vases ont une signification funèbre et sont employés très-souvent dans les monuments funéraires.

54. *Cinéraire de M. Pontus Victor.*

Le face principale de cette urne offre une table carrée avec l'inscription :

D · M ·
M · PONTI VICTORIS
L · IVLIVS MEMOR · P
AMICO OPTIMO ET
DIGNISSIMO

¹ P. e. Clarac, II. pl. 251 N^o 536, 560, 563, etc. Ces têtes sont ordinairement désignées sous le nom de têtes d'Am-

c. à d. : Aux mânes de M. Pontus (ou peut-être Pontius) Victor, son meilleur et très-digne ami a posé (ce monument) en mémoire de qui L. Julius.

Au-dessous de cette table est représentée une tête ailée de Méduse entre deux têtes de bélier.

Le couvercle est vouté et orné aux quatre coins, de feuilles d'acanthé, et au milieu, d'une couronne de laurier, retenue par une bandelette.

Ce petit monument de la pitié amicale est d'un style assez médiocre, mais d'une parfaite conservation.

H. $10\frac{3}{8}$ w., $18\frac{3}{4}$ pouces angl. et avec le couvercle $14\frac{1}{2}$ w., 2 pied $1\frac{3}{8}$ pouces. Larg $9\frac{3}{4}$ w., 1 pied $5\frac{1}{8}$ pouces angl. et larg $7\frac{1}{2}$ w., 1 pied $1\frac{1}{8}$ pouces angl.

La tête de Méduse comme *Gorgoneion* était fort en usage sur les monuments funéraires; elle se trouve p. e. sur le cippe de Numisius Felix ¹ ainsi que sur beaucoup d'autres monuments du Louvre, etc. ².

55. Cinéraire.

Sur la face principale on voit un homme assis sur une *kliné* et tourné à gauche. Il est barbu et vêtu d'un *himation*; dans les mains il tient un volume déroulé qu'il étudie. Devant lui, une femme debout en *chiton poderes* et *peplos*; elle porte des souliers; dans sa main

mon; mais n'est il pas probable qu'à Rome ces têtes avaient une signification funèbre différente de celle de la divinité égyptienne? Un buste semblable se trouvait à Rome dans les jardins du pape Jules II, v. Boissard, ant. Rom. VI, 43.

¹ Clarac, II pl. 254 N^o 582. — V. aussi des Cinéraires, ibid. pl. 251 N^o 618 etc. et le sarcophage, pl. 192 N^o 353, où le *Gorgoneion* se trouve dans un médaillon soutenu par deux génies.

² Ibid. pl. 249 N^o 510, pl. 250, N^o 521, pl. 251 N^o 409 etc.

droite élevée, elle tient un volume, et touche sa draperie avec l'autre main.

A droite et à gauche de cette scène, des ornements sinueux.

Le couvercle, est orné de deux acrotères, ayant chacun une rose au milieu.

Les bras droits des deux figurés, les bords en haut, à droite et à gauche de la face principale et l'acrotère à droite, sont restaurés.

H. $11\frac{1}{2}$ w. = 1 pied $8\frac{1}{8}$ p. angl.; avec le couvercle: $15\frac{3}{8}$ w. = 2 pied $3\frac{1}{8}$ p. angl. Long: $12\frac{5}{8}$ w. = 1 pied $10\frac{1}{8}$ p. angl. et Larg: $7\frac{1}{2}$ w. = 1 pied $1\frac{1}{8}$ p. angl.

Ce petit monument assez curieux, érigé à un philosophe ou à un poète et à sa femme, qui partageait les occupations de son mari, est d'une exécution assez médiocre et date de la décadence de l'art, dans la seconde moitié du III^e siècle de J. C

56. *Cinéraire.*

La face principale de ce monument est terminée par deux colonnes ioniennes, à fûts canelés en spirales. Le milieu, est occupé par une tablette carrée, mais sans inscription; au-dessous, une tête de Méduse, entre deux volutes et en bas, un autel en forme de trépied, entre deux Victoires, immolant des taureaux. ¹

A droite et à gauche, sont représentés deux griffons assis, tournés vers la face principale et derrière lesquels on voit des piliers canelés, à chapiteaux ioniens.

¹ Ce sujet de Victoires immolant des taureaux se trouve très-souvent sur les anciens monuments (v. Clarac, II, pl. 224 N^o 303), surtout dans des reliefs en terre cuite, p. e. au Musée royal de Berlin, dans la collection Campana à Rome, etc.

Le travail de tous ces côtés est du temps de la décadence, mais fait d'après de bons modèles, tandis que le sujet du côté opposé est d'une époque, de beaucoup postérieure. Ce côté offre une belle croix fleurdelisée, avec le bras inférieur allongé. Elle est cantonnée d'un joli feuillage et accuse tout à fait le style de la cinquième croisade, surtout le temps de la régence de Henri de Flandres à Constantinople (de 1205 à 1216). Les monnaies qu'on attribue à ce prince et qui toutefois sont de son époque, offrent des croix semblables à la nôtre ¹.

Ce monument très-curieux a donc servi au moyen-âge peut-être comme autel dans une chapelle ou église franque en Grèce. La croix fleurdelisée n'a été employée en Grèce et dans l'Orient que depuis les croisades, surtout après l'occupation de Byzance par les princes français et flamands, et c'était au commencement du treizième siècle, selon nous, qu'elle a été gravée sur notre vase antique.

Le couvercle de ce monument manque.

H. 15 w.=2 pieds $2\frac{1}{4}$ p. angl. L. $9\frac{1}{4}$ =1 pied $4\frac{1}{4}$ p. angl. Larg 8 w.=1 pied 2 p. angl.

57. *Vase cinéraire de C. Domitius.*

Ce vase en marbre est rond et a deux anses. Le couvercle manque. Sur le côté principal, on lit :

D — M

C' DOMITIO' PRIMO'

DOMITIA' SPVDE'

COIVGI' BENE'

MERENTI' FECIT., c. à d.

¹ V. de Saulcy, monnaies des croisades, p. 123 pl. XIII, N^o 6 à 8.

Aux mânes de Caius Domitius Primus, à son époux très-méritoire, érigé par Domitia Spude.

Les lettres DM, sont séparées par une feuille de lierre renversée.

A peu près du commencement du III^e siècle de J. C. Le couvercle manque.

La plupart de ces monuments ont été achetés par l'entremise de Mr. Le Moyne à Rome ¹.

H. $4\frac{3}{8}$ w. = $7\frac{3}{4}$ p. angl. Diam. 8 w. = $13\frac{1}{4}$ p. angl. et avec les anses $10\frac{3}{8}$ w. = $18\frac{3}{8}$ p. angl.

IV. CANDÉLABRES.

58. *Candélabre de Bacchus.*

Ce candélabre est composé de neuf morceaux de style et de marbres différents. Le premier est un artichaud,

¹ Nous avons mentionné si souvent Mr. le chevalier Le Moyne, que nous ne pouvons pas manquer de donner quelques détails sur cet artiste distingué. Né à Paris le 31 Décembre 1783, Mr. Le Moyne se voua à la sculpture et après avoir remporté la médaille d'or de l'Institut, il prit son séjour à Rome, où il s'est fixé depuis l'année 1810. Ses ouvrages en marbre eurent un grand succès et méritent bien d'être comptés parmi les plus belles sculptures de notre époque. La plupart se trouvent à Paris et aux environs de cette ville, ainsi qu'en Italie et surtout à Rome. Mais un des chefs-d'œuvre de ce maître, le groupe de Médée prenant la fuite, après avoir poignardé ses enfants, se trouve dans la collection de Mr. de Montferrand. Ce groupe magnifique fut très-admiré à l'exposition de Paris, en 1837 et mérita à l'artiste l'entrée de l'Institut de France et des Académies de St. Luc et de St. Pétersbourg. Mr. Le Moyne nommé député-administrateur des pieux établissements français à Rome et à Lorette, est un des plus anciens amis de Mr. de Montferrand qui lui doit, comme nous avons vu, une grande partie de son beau cabinet de sculpture. La Médée a été publiée en 1850, par son propriétaire actuel dans un intéressant petit traité, où l'on trouve aussi quelques notices sur les autres ouvrages si remarquables de Mr. Le Moyne.

placé avec goût sur un fragment d'un style délicieux, composé d'une colonnette enrichie de fleurs et de feuilles de lierre et à laquelle sont adossés en bas quatre petits oiseaux debout, élevant leur tête. Malheureusement les têtes de trois de ces oiseaux sont endommagées.

Le troisième morceau consiste en deux tronçons de colonnes torses, dont les volutes se terminent par de petites feuilles; elles brillent par un travail gracieux qui accuse la fin du quatrième siècle et sont placées sur un fragment plus ancien, orné de quatre feuilles d'acanthé renversées. Le morceau suivant, appartenant à peu près au premier siècle de J. C., offre trois palmettes, entre lesquelles sortent trois grandes feuilles d'acanthé.

Deux pièces forment la portion suivante, composée en haut d'écailles, au-dessous desquelles on voit trois têtes de bélier, couvertes de feuilles d'acanthé. Le bas est occupé par un cercle de palmettes et de fleurs de lotus. Ces pièces ont pour base un beau chapiteau renversé, à feuilles allongées, alternativement pointues et arrondies.

Trois pieds de lion, qui, comme les dernières pièces sont du second siècle, supportent ce magnifique candélabre, que distingue aussi sa belle conservation.

H. 3 a. 9 w. = 8 pieds $3\frac{3}{4}$ pouces angl.

Ce superbe monument était destiné à un temple de Bacchus, comme le prouvent surtout les têtes de bélier, consacrées à ce dieu. En général, ces grands candélabres de marbre n'étaient exécutés que pour l'usage religieux; ils se distinguent des candélabres et des *λυχνόχοι* des maisons particulières, dont principalement le Musée Bourbonico possède un grand nombre, la plupart en bronze, de formes variées et très-gracieuses, mais tous beaucoup plus simples et beaucoup plus petits que les belles pièces de marbre. Si l'on considère que même le Musée du Vatican ne possède qu'à peu près une douzaine de grands candélabres en marbre, on appréciera la rareté des deux

beaux exemplaires de notre collection, provenant des fouilles faites à Rome au commencement de ce siècle. Ils furent acquis par Mr. de Hitroff, chargé d'une mission spéciale en Italie, par S. M. l'Empereur Alexandre, d'où ils passèrent dans la maison de Mr. de Montferand. Les restaurations sont exécutées sous la direction du célèbre Piranesi.

59. *Candélabre.*

Ce candélabre consiste en une douzaine de grands et de petits morceaux en marbre pentélique, appartenant tous à peu près à la même époque, au second siècle de notre ère.

La belle coupe (*superficies*) qui surmonte le fût (*scapus*), est ornée de trois bords de feuilles pointues, de godrons allongés et de feuilles d'acanthé. La partie supérieure de la colonnette, sur laquelle la coupe est placée, offre des feuilles et des fleurs de lierre; les deux zones suivantes sont enrichies de la même manière, mais avec des feuilles d'acanthé en bas. Elles reposent sur une autre portion semblable, qui offre deux petits oiseaux dans un feuillage de chêne avec des glands ¹. La partie qui suit, bombée vers le milieu, est ornée d'un feuillage de laurier et de feuilles d'acanthé en bas. Elle est fixée sur une zone large et aplatie, sur laquelle sont gravées des feuilles d'acanthé renversées.

L'autel triangulaire qui forme la base du candélabre, offre sur ses côtés étroits, un *prochous*, penché et tourné à gauche, un *aspergillum*, dont le manche est formé d'un pied fourchu, probablement d'un taureau sacrifié, et une *patère* (φιάλη)

¹ P. e. Clarac, II, pl. 137 N^o 137, pl. 142 N^o 120, et 257 N^o 641 etc. Museo Pio Clem. p. 222 N^o 31 etc.

Sur chacun des côtés larges, on voit une guirlande de fruits, suspendue par des bandelettes, dont les bouts pendent aux côtés. Au-dessous de ces guirlandes sont représentés : une cicogne, dévorant un serpent ; deux oiseaux mangeant une sauterelle et deux oiseaux attaquant un lézard.

Le tout repose sur trois pattes de lion.

H. 3 a. 12 w. = 8 pieds 9 pouces angl.

Les ustensiles de sacrifice prouvent que ce beau candélabre était bien destiné à un temple, mais on ne saurait désigner pour quelle divinité, puisque les emblèmes caractéristiques manquent. Pourtant les feuilles et les fleurs de lierre qui abondent, nous font pencher pour Bacchus, à qui étaient consacrés la plupart des candélabres qu'on connaît ¹.

Ces deux monuments rares ne cèdent en rien aux candélabres si célèbres qui se trouvent au Vatican.

V. INSCRIPTIONS.

60. *Fragment d'inscription.*

Petite table carrée en marbre, avec l'inscription :

VNDVS . PHI

(si) Bi ET

NE LIBERT.

IE · POSTERISQ

Fragment d'un monument funèbre érigé par . . .
undus. Phi(lippus?) à lui-même et à . . . son affranchi
. . . . ainsi qu'à ses descendants.

H. $2\frac{5}{8}$ w. = $4\frac{1}{2}$ p. angl. L. $4\frac{5}{8}$ w. = 8 p. angl.

¹ Un ornement semblable décore deux portions de la tige du beau candélabre de Jupiter, Musée Napoléon, IV pl. 18.

D'après le caractère des lettres, cette inscription date de la seconde moitié du second siècle de J. C.

61. *Inscription.*

Ce fragment, ayant sans doute fait partie d'une urne cinéraire, offre sur une tablette carrée, l'inscription :

A · EGRILIO · A · L ·
EPITYNCHANO

A Aulus Egrilius Epitynchanus, l'affranchi d'Auguste.

H. $5\frac{5}{8}$ w. = $9\frac{3}{4}$ pouces angl.

L. 1 a. $2\frac{1}{8}$ w. = 2 pieds $8\frac{3}{8}$ pouces angl.

Un autre Epitynchanus est nommé sur un monument, érigé aux fontaines et aux Nymphes ¹. Il était affranchi et valet de chambre du César Marc Aurèle. ²

Avant de terminer la description des objets grecs et romains de la collection de Mr. de Montferrand, nous ne pouvons pas passer sous silence le fragment précieux suivant :

62. *Bras de Bacchus.*

Bras droit d'une statue de Bacchus, tenant une grappe de raisin.

Ce beau fragment en marbre de Paros, a fait partie d'une statue fort remarquable, d'après l'exécution de ce bras. Il provient de la collection de feu le prince Alexandre de Württemberg.

L. $10\frac{1}{2}$ w. = 1 pied $6\frac{3}{8}$ pouces angl.

¹ Il se trouve au Musée Capitolin, v. Mus. Capit, IV, 54, Millin, gal. myth. pl. CXXVII, N° 475.

² Le nom d'Epitynchanus, qui n'est pas commun, signifie une personne heureuse dans ses entreprises.

B. Objets étrangers.

I. ÉGYPTIENS.

Les pièces égyptiennes de la collection de Mr. de Montferrand sont assez nombreuses, mais nous n'en citerons que les plus remarquables. Nous devons l'explication des hiéroglyphes aux lumières de Mr. Emanuel de Rougé, égyptologue fort distingué et conservateur honoraire du Musée égyptien du Louvre.

63. *Sarcophage de Tamou.*

(Pl. XV^e N^o 1 et 2.)

Ce beau sarcophage en pierre calcaire très-fine, offre la tête d'un homme avec une barbe fausse, attachée au menton. Selon Mr. de Rougé, ce monument appartient à l'époque saïte commençant avec le règne de Psammétique de Saïs, premier roi de la 26^e dynastie, qui à l'aide de mercénaires grecs et cariens, réunit sous son pouvoir l'Égypte entière¹. Cette époque, qui se termine à la conquête de l'Égypte sous Cambyse, en 525, est la plus brillante pour l'art égyptien. La colonne verticale d'hiéroglyphes qui décore notre sarcophage, offre l'inscription suivante: «Acte d'adoration à Osiris infernal, «dieu grand, seigneur d'Abydos! Qu'il veuille accorder «les biens destinés aux trépassés, beaucoup de pains, de «liqueurs, d'oies, de bœufs, d'étoffes, de parfums, de «résines, de libation et toute sorte de biens agréables «et purs à Osiris, prophète et basilicogrammate *Tamou*, «le justifié, fils de *Nefrepacht*, le justifié; à toujours.»

Le nom d'Osiris convient à tout défunt justifié. Chacun sait que le culte principal d'Osiris était célébré à Abydos, l'ancienne capitale de Memnon, où Osiris eut

¹ Vers 650 avant J. C. — Psammetik mourut en 610; il était donc le contemporain de Dracon, de Solon, ainsi que de Numa Pompilius.

un temple magnifique ¹. Le nom propre de ce personnage est rare. Je ne répondrais pas, dit Mr. de Rougé, de l'exactitude de sa transcription *Tamou*. On voit par là que ce personnage avait à la fois un emploi civil (basilicogrammate, secrétaire royal) et une charge sacerdotale; les exemples de ces doubles fonctions sont assez fréquents.

Les biens que *Tamou* demande, étaient ceux dont les Égyptiens avaient besoin pour l'usage journalier; la viande de bœuf et surtout de veau ainsi que l'oie constituait leur nourriture principale ².

Cette belle pièce provient de la collection Fontana à Trieste; elle se distingue aussi par une parfaite conservation.

64. *Sarcophage d'Imhotep.*

(Pl. XV^e N° 3.)

Ce monument ressemble au précédent et appartient à la même époque *saïte*. Il consiste aussi en pierre calcaire, mais au lieu d'une seule colonne d'hieroglyphes, il en offre trois, dont Mr. de Rougé donne l'explication suivante :

« Paroles d'Osiris, basilicogrammate, prophète des dieux
« Horus et Thoth, *Imhotep*, le justifié, fils de (*la dame*)
« *Iennofré*: Gloire à toi, seigneur de l'Amenti, maître
« des siècles, roi de l'éternité! J'arrive vers toi, accorde-
« moi d'être manifesté à la lumière, (dans la fête de
« Sokaris avec les âmes vertueuses), accorde-moi de voir
« le dieu *Ra*, lorsqu'il brille à son lever, le dieu *Toum*,
« lorsqu'il se couche; que je sois uni à sa lumière qui,
« dans la sphère céleste, demeure inaltérable et immor-
« telle, à jamais. »

¹ Pline, Lib. V, Ch. XI.

² Diod. Lib. I. Ch. LXXI.

Le passage en parenthèse est douteux. Mr. de Rougé fait observer, que le nom «*Imhotep* est celui du dieu «appelé en grec *Imouthès*, et assimilé à Esculape. Ce «petit texte est d'une tournure assez littéraire. Le thème «antique de la dernière destinée de l'âme, qui demande «comme suprême récompense, d'être absorbée à jamais «dans l'éternelle lumière divine, est variée à l'infini «dans les belles inscriptions funéraires. C'est un point «de vue qui n'a peut-être pas encore été développé «comme il le mérite. Les Égyptiens ont souvent trouvé «de belles expressions pour rendre leurs idées sur l'immortalité de l'âme; c'était un de leurs thèmes favoris «comme on peut le reconnaître dans les emprunts de «Platon, qui avait bien profité des leçons qu'il avait «prises à Héliopolis.»

«Imhotep aussi était à la fois employé civil et prêtre d'Horus (fils d'Osiris et d'Isis; les Grecs le comparaient avec Apollon et avec Priape) et de Thoth (l'inventeur et protecteur des sciences et des arts); il est censé prononcer lui-même son invocation. Amenti, Amenthès (Ἀμένθης) est le *Hades* des Égyptiens, où les âmes des morts entraient, pour sortir transmigrées en d'autres corps. ¹ *Ra*, comme chacun sait, est le *soleil levant* et *Toum* le *soleil couchant*. *Sokari* est un des noms de Phtah; *Phtah-Sokari* représenté en nain ithyphallique, se trouve sur beaucoup de monuments.

Les têtes de ces deux sarcophages offrent probablement les portraits de *Tamou* et d'*Imhotep*; les barbes sont attachées par des rubans, comme on le trouve très-souvent dans les monuments égyptiens. Ce peuple faisait beaucoup de cas de la barbe et comme chez eux les cheveux au menton ne poussaient que difficilement, les

¹ V. Plutarque, de Iside et Osiride, Opp. II, p. 362, 485 (Wytténb.). Hérodote II, Ch. 123.

personnes graves, surtout les prêtres, ne dédaignaient pas de se parer de barbes fausses.

H. 2 a. $11\frac{1}{4}$ w. = 6 pieds $3\frac{3}{4}$ pouces angl.

Provenant aussi de la collection Fontana à Trieste.

65. *Statuette de femme.*

(Pl. XV^e N° 6.)

Cette statuette en siénite, représente une jeune femme nue et ornée d'une coiffure, surmontée d'une espèce de *kalathos*. Une riche chevelure tombe sur les épaules; les bras sont serrés contre le corps. Les pieds manquent.

Cette jolie statuette nous paraît offrir le portrait d'une jeune femme qui a vécu sous l'une des dernières dynasties antérieures à celle de *Sais*. Elle ressemble à une statuette en bois du Musée du Louvre, qui ne diffère de la nôtre qu'en ce qu'elle tient de la main gauche une fleur de lotus, reposant sur une longue tige.¹

H. 1 a. $1\frac{3}{4}$ w. = 2 pieds 11 pouces angl.

66. *Groupe en haut-relief. — Pascht et Phthas.*

(Pl. XV^e N° 5.)

Pascht, représentée à gauche, porte sur sa tête de lion un *polos*, orné du basilic (*uréus*). Elle tient la croix ansée² (considérée ordinairement comme la clé du ciel) dans la main droite et un bâton dans la gauche.

Phthas (*Ptah*) a les cheveux couverts d'un bonnet étroit; il porte une fausse barbe et tient dans les mains

¹ Clarac, V pl. 996 N° 2558; B.

² V. la savante dissertation de Mr. Raoul-Rochette, mém. de l'Institut, 1847.

un bâton, terminé en haut par un nilomètre et en bas par un croissant.

Belle pièce en diorite.

H. $12\frac{3}{8}$ w. = 1 pied $9\frac{5}{8}$ pouces angl.

Une statue semblable de *Pascht*, en granit, se trouve au musée du Vatican ¹, où l'on conserve aussi une statue assise de la même divinité, mais sans le bâton ². Dans ces deux monuments, l'*uréus* devant le *polos*, n'est pas bien visible, il paraît mal conservé et notre monument démontre que la figure large et pointue en haut, qu'on voit au-dessus de la tête des deux monuments de Rome, n'était que l'*uréus*, l'*agathodaimon*, le serpent sacré des Égyptiens. Un fragment de statue en granit noir, faisant partie du musée du Louvre, offre *Pascht* avec les mêmes emblèmes qu'elle porte dans notre haut-relief, mais le bâton est surmonté d'une espèce de calice en forme de fleur de lotus ³.

La figure à côté de *Pascht* paraît être désignée par le nilomètre comme *Ptah*, *Phthas* (assimilé par les Grecs à Hephæstos⁴), dont un des symboles ordinaires était l'échelle connue sous le nom de *Nilomètre*. La barbe artificielle se trouve quelquefois sur les figures d'Ammon et d'Osiris et ne désigne pas absolument un homme mortel.

Les groupes égyptiens en haut-relief sont rares. Le musée du Louvre en possède un qui appartient à la XVII^e dynastie; il représente un jeune homme et une jeune femme, assis et s'embrassant; entre eux est accrou-

¹ Clarac, V pl. 984 B, N^o 2540.

² Ibid. N^o 2539.

³ Ibid pl. 997 A N^o 2544 A.

⁴ C'est ce Phthas (Φθάξ) à qui le roi Sesoosis consacra à Memphis des statues qui le représentaient, lui et toute sa famille, v. Diod. Liv. I, Ch. LVII.

pie une troisième figure, avec une tête mutilée; c'est peut-être l'enfant de ces deux personnages ¹. Un groupe semblable, et en pierre calcaire comme le précédent, se trouve aussi au Louvre ²; mais ici on voit entre les deux figures assises, un petit Harpocrate debout. Tous ces groupes représentent un homme et une femme et le nôtre en est le plus curieux, puisqu'au lieu d'hommes, il offre deux divinités.

67. *Buste d'homme.*

(Pl. XV^e N^o 4.)

Ce beau buste en diorite, est le fragment d'une statue et offre le portrait d'un jeune homme, dont les cheveux sont entièrement couverts par une calotte étroite. Les autres parties du corps qu'on voit dans ce fragment, sont sans vêtements. Dans l'origine, la statue, n'était probablement couverte que d'une petite draperie (en *byssus*, βυσσίνη καλάσις) qu'on portait autour des reins. L'espèce de pilier, contre lequel la statue s'incline, est orné d'une inscription en hiéroglyphes, qui, selon Mr. de Rougé, contient le commencement des titres d'un individu. Les noms propres, dit ce savant aussi bienveillant que distingué, se trouvaient plus bas. «Le premier titre est généralement donné à beaucoup de personnages importants des classes sacerdotales et militaires; il se traduit : *Le jeune chef* et se prend dans l'acception «de noble. Le commencement de la seconde ligne désigne «un *chargé des eaux*. Le reste est trop fruste pour «en entreprendre l'explication. Le style des caractères «est fort beau, mais l'échantillon est bien court pour «oser émettre un avis sur leur époque.»

H. $5\frac{3}{8}$ w. = 10 pouces angl.

¹ Ibid. N^o 2558. I.

² Ibid. N^o 2558. G.

68. *Buste d'homme.*

Petit portrait d'un homme, couvert seulement d'une calotte. De ce fragment d'une jolie statuette. le bras droit, ainsi que toute la portion à partir de l'ombilic, manquent. Le pilier du dos est sans inscriptions. D'après son style, cette pièce remarquable en diorite, paraît être de la même époque que la précédente.

A. $3\frac{1}{3}$ w. = $5\frac{1}{2}$ pouces angl.

69. *Buste d'homme*

Ce buste de jeune homme, en diorite aussi, est également le fragment d'une belle statuette. Le personnage est vêtu de la *sindone* (σινδών)¹ attachée au moyen d'une ceinture au-dessus de la poitrine. C'était le costume ordinaire des Égyptiens; on le voit sur la plupart de leurs monuments. Le côté gauche et toute la portion à partir du ventre, manquent. Sur le *pilier* du revers il y a le commencement d'une inscription en hiéroglyphes, sur laquelle nous espérons pouvoir communiquer plus tard l'opinion savante de Mr. de Rougé.

H. $2\frac{9}{16}$ w. = $4\frac{1}{2}$ pouces angl.

70. *Tête de femme.*

Fragment d'une statuette, en siénite, dont la coiffure consiste en une chevelure disposée à rayons et tombant sur la nuque et sur les épaules. Cette tête offre une grande ressemblance avec d'autres portraits, p. e. avec

¹ Comp. Diod. Sic. I, Ch. LXXII. *Sindone* est le nom, non seulement de l'étoffe claire et fine (une espèce de mousseline), mais aussi du vêtement, fait de cette étoffe. On fait dériver ce nom du mot Σινδός, Ἰνδός et croit que cette étoffe provenait des Indes. Mais il paraît que le mot est plutôt égyptien.

celui de la femme du groupe au Louvre, (Clarac, V, pl. 997 N° 2558 C.); il est vraisemblablement de la même époque.

H. $1\frac{1}{2}$ w. = $2\frac{5}{8}$ pouces angl.

Ces quatre fragments, tous d'un travail admirable, offrent des cassures assez récentes, indiquant que les voyageurs, qui ont fait l'acquisition des pièces entières, se trouvant probablement embarrassés pour les transporter, ont dû les briser, se contentant de garder les têtes. Cette barbarie est d'autant plus à déplorer que selon toute apparence, les objets à l'époque où on les avait vendus, étaient d'une excellente conservation et leur dimension n'était certes pas assez grande pour embarrasser dans son voyage un touriste un peu éclairé.

71. *Sacrifice à Ra. — Bas-relief.*

(Pl. XV^e N° 7.)

Ce relief carré et arrondi vers le haut, en pierre calcaire, est travaillé en creux (κοιλιανογλυφή), comme la plupart des reliefs égyptiens. Il représente à gauche le dieu du Soleil, *Ra*, *Ré*, *Phré*, avec une tête d'épervier, (ἱερακόμορφος) surmontée du disque solaire. *Ra* est tourné à droite; il tient de la main droite la croix ansée et de la gauche un sceptre terminé en haut par un crochet et en bas par un croissant. Devant le dieu, un petit autel rond, couvert de différents objets, offerts en sacrifice par une femme debout à droite. Elle est vêtue d'un *chiton poderes* et d'une *sindone* et élève les mains en adorant le dieu du soleil.

La partie supérieure et le côté droit du relief, sont ornés de sept lignes de hiéroglyphes.

H. $12\frac{3}{8}$ w. = 1 pied $9\frac{5}{8}$ pouces angl.

L. $8\frac{9}{16}$ w. = 1 pied 3 pouces angl.

72. *Adoration d'Osiris. — Relief.*

(Pl. XV^e N^o 8.)

Ce relief, de la même forme et de la même matière que le précédent, offre un sujet, disposé sur trois rangs. En haut, Osiris est assis sur une espèce de trône, et tourné à droite; il est couvert du *pschend* et tient le fouet ainsi que le sceptre crochu. Derrière lui, sont debout deux figures, probablement les *parèdres* d'Osiris, le dieu *Sciai* et sa femme *Rannet*, les compagnons d'Osiris, l'arbitre des régions infernales. *Sciai* porte une tunique courte et un *pschend*; sa femme est vêtue d'une *sindone* étroite. Nous ne croyons pas que cette femme soit *Saté*, fille de *Ré* et que quelques savants désignent comme la femme d'*Amn-Chnoubis*; elle était la *Persephassa* des Égyptiens et recevait les âmes dans l'*Amenti*, où Osiris pesait dans la balance les actions de leur vie. *Saté*, la présidente des quarante-deux juges de mort, se trouve surtout sur les monuments de la XVIII^e dynastie, qui régna dans la basse Égypte; elle est représentée ordinairement avec une plume sur la tête. coiffure, qu'on n'observe pas dans la figure mentionnée de notre relief.

Devant ce groupe, on voit deux femmes debout et en prière. Elles élèvent les mains et sont vêtues de *chitons* et de *sindones*; ce sont probablement deux personnages morts, qui après avoir quitté leur habitation temporaire (*κατάλυσις*), comme les Égyptiens appelaient la vie, se présentent devant Osiris, pour entrer dans le domicile éternel (le tombeau).

Les deux autres rangs du relief offrent chacun quatre personnes à genoux, toutes tournées à gauche et élevant les mains. La seconde du second rang, est un homme; les autres sont des femmes, couvertes de voiles et de *sindones* étroites. Ce sont vraisemblablement les parents des défunes, adressant des prières à Osiris pour les âmes des deux femmes.

Le sujet de chaque rang est surmonté d'une inscription en hiéroglyphes, sur lesquels pas plus que sur la signification du monument entier, nous n'avons hasardé que des opinions vagues, et peut-être peu fondées; mais nous espérons pouvoir communiquer plus tard l'explication savante de Mr. de Rougé.

H. $12\frac{1}{2}$ w. = 1 pied $9\frac{7}{8}$ pouces angl.

L. $10\frac{5}{8}$ w. = 1 pied $6\frac{5}{8}$ pouces angl.

II. OBJET CHINOIS.

73. *Buste d'homme.*

Buste d'un viellard avec une barbe assez mince; il est coiffé d'un bonnet pointu.

Cette petite pièce en marbre blanc, est le fragment d'une statuette. Elle représente un des anciens philosophes chinois et est d'un travail assez ancien.

H. $5\frac{1}{2}$ w. = $9\frac{1}{2}$ pouces ang.

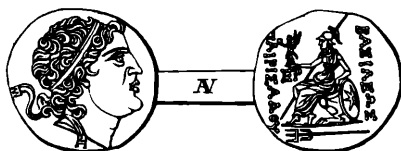
Telles sont, selon nous, les pièces, les plus curieuses de la collection de sculpture de Mr. de Montferrand. Outre ce nombre, très-considérable pour une collection particulière. Mr. de Montferrand possède encore une trentaine d'objets de sculpture ancienne en marbre, en albâtre, en terre-cuite, parmi lesquels se trouvent des pièces fort remarquables, telles que bustes, canopes, figurines, reliefs, et jolis fragments d'architecture, etc. Tous ces monuments sont de nature à contribuer à l'ornement d'un musée. mais ils sont, peut-être, d'un intérêt un peu secondaire pour l'archéologie, ce qui nous empêche de donner leur description.

Nous ajoutons que le propriétaire éclairé de cette belle collection se fait un plaisir de la faire voir à tous les amateurs des beaux-arts, qui chez lui trouvent encore un nombre fort considérable d'autres objets rares et dignes d'admiration.

B. de Koehne.

Statère d'or de Paerisade II,

roi du Bosphore Cimmérien.



Av. Tête de Paerisade II, à droite, ceinte d'un diadème aux longs bouts flottants sur le cou.

Rv. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΑΙΡΙΣΑΔΟΥ. Pallas assise à gauche, le coude gauche appuyé sur un bouclier et tenant dans la main droite une Victoire; en bas, un trident avec deux dauphins; dans le champ, au-dessous de la Victoire: **EP**.

Cette médaille de Paerisade est le troisième exemplaire connu des pièces de ce roi, les deux autres se trouvant le premier au Cabinet des Médailles de Paris et le deuxième, dans la collection du docteur Hunter de Glasgow. Elle est d'une conservation magnifique et par son exécution beaucoup plus belle que les deux autres.

Il y a plus d'un siècle, en 1729, De Boze décrit, le premier, une médaille semblable, dans son Mémoire sur les rois du Bosphore Cimmérien (Mémoires de l'Académie des Inscriptions, tome VI, p. 550 — 552.) Il l'attribua à Paerisade I, fils de Leucon I, mort en 310 avant notre ère, et cette attribution lui fut longtemps conservée par les antiquaires les plus renommés ¹. Vis-

¹ Cary, Histoire des rois du Bosphore, p. 26. Eckhel, Doctr. num. tom. II, p. 361.

conti, dans son *Iconographie grecque* (Tom. II, chap. VII, p. 123 — 124) a fait tomber en erreur cette opinion. Selon ce savant, la médaille présumée de Paerisade I, étant une imitation de celles du roi Lysimaque, ne pouvait appartenir qu'au deuxième Paerisade dont l'existence venait d'être confirmée par une inscription découverte à Kertch, par Waxel ¹. Ce deuxième Paerisade, fils de de Spartocus IV était monté sur le trône du Bosphore en 289 av. J. C. contemporanément à la fin du règne de Lysimaque; ce fut de son temps que le titre de roi (ΒΑΣΙΛΕΩΣ) avait apparu sur les monnaies du roi de Thrace ². Ces raisons ont décidé l'attribution des deux pièces bosphores à Paerisade II.

Mr. Raoul-Rochette dans ses *Antiquités grecques du Bosphore Cimmérien* (p. 48 — 60) a voulu revenir à l'opinion de Boze. Selon ce savant renommé, l'analogie des monnaies de Lysimaque et de Paerisade I, ne suppose pas nécessairement que le titre de *Roi* n'ait pas pu se trouver sur celles de ce dernier, avant que le premier ait jugé à propos de le prendre sur les siennes. Paerisade premier, fils de Leucon, s'intitulant déjà *Roi* sur ses monuments (*Roi* des Sindes et des Méotes, des Toretès et des Dandariens) aurait préféré sur ses monnaies ce titre, bien plus éminent que celui d'archonte.

Köhler dans un ouvrage publié à propos du livre de Mr. Raoul-Rochette, soutient l'opinion de Visconti, en attribuant les deux médailles à Paerisade II, attribution aujourd'hui généralement admise. (Remarques sur un ouvrage intitulé etc. p. 20 — 21.) Mais dans la suite, Köhler dévia de son opinion et dans sa description d'une médaille de Spar-

¹ Waxel, Recueil de quelques antiquités trouvées sur les bords de la Mer Noire. Berlin 1803, pl. 7.

² Le titre de roi n'apparaît sur les médailles de Lysimaque que depuis l'an 307 ou 306 avant l'ère chrétienne; Paerisade I est mort 3 ou 4 ans avant.

tocus (p. 36 — 40) il s'efforça de prouver que les deux pièces publiées de Paerisade doivent appartenir à un Paerisade inconnu de cet intervalle de 170 ans, qui nous laisse dans l'incertitude sur la succession du trône du Bosphore.

Köhler, avance pour première raison que du temps de Paerisade II, contemporain de Lysimaque, les médailles de ce dernier ne pouvaient pas être comptées parmi des objets *vieillis* ou *oubliés et par là, modèle d'imitation*; que Paerisade II, s'il avait voulu imiter une médaille du roi de Thrace n'aurait pas placé son effigie sur sa monnaie, mais bien plutôt *la tête d'une divinité*; que les médailles des rois de Macédoine et de Thrace, ayant été imitées par les rois du Bosphore, il n'est pas probable que ces derniers se soient écartés de leurs modèles, par rapport à l'objet principal, la tête de l'avvers.

Mais la condition de copier servilement et de copier seulement des coins vieillis et oubliés, n'est guère admissible. Il semble au contraire que la contemporanéité des deux régnes de Lysimaque et de Paerisade II, soit une raison pour admettre cette imitation, les médailles de Lysimaque ayant dû être beaucoup plus répandues durant son règne qu'à une époque postérieure (Koehne über die Genealogie und die Münzen der Spartokiden: Mémoires de la Société Impériale d'Archéologie, vol. V. p. 288.) Quant à la représentation d'un roi au lieu d'une divinité, la médaille de Spartocus du Musée Roumianzoff, aujourd'hui généralement attribuée au père de Paerisade II, prouve que l'usage de figurer la tête du souverain sur les médailles, était déjà adopté dans le Bosphore.

La deuxième preuve de Köhler consiste en ce que les médailles de Leucon (tête d'Hercule, arc et massue) étant d'un style plus ancien que celles de Paerisade et n'appartenant pas à Leucon I, — à un autre Leucon, de l'intervalle historique, — il en résulte que les médailles

au nom de Paerisade ne peuvent être de Paerisade II, qui avait précédé cet intervalle. Ne voulant point attribuer à Leucon I les médailles au type mentionné, Köhler prétend qu'elles sont une imitation des médailles d'Alexandre le Grand (au règne duquel celui de Leucon I fut antérieur) imitation basée sur la présence, à l'avvers, de la tête d'Hercule coiffé de la peau de lion. Mais Köhler avait oublié que bien avant Alexandre le Grand cet avers se voit sur les médailles d'Amyntas II et d'Archelaüs, médailles qui auraient pu également servir d'imitation à celles de Leucon I; si toutefois il y a eu imitation, le culte d'Hercule florissant dans le Bosphore, à Chersonnèse et aussi à Panticapée et à Phanagorie, comme nous l'attestent certaines médailles ¹.

L'attribution à Paerisade II, est donc mise hors de doute aujourd'hui, appuyée sur une autorité comme celle de Visconti confirmée aussi par Mionnet, qui dans son Supplément (Tom. IV, p. 461 — 462), malgré toutes les preuves de Köhler, qu'il avait en vue (p. 469), n'hésite pas à attribuer les deux médailles connues à Paerisade II, fils de Spartocus IV.

Dans un récent et excellent article sur la Généalogie des Spartocides, Mr. de Koehne s'est rangé à la même opinion.

La pièce qui se trouve en ma possession, gravée en tête de cet article, a quelques particularités remarquables qui la distinguent des pièces précédentes et la rendent inédite:

1^o Les traits de Paerisade se distinguent de ses deux portraits précédents par un caractère de jeunesse, qui classe notre médaille dans les pièces des premières années du règne et fait admettre une durée prolongée de ce règne, dont la fin ne nous est pas marquée dans l'histoire. Les bouts du diadème qui ceint la tête de Paerisade, flottent sur le cou du roi, ce qui ne se voit pas dans les

¹ Pellerin, villes, I, pl. XXXVII, N^o 10; pl. XXXVIII, N^o 1.

autres pièces de Paerisade, ni dans celle de Spartocus, son père; sur ces dernières pièces, les bandelettes du diadème, beaucoup plus courtes, retombent naturellement en arrière et sont presque invisibles. Ce n'est que postérieurement, sur les pièces de Mithridate Eupator, que nous appercevons la même particularité d'un diadème aux bouts longs et flottants, particularité imitée par Pharnace et Asandre. Ces pièces de Mithridate ont suggéré à Köhler (Descript, d'une med. de Spartocus, p. 9) l'idée que Mithridate est le premier qui se soit fait représenter ainsi; supposition qui se trouve être démentie maintenant.

2^o Les deux pièces précédentes de Paerisade, offrent au revers le monogramme de Panticapée au-dessous du siège de Pallas, à la même place où se voient sur les pièces de Lysimaque les initiales de Byzance et d'autres villes. Sur la pièce nouvelle ce monogramme est remplacé par les lettres **EP**¹, posées dans le champ. Ces lettres indiqueraient-elles la ville d'Hermonassa? Ou bien faudrait-il leur assigner une valeur numérale? Elles équivaldraient alors à 105

Serait-ce la date d'une ère inconnue qui aurait précédée dans le Bosphore celle du Pont ou des Achéménides?

A cette supposition, de nouvelles découvertes peuvent seules répondre affirmativement; l'histoire aussi bien que les monuments connus jusqu'aujourd'hui, nous laissent dans une ignorance complète.

Prince A. Sibirsky.

¹ En admettant une prolongation du trait supérieur de l'**E** il y aurait le monogramme **EP (ΠΕΡ)**; mais il nous paraît que les deux lettres sont bien séparées.

Die Gestade des Pontus Euxinus

VOM ISTER BIS ZUM BORYSTHENES

in Bezug auf die im Alterthume dort gelegenen Colonien.

(Fortsetzung. ¹)

Jetzt nur noch ein paar Worte, um die oben angeführten Meinungen Köhler's, Stempkowski's und Muralt's zu widerlegen. Köhler, welcher den Thurm des Neoptolemus an das nördliche Ufer des Dniesterlimans hinsetzt, hat, wie mir scheint, die Worte Strabo's und des Anonymus nicht hinlänglich berücksichtigt, aber dagegen ein gar grosses Gewicht auf die Erzählung des Martinus Broniovius gelegt, welcher im XVIten Jahrhundert als Gesandter in die Tatarei geschickt wurde, und uns unter dem Titel « *Tartariae descriptio* » eine Beschreibung seiner Reise hinterlassen hat. Diese Reisebeschreibung, mir nur im Auszuge bekannt ², bietet durch ihre Unklarheit und Fehlerhaftigkeit im lateinischen Ausdrücke, manche Schwierigkeiten für das richtige Verständniss, zumal der Verfasser über so Vieles sich selbst nicht ganz klar gewesen zu sein scheint. Diesen Uebelstand fühlte Köhler schon vollkommen, und deshalb theilt er ³ das abgekürzt seinen Lesern mit. was Broniovius ⁴ zwar ausführlicher, aber dafür viel unverständ-

¹ S. Bd. V, S. 361 bis 387.

² Der Auszug findet sich im Elzevirschen Büchlein, das unter dem Titel: *Russia seu Moscovia itemque Tartaria*, 1630 zu Leiden erschien.

³ *Mémoire sur les îles etc. Remarques* 415.

⁴ *Russia sive Moscovia itemque Tartaria*, Lugduni Batavorum, 1630, pag. 243, 244.

licher über den Thurm des Neoptolemus gesagt hat. Durch die vielen eingeschobenen Sätze weiss man nämlich nicht mit Bestimmtheit, von welcher Seite des Dniesters Broniovius spricht, und wenn sich gleich Köhler für die linke entscheidet, und hiernach den alten Thurm auf das linke Ufer des Dniesterlimans verlegt, so lassen sich des Broniovius zweideutige Worte doch auch so verstehen, als ob die zu seiner Zeit noch existirenden Reste eines Thurmes an der Mündung des rechten Ufers gelegen hätten. Ich theile die eigenen Worte dieses Reisenden hier mit ¹, und überlasse es jedem, selbst zu beurtheilen, ob der Bericht eines Mannes, der so schreibt, von entscheidender Wichtigkeit sein könne. Anders verhält sich freilich die Sache, wenn sich der in Bielgorod oder Akerman befindende Reisende so ausgedrückt hat, wie wir die Stelle bei Köhler lesen ². Wäre dieses der Fall (und wir dürfen kaum annehmen, dass Köhler die Stelle willkürlich geändert), so wird uns das Zeugniß des Broniovius weiter unten von einiger Wichtig-

¹ Ibidem p. 247, 248: «In ipso Tyrae seu Nestri ostio turris lapidea existit, quam Neoptolemi et vicum Hermonactis, ac in utraque Tyrae ripa civitates duas conditas, Niconium in dextra, a laeva vero Ophiusam, nominatas esse ex Strabone liquet. Ex adverso itaque Majaci trajectus ille Bialogrado navilus in campum Bialogrodensem et Oczacoviensem superatur. Militem quendam Majacum ibi fuisse fabulantur; ac in eo loco Nestro trajecto, in ripa lapidei parietes ruinosi et quasi quaedam ruinae apparent: eam ruinam Turrim Neoptolemi fuisse Strabo refert.»

² Köhler Mémoire etc. Remarq. 415. Broniovius de Biczdfedea Descript. Tartariae p. 819 (Schwandtneri script. rerum Hungar. Vol. III): In ipso Tyrae seu Nestri ostio, turris lapidea existit, quam Neoptolemi nominatam esse ex Strabone liquet. Ac in eo loco Nestro trajecto in ripa lapidei parietes ruinosi et quasi quaedam ruinae apparent, eam ruinam turrim Neoptolemi fuisse Strabo refert.»

keit sein, aber freilich nicht für den Thurm des Neoptolemus, dem wir durch die genaue Uebereinstimmung der Maasse Strabo's mit denen des Anonymus, seinen wahren Platz an der Nordspitze des Kimbetskischen Limans bereits angewiesen haben. Die Ansicht Stempkowski's, dass der Thurm des Neoptolemus unweit des Zaregradskischen Girlo, auf dem jetzt mit dem Festlande zusammenhängenden Peresype gestanden habe, ist ebenfalls unhaltbar, da die Formation dieses Terrains viel zu deutlich den Stempel einer Schöpfung späterer Jahrhunderte an sich trägt. Wer dürfte auch überhaupt einen Thurm in der Niederung suchen, wenn es an Höhen, deren Formation eine vorhistorische ist, in der nächsten Umgebung durchaus nicht fehlt! — Die Ansicht Muralt's endlich, welcher den Thurm in der Nähe der Schweizer-Colonie Chabag sucht, stimmt weder mit der Angabe Strabo's, dass sich der Thurm des Neoptolemus an der Mündung des Tyrasflusses befunden, noch mit den Maassen des Anonymus, noch mit dem Zwecke, den der Thurm an diesem Orte ohne Zweifel haben musste. Denn wenn er, wie wir überzeugt sind, den Schiffen als Leiter dienen sollte, so dürfte er nicht so weit oben im Limane seine Stelle finden. Bei der Einfahrt in denselben mochte man schon im Alterthume mit manchen Schwierigkeiten zu kämpfen haben, aber im Limane selbst, wo man die Ufer zu beiden Seiten deutlich sehen kann, war ein solcher Wegweiser den Alten durchaus nicht nothwendig. Herr von Muralt giebt nicht weiter an, worauf er seine Ansicht bei Verlegung des Thurmes in die Nähe von Chabag gründe. Vielleicht war ihm bekannt, dass man auf der nackten Höhe über Chabag in der Erde Wurzeln von Bäumen und ganze Baumstämme gefunden habe und noch finde, und dass dies auf frühere Ansiedelungen schliessen lasse. Letzteres kann ich nicht in Abrede stellen, muss aber

bemerken, dass diese Reste nicht dem klassischen Alterthume angehören, sondern vielmehr in die Zeit der Tatarenherrschaft zu fallen scheinen. Finden sich doch oberhalb Chabag's deutliche Spuren eines grossen Tatarendorfes und Reste ähnlicher Ansiedelungen im Osten der genannten Kolonie, mehr dem Meere zu. Ferner sind auch Kurgane der dortigen Gegend nicht fremd, und unter denselben zeichnet sich durch seine Grösse besonders derjenige aus, welcher unterhalb Chabag's gelegen ist, und von den Schweizer-Colonisten mit dem blossen Namen «*le mont*» bezeichnet wird. Dies alles, es ist wahr, weist darauf hin, dass die dortige Gegend schon vor vielen Jahrhunderten bewohnt war, aber dessen ungeachtet darf man nicht glauben, dass diese Reste bis auf die Zeiten der Griechen und Römer hinaufgehen.

Fragen wir jetzt noch schliesslich, ob sich denn noch Spuren vom Thurme des Neoptolemus auf der Stelle zeigen, welche wir nach den Autoritäten der alten Schriftsteller und nach der natürlichen Beschaffenheit des Terrains, für denselben aufgefunden haben? Mit freudiger Ueberraschung und inniger Befriedigung darf ich auf diese Frage bejahend antworten, da der für antiquarische Forschungen sich lebhaft interessirende Pastor Bugnion aus Chabag, den ich nach umständlicher Mittheilung meiner Ansicht über die Lage des alten Thurnes inständigst ersucht, dieselbe an Ort und Stelle nochmals zu prüfen, mir so eben die Mittheilung hat zukommen lassen, dass sich an dem Orte, wo ich es vermuthet, wirklich die unzweideutigen Spuren eines alten Thurmes gefunden hätten. Ein Bauer nämlich, der, durch die Missärnte im vergangenen Jahre bedrängt, seine Umstände durch grössere Aussaaten in dem laufenden Jahre wieder verbessern wollte, hatte an der Stelle einen Acker zu bestellen angefangen, wo ich den Thurm glaubte suchen zu müssen, und zwar deshalb,

weil dieses Land noch nie früher bebaut gewesen war. Beim Ackern stiess der Pflug auf etwas Hartes, einen Stein. Dergleichen ist in der dortigen steinlosen Gegend etwas so Auffallendes, so Ausserordentliches, dass der Bauer den Pflug sogleich mit dem Spaten vertauschte, und den Stein heraushob, bemerkend, dass neben demselben ein anderer liege. Auch dieser ward herausgeschafft, und da er wieder an einen anderen sich anreihete, mit der Arbeit fortgefahren, welche ergab, dass die Steine in der Form eines Kreises in der Erde verborgen lagen. Durch die auf solche Weise allmählig herausgehobenen Steine, die durch ihre Schwärze beweisen, dass sie viele hundert Jahre unter der Erde zugebracht haben, ist nicht bloss die Existenz eines Thurmes an dieser Stelle unzweifelhaft gemacht, sondern auch der Umfang desselben genauer zu bestimmen.

Nach der Angabe des Herrn Pastors Bugnion beträgt der Durchmesser des ganz unerwartet wiedergefundenen Thurmes etwa 4 bis 5 Faden, und dass derselbe der alte griechische sei, welchen die Gelehrten schon so lange vergeblich gesucht haben, wird aufs bestimmteste durch die Thonscherben bestätigt, welche beim Herausheben der Steine mit an den Tag kamen, und von denen mir der freundliche Herr Pastor einige zugestellt hat. Der Dienstfertigkeit dieses in jeder Beziehung so achtungswerthen Mannes hat die gelehrte Welt es zu verdanken, dass über die Lage des Thurmes des Neoptolemus kein Zweifel mehr obwalten kann, und wenn Jeder, der sich für das Alterthum interessirt, Herrn Bugnion seinen aufrichtigen Dank nicht versagen kann, so bin ich es doch namentlich, der seinen Nachforschungen an Ort und Stelle die nöthige Anerkennung gern einräumt, und den dadurch erlangten Ruhm nicht zu schmälern sucht. Eines so glücklichen Fundes bedurfte es, um meine Combinationen über die Lage des alten

griechischen Thurmes als vollkommen richtig zu bestätigen.

Der Flecken des Hermonax ¹, dessen Strabo ² und Ptolemaeus ³ Erwähnung thun, und den Stephanus Byzantinus ⁴ mit Hermonassa im Pontus verwechselt, muss nahe beim Thurme des Neoptolemus gelegen haben, und scheint, da Strabo ihn gleichfalls an die Tyrasmündung hinsetzt, und andere Schriftsteller denselben gar nicht besonders anführen, mit dem Thurme ein Ganzes gebildet zu haben. Auf solche Weise erkläre ich mir es wenigstens, weshalb der Anonymus zwar des Thurmes, aber nicht des Fleckens gedenkt, und weshalb wiederum Ptolemaeus den Flecken, aber nicht den Thurm nennt. Hiernach müssen wir den genannten Flecken auf jeden Fall an den Ufern des Kimbetskischen Limans suchen, und es kann nur die Frage sein, ob wir ihn an die Nordseite desselben, wo jetzt etwa das Dorf Kimbeti liegt, und wo sich das Ufer zum Liman herabsenkt, hinsetzen, oder ob wir ihn an der Südseite des Limans, grade gegenüber dem Thurme des Neoptolemus, uns hindenken sollen. Diese unsichere Bestimmung findet ihre Entschuldigung leicht darin, dass die Lage des erwähnten Fleckens sich weder nach den Angaben der Alten, noch durch uns erhaltene Ueberreste mit voller Sicherheit bestimmen lässt. So viel steht indessen fest, dass sich an den Ufern des Kimbetskischen Limans, schon vor der Anlage der heutigen Dörfer Kimbeti und Arseniewa ⁵ Ansiedelungen fanden, denn abgesehen von

¹ Κώμη Ἑρμόνακος.

² Geographica VIII, 3, § 16.

³ Geograph. III, 10.

⁴ s. v. Ἑρμόνασσα.

⁵ Manganari l. l. Karte, N^o 22; bei Eitner: Ratarschi und Schabalad.

den genannten beiden Ortschaften, zeigen sich sowohl an die Südseite, als an der Nordseite dieses Limans die Spuren eines sehr alten Tatarendorfes. Die Existenz sowohl des einen, wie des anderen, wird durch die in der Erde gemachten Gruben, in welchen die Tataren das Getraide aufzubewahren pflegten, hinlänglich bewiesen. Geht man nun von dem gewiss richtigen Principe aus, dass einmal zur Ansiedelung gewählte Ortschaften selten ganz aufgegeben, sondern von späteren Generationen häufig wieder angebaut werden, so könnte man glauben, dass eins dieser verlassenen Tatarendörfer auf dem Platze steht, wo einst der Flecken des Hermonax gestanden. Da die Entfernung vom Thurme des Neoptolemus für beide eine ziemlich gleiche ist, so kann man hier nichts mit Bestimmtheit sagen. Für die Ansicht, den Flecken an der Südseite des Kimbetskischen Limans zu suchen, spräche der Umstand, dass sich auf der Höhe ganz nahe über den Resten des dort sich findenden Tatarendorfes, deutliche Spuren vom sogenannten unteren Trajanwall erhalten haben, und dass derselbe vielleicht mit zum Schutze des damals noch existirenden Fleckens hier angelegt worden war. Für das an der Nordseite in Ruinen liegende Tatarendorf liesse sich dagegen sagen, dass die Alten, wenn sie Thurm und Flecken, wie wir oben sahen, identificiren konnten, dieses nur von zwei Punkten thun durften, die auf einer Fläche lagen, und nicht durch einen Liman von einander getrennt wurden. Ausserdem ist es vielleicht nicht ohne Bedeutung, dass der von Leuce aus messende Strabo ¹ zuerst des Thurmes und dann des Fleckens gedenkt, während er, wenn der Flecken auf der Südseite des Kimbetskischen Limans zu suchen wäre, mit der ihm eigenen Genauig-

¹ 1. 1. ἐπὶ δὲ τῷ στόματι τοῦ Τύρχ πύργος ἐστὶ Νεοπτολέμου καλούμενος καὶ κόμη Ἑρμώναντος λεγομένη.

keit zuerst den Flecken des Hermonax, und dann erst den Thurm des Neoptolemus genannt hätte. Hiernach glauben wir für den Flecken des Hermonax die Nordseite des besagten Limanes vindiciren zu müssen, und setzen ihn in die unmittelbare Nähe des ganz sicher bestimmten Thurmes des Neoptolemus.

Niconia oder *Niconium*. Unserem Vorsatze gemäss, Schritt für Schritt dem Strabo folgend, müssen wir, um unsere Beschreibung des alten Tyrasflusses zu vollenden, noch zweier Städte gedenken, welche an den Ufern dieses Stromes zu suchen sind. Dies sind *Niconia* und *Tyras*. Nachdem Strabo nämlich vom Thurme des Neoptolemus und dem Flecken des Hermonax gesprochen, fährt er also fort¹: «schiffte man den Tyrasfluss 140 Stadien hinauf, so liegen zu beiden Seiten Städte, von denen die eine *Niconia*, die auf der linken Seite *Ophiussa* heisst.» Die hier von Strabo gegebenen 140 Stadien, die nach russischem Maasse $24\frac{19}{24}$ Werst ausmachen, sind bisher immer für ungenau gehalten worden, und haben deshalb theils zur Annahme verschiedener Stadien², theils zum Misstrauen an der Richtigkeit der von diesem Schriftsteller angegebenen Entfernungen verleitet³. Die Schuld indessen, dass Strabo's Angaben nicht mit der Wirklichkeit stimmten, liegt nicht an diesem trefflichen alten Schriftsteller, sondern ist vielmehr denen zuzuschreiben, welche seine hier wenigstens ganz richtigen Angaben unrichtig verstanden, und auch nicht anders verstehen konnten, weil sie den Thurm des Neoptolemus an eine unrichtige Stelle hinsetzten. Von der

¹ 1. 1. § 16: 'Αναπλεύσαντι δὲ ἑκατὸν τεσσαράκοντα σταδίους ἐφ' ἑκάτερα πόλεις, ἥ μὲν Νικωνία, ἥ δ' ἐν ἀριστερῇ Οφιοῦσσα.

² Стемпковск. изслѣд. p. 18. Blaremborg, Journal d'Odessa 1827 N^o 1, pag. 2 Not. a.

³ Blaremborg, ibid. Not. 6.

jetzt zwischen dem Zaregradskischen und Otschakowschen Girlo liegenden Insel, oder von dem Zaregradskischen Girlo ¹ ihre Messungen beginnend, mussten die von Strabo erwähnten 140 Stadien oder $24\frac{19}{24}$ Werst viel zu viel in den Dniesterliman hineinführen, und deshalb sehen wir auf der Köhlerschen Karte Niconia um 10 Werst höher, als das heutige Ovidiopol, und Ophiussa oder Tyras, weil es nach Strabo der Stadt Niconia gegenüber liegen musste, gar um 15 Werst über dem jetzigen Akerman. Auf der Stempkowskischen Karte ist diese Ungenauigkeit weniger gross, da er Tyras oder Ophiussa hart an der Akermanschen Festung sucht, und Niconia eine Stelle neben der Citadelle von Ovidiopol anweist. Dessen ungeachtet ist auch dieses in Bezug auf die letztere Stadt, weit von der Wirklichkeit entfernt, denn da Strabo in seiner Beschreibung beider Städte erst Niconia nennt, und dann auf das zur Linken liegende Ophiussa kommt, und nicht ohne Grund hinzusetzt, dass die Lage beider Städte für denjenigen so erscheine, der den Fluss hinauffährt, so kann es keinem Zweifel unterworfen sein, dass man bei der Auffahrt in dem Dniesterliman zuerst zu Niconia und dann zu Ophiussa gelangte, und dass sich beide Städte dennoch gegenüber lagen. Letzteres ist freilich auf der Stempkowskischen Karte der Fall, allein der Mündung des Tyrasflusses liegt nach ihm Ophiussa doch etwas näher als Niconia. Auf seiner in kleinem Maasstabe gezeichneten Karte, ist dieser freilich weniger sichtbar als auf der Manganarischen ² und nun gar vollends in der Wirklichkeit, wo man, nachdem einen die Bergfahrt bereits bis an die Akermansche Festung gebracht hat, noch reichlich ein Paar Werst hinauffahren muss, um sich im

¹ Стѣмпковскій, изслѣд. pag. 19.

² Karte N^o 22.

Angesichte der Ovidiopolschen Festung zu befinden. Dass Stempkowski¹ auf die Auctorität Strabo's ein besonderes Gewicht legt, und dieselbe höher anschlägt, als die jedes anderen Schriftstellers, billige ich vollkommen, allein dass er den Anonymus eines groben Fehlers hinsichtlich seiner Angabe von der Lage Niconium's zeigt², kann ich unmöglich zugeben, zumal ich es aufs bestimmteste glaube beweisen zu können, dass diese beiden Geographen, richtig verstanden, in ihren Angaben aufs wunderbarste übereinstimmen, und nur dann ganz von einander abweichen, wenn man die schon vor Stempkowski verbreitete, und durch ihn leider noch allgemeiner gewordene Meinung, dass Niconia bei der Ovidiopolschen Festung gelegen habe, nicht ganz und gar aufgeben will. Hierzu sollen die folgenden Zeilen zu überreden suchen, bei denen ich die Geduld meiner Leser ein wenig in Anspruch nehmen muss, und für meine Ausführlichkeit schon im voraus um Nachsicht bitte. Ist es doch unmöglich, eine einmal angenommene Meinung für falsch zu erklären, ohne für die sichere Begründung der neuen Alles gründlich und umständlich auseinander zu setzen.

Vor allen Dingen müssen wir hier auf die bereits oben erwähnte Stelle des Anonymus³ zurückkommen. Derselbe die in Rede stehende Stadt nicht Niconia wie Strabo, sondern Niconium (Νικωνιον) nennend, sagt, dass sie von Tyras, dem schiffbaren Flusse, 30 Stadien oder 4 Millien entfernt gelegen habe. Vier Millien geben in russischem Maasse $5\frac{1}{5}$ Werst, und wenn wir diese Entfernung von dem jetzigen Dorfe Karolina, wo die nörd-

¹ Изслѣдов. р. 15.

² Ibid. pag. 54.

³ Peripl. Pont. Eux. § 13 ed. Gail. pag. 9 Huds: 'απὸ δὲ τοῦ Νικωνίου χορίου εἰς Τύραν ποταμὸν ναυσίπορον, στάδια λ' μίλια δ'.

liche Mündung des Dniesterlimans zu suchen war, an dem nördlichen Ufer genau abmessen, so kommen wir zu dem heutigen Dorfe Businowata, in dessen unmittelbarer Nähe, nach dem Anonymus, die alte Stadt Niconium gestanden hat. Diese Angabe scheint mit dem Zeugnisse Strabo's unvereinbar, ja demselben gradezu zu widersprechen, da man von einer Stadt, die fünf bis sechs Werst von der Mündung liegt, doch unmöglich sagen kann, dass sie einer fast 25 Werst von dieser Mündung entfernten gegenüberliege; aber nein! sie ist dennoch richtig und vollkommen wahr. Um dieses Paradoxon zu lösen, müssen wir vor allen Dingen bemerken, dass das, was der Anonymus für die Dniestermündung nimmt, nicht dasselbe ist, was bei Strabo als Mündung (στόμα) gilt, denn da der Anonymus bei seiner Beschreibung von Norden kommt, so kann für ihn die Dniestermündung natürlicher Weise nur bei dem heutigen Dorfe Karolina beginnen, während für Strabo, der seinen Weg von Süden nach Norden nimmt, und an der südlichen Mündung den Thurm des Neoptolemus und den Flecken des Hermonax anführt. die Mündung an den Ufern des Kimbetskischen Limans ohne allen Zweifel ihren Anfang nimmt. Messen wir nun aber von dem von uns bereits oben bestimmten, an der Nordseite des Kimbetskischen Limans gelegenen Flecken des Hermonax die von Strabo verlangten $24\frac{19}{24}$ Werst ab, so kommen wir, von Hermonax der Mitte des Dniesterlimans zusteuern, und diesen grade hinauffahrend, ganz genau zu dem Orte, wo gegenwärtig Akerman liegt, und können, wenn wir bei dieser Fahrt etwas über das heutige Dorf Businowata hinaus sind, und Niconium zu unserer Rechten erblicken, mit dem vollkommensten Rechte sagen, dass letzteres der Stadt Ophiussa gegenüber liege, um so mehr als die grade Linie zwischen den beiden von uns so bestimmten Städten eine ungleich viel

nähere ist, als zwischen Ovidiopol und Akerman. Denn zwischen unserem Niconium und unserem Tyras liegen $5\frac{1}{2}$ Werst und kaum diese, während zwischen den Festungen von Ovidiopol und Akerman 8 bis 9 Werst zu rechnen sind.

Mit den genau zu einander passenden Zeugnissen Strabo's und des Anonymus über die Lage Niconia's stimmt Ptolemaeus ¹ nicht vollkommen, da er sein, unter $56^{\circ} 20'$ der Länge und $48^{\circ} 40'$ der Breite liegendes Niconium (Νικώνιον) mehr in das Binnenland und zwar mehr dem Aziaces zu, hinverlegt. Dieses kann indessen nicht störend auf unsere Ansicht einwirken, da wir bei den Ortsbestimmungen des Ptolemaeus nach Graden nicht die vollkommenste Uebereinstimmung mit der Wirklichkeit zu erwarten haben, und eine gleiche Ungenauigkeit auch bei anderen Orten wahrnehmen. Von den, übrigen Schriftstellern gedenkt Niemand weiter Niconia's, denn ob das vom Scylax ² genannte Νεώγειον mit Gail ³ in Νικώνιον umgeändert werden müsse, ist noch zweifelhaft ⁴, und das, was Stephanus Byzantinus ⁵ von dieser Stadt sagt, die er an den Ister hinsetzt, ist offenbar eine Ortsverwechslung, durch welche unsere Ansicht nicht wankend gemacht werden kann.

Nach der Angabe des Anonymus mussten wir Niconium über dem jetzigen Dorfe Businowata suchen, und dass es zwischen diesem Dorfe und dem etwas weiter nach Ovidiopol zu, gleichfalls am Dniesterlimane, gelegenen Dorfe Otarik wirklich gestanden habe, wollen wir

¹ Geograph. III, 10.

² Pag. 29, ed. Gail.

³ Not. ad Scyl. p. 442.

⁴ Ukert, Geogr. d. Gr. u. R. Theil III, 2 Abth. p. 440. Anm. 57.

⁵ S. u. Νικονία.

jetzt zu beweisen suchen. Der Beweis wird uns um so leichter, als die deutlichsten Spuren einer alten Ansiedelung hier nicht zu verkennen sind. Findet man doch, von Karolina kommend, schon vor Businowata, theils auf der Erde, theils in der Erde, Thonscherben, die, wenn auch sehr zertrümmert, dennoch deutlich erkennen lassen, dass sie Theile alter Gefässe und Geschirre gewesen sind. Dass aber dergleichen Reste schon auf die Existenz einer früheren Stadt schliessen lassen, lernt man, mit Vernachlässigung aller anderen Funde und aller übrigen unzweideutigen Gründe, am besten in Olbia, wo das ganze zum Bug herabfallende Ufer mit Thonscherben aller Art besät ist, und wo man bei jedem Schritte und Tritte, den man von der Höhe zum Wasser hin macht, über eine zahllose Menge zertrümmerter Thonstücke zu gehen hat. Die Zahl dieser Ueberreste aus dem griechischen Alterthume nimmt, von Businowata nach Otarik dem Ufer entlang, immer mehr zu, und wird am bedeutendsten bei dem Orte, den man Otaritshchek nennt, und der grade in der Mitte zwischen Businowata und Otarik gelegen ist.

Die Oertlichkeit ist hier näher zu beschreiben, und zwar um so mehr, als sie nicht durch den Namen eines Dorfes zu bezeichnen ist. Man hat sich nämlich hier ein gegen zwei Dessätinen grosses Viereck zu denken, welches auf der Nordseite nur mit dem zu demselben sich ein wenig hinabsenkenden Lande in Verbindung steht, auf den beiden anderen Landseiten aber durch tiefe Schluchten vom Festlande abgetrennt, und auf der etwa 10 Sagen schroff zum Liman hinabfallenden Südseite von den Fluten des Dniesterlimans bespült wird. Die Businowata zu gelegene Schlucht, also die östliche, hat bei ihrer Ausmündung am Dniesterlimane etwa 110 Schritt Breite, während die andere, die westliche, und gegen Otarik zu liegende, nur 60 Schritt am Limane breit ist.

Dieses so beschriebene Viereck scheint ein Hauptpunkt der alten Stadt Niconia gewesen zu sein, da man in demselben unter einer hohen Schicht aschenartiger Erde, die vom Limane aus gesehen über eine Sagèn hoch ist, nicht bloss in letzten Jahren mehrere ganz vollkommen gut erhaltene Thongefässe gefunden, sondern auch Bausteine aller Art daselbst häufig herausgehoben hat. Von zerbrochenen Thonscherben ist das ganze Erdreich wie durchwirkt, und dadurch dem in Olbia sehr ähnlich. Was die Bausteine anbelangt, so sind die höher gelegenen und leichter herauszunehmenden zu Neubauten in der ganzen Umgegend verwandt worden. So theilte mir der sehr freundliche und mich bei meinen Forschungen aufs bereitwilligste unterstützende Graf Malachowski, dem das Dorf Businowata jetzt gehört, unter anderen mit, dass das ganze Herrenhaus auf dem jetzt genannten Gute aus den Steinen aufgeführt sei, welche man aus dem beschriebenen Vierecke herausgehoben, und dass dasselbe überhaupt früher für das ganze Dorf als sehr reichhaltiger Steinbruch gedient habe. Denkt man sich alle diese in die ganze Umgegend zerstreuten Steine wieder an ihrer früheren Stelle, so ist es mehr als wahrscheinlich, dass vor diesen Neubauten noch Trümmer der alten Stadt über der Erde erhalten waren. Dieses bestätigte auch ein alter Mann aus dortiger Gegend, mir versichernd, dass er vor vielen, vielen Jahren auf dem Vierecke noch Reste eines Thurmes gesehen habe. Die Schlichtheit des Berichtstatters, so wie jeder für ihn fehlende Grund zu einer Lüge, flossen für seine Erzählung einiges Vertrauen ein, und da sich das Viereck ganz herrlich zu einer Redoute eignet, und man auf der Stelle, wo die Thongefässe gefunden wurden, eine kreuzförmige Erhöhung deutlich erkennt, so könnte es allerdings möglich gewesen sein, dass im alten Niconium hier ein Thurm stand, der zum Schutze der hinter dem

Vierecke gelegenen Stadt allenfalls gedient haben konnte. Ist dieses der Fall, so verstehen wir die Worte des Broniovius ¹, wenn man ihnen überhaupt eine Auctorität geben will, so wie Köhler, und beziehen sie auf diesen Thurm Niconia's, welcher zur Zeit dieses Reisenden noch ziemlich gut erhalten sein mochte.

Dass sich die Stadt hinter dem Vierecke ganz bestimmt hinzog, beweisen die vielen Hügel, die sich auf der Nordseite des Vierecks in der sich dort etwas erhebenden Fläche befinden. Wer die Kurgane der hiesigen Gegend einigermaassen kennt, muss sich sagen, dass diese Hügel mit jenen gar keine Aehnlichkeit haben, und wird auf den sehr naheliegenden Gedanken kommen, dass dieselben für Reste der alten Stadt zu halten seien. Hiernach kann es keinem Zweifel unterworfen sein, dass dieses Viereck mit seiner zum Festlande gehenden Fortsetzung den wesentlichen Theil der alten Stadt ausgemacht habe; aber dass sie nicht auf diesen Punkt allein beschränkt war, glauben wir nicht bloss durch die nach Businowata zu gefundenen Thonscherben annehmen zu dürfen, sondern auch aus dem Umstande, dass man zwischen dem Vierecke und Businowata, im Wasser Steine gefunden hat, die zu einer Brücke für die anlegenden Schiffe gehört zu haben scheinen.

Was die oben genannten Thongefässe anbelangt, die in den letzten Jahren in dem von uns beschriebenen Vierecke gefunden wurden, so muss ich bemerken, dass sie nicht durch einfache Grabungen, sondern vielmehr in Folge der natürlichen Verhältnisse an den Tag kamen. Da nämlich das Erdreich im Vierecke, namentlich an dem Limane und an den beiden Schluchten kein festes ist, so spühlt das Regenwasser beständig grössere und kleinere Stücke ab. Auf diese Weise wurden die drei

¹ Siehe die Anmerkungen S. 104.

von mir gesehenen Gefässe ¹ blossgelegt und dann mit leichter Mühe herausgenommen. Von zweien ist dieses sicher der Fall, aber vom dritten ² wage ich es nicht mit gleicher Bestimmtheit zu behaupten, da meine Nachforschungen über die Art des Fundes nicht zu einem sicheren Resultate führten. Nur so viel steht fest, dass auch dieses Gefäss aus dem Vierecke stammt. Die drei hier erwähnten Gefässe sind zweihenklige Amphoren von hellbraunem Thone, ganz kunstlos gearbeitet, und sehr ähnlich den bei Pallas ³ verzeichneten. Eins derselben ist etwas über zwei Fuss hoch, die beiden anderen sind etwas kürzer; nach unten spitz zulaufend, aber geschlossen, können sie nur angelehnt gebraucht werden.

Fragen wir noch schliesslich, wie es gekommen ist, dass man bis jetzt Niconium stets in Ovidiopol oder noch höher als diese Stadt gesucht hat, so finden wir den Hauptgrund darin, dass die Personen, welche diese Ortsbestimmungen machten, mit dem Fundorte der einzelnen Gegenstände nicht genauer bekannt waren, und alles, was in der Umgegend von Ovidiopol gefunden wurde, mit dem Namen dieser Stadt bezeichneten. Die erste Veranlassung zur unrichtigen Ortsbestimmung von Niconia finde ich darin, dass beim Bau der Ovidiopolischen Festung ein griechisches Grab mit verschiedenen Gegenständen aufgedeckt wurde, von welchen der General Wollant in seinem Briefe an Pallas ⁴, eine ausführliche

¹ Das eine derselben befindet sich im Museum der Odessaer Gesellschaft für Geschichte und Alterthümer, das zweite beim Grafen A. Poniatowski und das dritte beim Herrn Gulgielmucci in Odessa.

² Hier verstehe ich das Gefäss, welches der hiesigen Gesellschaft gehört.

³ Voyages entrepris dans les gouvernemens méridionaux de l'empire de Russie, Tome second. Paris 1805, Kg. 23 A.

⁴ l. l. pag. 333 seq.

Beschreibung giebt, bemerkend, dass man bei den Festungsarbeiten am Ufer des Dniesterlimans häufig auf alte Gräber treffe, in denen sich bald thönerne Lampen, bald Amphoren, bald blosse Asche finde. Diese Nachricht, welche von der Reisenden Marie Guthrie¹ fast buchstäblich wiederholt wird² und wegen des in einem Grabe gefundenen Frauenkopfes zu einem besonderen Excursus über diesen Fund³, so wie zu einer Abhandlung über die Gräber überhaupt benutzt ward, hätte grade das Gegentheil von dem, was man von da an immer allgemeiner zu glauben anfang, beweisen sollen; denn statt dass man durch Auffindung mehrerer Gräber mit Recht hätte behaupten können, dass an dem Platze, wo die Ovidiopolsche Festung steht, Niconia nicht habe liegen können⁴, suchte man dadurch zu begründen, dass die alte Stadt an diesem Platze gestanden habe. Zur Verbreitung dieser irrigen Meinung trug später Waxel⁵ bei, welcher in seinem Buche die Zeichnung von dem Piedestale einer Statue lieferte, von welcher nur der eine Fuss noch erhalten, der andere aber fast ganz zerstört war, und welcher in der kurzen Erklärung seiner Zeichnung eine auf der Basis sich befindende, unbedeu-

¹ A tour through the Taurida. London, 1802. M. Guthrie unternahm ihre Reise ein paar Jahre später als Pallas, und besuchte die hiesige Gegend namentlich 1795.

² Ibid. letter V pag. 16—18.

³ Ibid. letter VI, seq. Appendix IV, pag. 417, VI, 441. seq.

⁴ Die Grabstätten der alten Griechen waren in den allerältesten Zeiten in den Häusern, befanden sich aber später ausserhalb der einzelnen Städte, häufig in den Gärten und Feldern der Familie und am gewöhnlichsten an den Landstrassen. Pauly Realencyclopädie, der klassischen Alterthumskunde, Band III, pag. 540, 541.

⁵ Recueil de quelques antiquités trouvées sur les bords de la mer Noire. Berlin 1803.

⁶ Ibid. N^o 6.

tende griechische Inschrift bekannt machte ¹. Hier bemerkt er indessen ausdrücklich, dass das Denkmal in der Nähe von Adjeder ² gefunden sei; dieses wiederholt auch Boeckh ³. Adjeder war aber der Name des türkischen Dorfes, aus welchem Ovidiopol entstand, und lag 5 bis 6 Werst von Otaritschek. Nichts ist daher leichter möglich, als dass jenes Piedestal in dem von uns beschriebenen Vierecke oder in dessen nächster Nähe ausgegraben wurde.

Somit glaube ich hinlänglich bewiesen zu haben, dass die von Pallas, Guthrie und Waxel angegebenen Fundorte verschiedener Gegenstände nicht nur nicht die Lage Niconia's an der Stelle der Ovidiopolschen Festung nothwendig machen, sondern uns vielmehr von diesem Punkte fortführen, und auf keinen Fall der Lage der alten Stadt zwischen Businowata und Otarik widersprechen. Die Widerlegung der genannten drei Auctoritäten erschien uns aber um so nothwendiger, als sich Alle, die Niconia bei der Ovidiopolschen Festung suchen, auf Pallas, Guthrie und Waxel zu berufen pflegen. Um indessen die Sache vollständig zu erledigen, dürfen wir nicht übersehen, was Blaremborg ⁴ noch ausserdem sagt. Derselbe behauptet, dass sich am Fusse der Erhöhung, auf welcher die Ovidiopolsche Festung steht, eine Menge Thonscherben von grober Arbeit fanden, und dass man unter denselben eine Kupfermünze Alexanders des Grossen ⁵ entdeckt habe. An der Wahrheit der so bestimmten Angabe des um unsere Gegenden hoch verdienten

¹ Corpus Inscript. Vol. II, N^o 2057.

² In der französischen Ausgabe des Waxelschen Buches heisst es: «près d'Adjeder» in der russischen: близъ Аджадера.

³ Corpus Inscript. I. I.

⁴ Journal d'Odessa 1827, N^o 2, pag. 7.

⁵ Diese Münze zeigt auf der einen Seite einen Herculeskopf, auf der andern einen Bogen, Köcher und eine Keule.

Mannes lässt sich kaum zweifeln, allein bei alle dem kann das doch nicht für die Lage des alten Niconiums bestimmend sein, da die von Blaremburg dort gesehenen Thonscherben, die ich nicht habe wiederfinden können, und die erwähnte Münze Alexanders des Grossen wahrscheinlich aus den Gräbern stammten, die man bei den Festungsarbeiten am Dniesterlimane, nach dem Berichte des Generals Wollant häufig dort aufzudecken pflegte. Die bei jenen Arbeiten zu Tage geförderten Scherben wurden als vollkommen werthlos fortgeworfen, und dabei nicht bemerkt, dass unter ihnen eine Kupfermünze verborgen war.

Zu den vier eben besprochenen Auctoritäten, von denen die drei ersten Stempkowski¹ und alle vier Muralt² zur Versetzung Niconia's auf die Stelle der Ovidiopolischen Festung veranlassten, werden Einige noch die dem Odessaer Museum gehörige Amphore, auf welche man «Г. Овидіополь 1845» geschrieben hat, rechnen wollen; allein ich kann mit Bestimmtheit versichern, dass dieses Gefäss, eben so wie die beiden anderen oben erwähnten, in Otarischek aufgefunden ist, und dass dieses also mit vollem Rechte von uns als Beweis für die Richtigkeit unserer Ansicht über die Lage der alten Stadt Niconium benutzt werden konnte. Ob übrigens Niconia oder Niconium eine Milesische Colonie war, wie Herr von Muralt³ annimmt, wage ich nicht zu entscheiden, nur scheint es mir ein wenig gewagt, aus den beiden von Waxel gegebenen Worten⁴, von denen das eine

¹ Изслѣдованія p. 25.

² Mémoires de la Société d'archéologie et de numismatique de St. Pétersbourg, Vol. III, p. 186 und remarques 25 und 26, pag. 194.

³ Ibid. pag. 186.

⁴ S. Boeckh, Corp. Inscript. N^o 2057.

ganz unverständlich, das andere ein falsch geschriebener Name ist, den Milesischen Ursprung herleiten zu wollen.

Tyras. Das Alter und die Wichtigkeit dieser Stadt ergibt sich schon daraus, dass von Herodot¹ bis zum Anonymus,² alle Schriftsteller, welche die Geographie der hiesigen Gegend behandelten, ihrer namentlich gedenken, und wenn der einzige Arrian sie in seinem Periplus übergeht, so ist sein Schweigen dem Umstande zuzuschreiben, dass dieser Periplus nicht in seiner ursprünglichen Gestalt auf uns gekommen ist. Bei all' dieser Bedeutsamkeit sind die Nachrichten der Alten über Tyras doch so unvollkommen, dass die Gelehrten unserer Zeit sich über die Lage dieser Stadt nicht einmal vollkommen haben vereinigen können. Dennoch vermochte die Ansicht Köhlers, auf dessen Karte³ Tyras oder Ophiussa um etwa 15 Werst höher als das heutige Akerman angegeben ist, ihr Ansehen nicht zu behaupten, seit Stempkowski⁴ und Blaremborg⁵ durch mehrere glückliche Funde es wahrscheinlicher zu machen suchten, dass das heutige Akerman auf der Stelle des alten Tyras stehe. Diese Annahme wusste sich nicht nur im Inlande⁶ sondern auch im Auslande Geltung zu verschaffen,

¹ IV, 51.

² Peripl. Pont Eux. § 13, ed. Gail. p. 9 Huds.

³ Mémoires de l'Académie Impériale de St. P. X, 1826.

⁴ Исследования, p. 19.

⁵ Journal d'Odessa 1827, N^o 1, 2.

⁶ Muralt, l. l. p. 184 und meine Abhandlung: Tyras und die Tyriten, in den Memoiren der Odessaer Gesellschaft für Gesch. u. Alterth. II, 2.

⁷ Forbiger's Handbuch der alten Geographie, Bd. III, p. 1129, welcher in seiner Note 78 irriger Weise von einem in Akerman gefundenen Grabe spricht, während das beim Bau der Ovidiopolschen Festung entdeckte, von uns aber besprochene, gemeint zu sein scheint.

und ist nur neuerdings vom Prof. Ph. Brun ¹ in Zweifel gezogen worden, da die von mir erklärte lateinisch-griechische Inschrift, welche von den, den Tyriten gegebenen Privilegien handelt, nicht aus Akerman stammt, sondern auf dem Gute Korotkoe, 35 Werst niedriger, als die Stadt Tyraspol, an dem linken Ufer des Dniesterflusses entdeckt wurde. Die Widerlegung der von meinem Freunde aufgestellten Hypothese kann indessen hier von mir nicht verlangt werden, da sie nicht bloss durch Gründe, die in das Gebiet der alten Geographie gehören, sondern vielmehr durch geschichtliche Beweise erreicht werden dürfte.

Je weniger Bestimmtes sich aus den Worten Herodot's ² für die Lage von Tyras gewinnen lässt, um so genauer ist das Zeugniß Strabo's, dessen Angabe uns nicht nur für die Bestimmung von Niconia von wesentlichem Nutzen war, sondern uns auch genau zur Stelle hinführt, wo Tyras gelegen. Strabo bezeichnet die Stadt indessen mit dem alten Namen Ophiussa (Ὀφισσῶσα) denn dass Tyras und Ophiusa oder Ophiussa ein und dasselbe gewesen, lehrt uns Plinius ³ und bestätigt Stephanus Byzantinus ⁴. Nach Zurücklegung von 140 Stadien oder $24\frac{19}{24}$ Werst, vom Flecken des Hermonax, der, wie wir wissen, am Kimbetskischen Liman liegt, kommen wir grade dorthin, wo jetzt Akerman steht, und dass dieses der richtige Punkt sei, ergeben nicht bloss die schon Stempkowski, Blaremborg und Muralt bekannten Funde, sondern auch später gemachte. Ich selbst besitze vier kupferne Kaisermünzen, die im heutigen Ackermann gefunden wurden, und von denen ich

¹ In den Memoiren der hiesigen Gesellschaft, Band III.

² IV. 51.

³ Hist. Nat. IV, 26.

⁴ S. v. Τύρας.

zwei der Güte des gegenwärtigen Polizeimeisters in Akerman, Herrn v. Dolinski, zwei dem Herrn von Bielikowicz daselbst, zu verdanken habe. Zwei dieser Münzen tragen das Bildniss der Julia Domna, eine das des Septimius Severus und eine das des Geta; auf der Rückseite der beiden ersten sieht man die sitzende Cybele ¹, während bei der des Septimus Severus der Reiter ² und bei der des Geta eine stehende Fortuna mit ihren Attributen ³ sichtbar sind. Alle vier zeigen auf der Rückseite die Inschrift **TYPANON**. Ausserdem stammt die bekannte autonome Silbermünze von Tyras ⁴ aus Akerman, und wurde mit einer Goldmünze des Lysimachus bei Anlegung des Landungsplatzes für das zwischen Akerman und Ovidiopol gehende Dampfboot, unweit der jetzigen Festung ausgegraben. In derselben Gegend war bereits früher der sehr beschädigte Kopf einer weiblichen Statue ⁵ gefunden worden, und da darf man wohl annehmen, dass das Ufer der jetzigen Festung schon bei den Tyriten eine wichtige Rolle spielte. Kennt man die Oertlichkeit, so kann man sich darüber gar nicht wundern, da das Ufer dort zuerst in das Land hinein, und dann wieder in den Liman hinauspringt. Nirgends nimmt sich aber die Spitze mit den jetzt auf ihr stehenden Festungsthürmen imposanter aus, als von Otaritschek, von wo sie in schiefer Richtung sichelförmig in den Liman hineinzulaufen scheint. Doch nicht bloß bei der Festung, sondern auch mitten in der

¹ Rasche, *Lexicon universae rei numariae veterum*, Tom. V, p. 530, unter den Münzen der Julia Domna N^o 2.

² Mionnet, *Supplément*, Tome II, p. 27 seq. N^o 131.

³ Mionnet, *ibid.* N^o 135.

⁴ Muralt 1 l. p. 192 d. und *Memoiren der Odess. Ges.* pag. 315, mit der Zeichnung Taf. VII, 5.

⁵ Blarenberg, *Journal d'Odessa* 1827, N^o 1. p. 3.

jetzigen Stadt hat man Münzen von Tyras gefunden, und wenn Blaremborg¹ von einer Münze des L. Septimius Geta spricht, die beim Graben des Fundamentes vom Hause des Polizeimeisters 1822 zum Vorschein kam, so weiss ich, dass nicht bloss zwei meiner Münzen, nämlich die des Septimius Severus und die des Geta, sondern auch eine Menge römischer Silbermünzen in dem Stadttheile gefunden wurden, der Popuschoy heisst, und vom Ufer ab, mehr im Binnenlande gelegen ist. Von diesen in einem Topfe bewahrten silbernen Kaisermünzen, habe ich mit vieler Mühe etwa 20 zu Gesicht bekommen, und muss von diesen sagen, dass sie meistens sehr wohl erhalten sind, an und für sich aber nichts Neues bieten. Sie gehören alle dem Ende des ersten und dem zweiten Jahrhunderte an und tragen die Namen des Vespasianus, des Domitianus, des Trajan, des Hadrian, des Antoninus Pius, des Marcus Aurelius, so wie der Faustina und Crispina. Eine genauere Beschreibung der einzelnen verspare ich auf eine andere Gelegenheit, und bemerke hier nur, dass diese Münzen wegen ihres Fundortes nicht bloss von der nicht unbedeutenden Ausdehnung des alten Tyras zeugen², sondern überhaupt einen lebhaften Verkehr mit Rom an den Tag legen. Tyras, Colonie der Milesier³, war auf jeden Fall grösser als Niconia, und Niconia wieder bedeutender als der Flecken des Hermonax. Einen sicheren Beweiss hierfür liefern die Alten selbst, denn Hermonax nennen sie *χώμη*⁴, Niconium *χωρίον*⁵, aber Tyras

¹ Blaremborg, *ibid.*

² Von der Festung bis zum Fundorte in dem Stadttheile Popuschoy, sind in grader Linie ein paar Werst.

³ Scymnus, Anonymus, Stephanus Byzantinus.

⁴ Strabo und Ptolemaeus l. l.

⁵ Anonymus l. l. Strabo, πόλις.

gilt Allen als πόλις ¹ und nur den Römern ² als oppidum. Die Grösse und Bedeutsamkeit der alten Stadt wird ausserdem noch dadurch ausser Zweifel gesetzt, dass sie sowohl zur Zeit ihrer Autonomie, als während ihrer grösseren Abhängigkeit von Rom, ihre eignen Münzen schlug, dass die Tyriten, wie aus der aufgefundenen Inschrift zu ersehen ist, die Aufmerksamkeit der römischen Kaiser seit der Mitte des zweiten Jahrhunderts beständig auf sich zogen, und dass dieselben sogar von Commodus und Septimius Severus wie von Caracalla mit eigenen Rescripten beehrt wurden, in denen ihnen die genannten Kaiser gewisse Handelsfreiheiten gesetzlich zuerkannten. Aus derselben Inschrift ersehen wir gleichfalls, dass es in Tyras noch im Jahre 201 p. Ch. eigene Archonten (ἄρχοντες), einen Senat (βουλή) und eine Gemeinde (δῆμος) gab, und wenn dieser dreitheilige Staatskörper in dem erwähnten Jahre auch mehr dem Scheine nach, fortexistirte, so mag er doch zur Zeit der Autonomie in eigenen und Bundesangelegenheiten von hoher Bedeutung gewesen zu sein. Der Handel war natürlich, wie in allen übrigen griechischen Colonien am Pontus Euxinus, so auch in Tyras, die Haupttriebfeder zu Allem, und da Tyras in Folge seiner glücklichen Lage an einem schiffbaren, fischreichen Flusse, ³ alle Vorthelle einer Seestadt genoss, ohne deren Nachtheile zu kennen, so mag der Verkehr nicht bloss mit den nahe und fern liegenden Colonien, sondern auch mit den griechischen Mutterstädten ein reger und lebhafter gewesen sein. Auf solche Weise ist es denn nicht auffallend, dass man so-

¹ Strabo, Ptolomaeus, Anonymus l. 1.

² Plin. Hist. Nat. IV, 26. Mela, II, 1, 7. Ueber die Bedeutung von oppidum s. Ramshorn Synonymik, Th. I, p. 217.

³ Anonymus l. 1.

wohl in Olbia ¹, als auch an anderen Orten ², Münzen von Tyras gefunden hat und diese Münzen zeigen uns zum Theil was die wesentlichen Handelsartikel der Tyrinen ausmachte. Durch den Kopf der Ceres mit einem Kranze von Aehren im Haar ³ und durch die auf manchen sich findenden Aehren ⁴, so wie durch die auf anderen dargestellte Fortuna mit dem Füllhorne ⁵, erschen wir, dass der Getreidehandel schon damals hier blühet; Bacchus ⁶ in der Rechten mit dem Thyrsusstabe, in der Linken eine Weinrebe haltend, beweist uns, dass auch im Alterthume der Weinbau in Tyras trefflich gedieh; der Stier ⁷ bestätigt, dass das Vieh an den grassreichen Ufern des Tyrasflusses die schönsten Weiden fand, und dass dasselbe entweder lebendig verführt wurde, oder durch das eingesalzene Fleisch und die abgezogenen Häute als Handelsartikel diente. An Fischen aus dem Flusse fehlte es auch nicht zur Ausfuhr, und dieselben mögen eingesalzen weithin verschickt worden sein. Kurz, der Produkte waren so viele, dass der Handel in Tyras lebhaft erblühen musste. Als sicheres Zeugniß hierfür erscheint auf den Münzen von Tyras das Bildniß Mercur's mit dem Petasus ⁸. Die segensreichen Folgen eines so regen Handels konnten nicht ausbleiben; Wohlstand und Reichthum kehrten ein in die Häuser der Einzelnen und mit ihnen zugleich der Sinn für Kunst und Wissenschaft. Daher schon auf einer autonomen Münze das mit dem Lorbeerkranze geschmückte Haupt

¹ Blaremborg, Journal d'Odessa N^o 1, p. 2.

² z. B. auf Tendra, Blaremborg ibid. N^o 2 p. 7, remarq.

³ Muralt l. 1. p. 192. 2.

⁴ Muralt l. 1. p. 192. 2. c.; 7 und 8.

⁵ Ibid. p. 193. 10, 9.

⁶ Ibid. p. 194, 14, 5.

⁷ Memoiren der Odessaer Gesellsch. Bd. I, p. 315.

⁸ Blaremborg, l. I, p. 7, remarq.

des Apollo und auf der Rückseite die Lyra¹, das bekannte Emblem des Gottes der Dichtkunst und des Gesanges, und auf einer Kaisermünze des Marcus Aurelius die Schützerin der Weisheit und jedes Kunstfleisses, Minerva, mit einer Patéra in der Rechten, und mit der Linken auf ihren Schild sich stützend².

Wir können unsere, leider nur zu kurze Beschreibung von Tyras nicht schliessen, ohne noch einmal auf Strabo zurückzukommen, welcher, nachdem er die Entfernung der Stadt Tyras von der Mündung des Flusses, wo der Thurm des Neoptolemus stand und der Flecken des Hermonax lag, auf 140 Stadien angegeben, also fortfährt³: «die am Ufer Wohnenden sagen aber, dass bis zur Stadt (Tyras) aufwärts 120 Stadien (von der Mündung) seien.» Diese Worte haben immer für sehr unverständlich gegolten, und sind als solche auch in der neuen Ausgabe Kramers⁴ bezeichnet, allein vielleicht mit Unrecht, denn wenn man unter πόλιν (τὴν πόλιν) das zuletzt genannte Ophiussa d. h. Tyras versteht, so wollen sie doch weiter nichts sagen, als dass die Entfernung von der Mündung verschieden berechnet wurde; die Einen gaben sie auf 140, die anderen auf 120 Stadien an. Letztere wurden als die am Ufer Wohnenden und sich also mit Schiffahrt Beschäftigenden bezeichnet. Warum haben also diese ein anderes Maas, als die Anderen? Vor allen Dingen nicht deswegen, weil sie, wie Stempkowski will⁵, nach anderen Stadien rechnen, sondern vielmehr aus dem ganz einfachen Grunde, weil

¹ Ibidem.

² Rasche l. l. p. 531, d. 1.

³ Strabo, lib. VII, cap. 3, § 16: οἱ τὲ προσκοινοῦνται τῷ ποταμῷ πόλιν φασὶν ἀνίστασθαι ἑκατὸν καὶ εἴκοσι σταδίων.

⁴ Strabon. Geograph. Vol. II, Berolini 1847, pag. 31.

⁵ Исследования, pag. 18, 19.

sie, mit der Oertlichkeit genau bekannt, die Mündung (στόμα) nicht dort annehmen, wo sie dem Fremden, namentlich dem aus dem Süden kommenden Reisenden, wie Strabo, zu sein pflegte. Während diese nämlich die Mündung an die Nordspitze des Kimbetskischen Limanes setzten, fanden die Einwohner die Mündung, weil sie das Ufer am nördlichen Theile des Budazkischen Limans nicht mit zu derselben rechnen, um 20 Stadien, d. h. $3\frac{13}{24}$ Werst höher, nämlich etwas über dem Peresype, welcher den Dniesterliman von dem Budazkischen Limane trennt, und wo sich noch auf dem an und für sich hohen Ufer ein grosser Kurgan (le mont) erhebt. Für Jemanden, der mit dem Terrain genau bekannt ist, dürfte dieser Punkt, welcher der entgegengesetzten Mündung beim heutigen Dorfe Karolina viel näher ist, mit grösserem Rechte für die Mündung des Dniesterlimans gelten, als das στόμα beim Thurme des Neoptolemus und beim Flecken des Hermonax.

Die Insel der Tyrageten. Ehe wir das Dniestergebiet mit den an ihm liegenden Ortschaften verlassen, müssen wir noch der Insel der Tyrageten gedenken, deren Plinius¹ erwähnt, indem er sagt: «in eodem (Tyra) insulam spatiosam incolunt Tyragetae.» Die Bestimmung der Insel ist nach diesen Worten allein sehr misslich, und kann, wenn man das Folgende² nicht dazu nimmt, leicht zu einem Irrthume verleiten. Eines solchen müssen wir den Herrn Dr. von Muralt bezeihen, welcher³ in der zwischen dem Zaregradskischen und Otschakoffschen Girlo liegenden Sandinsel die von Plinius genannte Insel der Tyrageten wiedererkennen will. Wir haben oben zu

¹ Hist. Nat. IV, 26.

² Ibidem: abest (insula Tiragetarum) a Pseudostomo Istri ostio centum triginta millibus passuum.

³ Muralt, l. l. p. 183.

zeigen gesucht, dass der Dniesterliman bei seiner Ausmündung ins Meer im Alterthume eine ganz andere Gestalt gehabt habe, als gegenwärtig, und dass die heutige Insel vor der Mündung als eine Formation späterer Jahrhunderte zu betrachten sei. An der Wahrheit dieser Behauptung wird gewiss Niemand zweifeln, der die Oertlichkeit genau kennt, allein selbst bei der Annahme, dass jene Sandinsel schon im Alterthume existirt hätte, würde sich die Ansicht des Herrn von Muralt schwerlich vertheidigen lassen. Denn der aus reinem Triebande gebildete Boden eignet sich auf keine Weise zum Anbau, und deswegen hat die Insel weder jetzt, noch je früher als fester Wohnsitz von irgend Jemandem benutzt werden können. Ueberdies ist sie viel zu klein, um eine *insula spatiosa* zu heissen. Und nun gar ihre Lage an der Ausmündung eines Limanes, in den man vor allen Dingen freien Aus- und Eingang haben musste, wenn der Handel von Tyras erblühen sollte. Den wilden Tyrageten hätte es ja, wenn sie hier ansässig gewesen wären, ein Leichtes sein müssen, den Verkehr der beiden griechischen Colonien nach ihrer Willkühr zu beschränken oder zu befördern, und einer solchen Abhängigkeit würden sich die bei der Gründung einer Colonie sehr umsichtigen Griechen gewiss nicht haben aussetzen wollen. Im Gegentheil, die sichere Lage der alten Städte Niconia und Tyras oberhalb der jetzigen Dniesterinsel, scheint mir aufs bestimmteste zu beweisen, dass die heutige Sandinsel im Alterthume gar nicht dagewesen, denn wenn sie schon damals existirt hätte und bewohnbar gewesen wäre, so würden die Griechen nimmer ihr Niconium und Tyras dort angelegt haben, wo sie ohne allen Zweifel im Alterthume standen. Weit entfernt also die Ansicht des Dr. von Muralt zu billigen, sehe ich in den Worten des Plinius eine ganz andere Insel, und dieselbe ist um so leichter aufzufinden, als

der genannte Schriftsteller ¹ die Entfernung der Insel vom Pseudostoma des Ister auf 120 Meilen angiebt. Plinius spricht von einer, im eigentlichen Flusse Tyras, und nicht im Limane gelegenen Insel, und achten wir hierbei auf die von ihm angegebene Distanz vom Pseudostoma, welche in russischem Maasse $184\frac{1}{6}$ Werst austrägt, so gelangen wir zu der Niederung zwischen Palanka und Majaki, den sogenannten Plawni. So gross ist nämlich die Entfernung von einer der Donaumündungen bei Kilia, wenn man, was unten noch ausführlicher besprochen werden soll, den Umfang des Sasiks mit einrechnet. Beide oben genannte Orte, Palanka und Majaki, liegen auf der Höhe, und zwischen ihnen dehnt sich eine weite Niederung aus, durch welche sich das Flussbett des Dniesters wie ein Silberstreif in beständigen Windungen durchzieht. Diese Niederung, auf der einen Seite vom Dniesterlimane begränzt, auf der anderen, und zwar der entgegengesetzten, von dem jenseits des Dniesterflusses sich bedeutend erhebenden Lande umschlossen, wird im Frühlinge häufig von dem über seine gewöhnlichen Ufer tretenden Dniester theilweise unter Wasser gesetzt, und kann in dieser Zeit zu einer Landverbindung zwischen Palanka und Majaki nicht benutzt werden. Doch kaum ist das Wasser wieder in sein gewöhnliches Ufer zurückgetreten, so stellt sich die Verbindung zu Lande gleich wieder her, und dieselbe ist um so reger, als die aus Bessarabien nach Odessa gehenden Getraidefahren diesen Weg in Sonderheit zu benutzen pflegen, nicht bloss weil er der kürzere ist, sondern auch weil es in der Niederung an gutem Futter für das Zugvieh nicht fehlt. Hier in den Plawni, wo das Terrain weder hoch noch fest ist, erleidet das Flussbett des Dniesters bei den Ueberschwemmungen im Frühlinge

¹ Plin. Hist. Nat. IV, 26. cf. N^o 133.

häufige Aenderungen, und dass dasselbe nicht immer das jetzige gewesen sei, geht daraus hervor, dass sich an manchen Orten grosse Teiche auf anderen trocken gelegte Stellen eines früheren Flussbettes vorfinden. Nicht genug! in Palanka erfuhr ich von einem fast 100-jährigen Greise, dass er aus der Erzählung noch älterer, bereits verstorbener Leute wisse, dass der Dniester früher hart bei Palanka vorbeigeflossen sei, während er jetzt seinen Lauf um mehrere Werst von diesem Orte ablenkt. Das vom früheren Flussbette teichförmig zurückgebliebene Wasser bestätigt uns die Wahrheit des Erzählten. Unter solchen Umständen ist nichts wahrscheinlicher, als dass der Dniester, im Alterthume in zwei Armen in den Liman einmündend, eine Insel bildete¹, welche den Tyrageten aber nicht als fester Wohnsitz diente, sondern von ihnen wegen der trefflichen Weiden für ihr Vieh und ihre Pferde, und wegen des in Massen dort wachsenden Schilfes, des gebräuchlichsten Brennmaterials in der Steppe, zu bestimmten Zeiten des Jahres benutzt wurde. Ihre festeren Sitze mögen diese Tyrageten dagegen an den hohen Ufern, welche die beschriebene Niederung (Plawni) einschliessen, in Sonderheit gehabt haben.

Die montes Macrocremni kommen nur bei Plinius² vor, welcher sie unmittelbar vor dem Tyrasflusse nennt und ans Meer zu setzen scheint. Ist dieses der Fall, so muss man unter diesem Namen das hohe Ufer am Budazkischen Limane von der Südspitze des Kimbetskischen Limans bis fast zum Salzsee Burnaja, verstehen. Das Ufergestade ist auf der bezeichneten Strecke um vieles

¹ Peyssonnel, observations historiques et géographiques sur les peuples barbares qui ont habité les bords du Danube et du Pont Euxin, Paris 1765 pag. 149.

² Plin. Hist. Nat. IV, 26.

höher als anderswo, und fällt steil zum Wasser hinab; daher denn auch der sehr bezeichnende Name *Macrocremnii*, welcher aus μακρός (lang) und κρημνός (der abschüssige Rand eines Berges) zusammengesetzt ist. Vom Meere aus gesehen, mag dieser Bergrücken, der sich gegen die Höhe des Ufers beim Thurme des Neoptolemus und beim heutigen Tasly wie 3 zu 1 verhält, sehr imposant ausnehmen, und daher einen besonderen Namen veranlasst haben, welcher heut zu Tage, so viel ich habe erfahren können, nicht existirt.

Aepolium, auch ohne weitere Beschreibung nur vom Plinius¹ genannt, lässt, verglichen mit Peripolium in Bruttium² und Eupolion in Locris³, zwar auf griechischen Ursprung schliessen, aber dürfte doch besonders in römischem Interesse von einiger Bedeutung gewesen sein, da Plinius allein uns den Namen dieser Stadt erhalten hat. Muralt⁴ identificirt Aepolium mit dem Flecken des Hermonax, ich aber möchte den Ort lieber über die montes Macrocremnii hinsetzen und zwar auf die Höhe von Chabalat (dem Gute der Herrn von Arsenieff), wo sich durch die in einem Vierecke aufgeworfene Erde Spuren einer alten Niederlassung finden.

Cremnisci. Die Lage dieses Ortes kann man, da nicht bloss Plinius⁵, sondern auch der Anonymus⁶ desselben Erwähnung thut, mit grösserer Sicherheit bestimmen, denn da der zuletzt genannte Schriftsteller die Entfernung vom Thurme des Neoptolemus auf 120 Stadien oder 16 Meilen, d. h. $20\frac{4}{5}$ Werst angiebt, so

¹ Plin. Hist. Nat. IV, 26.

² Thucyd. III, 99.

³ Thucyd. III, 96. Plin. Hist. Nat. IV, 3, 4. Stephanus Byzantinus s. v. Εὐπόλιον.

⁴ l. l. pag. 183.

⁵ Plin. Hist. Nat. IV, 26.

⁶ Peripl. Pont. Eux. § 14 ed. Gail, pag. 10 Huds.

kommen wir vom Kimbetskischen Liman am Ufer hinabfahrend, mitten in die montes Macrocremni. und zwar dorthin, wo jetzt der Balabanskische Cordon ist, und wo eine zum Meere hinabfallende Schlucht die Verbindung mit dem Wasser ermöglicht. Die Existenz von Cremnisci wird hier freilich, so viel ich weiss, durch keine Ueberbleibsel vom alten Orte bestätigt, aber der Name, von *κρημνός* abstammend, und zur natürlichen Lage aufs beste passend, giebt meiner Muthmassung einige Wahrscheinlichkeit. In wie weit ich hier mit dem Dr. v. Muralt ¹ übereinstimme, vermag ich nicht zu sagen, da der Ort Kadjekti auf meinen Karten nicht angegeben ist. Die Abweichung unserer Ansichten von einander besteht indessen auf jeden Fall darin, dass Muralt Cremnisci im Binnenlande, ich am Meere suche, und Letzteres desshalb, weil der Anonymus in seinem Periplus die am Wasser gelegenen Städte in Sonderheit berücksichtigt.

Die Salzseen. Während heut zu Tage der nördlichere Salzsee in drei Theile zerfällt, von denen der nördlichste Durnaja, der mittlere Alibeg und der südlichste Schagani heissen, und der südlichere dagegen unter dem Namen Sasix oder Kunduk bekannt ist, führt Strabo ², welcher beider gedenkt, keine besondere Benennungen an, sondern sagt nur, von Süden aus kommend: «in dem Lande zwischen dem Ister und Tyras finden sich zwei grosse Seen, von denen der eine zum Meere hin offen ist, so dass er auch als Hafen dient, der andere aber mit dem Meere nicht in Verbindung steht.» Aus diesen Worten ergibt sich, dass Strabo, wenn er die beiden zuerst nur ganz allgemein genann-

¹ Muralt I. I. pag. 183.

² Geograph. I. I. VII, cap. 3, § 15: ἐν δὲ τῷ μεταξύ δύο λίμναι μεγάλαι, ἡ μὲν ἀνεωγμένη πρὸς τὴν θάλατταν, ὥστε καὶ λιμὲν ἁρῆσθαι, ἡ δ' ἄστομος.

ten Seen (δύο λίμναι μεγάλαι) näher beschreiben will, unter ἡ μὲν denjenigen versteht, welcher ihm, dem aus dem Süden Kommenden, der nähere ist, während der ihm entferntere, der nördlichere, mit ἡ δὲ bezeichnet wird. Somit stand also im Alterthume der Sasik oder Kundux mit dem Meere in direkter Verbindung, und der Peresyp, welcher gegenwärtig das Wasser des Sees vom Meere scheidet, existirte nicht damals. Dieses mag demjenigen, welcher sich den ziemlich hohen und breiten Peresyp jetzt ansieht, kaum glaublich erscheinen, allein dessen ungeachtet ist an der Wahrheit des Strabonischen Berichtes durchaus nicht zu zweifeln. Die in den Sasik nördlich einmündenden Flüsse Sarata und Kunduk führten im Alterthume gewiss mehr Wasser als gegenwärtig, und konnten durch ihre bis ans Meer gehende Mündung die Bildung eines Peresyps leicht vereiteln. Erst als die Wassermassen, welche durch diese beiden Flüsse in den Sasik kamen, geringer wurden (und eine Abnahme des Wassers lässt sich überhaupt bei so manchen Flüssen hiesiger Gegend unmöglich bezweifeln), hatte das Meer freieren Spielraum, und da konnte es in einer Reihe von Jahrhunderten leicht den Sanddamm aufwerfen, welcher heut zu Tage den See gänzlich vom Meere scheidet. Der Peresyp ist viel zu bedeutend, als dass er jetzt noch von den Wassern des Sees durchbrochen würde, und das ist um so weniger möglich, als das Wasser des Sasiks wie stagnirend erscheint, und weder im Frühlinge, noch im Herbst sichtbarlich zunimmt. Diese Stabilität muss um so mehr überraschen, als noch jetzt durch die Sarata und den Kunduk zu allen Jahreszeiten, aber besonders im Frühlinge und Herbst, eine sehr grosse Wassermasse in den Sasik geführt wird; sie lässt sich jedoch, scheint mir, dadurch erklären, dass man eine unterirdische Verbindung mit dem Meere annehme. Eine solche Annahme rechtfertigt sich dadurch,

dass der Sasik, etwas niedriger als der nördlich gelegene Salzsee Schagani, nur um ein Unbedeutendes über dem Niveau der Meeresfläche liegen mag. Ein Durchbruch zum Meere kommt also beim Sasik gar nicht vor, allein bei dem kleinen See, welcher an der Südspitze des Sasik gelegen ist, und welcher Schibriani heisst, ist die Verbindung mit dem Meere im Frühlinge etwas sehr Gewöhnliches. Alsdann steht die ganze Gegend unter Wasser, und da der See Schibriani seine niedrigen Ufer zum Sasik hin, dann auch überschreitet, so findet eine directe Communication mit dem Meere wenigstens auf Tage und Wochen statt. Uebrigens war es mir, der ich mich an Ort und Stelle nach den Veränderungen des Peresyps vom Sasik erkundigte, höchst interessant zu erfahren, dass die alten Leute in Schibriani von einer früheren Verbindung des Sasiks mit dem Meere sprachen, und dass sich dadurch die Worte Strabo's als vollkommen wahr bestätigen. Nach dem Berichte desselben Schriftstellers war überdies das Wasser des Sasiks so tief, dass dieser Liman als Hafen benutzt wurde, und deshalb wird uns hoffentlich Niemand eines Irrthumes zeihen wollen, wenn wir auf der einen Seite an den Ufern eben dieses Limans, eine alte Stadt suchen, und auf der anderen, den Umkreis dieses Limanes als zum Meere gehörig, bei den von den Alten uns gegebenen Distanzen genau berücksichtigen. Letzteres kann natürlich bei dem nördlich vom Sasik gelegenen Salzsee nicht geschehen, da der ihn vom Meere scheidende Peresyp, nach dem ausdrücklichen Berichte Strabo's, schon im Alterthume existirte, und Niemand den Umfang des über dem Peresype gelegenen Sees bei Angabe der respectiven Entfernungen für die Küstenfahrt mit einrechnen konnte.

Antiphilus lag nach der Bestimmung des Anonymus ¹

¹ Peripl. Pont. Euxin. § 14 ed. Gail, pag. 10 Huds. Strabo, den Muralt citirt, nennt *Antiphilus* nicht.

430 Stadien oder 44 Millien, d. h. nach russischem Maasse $57\frac{1}{5}$ Werst von Cremnisci, und war, nach der Angabe desselben Schriftstellers, von der nördlichen Donaumündung, die Psilon (ψιλὸν στόμα) heisst, 300 Stadien oder 40 Millien, d. h. 52 Werst, entfernt. Auf solche Weise gewinnen wir, an dem Meeresufer hingehend, und das Ufer des Sasiks mit in unsere Messung hineinziehend, für Antiphilus einen Punkt an der Nordseite des Sasiks, unterhalb des Dorfes Trapocu, nicht weit von der Einmündung der Sarata in den Sasik. Obgleich sich hier, so viel ich weiss, weiter keine Spuren einer alten Niederlassung finden, so eignet sich das Terrain doch zu einer solchen, und als Beweis, dass diese Gegend überhaupt zu verschiedenen Zeiten angesiedelt war, erinnern wir an die unmittelbare Nähe von Tatarbunar, welches als Hauptsitz der Budschatzkischen Tataren, seit dem Ende des XIIIten Jahrhunderts eine Rolle in der Geschichte dieses Stammes spielte, und sich gegenwärtig, von Kleinrussen bewohnt, in einer Thalniederung weithin ausdehnt. Die Ufer des Sasiks werden dort, wo wir Antiphilus suchen, niedriger als sie es mehr zum Meere hin sind, und erleichtern durch ihren Abfall zum Liman den Verkehr zu Wasser. Ob übrigens τὰ Ἀντιφίλου beim Anonymus, wofür Gail in seiner Ausgabe τὸν Ἀντιφίλου πύργον lesen will, mit Herrn von Muralt¹ für einen Thurm zur Warte zu halten sei, möchte ich um so mehr bezweifeln, als das Ufer, sich hier gegen das frühere etwas abstechend, zu einer solchen Construction nicht zu eignen scheint. In der Niederung wird man schwerlich einen Thurm gebaut haben, wenn es an Höhen in der Nähe nicht fehlte, aber ein Dorf oder Flecken (denn für eine grössere Stadt kann Antiphilus nicht gelten) dürfte an der von uns bezeichneten Stelle eher gestanden haben.

¹ I. I. pag. 182.

Harpis, eine Stadt, die nur Ptolemaeus ¹ nennt, und zwar unter dem 56° der Länge und dem 47° 15' der Breite, kann nach dieser Angabe allein nicht näher bestimmt werden und wir unterlassen alle weitere Deutungen, da nichts Sicheres vorliegt

Der Ister. Das Flussgebiet des Isters gehört zwar nicht mehr in die Gränzen unserer Abhandlung, allein dessen ungeachtet müssen wir doch ein paar Worte von den Mündungen dieses Stromes sagen, um das Maass, welches Strabo von einer derselben bis zum Tyras angiebt, genauer prüfen zu können. Derselbe ² weiss nämlich von sieben Mündungen, bezeichnet aber mit besonderen Namen nur die südlichste, die Georgiewskische, die τὸ ἱερὸν στόμα heisst und von welcher nach ihm, bis zur siebenten, die gewöhnlich τὸ ψιλὸν στόμα ³ genannt wird, gegen 300 Stadien oder 53 $\frac{1}{8}$ Werst sind, während von dieser bis zum schiffbaren Tyras 900 Stadien oder 159 $\frac{3}{8}$ Werst gerechnet werden. Die erste dieser Entfernungen stimmt nicht ganz vollkommen mit der jetzigen Wirklichkeit, da, wenn bei der gegenwärtigen Kiliaschen Mündung fünf besondere Mündungen unterschieden werden sollen, man nicht genau weiss, wo eigentlich die nördlichste (ψιλὸν στόμα) ihren Anfang nimmt. Dazu kommt, dass bei den fünf nördlichen Mündungen im Laufe der Jahrhunderte gewiss sehr wesentliche Veränderungen vorgegangen sind, und dass es daher unmöglich ist, jede einzelne jetzt mit Sicherheit zu bestimmen. Diesen Uebelstand sah Strabo indessen voraus, und deshalb bestimmt er die Entfernung zwischen dem ἱερὸν στόμα und dem ψιλὸν στόμα nicht mit der ihm eigenen Genau-

¹ Geograph. III, 10.

² Geograph. VII, 3, § 15.

³ Ibidem: διέχει δ' ἀπ' αὐτοῦ (τοῦ ἱεροῦ στόματος) τὸ ἑβδομον στόμα περὶ τριακοσίους σταδίου. — ἐντεῦθεν δ' ἐπὶ Τύραν ποταμὸν πλωτὸν ἐννακόσιοι στάδιοι.

igkeit. Durch das beigefügte *περί* gestattet er dem Leser etwas mehr als 300 Stadien bis zur nördlichsten Mündung zu rechnen, und diese finden wir dann mit Hinzufügung einiger Werste, etwa beim heutigen Wilkow. Von hier aus ist die Entfernung bis zu dem Dniesterliman genau dieselbe, welche uns Strabo angiebt, wenn wir nämlich, was ja auch beim Anonymus nothwendig war, den Sasik mit einem Umfange von circa 60 Werst mit einrechnen. Mit den 900 Stadien Strabo's stammen auch die Einzelangaben des Anonymus, wenn wir sie zusammenrechnen, fast ganz überein. Von der nördlichen Mündung des Dniesterlimans bei dem Dorfe Karolina bis zum *φύλον στόμα*, zählt der Anonymus nämlich 870 Stadien, was gegen Strabo einen Unterschied von 30 Stadien oder 5 bis 6 Wersten giebt. Eine so unwesentliche Differenz darf bei einer so grossen Distanz gar nicht in Anschlag kommen, und muss uns um so weniger überraschen, als der Sasik vielleicht durch die nach Strabo's Zeit eingetretenen Versandungen einen kleineren Umfang hatte, und als das *φύλον στόμα* des Anonymus nicht grade an demselben Punkte zu sein brauchte, wo Strabo die nördliche Mündung des Isters annahm. Die Uebereinstimmung zwischen dem Anonymus und Strabo wird indessen eine noch vollkommnere, wenn wir für den ersteren nicht Karolina, sondern das um 30 Stadien oberhalb gelegene Niconium als Anfangspunkt betrachten, und für Strabo annehmen, dass er sich bei dieser Messung einen Punkt auf der jetzigen Dniesterinsel gedacht habe. Dahin führen uns aber die eigenen Worte Strabo's¹: «bis zum schiffbaren Flusse Tyras.» Dagegen erzielt sich eine Differenz von 150 Stadien zwischen den eben genannten Autoren, wenn man behaupten wollte, dass Strabo, bei Angabe der Entfernung

¹ l. l. ἐπὶ Τύραν ποταμὸν πλωτόν.

des Tyras vom Psilonstoma, den Tyras schon beim Thurme des Neoptolemus finde, und dass man für den Anonymus gleichfalls von diesem Thurme aus, von welchem er bis zur nördlichsten Donaumündung 750 Stadien hat, rechnen müsse. Einer solchen Annahme widersprechen indessen sowohl die Worte Strabo's, als die des Anonymus, da weder der eine, noch der andere die Tyrasmündung beim genannten Thurme für den Tyrasfluss nehmen konnte. Strabo nämlich kommt in seiner Beschreibung der ganzen Gegend erst später auf den Thurm des Neoptolemus, und kann also hier von demselben noch nicht als von etwas Bekanntem handeln. Auch sagt er, um jede Zweideutigkeit zu vermeiden, ganz bezeichnend, «bis zum schiffbaren Tyrasflusse,» während er bei der ihm eigenen Genauigkeit «bis zur Mündung des Tyrasflusses»¹ geschrieben haben würde, wenn vom Psilonstoma bis zum Thurme des Neoptolemus, nach ihm schon 900 Stadien gewesen wären. Für den Anonymus aber kann der besagte Thurm noch weniger als Ausgangspunkt bei Angabe der Entfernung des Psilonstoma vom Tyras angenommen werden, da nach den eigenen Worten dieses Schriftstellers der Tyrasfluss entweder beim alten Niconium oder beim heutigen Dorfe Karolina zu suchen ist. Mit dem Maasse des Anonymus stimmt die Angabe Arrians² genau überein, denn nach ihm sind 1200 Stadien vom Isiacorum portus bis zum Psilonstoma, was, wenn wir die vom Anonymus vom Isiacorum portus bis zu Niconium berechneten 300 Stadien abziehen, gleichfalls von Niconium aus 900, von Karolina aus aber 870 Stadien für die Entfernung vom Tyrasflusse bis zum Ister ausmacht.

Dr. Becker.

¹ Etwa ἐπὶ τὸ στόμα τοῦ Τύρα ποταμοῦ oder Aehnliches.

² Peripl. Pont. Euxin. § 20. ed. Gail, pag. 21, Huds.

(Schluss im folgenden Hefte.)

Monnaies du canton de Vaud.

La loi du 7 Mai 1850 inaugure un nouveau système monétaire en Suisse, et un article de la nouvelle constitution fédérale réserve à la Confédération, la frappe et les droits de régalie sur les monnaies, et par conséquent, le retrait des monnaies cantonales, qui seront retirées par séries et dans un espace de temps déterminé. Ces nouvelles dispositions m'ont engagé à offrir la description des monnaies frappées au coin du canton de Vaud, dont voici la dénomination.

Argent.	{	La pièce de 40 batz, valeur environ 6 fr. de France.								
		—	—	20	—	—	—	3	—	—
		—	—	10	—	—	—	1	—	50 cent.
Billon.	{	—	—	5	—	—	—	—	67	—
		—	—	1	—	—	—	—	8	—
		—	—	$\frac{1}{2}$	—	—	—	—	4	—
		—	—	$2\frac{1}{2}$	rappes	—	—	—	$1\frac{3}{4}$	—
		—	—	1	—	—	—	—	$\frac{3}{4}$	—

Lorsqu'en 1803, les cantons de la Suisse recouvrèrent leur souveraineté et par conséquent le privilège de monnayage, ils mirent en circulation d'après le manuel de Nelkenbrecher, outre les pièces nommées ci-dessus, celles de 8, 4, 3, et $2\frac{1}{2}$ batz, selon le besoin local de chaque canton; j'ignore si celui de Vaud les a fait frapper, nous n'en trouvons du moins aucune mention dans le catalogue de la collection Wellenheim ni dans le répertoire d'Appel.

Les monnaies du canton de Vaud déjà sorties de la circulation, peuvent être considérées comme appartenant au domaine de la science numismatique et constater comme toute autre monnaie, l'existence d'un peuple, d'une ville ou d'un prince.

Le Conseil fédéral a approuvé le préavis d'une commission spéciale relatif au retrait des anciennes monnaies. Ce retrait devra commencer dans les cantons de Vaud et de Genève, mais pour ce dernier sont exceptées les nouvelles monnaies genevoises, frappées d'après le système décimal; quant au canton de Vaud, la loi a son effet à dater du 1 Janvier 1851, toutes les conventions et tous les contrats doivent être stipulés d'après le nouveau système monétaire.

Les nouvelles monnaies suisses ont paru en 1850; j'ai eu la satisfaction d'être le premier à en faire hommage à notre Société. L'unité monétaire est le franc, ayant cinq grammes d'argent fin. au titre de $\frac{9}{10}$; il se divise en 100 centimes. Ces monnaies auront le même cours que les monnaies françaises; celles en argent consistent en pièces de 5, 2, 1 et $\frac{1}{2}$ francs, toutes au même titre; celles en billon sont de 20, 10 et 5 centimes, et celles en cuivre, de 2 et 1 centimes. Il faut remarquer que les monnaies de billon sont formées d'un alliage dans la composition duquel le nickel entre dans une forte proportion; leur couleur est d'un blanc grisâtre.

Voici maintenant la description des monnaies du canton de Vaud.

1°) *Écu de 40 batz.*

Av. CANTON DE VAUD et à l'exergue: 1812.

Écusson du canton entre deux ceps de vigne avec des épis de blé, et surmonté d'une couronne de chêne; dans l'écusson: LIBERTÉ ET PATRIE.

Rv. CONFÉDÉRATION SUISSE et à l'exergue: 40 BATZ. Guerrier debout appuyé du bras droit sur un écu portant l'inscription XIX CANT (ons) et tenant la hallebarde dans la main gauche; le tout entouré d'un cordon de grènetis.

Tranche fleuronnée.

L'écusson avec l'inscription *XIX cantons* se trouve entr'autres sur les monnaies d'Argovie, de Lucerne, de Fribourg, d'Appenzel et du Tessin.

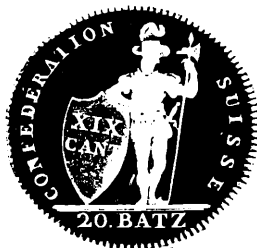
Le pouvoir des Bernois sur les terres de l'évêque de Lausanne et sur celles de la baronie de Vaud, date de l'année 1536; il fut anéanti en 1798 dans le pays de Vaud (pagus Waldensis), destiné dès lors à être indépendant et à devenir un canton; en 1803, le canton du Léman prit le nom de canton de Vaud, fut agrégé à la Confédération suisse comme 19^e canton et adopta les couleurs verte et blanche.

Il faut remonter à 1513 pour l'agrégation d'Appenzel dans la Confédération comme 13^e canton; depuis cette époque jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, il n'a plus été ajouté de nouveaux états au corps helvétique.

Ceux qui consulteront l'ouvrage de Haller, publié en 1780 et 1781, n'y trouveront mentionnés que treize cantons, dont les monnaies sont décrites; un article séparé y est consacré aux monnaies épiscopales, à celles des abbayes et des villes qui étaient alors alliées à la Suisse. Voyez encore dans Köhler, Münz-Belustigungen, T. III, p. 217, la médaille dont l'avvers représente les armes des treize cantons, formant alors la Confédération suisse.

2^o) *Pièce de 20 batz.*

L'avvers et le revers offrent le même type que la pièce précédente, mais avec le millésime de 1810.



3°) *Pièce de 10 batz.*

Av. Comme N° 1; à l'exergue, pour millésime, 1823.

Rv. Même type, mais sur l'écusson l'inscription
XXII — CANT (ons).

Tranche cordonnée.

C'est en 1815, que le Valais fut admis comme 20^e canton, Neuchâtel comme 21^e et Genève recouvrant alors son indépendance, fut agrégé la même année comme 22^e canton, ce qui porta à vingt-deux le nombre des cantons de la Confédération suisse.

Le type du revers des trois pièces décrites se trouve avec plus ou moins de variétés sur les monnaies d'Appenzell, d'Argovie, du Tessin, de Berne, de Lucerne, de Fribourg, et sur celles de la République helvétique (1798—1801), dont l'existence fut de courte durée, car dès 1803, la Confédération suisse fut reconstituée.

Wellenheim citant ce type, se sert du mot *guerrier*, Appel et Lohner (dans son ouvrage sur les monnaies de Berne) le décrivent en disant: *le Suisse debout*, etc.; il est représenté sous différents costumes, avec ou sans la hallebarde, tenant un glaive, la pointe en bas, ou bien encore tenant de la droite un drapeau, etc. Avant l'apparition de ce type, employé la première fois sur les pièces de la République helvétique, les monnaies suisses offrent d'un côté très-souvent le saint, patron du lieu, p. e. la Vierge avec l'enfant Jésus, sur les monnaies de Bâle, St. Ludiger sur les monnaies de Lucerne, St. Ursus sur celles de Soleure. St. Nicolas von der Flue sur les pièces d'Unterwald, St. Martin sur les monnaies d'Uri, etc.

4°) *Pièce de 5 batz.*

Av. Comme N° 1. Sous l'écusson du canton, le millésime 1810.

Rv. 5 — BATZ, dans une couronne, formée de ceps de vigne et d'épis de blé.

Tranche cordonnée.

5°) *Autre pièce de 5 batz.*

Av. CANTON DE VAUD — 1830. Écusson du canton entre deux branches de laurier et surmonté d'une couronne de chêne, au -dessous: 5 — BATZ; dans l'écusson: LIBERTÉ ET PATRIE.

Rv. LES CANTONS CONCORDANTS DE LA SUISSE.
La croix fédérale richement ornée, entourée d'un bord ondulé, portant au centre la lettre C dans une couronne.



Les cantons de Berne, de Fribourg, de Soleure, de Bâle, d'Argovie et de Vaud conclurent en Avril 1826, un concordat monétaire, dans le but de faire cesser la circulation excessive des petites pièces et monnaies de billon; les monnaies frappées en vertu de ce concordat, savoir: la pièce de 5 batz et ses subdivisions, portent d'un côté, les écussons et le nom du canton qui les a mises en circulation, ainsi que l'indication de la valeur; de l'autre côté, la croix fédérale, dont le type offre plusieurs variétés. Le millésime figure soit à l'avvers soit au revers.

6°) *Pièce de 1 batz.*

Av. CANTON DE VAUD — 1827; à l'exergue 1 BATZ.

Écusson du canton entre deux branches de laurier.

Rv. Comme N° 5, mais avec une légère différence de type.

7°) *Pièce de $\frac{1}{2}$ batz.*

Av. CANTON DE VAUD * 1818 * Écusson du canton sans ornements, entouré d'un cercle cordonné. Dans l'écusson, même devise.

Rv. $\frac{1}{2}$ — BATZ — 5 . RAP (*pes*) dans une couronne formée de ceps de vigne et d'épis de blé.
Le batz équivaut à 10 rappes.



8°) *Pièce de $2\frac{1}{2}$ rappes.*

Av. CANTON DE VAUD. Écusson du canton entre un cep de vigne et un épi de blé; au-dessous, 1816. Dans l'écusson: *L. & P.* (Liberté et patrie).

Rv. $2\frac{1}{2}$ — RAP (*pes*) dans une couronne de laurier.



9°) *Pièce de 1 rappe.*

Av. CANTON DE VAUD. Au centre, l'écusson du canton entre deux branches de laurier, entouré d'un cercle de grènetis.

Rv. 1 RAPPE — 1807, dans une couronne de chêne.

Cordon de grènetis.

Quelques monnaies du canton de Vaud, offrent des variétés de types, entr'autres: la pièce de 5 batz, celle d'un batz, celle de $2\frac{1}{2}$ rappes, et celle de 10 batz. Cette dernière étant classée parmi les pièces rares, je crois devoir en donner ici la description:

10°) *Pièce de 10 batz.*

Av. CANTON DE VAUD et à l'exergue, 1804; écusson du canton sans ornements, et dans lequel on lit les mots: LIBERTÉ ET PATRIE, le tout entouré d'un cordon de grènetis.

Rv. 10 — BATZ ~·~ dans une couronne de chêne.

Tranche ornée et cordon de grènetis.



11°) *Pièce de 1 franc.*

Av. CANTON DE VAUD. Représentation comme sur le N° 4. A l'exergue: 10 AOUT 1845.

Rv. Comme le N° 3, mais à l'exergue, 1 FRANC.
Tranche unie.



Cette pièce a été frappée à l'occasion de la constitution du canton de Vaud.

Des écus de Louis XV et de Louis XVI ont circulé dans le temps comme monnaies nationales, moyennant la surfrappe de l'écusson du canton et une contremarque indiquant la valeur: soit 39, soit 40 BZ (Batz).

L'origine du mot batzen, en français *baché*, provient du vieux allemand Bätz (Bär) ours, parce que les Bernois furent les premiers qui firent frapper cette monnaie à l'empreinte de l'ours. Ces pièces dans le canton de Berne, datent du XVI^e siècle; elles se répandirent dans toute la Suisse, où les cantons qui en firent frapper, leur donnèrent pour empreinte, d'un côté, l'écusson du canton et de l'autre, l'indication de la valeur. Quant aux batzen frappés en Allemagne, il faut remonter à la fin du XVI^e siècle.

La monnaie qui porte le nom de rappe, parut à la fin du XV^e siècle à Bâle, à Fribourg en Brisgaw, à Colmar et dans d'autres villes allemandes. Les anciens rappes de Fribourg avaient pour type une tête de corbeau, ce qui probablement a donné lieu à appeler cette monnaie du mot allemand Raben, Rappen. Berstett, dans sa description des monnaies du Grand-Duché de Bade, cite plusieurs bractéates de Fribourg en Brisgaw, ayant pour type cette tête de corbeau, il en donne la représentation sur la planche XXX^e. V. aussi Schmieder, Handwörterbuch der Münzkunde.

F. Seguin.

Ueber einige merkwürdige Siegel des Mittelalters.

(Taf. XX.)

Die Siegel des Mittelalters sind für die Geschichte desselben von der grössten Wichtigkeit. — Sie stellen nicht allein Typen des Kunstzustandes ihrer Zeit dar, sondern geben uns auch über Trachten und Waffen, über geistliche und weltliche Insignien, über Architektur und Heraldik u. s. w., die interessantesten Aufschlüsse.

Jedoch hat man erst in neuerer Zeit eigentlich begonnen, den grossen Nutzen der mittelalterlichen Sphragistik einzusehen; frühere Gelehrte theilten die Siegel nur als Bekräftigungsmittel, der von ihnen publicirten Urkunden mit, meist ohne auch nur ihre Beschreibung hinzuzufügen, geschweige denn, den oben angedeuteten Nutzen zu erkennen. — Es sind daher die Siegelabbildungen der älteren diplomatischen Werke, mit geringen Ausnahmen, ungenau und für unseren Zweck nicht zu benutzen, namentlich sind die Umschriften oft bis zur Unkenntlichkeit verstümmelt: Umstände, welche den trefflichen Gatterer bei seiner Zusammenstellung von Regeln für das Studium der Sphragistik, zu manchen Irrthümern veranlassten.

Eine rühmliche Ausnahme unter den alten diplomatischen Schriften, welche Siegel beibringen, machen die Werke des berühmten Historikers Olivar Vredius. zu Brügge, welcher in den „*Sigilla Comitum Flandriæ, Brugis Fland. 1639*“ und „*Genealogia Comitum Flandriæ, ibid. 1642,*“ mit Fleiss gesammelte, sehr reiche Folgen von Siegeln, in, nach damaliger Art, sehr treuen und brauchbaren Abbildungen mittheilt. Seine Werke

sind noch heute die Haupthülfsmittel für die Untersuchung der mittelalterlichen Sphragistik.

In neuester Zeit wurde der Nutzen der alten Siegel besonders von dem Herrn B. v. Köhne, in seiner 1841 zu Berlin gegründeten Zeitschrift für Münz-Siegel- und Wappenkunde, angeregt und mit löblichem Eifer von F. A. Vossberg in Berlin ¹ und von E. Melly in Wien ² in werthvollen Monographien, nachgewiesen.

Ein umfassendes Werk über die mittelalterlichen Siegel wird, so viel ich weiss, leider noch nicht vorbereitet: die Schwierigkeiten sind zu gross und namentlich auch die Kosten zu bedeutend, da nur gute und treue Abbildungen wahrhaften Nutzen gewähren können ³.

Um das für eine solche Arbeit vorhandene Material zu vermehren, erlaube ich mir, aus meiner kleinen Sammlung einige noch unedirte oder nur sehr mangelhaft bekannt gemachte Stücke mitzutheilen, welche wie ich glaube, nicht ohne historischen Werth sein dürften.

1. *Boemund IV, von Antiochia, 1201—1233.*

* BOAΘIΩD' : PRICEPS : ATIOCH'I A COMES TPL' (Boemundus princeps Antiochiæ, comes Tripoleos). Der Fürst, auf seinem Streitross, linkshin sprengend; er ist geharnischt, führt in der Rechten sein in drei Wimpel auslaufendes Banner und in der Linken den unten zugespitzten, mit einem Umbo versehenen Schild.

¹ S. dessen Münzen und Siegel des Ordens und der Städte in Preussen, Berlin 1841, 1843, so wie die Nachträge und Fortsetzungen in Köhne's Zeitschrift für Münzkunde, Bd. III.

² Beiträge zur Siegelkunde des Mittelalters, Wien 1846.

³ Wie es heisst, beschäftigt sich Hr. Vossberg mit einem umfassenderen Werke über die deutschen und polnischen Siegel.

Durchmesser 50 Millimeter.

Dieses Siegel hängt an einer Urkunde vom J. 1231, welches, wie auch sein Styl im Allgemeinen, darthut, dass es dem vierten der sechs Boemunde angehört, die nach und nach, meist unter wenig günstigen Verhältnissen, das kleine Fürstenthum Antiochia besessen haben.

Antiochia, von Seleucus Nikator gegründet, war die zweite Stadt Syriens, welcher sich die Kreuzfahrer bemächtigten: Nicaea, ihre erste Eroberung, hatte der listige Kaiser Alexius Komnenos als sein Eigenthum, in Besitz genommen. — Boemund, Fürst von Tarent, Robert Guiscard's Sohn, einer der mächtigsten Fürsten, die sich mit dem Kreuze bezeichnet hatten, wusste mit Hülfe des Renegaten Firuz, welcher Antiochia verrieth, sich den Besitz dieser reichen Stadt anzumassen und sie gegen seine Gefährten, wie gegen die Ungläubigen zu behaupten.

Unser Boemund IV stammt ab von Constanze, der Enkelin Boemund's I und Erbin ihres Vaters Boemund's II; sie war vermählt mit dem jüngeren Sohne des Grafen Wilhelm VII von Poitiers, Raimund, dessen älterer Sohn Boemund III, das Kind (le Bambe) von seiner Gemahlin Superba, Tochter des Herrn von Harem, zwei Söhne: Raimund und Boemund IV hinterliess, deren ältester im J. 1187, dem letzten Fürsten von Tripolis aus dem Hause der Grafen von Toulouse, Raimund II, folgte. Raimund, Sohn Boemund's III, ein Fürst von schlechtem Charakter, starb im J. 1200, vor seinem Vater, nachdem er die Vormundschaft über seinen einzigen Sohn Raimund Russin, seinem Bruder Boemund IV anvertraut hatte.

Dieser Boemund, der Einäugige genannt, da er in einem Treffen ein Auge eingebüsst hatte, rechtfertigte nicht das Vertrauen seines Bruders; schon im J. 1201, bald nach dem Tode Boemund's III, bemächtigte er sich beider Fürstenthümer, musste jedoch im J. 1205

sehen, wie sein Neffe, mit Hülfe des Armenischen Königs Leo, die Stadt Antiochia einnahm und bis 1208 behauptete. Boemund, welcher jedoch stets die Citadelle besetzt gehalten hatte, benutzte einen Aufstand, um sich in der Stadt wieder festzusetzen, wurde aber 1216 von Raimund, welcher seines Oheims Sénéchal gewonnen hatte, wieder aus derselben vertrieben. Allein Raimund verstand nicht, sich die Anhänglichkeit der Bürger zu sichern; mit Hülfe eines derselben, Namens Wilhelm Farabel, gewann Boemund die Stadt noch einmal (im J. 1219) um sie ungestört, bis zu seinem Tode zu behaupten. Raimund floh zu den Armeniern, bei welchen er in Folge eines Versuches, sich des Thrones zu bemächtigen, im Gefängnisse starb.

Boemund, nach mehreren unangenehmen Streitigkeiten, namentlich mit den Hospitalitern, endigte sein Leben im J. 1233. Er war vermählt mit Plaisance von Gibelet, welche ihm einen Sohn Boemund V, den vorletzten Fürsten von Antiochia, gebar ¹.

Von der damaligen Grösse Antiochias kann man sich einen Begriff machen, wenn man bedenkt, dass bei der Einnahme der Stadt durch die Mameluken, im J. 1268, nach dem Venetianischen Geschichtsschreiber Sanuti, 17,000 Menschen erwürgt und 100,000 in die Sklaverei geführt wurden. Zu diesen 117,000 muss man die gewiss nicht unbedeutende Anzahl derer zählen, welche vom Sieger die Erlaubniss erkaufen, in der eroberten Stadt wohnen zu bleiben.

Kehren wir nun zu unserem Siegel zurück, so gleicht dasselbe vollkommen den Siegeln gleichzeitiger Fürsten und Grafen in Europa, welche auf solchen in ähnlicher

¹ Boemund VII, der letzte Fürst seines Stammes, besass nur noch Tripolis, welches 10 Monate nach seinem Tode, am 26 August 1238, vom Sultan Kelaun erobert wurde.

Rüstung. zu Ross, mit Banner oder Schwert abgebildet sind. Der damals, namentlich in Flandern, Frankreich, im westlichen Deutschland u. s. w. verbreitete Gebrauch der Wappen scheint aber im Morgenlande noch nicht zur Anwendung gekommen zu sein, wenigstens enthält unser Siegel davon keine Spur.

Die Rüstung Boemunds ist aus eisernen Ringen zusammengefügt; die Kappe, welche das Haupt bedeckt, ist von einem ähnlichen Panzergeflecht umgeben. Das mit drei Wimpeln versehene Banner ist das der Fürsten und Grafen; weniger mächtige Herren und Ritter durften sich bekanntlich nur eines kleinen dreieckigen Streifens mit ihrem Wappenzeichen, bedienen.

Besonders interessant ist dieses Siegel, um eine bisher nicht sicher bestimmte Münze unserem Boemund IV beizulegen. Dieselbe, von de Saulcy in seinem trefflichen Werke über die Kreuzfahrermünzen, Tf. IV N^o 2, mitgetheilt, wird daselbst, mit einigem Zweifel, in die Zeit Balduin's von Jerusalem als Regenten von Antiochia (von 1119 bis 1127) verwiesen.

Die Hs. dieser *Pugesia* (pite) zeigt eine zwar rohe, doch auffallend mit unserem Siegelbilde übereinstimmende Vorstellung, so dass die Gleichzeitigkeit beider wohl keinem Zweifel unterworfen sein dürfte. Auch weisen die schlechte Ausführung und das dünne Metallstück darauf hin, dass diese Münze in die letzte Zeit des Fürstenthums Antiochia zu verlegen sei.

Die von de Saulcy Taf. IV N^o 11 und 12 beigebrachten Pfennige von Billon, sind jedenfalls älter und gewiss mit Recht Boemund III beigelegt.

2. *Wilhelm, Patriarch von Jerusalem.* — *Bleierne Bulle.*

Hs * SIGILLVM WILIELMI PATRIARCHE. Der Patriarch mit der Inful bedeckt und im Messgewande, mit

Handschuhen versehen, sitzt auf einem niedrigen Stuhle ohne Lehne. Die Rechte erhebt er segnend, in der Linken hält er den krückenartigen Patriarchenstab. Im Felde links, ein Ringel.

Rs. ✠ SEPVLCRVM DOMINI NOSTRI IIV XPI ○ — Das heilige Grab, auf der Vorderseite mit drei Ringeln verziert. Auf demselben sitzt rechts und nach links gewendet ein Engel mit Heiligenschein und aufgerichteten Flügeln, ein Räuchergefäß schwingend. Links, vor dem Grabe, drei Betende, kniend, mit gefalteten Händen. Durchmesser: 35 Millimeter.

Die Bulle hängt an einer Urkunde vom J. 1137. Sie ist um so interessanter, als sie uns einerseits die Tracht des Patriarchen, anderseits das heilige Grab damaliger Zeit uns vor Augen führt.

Wilhelm, aus Mecheln in Flandern stammend, wurde nach dem Tode des ränkesüchtigen Stephan, ehemaligen Abtes des Klosters des heiligen Johannes zu Chartres (St. Jean de Vallée), zum Patriarchen gewählt. Dieser Stephan hatte auf's neue den Streit wegen der Suprematie des Patriarchats angeregt und war, nach zweijähriger Amtsverwaltung, im J. 1130, plötzlich gestorben, nicht ohne Verdacht, vom Könige Balduin II aus dem Wege geräumt zu sein.

Sein Nachfolger Wilhelm liess diesen Streit ruhen; er war ein Mann, welchen Erzbischof Wilhelm von Tyrus in wenigen Worten schildert: *vir simplex, modice litteratus, forma decorus, moralitate commendabilis.*

Den Patriarchenstuhl von Antiochia nahm damals der Normanne Radulph ein, ein streitsüchtiger, anmassender Mann, welcher danach strebte, sich vom Pabste unabhängig zu machen und die erste Rolle im Orient zu spielen. Mit dem Patriarchen von Jerusalem war er in Streit wegen des Erzbisthums Tyrus, von dessen Bisthümern er die von Biblus, Tripolis und Antaradus (Tortosa)

an sich gerissen hatte. Die drei übrigen Bisthümer: Akkon, Berytus und Sidon hatte der Erzbischof, unter des Patriarchen von Jerusalem Obhut behalten. Wilhelm aber verbot dem neuen Erzbischofe Fulcher, das Pallium vom Pabste zu begehren, und als Fulcher, heimlich entweichend, dem Pabste in Rom gehuldigt hatte, wurde er vom Patriarchen eines grossen Theiles der mit seinem Erzbisthume verbundenen Güter beraubt. Allein Wilhelm war nicht der Mann, so wichtige Pläne durchzuführen. Pabst Innocenz des II Ermahnungen brachten ihn bald von seinem Vorhaben ab und vermochten ihn, dem Erzbischofe die eingezogenen Güter zurückzugeben. Der Streit mit dem Patriarchen von Antiochia hingegen dauerte fort. Radulph war unbeugsamen Charakters, er widerstand dem Pabste bis zum letzten Athemzuge. Auf der im Chore der Kirche des heiligen Petrus zu Antiochia abgehaltenen Synode, der auch Wilhelm beiwohnte, abgesetzt, wurde Radulph, welcher auf die gegen ihn erhobenen, zum Theil ungerechten Beschuldigungen, nicht geantwortet hatte, gefangen genommen; er entkam aber aus dem Gefängnisse, um auf der Flucht unter Banditenhänden sein Leben auszuhauchen.

Patriarch Wilhelm finden wir kurz darauf bei der Synode in der Zionskirche zu Jerusalem, wo die Angelegenheiten der katholischen Kirche im Orient geordnet wurden. Einige Jahre später, im November 1144, setzte Wilhelm den auf der Jagd verunglückten König Fulko von Anjou, in der Kirche des heiligen Grabes bei und krönte am Weihnachtstage desselben Jahres, dessen Wittwe, die herrschsüchtige Melisende, König Balduin's II Tochter, so wie ihren unmündigen Sohn Balduin III.

Jedoch neue Kriege hatten begonnen: noch in derselben Nacht wurde Edessa den Christen entrissen und während ihres mühsamen Strebens, dem unaufhaltsamen Vordringen der Ungläubigen zu widerstehen, welche

weniger ihren Waffen als der Uneinigkeit und Eifersucht der Kreuzfahrer unter einander, ihre Erfolge verdankten, starb der Patriarch, am 27 September 1144.

Sein Nachfolger war Fulcher, welcher am 20 November 1157, fast hundert Jahre alt das Zeitliche segnete.

Wir bemerken noch, dass das Kostüm des Patriarchen auf unserem Siegel ganz dem der Europäischen Kirchenfürsten damaliger Zeit entspricht: nur der Patriarchenstab hat eine eigenthümliche Form, welche von den Stäben der Erzbischöfe und Bischöfe gänzlich abweicht.

3. *Meister und Convent der Hospitaliter.* — *Bleierne Bulle.*

Hs. ✠ ⊗ BVLLA ⊗ MAGISTRI ⊗ ET. CONVENTVS ⊗. — Patriarchenkreuz mit ausgeschweiften Enden, auf einem niedrigen Fusse stehend; vor demselben kniend, mit gefalteten Händen, linkshin gewendet, der Meister und die sieben Grossgebietiger des Ordens, alle in langer Ordenstracht; der Meister mit dem achtspeitzigen, die Conventualen mit dem viereckigen Ordenskreuze geschmückt. — Neben dem Kreuze, unten A — W; unter dem Kreuze: * M.

Rs. ✠ ⊗ HOSPITALIS ⊗ IHERVSALÆM ⊗. Das Grab Johannis des Täufers, dessen Leichnam, mit Nimbus versehen und in langer Gewandung, linkshin auf reich verzierter Bahre ausgestreckt ist. Hinter dem Heiligen, ein Kreuz auf hohem Fusse, vor demselben ein Räuchergefäss; von der zierlichen Kuppel hängt eine Lampe herab.

Durchmesser: 38 Millimeter.

Die Siegel des Johanniter-Ordens sind namentlich in Paoli's Codex diplomaticus, vol. II, in zahlreichen Abbildungen mitgetheilt; da letztere aber nicht ganz genau sind, ich auch in der Erläuterung einige neue Einzelheiten beizubringen glaube, gebe ich hier die treue Dar-

stellung eines Conventssiegels, welches an einer Urkunde des Hochmeisters Peter d'Aubusson, vom J. 1481 befestigt ist. Jedoch ist nicht wohl anzunehmen, dass unser Siegel aus der Zeit dieses berühmten Helden stamme. Freilich hat man im Johanniter-Orden bis zum Ende des vorigen Jahrhunderts, stets die alten orientalischen Bullensiegel nachgeahmt, deren ganze Anordnung offenbar aus der Zeit der Gründung des Ordens, am Ende des XI Jahrhunderts, herrührt. Jedoch zeigen besonders Stil und Schrift, dass die Stempel unserer Bulle zu Anfang des XV Jahrhunderts, ja vielleicht noch etwas früher geschnitten sein müssen ¹, also ungefähr zur Zeit der Hochmeister Johann Ferdinand von Heredia (1376—1396) und Philibert von Naillac (1396—1421). Die Conventssiegel, da auf ihnen der Name des Meisters nicht angegeben ist, blieben länger im Gebrauch, während das sogenannte Meistersiegel für jeden Meister besonders geschnitten werden musste. Die Meistersiegel von denen Paoli eine ganze Reihe beibringt, sind jedoch den Conventsbullen sehr ähnlich: nur erscheint auf ihrer Hs. der Meister allein, vor dem Kreuze kniend und giebt auch die Umschrift, statt der Worte: *et Conventus*, den Namen des Meisters an ².

Auf unserem Siegel zeichnet sich der Meister vor den Grossgebietigern des Ordens durch das achtspitzi-

¹ Sie ist offenbar jünger als die, deren eiserne Stempel der unglückliche Meister Nicolaus de l'Orgue (1278—1289) in Syrien graviren liess und welche wahrscheinlich bei den traurigen Ereignissen, die den Verlust der letzten christlichen Besitzungen auf dem Asiatischen Festlande zur Folge hatten, verloren gegangen waren.

² S. das von Herrn Friedlaender in seinem verdienstvollen Werkchen über die Münzen des Johanniter-Ordens auf Rhodos, wiederholte Siegel des Meisters Elion de Villeneuve.

Kreuz aus, während letztere nur das gewöhnliche, viereckige Kreuz führen. Spätere Siegel zeigen sämtliche Personen mit dem achtspitzigen Kreuze versehen.

Die Zahl der Conventualen, von welchen der Meister begleitet ist, beläuft sich auf sieben, nämlich: 1) der Grosskomthur, aus der Provençalischen Nation; 2) der Marschall, aus der Auvergnatischen; 3) der Grosspittler, aus der Französischen; 4) der Gross-Conservator, aus der Aragonischen; 5) der Gross-Kanzler aus der Kastilischen; 6) der Gross-Balley, Teutscher Nation und 7) der Turcopelier, Englischer Nation.

Der Admiral (General der Galeeren) ist nicht mit dargestellt, da seine Stelle Anfangs nicht an eine bestimmte Zunge gebunden war. Erst später, als man zu dieser hohen Würde Italiener berief, wurde der Admiral, als Repräsentant seiner Zunge, ebenfalls auf dem Conventsiegel angebracht. Der Vertrag des Ordens mit Kaiser Karl V. vom 15 April 1530. bestimmt ebenfalls ausdrücklich, dass der Admiral stets ein Italiener sei oder wenigstens eine dem Könige von Spanien und Sizilien unverdächtige Person. In der Folge wurden jedoch diese Gewohnheiten nicht immer beobachtet, sondern, wie bei einem kriegerischen Orden wohl natürlich, die wichtigen Stellen, ohne Unterschied der Nation, den würdigsten Rittern verliehen ¹.

Auf der Rs. des Siegels hat man gewöhnlich einen Kranken in dem Ordenshospitale erkannt, denn bekanntlich war der Orden durch Kaufleute aus Amalfi gegründet worden, welche zu Jerusalem, in der Nähe des heiligen

¹ Schon bei der ruhmvollen Vertheidigung von Rhodos unter Peter d'Aubusson, im J. 1420, kommandirte ein Brandenburger, Rudolph von Werdenberg, die Reiterei, statt des Turcopeliers, welchem dieses Amt eigentlich zukam.

Grabes, ein Johannes dem Täufer gewidmetes Hospital und Bethaus zur Aufnahme der Pilger errichtet hatten. Auch Hr. Dr. Friedlaender, verleitet durch die ungenauen Abbildungen bei Paoli, theilt diese Ansicht ¹. Unsere Bulle jedoch, so wie eine spätere, welche uns vorliegt, zeigen deutlich, dass die auf der Rs. vorgestellte Person mit einem Heiligenschein versehen ist, daher unmöglich einen Kranken im Hospitale vorstellen kann. Das Grab des Heilands darf man hier wohl nicht gut annehmen, zumal, wie wir gesehen, dasselbe auf dem Siegel des Patriarchen von Jerusalem dargestellt ist. Auf fast allen Münzen des Ordens, welche während seines Aufenthaltes auf Rhodos geschlagen wurden, erscheint aber sein Schutzpatron, Johannes der Täufer und dessen Grab, glauben wir, ist das auf der Rs. unserer Bulle dargestellte. Das abgeschlagene Haupt des Heiligen war, alter Sage gemäss, mit dem Rumpfe wieder vereinigt worden.

Noch sind die Buchstaben zu erklären, welche auf der Hs. neben und unter dem Patriarchenkreuze angebracht sind. **A** ist deutlich, **ω** ist aber nichts weiter als ein etwas entstelltes Omega; beide Buchstaben beziehen sich daher auf die bekannte Bezeichnung Christi als das **A** und das **Ω**, der Anfang und das Ende, und beweisen, dass das Kreuz, dem man zum Andenken an den ursprünglichen Sitz des Ordens, die Form des Patriarchenkreuzes gegeben hat, das Kreuz Christi bedeutet.

Was ist aber das **M** unter dem Kreuze, welches sich auch auf anderen Siegeln, z. B. auf dem oben erwähnten Elion's von Villeneuve, so wie auf Aspern der Meister Fulcho von Villaret und Johann Baptist Ursino, ² an derselben Stelle findet? Als einen Münzmeisterbuchstaben

¹ L. c. S. 10.

² Pinder und Friedlaender, Beiträge zur älteren Münzkunde Tf. III, B und L. c., Tf. I N^o 8.

dies **m** anzuschen (wie vielleicht das gekrönte **σ** auf den halben Aspern von Johann Ferdinand de Heredia) ist unstatthaft, es würde als solcher nicht an dieser Stelle und überhaupt auf Siegeln gar nicht angebracht sein. Dazu kommt noch, dass dies **m** sich auf dem Aspro Fulcho's (1309 — 1317), der Bulle Elions (1319 — 1346) und den Aspern Johann Baptist's (1467 — 1476) findet, welche durch einen Zeitraum von etwa 150 Jahren getrennt sind.

Soll sich dieses **m** nicht auf die der Jungfrau Maria geweihte Kirche beziehen, welche die Kaufleute aus Amalfi bereits im J. 1048 zu Jerusalem gründeten und die das Muttergebäude aller nachherigen Ordensbesitzungen war? Symbolisch würde demnach das **m** die Kirche der heiligen Maria der Lateiner, gewissermassen das Fundament des Ordens, andeuten, das Kreuz den in Jerusalem errichteten Orden selbst und das **A — ω** den Heiland, dessen Dienste der Orden geweiht war.

Auf der Bulle aus neuester Zeit sind diese Buchstaben missverstanden: das **m** ist zu einem Hügel geworden, auf welchem sich das Kreuz erhebt. Die Enden des letzteren sind nicht mehr ausgeschweift, sondern laufen grade aus; das **A** ist bis zur Unkenntlichkeit entstellt und das **ω** ist eine Art Beutel geworden, welcher von den Händen des betenden Grossmeisters herabhangt. Letzterer ist übrigens nicht von sieben, sondern von acht Conventualen umgeben, welche sämmtlich mit dem achtspitzigen Kreuze geschmückt sind ¹.

¹ Wie oft und wie sonderbar ältere Siegeltypen auf späteren Stempeln entstellt wurden, davon lassen sich zahlreiche Beispiele anführen. So finden wir auf dem grossen Siegel Witold's von Litthauen die stehende Figur des Fürsten selbst, wie sie auf älteren Siegeln angebracht war, als Wappenbild. S. v. Köhne, in den Mémoires de la Société d'Archéologie & de Numismatique I, pag. 356, Taf. XX.

4. *Volkshaupt und Vertheidiger von Siena. — Wachs-
siegel.*

* CAP. POPVLI: ET. DEFENS: LIBERT. REIP. SENEN:
HENRICO: II: AVSP. (Capitaneus populi et defensores
libertatis reipublicae Senensis Henrico II auspice). Die
Römische Wölfin linkshin, den Kopf wendend zu den
unter ihr sitzenden und an ihren Zitzen saugenden
Zwillingen Romulus und Remus. Darüber, in dem durch
Sterne bezeichneten Himmel, das von Cherubim getragene
Brustbild der Jungfrau Maria, mit Heiligenschein, die
Hände gefaltet. Ihr weit wallender Mantel dehnt sich
über die Cherubim aus.

Durchmesser: 45 Millimeter ¹.

Verschiedene Unruhen in Siena hatten die Ein-
mischung Karl's V zur Folge gehabt, welcher im J. 1546
eine spanische Besatzung in die Stadt legte und durch
Vermittelung seines Abgesandten Don Diego de Mendoza
versuchte, festen Fuss in Siena zu fassen und hier einen
Anhaltspunkt seiner Macht in Italien zu gewinnen.

Die Bedrückungen der Spanier und die Liebe zu der
verlorenen Freiheit vermochten aber einen Theil des
Sienensischen Adels, eine Schaar fremder, meist fran-
zösischer Söldner zu dinge, welche die durch florenti-
nische Truppen unterstützten Spanier, nach blutigem
Kampfe aus der Stadt vertrieben (1552). — Eine neue
Verwaltung von 33 Personen unter dem Titel: Volks-
hauptmann und Regierung der Republik Siena (Capitaneo
del Popolo e reggimento della repubblica di Siena) wurde
eingesetzt und der Schutz des französischen Königs Hein-

¹ Herr C. Rollin in Paris, besitzt einen silbernen Siegelstempel
mit ganz gleicher Vorstellung. Wir haben denselben jedoch
nicht mit unserem Abdruck vergleichen können und sind daher
nicht im Stande zu behaupten, dass letzterer von jenem Stem-
pel entnommen sei.

rich's II nachgesucht, für welchen der Cardinal von Ferrara, D. Hippolit von Este die Statthalterschaft übernahm¹. Bald machte man neue Reformen, nach welchen die Regierung auf einen Capitaneo, nebst seinen Räthen und Bannerträgern (Gonfalonieri) von sechsmonatlicher Gewalt, auf Mitglieder einer Signoria, von dreimonatlicher und einen Zwanziger-Ausschuss von zwölfmonatlicher Gewalt übergeng.

Inzwischen rüstete man sich auch zur Vertheidigung, denn Karl V liess nicht lange auf sich warten, um den ihm erwiesenen Schimpf zu rächen. Die Sienenser mit Hülfe der Franzosen, leisteten namentlich unter der Leitung des tapferen Piero Strozzi, eines vertriebenen Florentiners, einen Anfangs von Erfolg gekrönten Widerstand. Strozzi, welcher durch die schwache Regierung in der Vertheidigung der Stadt und ihres Gebietes gehindert wurde, bewirkte, dass am 7^{ten} October 1554 eine von ihm und den französischen Abgesandten erwählte Commission von acht Mitgliedern eingesetzt wurde, welche sich namentlich mit der Vertheidigung der Stadt beschäftigen sollte. Gewählt wurden: Mario Bandini, Girolamo d'Andrea Spanorchi, Claudio Tolommei, Febo Turamini, M. Antonio Amerighi, Enea Savini, Andrea Trecherchi und Pierantonio Pecci. Ihre Gewalt sollte sechs Monate, d. h. bis zum März 1555 dauern².

Dies ist die Regierung, welcher unser Siegel angehört, das demnach in die Zeit vom 7 October 1554 bis Ostern 1555 fällt. Die ersten Defensores libertatis waren die acht erwähnten Personen. Diejenigen, welche ihnen im Amte folgten, sind nicht alle bekannt: Malavolti nennt von letzteren nur vier: Niccolo Sergardi, den Grafen Camillo d'Elci, Agostino Bardi und Lelio

¹ Malavolti, historia de'fatti e guerre de'Sanesi, III parte, libro IX.

² Malavolti, l. c., libro X.

Pecci, welche sich unter den Gesandten befanden, die mit Cosmo von Medici wegen der Überlieferung Siena's unterhandelten. Die Namen der ebenfalls nur auf sechs Monate gewählten Capitanei waren nicht zu ermitteln. Nach und nach verzweifelten aber die Sienenser an der Erhaltung ihrer Selbstständigkeit: die aus Frankreich erwartete Hülfe kam nicht an, wohingegen der mit Karl V verbündete Herzog Cosmo von Florenz seinerseits alle Minen springen liess, um Siena zu friedlicher Unterwerfung zu nöthigen. Durch seine Vermittelung kam am 30 April 1555 ein für die Bürger sehr vorteilhafter Vertrag zu Stande, nach welchem sie sich zwar dem Kaiser unterwerfen mussten, jedoch volle Verzeihung erhielten und in allen ihren Rechten und Privilegien bestätigt wurden ¹.

Die Franzosen und mit ihnen 78 Sienensische Bürger, welche sich dem Kaiser nicht ergeben wollten, verliessen die Stadt und gingen nach Montalcino, wo letztere, unter dem Schutze König Heinrich's II, noch vier Jahre lang ihre Unabhängigkeit behaupteten, bis im J. 1559, im Frieden von Château-Cambrésis, Siena und sein ganzes Gebiet dem Herzoge von Florenz überlassen wurde. Die mit den alten Sienensischen Insignien in Montalcino geprägten Münzen in Gold, Silber und Kupfer ² sind die letzten Denkmäler der Freiheit Siena's.

Es bleibt uns noch übrig, einige Worte über die Vorstellung unseres Siegels zu sagen. Sie zerfällt in zwei Gruppen: 1) in die Wölfin, das bekannte Symbol Roms, welches schon auf Denaren der alten Republik angebracht erscheint. Siena hatte vielleicht im XII oder zu

¹ Malavolti, III parte, libro X, in fine.

² Bellini, de monetis Italiae non devulg. diss. II p. 232. diss. postr. Tf. XIX, diss. novissima, Tf. XIII. Leblanc p. 232. Cavedoni, Revue de la numism. franç., XII, p. 117 &.

Anfange des XIII Jahrhunderts dies Wappenbild angenommen, da es prätendirte, eine von Rom, selbst schon zur Zeit des ersten Consuls Brutus, gegründete Stadt zu sein. Wenigstens war es mehrmals von Rom aus colonisirt worden ¹, Grund genug für die eitlen Sienenser ² sich des gedachten römischen Emblems zu bedienen und es fast in allen Winkeln der Stadt aufzustellen. Auf den Münzen Sienas finden wir die römische Wölfin mit den Zwillingen, jedoch nicht vor dem XVI Jahrhunderte, also aus der letzten Zeit der Freiheit, während der Republick zu Montalcino und in den ersten Jahren der Vereinigung mit dem Herzogthume Florenz.

2) Die Jungfrau Maria, im oberen Felde unseres Siegels, bezieht sich ebenfalls auf ein historisches Factum; sie erinnert nämlich an den berühmten Sieg der Sienenser über die Florentiner, bei Mont'aperto, im J. 1260, wo 11,000 Italiener und 3,500 Deutsche, die mehr als dreifache Übermacht des mächtigen Florenz in die Flucht schlugen und mehr Gefangene heimbrachten, als die Zahl der Sieger selbst betrug. Die Sienenser schrieben diesen grossartigen Erfolg der Jungfrau Maria, ihrer Beschützerin, zu und beschlossen, dem alten Namen ihrer Stadt: Sena vetus, noch: Civitas Virginis hinzuzufügen. Auch erneuerten sie das alte Gesetz, vermöge dessen jeder Bewohner Siena's, der das sechzehnte Jahr überschritten hatte, verpflichtet war, am Abende vor dem Feste der Himmelfahrt Mariä, der ihr geweihten Hauptkirche der Stadt, ein Pfund reinen Wachses darzubringen; die Bewohner des Stadtgebietes wurden zu ähnlichen Spenden angehalten und ausserdem ein feierlicher Aufzug

¹ S. Malavolti, parte I, lib. I, pp. 4, 6, 7 &.

² Wir erinnern an die Worte des unsterblichen Dante, Inferno XXIX:

— Hor fu giamai
Gente sì vana come la Sanese.

der Magistratsmitglieder und Bürger angeordnet ¹. Auf den Münzen Siena's wurde die Jungfrau Maria aber erst seit dem XVI Jahrhunderte angebracht ². Die Lilie zu Anfang der Umschrift, bezieht sich auf das Protektorat des Königs von Frankreich.

5. *Walpurgen-Abtei zu Eichstädt. — Wachssiegel.*

✠ SIGILLVM ✠ ABBATISSÆ ✠ ET ✠ — ✠ CONVENTVS ✠
IN ✠ QVATVOR ✠ Innerhalb einer zierlichen Einfassung, welche aus zwei grösseren und zwei kleineren Bögen besteht, das Brustbild der heiligen Walpurga, bis zum Schoosse sichtbar und gleichsam als auf einem Söller stehend, vorgestellt. Sie ist mit Krone und Heiligenschein geschmückt; ihr langes Haar wallt bis auf den Rücken herab. Das Untergewand ist einfach, das mit weiten Ärmeln versehene Obergewand ist hingegen mit ausgehäktem Rande verziert und von einer kreuzförmigen Spange zusammen gehalten. In der Rechten trägt die Heilige einen Palmzweig, in der Linken das geöffnete Evangelienbuch, in welches sie hineinschaut. Neben dieser Vorstellung, auf zierlich flatternden Bändern: *SANCTA — WALPVRGA* und darunter, in einem unten zugespitzten Schilde, das Wappen der Abtei: drei Leoparden.

Durchmesser: 57 Millimeter.

Dieses vorzüglich anmuthig entworfene und zierlich ausgeführte Siegel stammt aus dem Ende des XV oder dem Anfange des XVI Jahrhunderts. Die Figur der Heiligen ist von wunderbarer Schönheit; sie verräth den Stil der um diese Zeit mit Recht so bewunderten Ausburgischen Kunstschule ³.

Das Siegel selbst wurde für die Aebtissin und den Convent des reichen Benedictiner-Frauenklosters der h.

¹ Malavolti, parte II, libro I, p. 20, 21.

² S. Bellini, terza dissert. N^o 10 — 12.

³ S. Kugler. Handbuch der Kunstgeschichte, 2 Aufl. S. 820.

Walpurga gefertigt und sollte, da auf ihm der Name der Aebtissin nicht angegeben ist, für längeren Gebrauch dienen. Das Kloster liegt auf einem felsigen Berge; die Kirche enthält die Brustgebeine der Heiligen, welche von Zeit zu Zeit das berühmte und zu Curen verwendete Walpurgisöl abgeben.

Die heilige Walpurga, auch Gualburg, Falburg u. s. w. genannt, war die Tochter eines reichen Mannes in der Grafschaft Wessex, welcher zur Zeit des Königs Ina (689—726) sich taufen liess und nach Rom wanderte. Ihre Brüder waren der h. Willibald, erster Bischof von Eichstädt und der h. Gunibald (Wunibald), beide Gefährten ihres Verwandten, des h. Bonifaz, welcher in Deutschland das Christenthum verbreitete. Walpurga wurde im Kloster zu Winburn erzogen, wo sie mehr als zwanzig Jahre zubrachte. Dann kam sie mit einigen Gefährtinnen, auf des h. Bonifaz Bitte, nach Deutschland, in das neu gegründete Kloster zu Bischofsheim. Inzwischen erbaute Gunibald, nicht fern von dem von ihm errichteten Kloster zu Heidenheim, um 754 auch ein Frauenkloster, wohin seine Schwester als Vorsteherin gerufen wurde. Hier lebte und wirkte Walpurga segensreich bis zu ihrem Tode, am 25 Februar 780. Ihre Gebeine wurden im J. 870 unter Otgar, dem siebenten Bischofe, nach Eichstädt gebracht und daselbst in dem ihr geheiligten, neu gegründeten Kloster beigesetzt. Ausser in Eichstädt wird die h. Walpurga auch an anderen Orten Deutschlands, der Niederlande (sie ist Patronin von Brügge, Furnes, Oudenarde und Ypern), Englands und Frankreichs verehrt.

Das Wappen des Stiftes, drei Leoparden, deutet wahrscheinlich durch seine Aehnlichkeit mit dem Englischen Wappen, auf die Herkunft der Heiligen aus England.

G. v. Kämmerer.

MISCELLEN.

Russland. Nach dem offiziellen Rapporte S. E. des Herrn Ministers den Volksaufklärung für 1850, befanden sich in folgenden, dem Ministerium angehörigen Instituten, numismatische Sammlungen: 1) auf der Universität zu St. Petersburg, mit 2,773 Ex. 2) auf der Universität zu Moskau, mit 14,213 Ex. 3) im Demidowschen Lyceum, ebendasselbst, 740 Ex. 4) auf der Universität zu Charkow, mit 21,869 Ex. 5) auf der Universität zu Kiew, mit 24,541 Ex. 6) auf dem Fürstlich Besborodkoschen Lyceum, ebendasselbst, mit 218 Ex. 7) auf der Universität zu Kasan, mit 14,653 Ex. 8) auf der Universität zu Dorpat, mit 5,781 Ex. 9) auf dem Richelieuschen Lyceum, zu Odessa, mit 1,420 Ex. 10) auf der Hauptbibliothek zu Warschau, mit 4,462 Ex. 11) auf der Akademie der Wissenschaften zu St. Petersburg, mit 17,001 Ex.

Hannover. Bei Gelegenheit der Bewilligung des Baues einer neuen Münze mit 75,600 Thalern, wurden den Ständen Details über die seit 1817 von den Hannoverischen Münzstätten zu Clausthal und Hannover geschehenen Ausmünzungen vorgelegt, welche nicht ohne allgemeines Interesse sind, da die Münze in Hannover nach denen zu Wien und Berlin, den grössten Betriebsumfang in Deutschland hat. Seit den Jahren 1817 bis 1850 sind nämlich in Hannover geprägt:

- 1) In Gold: doppelte, einfache und halbe
Pistolen..... 39,991,800 Thlr.
- 2) In Silber..... 5,531,082 „
- 3) In Kupfer..... 43,302 „

Die ungemein starke Goldmünzung erklärt sich durch die günstige Lage Hannovers für eine solche, denn Norddeutschland ist ein starker Markt für Gold, zu dessen Ausprägung nur die Münzen von Altona, Hannover und Braunschweig geeignet sind, da die Preussischen Friedrichsd'or wegen ihres künstlichen Curses zu $5\frac{2}{5}$ Thalern, nicht zur Handelsmünze taugen. Der Gewinn beim Ausmünzen, der durch den Unterschied der Preise, wozu die Metalle gekauft und als Münzen verwerthet werden, entsteht, beträgt beim Golde gewöhnlich

1 Thlr. 6 gGr. 8 Pf. für die Mark; beim Silber nur 4 gGr. für die Mark. Was die Silberprägung anlangt, so producirt der Harz jährlich 48,000 Mark, d. h. für 672,000 Thlr. Die Silberprägungen geschahen:

Stücke.	Thalerfuss.	Thaler.	
$\frac{1}{1}$	im 14	= 2,190,096	(erst seit 1839 — mit Ausnahme von 44,000 Thlr. im J. 1834/35 geprägter sehr kleiner und feiner Thaler, die beinahe sämmtlich verschwunden.)
$\frac{2}{3}$	» 12 »	334,352 $\frac{2}{3}$	(1817/20, 1826/27 und 1828/29. 1820/22.)
$\frac{1}{6}$	» 13 $\frac{1}{5}$ »	25,046	(1833/34, 1840/42 und 1844/47.)
$\frac{1}{6}$	» 14 »	132,067	(bis 1824/25.)
$\frac{1}{12}$	» 13 $\frac{1}{3}$ »	1,364,644	(seit 1834/35.)
$\frac{1}{12}$	» 14 »	834,794 $\frac{1}{3}$	(seit 1817/18, 1825/28, 1829/30 und 1834/42)
$\frac{1}{24}$		344,050 $\frac{1}{6}$	(1817/20)
$\frac{1}{36}$		12,451	(1842/50)
$\frac{1}{48}$		47,627	(1818/41, ausser 1823/25 1826/27, 1828/30 und 1833/34.)
$\frac{1}{72}$		91,907	

Ausserdem sind Ostfriesische Stüber-Stücke für 5959 Thlr. (1822/24) und Oldenburgische 1, 3, 4 Grotenstücke für 48,075 Thlr. (1836/37, 1839/40 und 1848/50) geprägt. Die Münzprägungen in Clausthal haben seit 1849 aufgehört, und die Münze zu Hannover beschäftigt seit dieser Zeit nie weniger als zwanzig Arbeiter. Die Münzprägungen haben seit 1817, ausser der Anschaffung von Maschinen, einen Reingewinn von 265,000 Thlr. geliefert. Das Hannoverische Gepräge sowohl der Gold- und Silber-, als selbst der Kupfermünzen, ist anerkannt eins der vorzüglichsten in Deutschland. (Nach der Augsburger Allgemeinen Zeitung, 1851, N^o 194)

Münzen des Sir James Brooke. — Sir J. Brooke, Radscha von Sarawak, an der Küste von Borneo, Grossbritannischer General-Consul beim Sultan von Borneo und Statthalter der neuen Colonie Labuan, einer kleinen Insel auf der Ostseite von Borneo, liess schon im J. 1841, zur Erleichterung des

kleinen Verkehrs Kupfermünzen schlagen, welche in Europa ziemlich selten sein dürften. Sie zeigen auf der Hs. einen links schreitenden Dachs (*Mydaus meliceps*); darunter J. B. (James Brooke) und im Bogen: SEPT 24 1841, wahrscheinlich das Datum, an welchem Sir Brooke zum Radscha ernannt wurde. Die Rs: enthält in Arabischer Schrift die Werthbestimmung:

س^١ات كع 1 Kopeng und die Jahreszahl der Hedschra 1247 = 1841 nach Chr.

Sir Brooke, zum Baronet erhoben, leistete dem Handel einen grossen Dienst durch die mit Hülfe einiger Kriegsdampfer der Ostindischen Compagnie, glücklich vollführte Bezwungung der seeräuberischen Dyaks (*Deyaks*), im J. 1849. Auf eine deshalb von sogenannten Philanthropen erhobene Anklage, wurde er am 10 Juli 1851, im Unterhause, glänzend freigesprochen.

Schweizer Münzwesen. Bern. d. 23 Nov. 1851. Unsere vielgeliebten Batzen, Rappen u. s. w. wandern also in den Schmelztiegel, und die wenigen überbleibenden werden, statt die geschäftigen Träger des Verkehrs zu sein, nur noch das elegische Interesse der Numismatik gewähren. In letzterem Sinne hat Herr Gerold Meyer von Zürich, noch ein mal Revue gehalten über das abdefilirende Heer und gefunden, dass seit den frühesten Zeiten bis 1850, im Ganzen 670 einheimische Münzsorten in der Schweiz circulirt haben, von denen 118 Goldmünzen und 552 Silber- und Billonmünzen waren, und welche aus 54 verschiedenen Münzstätten hervorgingen, nämlich von 12 geistlichen Herren und von 42 Städten, Cantonen und weltlichen Herren. Dem langen Namens-Verzeichnisse entheben wir nur einige charakteristische: Albus, Angster, Assis, Blutzger, Böebe, Dieben, Diebthaler, Gringalet, Oertli, Parpagnols, Pincullus, Plapparte, Spagürli u. s. w. An die Stelle dieser aller sind nun blos 9 Sorten getreten, deren Werth zwischen Cinq Francs und 1 Centime liegt ¹. Das Missfallen an den neuen Fünffrankenstücken ist so gross, dass ernstlich davon die Rede ist, es bei den 100,000 Stück, welche bereits geprägt sind, bewenden und einen anderen Stempel

¹ Dieselben sollen im nächsten Hefte näher beschrieben werden.

anfertigen zu lassen. Die Billonmünzen von 20 und 10 Centimes wurden bekanntlich aus einem bisher ungebräuchlichen Metall, nämlich aus Neusilber mit einem Zusatz von Silber, dargestellt, eine Mischung, deren grosse Härte für die Laminirung und Prägung bedeutende Schwierigkeiten darbot, andererseits aber die Dauerhaftigkeit des Gepräges garantirt, indem wirklich bei wochenlangem Wälzen und Schütteln der verschiedensten Münzsorten in demselben Fässchen, diese Billonmünzen allein unversehrt blieben, während ihre edleren Gefährten sich ganz abgeschliffen zeigten. Weniger befriedigt die Farbe dieses Nickelmetals, dessen weiss und röthlich schillernden Glanz manche unserer misstrauischen Bauern geradezu als ein Symptom der Falschheit erklären.

MÜNZFUNDE.

Münzfund zu Bokoff.. — Am 3 Juni 1851 fanden Bauern des Dorfes Bokoff, im Kolomenskischen Distrikt, am Ufer des Flüsschens Asarowka, gegen 500 kleine Silberkopeken, von denen sie 300 einem unbekannten Manne, für 3 Rubel Silber verkauften, 188 aber bei der Ortspolizey deponirten. Alle diese Münzen waren wohl erhalten: die Mehrzahl gehörte den Zaren Johann III und IV an, mit dem Reiter auf der Hs. s. Chaudoir, aperçu sur les monnaies russes, pl 5, N^o 5, 6, 7, 10, 11 u. s. w.; eine zeigt auf der Hs. drei und auf der Rs. eine Blume (Chaudoir, ibid. N^o 2.) S. Журн. Мин. Нав. Просв. 1851, Sept. S. 94, 95.

Bern. November, 1851. — Neulich wurden 2250 Stück Römische Münzen in einem groben irdenen Topfe unter einem Baume bei Arlesheim (Cant. Basel) gefunden. Die meisten sind von Kupfer, viele aus sogenanntem gekochten Erz (Bronze saucé) und gehören grösstentheils den Römischen Kaisern von Gallien bis Probus an (fallen also in die Jahre 253 bis 282 n. Chr.) nämlich 566 Stücke dem Gallienus, 440 dem Claudius Gothicus, 246 dem Probus, dann ebenfalls zahlreiche Exemplare der Salonina, dem Posthumus, Victorinus, Tetricus Vater und Sohn, dem Quintillus, Aurelian, der Severina, dem Tacitus, und Florianus. Wahrscheinlich hat ein Bewohner jener Gegend, bald nach dem Tode des Probus,

wo die Einfälle der Barbaren wieder begannen, seine Habe, um 285, dort vergraben. Dass in jener Zeit auch der Ort der jetzigen Stadt Basel schon von Angehörigen des Römischen Reiches bewohnt war, bestätigt ein neulich auf dem Hügel von St. Martin gemachter Fund, wo mit einem Skelette Münzen von Valentinianus I, Tetricus dem Vater und Claudius Gothicus zum Vorschein kamen.

Zu Uriage in Frankreich (departement de l'Isère) fand man im J. 1850 unter verschiedenen Trümmern Römischer Gebäude, eine grosse Anzahl Münzen, namentlich der Kaiser Domitian, Nerva, der Faustina, des Alexander Severus, Gordian's III u. s. w.

Wichtiger ist ein Fund über welchen der Hr. Marquis de la Grange am 27 December 1850 dem Institut de France eine Mittheilung machte. Er bestand aus 170 Merowingischen Silberdenaren, gefunden in der Gemeinde Plassac, bei der Stadt Blaye (depart. de la Gironde). Dieser Fund ergibt für die Geschichte der Merwingischen Silbermünzen eine grosse Anzahl neuer Lokalitäten und mehr als 30 noch unbekannte Münzmeister. Hoffen wir, dass der gelehrte Hr. Marquis bald eine vollständige Beschreibung dieses merkwürdigen Schatzes veröffentlichte.

Im Sommer 1850 entdeckten Arbeiter im Walde von Breteuil etwa 2000 Münzen aus der Zeit der Kaiser Postumus und Gallienus. Leider haben wir über diesen ansehnlichen Fund keine Einzelheiten ermitteln können.

Zu Kersahout, bei Gâvre (Loire Inférieure) fand man im vorigen Jahre ein irdenes Gefäss mit einer grossen Menge Kupfermünzen aus der Zeit der Kaiser Severus, Diocletianus, Constans, Maximian u. s. w.

Am 3 Juni desselben Jahres entdeckte man unter dem Fussboden der kleinen Kirche zu Peschadoires, Gebiet von Thiers (Puy-de-Dôme) einen kleinen Schatz von 30 Goldstücken, aus dem Ende des dreizehnten und dem vierzehnten Jahrhunderte, welche für den bescheidenen Preis von 430 francs dem Museum Calvet zu Avignon überlassen wurden. Die seltensten Stücke sind: ein Florin Florentinischen Gepräges, mit dem Worte FRANTIA (von Leblanc dem Könige Johann

zugeschrieben), ein Florin von Johann I, Bischof von Saint-Paul-trois-Châteaux (1349—1361), drei Florine von Raymund III oder IV von Orange, einer von Peter IV von Aragon, Grafen von Provence (1336—1387) u. s. w. (S. Revue arch. VIII^e Année, S. 335.)

Bei Senj in Dalmatien, fand im J. 1849 ein altes Weib unter den Ruinen eines Türkischen Bergschlosses, ein Siegel des Bosnischen Königs Twardko (Twertok). Es ist von Kupfer und zeigt eine meisterhaft gravirte Abbildung des St. Georg zu Ross, mit der Lanze den Drachen durchbohrend. Unter dem Haupte des Heiligen befindet sich die Königskrone. Die Umschrift lautet: TVARTVS · I · D · G · RAS (ciae) · ILLI(riae) · DAL(matiae) · ET CRO(atiae) · REX. Der Praetor von Senj, Burati, erwarb das Siegel und schickte es seinem Sohne nach Wien, von wo hoffentlich bald eine ausführliche Mittheilung über dasselbe erfolgen wird (s. Deutsches Kunstblatt, 1850, S. 24.)



LETTRE

AU RÉDACTEUR DES MÉMOIRES, SUR DEUX MONNAIES INÉDITES DE SYRIE ET D'ARMÉNIE.

(Pl. XXI N° 1 et 2.)

Il n'y a pas longtemps, cher ami, que je vous ai fait passer des empreintes de quelques médailles rares; je suis à même aujourd'hui de vous communiquer encore celles de deux pièces remarquables.

La première est un tétradrachme que je me suis procuré depuis peu, il provient de Perse et sa belle fabrique ressemble parfaitement à celle des monnaies de Syrie, surtout d'Antiochus IV Épiphanes (176 à 164 avant J. C.)

D'un côté, cette belle monnaie offre une tête diadémée, tournée à droite, et derrière, le monogramme ϵ_A . Sur le revers, on voit le type ordinaire des monnaies de Syrie, savoir Apollon assis sur la cortine, tenant une flèche dans la main droite et appuyant la main gauche sur l'arc. Légende: **ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΚΑΜΝΙΣΚΙΡΟΥ—ΝΙΚΗΦΟΡΟΥ.**

Le cercle de grènetis qui entoure les deux côtés de la médaille, ne se trouve exceptionnellement que sur un tétradrachme d'Antiochus IV (gravé chez Duane, pl. IX N° 7), qui le premier a pris aussi sur ses médailles le titre de Nicéphore, ce qui me donne la conviction que l'époque où ce Kamniskire a régné, doit être peu éloignée de celle d'Antiochus V. Peut-être bien que pendant les troubles, qui agitèrent la monarchie à l'avènement d'Antiochus V Eupator, âgé de neuf ans, fils et successeur d'Antiochus IV, un satrape rebelle en Cilicie ou en Élymaïs, se déclara indépendant et prit même le titre de roi. Philippe et Lysias, se disputant

la régence du jeune roi, n'eurent pas le temps de s'occuper de cet adversaire, mais Démétrius I Soter, qui s'empara du trône, après avoir fait périr son neveu, en 161, et qui régna jusqu'en 150, trouva probablement l'occasion d'étouffer promptement cette rébellion.

La grande ressemblance de fabrique qui existe entre mon tétradrachme et celui des anciens médaillons de Tarsus en Cilicie, me confirme dans l'opinion que Kamniskires était un roi éphémère de ces contrées. Quant à son nom, je pense que *Ka* est ici pour *Kaï* (*Kaïanien*), *Mniskires* est la transcription grecque du nom persan *Minotschehr* (germen coeleste). En réunissant ces deux noms, on aurait en persan: *Kaïminotschehr*, qu'on peut traduire par *Kaïanien, d'origine céleste*.

On sait le prestige que pouvait avoir encore à cette époque dans les pays iraniens la descendance des grands rois Achéménides—ne serait-il pas possible que ce nom eût été pris par un satrape rebelle aux rois de Syrie, seulement lors de sa rébellion, et que parmi les Grecs il ait été désigné par un autre nom que nous ignorons?

Silvestre de Sacy (Mém. sur div. antiq. de la Perse, p. 248, 249) affirme que les noms analogues à notre Kamniskires, p. e. le Mnaskires de Lucien (Macrob.), le Moneses ou Monneses des historiens romains, le Manisaros de Dion, le Manazir ou Manadzehr de Moïse de Khorin, sont tous dérivés du Minotschehr persan ou pehlevi.

Je conclus de la fabrique de cette médaille que Kamniskires doit avoir régné dans la Cilicie ou dans quelque contrée voisine et que l'époque de son règne ne peut pas être éloignée de 160 av. J. C., ce qui rend impossible l'identification de ce roi avec l'Arsacide incertain Mnaskires (peut-être le 10^e), ni avec le prétendu roi de l'Apolloniade, dont feu Mr. Koehler a si bien réfuté l'existence ainsi que celle de sa mère Arse.

Le petit chalkous de Tigrane représente le buste d'un roi d'Arménie de ce nom, couvert d'un casque et tourné à droite. Sur le revers, on voit un aigle tourné à droite et accompagné de la légende: **ΒΑΣΙΛΕΥΣ ΤΙΓΡΑΝΟΥ**.

Toutes les autres monnaies des rois d'Arménie, les représentent, ornés de tiaras. Cette particularité ainsi que le titre modeste de *roi*, au lieu de *grand roi* ou de *roi des rois*, et aussi la fabrique du chalkous, inférieure à celle des monnaies de Tigrane le Grand et même d'Artavasde, me font attribuer cette pièce au fils d'Artavasde qui fut placé sur le trône de l'Arménie par Tibère. Cet événement eut lieu par ordre d'Auguste, l'an 20 avant J. C.

Comme on ne connaît pas encore de monnaies de ce Tigrane, l'attribution que je propose n'est pas certaine : mais il m'a semblé, que si un roi d'Arménie peut s'être abstenu de se faire représenter sans la tiare ou couronne de ses ancêtres, c'est bien ce Tigrane, qui l'avait reçue de la main d'un étranger, d'autant plus, que le fait de ce couronnement, humiliant pour les Arméniens, a été illustré d'ailleurs à cette époque par les monnaies romaines avec l'inscription: **ARMENIA CAPTA** ¹.

Il est possible aussi que Tigrane, élevé à Rome, ait moins tenu aux anciens emblèmes royaux de sa patrie. Le type du revers paraît également faire allusion à la dépendance de Tigrane envers l'empereur, qui l'avait placé sur le trône.

Tigrane, le jeune fils du Tigrane en question et marié à Érato, est figuré sur sa monnaie avec la tiare et l'épithète de *roi des rois* ²; mais ce prince était plus attaché aux Parthes qu'aux Romains, qui l'ont bientôt détrôné.

Tiflis, 13 Novembre 1851.

J. de Bartholomaei.

¹ Eckhel, Doctr. num. vet. VI, p. 98.

Die Gestade des Pontus Euxinus

VOM ISTER BIS ZUM BORYSTHENES

in Bezug auf die im Alterthume dort gelegenen Colonien.

(Schluss ¹).

II. Das Gestade des Pontus Euxinus von der Dniepermündung bis zum Dniesterlimane.

Ehe wir an den zweiten Theil unserer Abhandlung gehen, müssen wir uns gegen den Vorwurf der Ungleichheit beider Theile zu einander, zu wahren suchen. Doch je auffallender dem geneigten Leser die Ausführlichkeit des ersten Theiles zur Kürze des zweiten sein muss, um so natürlicher wird dieses Missverhältniss durch die Umstände selbst erklärt. Vor allem muss ich bemerken, dass die Annahme zweier Theile uns deshalb passend erschien, um dem Leser die Uebersicht zu erleichtern, und ihn in einer bestimmten Ordnung und Richtung von einem Orte zum andern zu führen. Hiernach war die Eintheilung des Ganzen in zwei Theile mehr etwas Willkührliches, und nur dadurch für uns bestimmend, als wir im ersten Theile unsere Messungen von der Insel Leuce begannen, in zweiten aber die Insel Beresan als ersten festen Punkt anzunehmen gesonnen sind. Auch glaubten wir darin einen Grund für die zweigliedrige Theilung zu finden, dass wir in der ersten Hälfte uns hauptsächlich von Strabo und dem Anonymus leiten liessen, während wir in der zweiten den Arrian nebst dem Anonymus zu unseren Hauptführern wählen mussten.

¹ S. Bd. V, S. 361 und Bd. VI, S. 103.

Der Wechsel unserer Leiter wurde durch die Verhältnisse nothwendig gemacht, da Strabo's gewichtvolle Auctorität für das im zweiten Theile von uns zu behandelnde Gestade des Pontus Euxinus nicht benutzt werden konnte, weil er mit Stillschweigen über alle Punkte hingehet, die hier unsere Aufmerksamkeit in Anspruch nehmen werden. Indem wir nämlich den Dnieperliman als die östlichste Gränze unserer Abhandlung betrachten, gehen wir nicht einmal zum nahe liegenden Olbia, theils weil über die Lage der alten Stadt am rechten Ufer des Bugs, in der Nähe des jetzigen Dorfes Parutina, kein Zweifel obwalten kann, theils weil die so interessanten Reste und Alterthümer dieser alten Milesischen Colonie eine ausführlichere Behandlung verlangen, als wir sie in diesen Zeilen zu geben im Stande sind. Auch können wir um so eher Olbia mit Stillschweigen übergehen, als es in Bezug auf seine Inschriften, Münzen und übrigen Alterthümer von mehreren bedeutenden Gelehrten unserer Zeit einer gründlichen Behandlung gewürdigt worden ist, und als wir von dem begabten und gelehrten Sohne des auch als geistreichen und gründlichen Philologen hochgefeierten Grafen Ouwaroff eine alles umfassende Monographie von Olbia in kürzester Zeit zu erwarten haben, und dieselbe dürfte um so bedeutender sein, als ich mich bei meinem späteren Besuche von Olbia und der ganzen Gegend mit inniger Befriedigung überzeugt habe, dass die Forschungen des erlauchten jungen Grafen mit aller Gründlichkeit und möglichster Umsicht an allen Orten, die er besuchte, unternommen wurden.

Glauben wir auf solche Weise uns hinlänglich deshalb gerechtfertigt zu haben, dass wir in den Dniesterliman selbst nicht weiter eindringen, so müssen wir auf der anderen Seite nicht vergessen, dass wir in der Behandlung des für unseren zweiten Theil bestimmten Land-

striches an Stempkowski eine bedeutende Stütze gehabt, und bei ihm schon manches so erklärt finden, wie wir es selbst bei den obwaltenden Localverhältnissen zu erklären suchen werden.

Hier ist nämlich vor allen Dingen zu bemerken, dass das Litoral im Laufe der Jahrhunderte bedeutende Veränderungen erlitten, und dass namentlich die Limane, welche gegenwärtig durch Peresype von dem Meere getrennt erscheinen, im Alterthume mit demselben in directer Verbindung standen. Wir sagten schon oben, dass eine Abnahme des Wassers in den einzelnen Flussgebieten nicht abzuläugnen sei, und beweisen dieses theils dadurch, dass in hohen und breiten Flussbetten oft ein ganz kleiner Bach dahinrieselt, theils dadurch, dass die älteren Bewohner hiesiger Gegend einstimmig von einer sichtbaren Verminderung des Flusswassers erzählen. So z. B. erinnern sich noch Viele, dass man auf dem Peresype bei Odessa, wo jetzt eine gute Chaussée den von Nicolajew kommenden Reisenden nach Odessa führt, in alten Zeiten nur Wasser sah, und einen weiten Umweg ins Land hinein machen musste, um die heutige Metropole Südrusslands zu erreichen. Wenn dergleichen Veränderungen in wenig mehr als fünfzig Jahren vorgehen konnten, um wie viel natürlicher sind sie im Verlaufe vieler Jahrhunderte. Die Peresype bildeten sich dann erst, als die in die Limane einmündenden Flüsse ihre ursprüngliche reissende Strömung mit einer viel schwächeren vertauschten, und statt ihren Lauf mit ungeschwächter Kraft durch ihren Liman fortzusetzen, ihre Wasser in denselben still und ruhig abzuführen angingen. So lange sie ersteres zu thun im Stande waren, konnte das Meer ihrem Laufe kein Hinderniss in den Weg legen; als sie aber ruhiger zu fließen begannen, entspann sich der Kampf mit dem mächtigen Elemente, das durch vorgeschobenen Tribsand

der Flüsse jugendliche Kraft zu lähmen suchte und wirklich dermaassen lähmte, dass die früher so reissende Strömung nicht mehr das Meer erreichte, sondern nach gebrochener Kraft die eigene Unterjochung möglichst beschleunigte, indem sie zu dem vom Meere begonnenen Bau eines Peresyps das ihrige beitrug, und den früher ins Meer hinausgetriebenen Sand vor der Mündung liegen liess. Auf solche Weise müssen wir uns das Entstehen sämtlicher Peresype erklären und uns nicht wundern, wenn wir jetzt dort mit Wagen fahren, wo im Alterthume die Schiffe ihren Weg fanden. Aehnliches bemerkten wir schon bei den im ersten Theile unserer Abhandlung erwähnten Flüssen, aber wir glaubten dasselbe hier noch ausführlicher auseinander setzen zu müssen, da das, was dort erst im Entstehen ist, hier schon als vollendete Thatsache vorliegt..

Nehmen wir jetzt nach dieser kurzen Einleitung den Arrian¹ und den Anonymus² zur Hand, und messen wir von der kleinen Insel Beresan, die 60 Stadien oder 8 Millien d. h. $10\frac{2}{5}$ Werst vom Dnieperlimane entfernt liegt, so kommen wir nach Zurücklegung von 80 Stadien oder $10\frac{2}{3}$ Millien d. h. $13\frac{13}{15}$ Werst nach:

Odessus, wo nach Arrian ein Ankerplatz für Schiffe³ war. Die angegebene Entfernung führt uns an den Liman des Tiliguls, und wir müssen hier, den jetzigen Peresyp uns wegdenkend, mit Stempkowski⁴ die alte Stadt am linken Ufer des Limans, etwa eine Werst unterhalb der jetzigen Station Troitzkow oder Koblewka suchen. Die den Liman auf seinen beiden Längenseiten einschliessenden Höhen haben sich auf der Stelle, wo

¹ Peripl. Pont. Eux. § 20. ed. Gail, pag. 21 Huds.

² Ibid. § 13 ed. Gail, pag. 9 Huds.

³ l. l. ἐν Ὀδησσῷ ὄρμος ναυσίν.

⁴ Исѣдованія pag. 33.

Odessus stand, zu einem Hochplateau abgeflacht und eignen sich vollkommen zur Anlage einer Stadt, deren Existenz denn auch durch ein altes Fundament in der sonst steinlosen Gegend bestätigt wird. Wenn Herr von Muralt ¹ diese Annahme dadurch noch wahrscheinlicher machen will, dass man hier ein paar ex voto an den Achill und die Thetis gefunden habe, für welche er Boeckh ² citirt, so kann ich darüber nichts Bestimmtes sagen, da ich die Inschriften, von denen mein gelehrter Freund spricht, bei Boeckh nicht finde; doch nach den in ihnen vorkommenden Namen zu schliessen, werden wohl dieselben Inschriften zu verstehen sein, welche der Herr Professor Mursakewitsch in den Memoiren der hiesigen Gesellschaft für Geschichte und Alterthümer ³ publicirt hat, und welche 1836 und 1839 an der Stelle aufgedigrahen wurden, wo auch nach meiner Meinung das alte Odessus gestanden. Die bezeichneten, in denen mit keiner Silbe der Stadt Odessus oder ihrer Einwohner Erwähnung geschieht, scheinen indessen, wie auch schon Muralt vermuthet, vielmehr aus Olbia zu stammen und nur hierher gebracht worden zu sein, denn die Erwähnung von fünf Strategen und von der Feier öffentlicher Spiele lässt auf eine viel grössere Stadt schliessen, als Odessus gewesen zu sein scheint. Die allgemein bekannte Verehrung des Achilles von Seiten der Olbiopolitaner und die Wiederkehr mehrerer Eigennamen, die uns aus den bestimmt aus Olbia stammenden Inschriften bekannt sind, führt uns vielmehr nach dieser, viel bedeutenderen Coloniestadt der Milesier. Bei alle dem entscheiden wir uns in Bezug auf die Lage von Odessus doch für die obenbezeichnete Stelle am Ufer des Tili-

¹ Corpus Inscript. 2057^e und 2076^e.

² l. l. p. 189.

³ Записки Одесск. Общества Ист. о Древ. III I p. 278.

gulschen Limans. Der Tiligul ist nämlich der Axiaces der Alten, welchen Plinius¹ und Ptolemaeus² gleichfalls in diese Gegend setzen. Ob aber Ordessus bei Ptolemaeus³ und Ordesus bei Plinius⁴ mit dem Odessus des Arrianus und Anonymus ein und dasselbe sei, möchte ich, ungeachtet der allgemeinen Annahme⁵, noch in Zweifel ziehen. Halten wir nämlich die Maasse des Plinius und des Anonymus zusammen, so finden wir, dass ersterer⁶ von Tyras bis zum Borysthenes 120 römische Millien rechnet, während der andere⁷ vom Borysthenes bis zu Niconium nur 104 Meilen hat. Da beide unter dem Borysthenes die Ausmündung des Dnieperlimanes ins Meer verstehen, und auch in Bezug auf den Tyras wahrscheinlich wohl denselben Punkt annehmen, so ist der Unterschied von 16 oder 20 Millien (je nachdem man beim Anonymus von Niconium oder vom heutigen Dorfe Karolina aus rechnen will) sehr auffallend, zumal man bei Plinius, wenn er nicht auch nach der Küstenfahrt gerechnet, eher die Angabe einer geringeren, als grösseren Entfernung, wie beim Anonymus, erwarten durfte⁷. Man wolle dieses nicht dadurch erklären, dass

¹ Hist. Nat. IV. 26.

² Geograph. III. 10.

³ Geograph. III. 5. p. 82, 83: ὑπὲρ δὲ τὸν Ἀξιάκην ποταμὸν Ὀρδησσός.

⁴ Stempkowski Изслѣд. p. 39. Ukert Geograph. d. Gr. u. A. Scythien p. 441. Muralt l. l. p. 189. Forbiger's Handb. der alten Geograph. Th. III. 1129.

⁵ Plin. H. N. IV. 26: et a Tyra centum viginti millibus passuum flumen Borysthenes.

⁶ $8 + 10\frac{2}{3} + 21\frac{1}{3} + 12 + 12 + 40 = 104$.

⁷ Da 100 Millien des Plinius, nach unserer in der Einleitung gemachten Bemerkung, nicht vollkommen einer gleichen Zahl von Millien beim Anonymus entsprechen, so sind die $11\frac{2}{3}$ Werst, um welche die 100 Millien des Plinius grösser sind, dadurch zu erklären, dass dieser Schriftsteller die respek-

Plinius vom Thurne des Neoptolemus, der Anonymus von Karolina aus die Dniestermündung bestimmt habe. Plinius giebt ja von Ordessus aus die Entfernung an und kann da doch nicht von der südlichen Mündung der Dniesterlimans aus messen. Den scheinbaren Widerspruch löset indessen Plinius selbst, wenn er sagt: *mox Axiacae, cognomines flumini, ultra quos Crobyzi: flumen Rhode. sinus Sagarius, portus Ordesus*. In dem Axiaces haben wir schon oben den Tiligul wieder erkannt, im Flusse Rhode sehen wir mit Stempkowski¹ den Sasik, im Beresan den Sagaris des Ovidius², und erkennen, nachdem beide aus dem Norden kommende Flüsse ihre Wasser in dem Beresanschen Limane vereinigt, im Sinus Sagarius den Beresanschen Liman wieder. Dieser Liman steht jetzt noch mit dem Meere in Verbindung und ist an seiner Ausmündung noch heut zu Tage so bedeutend, dass man sich nicht genug wundern kann, wie die Griechen bei ihren in der Nähe angelegten Niederlassungen ihn ganz übersehen haben sollten. Denkt man sich den jetzt zu beiden Seiten des Limanes liegenden Sand vollends weg, so kann man an der Existenz einer Stadt oberhalb der Mündung kaum zweifeln. Diese muss Ordesus oder Ordessus gewesen sein, welches Ptolemaeus deshalb mit vollem Rechte nicht hart an den Axiaces hinsetzt, und das Plinius absichtlich gleich vor

tiven Limane, namentlich den Tiligulschen, mit einem grösserem Umfange, als der Anonymus, bei Messung des Litorals berechnete. Dieses war um so natürlicher, als zu Plinius Zeit, der 300 Jahre vor dem Anonymus schrieb, alle zwischen dem Tyras und Borysthenes gelegenen Limane viel weniger durch Versandungen beeinträchtigt wurden, tiefer ins Land hinein schiffbar waren und deshalb als integrierende Theile des Meeres betrachtet werden konnten.

¹ Мзсѣд. pag. 34.

² Pont. IV. 10, 47.

dem Borysthenes nennt. Die Aehnlichkeit des Namens veranlasste zur Identificirung. Dieses zugegeben, stimmen die Maasse des Plinius vollkommen mit denen des Anonymus, denn alsdann sind die differirenden 16 oder 20 Millien (d. h. nach russischen Maasse $22\frac{2}{3}$ oder $28\frac{1}{3}$ Werst) von Plinius für den Sagarischen Busen gerechnet worden, und dass dieses mit der Wirklichkeit stimmt, zeigt uns ein Blick auf die Karte, auf welcher der Berezansche Liman, von seiner östlichen und westlichen Mündung an bis zu der Vereinigung der Sasiks und des Beresans, reichlich so viel im Umfange hat. Somit haben wir Ordesus oder Ordessus auf der linken, d. h. der östlichen Seite des Berezanschen Limans in der Nähe des heutigen Alexandrodars.

Scopuli (Σκόπελοι) Von Odessus nach Scopuli rechnet der Anonymus¹, von welchem diese Ortschaft allein erwähnt wird, 160 Stadien oder $21\frac{1}{3}$ Millien d. h. $27\frac{11}{15}$ Werst, und diese Distanz bringt uns, wenn wir den Tilgulschen Liman mit einigen Wersten einrechnen, zum hohen Ufer bei der ersten Station Dofinowka, wo auf der Manganarischen Karte² noch heute das Vorgebirge gleiches Namens an der nördlichen Mündung des Dofinowkaschen Limans angegeben ist. Schon Stempkowski³ setzte hierher Scopuli, die Felsenstadt, von der übrigens gegenwärtig an dieser Stelle keine Reste mehr gefunden werden.

Istrianorum portus (Ἰστριανῶν λιμήν), der nach Arrian⁴ von Odessus 250 Stadien und nach dem Anonymus⁵ von Scopuli 90 Stadien oder 12 Meilen entfernt lag,

¹ Peripl. Pont. Eux. § 13 ed. Gail, pag. 9 Huds

² Karte N^o 2.

³ Исслѣдованія pag. 50.

⁴ Peripl. Pont. Eux. § 20 ed. Gail, pag. 21 Huds.

⁵ Peripl. Pont. Eux. § 13 ed. Gail, pag. 9 Huds.

verlegt Stempkowski ¹, da beide Autoritäten übereinstimmen (denn der Anonymus rechnet ja von Odessus bis Scopuli 160, und von da bis Istrianorum portus 90, zusammen also gleichfalls 250 Stadien), nach dem heutigen Odessa. Doch das mit Unrecht. Denn da von Scopuli bis Istrianorum portus 90 Stadien oder 12 Meilen d. h. $15\frac{3}{5}$ Werst vom Anonymus gerechnet werden, so widerspricht das nicht bloss der Wirklichkeit, sondern veranlasst auch Stempkowski ², bei Bestimmung der späteren Ortschaften, die Alten der Unrichtigkeit in ihren Angaben zu beschuldigen. Eine Uebereinstimmung mit der Natur und mit den Zeugnissen der Alten lässt sich dagegen aufs genaueste erlangen, wenn wir Istrianorum portus an der Westseite des Kujalitzkischen Limanes suchen. Ich erlaube mir hier, um meinen Lesern verständlich zu werden, eine kurze Beschreibung der Oertlichkeit.

Der Kujalitzkische Liman wird vom Hadschibeyschen durch einen hohen, zwischen ihnen liegenden Bergrücken geschieden, welcher zum Meere hin schroff, zu beiden Limanen aber viel sanfter abfällt. Auf der östlichen Seite dieses Bergrückens liegt der Chutor der Fürstin Chewachoff, auf der entgegengesetzten, zum Hadschibeyschen Liman hin, der Chutor des Herrn von Szemiot. Das vor diesem Bergrücken dem Meere zu gelegene Land, so wie dasjenige, welches sich zwischen den beiden Limanen und dem Meere gegenwärtig findet, ist eine Formation späterer Zeit und ganz verschieden von der Bildung des Erdreiches, welches die eben beschriebene Berghöhe charakterisirt. Während diese nämlich ihre Entstehung einer vorhistorischen Zeit verdankt, trägt die Niederung vor dem Bergrücken und den Limanen nur

¹ Исследов. pag. 50, 51.

² ibid. pag. 51.

zu deutlich den Stempel späterer Bildung an sich, und zwar einer solchen, wie wir sie im Verlaufe dieser Abhandlung bei fast allen Limanen mehr oder weniger kennen gelernt haben und die man mit dem Namen der Peresype bezeichnet. Hiernach ist gar nicht daran zu zweifeln, dass im Alterthume beide Limane mit dem Meere in unmittelbarer Verbindung standen, und dass die Wasser derselben den Fuss des jetzigen Bergrückens, der damals eine halbe Landzunge war, bespülten. Dieses zugegeben, gelangen wir von Scopuli nach Zurücklegung von $15\frac{2}{5}$ Werst¹, bei denen 2 bis 3 Werst für den Dofinowkaschen Liman, die übrigen für das Meergestade in Anspruch genommen werden, auf die Ostseite des von mir so eben genauer beschriebenen Bergrückens und zwar zum Lande, das zum Chutor der Fürstin Chewachoff gehört. Dass dies die Stelle für eine alte Ansiedelung gewesen, beweisen aufs unzweideutigste die früher dort gefundenen und noch gegenwärtig von mir selbst aufgelesenen Thonscherben, die an verschiedenen Stellen aus der Erde herausgegraben, unmöglich, wie Stempkowski² meint, dorthin von Anderen gebracht sein konnten. Stempkowski vermuthete bereits³, dass an diesem Platze, an welchem das Lokal ausserordentlich einladend für eine Hafenstadt sein musste, eine griechische Niederlassung existirt habe, allein da er einen befestigten Ort suchte und keine Reste von einem solchen fand, so verlegte er das Physca des Ptolemaeus⁴ hierher, was denn auch Muralt⁵ mit unrichtiger Angabe der Entfernung des Chutors der Fürstin Chewachoff von Odessa

¹ Stempkowski l. l. p. 50 berechnet die 12 Millien des Anonymus fälschlich zu 12 russischen Wersten.

² Исаѣдов. pag 60.

³ Ibid. pag. 58.

⁴ Geograph. III. 10.

⁵ lib. pag. 188.

als richtig und wahr annimmt. Dass Physca an einen ganz anderen Ort hinzusetzen sei, werden wir später unten wahrscheinlich zu machen suchen.

Isiacorum portus (Ἰσιζκῶν λιμήν), vom Hafen der Istrianer nach Arrian ¹ um 50 Stadien, nach der Angabe des Anonymus ² um 90 Stadien oder 12 Millien entfernt, ist nach der gewöhnlichen Annahme bisher stets an den Suchoi Liman, in welchen der Dalnik einmündet, unweit der deutschen Colonie Lustdorf hingesetzt worden. Dass es dort gelegen, sucht Stempkowski ³ zu beweisen, und obgleich er, um zu diesem Resultate zu gelangen, die Angabe Arrians, weil sie mit dem Anonymus nicht stimmt, für falsch oder verfälscht erklären muss ⁴, so hat Muralt ⁵ die Stempkowskische Hypothese doch als richtig angenommen, ohne zu erwägen, dass für dieselbe weder an jenem Orte gefundene Reste der Alterthums, noch die Oertlichkeit auch nur entfernt zu sprechen scheint. Doch abgesehen von diesem Uebelstande, ist nicht zu übersehen, dass Stempkowski ⁶, da er einmal sein Jaco so weit hinaufgesetzt, mit den späteren Maassen der Anonymus für Niconium gleichfalls in Verlegenheit kommt, und da diese mit seiner Hypothese nicht stimmen, auch den Anonymus eines Irrthums bezeichnen muss. Doch die von Stempkowski angenommenen Fehler sind weder Arrian und seinen Abschreibern, noch dem Anonymus zur Last zu legen, sondern rühren einzig und allein daher, dass Stempkowski den Hafen des Isiaker auf eine ganz falsche Stelle hinsetzt. Hierzu

¹ Peripl. Pont. Eux. § 20 ed. Gail, pag. 20 Huds.

² Peripl. Pont. Eux. § 13 ed. Gail, pag. 9 Huds.

³ Исѣдованіе pag. 52.

⁴ Ibid. pag. 51.

⁵ l. l. pag. 186.

⁶ Исѣд. pag. 53, 54.

wurde er durch die von einander abweichenden Angaben Arrians und des Anonymus veranlasst, allein wenn er, wie wir, Istriacorum portus auf der Berghöhe beim Chutor der Fürstin Chewachoff gefunden und von dort aus den Isiacorum portus zu bestimmen gesucht hätte, so würde er nicht bloss in seinen weiteren Forschungen keine Schwierigkeiten gefunden, sondern auch das Zeugniß Arrians nicht als falsch oder verfälscht bezeichnet haben. Beide Autoritäten führen uns nämlich, ungeachtet ihrer Abweichung von einander, vom portus Istriacorum nach dem heutigen Odessa, und dass dieses wirklich der Isiacorum portus der Alten gewesen sei, wird nun nicht schwer sein zu beweisen. Wenn Arrian nämlich vom Istriacorum portus bis zum Isiacorum portus 50 Stadien oder $8\frac{2}{3}$ Werst, der Anonymus aber 90 Stadien oder $15\frac{3}{5}$ Werst rechnet, so kommt das daher, dass der erstere in grader Linie seine Messung macht, der andere aber die zwischen dem Kujalnitzkischen und Hadschibeyischen Limane gelegene Landspitze umfahren und einige Werst für den Hadschibeyischen Liman annehmend, am Ufer hinfährt. Ganz auf dieselbe Weise fanden wir oben in Bezug auf den Beresanschen Liman, einen Unterschied in den Angaben des Plinius und des Anonymus und erklärten die grössere Distanz des Plinius dadurch, dass er den sinus Sagarius mit in seine Messung hineingezogen, während der Anonymus diese Bucht unberücksichtigt gelassen. Hiernach kann also Isiacorum portus nur im jetzigen Odessa gewesen sein, und dass hier die Existenz einer alten griechischen Colonie nicht in Zweifel gezogen werden darf, beweisen die zahlreichen Funde, von denen Stempkowski ¹ ausführlich spricht und von denen er ein besonderes Verzeichniß veröffentlicht hat. Die Wiederholung des dort Gegebenen scheint mir um

¹ Ibid. pag. 3 seq.

so weniger nöthig, als das Meiste schon bei Muralt¹ vorkommt, und als ich zu den von Blaramberg und Stempkowski entdeckten Gegenständen keine neuen, die während meines mehr als 12 jährigen Aufenthaltes in Odessa aufgedigaben wären, hinzufügen kann. Die Hauptpunkte, wo die hier gefundenen Vasen, Thongefässe, Amphoren. Schalen und Thonscherben entdeckt wurden, sind an dem heutigen Boulevard, dem Zollhause, dem Theaterplatze und bei der lutherischen Kirche zu suchen, so dass man mit Stempkowski² mit allem Rechte annehmen kann, dass sich die alte Hafenstadt der Isiaker vorzüglich am Ufer hingezogen habe, denn da die bei der lutherischen Kirche, also weiter vom Ufer ausgegrabenen Thonscherben aus drei aufgedeckten Gräbern stamnten, so lässt sich vermuthen, dass dieser Platz schon ausserhalb der Hafenstadt gelegen war. — Von all' diesem findet sich nichts an dem Suchoi Liman, und da die Oertlichkeit ganz gegen die Anlage einer Stadt in dieser Gegend spricht, so glauben wir mit aller Bestimmtheit, dass der Peresyp, welcher diesen Liman heut zu Tage vom Meere scheidet, schon im Alterthume ebenso existirt habe, wie wir einen ähnlichen bei dem nördlicheren, gegen die Donau zu gelegenen Salzsee nach dem ausdrücklichen Zeugnisse Strabo's kennen gelernt haben.

Physca, welches Stempkowski³ und nach ihm Muralt⁴ an dem Orte finden, wo wir den Hafen der Istrianer hinsetzen, und das Stempkowski auf seiner Karte mit *Istrianorum portus* identificirt, wird nur von Ptolemaeus⁵ unter dem 56° 40' der Länge und 47° 40' der Breite

¹ Извѣстіе о древностяхъ, найденныхъ въ Одессѣ въ теченіи 1826 года. С. II. 1827.

² I. I. pag. 187 — 188.

³ Исслѣдованія pag. 59.

⁴ I. I. pag. 128.

⁵ Geograph. III, 10.

genannt, und ist auf seiner Karte nicht fern von der nördlichen Mündung des Dniesterlimans verzeichnet. Schon dieses hätte, scheint mir, von der Versetzung dieses Ortes an den Kujalnitzkischen Liman abhalten sollen, denn dadurch dass für andere Städte, wie für Tyras und Olbia noch andere Namen im Gebrauche waren, nämlich für jenes Ophiussa, für dieses Borysthenis, Miletopolis, Olbiopolis, wird der Doppelname für *Istrianorum portus* nicht gerechtfertigt. Die den beiden anderen Städten ertheilten Doppelnamen sind durch die Namen der Mutterstadt, von welcher sie abstammten, leicht zu erklären, während *Physca* mit *Istrianorum portus* in gar keine Verbindung zu bringen ist. Dazu kommt noch, dass Tyras und Olbia, als bedeutende Städte häufig von Fremden besucht, leichter von dem Einen so, von dem Anderen anders benannt werden konnten. Und nun gar das Zeugniß des Ptolemaeus, der *Physca* besonders nennt und es an einen ganz anderen Platz hinsetzt. Dieses alles zusammen genommen veranlasst mich den alten Ort nicht weit von dem Punkte zu suchen, wo wir denselben auf der Karte des Ptolemaeus sehen. Einige Werst nur mehr nach Odessa zu fließt der Baraboy ins Meer und an diesem scheint *Physca* gelegen zu haben. Sehen wir uns das Flösschen jetzt an, so rinnt es fast unbemerkt in seinem bescheidenen Flussbette dahin. Anders ist dieses im Frühlinge, wo es zu beiden Seiten seines gewöhnlichen Bettes die Gegend überschwemmt und einem Strome ähnlich sieht. Das Uferland muss durch diese jährlichen Ueberschwemmungen an Fruchtbarkeit gewinnen und eignet sich daher besonders zu Ansiedelungen. Desshalb findet man denn heut zu Tage ausser einigen russischen Dörfern, eine Menge deutscher Colonien¹ zu beiden Seiten des

¹ Dieselben heissen: Alexandershilf, Neuburg, Marienthal, Josephsthal, Petersthal, Freudenthal, Mannheim.

Baraboy, dessen Wasser noch zu Menschengedenken bisweilen so hoch gewesen sein soll, dass man von der Colonie Mannheim bis ins Meer mit Böten habe fahren können. Der Wohlstand der deutschen Colonien wird durch die glückliche Lage an dem so unansehnlichen Flüsschen vorzüglich gehoben, und eine Fahrt durch dieselben muss für Jeden erfreulich sein, da er sich von der Wohlhabenheit und Zufriedenheit der Bewohner auf jedem Schritte überzeugen kann. Sollten die alten Griechen, namentlich die so nahebei lebenden Einwohner von Niconia dieses übersehen und das, was die Natur hier reichlicher bietet, unbenutzt gelassen haben? Wohl schwerlich. Mehrere im Baraboythale, zuletzt in der Colonie Petersthal, aufgefundene Gräber mit Gegenständen des griechischen Alterthums zeugen vom Gegentheile. Die Gegend war zum Meere hin sicherlich bewohnt, denn dass der Baraboy seine Wasser, die bei der Mündung einen kleinen See bilden, direkt ins Meer führte, unterliegt keinem Zweifel. Auf der linken Seite dieses Flüsschens liegt jetzt etwa $1\frac{1}{2}$ Werst vom Meere das Dorf Andrianowka, und in dessen Nähe möchte ich Physca hinsetzen. Dazu überredet mich nicht nur die Nähe des den Griechen so lieben Elementes, sondern auch, dass der Graf Marchocki, welcher mir bei meinen Forschungen sehr freundliche Dienste leistete, vor ein paar Jahren dort ein Grab gefunden, in welchem jedoch ausser den Gebeinen nichts entdeckt wurde. Meine Meinung gewinnt dadurch noch mehr Wahrscheinlichkeit, dass man beim Anlegen eines Stalles in Andrianowka, etwa einen Fuss unter der Oberfläche, eine Münze von Tyras ausgegraben. Diese Münze, in deren Besitz ich durch die Freundlichkeit des Herrn von Ingistow, dem Andrianowka gehört, gesetzt worden bin, ist eine selten gut erhaltene kupferne Kaisermünze, die auf der einen Seite ausser dem mit Lorbeerblättern umkränzten Haupte

des Kaisers Septimius Severus, die Umschrift **AYT. K. M. AYP. CEV. ANTΩNEIN** trägt, und auf der andern die sitzende, auf das Tympanum sich stützende Cybele mit der Umschrift **TYPANΩN** darstellt ¹. In demselben Baraboythale suche ich auch das bei Ptolemaeus ² unter 56° der Länge, 48° der Breite erwähnte, im Binnenlande verzeichnete Ophiussa, das, von dem am Dniester gelegenen, auch Tyras genannten, verschieden, gewiss nichts anderes war, als eine an den Ufern der Baraboys angelegte Niederlassung der Griechen der Umgegend, welche, um den alten ausser Gebrauch gekommenen Namen Ophiussa vor dem Untergange zu schützen, ihrem Orte den alterthümlichen Namen beilegte ³.

Wenn wir am Schlusse des ersten Theiles unserer Abhandlung die Angaben über das ganze Gestade vom Ister bis zum Tyras bei den einzelnen Schriftstellern mit einander verglichen, und in der Uebereinstimmung derselben unter sich einen Beweis für die Richtigkeit ihrer Bestimmungen gefunden haben, so müssen wir dieses in Bezug auf den Borysthenes und Tyras jetzt gleichfalls am Ende der zweiten Theiles thun. Hier können wir nach dem, was von uns bei den einzelnen Punkten, namentlich in Hinsicht des sinus Sagarius und der abweichenden Messungen des Arrianus und des Anonymus beim portus Isiacorum gesagt worden ist, eine vollkommene Uebereinstimmung des Plinius, Arrianus und Anonymus nicht erwarten, allein wenn wir das oben Erwähnte nicht ausser Acht lassen, so ist auch hier die Uebereinstimmung ganz vollkommen. Plinius ⁴

¹ Mionnet, supplément pag. 29 N^o 125.

² Geograph. III, 10.

³ Тирасы и Тириты in den Memoiren der Odess. Gesellschaft Th. III, p. 420.

⁴ Hist. Nat, IV, 26.

rechnet, wie wir schon gesehen, 120 Millien vom Tyras bis zum Borysthenes, und diese Entfernung ist grösser, als die bei den andern Autoren angegebene, weil er den sinus Sagarius mit in seine Berechnung hineinzieht. Arrian¹ giebt den ganzen Küstenstrich vom Borysthenes bis zum Isiacorum portus auf 440 Stadien an, und wenn der Anonymus² für diese Entfernung 480 hat, so haben wir diesen Unterschied bereits oben dadurch erklärt, dass Letzterer vom Istriorum portus bis zum Isiacorum portus wegen Einrechnung des Hadschibeyischen Limans und wegen der Küstenfahrt 40 Stadien mehr hat, als Arrianus, da dieser den graden Weg geht. Vom Isiacorum portus bis zur Tyrasmündung rechnet Arrianus nicht besonders, sondern giebt für die Entfernung von dort bis zur nördlichsten Mündung des Isters, dem Psilonstoma, 1200 Stadien an. Dagegen rechnet der Anonymus vom Isiacorum portus bis Niconium 300 Stadien, von denen man 30 abziehen muss, um zur Mündung des Dniesterlimans beim heutigen Dorfe Karolina zu gelangen. Somit wäre nach dem Anonymus, die ganze Entfernung vom Borysthenes bis zur Tyrasmündung 480 Stadien + 270 Stadien d. h. 750 Stadien oder 100 römischen Millien gleich und das stimmt mit den 120 Millien des Plinius, bei dem wir 20 Millien für den sinus Sagarius rechneten, genau überein, und nähert sich vielleicht dann noch mehr der Wahrheit, wenn wir von diesen 20 Millien einen Theil auf die Entfernung von Karolina bis zur Mitte der Mündung der Dniesterlimans rechnen, von wo Plinius, wenn er genau sein wollte, seine Messung beginnen musste.

Wir können unsere Abhandlung nicht schliessen, ohne noch darauf aufmerksam gemacht zu haben, dass

¹ Peripl. Pont. Eux. § 20 ed. Gail, pag. 21 Huds.

² Peripl. Pont. Eux. § 13 ed. Gail, pag. 9 Huds.

wohl sämtliche Ortschaften, welche wir von der Mündung des Borysthenes an bis zum Tyras aufgezählt, und auf dem heutigen Terrain zu fixiren gesucht haben, nicht als wichtige Städte zu betrachten sind. Das lässt sich schon daraus abnehmen, dass keine derselben ihre eigenen Münzen schlug; denn die mit **ΙΣΤΡΙΗΝΩΝ**¹ und **ΟΔΗΣΙΤΩΝ** oder **ΟΔΗCCEΙΤΩΝ**² bezeichneten wurden, wenn sie auch in unserer Gegend bisweilen vorkommen, in den in Moesien gelegenen Mutterstädten geprägt. Alle von uns genannten Orte mögen vielmehr von den mit den bedeutenderen griechischen Colonien am Pontus Euxinus Verkehrenden als blosse Ankerplätze auf der weiten Fahrt benutzt worden sein, und daher konnte keiner von ihnen wohl zu grossem Ansehen, keiner zu voller Blüthe gelangen. Dennoch scheint der Istriarum portus, wo die aufgefundenen Alterthümer auf einigen Wohlstand und Kunstsinn hinweisen, unter allen der wichtigste gewesen zu sein, und man könnte fast glauben, dass dieses als glückliche Vorbedeutung für die Stadt hätte gelten sollen, welche viele Jahrhunderte später auf dem durchs Alterthum geheiligten Boden ihr jugendliches Haupt erheben und im Verlaufe weniger Decennien unter russischem Scepter zur Metropole Süd-russlands heranwachsen werde. Der ähnlich klingende Name konnte weder am sinus Sagarius, noch an den Ufern der Tiliguls eine bleibende Stätte finden, und so wanderte er zum dritten Male weiter bis zu den Trümmern des alten Hafens der Isiaker, wo er jetzt seinen festen Sitz im blühenden Odessa für immer genommen hat.

Dr. Becker.

¹ Eckhel, doctrina numor. veter. P. I, Vol. III, p. 14, 15.

² Ibid. P. I, Vol. III. p. 36, 37.

THÉODOSIE

et les remparts du Bosphore Cimmérien du côté de la Tauride.

L'extrémité orientale de la Crimée était défendue contre les incursions des barbares de l'intérieur par un mur et par un fossé, comme la presqu'île héracléotique à l'Ouest. On remarque encore aujourd'hui les restes d'un rempart qui s'étendait depuis les dernières ramifications des montagnes, situées auprès de Théodosie, jusqu'à la langue de terre de Zénon¹. Ce sont des lignes de collines de 150 pieds de diamètre, distantes l'une de l'autre d'environ 450 pieds, avec un fossé du côté de l'Ouest, qui pourrait être celui creusé par les esclaves des Scythes et mentionné par Hérodote (IV 99). Ce rempart traversait les villages actuels de Hadji-Kal, Sarigol-Tareke, Korpeteh, Chiban-Porpatch². Asandre pour défendre la presqu'île de Zénon joignit à cette *barrière de la Cherronèse-Trachée* ou *Scytho-Cimmérienne* d'Hérodote (IV 3, 20) et de Strabon (VII 4) un mur long de 60 verstes, tandis que le premier rempart n'en avait que 24.

Ce rempart paraît être un ouvrage de Leucon (393 — 353) qui s'empara du *port Milésien*³ établi

¹ Koehler, château royal de Bosphore, Mémoires IX. 679 supposait *Gargaza* en cet endroit, près de l'Arabat actuel.

² Pallas II. 64, Stempkofsky, journal d'Odessa 1827 N^o 37.

³ Arrien, Periple 20 et Anonyme 5; Marcellin XXII 8 dit que les Théodosiens ne se souillaient, pas non plus que ceux de *Dandake* et *Eupatoria* par les sacrifices humains usités

dans la rade, la meilleure de cette côte, d'après Scylax et pouvant, selon Strabon et Pline, contenir aisément jusqu'à 100 vaisseaux. Ce port ayant servi d'asyle à ceux qui s'enfuyaient du royaume de Bosphore, Satyre I (407—393) avait déjà voulu s'en rendre maître ¹, ce qui ne réussit qu'à son fils Leucon ². Le dernier lui donna le nom de *Théodosie* d'après son épouse ou sa soeur ³. Une inscription tracée sous son règne (N° 2134^a) nomme cette ville comme appartenant aux maîtres du Bosphore, mais sans qu'elle en fut une partie constituante. Une inscription du temps de Périssade I (349 — 310) indique les monts tauriques comme limite occidentale de son royaume (2104). En tout cas le rempart élevé près de Théodosie ne peut l'avoir été pendant l'autonomie de cette colonie, puisque les Milésiens, n'étant pas en état de repousser les Tauriens, comme le faisaient les Cherronésites, durent, d'après Strabon, leur payer un tribut jusqu'à l'annexion au Bosphore.

On exportait d'ici principalement du blé qui croissait depuis le pied des montagnes tauriques jusqu'à la mer d'Asoff, commerce qui s'éleva dans une année à 2, 100,000 médimnes ⁴ (à 50 litres ou 2 tchetvérics). Mithridate en recevait même 2,700,000, outre les 200 talents que

chez les Tauriens. Strabon place Théodosie à 530 stades = $88\frac{1}{3}$ verstes de Panticapée. Aussi trouve-t-on de Kertch à Kaffa en ligne droite 86 verstes, le chemin du rivage qui est de $108\frac{1}{3}$ verstes. Arrien compte 700 stades = $116\frac{2}{3}$ verstes, 120 stades de Panticapée à Kazéka et 280 de K. à Théodosie.

¹ Harpocraton, dictionnaire, article Th. Polyen 723 fait délivrer cette colonie par Tymnique d'Héraclée.

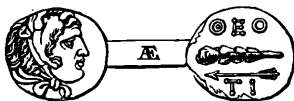
² Démosthénès contre Leptine 27 et le scoliaste de Munic chez Reiske II, 79, Photius S. 70.

³ Ulpien, commentaire sur Démosthénès, d'après la source la plus ancienne.

⁴ Démosthénès contre Lept. 27 — 29.

le Bosphore Européen et Asiatique devaient lui payer par an, selon Strabon (VII, 4). On y recueille encore, comme du temps de cet auteur, de 30 à 150 grains ¹. Outre le blé on y trouvait du hareng et de la laine ². Les relations avec Athènes qui fut sauvée de la famine par les blés de Théodosie ou bien les rapports de cette ville avec Leucon, sont indiqués par *l'avvers de l'une des deux médailles* connues de Théodosie offrant une tête imberbe casquée à droite, soit de Minerve, soit de Leucon, semblable à celle qui se voit sur les médailles en bronze du même roi. Le *revers* de ces dernières, c. a. d. le coryte avec la massue dessous, le manche à gauche, se trouve aussi comme revers de la dite médaille de Théodosie, en remplaçant la légende ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΛΕΥΚΩΝΟΣ par celle-ci ΘΕΥ, en caractères du quatrième siècle avant J. Ch. ³.

L'autre médaille avec la forme attique ou postérieure ΘΕΟ, offre à *l'avvers* une tête d'Hercule, héros protecteur des colonies, à droite, et au *revers* la massue au-dessus d'une flèche, ayant le manche et la barbe à droite entre les noms de la ville et de son archonte ⁴.



La première forme se rencontre sur les inscriptions N° 2104^b, 2117^b, 2119 et chez Scylax, Démosthénès, Polyen, Appien, Harpocraton et l'Anonyme; l'autre forme se voit dans les inscriptions N° 2117^a, 2118 et chez Strabon, Méla, Arrien et Étienne de Byzance c. a. d. depuis le dernier siècle avant l'ère chrétienne.

¹ Habliz, description physique I. 23.

² Démosthénès contre Larite 934, Strabon.

³ Æ 3. Chaudoir; Æ 4, Ermitage.

⁴ Æ 2. Gagarine.

Théodosie n'est plus mentionnée dans l'énumération des villes de ce pays, qui se trouve dans l'inscription de Nymphée de l'an 94 avant J. Chr. Arrien, vers l'an 124 de J. Chr., la cite comme détruite, tandis que Ptolémée la nomme encore vers l'an 150¹, et l'auteur anonyme d'un autre *Periple* du Pont Euxin la fait nommer *Ardauda*, ou ville des sept dieux, par les *Alains* de la Tauride. Vers l'an 325 ou du temps de Constantin I et du premier concile de Nicée, il est déjà question de *Kaffa* comme métropole de la Gothie². Procope paraît placer les *Goths Tétraxites* entre Cembalo et Soldaja, aussi dans les environs de Kaffa³; enfin le géographe de Ravenne, grec du 7^{ème} siècle, se sert encore une fois du nom de *Théodosiopolis* pour une ville de ce pays. Du temps des empereurs byzantins le territoire de Cherson s'étendait jusqu'au delà de Kaffa vers Panticapée, selon Constantin Porphyrogennète (de administrando imperio 42, 43, 25) qui parle aussi d'un lieu nommé *Kapha*. C'est la ville qui fut restaurée par les Génois avant 1350⁴ et conquise par les Turcs en 1475⁵.

Les ruines des anciens murs s'étendent sur une circonférence d'environ 2 verstes; mais on n'y trouve que des débris de vases noirs ou peints, de petites amphores, des lacrimatoires et des lampes dont quelques unes avec des

¹ 63¹/₂, 47¹/₃ entre l'embouchure du fleuve Istrien et Nymphée.

² Mansi. II. 702.

³ Guerre goth. IV. vers les années 549 et 553, des édifices de Justinien III. 63.

⁴ Stella +1420, 1357: Baldus de *Auria* Cafae non habitatae domicilia primitus fieri cepit. — Nicéphore Grégoras XIII. 12, +1359. Herberstein rapporte que Vladimir Monomaque avait battu vers 1125 le commandant Génois de Kaffa ou bien un Génois nommé Caffaro. — Oderico lettera ligustiche, Bassano 1792. p. 113.

⁵ Oderico p. 193.

noms propres. C'est principalement au-dessus des magasins de transit, depuis le pont de la douane jusqu'à la Quarantaine, à l'extrémité occidentale de la ville, où paraît avoir été située l'*acropole* de Théodosie, comme plus tard la citadelle des Génois, que les anciens débris, ci-dessus mentionnés, ont été découverts ¹.

Mais on voit aussi dans une circonférence de 4 verstes sur les hauteurs environnant la ville, de nombreux petits tertres. Dans un caveau découvert sous l'un de ces tumulus, près de la colonie allemande, il a été trouvé une urne cinéraire en bronze et un sceptre en ivoire, long de 8 pouces, avec une quantité de médailles, de boutons et de reliefs en or, représentant des lions. Dans un autre tertre on a trouvé un glaive avec quelques figurines et vases en terre cuite ².

La première localité ancienne du côté de Panticapée était *Kazéca*, actuellement Katchik, à 45 verstes à l'Est de Kaffa. On y voit d'anciennes excavations au sein des rochers du rivage entre le cap Katchik et le lac salé qui remplace un ancien golfe ayant servi de port aux habitants ³.

Un lac semblable, nommé Itar-Altchik, Tach ou Atal-Altchine, se trouve 20 verstes plus à l'est et s'étend à 11 verstes de la côte dans l'intérieur du pays. Du fond de ce lac part le *second rempart* du Bosphore,

¹ Blaramberg, Journal d'Odesse 1829, N. 7, Pallas II. 14.

² Blaramberg, journal d'Odesse 1827, N. 49, 1828, N. 78, 100. On voit au musée de Th. des inscriptions, des reliefs, des bases de statues, des figures et des vases en terre cuite, et des médailles trouvées par Bronefsky ici, à Kertche et à Phanagorie et à Poti. Les deux lions devant la porte du musée sont de Phanagorie. Dubois V. 300. Atlas 3. Pl. 28, Mouraviëff - Apostol 200, Murzakevitch, descriptio musei Odessani IX.

³ Blaramberg, journal d'Odesse 1830, N. 50.

à 27 verstes à l'Ouest de la capitale. On peut en poursuivre les traces pendant 30 verstes jusqu'à la baie de Kasantip formée par la mer d'Asoff. Ce rempart, a comme le premier, un fossé large de 40 à 50 pieds, du côté de l'Ouest, et des épaulements de la largeur de 90 pieds avec les restes d'une porte à 4 verstes O. d'Accos, coupant la route actuelle ¹.

E. de Muralt.

¹ Scymnus 89, voir les cartes de Moukhine, de Montandon et de Dubois; Pallas II. 269, Mouravieff 203. Blaramberg, mémoires (russes) de la société d'Odesse II. 10.

Observations sur quelques points incertains de l'histoire et de la numismatique du Bosphore Cimmérien.

I.

Parmi les époques les plus obscures de l'histoire du Bosphore Cimmérien, il faut compter les commencements de la dynastie sauromate et la détermination du temps où le premier roi de cette dynastie est monté sur le trône.

Il a été généralement admis jusqu'à présent, que cette dynastie est parvenue au trône du Bosphore après Polémon I et à la suite de sa mort chez les Aspurgiens, c'est-à dire, vers l'an 2 ou 3 de notre ère. Pour base de cette détermination de date, on avait admis la plus ancienne des pièces anonymes en or, attribuées à Sauromate I et portant l'année 299 de l'ère du Pont (2^e ou 3^e de notre ère) ¹.

Voici la description de cette pièce, d'après Köhler qui, le premier, lui a donné une attribution aujourd'hui généralement adoptée.

Av. Tête nue d'Auguste, à dr.

¹ L'ère du Pont ou du Bosphore partant de l'automne de l'an 457 de Rome, soit, l'an 297 de notre ère, chaque date du Bosphore se trouve correspondre à la fois à deux années successives de notre ère. Toutefois, nous indiquerons seulement cette correspondance de l'ère du Bosphore à la première année commencée de l'ère chrétienne. Cet usage a déjà été adopté par Mr. Sabatier, dans sa Chronologie du Bosphore Cimmérien.

Rv. ΘQΞ. Tête nue imberbe, tournée à dr.; devant, un petit globe; derrière, un monogramme ¹ formé d'un Δ surmonté d'un M; dessous, la date 299 de l'ère du Pont, l'an 3 de notre ère. ²

Cette pièce originale du Cabinet d'Allier de Haute-roche, fut décrite pour la première fois par Dumersan (*Description des Médailles de feu Mr. Allier de Haute-roche*, pl. VIII, fig. 12). Visconti l'avait considérée comme frappée par les princes aspurgiens, contemporains d'Auguste; mais Köhler a décidé son attribution à Sauromate I, attribution que Mionnet a proclamé la plus conforme aux idées reçues en numismatique, et qui, maintenant, paraît réellement hors de doute.

Depuis Köhler, de nouvelles pièces de cette série, avec des dates antérieures à l'an 299 de l'ère du Bosphore, ont apparu dans les collections. Le Cabinet de France possède une pièce de ce genre portant la date AQΞ (291. E. P.) ³. Une autre pièce, de la Collection Chaudoir, actuellement dans la Collection Impériale de l'Ermitage, est datée de l'an 290 (ϞΣ) ⁴. Enfin, et tout dernièrement, la Collection de S. E. M. le Comte Pérovsky, Ministre de l'Intérieur, vient de s'enrichir d'une très-belle pièce de ce genre avec la date ΘΠΣ— 289 de l'ère du Pont.

¹ Ce que Köhler appelle un monogramme, nous semble plutôt devoir être désigné par le nom d'*initiales*, les deux lettres étant superposées mais non liées ensemble. Il est difficile d'expliquer ces lettres. Sestini a essayé d'y lire ΜΙΘΡΑ-ΔΑΤΟΥ ΔΕΥΤΕΡΟΥ (Mithridate II), explication beaucoup trop invraisemblable.

² Sérapis, tome I, page 219.

³ Elle a été publiée par Mr. Lenormant dans le Trésor de Num. et de Glyptique pl. XXV n^o 16.

⁴ Sestini a publié cette pièce sans trop savoir à qui l'attribuer. Voir *Descrizione* p. 79.

Ces dates rentrent dans les années du règne de Polémon I. Aussi, c'est à ce roi que Mr. Lenormant attribue les deux pièces aux dates **AQΣ** et **ΥΣ**. Il est impossible cependant d'admettre l'attribution de ce savant, car s'il est vrai que par leurs dates ces pièces sont contemporaines du règne de Polémon, d'autres pièces tout à fait semblables, et par leurs sujets et par leur fabrique, ont des dates évidemment postérieures à la mort de Polémon; elles vont jusqu'à l'an 307 de l'ère du Bosphore (l'an 11^e de la nôtre), et se rapportent donc au règne de Sauromate I. En partageant entre deux règnes (celui de Polémon I et celui de Sauromate I) cette série de pièces uniformes, il résulterait nécessairement que Sauromate I imita la monnaie d'or de son prédécesseur, et qu'il poussa l'imitation jusqu'à adopter l'effigie de Polémon I à la place de la sienne. Ceci paraît trop peu croyable; à une telle manie de copiste, il est difficile de donner des raisons plausibles et fondées sur quelque chose de plus qu'une pure hypothèse.

Il est donc généralement admis que les pièces **AQΣ** et **ΥΣ** sont de Sauromate I. La pièce nouvelle, de la collection de S. E. Mr. Comte Pérovsky, portant la date **ΘΠΣ** et tout à fait pareille aux pièces précédemment mentionnées, fait remonter encore plus haut le commencement du règne de ce roi. Elle correspond à l'an 8 avant J. C. et à la deuxième ou troisième année du règne de Polémon I ¹. S'il fallait donc s'en tenir encore à cette opinion, que Sauromate I fut successeur de Polémon I, ce dernier roi, au lieu de 10 ou 11 ans de règne que nous sommes

¹ Nous prenons pour date de l'avènement de Polémon l'année 11 ou 10 av. J. C. La dernière pièce d'Asandre, publiée par Mr. Meynarts, dans la Revue numismatique belge tome III, est précisément de l'année 11 avant J. C.

fondé à lui donner, n'aurait plus, pour sa part. que 2 ou 3 ans de royauté dans le Bosphore ¹.

Pour faire concorder l'histoire avec la numismatique, il est beaucoup plus simple d'admettre la contemporanéité des deux règnes, celui de Polémon I et de Sauromate I. Outre les preuves évidentes que nous fournit la numismatique, nous avons une mention de Strabon et les circonstances historiques du Bosphore (tant précédentes, que contemporaines à l'époque en question) qui nous donnent lieu de croire à la réalité d'un tel partage du pouvoir dans le Bosphore.

Strabon, qui vivait précisément en ces temps, nous indique clairement la séparation des deux parties du Bosphore—la partie européenne et celle d'Asie. Il nous fait croire à deux états, ou deux royaumes indépendants l'un de l'autre. Nous traduisons ici cette mention si importante du célèbre géographe de l'antiquité :

« Les habitants de ces lieux obéissant tous aux maîtres du Bosphore, sont appelés Bosphoriens. *La métropole des Bosphoriens d'Europe est Panticapée; celle des Bosphoriens d'Asie est Phanagorie* ², que l'on appelle aussi la ville de Phanagoras; et cette dernière semble être l'entrepôt des marchandises apportées du Palus-Méotide, ainsi que des pays barbares situés au-dessus du Palus; tandis

¹ Nous avons placé l'avènement de Polémon I à l'année 11 ou 10 av. J. C. Une inscription trouvée par Peyssonel dans les ruines de Cumès, parle de Polémon comme prêtre du temple consacré à Rome et à César Auguste *père de la patrie*. Or, le titre de *Pater patriae* n'ayant commencé à être pris par Auguste, que depuis l'an 2 après J. C., Polémon vivait donc encore en cette année, (la dernière pour lui) et n'aurait péri qu'après 10 ou 11 ans de règne.

² καὶ ἔστι τῶν μὲν Εὐρωπαϊῶν μητρόπολις τὸ Παντικαπαῖον τῶν δ' Ἀσιανῶν τὸ Φαναγόρον· καλεῖται γὰρ καὶ οὕτως ἡ πόλις.

que Panticapée est l'entrepôt de celles qui viennent par mer dans la Chersonèse» ¹.

Les deux métropoles du Bosphore eurent leur propres fondateurs, leurs propres colons primitifs, et ceux-là, quoique de même origine, semblent être venus, dans les deux Bosphores, de différents points et à différentes époques; l'une et l'autre métropole eurent une période d'existence autonome et sans aucune dépendance mutuelle. Situées sur deux territoires particuliers, elles durent former chacune un centre à part, et rayonner sur un espace assez vaste et assez important pour satisfaire aux besoins de leurs intérêts et aux tendances de leur ambition. Chacune des deux parties du territoire du Bosphore avait trop de cités et de peuples divers, pour ne pas occuper sa métropole dans son propre cercle; pour ne pas lui donner quelquefois même des angoisses sur sa propre conservation. Chacune des deux métropoles avait ses colonies et ses villes dépendantes sur son propre bord; chacune avait là son voisinage rival ou menaçant: ce que Théodosie, Cherronèse et les Scythes du nord étaient pour Panticapée, les nombreuses peuplades du Bosphore asiatique devaient l'être pour Phanagorie. Une même origine ionienne devait amener les deux métropoles à des rapports d'alliance; mais la frontière maritime qui isolait si bien leurs possessions respectives, n'éloignait pas assez les deux villes pour que des luttes d'importance maritime et d'intérêt commercial n'aient pu surgir fréquemment et souvent aigrir les rapports. De plus, nous voyons dans Strabon, que le Bosphore asiatique était occupé par une foule de peuplades turbulentes et guerrières, gouvernées par leurs propres princes. Comment peut-on supposer que ces peuples supportaient patiemment le joug d'un seul maître

¹ Littéralement : *apportées là (ἐκείνη) par mer*. — Strabon XI, chap II § 10.

suprême résidant au delà du détroit? Il n'en devait pas être ainsi, et Strabon nous l'affirme positivement. *En certains temps*, dit-il, *ils ont changé de maîtres; on a vu plusieurs rois du Bosphore, dominer tout le pays jusqu'au Tanaïs...* Si *plusieurs* de ces rois, seulement, et les plus puissants, ont pu dominer tout le pays, il n'en était donc pas de même des autres...¹

¹ Voici ce que nous dit Strabon des peuples du Bosphore asiatique :

1 «...les Aspurgiens, lesquels habitent entre Phanagorie et Gorgippia, à cinq cents stades...le roi Polémon, sous le masque de l'amitié essaya de les surprendre, mais n'ayant pu cacher son projet et se trouvant prévenu, il tomba dans leurs mains et perdit la vie.»

2 «En général les Méotes asiatiques ont habituellement dépendu, les uns du possesseur de l'entrepôt commercial établi sur le Tanaïs, les autres du prince des Bosphoriens; mais en certains temps, il ont changé de maîtres. L'on a vu plusieurs rois du Bosphore et particulièrement les trois derniers: Pharnace, Asandre et Polémon, dominer tout le pays jusqu'au Tanaïs. *»

3 Après la Sindique et Gorgippia, le long de la mer, habitent les Achéens, les Zyges et les Hénioches, sur une côte destituée presque entièrement de ports et montagneuse, qui fait partie du Caucase.»

«Tous ces peuples sont adonnés à la piraterie.... Chez celles de ces tribus qui sont régies par leurs propres princes, l'étranger maltraité pourrait trouver quelque appui; les divers princes les protégeraient les uns contre les autres, car souvent il se font la guerre et s'emparent respectivement des camares (barques) de leurs ennemi, ainsi que des équipages...»

«Telle est donc la vie de ces différentes nations : elles sont gouvernées par des officiers qui portent le nom de *Sceptouches* (Σκηπτούχοι, cest-à-dire *porte-sceptres*), et qui obéissent eux-mêmes à des tyrans ou des rois. Les Hénioches formaient quatre royaumes, alors que Mithridate Eupator, forcé de quitter ses états héréditaires et de se retirer sur le Bosphore, traversa leur pays...»

* Polémon ne le domina pas toujours; la preuve en est dans son expédition contre Tanaïs et les Aspurgiens.

Toutes ces considérations géographiques et ethnographiques, toutes ces raisons historiques et commerciales, nous donnent lieu de croire, qu'un élément constant d'opposition a dû diviser deux territoires si distincts. Peut-être furent-ils alliés, à certaines époques, par alliances de villes et de peuples de même origine, et qu'un même danger, ou un même intérêt, amenait à se rechercher par delà la mer; mais ces deux parties du Bosphore, ne durent évidemment, leur réunion sous une seule autorité, qu'à la force et à la conquête. Souvent elles durent tendre à se diviser, et en raison des intérêts individuels de prétendants, avoir des souverains à part; souverains rivaux les uns des autres, tendant à se détruire, mais également impuissants à le faire, s'ils étaient également forts ou faibles.

Pour un tel partage des deux Bosphores, les troubles qui suivirent la mort d'Asandre, durent prêter une occasion particulièrement favorable.

Dion Cassius nous raconte (Livre IV, p. 538), qu'à la mort d'Asandre, un usurpateur du nom de Scribonius, s'empara du trône du Bosphore en se proclamant descendant du grand Mithridate¹. Marc Agrippa, qui commandait alors les troupes romaines en Syrie, envoya pour

¹ Lucien d'un autre côté, dans son *Longaevitas* (page 17) dit que Scribonius s'était révolté du temps encore de la vie d'Asandre. Cette dernière version nous semble beaucoup plus juste, car elle donne une explication raisonnable de la mort volontaire (par la faim) qu'Asandre s'était donnée. Elle aurait eu pour cause les succès que le prétendant aurait remportés sur le vieux roi et non pas le dépit — de ce qu'Auguste avait envoyé pour commander les troupes du Bosphore un général romain du nom de Scribonius... C'est sous ce titre de général romain, que Scribonius a figuré jusqu'à présent; mais comme Dion ne dit rien de cette origine romaine de l'usurpateur, il se pourrait qu'il eût été un prétendant local, dont le nom romain était un nom d'adoption ou un nom latinisé.

soumettre l'usurpateur, Polémon, fils du rhéteur Zénon de Laodicée, que la protection de Marc Antoine avait déjà fait roi d'une partie du Pont ¹, et auquel une nouvelle faveur accordait aussi le Bosphore révolté. Polémon, arrivé dans le Bosphore, ne trouva plus Scribonius en vie; les Bosphoriens s'étaient fait justice en le tuant. Mais après s'être défait d'un usurpateur, ils ne voulurent pas non plus d'un étranger d'investiture romaine, et ils rencontrèrent Polémon les armes en mains. Polémon défit ses nouveaux sujets, mais cette victoire ne les soumit pas à son pouvoir; il dut attendre à Sinope l'arrivée d'Agrippa lui-même, et ce fut ce dernier qui après une victoire remportée sur les révoltés parvint à installer dans le Bosphore le nouveau roi ².

Ces récits nous portent à croire, que dans une résistance aussi opiniâtre et contre Polémon et contre le général de Marc Antoine, les habitants du Bosphore avaient un guide, un chef, un roi peut-être; que ce roi ou ce chef espérait avoir l'appui d'Octave Auguste, comme Polémon avait déjà celui de Marc Antoine. Les rivalités des maîtres du monde devaient avoir un écho dans le Bosphore et y renforcer les rivalités locales.

Les faits suivants de Polémon nous le montrent reconnu roi du Bosphore par Auguste lui-même (roi d'une partie du Bosphore probablement), tâchant de s'affermir dans sa nouvelle royauté en épousant Dynamis. A cette fille de Pharnace, et héritière directe du trône, deux prétendants étrangers à la dynastie achéménide, avaient déjà rattaché leur prétention, de régner par droit tout aussi bien que par force : Polémon fit comme eux. Mais malgré tout ces efforts il paraît que l'esprit de

¹ Selon Dion. D'après Appien il était roi d'une partie de la Cilicie, le Pont ayant été donné à Darius, fils de Pharnace.

² Dion Cassius — livre IV, p. 538. Orose — VI, 21.

révolte persistait à troubler son règne et à menacer son pouvoir. La ville de Tanaïs ne voulait pas se soumettre à Polémon et le força à une expédition contre elle; il paraît que la résistance était assez forte, le danger et la crainte assez puissants, pour forcer Polémon à détruire complètement une cité aussi florissante. Dans le Bosphore asiatique, les Aspurgiens ne le reconnaissaient pas pour maître. Polémon entreprit de les soumettre; mais dans cette guerre malheureuse, il perdit la liberté et la vie.

Nous voyons par ces mentions historiques, combien la royauté de Polémon I était peu agréée dans le Bosphore, et surtout dans celui d'Asie. Là, les nombreuses peuplades scythes et méotes, disposées sur un territoire beaucoup plus étendu que celui du royaume européen, et appuyées sur une frontière comme celle de la Colchide et des montagnes du Caucase, devaient avoir bonne chance à résister à un pouvoir contraire à leurs intérêts et à leur caractère national.

Contre l'autorité méconnue de Polémon, des prétentions rivales pouvaient s'élever tout simplement et amener la séparation des deux Bosphores. Sauromate I, auquel les monnaies mentionnées plus haut, assignent un règne contemporain à celui de Polémon I, aurait pu être un rival de ce genre, assez puissant ou habile pour établir son autorité dans une partie du Bosphore. A en juger par les dates des médailles de Sauromate I, dates qui rapprochent son avènement de celui de Polémon, le roi sauromate serait devenu souverain d'une partie du Bosphore, bientôt après la mort de Scribonius. Avait-il établi son pouvoir par conquête, ou par élection du peuple du Bosphore, lequel se serait adressé à lui, dans son besoin d'un chef de révolte, d'un protecteur contre Polémon et les troupes d'Antoine? L'un ou l'autre de ces moyens, peut-être tous les deux, avaient également pu lui venir en aide. Peut-être aussi quelque parenté avec la dynastie

achéménide se serait mêlée à ses droits... A l'appui de cette hypothèse, on pourrait avancer deux circonstances: 1° Nous savons que Mithridate, pour s'assurer des alliances, avait donné quelques-unes de ses filles en mariage à des rois barbares de ces contrées; 2° une inscription publiée par Boeckh (N° 2123) proclame Sauromate ¹ — régnant par droit de succession de ses ancêtres (ΒΑΣΙΛΕΥΟΝΤΑ ΑΠΟ ΠΡΩΓΟΝΩΝ). De plus, Sauromate adopte sur sa monnaie l'ère royale des achéménides. Asandre ne l'avait pas fait; ne provenant pas de la famille de Mithridate, il compte seulement par années de son règne; mais en même temps, l'ère dynastique continue sur les pièces de Dynamis, sa femme, héritière directe des achéménides ². Les pièces de Polémon I sont également sans date du Pont, et celles de Pythodoris, sa femme, portent même la date d'une ère rivale, une ère qui compte depuis la défaite de Pharnace. . .

En définitive, il résulte évidemment par les dates ΘΠΣ, ΨΣ et ΑQΣ des trois pièces mentionnées dans cet article:

Que l'avènement de Sauromate I fut, non postérieur, mais contemporain à celui de Polémon I, et que ce fut bientôt après la mort d'Asandre et le meurtre de Scribonius, que Sauromate I devint roi d'une partie du Bosphore.

Ce fait, maintenant irrévocablement établi par les preuves numismatiques, a aussi pour lui les probabilités de l'histoire, que nous avons tâché de démontrer. En se basant sur ces probabilités, il nous semble conséquent d'avancer jusqu'à cette opinion — que dans le partage du Bosphore entre deux rois, c'est sur le Bosphore asiatique qu'aurait régné

¹ Sauromate II — selon le système de Köhler; Sauromate I selon notre conviction que nous avançons plus loin (voir § II).

² Une pièce de Dynamis, unique jusqu'à présent, se trouve dans la collection de Mr. Comte Alexis Ouvaroff.

Sauromate. Toutes les conclusions qu'on peut tirer des mentions historiques sur Polémon, semblent lui assigner pour résidence le Bosphore européen; presque toutes les inscriptions qui parlent de Sauromate, ont été trouvées, dans le Bosphore asiatique ¹.

Il semble même que l'expédition de Polémon contre les Aspurgiens, a dû être une guerre contre Sauromate I, prince aspurgien devenu maître dans le Bosphore asiatique, que Polémon prétendait dominer comme la partie européenne. Polémon I voulait pour lui la réunion des deux Bosphores; mais par le malheureux résultat de son expédition, cette réunion eut lieu pour la partie adverse. Sauromate I, et son successeur Rhescuporis I, durent dominer les deux royaumes jusqu'à ce que Polémon II, en recevant de Caligula l'investiture du trône de son père, eut fait reparaître la dynastie zénonide dans le Bosphore.

II.

S'il nous semble suffisamment prouvé que l'avènement de la dynastie sauromate doit être considéré comme ayant eu lieu contemporanément à Polémon I, les premiers règnes de cette dynastie offrent un vaste champ aux incertitudes et aux suppositions. Les efforts des

¹ Sur sept inscriptions appartenant à Sauromate I, cinq ont été trouvées, soit à Taman soit à Anapa. Des deux dernières, trouvées à Kertch, l'une n'a que quelques lignes gravées dans Boeckh (N° 2108), et peut se rapporter à un autre Sauromate; l'autre, latine, est un reste de colonne milliaire, qui a pu être transporté d'au-delà du détroit, lors de la construction de la vieille église de St. Jean Baptiste où elle a été trouvée. Eussent-elles appartenu toutes les deux au Bosphore européen, cette circonstance ne prouverait rien: Sauromate, après la mort de Polémon I, a dû être maître des deux Bosphores, ainsi que l'indique une inscription où il s'intitule *Roi de tout le Bosphore*.

savants les plus renommés, tels que Visconti, M. Raoul-Rochette et Köhler, n'ont pu y établir que des hypothèses plus ou moins hasardées.

De toutes ces opinions, celle de Visconti, semble être, par le fond, la plus rapprochée de la vérité ¹. Celle de Köhler, au contraire, nous paraît la moins croyable.

En se basant sur la médaille de Sauromate I avec la date ΘϞΣ (299) de l'ère du Bosphore, et deux inscriptions, dans l'une desquelles ² *Tibère Jules Sauromate* est nommé « *fils du roi Rhescuporis*» (ΥΙΟΝ ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΡΗΣΚΟΥΠΟΡΙΔΟΣ), dans l'autre ³ — «*régnant par droit d'héritage de ses ancêtres*» (ΤΟΝ ΑΠΟ ΠΡΟΓΟΝΩΝ ΒΑΣΙΛΕΥΟΝΤΑ), Köhler a produit un raisonnement semblable :

Après la mort de Polémon I, le trône du Bosphore fut occupé par *Sauromate I*, fondateur d'une nouvelle dynastie et qui régna conjointement avec la reine Gépae-pyris, sa femme. *Sauromate I, en prenant possession du Bosphore, avait cédé sa royauté patrimoniale à son frère Rhescuporis.*

A la mort de Sauromate I, — *Rhescuporis envoya régner sur le Bosphore son fils Tibère Jules Sauromate II* — celui-là même qui est mentionné dans l'inscription comme fils du roi Rhescuporis.

¹ Visconti pense, qu'après la mort de Polémon I, les Aspurgiens restèrent maîtres du Bosphore; que leurs princes, *Rhescuporis* et *Sauromate*, furent confirmés par Auguste, grâce à la protection de Tibère, et que par reconnaissance pour celui-ci, ils adoptèrent le prénom de *Tibère Jules*. L'attribution fautive de la médaille ΤΟΥ ΑΣΠΟΥΡΓΟΥ à Sauromate I, n'enlève que peu de force à l'opinion de Visconti, laquelle, selon nous, doit obtenir la préférence sur l'opinion de Köhler.

² Böeckh, Corp. Inscrip. N° 2123. M. Aschik (Восп. Царство) N° 19

³ Böeckh, N° 2124. Aschik N° 20.

Tibère Jules Rhescuporis I, deuxième fils du roi sauromate Rhescuporis, ou bien, le fils de T. J. Sauromate II, succéda à ce dernier.

Il régna jusqu'à l'avènement de Rhescuporis II, l'an 17 après J. C.

Cette opinion de Köhler, adoptée par Mionnet, appuyée par le savant Boeckh, a été généralement admise par les numismates. Il n'est pas facile de l'attaquer, grâce à l'autorité du nom qui l'a produite, et de ceux qui l'ont adoptée. Néanmoins, nous nous hasarderons à dire, que cette hypothèse de règnes multiples, accompagnés d'un ordre de succession si compliqué, est passablement hasardée; qu'elle donne lieu à la controverse, et que pour notre part, nous ne voyons là que deux règnes, au lieu de quatre, en nous rapprochant sous ce rapport de l'opinion de Visconti.

Une partie de l'opinion de Köhler a fait déjà ses preuves d'erreur. Nous savons que Gépæpyris n'était pas la femme de Sauromate I, et que Köhler, malgré ses grandes connaissances en numismatique, n'avait guère remarqué toute la différence qui existe entre les pièces de Mithridate II et celles de Sauromate I. L'avènement de Sauromate I, supposé par Köhler après la mort de Polémon I, doit être reporté plus haut, — contemporainement à l'avènement de Polémon et à la suite de la mort d'Asandre et de Scribonius, ainsi que nous l'avons énoncé déjà.

La grande raison qui a fait admettre à Köhler les deux règnes qu'il place à la suite de celui de Sauromate I, c'est le prénom de **ΤΙΒΕΡΙΟΥ ΙΟΥΛΙΟΥ**, sur des monnaies en bronze qui, par cela-même, lui ont semblé appartenir à d'autres règnes que les pièces aux mêmes noms. sans le prénom accessoire. Mais nous savons maintenant que le prénom de *Tibère Jules* n'était pas une appellation particulière à deux règnes seulement,

que *cinq* autres rois ¹ l'ont également porté par la suite; en un mot, que c'était un prénom d'usage pour les rois de la même descendance. Si ces cinq rois postérieurs, n'ont plus mis le prénom de Tibère-Jules sur leur monnaie, — il nous semble qu'on peut en donner une raison très-plausible. L'adoption de noms romains qui dans la commencement, durant les deux premiers règnes avait été une nouveauté distinctive puisée dans une raison politique, ne fut plus ensuite qu'un simple usage consacré par le temps; le temps avait fait de ce prénom une appellation dynastique, employée dans le grand titre, sur les inscriptions par exemple, mais n'ayant plus la même signification pour être affectée à la monnaie courante. Il en devait être tout autrement durant les premiers règnes de la dynastie. Le prénom de Tibère-Jules et les signes honorifiques de la protection impériale, sur la monnaie vulgaire, qui circulait parmi la plus grande masse du peuple, c'était un moyen habile de propager une idée utile au gouvernement. Légende et types, voulaient dire, que la nouvelle dynastie était bien vue à Rome, qu'elle était comblée des faveurs de la famille régnante *Julia* et surtout de celles de *Tibère*. En s'apparentant pour ainsi dire à *Tibère*, par l'adoption de son nom, les premiers rois de la dynastie sauromate s'affirmaient sur un trône récemment conquis et convoité probablement par des prétentions rivales, comme devaient l'être celles du fils de Polémon I².

¹ Voici les noms des autres rois qui, ainsi que nous l'ont fait connaître les inscriptions, ont porté le même prénom de Tibère Jules : Rhescuporis III (II^e de notre système), Rhœmétalcès, Eupator, Rhescuporis IV (III^e) Teiranès.

² Il paraît que l'usage d'adopter pour prénom, les noms des empereurs romains était assez répandu chez les rois tributaires de Rome. Rhœmétalcès, roi de Thrace s'intitulait *Caius Julius*; Agrippa II roi de Judée, *Julius*; Bérénice, sa fille, *Julia*; Cottius, roi des Alpes cottiennes, *M. Julius*, les rois d'Édesse du nom d'Abgar, *Aelius Septimius* et *Gordianus Abgarus*, etc.

Les pièces en or de Sauromate I, s'arrêtent à la date **ZT** (307 de l'ère du Bosphore, 11^e année après J. C.)¹; celles de Rhescuporis, du même métal, qui suivent les premières, commencent à la date **ΓIT** (313—17 après J. C.). C'est dans l'intervalle de 5 ans, existant entre ces dates, que Köhler a placé les règnes de *Tibère Jules Sauromate II* et *Tibère-Jules Rhescuporis I*, représentés uniquement par des monnaies de bronze. En admettant, en toute confiance, les deux règnes improvisés, le défaut absolu de pièces en or de leur appartenance, a droit de nous étonner. Rien que l'abondance de l'or au règne précédant et au règne suivant ces deux règnes intermédiaires, rend impossible la supposition, que T. J. Sauromate II et T. J. Rhescuporis I n'avaient pas frappé de monnaie de ce métal. D'où serait venu cet appauvrissement subit, lorsque par les sujets représentés sur les pièces de Sauromate et de Rhescuporis, au prénom de Tibère-Jules, nous sommes en droit de croire à des règnes puissants et prospères? Quant à supposer, qu'il ne nous soit pas encore parvenu de monnaies en or de ces rois, c'est admettre un cas unique dans la dynastie sauromate². Il serait vraiment extraordinaire, que les nombreuses fouilles et découvertes, qui nous ont livré une si grande quantité de pièces en bronze de T. J. Sauromate et T. J. Rhescuporis, ne nous aient pas produit une seule pièce en or, de l'un ou de l'autre de ces rois!

Il y a encore à remarquer un résultat étrange de la classification de Köhler: En partageant entre deux Sauro-

¹ Il y a dans Mionnet une pièce à la date **HT** (308 E. B., 12^e de notre ère), mais cette pièce est annotée *coin moderne*.

² A commencer de Sauromate I, et jusqu'à la disparition de l'or et de l'électrum sous Cotys III, tous les règnes nous ont fourni des pièces en or, à l'exception des rois de la dynastie zénonide et deuxième achéménide — Polémon II et Mithridate II.

mates, les monnaies de bronze qui portent ce nom, on ne pourrait plus attribuer rigoureusement au premier Sauromate, que les pièces de petit module à la légende BACIAEΩΣ CAYPOMATOY, et aux têtes d'Auguste ou de Tibère, au revers. Ces pièces ¹ étant extrêmement rares, introuvables presque, il y aurait, pour le premier règne — abondance de pièces en or et pénurie de celles en bronze; comme pour le deuxième règne, par contre, avec un grand nombre et une grande variété de bronze, absence complète de l'or...

On rencontre beaucoup de lacunes dans la suite des monnaies du Bosphore avec dates, et ces lacunes sont, souvent, beaucoup plus prolongées que ce premier intervalle de cinq ans. Placer de nouveaux règnes dans les vides chronologiques est chose facile; Köhler a usé de cette facilité pour *T. J. Sauromate II* et *T. J. Rhescuporis I*, produits par lui. Mais tant que l'existence de ces deux rois ne sera pas prouvée par quelque certitude historique ou numismatique, il doit sembler que la clas-

¹ Mionnet cite deux pièces de ce genre, l'une d'après Vailant, l'autre d'après Sestini:

1^o BACIAEΩΣ CAYPOMATOY. Tête diadémée de Sauromate I. *Rv.* Tête d'Auguste.

2^o Tête diadémée de Sauromate, entre le monogramme ΠΑΝ et les lettres IB. *Rv.* ΚΑΙΣΑΡΟΣ ΣΕΒΑΣΤΟΥ. Tête laurée de Tibère (t. II. p. 367.)

Ce pièces sont extrêmement rares. Quant à une troisième, citée à la page suivante, sous le N^o 50, nous n'avons jamais vu aucune médaille semblable et nous doutons de son appartenance à Sauromate I (et même au Bosphore). Voici cette médaille:

Av. Sans légende. Tête barbue du roi.

Rv. BA. C. Homme dans un quadriges, allant de gauche à droite, la main gauche élevée; au-dessous, les lettres K. Δ.

sification de Köhler n'est qu'une complication arbitraire et que l'opinion de Visconti, sauf quelques restrictions, est beaucoup plus naturelle, beaucoup plus conforme aux probabilités historiques.

Nous avons dit déjà que nous envisageons Sauromate I comme un prince aspurgien, ainsi que l'a avancé le savant archéologue milanais. Fils d'un roi Rhescuporis, de la même origine, Sauromate I aurait régné, d'abord, dans le Bosphore asiatique, puis, à la mort de Polémon I, il serait devenu roi de tous les deux territoires¹. Forcé de rechercher la protection et la sanction de Rome, Sauromate commence par suivre un exemple donné par Polémon: il met sur ses pièces d'or (ainsi que sur ses premières pièces de bronze) l'effigie d'Auguste, comme son rival avait placé sur sa monnaie la tête de Marc Antoine. Mais par la suite, soit que Tibère ait protégé particulièrement Sauromate et ainsi que le suppose Visconti, qu'il ait obtenu d'Auguste la consécration des droits que s'était appropriés le nouveau dynaste, la reconnaissance ou la flatterie aurait engagé ce roi du Bosphore à adopter le prénom de Tibère-Jules, que nous voyons apparaître sur les monnaies du pays, en même temps que les signes d'investiture romaine (la chaise curule, le sceptre et le diadème)². Par conséquent toutes les pièces qui portent le prénom de *Tibère Jules*, joint au nom de *Sauromate*, seraient de la dernière partie du règne de *Sauromate I*. La différence de la physionomie, sur

¹ C'est positivement le titre de grand roi des rois *de tout le Bosphore* (ΒΑΣΙΛΕΑ ΒΑΣΙΛΕΩΝ ΜΕΓΑΝ ΤΟΥ ΠΑΝΤΟΣ ΒΟΣΣΗΟΡΟΥ), que donne à Sauromate I la même inscription, qui l'appelle fils du roi Rhescuporis.

² Visconti suppose que les princes aspurgiens, devenus maîtres du Bosphore, s'étaient adressés à Tibère pendant son séjour en Illyrie.

laquelle Köhler a voulu s'appuyer pour partager entre deux rois les médailles au nom de Sauromate et celui de Tibère Jules Sauromate, c'est-à-dire la présence de la barbe et des moustaches sur les dernières pièces et l'absence de ces accessoires sur les premières, cette différence, disons nous, ne peut servir qu'à l'appui de notre opinion: Sauromate I, ayant adopté le prénom de Tibère-Jules dans la seconde partie de son règne, les médailles qui offrent ce prénom, le représentent, naturellement, avec les traits d'un âge plus avancé.

Nous admettons de même que Rhescuporis, successeur et probablement, fils ou frère de Tibère Jules Sauromate I, ait suivi l'exemple de ce dernier, en adoptant le même prénom. La différence qu'on peut remarquer entre les pièces de grand module, portant le nom **TIBERIOY IOYΔΙΟΥ ΡΗΣΚΟΥΠΟΡΙΣ**, et les pièces de petit module, avec le monogramme **ΒΑΩΡ**, où le roi est représenté plus jeune, sans barbe et sans moustaches, n'implique pas l'absolue nécessité de partager les monnaies entre deux règnes. Comme pour Sauromate, les pièces avec le prénom romain, pourraient se rapporter à la deuxième partie du règne de Rhescuporis. On doit avoir égard en outre (et pour l'un et pour l'autre de ces rois) à la différence des modules, qui pouvait entraîner une abréviation de la légende, ou son remplacement par un monogramme. Quant à ce qui est de quelques différences de physionomie, selon notre conviction, elles ne peuvent être mises en grande autorité dans la numismatique des rois de la dynastie sauromate. Dès l'avènement de cette dynastie nous voyons les portraits des mêmes rois, varier selon le goût des graveurs, varier jusqu'à offrir de grandes dissemblances. Et ceci, dans les pièces de même métal (bronze) et de même module, car nous ne voulons pas nous prémunir de l'énorme différence qui existe souvent entre les effigies des pièces de différents métaux; nous

n'irons pas par exemple mettre en regard les monnaies de bronze de Tibère Jules Rhescuporis I avec les pièces en or de ce roi.

III.

Nous nous sommes énoncé dans la première partie de cet article sur la grande probabilité d'un partage du Bosphore à l'avènement de la dynastie sauromate. Ce premier partage qui signala l'élévation des princes aspurgiens, n'était, il est vrai, qu'une scission momentanée que la mort de Polémon I devait clore bien vite, pour donner place au pouvoir de Tibère-Jules Sauromate I, *roi de tout le Bosphore* ¹. Mais la tendance à la division était évidemment, une force vivace et persistante dans ce pays. Si c'est plus tard, seulement, que la division apparaît comme un fait prouvé de l'histoire du Bosphore et comme un état normal de son existence, bien de probabilités, beaucoup d'évidence même, nous portent à croire qu'avant l'époque du partage constaté par les dates des médailles, avant les règnes simultanés de Cotys III et Sauromate IV ², les deux Bosphores durent avoir des périodes de séparation, comme au temps de Polémon I.

Ces séparations provisoires pouvaient arriver naturellement dans un pays, où les prétentions au trône de trois familles royales (les Sauromates, les Zénonides et les Achéménides) étaient une cause de troubles et de changements fréquents. A ces tendances séparatistes des ambitions individuelles, les antécédents historiques des deux métropoles, les conditions physiques des deux territoires et le caractère de leurs habitants, devaient être certainement d'un grand secours. Nous en avons parlé plus haut.

¹ Voir la note 1 de la page 17 de cet article.

² Sauromate V, d'après le système de Köhler.

Rome devait incliner à protéger la division du Bosphore. Appuyer tour à tour, ou simultanément, les différents prétendants, c'était une nécessité pour la politique romaine. Les rivalités et les discordes des prétendants, faisaient la force de Rome dans ce pays; elles lui donnaient l'autorité suprême d'une dernière décision et l'avantage d'un choix, par la consécration au trône. Le partage qui pouvait résulter des rivalités des prétendants, était un affaiblissement de la puissance des rois de Bosphore; c'était, par cela-même, une garantie de leur soumission et de leur fidélité. Et la tâche était facile pour les empereurs romains. Ils n'avaient pas besoin de créer des rivalités dans le Bosphore et d'y semer la division: dans la concurrence de prétendants qui briguaient la protection impériale, il n'y avait probablement, que l'embarras de choisir le plus zélé pour la domination romaine.

Aussi voyons nous après Tibère Jules Rhescuporis I deux changements de dynasties se succéder dans le Bosphore, changements sanctionnés par les empereurs. La dynastie aspurgienne - sauromate est remplacée par le zénonide Polémon II; une branche achéménide vient immédiatement après ce dernier. Pendant la courte durée du règne de ces deux familles, la descendance de Sauromate I fut-elle complètement dépourvue de pouvoir, se maintenait-elle dans quelque endroit du Bosphore, de celui d'Asie, par exemple? Nous n'en savons rien, grâce à la pénurie de notions historiques sur le Bosphore, mais la seconde supposition est aussi possible que la première; elle l'est même davantage, lorsqu'on se rappelle que les rois de la branche aspurgienne étaient les princes naturels d'un peuple établi dans le Bosphore asiatique, et qu'ils pouvaient trouver appui chez ce peuple. En tout cas, nous voyons la dynastie sauromate rentrer bien vite au pouvoir, immédiatement après le second des achéménides, Cotys I. La rivalité de Cotys avec son

frère Mithridate II, la guerre que le dernier fait à ce frère installé à sa place par les Romains, nous pose le cas évident d'une nouvelle division du Bosphore, si court qu'ait pû être le temps où le Bosphore eut pour maîtres deux frères rivaux. Au règne de Tibère-Jules Rhoemétalcès, — troisième probabilité de division. Un Eupator, évidemment étranger à la dynastie régnante des sauromates, Eupator que nous voyons succéder à Rhoemétalcès au détriment de l'héritier direct Sauromate III ¹, érige la prétention de régner dans le Bosphore durant la vie de Rhoemétalcès. Ce dernier roi va en porter plainte à Antonin le Pieux. Un passage de Capitolin qui nous atteste cette prétendance d'Eupator, dit que l'empereur «après avoir pris connaissance des différends qui s'étaient élevés entre Rhoemétalcès et Eupator, renvoya le premier dans le royaume du Bosphore ².» Rien n'indique dans cette phrase que Rhoemétalcès ait obtenu

¹ Sauromate IV^e, d'après Köhler.

² Le texte du Capitolin porte: «Rimetalcem in regnum Bosphoranum, audito inter ipsum et *curatorem* negotio, remisit» (In vitâ Antonini, cap. IX): Cary et Böeckh, ont vû, justement, dans le mot *curatorem* une faute de copiste, qui aurait produit ce mot au lieu de celui d'*Eupatorem*. Il est évident que ce passage a été défiguré par la transformation du nom grec Εὐπάτωρ en *Curator* latin. Rien ne nous prouve que le royaume du Bosphore était une province romaine gouvernée par un intendant. Les rois de ce pays, quoique dépendants de l'élection impériale et quelquefois tributaires de Rome, étaient assez puissants, pour recevoir eux-mêmes une espèce de tribut annuel, que les empereurs leurs payaient, sous le nom de cadeaux, pour les engager à empêcher les irruptions des Scythes en Asie (voir *Zozime*, liv. I, chap. XXXI). Il semble, même, qu'ils furent assez forts, pour se rendre quelquefois, indépendants de la puissance romaine. On peut en juger ainsi, au moins pour l'époque qui précède le règne de Trajan, car Sixtus Rufus, en parlant de cet empereur, dit: «Iberos, *Bosporanos*, Colchos in fidem Romanæ ditionis accepit (cap. XX).»

la satisfaction qu'il désirait, et le trône du Bosphore accordé après lui à Eupator, est une preuve de la bienveillance de l'empereur pour ce prétendant ¹

Le probabilité d'un partage du Bosphore entre Rhoe-métalcès et Eupator est grande. Il semble que ce partage fut l'origine d'une division prolongée des deux Bosphores, division qui nous est démontrée, bientôt après par des preuves numismatiques. Dès le second règne après celui d'Eupator, celui de Tibère-Jules Rhescuporis III ² nous voyons les mêmes dates sur les médailles de ce Rhescuporis et celles d'un troisième Cotys. Les dates **ΔΚΦ** (524) et **ΕΚΦ** (525), qui sont les dernières de Rhescuporis III, sont aussi les premières dates du règne de Cotys III ³.

Le dates suivantes (526, 527, etc.) nous montrent le même Cotys contemporain de Sauromate IV ⁴.

Ce Cotys était-il un prétendant d'origine nouvelle et inconnue, qui serait parvenu à se créer un royaume dans une partie du Bosphore au détriment de la dynastie sauromate, tout comme le fondateur de cette dernière dynastie l'avait fait au détriment de Polémon I? Nous sommes porté, plutôt, à considérer Cotys III comme un

¹ Une de causes de la protection des Empereurs pour Eupator a dû consister dans le tribut annuel que ce prétendant s'était engagé à payer à Rome. Lucien nous rend témoignage de ce tribut d'Eupator — *in Vità Alexandri, cap. LVIII*.

² Rhescuporis IV^e, selon Köhler.

³ La date **ΕΚΦ** sur les monnaies de Rhescuporis III, est citée chez Eckhel (p. 380), Sestini (p. 63), Mionnet (Suppl. n^o 247), etc.

La même date, sur les pièces de Cotys III, mentionnée dans Eckhel (p. 380), Sestini (L. Num. t. I, p. 43, n^o 37), Mionnet (S. n^o 247).

La date **ΔΚΨ** de Cotys III, sur deux monnaies en électrum. L'une de ces pièces appartient à la Collection Impériale de l'Ermitage, l'autre se trouve chez M. le Comte Alexis Ouvarof.

⁴ Sauromate V de Köhler.

descendant d'Eupator, non comme le fauteur, mais comme le continuateur d'un partage survenu avant lui, au temps de Rhœmetalcès.

De Cotys III, Köhler, et d'après lui, Mionnet, contrairement à l'opinion admise jusque là, ont fait deux rois du même nom: Cotys III et Cotys IV. Quelques-unes des médailles du Cotys de cette époque, offrent une effigie barbue, tandis que d'autres, au contraire, ont une tête sans barbe. Cette différence a été la raison de la division en deux personnages opérée par Köhler; mais la raison ne nous paraît guère concluante. Nous voyons plusieurs autres rois subir, sur leurs monnaies, ces variantes de leur effigie, sans changer pour cela d'identité de personnes, et quant à la dissemblance des traits qu'a cru voir Köhler, il n'est pas possible de s'y appuyer, vû la barbarie des pièces de cette époque. Au surplus, l'admission du Cotys IV, entraîne, par le rapprochement des dates des monnaies, une supposition incroyable—que trois rois ont pu régner contemporanément dans le Bosphore.

Nous avons cru nécessaire de renforcer notre opinion sur l'existence d'un seul Cotys, troisième du nom, en produisant, les deux tables suivantes qui représentent la distribution des règnes d'après les dates des médailles connues jusqu'à présent ¹.

I.

Classification de Köhler (Cotys III et Cotys IV.)

Ere du Bosphore.	Ere chrétienne.
ΔΚΥ Cotys III 524.....	228
ΕΚΥ 525.....	229

¹ Pour les ouvrages où sont mentionnées ces médailles, ou les collections dans lesquelles elles se trouvent, voir: *M. Sabatier, Chronologie du Bosphore.*

ϚΚΨ	526	Sauromate V	526.....	230
ZKΨ	527.....	527.....		231
HKΨ		528.	Cotys IV 528.....	232
ΘKΨ		529.....	529.....	233
ΛΨ			530.....	234
ΑΑΨ			531.....	235

II.

Autre classification (Cotys III seul).

E. B.		E. chr.
ΔΚΨ	Cotys III 524	228
ΕΚΨ	 525	229
ϚΚΨ	 526 Sauromate IV 526	230
ZKΨ	 527 527	231
HKΨ	 528 528	232
ΘΚΨ	 529 529	233
ΛΨ	 530 — Rhescuporis IV 530	234
ΑΑΨ	 531 Ininthimeius 531	235

Il résulte de la deuxième table, au lieu d'une diffusion embarrassante de dates entre deux Cotys, aux quels s'adjoint un troisième roi (1-re table), une suite continue de dates d'un seul Cotys III, régnant contemporanément à Sauromate IV, dans une partie différente du Bosphore.

De plus, la date ΑΑΨ (53) de Cotys III, date que se lit aussi sur les médailles d'Ininthimeius, prouve que ce dernier roi fut le successeur de Cotys III dans une partie du Bosphore, comme dans l'autre partie, Rhescuporis IV ¹, succéda évidemment à Sauromate IV, parce que la première date de Rhescuporis suit immédiatement la dernière de Sauromate.

Une autre preuve numismatique de la division du Bosphore, nous apparaît durant les derniers règnes connus

¹ Rhescuporis V, de Köhler et Mionnet.

de ce pays, ceux de Rhadamsadès, Sauromate VI¹ et Rhescuporis VII². Nous avons réuni toutes les dates connues de ces règnes sur une table pareille à la précédente :

E. B. Dernière date de	E. Chr.
ΔX Thothorsès 604.....	308
EX 605 Rhadamsadès Sauromate VI 605.....	309
ϚX 606.....	— 310
ZX 607.....	— 311
HX 608.....	608 312
ΘX 609.....	— 313
IX 610.....	610 314
AIX 611.....	611 315
BIX 612.....	612 316
ΓIX 613.....	613 317
Δ'X 614.....	614 318
EIX 615.....	615 319
ϚIX 616.....	616 320
ZIX 617.....	617 321
HIX 618.....	618 322
ΘIX 619.....	(et jus- 323 qu'à 634)
KX	324

D'après cette table, Rhadamsadès succéda à Thothorsès, comme Rhescuporis VII à Sauromate VI.

Mais entre ces deux preuves certaines de la division du Bosphore, entre ces deux séries de règnes contemporains, restent les règnes intermédiaires de Rhescuporis V et Rhescuporis VI, Faréansès et Teiranès. Comme il n'existe pas là de même simultanéité de dates, faut-il en conclure que pendant ce temps, il y a eu réunion constante des deux royaumes du Bosphore? Il nous semble

¹ Sauromate VII de Köhler et Mionnet.

² Rhescuporis VIII de Köhler et Mionnet.

qu'on doit répondre négativement à cette question, et qu'il n'y a qu'un seul de ces règnes qu'on puisse supposer avoir réuni les deux parties divisées, c'est le règne de Tibère-Jules Teiranès.

Voici comment se repartissent, selon nous, les règnes qui, à partir de Cotys III et Rhescuporis III, nous démontrent un partage certain du Bosphore : ¹

I.

Bosphore Européen.

T. J. Rhescuporis III.	507—525
Sauromate IV.	526—529
Rhescuporis IV.	530—
	<i>Lacune de 5 ans</i>
Rhescuporis V.	536—549
	<i>Lacune d'un an</i>
Rhescuporis VI.	551—564
	<i>Lacune de 7 ans</i>
Sauromate V.	—572

T. J. Teiranès 572—575.

	<i>Lacune de 29 ans</i>
Sauromate VI.	605—608
	<i>Lacune d'un an</i>
Rhescuporis VII.	610—631

II.

Bosphore Asiatique.

Cotys III	524—531
Ininthimeius.	531—535
	<i>Lacune de 14 ans</i>
	(Eupator II!)
Faréansès.	550—554
	<i>Lacune de 17 ans</i>

Thothorsès.	575—604
Rhadamsadès.	605—617

Dans le premier des deux tableaux, la première date de Rhescuporis IV, suit immédiatement la dernière de Sauromate IV. Cette date de Rhescuporis IV étant la seule qui nous soit connue jusqu'à présent, on doit supposer que le règne de ce roi a occupé la lacune de 5 ans, jusqu'à la première date de Rhescuporis V. Entre Rhescuporis V et Rhescuporis VI, il n'y a qu'une année

¹ Nous avons dit que nous voyons l'origine de ce partage au temps de Rhoemétalcès et Eupator; mais il semble, par les dates des médailles, qu'après Eupator, le fils de Rhoemétalcès, Sauromate III, (prédécesseur et père de Rhescuporis III) régna seul dans le Bosphore.

de lacune; ce dernier roi est contemporain de Faréansès, qui figure dans le second tableau. Après Rhescuporis VI, il y a une lacune de 7 ans, complètement dépourvue de médailles, et se terminant par la date 572 de Sauromate V. Comme cette date est la dernière de Sauromate V (la première date de Teiranès étant précisément de la même année) on peut aisément supposer que la lacune de 7 ans appartient, en grande partie au moins, au règne de ce roi.

Dans le deuxième tableau, après les règnes successifs de Cotys III et Ininthimeius, vient une lacune de 14 ans. La conformité du type et de la fabrique de la médaille d'Eupator II (découverte par M. Sabatier), avec les médailles d'Ininthimeius, nous porte à croire que cet Eupator a dû occuper une part de cette lacune. Les autres parties du vide reviendraient, soit à son prédécesseur soit, enfin, à quelque roi inconnu encore. Après la date 534 de Faréansès—nouvelle lacune, de 17 ans.

De Tibère Jules Teiranès, qui par ses dates semble tenir à la fois à Sauromate V et à Thothorsès nous avons une inscription trouvée à *Kertch*, mais qui semble, ainsi que les deux dates extrêmes de ce roi, devoir lui faire donner place dans les deux Bosphores. Cette inscription mentionne un préfet de *Théodosie*, premier ministre du roi et un préfet des *Aspurgiens*, en Asie.¹ Il nous semble par là que Teiranès, quoique de descendance sauromate (comme l'indique le prénom de Tibère Jules que lui donne cette inscription) n'aurait pas seulement régné en Europe, où dominait cette dynastie, mais dans les deux Bosphores. La lacune de 16 ans, que nous voyons dans la suite des dates du Bosphore asiatique,

¹ L'inscription a été trouvée en 1843. Elle se trouve dans l'ouvrage de M. Aschik sous le n° 40.

nous confirme encore davantage dans cette opinion: la lacune aurait-été occupée par ce règne de dernière réunion.

La première date de Thothorsès correspond complètement à la dernière de Teiranès; mais Thothorsès a dû régner en Asie, parceque le récit de Constantin Porphyrogénète sur Sauromate VI, contemporain de Thothorsès (De administrando imperio, XLIII, p. 144), indique clairement, que ce Sauromate était roi du Bosphore européen¹. La succession immédiate des dates de Rhadamsadès à celles de Thothorsès, fait de ce premier roi le successeur de Thothorsès et le dernier roi du Bosphore asiatique. Cette même succession des dates de Thothorsès et de Rhadamsadès assigne au contemporain de ce dernier roi, à Rhescuporis VII, une place en Europe, à la suite de Sauromate VI, la lacune des dates numismatiques n'étant que d'un an.

Il y a observer dans cette classification des règnes des deux royaumes du Bosphore une circonstance remarquable: et qui semble contribuer à la vérité de notre système: Les noms barbares d'*Ininthimeius*, *Faréansès*, *Thothorsès*, *Rhadamsadès*, viennent se grouper, d'eux-mêmes, dans une seule suite, celle des rois d'Asie, tandis qu'en Europe, nous voyons une succession des noms de *Sauromate* et *Rhescuporis*, noms purement dynastiques. A la vérité un seul nom fait exception dans cette dernière suite, c'est celui de Teiranès; mais le roi Teiranès, par son prénom de *Tibère-Jules*, vient clairement s'apparenter à la dynastie sauromate du royaume d'Europe.

¹ Il est dit dans le récit de Constantin Porphyrogénète que Sauromate VI ayant entrepris une expédition en Asie, les Chersonites furent chargés par Constance-Chlore de faire une invasion dans les états de Sauromate, qu'ils conquièrent *Panticapée*, capitale de ses états et forcèrent par là le roi du Bosphore à faire la paix avec les Romains.

La conformité du type et de la fabrique des monnaies de bronze de Cotys III, d'Ininthimeius, et d'Eupator II contribue aussi à établir une filiation entre ces règnes, et les range dans une même partie du Bosphore. Malheureusement, l'adoption d'un type uniforme sur l'unique et barbare monnaie de bronze qui vient ensuite, ne nous permet pas de pousser plus loin les distinctions numismatiques. Soit que les besoins d'un commerce intime des deux royaumes, eussent été la cause de cette uniformité de la monnaie du Bosphore, ou bien une vieille prétention des deux partis à dominer tout le Bosphore, ou, enfin, l'usage adopté par de monnayeurs barbares d'imiter un type facile, cette uniformité, nous eût été d'un grand obstacle pour la découverte de la vérité, c'est-à-dire du partage du Bosphore, n'eussent été les dates des monnaies, qui sont notre grande ressource dans l'histoire de ce pays.

En jetant un coup d'oeil général sur la succession des rois du Bosphore-Cimmérien nous voyons, d'abord, trois familles regner à tour de rôle dans ce pays : les sauromates, les achéménides et les zénonides. Cette dernière famille, étrangère au pays, disparaît bientôt de la scène, avec Polémon II. — Sauromate I, Rhescuporis I, Sauromate II, Rhoemétalcès, Sauromate III et Rhescuporis III, sont évidemment des rois d'une même origine et d'une même descendance. Entre Sauromate I et Rhescuporis I, la parenté est plus que probable; elle est prouvée entre Rhoemétalcès, Sauromate III et Rhescuporis III ¹. L'usage

¹ Une inscription trouvée en 1838 près du village de Nedvigovka, sur le Don nous dit que Sauromate III était fils du roi Rhoemétalcès. (Elle est rapportée dans l'ouvrage de Mr. Achik sous le n° 36). Une autre inscription (trouvée à Kertch en 1843 et citée dans le livre précédent, n° 39) appelle T. J. Rhescuporis III fils du Grand roi Sauromate (III^e).

continu de mêmes noms, le prénom de Tibère-Jules employé par la plupart de ces rois, même par celui dont le nom fait exception à l'uniformité des autres (Rhoémétalcès), contribuent d'ailleurs, à établir une filiation générale entre ces six rois et nous autorisent à voir en eux les descendants de Tibère-Jules Sauromate I. Mais la descendance de Mithridate Eupator, représentée par Mithridate II et Cotys I, ne fut-elle plus continuée après eux? Rien ne nous l'affirme, et si la conformité des noms peut avoir une valeur quelconque comme indice de parenté, il ne serait pas peut-être impossible d'admettre, que les deux Cotys suivants (le II^e et le III^e) ainsi qu'*Eupator*, aient été de la même parenté achéménide. Une même origine de ces trois rois (c'est-à-dire leur descendance du premier Cotys et de son frère — supposition, à la quelle nous ne prétendons pas, au reste, donner plus de valeur que ne peut en avoir une hypothèse) une même origine achéménide, disons nous, des deux derniers Cotys et d'*Eupator*¹, jeterait beaucoup de lumière sur le caractère général de l'histoire du Bosphore à cette époque. Elle réduirait à une descendance de deux familles toute la suite des rois mentionnés plus haut; elle nous débrouillerait du chaos le principe de la succession au trône du Bosphore, en nous indiquant que cette succession avait pour source les rivalités de deux branches royales, tour à tour protégées par les empereurs, ou en défaveur chez eux. Aux droits des prétendants du trône de Bosphore, Rome, selon ses avantages, appliquait

¹ Numismatiquement, il y a observer l'imitation du type de certaines médailles de Cotys II par Eupator. Nous voulons parler des pièces en bronze de Cotys avec le temple et l'inscription KA—ΠΕ à l'avvers, et au revers le monogramme du roi, pareil à celui de Cotys I. Ces pièces imitées par Eupator laissent à supposer quelques liens de rapport entre lui et Cotys II.

visiblement un système de bascule politique, dont nous avons une indication dans le Périple d'Arrien¹. Mais si la possession du trône de Bosphore avait sa *force* dans l'élection impériale, il est tout naturel que les prétentions aux trône naissent de *droits* locaux, historiques, inhérents au pays. Ces droits locaux et historiques à la possession du trône pouvaient-ils avoir d'autres représentants, à cette époque, que les descendants de Sauromate I et ceux d'un achéménide? Nous en doutons. A moins de supposer qu'il y eut encore une descendance spartocide qui serait parvenue à se conserver malgré Mithridate le Grand et ses enfants; malgré aussi des successeurs comme Asandre et Polémon I, envahisseurs du trône très sujets à la contestation des représentants des rois naturels. Mais de ces représentants des Spartocides, nous n'en voyons nulle trace et il nous semble qu'admettre leur existence serait une hypothèse beaucoup plus invraisemblable que la nôtre. Mais soit que notre supposition sur les rivalités des *deux* familles royales que nous avons nommées, reçoive sa confirmation dans de nouvelles découvertes soit qu'elle fut contredite,

¹ Arrien écrit à l'Empereur Hadrien (Periplus Pont. Euxini, cap. VII) : « Dès que j'ai appris la mort de Cotys, roi du Bosphore Cimmérien, je me suis hâté de vous envoyer la relation du voyage qu'on peut faire par mer jusque dans ce pays, afin que ce royaume vous fut connu *si vous aviez des arrangements à prendre sur les affaires qui le concernent.* » Rhoemétalcès, successeur de Cotys II, éleva une statue à l'empereur Hadrien, en signe de reconnaissance de ce qu'il l'avait reconnu roi du Bosphore (ainsi le dit l'inscription de cette colonne, inscription trouvée à Kertsch. Boeckh n° 2108, Achik, n° 32). Ce témoignage de la grande reconnaissance de Rhoemétalcès, ne laisse-t-il pas supposer que ce roi avait reçu le trône par une préférence spéciale et non par droit de succession directe après Cotys II, auquel aucun lien ne semble le rattacher.

ce qui ne reste pas de moins évident, c'est que la rivalité entre prétendants, (quelle que fut leur origine), exista dans le Bosphore durant un espace de plus de deux siècles, et qu'elle s'exprima fréquemment dans une succession irrégulière du trône.

Vers la moitié du troisième siècle de notre ère, nous voyons un nouvel ordre de choses succéder au période précédent de succession intermittente de différentes dynasties. Ce nouvel ordre de choses était une conséquence naturelle et fatale des rivalités. Pour des prétendants impuissants à se détruire, il n'y avait qu'une issue — le démembrement ou le partage, ce à quoi les conditions territoriales et ethnographiques des deux parties du Bosphore se prêtaient si bien. Le partage en deux royaumes devient donc l'état normal du pays et le caractère distinctif de son histoire, durant le dernier siècle de son existence politique.

Dans le tableau du règne des deux royaumes, nous voyons, d'un côté une continuation de noms dynastiques, qui nous porte à croire, que la descendance de Sauro-mate I, se prolongea jusqu'à la fin, dans le Bosphore européen. Dans le Bosphore asiatique, au contraire, l'apparition de noms nouveaux, dès après Cotys III, semble nous indiquer que la dynastie dont Cotys était le représentant, fut bientôt remplacée par des rois d'origine nouvelle. Cette conjecture a, d'ailleurs, son appui dans la mention de Zozyne sur l'occupation du trône du Bosphore par des *barbares* et des *étrangers*¹; mais le caractère vague de cette mention (qui se rapporte au temps de Farcansès et Rhescuporis VI) semble recevoir, dans notre table, une précision nécessaire, par son application directe au royaume asiatique. Il en devait être ainsi de cette partie du Bosphore: elle dut subir la

¹ Livre I, chap. 31.

première l'invasion des peuples barbares, et s'éteindre avant sous leur niveau destructeur. La partie européenne du Bosphore aura pu végéter, encore quelque temps, comme royaume: elle était protégée par son bras de mer et sa position isolée dans un coin de la péninsule taurienne. Aussi, voyons-nous les dates de Rhadam-sadès, supposé par nous en Asie, s'arrêter bien avant celles de Rhescuporis VII, que nous plaçons en Europe. Les récits de Constantin Porphyrogénète, sur un Sauro-mate évidemment postérieur à tous les autres, sur un Asandre, vassal des Chersonites, nous indiquent clairement, qu'en Europe, une ombre d'existence politique traîna encore quelque temps, et que même des velléités de restauration indépendante éclairèrent de faibles lueurs la veille de l'arrivée des Huns dans le Bosphore (375)*.

Prince A. Sibirsky.

* En terminant cet article nous relevons une grave in-correction dans le dessein du statère d'or de Paerisade II, que nous avons publié précédemment. Le trident qu'on y voit au revers a deux crochets au lieu de *deux dauphins*, comme nous l'avons dit dans le texte. Ces dauphins sont parfaitement distincts dans leur forme et séparés du trident. L'erreur n'est pas de nous, le dessein (qui n'a que ce défaut au reste) ayant été tiré pendant notre absence de St. Péters-bourg.



BRIEF

an Herrn Oberst von Bartholomäi

über

die Genealogie und die Münzen der ersten Achämenidischen Könige des Pontos und des Bosphoros, so wie der Zenoniden und der Aspurger.

Nachdem ich in meinem Schreiben an S. E. den K. K. Oesterreichischen Feldmarschall-Lieutenant Freiherrn von Prokesch-Osten, einige Bemerkungen über die Gepräge und Abstammung der Spartokiden mitgetheilt habe, erlaube ich mir an Sie, theurer Freund, als einen Auszug aus meinem später erst erscheinenden, umfassenderen Werke, einige schon seit langer Zeit niedergeschriebene Worte über die Achämeniden, die Zenoniden und die Aspurger zu richten.

Wir sahen, wie die Unmöglichkeit, sich gegen die mächtig umgreifenden Skythen zu halten, den letzten Paerisades vermochte, sein Reich dem berühmten Pontischen Könige Mithradat Eupator abzutreten.

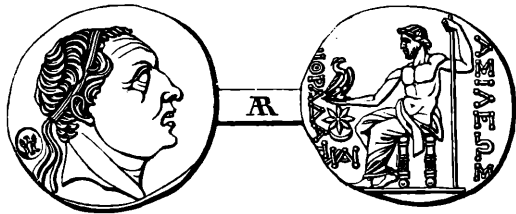
Diodor berichtet ¹, dass die Pontischen Könige von einem den sieben Persischen Vornehmen abstammten, welche sich mit Dareios, des Hystaspes Sohne, um den Thron des Kyros beworben hatten. Nach Justin ² waren sie wirkliche Achämeniden, verwandt mit dem alten Persischen Königshause, von dessen Nachfolgern sie, wie es scheint, zu erblichen Satrapen über gewisse Städte des Pontos und der Nachbarschaft ernannt wurden. Mithradat, der dritte seines Names, benutzte die Auflösung des

¹ XIX § 40, S. 692.

² I. XXXVIII, C. 7.

Persischen Reiches, bald nach Alexander dem Grossen, um sich unabhängig zu machen; er vereinigte mit dem Pontos: Paphlagonien und Kappadokien und führte die mit dem J. 297 vor Chr. 457 Rom's, beginnende Pontische Aera ein, welche bei seinen Nachfolgern im Bosphoros über sechs Jahrhunderte im Gebrauche blieb. Denn so lange herrschte im Bosphoros die Familie der Achämeniden, mit Ausnahme einer geringen Unterbrechung von wenigen Jahrzehnten.

Mit diesem Mithradat III, dem ersten Könige, welcher im J. 266 starb, beginnen auch die Pontischen Münzen. Man kennt von ihm sehr seltene Tetradrachmen mit dem Königlichen Brustbilde auf der einen und dem sitzenden Zeus auf den anderen Seite. Ein vorliegendes Exemplar, aus der Sammlung S. K. H. des hochseligen Grossfürsten Michael, stammt, wie der eingeschlagene Adler zeigt, aus der alten Mantuanischen.



Schon auf diesen Münzen erblicken wir Stern und Halbmond, die Familienabzeichen der Pontischen Achämeniden, die fast auf allen ihren Geprägen erscheinen. Noch seltener sind die Münzen von Pharnakes I, wahrscheinlich einem Enkel Mithradat's III und Sohne eines fast ganz unbekannten Mithradat IV. Er kam vor 184 zur Regierung und starb im J. 157. Nur seine Tetradrachmen sind zweifellos acht und von diesen kennt man allein das Exemplar der Pembrokeschen Sammlung so wie das, welches sich in der unseres leider zu früh verstorbenen Freundes, des Fürsten B. Kotschubey befindet.

Die Tetradrachme Mithradat's V, des Vaters von Mithradat Eupator. ist nur durch eine schlechte Abbildung bei Vaillant bekannt und ihre Aechtheit wohl nicht ganz sicher.

Mithradat V hatte durch die Freundschaft der Römer seine Staaten um Gross- Phrygien vermehrt: sein Sohn der grosse Eupator sollte, nach hartnäckigem Kampfe, durch die Feindschaft derselben Römer aller seiner Staaten beraubt werden. Es würde zu weit führen, hier die Geschichte des grossen Königs, auch nur in der Kürze zu verfolgen, sein Glück und sein Unglück, seine Tugenden und seine Laster, seinen unermüdlichen Widerstand nach so vielen Niederlagen. zu erzählen. Er war der gefährlichste Feind Rom's und nur gewaltigen Anstrengungen der Republik, und Feldherren wie Sylla, Lucullus und Pompejus, nur dem Verrathe seiner eigenen Kinder ¹, seiner besten Freunde, gelang es, ihn zu bezwingen.

Mithradat VI herrschte von 121 bis 63; Münzen von ihm kennt man aber nur seit den Jahren ΒΣ (202) der Pontischen Aera, 95 vor Chr., bis 5ΚΣ (226), 71 vor Chr. Die Pontischen Münzen selbst sind theils Goldstatere, von besonderer Seltenheit (aus den Jahren ΘΣ, 209; ΓΙΣ, 213; so wie mehrere Varietäten ohne Jahreszahl), theils Tetradrachmen, sämmtlich von trefflicher Ausführung. Bis zum J. ΒΙΣ, 212 (85 vor Chr.) ist der König auf ihnen mit schlichtem, glatt anliegendem Haare dargestellt; von da ab jedoch erscheint er mit fliegenden Haaren, vielleicht nach dem Vorbilde einer besonders beliebten Reiterstatue. Die Münzen ohne

¹ Zu diesen gehört namentlich Machares, welcher bald nach der Erwerbung des Bosporos, vom Vater zum Könige desselben ernannt, sich später mit Lucullus verband und beim Vordringen Mithradat's im J. 68, sich zu Cherronesos selbst das Leben nahm.

Jahreszahl sind daher, je nach dem Brustbilde, in die Zeit vor oder nach dem J. 312 zu vertheilen. Auch findet sich der Pegasos auf der Rs. dieser Stücke nur bis zum J. 212 und erblickt man auf den späteren Münzen, an dessen Stelle, einen weidenden Hirsch.

Der Pegasos bezieht sich, nach allgemeiner Annahme, auf die Abstammung der Achämeniden von Perseus und haben diesen Typus oder ähnliche auf die Perseus-Sage bezügliche, theils zur Verherrlichung alter einheimischer Sagen, theils auch wohl aus Courtoisie für ihre Herrscher, und in Erinnerung an dieselben, die Pontischen Städte: Amisos, Chabakta, Kabeira, Komana, Laodikeia und Neokaisareia, so wie die Paphlagonischen (aber zum Pontischen Reiche gehörigen) Amastris und Sinope, angenommen. Sogar auf Pantikapäischen Geprägen sehen wir das Flügelross und da solche etwa aus der Zeit des grossen Königs stammen dürften, lässt sich vielleicht für diesen ihren Typus derselbe Grund geltend machen. Jedenfalls ist der Pegasos das Gepräge Mithradats und nicht das der genannten Städte.

Seit 212 scheint Mithradat sein Schicksal unter den Schutz der vielfach in Asien verehrten Artemis gestellt zu haben, denn ihr Symbol ist der fortan auf den Münzen des Königs angebrachte Hirsch. Vorzüglich berühmt war der Tempel der Artemis zu Komana; ferner war in den Bosporischen Städten Phanagoria, Cherronesos und Pantikapaion, wie ihre Münzen darthun, der Cultus der Artemis sehr verbreitet. Namentlich findet sich auf letzteren auch der Hirsch, theils stehend, theils liegend.

Der Epheukranz, welcher stets die Vorstellung der Rs. umgiebt, deutet auf den Beinamen des Mithradat: Dionysos; endlich Stern und Halbmond, wie erwähnt, die Familienzeichen der Pontischen Achämeniden. beziehen sich auf den Altpersischen Dienst der Sonne und des

Mondes, Sanerges und Astara, wie sie in der Inschrift der Königin Komosarye und sonst noch heissen.

Schwierig sind die Monogramme zu erklären, welche sich neben der Hauptvorstellung der Rs. finden. Wahrscheinlich beziehen sie sich auf die Vorsteher und andere Beamte der Prägestätten, welche, wie im Mittelalter, die unter ihrer Aufsicht geschlagenen Stücke bezeichnen und für ihren guten Gehalt garantiren mussten. Die Prägeorte scheinen in diesen Monogrammen nicht enthalten zu sein.

Andere Zahlen, neben der Jahreszahl, **A B, Γ**, u. s. w., bis **II**, dürften sich auf die Ausprägungen beziehen; die Tetradrachme bei Köhler, Serapis, I, N° 27, mit **Γ** und **ΓΚΣ**, gehörte also zur fünften Ausmünzung des Jahres 223, unter den Münzbeamten, deren Namen in den Monogrammen vorgestellt sind.

Ausser den Pontischen Münzen Mithradat's, kennt man von ihm eine Smyrnaeische (wahrscheinlich vor 212 geschlagene) Kupfermünze, mit einer schreitenden Nike auf der Rs., so wie mehrere Athenische Tetradrachmen mit dem Pallashaupt auf der Hs. und der Eule auf dem Oelkrüge, auf der Rs. Eine dieser Münzen (in der Hunderschen Sammlung zu Glasgow, Köhler I. I. N° 40) zeigt neben der Eule, die Namen des Königs und seines Kommandanten in Athen, Aristion, so wie Stern und zwei Halbmonde: die anderen enthalten bloss den Namen des Aristion und Athenischer Beamten, so wie den Pegasos.

Diese Athenischen Münzen fallen demnach in die Zeit der Okkupation Athens durch Aristion, 89 bis 87 vor Chr. Im März des letzteren Jahres musste sich Aristion an Sylla ergeben und die Treue an seinen König mit dem Leben büssen. Es gehören demnach diese Tetradrachmen in die letzte Zeit des Pegasostypus. Wie sie, sind auch die Pontischen Münzen Mithradat's

nach dem Attischen Münzfusse geschlagen. Koehler hat 43 verschiedene Münzen Mithradat's, leider ziemlich trocken und ohne nähere Erläuterungen, beschrieben: mit Einschluss der von Herrn Sabatier in seinem fleissigen Werke: *Souvenirs de Kertch* aufgeführten und des kürzlich von Herr Meynaerts, *Revue belge*, VI, Taf. VI, 2, erläuterten Goldstaters von ΘΣ, beläuft sich die Zahl der bekannten Münzvarietäten des Königs auf 50 Exemplare.

Die Schändlichkeit des unnatürlichen Pharnakes II, welcher im J. 63 seinem grossen Vater folgte, wurde durch den Edelmuth Pompejus des Grossen, der seinen einst so mächtigen Gegner durch ein prächtiges Leichenbegängniss ehrte, wahrhaft beschämt. Pharnakes hatte zum Lohne seines Verraths das Bosphorische Reich erhalten, in welchem er von 243 bis 247 Goldmünzen schlagen liess, denn die von Köhler (*Serapis*, II, S. 220) beschriebene Silbermünze kann schwerlich als ächt betrachtet werden. Alle diese Münzen zeigen auf der Hs. das Bild des Königs und auf der Rs. den Apollo Καθαρτής, den Reinigenden, dessen Verehrung im Bosphoros schon durch Münzen des Spartokiden Eubiotos dargethan ist. Da die Goldstatere zum Theil mit dem Monogramme von Pantikapaion versehen sind, dürften wir in dem erwähnten Typus die Statue eines berühmten Tempels des Apollo Καθαρτής in dieser Stadt erkennen.

Im J. 247 oder 248 brach Pharnakes nach Asien auf, um das ganze Reich seines Vaters von Neuem zu vereinigen. Der berühmte Sieg Caesar's bei Zela setzte den Eroberungen des Königs ein Ziel: Mithradat von Pergamos, ein natürlicher Sohn des grossen Mithradat, wurde auf den Thron des abgesetzten Stiefbruders erhoben und Pharnakes fiel im Kampfe gegen seinen Statthalter Asander, welcher sich des ihm anvertrauten Bosphorischen Reiches bemächtigt hatte (im J. 47 vor Chr.)

Pharnakes hinterliess einen Sohn Dareios und eine Tochter Dynamis. Dareios, mit den Römern befreundet, wurde nach der Schlacht bei Philippi im J. 42, von M. Antonius zum Könige des Pontos erhoben, welchen er etwa bis 38 oder 37 beherrschte. Dynamis, von ihrem Vater früher dem Caesar als Gemahlin angetragen, musste dem Usurpator Asander durch ihre Hand einen Schein von Legitimität geben. Als Achämenidin schlug sie auch Münzen, von denen bereits im J. 1843 Herr De Longpérier ein jetzt im Besitze S. E. des Grafen A. Uwaroff hieselbst befindliches, nur in diesem einzigen Exemplare bekanntes Goldstück, in einer trefflichen Abhandlung bekannt gemacht hat.



Dasselbe zeigt auf der Hs. das Bild der Königin, auf der Rs. aber die Familienzeichen: Stern und Halbmond, nebst der Inschrift **ΒΑΣΙΛΙΣΣΗΣ ΔΥΝΑΜΕΩΣ** und der Jahreszahl **ΑΠΣ**, 281, d. i. 16 vor Chr.

Asander, welcher das ganze Bosporisches Reich vereinigt hatte und verstanden, sich die Gunst des Augustus zu erwerben, regierte Anfangs als Archont und nahm erst nach acht Jahren den Königlichen Titel an, vielleicht in Folge seiner Vermählung mit Dynamis. über deren Zeit wir freilich keine Nachrichten haben. Nach einer Regierung von 34 Jahren, wie Dion berichtet, verlor der drei und neunzig jährige Greis Thron und Leben durch einen Abentheurer, Namens Scribonius, vielleicht einen Freigelassenen jener berühmten Römischen Familie, aus welcher die erste Gemahlin des Augustus stammte. Asander, um nicht in die Hände des Usurpators zu fallen, endete durch Hunger sein Leben.

Sehen wir ob die Daten der Münzen die Angabe des Dion bestätigen. Letztere kennt man nur in Gold und in Bronze, denn die in Silber und Blei erwähnten Exemplare sind nur als Abschlüge der Goldstatere zu betrachten. Daten erscheinen allein auf den Goldstücken und zwar nicht die der Pontischen Aera, denn Asander gehörte ja nicht zu der Familie der Achaemeniden, sondern war gewissermassen Gründer einen eigenen, freilich in ihm ausgestorbenen Dynastie. Die Daten beziehen sich also nur auf die Regierung Asanders und zwar rechnete er das Archontat und das Königthum besonders. Von ersterem kennt man Stücke von vier Jahren, zwischen **Ε**, 2, und **Η**, 8; aus der Zeit der Königsherrschaft aber sind dreizehn Jahre, von **Δ**, 4, bis **ΘΚ**, 29, in Münzen repräsentirt. Fallen das letzte Jahr des Archontats und das erste des Königthumes zusammen, so hätte Asander, in Folge dieser Daten nicht 34, sondern 36 Jahre regiert, wäre er also im J. 47, nach dem Tode des Pharnakes, zur Regierung gekommen, so wäre er nicht, wie Dion sagt, im J. 14, sondern im J. 12 gestorben.

Dieser scheinbare Widerspruch löst sich auf, wenn wir uns erinnern, dass Pharnakes seinen Feldzug in Asien etwa schon im J. 50 begann. Sogleich nach der Entfernung des Königs empörte sich Asander gegen seinen Herrn und rechnete auch von diesem Jahre an sein Archontat, aus dessen erstem Jahre Münzen wahrscheinlich nicht vorhanden sind. Damals war der Rebelle nur 57 Jahre alt und da er im J. 14 starb, so hat er bis dahin grade 36 Jahre den Thron behauptet, denn jedenfalls muss man die Herrschaft im Ganzen, nicht einzeln die des Archonten und die des Königs, berechnen.

Beifolgende Tabelle zeigt demnach, in welche Jahre die bis jetzt bekannten Goldstücke Asanders gehören.

Asanders Aera.		Pontische Aera.		Röm. Aera.	vor Chr.
B	2	HMΣ	248	705	49
Γ	3	ΘMΣ	249	706	48
Δ	4	NΣ	250	707	47
H	8	ΔNΣ	254	711	43
Δ	4	HNΣ	258	715	39
Ç	6	ΞΣ	260	717	37
Z	7	AΞΣ	261	718	36
H	8	BΞΣ	262	719	35
I	10	ΔΞΣ	264	721	33
BI	12	ÇΞΣ	266	723	31
ΔI	14	HΞΣ	268	725	29
ÇI	16	OΣ	270	727	27
ZI	17	AOΣ	271	728	26
ΓK	23	ZOΣ	277	734	20
EK	25	ΘOΣ	279	736	18
ZK	27	APΣ	281	738	16
HK	28	BΠΣ	282	739	15
ΘK	29	ΓΠΣ	283	740	14

A. Asander, Archont.
(50 bis 43.)

C. Rollin. Mionn. S. IV, 471
Nº 27.

C. Uwaroff.

C. zu Wien, Mionn. Nº 26.
Mionn. II, 363 Nº 23.

B. Asander, König.
(43 bis 14.)

Mionn. S. Nº 37.

Ibid. Nº 38.

Ibid. II. Nº 25.

Ibid. S. IV Nº 42 (Copie eines
goldenen Originalen).

C. Kotschubey.

Sestini, Class. gen. S. 61.

C. Stroganoff, Mionn. II Nº 26.

Mionn. ibid. Nº 27.

Ibid. S. IV Nº 39.

C. zu Paris, nach einem golde-
nen Originalen.

Mionn. S. IV Nº 40.

Stater der Dynamis.

C. Thomas, Cat. S. 240 Nº 1740.

C. Meynaerts, Revue belge, III,
pl. I, 1.

Alle diese Goldmünzen enthalten einerseits das Brust-
bild Asanders, andererseits eine Nike auf einem Schiffs-
schnabel stehend, welche Vorstellung zweifellos auf einen
historischen Grund, der mit der ersten Unternehmung
des Empörers gegen seinen König in Zusammenhang
stehen muss, zurückzuführen ist. Das Symbol dieser Rs.
deutet auf einen Seesieg. Pharnakes hatte Schiffe nöthig,

um seine Truppen aus Europa nach Asien zu führen. Nachher ist bei den Römischen Schriftstellern von einer Flotte des Pharnakes, welche ihm namentlich als er in Sinope belagert wurde, wichtige Dienste geleistet haben würde, nicht die Rede. Ist es daher nicht wahrscheinlich, dass Asander schon im J. 50 mit den von ihm gewonnenen Schiffen die seines Herrn angriff und zerstörte, um auf solche Weise sich vor dessen Rache zu schützen? Denn wie konnte Pharnakes ohne Schiffe seine Truppen nach Europa zurückführen, um den Rebellen zu züchtigen? Auch die sämtlich mit einem Schiffsschnabel versehenen Kupfermünzen scheinen solche Annahme zu bestätigen und ergänzen daher hier, wie so oft, besonders in der Geschichte des Bosphorischen Reiches, die Münzen die mangelhaften Zeugnisse der Schriftsteller.

Die Bronzemünzen Asander's sind sämtlich aus der Zeit seines Archontats und in grosser Eile, sehr flüchtig geschlagen. Meist sind sie auf gleichzeitigen Münzen von Pantikapaion, Phanagoria und des Prägeortes, dessen Typen ein Bacchantenhaupt, so wie einen Koryth darstellen, aufgeprägt. Auf der Hs. erscheint der Kopf des Königs mit einem Diademe (ταυρίς) geschmückt bei den grossen, behelmt und mit Schild (ähnlich dem Typus der Gepräge des Spartokiden Eubiotos, aus seinem ersten Jahre) bei den kleineren. Die Rs., wie bemerkt, enthält den Schiffsschnabel.

Scribonius bemächtigte sich des Thrones und zwang die Dynamis, sich mit ihm zu vermählen. Bei der Nachricht dass Polemon, Sohn des Zenon zum Könige des Pontos und Bosporos ernannt sei, wurde jedoch der Abentheurer von seinen eigenen Genossen erschlagen und Polemon allgemein als Herrscher begrüsst.

Gar schwierig ist die genealogische Zusammenstellung der Mitglieder der Achämenidischen Familie. Die Nachrichten über die Zeit vor Mithradat Eupator sind im

höchsten Grade ungenau und unvollständig, nicht einmal des grossen Königs Mutter ist ihrem Namen nach bekannt. Da nach orientalischer Sitte die Achämenidischen Könige ausser den rechtmässigen Gemahlinnen, viele Kebsweiber hatten, war die Zahl der Familienmitglieder sehr bedeutend: die Freundschaft derselben untereinander war jedoch in vielen Fällen den Ränken und Intriguen des Harems zum Opfer gebracht und so sehen wir oft nicht allein Geschwister sondern auch Vater und Kinder in tödtlicher Feindschaft.

Von Mithradat VI sind fünf Schwestern bekannt, von welchen eine, Laodike, mit ihrem Bruder, eine andere gleiches Namens, nach und nach mit den Königen von Kappadokien und Bithynien vermählt war. Den einzigen Bruder (wahrscheinlich auch Mithradat genannt) räumte Eupator aus dem Wege. Sechs Frauen und Concubinen Mithradat's VI haben wir in der Tabelle aufgeführt. Von Laodike scheinen die ältesten Kinder Ariarathes, Arkathias, Drypetine, Kleopatra (Gemahlin des Tigranes), Mithradat, dann ein Sohn, welcher König in Kolchis war, so wie ein anderer, welcher dem Kappadokischen Könige Ariobarzanes I als Geissel geschickt wurde, abzustammen. Von seiner zweiten Gemahlin Stratonike, hatte Mithradat einen Sohn Xiphares, von seiner Beischläferin Adobagio, des Menodot von Pergamos Wittwe, einen Sohn Mithradat, denselben, welchen Caesar auf des Pharnakes Thron berief. Von den übrigen Kindern des grossen Königs, selbst von Pharnakes II, sind die Mütter nicht genannt. Man kennt im ganzen 15 Söhne des Mithradat, von zwei derselben wissen wir nicht die Namen: vier kamen durch die Hand des Vaters um, fünf geriethen in Römische Gefangenschaft und verherrlichten den Triumph des Pompejus, fünf andere waren mit den Königlichen Diademen von Kappadokien, Kolchis, des Bosporos und des Pontos geschmückt. Unter den acht Töchtern, welche wir kennen, war eine Kleopatra,

mit Tigranes von Armenien vermählt; Nyssa und Mithradatis die Bräute der Könige von Cypern und Aegypten, nahmen Gift um nicht in Römische Gefangenschaft zu gerathen; Orsabaris und eine andere, versprochen an Könige der Skythen, wurden von ihrer Schutzwache den Römern ausgeliefert. Nur von einem der Kinder Mithradat's wird gemeldet, dass er Nachkommenschaft hinterlassen habe, nämlich von Pharnakes II. Stammt aber das zweite Achämenidische Haus auf dem Throne des Bosporos, Mithradat VIII (II), sein Bruder Kotys und dessen Nachkommen, von Dareios dem Sohne des Pharnakes oder von Mithradat von Pergamos ab? Wir wissen es nicht: jedoch einer dieser beiden von Rom besonders begünstigten Könige ist gewiss der Stammvater der beiden feindlichen Brüder gewesen, welche den Königen aus den Stämmen des Aspurgos und des Zenon in der Regierung folgten. Eine grössere Wahrscheinlichkeit ist aber für Mithradat vorhanden, denn würde wohl Polemon das Reich des Dareios erhalten haben, wenn letzterer einen Sohn hinterlassen hätte?

Zenon, Rhetor zu Laodikeia in Phrygien, war mit M. Antonius befreundet und hatte demselben durch seinen Einfluss, wie durch seine grossen Reichthümer die wichtigsten Dienste geleistet. Da er selbst jede Auszeichnung verschmähte, ernannte Antonius seinen Sohn Polemon zum Erzpriester des Zeus zu Olba in Kilikien und zum Dynasten der Kennaten und Lalassaeer. Polemon behielt dies kleine Fürstenthum nur zwei Jahre, von 40 oder 39 vor Chr. bis 37, um es mit dem Scepter des Pontischen Reiches zu vertauschen.

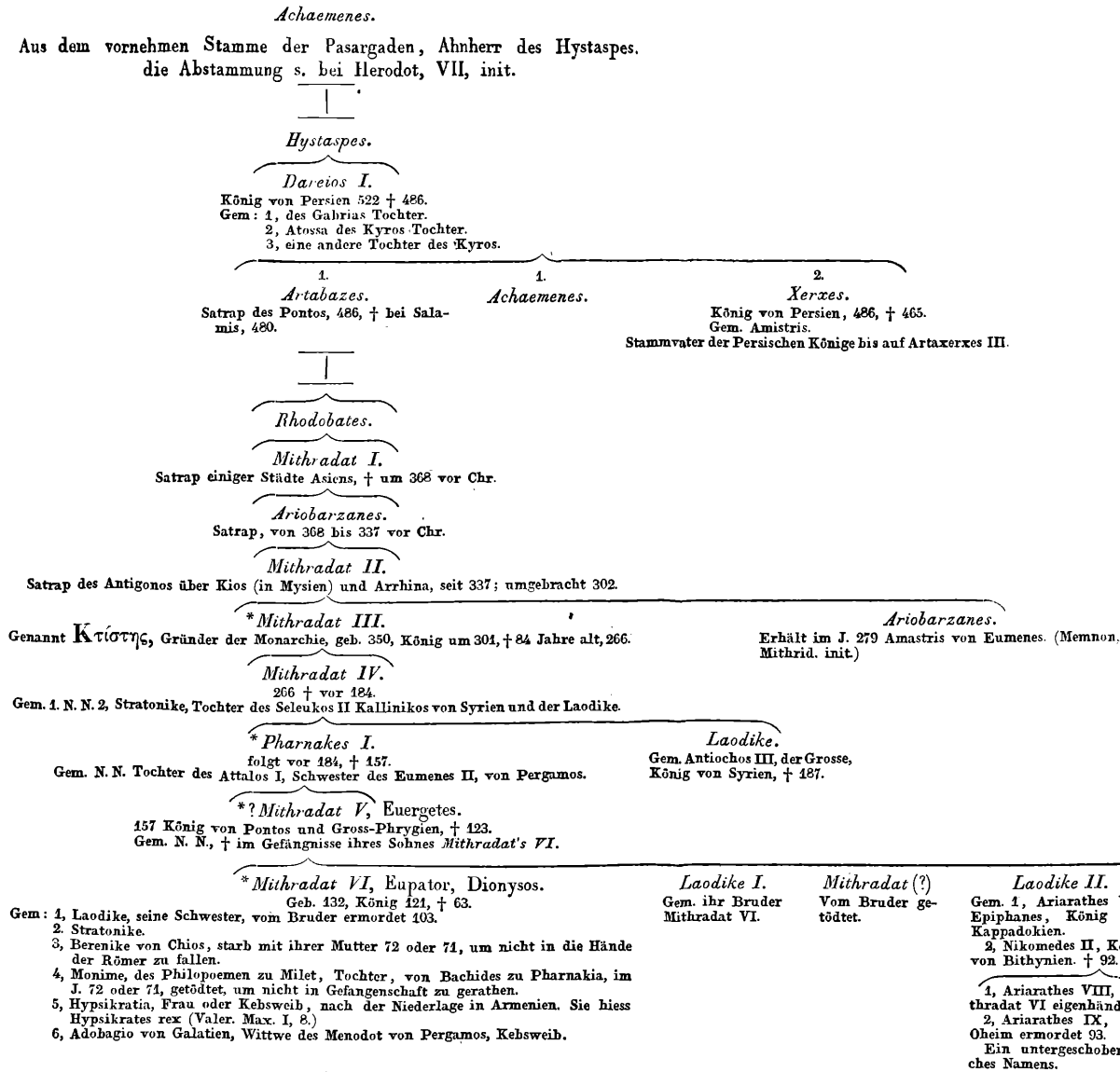
Man kennt von Polemon verschiedene Münzen, welche er zu Olba schlagen liess, sämmtlich mit seinem Brustbilde auf der Hs. und dem erzpriesterlichen Stuhle, einem Blitze oder einer Inschrift auf der Rs.

GENEALOGIE

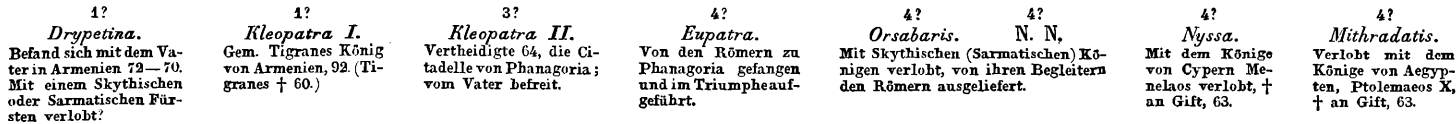
DER

PONTISCHEN ACHAEMENIDEN.

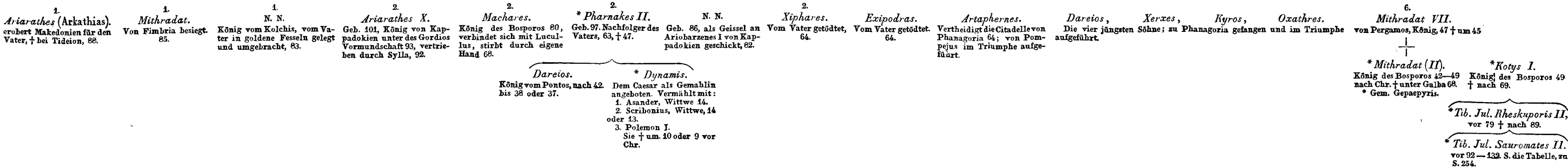
Die Regenten, von denen Münzen vorhanden, sind mit einem Sternchen bezeichnet.



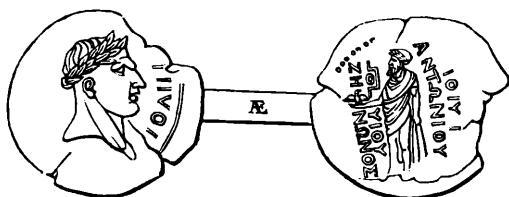
Die Töchter:



Die Söhne Mithradats VI.



Besonders merkwürdig und selten ist aber die Münze, welche Sie, theurer Freund, mir aus der Lyçenkoschen Sammlung in Tiflis, mitzutheilen die Güte hatten.



Sie ist zu Laodikeia geschlagen und weicht ganz und gar von den bisher bekannten Stücken ab. Zugleich ist sie ein Denkmal der Dankbarkeit Polemon's gegen Antonius welcher ihm schon damals seine Gunst geschenkt hatte.

Auf der Hs. zeigt diese Kupfermünze, statt des Brustbildes des Polemon, das belorbeerte Haupt des M. Antonius, rechtshin; die Umschrift ist leider verwischt. Auf der Rs. liest man (MAPKOY?) ANTONIOY—**Π**YIOY—**ΖΗΝΩΝΟΣ**, so wie ein oder zwei Monogramme. Im Felde steht, linkshin, die Zeusstatue des Haupttempels der Stadt. Der Gott ist belorbeert und mit Chiton, so wie mit Himation versehen, dessen Zipfel er mit der linken Hand hält. Auf der Rechten trägt er einen Adler.

Ohne Zweifel wurde diese Münze geschlagen, ehe Polemon mit Olba belehnt wurde, also etwa im J. 40 vor Chr. Er bekleidete also damals das Archontenamt in seiner Vaterstadt und scheint es dass die Polemone und Zenone auf späteren Laodikeiischen Münzen, zu derselben Familie gehörten.

Einige Jahre nachdem Polemon das Erzpriesterthum zu Olba erhalten, starb (etwa im J. 37) Dareios, der Sohn des Pharnakes, und M. Antonius, um die treuen

Dienste Polemon's zu belohnen, belehnte ihn mit dem Kilikien zu nächst gelegenen Theile des Pontischen Reiches, welcher der Polemonische Pontos genannt wurde. Olba hingegen wurde an Aba, die Wittwe eines früheren Dynasten zurück gegeben.

Polemon begleitete M. Antonius in den Krieg gegen die Meder und Parther, gerieth aber in Gefangenschaft, in welcher er nichts destoweniger fortfuhr, das Interesse seines Beschützers zu fördern. Aus der Gefangenschaft befreit, wurde er mit Klein-Armenien beschenkt, welches M. Antonius seinem Reiche hinzufügte. Nach des letzteren Tode trat Augustus, des Polemon Anhänglichkeit an den verstorbenen Tresvir achtend, mit ihm in ein freundschaftliches Verhältniss, er vermehrte sein Reich sogar durch den Bosporos, welchen Agrippa für ihn besetzte (um 12 vor Chr.)

Nach dem Beispiele seiner Vorgänger Asander und Scribonius, glaubte auch Polemon seine Herrschaft durch eine Vermählung mit Dynamis zu befestigen. Nehmen wir an, dass die Tochter des Pharnakes etwa zwölf Jahre alt war, als sie im J. 50 oder 49 Caesar zur Ehe angeboten wurde, so muss sie im J. 12 fast 50 Jahre gewesen sein. Diese Ehe war natürlich kinderlos und auch nicht von langer Dauer, denn bald sehen wir als Gattin des Königs Pythodoris, des reichen Trallischen Bürgers Pythodoros Tochter.

Um sein Reich zu erhalten, musste Polemon vielfach Kriege mit den benachbarten Barbaren führen; er zerstörte Tanais, eroberte Kolchis, schlug die Chaldäer und Tibarener: nur einem mächtigen Sarmatenvolke war er nicht gewachsen.

Diese Sarmaten, wie die wenigen bekannten Worte ihrer Sprache zeigen, waren Medischer Abkunft. Ihre Fürsten gehörten zum Stamme der Aspurger und behaupteten, wie eine Stelle bei Strabon, so wie die

von ihnen angenommene Achämenidische Familienära schliessen lassen, Verwandte des alten Pontischen Königshauses zu sein. Vielleicht war diese Verwandtschaft nur auf Heirathen begründet, wie solche ja auch in der Politik des Mithradat lagen, dessen Töchter Drypetine, Orsabaris und eine dritte, mit Skythischen (d. h. wahrscheinlich Sarmatischen) Fürsten verlobt waren.

Nach und nach waren diese Sarmaten, vielleicht auf den Ruf Mithradats, aus dem Nord-Osten Asiens gegen des Schwarze Meer vorgedrungen und hatten einen Theil der nördlichen Provinzen des Bosporischen Reiches eingenommen. Hier kamen sie mit Polemon in Berührung. Sauromat I, ihr erster Fürst, von dem wir Kunde haben, muss schon längere Zeit geherrscht und sogar die Freundschaft des Kaisers nachgesucht haben, da auf allen seinen Goldmünzen das Brustbild des Augustus angebracht ist. Die erste dieser Münzen (im Besitze Sr Erlaucht des Herrn Grafen Perowsky) ist vom J. $\Theta\Omega\text{Σ}$, 289 = 8 vor Chr. Damals lebte aber Polemon noch, welcher, gemäss den vorhandenen Nachrichten, etwa sieben Jahre später, die bis in die Nähe von Phanagoria und Gorgippia vorgerückten Sarmaten bekämpfend, von ihnen gefangen und getödtet wurde.

Die Münzen Polemon's als König, sind alle von Silber; die Exemplare in Bronze sind nicht acht und mehrere Goldmünzen, welche der treffliche Lenormant diesem Könige zuwies, dürften, wie auch schon unser Freund Hr. Sabatier dargethan hat, mit Sicherheit Sauromat I angehören, denn das auf ihnen erscheinende Königshaupt kommt mit Jahren vor, in denen Polemon längst gestorben war.

Die wahrscheinlich im Pontos geschlagenen Münzen Polemon's haben den Fuss des Römischen Denars. Die älteste zeigt einerseits den Kopf des Königs und andererseits einen Stern, die späteren enthalten auf

der Rs. die Bildnisse, theils des M. Antonius, theils des Augustus.

Pythodoris, des Polemon Wittwe, übernahm die Zügel der Regierung für ihren unmündigen Sohn Polemon II. Es gelang ihr nicht, dem Vordringen der Aspurger Einhalt zu thun. Sauromat nahm den ganzen Bosporos in Besitz und verschaffte sich auch dafür die Anerkennung des Kaisers

Um ihre Besitzungen in Asien zu schützen, vermählte sich Pythodoris mit ihrem Nachbar, dem Kappadokischen Könige Archelaos, einem Sohne der berühmten Glaphyra. Archelaos, welcher 36 Jahre vor Chr. den Thron bestiegen hatte, muss, als er einige Jahre nach dem Tode Polemon's Pythodoris heirathete, etwa sechzig Jahre alt gewesen sein. Auch diese Ehe nahm kein glückliches Ende. Archelaos, welcher versäumt hatte, sich um des Tiberius Gunst zu bewerben, wurde von diesem nach Rom berufen und seines Reiches beraubt. Pythodoris behielt jedoch das ihrige, welches sich vom Halys bis zum Phasis erstreckte; ihre Residenz war Sebaste, das ehemalige Kabeira.

Die beiden einzigen Münzen der Pythodoris, welche man kennt, sind von besonderer Wichtigkeit; sie zeigen, dass die Zenoniden, aus Dankbarkeit gegen die Römer, durch die sie ihr Diadem erhalten, die Aera von der Schlacht bei Zela, 47 vor Chr., angenommen hatten, denn durch diese Schlacht war die unabhängige Souveränität der Pontischen Könige für immer vernichtet und die Suprematie Rom's hergestellt ¹ Beide Drachmen tragen die Jahreszahl Ξ . 60, die eine führt aber das Bildniss des Augustus und dessen Constellation, den Capricorn, die andere das Haupt Tiber's und dessen

¹ Nichts destoweniger bediente sich Polemon II einer besonderen Zeitrechnung; s. darüber unten.

Constellation, die Wage. Beide sind daher im J. 14 nach Chr. geschlagen und zwar erstere vor der Mitte des September, denn August starb am 19 August und die Todesnachricht brauchte doch einige Tage, um sich bis nach dem Pontos zu verbreiten. Die zweite Drachme muss zwischen dem September und dem 12 December geprägt sein, mit welchem Tage des neue (61) Jahr begann. Rechnen wir von dieser Zeit 60 Jahre früher, so finden wir das der Schlacht bei Zela¹. Die Monatszeichen auf den Münzen bestätigen obige Angaben; wahrscheinlich wurde erstere geschlagen im Januar, dessen Zeichen der Capricorn ist und die zweite im Oktober. Man findet ja auch auf Aegyptischen, Parthischen, Mesopotamischen Geprägen die Zeichen oder Namen der Monate angebracht.

Das Bild der Königin erscheint nicht auf ihren Münzen. Hr. Lenormant hat es aber auf einem Karneol gefunden, welcher ein Frauenhaupt darstellt, dessen Ähnlichkeit mit Polemon II nicht zu verkennen ist².

Vom ältesten Sohne der Pythodoris, Polemon II, soll sogleich die Rede sein. Ihr zweiter Sohn Zenon, wurde von Tiberius zum Könige Armeniens ernannt; er nahm den Namen Artaxias an und regierte von 18 bis 35. Eine nur in einem Exemplare bekannte Münze, in der herrlichen Sammlung Hrn Sabatier's, ist auf die Königliche Einsetzung Zenon's durch Drusus geschlagen.

Die Tochter der Königin (sie hiess wahrscheinlich Pythodoris, wie die Mutter) wurde etwa im J. 13 oder 14 mit Kotys V, von Thrakien vermählt; bald verlor sie aber ihren Gemahl durch die Mörderhand seines Oheims Rheskuporis, den sie in Rom persönlich anklagte

¹ S. Die Abhandlungen von Belley und Souciet, *Mém. de l'Acad. des inscript.* XXIV, 67 etc.

² *Trésor de numism.* pl. XXV, N^o 1.

und seine Verbannung zu Gunsten ihrer Söhne bewirkte. Der älteste derselben Kotys VI, musste später auf Befehl Caligula's sein Thrakisches Reich mit Klein-Armenien vertauschen.

Polemon II ist in der Geschichte noch weniger bekannt als sein Vater. Man hat von ihm Drachmen mit **IS**, 16 und dem Bilde des Claudius; mit **IZ**, 17 und Agrippina, und mit **IH**, 18 und Nero. Es scheint daher, dass das Jahr 17 dasjenige sei, in welchem Claudius starb und Nero den Thron bestieg, d. h. 54 nach Chr. oder 807 Roms. Siebzehn Jahre früher, also 38 nach Chr., 791 Roms, beginnt demnach die Aera Polemon's II.

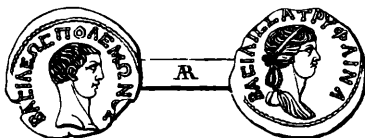
Gewiss ist aber dieser König früher zu Regierung gekommen. Geboren 2 oder 3 vor Chr., konnte er nicht von 1 vor Chr. bis 38 nach Chr., d. h. vierzig Jahre unter Vormundschaft seiner Mutter stehen. Strabon sagt, dass er gemeinschaftlich mit seiner Mutter herrschte und stets seinen eigenen Willen dem dieser ausgezeichneten Frau unterwarf. Die Aera vom J. 38 muss sich daher auf ein anderes Ereigniss beziehen.

Dion berichtet, dass Caligula das Bosporische Reich, welches seit dem Tode Polemon's I in den Händen der Barbaren war, mit dem Pontischen wieder vereinigte. Dies muss im J. 39 oder 38 statt gefunden haben. Polemon behauptete sich wahrscheinlich an der Spitze einer durch Römische Hülfsstruppen verstärkten Armee und feierte die Wiedervereinigung beider Reiche durch die Stiftung einer neuen Aera. Allein schon 39 Jahre hatte er über den Pontos allein geherrscht und 17 bis 18 unter der Vormundschaft seiner Mutter, deren Todesjahr nicht bekannt ist.

Lange erfreute sich Polemon nicht des Besitzes eines so bedeutenden Reiches. Kaiser Claudius belehnte den Achämeniden Mithradat, wahrscheinlich, wie oben bemerkt, einen Nachkommen des Mithradat von Pergamos,

mit dem Bosphoros und entschädigte Polemon durch einen Theil Kilikiens. Im J. 64 fügte Nero dem Reiche Polemon's noch einen Theil Armenien's hinzu, allein kurze Zeit darauf wurde der bejahrte König, man weiss nicht aus welchem Grunde, seines ganzen Reiches beraubt und letzteres zur Römischen Provinz gemacht.

Polemon I war zweimal vermählt: von seiner ersten Gemahlin Tryphaene, wie Visconti glaubt, einer Tochter Juba's des Jüngeren und der Kleopatra Selene, kennt man zwei Drachmen, die eine mit dem Bilde der Königin auf der Rs. ¹.



Die andere mit der blossen Inschrift: **ΒΑΣΙΛΕΥΣ ΤΡΥΦΑΙΝΗΣ**. Auf der Hs. führen beide das Bild Polemon's.

Seine zweite Gemahlin war die berühmte Berenike, Tochter des Jüdischen Königs Agrippa und Wittwe ihres Oheims Herodes von Chalkis. Ihr zu Gefallen, bekehrte sich Polemon sogar zum Judenthume, das er aber wieder aufgab, als er sich nach kurzer Zeit von seiner Gemahlin trennte.

Man kennt von Polemon nur 18 verschiedene Münzen, nämlich 16 Drachmen mit Jahreszahlen, von 3 bis 24 seiner Aera (40 bis 61 nach Chr.), sämmtlich mit seinem Haupte oder seinem Namen auf der Hs. und den Bildnissen des Caligula, des Claudius, der Agrippina und Nero's auf der Rs. Besonders selten sind aber die Kupfermünzen, nämlich eine vom J. **ΚΔ** (24) mit dem

¹ In der Sammlung Sr. Erlaucht des Herrn Grafen S. Stroganoff, zu Moskau.

Brustbilde Nero's auf der Hs. und einer Nike auf der Rs., welche letztere vielleicht auf irgend eine Waffenthat dieses Jahres (61 nach Chr.) Bezug hat ¹. Die andere ist in der kleinen, von Sinope abhängigen Stadt Sarbanissa geprägt; sie führt auf der Hs. das Bild des Königs und auf der Rs. die Fortuna nebst der Jahreszahl Q (90) der Zelischen Aera, 44 nach Chr. Alle diese Münzen sind, ihrem Stile nach, in Asien geschlagen. Gepräge Polemon's II vor der Vereinigung des Pontischen Königreiches mit dem Bosporischen, sind noch nicht bekannt.

Mit Polemon II verschwindet das Pontische Königreich aus der Geschichte. Ein Versuch des Anicetus, Freigelassenen und ehemaligen Admirals Polemon's, sein Vaterland zu befreien, wurde durch den Feldhauptmann Vespasian's, Geminus unterdrückt und mit dem Tode des Urhebers bestraft.

Wir haben gesehen, dass die Zenoniden fast das ganze Bosporische Reich, wenigstens auf längere Zeit, mit dem Pontischen vereinigt hatten und dass sie den Sarmatischen Fürsten weichen mussten, welche aus den Steppen Asiens zum Schwarzen Meere vordrangen, das Gebiet der Aorsen und Siraken, dann das der Sinder in Besitz nahmen und endlich sich des ganzen Bosporos bemächtigten. Ihre Fürsten waren aus dem Stamme der Aspurger, welcher besonders zahlreich und mächtig gewesen zu sein scheint. Nach den Worten Strabon's war der Bosporos zwischen den Sarmaten und Polemon getheilt: beide standen unter Römischen Schutze, wie auch die Münzen beider Könige darthun. Der Römischen Staatsklugheit war ein grosses Reich am Schwarzen Meere mit Recht gefährlich und durch die Eifersucht der beiden dort ernannten Herrscher gegen einander, war des Kaisers Autorität in diesen Gegenden gesichert.

GENEALOGIE DER ZENONIDEN.

Zenon

von Laodikeia, Rhetor.

* M. Antonius Polemon I

Expriester von Olba, 39—37.

König vom Pontos, Bosporos etc.

37—1. Vermählt mit

* a, Dynamis, Tochter Pharnakes II, Wittve des Asander und des Scribonius.

* b, Pythodoris, Tochter des Pythodoros von Tralles, vermählt um 7 oder 6 vor Chr. Wittve im J. 1. Zum zweitenmale vermählt mit Archelaos, letztem Könige von Kappadokien. Wiederrum Wittve im J. 17, † um 25.

* Polemon II

* Zenon

Pythodoris (*)

Geb. um 3 vor C., succedirt im J. 1. unter Geb. um 2 vor Chr. Von Geb. um 4. Gem. *Kotys V, König von Vormundschaft seiner Mutter. König des Bosporos Germanicus zum König Armeniens eingesetzt, unter dem Napolion 41—63, einiger Kappadokischen Provinzen 63—67, † um 68. — luporis, um 16.

Vermählt mit:

Kotys VI

NN.

* a, Tryphaena, vermuthlich einer Tochter Iuba's des jüngeren und des Kleopatra Seleue.

b, Berenike, Tochter des Agrippas von Judaea,

Wittve ihres Oheims Herodes von Chalkis,

verm. um 54; trennt sich kurze Zeit darauf von ihrem Gemahle.

(*) Eine Inschrift, worin eine Pythodoris Philometor genannt wird, scheint sich auf die Tochter des Polemon zu beziehen, denn Philometor setzt eine ausgezeichnete, hochgestellte Mutter voraus, wie die Königin Pythodoris war, während der letzteren Mutter auch nicht einmal dem Namen nach bekannt ist.

Allein nur zwei Fürsten des Aspurgischen Hauses haben den Bosphoros besessen, Sauromat I, der Eroberer, welcher im J. 13 oder 14 starb, und sein Sohn Rheskuporis I, der bis 38 regierte. Denn es ist durchaus unrichtig, wie ich später ausführlich auseinander zu setzen gedenke, einen zweiten Sauromat, zwischen 14 und 17 und einen zweiten Rheskuporis, zwischen 17 und 38, anzunehmen. Namentlich sprechen dagegen die Münzen: die kleinen, zierlichen Stücke mit den Monogrammen der Könige sind doch jedenfalls älter als die grösseren mit dem vollständigen Namen. Die mit dem Namen Tiberius Julius Sauromates versehenen Achtundvierziger gehören zweifellos Sauromat III an, welcher in Steinerkunden bald Tiberius Julius, bald schlechtweg Sauromat heisst.

Rheskuporis I starb, vielleicht ohne Söhne zu hinterlassen, denn wie wir sahen, wurde Polemon II im J. 38 mit dem Bosphorischen Reiche belehnt. Diesem folgte, bereits im J. 41, die zweite Achämenidische Dynastie, welche wahrscheinlich von Mithradat von Pergamos herstammte. Ihr zweiter König Kotys I nahm, um sich die Gunst der gewiss noch mächtigen Sarmatischen Eindringlinge zu erwerben, den Namen eines Aspurgers an und benannte auch seinen Sohn und Nachfolger Rheskuporis II nach dem letzten der beiden Aspurgischen Fürsten. Obgleich Achämeniden, bedienten sich die folgenden Herrscher dieses Hauses nur Sarmatischer Namen, welche sich auch bei den Thrakischen Königen, desselben Stammes, die schon früher nach Europa eingewandert waren, vorfinden. Die alte Verwandtschaft der Achämeniden und Sarmaten erleichterte die Verschmelzung des regierenden Hauses mit den eingewanderten Vornehmen, welche gewissermassen den Adel bildeten und Griechische Sitte und Kultur allmählig unterdrückten. Die Bewohner des Bosphoros waren damals

also 1, die Skythen, 2, die Griechen, meist in den Städten ansässig, 3, die eingewanderten Sarmaten, welche sich wahrscheinlich von Zeit zu Zeit durch Zuzüge aus ihrer Heimath verstärkten und endlich wenige Römer, welche sich nach und nach, meist des Handels wegen, in diesen Gegenden nieder liessen.

Unter Rhoimetalkes, dem sechsten Regenten des neuen Achämenidischen Hauses, beginnt die Theilung des Reiches, indem sein von ihm verdrängtes Mündel, Eupator, durch die Gunst des Kaisers, wie es scheint, die Asiatischen Provinzen erhielt, vielleicht aber auch, seit dem Tode des treulosen Vormundes, eine Zeit lang das ganze Reich besass, um es, da das Beispiel der Trennung einmal gegeben war, wahrscheinlich unter zwei Söhne zu vertheilen. So erhalten wir zwei gleichzeitige Königreiche, eins in Europa, dessen Regenten abwechselnd die Namen Rheskuporis und Sauromat führten und eins in Asien, wo, wie man aus den vorhandenen Denkmälern schliessen dürfte, das Haus des Achämenes nach zwei Regenten Eupator II und Kotys III, um 234, neuen Sarmatischen Eindringlingen: Ininthimeios, Sygges, Phareanses, Teiranes, Thothorses und Radamsades Platz machte.

Zur bequemerem Uebersicht füge ich eine chronologische meist mit Hülfe der Münzen zusammengestellte Tabelle hinzu, deren nähere Erläuterung ich mir auf eine spätere Zeit vorbehalte. Möchten bald Münzen mit neuen Daten meine Ansichten bestätigen oder verbessern!

Mit herzlichem Grusse, mein theurer Freund, verbleibe ich

ganz der Ihrige

B. von Köhne.

CHRONOLOGISCHE TABELLE DER BOSPORISCHEN KÖNIGE SEIT CHRISTI GEBURT.

A. KÖNIGE ÜBER DAS VEREINIGTE REICH.

	Nach Münzen etc.				Muthmassliche Regierungszeit.					
	Bosporische Aera		Christliche Aera		Bosporische Aera		Christliche Aera			
	von	bis	von	bis	von	bis	von	bis		
I. AUS ASPURGISCHEM STAMME.										
Sauromat I.	ΘΠΣ 289	ΘΤ 309	8 v. Chr.	13	288	309—312	9 vor Chr.	13— 17	Gleichzeitig mit Polemon I, bis 1 vor Chr.	
Rheskuporis I.	ΓΙΤ 313	ΔΛΤ 334	17	38	309—312	334	13— 17	38		
II. ZENONIDE.										
Polemon II.			38	41	334	337	38	41	Zugleich König von Pontos, dann von Kappadokien u. s. w.	
III. ACHAEMENIDEN.										
Mithradat VIII (II).					337	345	41	49		
Kotys I.	ΕΜΤ 345	ΕΞΤ 365	49	69	345	366—376	49	70— 80		
Rheskuporis II.	ΖΟΤ 377	ΑΠΤ 381	81	85	366—376	382—389	70— 80	86— 93		
Sauromat II.	ΘΤ 390	ΚΥ 420	94	124	382—389	421—425	86— 93	125—129		
Kotys II.	ΣΚΥ 426	ΗΚΥ 428	130	132	421—425	428	125—129	132		
B. THEILUNG DES REICHES.										
In Europa.										
Rhoimetalkes.	ΗΚΥ 428	ΝΥ 460	132	154	428	nach 450	132	nach 154		
Sauromat III.	ΑΟΥ 471	ΖΦ 507	175	211	vor 470	507	vor 174	211		
Rheskuporis III.	ΗΦ 508	ΕΚΦ 525	212	229	508	525	212	229		
Sauromat IV.	ΣΚΦ 526	ΘΚΦ 529	230	233	526	529	230	233		
Rheskuporis IV.	ΑΦ 530	ΑΛΦ 531	234	235	530	nach 531	234	nach 235		

	Nach Münzen etc.				Muthmassliche Regierungszeit.			
	Bosporische Aera		Christliche Aera		Bosporische Aera		Christliche Aera	
	von	bis	von	bis	von	bis	von	bis
Rheskuporis V	ϸΛΦ 536	ΔΞΦ 564	240	268	vor 536	nach 564	vor 240	nach 268
Sauromat V	ΒΘΦ 572		276		— 572	— 572	— 276	— 276
Lücke.								
Sauromat VI	ΕΧ 605	ΗΧ 608	309	312	— 605	609	— 309	313
Rheskuporis VI	ΙΧ 610	ΑΑΧ 631	311	335	609	nach 631	313	nach 335
Asander II.								
In Asien.								
Eupator I	ΑΝΥ 451	ΖΞΥ 467	155	171	vor 451 um 515	— 467	vor 155 um 219	— 171 .
Eupator II								
Kotys III.	Δ Φ 524	ΛΦ 530	228	234	vor 524	530	vor 228	234
IV. VON UNBEKANNTER ABSTAMMUNG								
Ininthimeios	ΑΛΦ 531	ΕΛΦ 535	235	239	531 um 540	nach 535	235 um 244	nach 239
Sygges								
Phareanses	ΝΦ 550	ΑΝΦ 551	254	255	vor 550	— 551	vor 254	— 255
Lücke.								
Teiranes	ΒΘΦ 572	ΕΘΦ 575	276	279	— 572	575	— 276	279
Thothorses	ΕΘΦ 575	ΔΧ 604	279	308	575	604	279	308
Rhadamsades	ΕΧ 605	ΘΙΧ 619	309	323	605	nach 619	309	nach 323

Lettre à Monsieur B. de Köhne, sur un dinar d'Alphonse VIII, roi de Castille.

(Pl. XXII N° 1.)

Comme vous avez bien voulu appeler mon attention sur les médailles d'Espagne, je crois de mon devoir de vous soumettre une découverte dans cette spécialité, si toutefois je puis ainsi nommer la simple trouvaille d'un objet qui n'aura peut-être de l'intérêt que pour moi seul, par suite de mon peu d'aptitude à en juger.

Je vois cependant que la médaille dont je me propose de vous parler, manque dans les plus célèbres collections que je connaisse et je ne sache pas qu'elle existe dans les cabinets d'Espagne; du reste je ne suis point assez informé de leur richesse.

La médaille est en or, elle pèse 72 grains de Cologne et représente un type d'un singulier mélange, car la légende est en langue arabe, exprimée en lettres cufiques et latines, circonstance qui réveilla d'abord mon intérêt, les seules médailles à deux langues que je connaissais appartenant aux empereurs byzantins et aux rois normands de la Sicile.

Dans la partie supérieure du champ de milieu de l'avvers, la croix symbole du christianisme, domine l'inscription «*Emir (Prince) des Catholiques, Alphonse, fils de Sanche; Dieu exalte ses victoires!*» en bas les trois lettres latines ALF. Dans le circuit, la légende énonce la date chronologique et est ainsi conçue «*Ce*

dinar fut frappé à Tolède l'an mil deux cent quarante-deux de l'ère safarenne.»

Dans le champ de milieu du revers il y a la légende «*Le grand prêtre de l'église chrétienne, le Pape romain*» etc. dans le tour «*au nom du Père, du Fils, et du Saint Esprit; Dieu seul! Celui qui croit, etc. sera baptisé, sera sauvé.*»

Cette médaille, si je ne me trompe, nous rappelle par le nom qu'elle porte, un des épisodes les plus glorieux de l'histoire d'Espagne, la bataille de Tolosa, livrée aux fils des déserts de l'Afrique sous le commandement du fameux Mehemmed-el-Nazir, par les rois chrétiens de Castille, de Navarre et d'Aragon; mais pour bien en apprécier la valeur il est cependant nécessaire de remonter plus haut jusqu'au règne d'Alphonse VII, roi de Castille et de Léon, qui après de nombreuses victoires avait été salué du titre d'Empereur par tous les princes chrétiens du Midi de l'Espagne et qui en partageant de son vivant encore, son royaume, avait élu au trône de Castille, Sanche, l'aîné et à celui de Léon, Ferdinand, le plus jeune de ses fils.

Après la mort de ce grand roi, qui avait été en même temps un des plus grands capitaines de son époque, la bannière des infidèles, flotta de nouveau dans l'Andalousie. Sanche, qui avait hérité des vertus guerrières de son père, arrêta leurs progrès, mais après la victoire il succomba à une horrible maladie, en laissant une telle renommée de vertu et de valeur que les Maures, déjà intimidés par leurs derniers échecs, n'osèrent troubler la minorité de son fils Alphonse VIII, auquel je crois que notre médaille appartient, et qui n'avait alors que trois ans (1158).

Cependant cette apparente inactivité des ennemis de la croix était motivée aussi par les révolutions qui s'étaient développées dans le sein de leurs dynasties.

La tribu des Almohades avait dans ces luttes subjuguée celle des Almoravides et quatre rois avaient alternativement suscité et éteint des troubles en Afrique, ce qui avait de force paralysé leurs opérations en Espagne.

Mehemmed-el-Nazir, fils de Iakoub, voulut enfin soumettre cette magnifique péninsule; il y vint avec une armée dont la formation avait dépeuplé le Maroc et le Fez. A cette irruption formidable, Rodrigue, archevêque de Tolède, traversa une grande partie du continent en prêchant une croisade, sanctionnée par le pontife Innocent III.

Soixante mille combattants accoururent à Tolède pour grossir l'armée de chrétiens, qui commandée par trois rois, livra enfin le 16 Juillet 1210 cette glorieuse bataille de Tolosa, précurseur de la chute de l'empire des Mahométans en Espagne.

Il ne faut cependant pas ajouter foi entière à la lettre du roi Alphonse au pape Innocent III, pour lui annoncer cette éclatante victoire, qui selon son rapport au Saint Père n'avait coûté à son armée que vingt-cinq victimes; ce nombre était bien certainement au-dessous de la vérité, si l'on considère la perte des Maures évaluée à 150 mille hommes.

Les dernières années du règne d'Alphonse VIII furent consacrées aux soins du gouvernement intérieur et il n'abandonna Tolède que pour se rendre maître d'Alcantara et d'autres places occupées encore par les infidèles.

L'année citée par notre médaille est aussi celle de la mort de ce roi, qui eut effectivement lieu en 1214 de l'ère vulgaire, correspondant à l'année 1242 de l'ère safareenne et cette circonstance la rend encore plus précieuse. J'ai cru ces quelques détails propres à jeter plus d'intérêt sur l'illustration qui précède; il ne me reste finalement qu'à exprimer le désir d'être renseigné si mon opinion est fausse; la magnifique conservation de la pièce en facilite

l'examen et j'en appelle de grand coeur aux lumières des savants ¹.

Recevez Monsieur l'expression des sentiments, etc.

F. Schweitzer.

Trieste, 28 Juillet 1851.

¹ La monnaie précédente est très-curieuse, puisqu'elle offre une date inédite dans la série des monnaies arabes, frappées par les rois chrétiens de Castille. Mr. de Longpérier dans le programme de son ouvrage sur la numismatique arabe en Espagne, signale de tels dinars d'Alphonse VIII, frappés dans les années du Safar : 1214, 1223, 1224, 1226, 1228 à 1231, 1236, 1237, 1250 et de Henri I, mais au nom d'Alphonse VIII, de 1255. V. *Revue archéologique*, VII; 2, p. 586. Comparez notre journal de numismatique, Vol. IV, p. 371, l'article de Mr. de Pietraszewski et Vol. V, p. 217, celui de Mr. de Longpérier.

Note du Rédacteur.

Antiquités Scythiques de l'Ermitage Impérial.

La nationalité des Scythes est encore un problème.

I. La *langue* qui suffit ailleurs à décider cette question, ne peut être ici consultée, puisque le peu de noms scythiques qui se trouvent dans les historiens anciens comme *Arima* pour *un* et *spou* pour *oeil*, chez Hérodote (IV, 27. voir 59 les noms des divinités scythes) n'appartiennent à aucune langue connue.

Les mots des inscriptions grecques du Pont-Euxin qui rappellent des noms mèdes ou persans ¹, n'appartiennent pas aux Scythes, mais aux Sarmates, car ils datent d'une époque où ceux-ci, et non plus les Scythes, habitaient la côte du Pont-Euxin entre le Dnestr et le Dnepr, c'est à dire d'une époque postérieure à Jesus Christ ². Hérodote (IV, 117) nomme bien la langue des Sauromates un-Scythique moderne, mais il distingue aussi les Scythes des Sauromates habitant à l'Est du Tanais (IV 21) et des Mèdes (I. 103 106), dont la langue était celle des Sarmates. Il paraît prendre, dans le premier de ces passages, le nom de Scythes

¹ Boeckh, corpus inscriptionum Graecarum, II, 1. Berolini 1832 f°, p. 110: Achaemenes 2114 ^a, Jezdragus 2077^b, Chodarzus 2071, Mithradates 2109. Nous y ajoutons: Odonatas 2131^{aa}, Teiranes 2109^{ff}. Seisames etc. sur le vase à reliefs, v. ces mémoires II, Bulletin, p. 7.

² Strabon VII, 3. 'Η δὲ ὑπερκειμένη πᾶσα χώρα τοῦ λεχθέντος μεταξὺ Βορυσθένης καὶ Ἰστροῦ, πρώτη μὲν ἐστὶν ἡ τῶν Γετῶν ἐρημία, ἔπειτα οἱ Τυραγῆται, μετ' οὓς οἱ Ἰάζυγες Σαρμάται καὶ οἱ Βασιλαιοὶ λεγόμενοι καὶ Οὐργοὶ, τὸ μὲν πλέον νομάδες, ὀλίγοι δὲ καὶ γεωργίας ἐπιμελούμενοι, τούτους φασὶ καὶ παρὰ τὸν Ἰστρον οἰκεῖν, ἐφ' ἑκάτερα πολλάκις. ἐν δὲ τῇ μεσογαίᾳ Βαστάρναι μὲν τοῖς Τυριγῆταις ὅμοροι καὶ Γερμανοῖς etc.

dans la signification générale de tous les peuples barbares, habitant entre le Danube et le Caucase. Mais Hippocrate ¹ distingue expressément les *Sarmates venus de Médie* ², des Scythes. C'est pourquoi les Sarmates ont aussi été appelés les *Mèdes du Nord* et qu'on les trouve d'abord entre le Caucase, la mer Caspienne et le Don ³, puis entre le Don et le Boug ⁴, sur le Bosphore Cimmérien ⁵ et jusque vers la Thrace ⁶.

¹ De aëre, 43. Περὶ δὲ τῶν λοιπῶν Σκυθῶν τῆς μορφῆς ὅτι αὐτοὶ αὐτοῖσι εἰκόασι καὶ οὐδαμῶς ἄλλοις.

² Diodore II, 43. Ὑπὸ τούτων τῶν βασιλέων (τῶν Σκυθῶν) πολλὰ μὲν καὶ τῶν ἄλλων τῶν καταπολεμηθέντων ἐθνῶν μετοικισθῆναι, δύο δὲ μεγίστας ἀποικίας γεγένεσθαι, τὴν μὲν ἐκ τῶν Ἀσσυρίων μεταστασθεῖσαν εἰς τὴν μεταξὺ χῶραν τῆς τε Παφλαγονίας καὶ τοῦ Πόντου, τὴν δὲ ἐκ τῆς Μηδίας παρὰ τὸν Τάναϊν κατισθρυνθεῖσαν ἥς τοὺς λαοὺς Σαυρομάτας ὀνομασθῆναι. τούτους δ' ὕστερον πολλοῖς ἔτεσιν ἀυξήθέντας πορνεῖσθαι πολλὴν τῆς Σκυθίας, καὶ τοὺς καταπολεμηθέντας ἄρθην ἀναρουῦντες, ἔρημον ποιῆσαι τὸ πλεῖστον μέρος τῆς χώρας. Plin. H. N. VI, 7, Mela III, 4, Ammien XXXII, 6.

³ Herodote IV, 21, 122, 123. Strabon XI, 2. Τὸ πρῶτον μέρος οἰκοῦσιν ἐκ μὲν τῶν πρὸς ἄρκτον μερῶν καὶ τὸν Ὠκεανόν, Σκυθῶν τινὲς Νομάδες καὶ Ἀμαξιοκοί. ἐνδοτέρῳ δὲ τούτων Σαρμάται καὶ οὗτοι Σκύθαι, Ἀόρσοι καὶ Σιρακοὶ μέχρι τῶν Καυκασίων ὁρῶν ἐπὶ μεσημβρίαν τείνοντις Καύκασος ἀφορίζει πρὸς νότον τὴν τε Ἀλβανίαν καὶ τὴν Ἰβηρίαν, πρὸς ἄρκτον δὲ τὰ τῶν Σαρματῶν πεδία, Plin. VI, 7.

⁴ Scymnus 135, Scylax 30, 31, Dion Chrysostome 71.

⁵ Polyen VII, 56, Plin. IV, 12, 25, Constantin Porphyrogennète, adm. 44.

⁶ Strabon voir N. 2, Plin. IV, 12, 25, Mela III, 4: Sarmatia intus quam ad mare latior, ab his, quae sequuntur, Vistula amne discreta, qua retro abit usque ad Istrum flumen immittitur, Ptolemée II, 5: Sarmatia Europae terminatur a Septentrione Oceano Sarmatico juxta Venedicum post Vistulae fluvii ostia, Ovide, Pont. 3, II, 29, Flore III, 4, IV. 12. Dion

II. 1. La *description physiologique*, que les Anciens donnent des Scythes, pourrait s'accorder avec celle des Huns et d'autres Mongols, en tant que l'extérieur de ces divers peuples était également sale, négligé et repoussant¹. Mais il n'est pas dit que les Scythes manquaient de barbe, qu'ils eussent les yeux enfoncés, le nez de Satyre et la peau jaunâtre des *Mongols* proprement dits².

2. Ce n'est donc que sur des *coutumes* observées, chez les Mongols comme chez les Scythes, que peuvent s'appuyer Niebuhr, Hansen, Georgi et d'autres qui prétendent rattacher l'origine des Scythes aux Mongols. Mais ces coutumes se retrouvent chez tous les peuples barbares à l'état nomade et ne prouvent rien pour la nationalité.

Ainsi par ex. la viande de cheval est employée comme nourriture par les Scythes³ et par les Huns, le lait

Cassien LIV, 20, LV, 30, Suétone XII, 6, Olympiodore 9, Georges Syncelle 659, 17, 665, 4, entre les Germains et les Daces et Quades, sous Adrien et Marc Aurèle. Westergaard croyait avoir trouvé des éléments Turcs dans les inscriptions cunéiformes Médiennes (Lassen, Zeitschrift, Bonn 1845, VI, 538), ce qui n'est pas moins douteux que la supposition de Lassen dans le même journal, que les Parthes, Turcs d'origine, avaient accepté la langue Iranienne de leurs sujets. Les Sarmates étaient venus de l'Iran par le Caucase, où les Ossètes se nomment encore aujourd'hui Iron (Siögren, grammaire Ossète p. 396.)

¹ Hippocrate de aere 292, 10.

² Hérodote IV, 23 distingue des Scythes les Argippéens φαλακροί, σιμοὶ καὶ γένεια ἔχοντες μεγάλα, φωνὴν δὲ ἰδίην ἰέντες, ἐοῦντι δὲ χρώμενοι Σκυθικῇ. Sidonius II, 245 — 262, Iornandes, Get. 35.

³ Hippocrate, Strabon VII, 4. Οὗτοι (ceux autour de Théodosie) καὶ γεωργοὶ ἐκαλοῦντο ἰδίως διὰ τὸ τοὺς ὑπερκειμένους νομάδας εἶναι, τρεφομένους κρέασιν ἄλλοις τε καὶ ἵππειοις. Voir Hérodote I, 13 et 15: Σκυθῶν τῶν νομάδων, IV, 11 et VI, 84: Σκύθας τοὺς νομάδας, IV, 3, οὐ γὰρ ἀρόται εἰσὶν, ἀλλὰ νομάδες.

caillé des chevaux par les premiers ¹ comme par les Germains, les Slavons ² et les Tatares d'Orenbourg, qui sont Mongols d'origine et Turcs de langue et le nomment koumysse. Les Scythes buvaient le sang de leurs ennemis dans leurs crânes, fait que Pallas a observé chez les Tatares ³ et qu'on raconte aussi des Bulgares et des Lombards.

Les ennemis étaient immolés sur des collines, dédiées au dieu des combats et des troupeaux, nommé Mars par les Anciens, Daaktsching Tangri par les Mongols ⁴. Les Scythes avaient des devins ⁵ comme les Mongols ⁶, mais les Alains et les Germains en avaient aussi. C'étaient principalement les orages d'hiver qui étaient de mauvais augure, comme ils le sont encore aujourd'hui chez les Tatares ⁷.

L'usage d'épouser sa belle-mère ⁸, de faire du cadet de la famille le gardien des troupeaux ⁹ (comme David),

IV, 46, ζῶντες μὴ ἀπὶ ἀρότου ἀλλ' ἀπὸ κτήνεων. Les Scythes agriculteurs mentionnés IV, 17 — 20 sont plutôt Grecs d'origine.

¹ Hippocrate et Hérodote IV, 2.

² Helmold I, 2.

³ Hérodote IV, 26, 64; Pallas, Neue Sammlungen I, 227, II, 162, 326.

⁴ Hérodote IV, 59, 62; Pallas N. S. II, 226, 322, 329, 333, 336; Hammer, horde d'or 49. Ilkhans I, 48. Ce n'est que Jornandes G. 24 qui attribue aux Sarmates le culte du glaive, qui d'ailleurs se trouva aussi chez les Sikhs en 1769, (voir Cunningham a history of the Sikks, Lond. 1849), les Kal-muks, (Pallas II, 218), et les Russes, Nestor.

⁵ Hérodote IV, 66. Les Sarmates, gouvernés par des femmes ou issus d'Amazones, d'après Hérodote, Mela, Scymnus, Scylax, Dion Cassien, Avien, Ammien, Constantin, avaient des devineresses.

⁶ Hammer, horde 49, Ilkhans I, 37, Pallas II, 328.

⁷ Pallas II, 320.

⁸ Hammer, horde 46, Ilkhans I, 80.

⁹ Hammer, horde 189.

le partage en trois hordes et l'usage du knout ¹, sont attribués aux Scythes comme aux Mongols, appartenant à tous les peuples de ces steps, ainsi que le costume des Scythes ressemblant à celui des Parthes ² et qui répond aux grands changements de froid et de chaleur et à la manière de vivre nomade des Scythes ³, des Massagètes ⁴, des Sarmates ⁵ et des Huns ⁶.

Les Scythes coupaient aussi leurs cheveux à l'occasion des funérailles et immolaient des femmes et des esclaves sur les tombeaux de leurs rois et de leurs grands seigneurs, comme les Mongols et comme les Russes en 972 ⁷. Il mettaient les ornements des hommes et de leurs chevaux dans les tombeaux ⁸, ainsi que Jornandes le rapporte des Huns et Hammer des Mongols ⁹. Enfin les Scythes juraient de par les armes de leur roi ¹⁰,

¹ Hérodote IV, 3; Hammer, Ilkhans I, 27, horde 212, 213.

² Tacite, Germ. 17, Mela III, 4. Gens habitu armisque Parthicae proxima, verum ut caeli asperiores, ita ingenii, Lucain I, 430; Hérodote VI, 64: Σάκαι δὲ οἱ Σκύθαι περὶ μὲν τῇσι κεφαλῇσι κυρβάσις εἰς ὅξυ ἀνηγμένους ὀρθὰς εἶχον πεπηγυῖας, ἀναξυρίδας δὲ ἐνδεδύκεσαν. Voir l'image du Sace Saruchas dans l'inscription de Baghistan et celle de Nakshi-Rustan sur les Saces au de là du Pont; Hippocrates, de aëre 52: ἀναξυρίδας ἔχουσιν ἀεί.

³ Hérodote IV, 19. Τὸ δὲ πρὸς ἡμῶν τῶν γεωργῶν τούτων Σκύθων διαβάντι τὸν Παντικάπην ποταμὸν νομάδες ἤδη Σκύθαι νέμονται. Voir p. 261, N. 3, Mela II, 1. Panticapes qui Nomades Georgosque disternat.

⁴ Her. IV, 21, où il dit que leur coutume d'avoir commerce avec les femmes des autres, ne se rencontrait pas chez les Scythes.

⁵ Hippocrates de aëre 44 — 52, Callimaque sur Diane 252.

⁶ Jornandes, Get. 49, 50.

⁷ Hammer horde 48, 205, 187. Ilkhans I. 48, 49.

⁸ Hérodote IV, 71 — 73.

⁹ Horde 49. Ilkhans I. 48.

¹⁰ Hérodote IV, 70.

tout à fait comme les Mongols ¹. D'autres, comme Schaffarik et Ukert, ont identifié les Scythes avec les *Slavons* à cause des bains chauds usités chez ces deux peuples, mais aussi chez les Finnois, qui paraissent plutôt les avoir transmis aux Slavons que reçu d'eux, puisque Nestor les rapporte au voisinage de Novgorod ². D'ailleurs aucun des mots mentionnés comme scythiques ne se retrouve dans le Slavon, pas plus que dans une langue Germanique ou dans une des langues gréco-latines ou indo-germaniques. Voir le nom Scolotes, qu'ils se donnaient eux mêmes, tandis que les Grecs les nommaient Scythes, et les Persans Saques (Herodote IV. 67, VII. 64). Enfin les *Celtes* sont distingués des Scythes et séparés de ceux-ci par toute l'Europe dont ils occupèrent les recoins occidentaux, tandis que les Scythes s'arrêtèrent sur les frontières de l'Asie.

Il ne reste donc en dehors des Mongols et des Toun-gouses, éliminés aussi par Licken ³, que les peuples *Turcs* comme les Madshares ou Turcs noirs, les Khazares ou Turcs blancs, les Bulgares et les Avars, et les peuples *Tchoudes* ou Finnois qui sont, d'après le savant finnologue Castren, la transition entre la race blanche dite Caucasienne et la race jaune au Sud-Est de l'Asie ou au-delà de l'Altaï.

III. Jusqu'à-présent ni la connaissance des langues ni la physiologie ou l'étude des mœurs ne nous a révélé rien de positif pour décider l'affinité des Scythes avec une de ces nationalités. Il ne reste à consulter que l'*histoire*, et nous la trouverons appuyée sur les *monuments* découverts dans les pays que les anciens historiens nous

¹ Pallas I. 218; II, 329, 392; Hammer Ilkhans I, 46, horde 206.

² Hérodote IV, 75; Rühs, Finland 319.

³ Ueber die Einheit des Menschengeschlechts, Hanover, 1845.

marquent comme ayant servi de point de départ ou de lieu de passage à ce peuple mystérieux.

Or Hérodote dit positivement qu'ils sortirent des monts les plus reculés de l'Asie, c.-à-d. de l'Altai, et il s'appuie sur le témoignage d'Aristée¹, qu'ils chassèrent les Cimmériens des rivages septentrionaux de la mer Noire² et qu'ils n'arrivèrent en Médie que comme ennemis, en passant entre le Caucase et la mer Caspienne³.

La même origine est confirmée par l'assertion de Diodore⁴ et de Mela⁵, que les Scythes passèrent le

¹ IV, 13, ὑπὸ μὲν Ἀριμασπῶν ἐξωδιέσθαι ἐκ τῆς χώρας Ἰοσηρόνας, ὑπὸ δὲ Ἰοσηρόνων Σκύθας, Κιμμερίους δὲ οἰκέοντας ἐπὶ τῇ νοτίῃ Θαλάσῃ ὑπὸ Σκυθίων πιεζομένους ἐκλείπειν τὴν χώραν.

² 11, Σκύθας οἰκέοντας ἐν τῇ Ἀσίῃ, πολέμῳ πιεσθέντας ὑπὸ Μασσαγέτων ὄχουσθαι διαβάντες ποταμὸν Ἀράξῃ ἐπὶ γῆν τὴν Κιμμερίην, τὴν γὰρ νῦν νέμονται Σκύθαι. Cet Araxès, au delà du quel demeuraient les Massagètes, vis-à-vis des Issédones selon I, 201, ne peut être l'Arasch, puisque celui-ci n'a point de grandes îles à son embouchure comme l'Amou ou le Syr, qu'on pourrait comparer à Lesbos, I, 202. Aussi n'a-t-il pas une quantité de bouches comme ces fleuves, qui s'écoulaient autre-fois dans la mer Caspienne, Voir Note 5.

³ IV, 12. οἱ Σκύθαι ἐν δεξιῇ τὸν Καύκασον ἔχοντες ἐδίωκον, Comparez 34, I, 103.

⁴ II, 43, πρῶτον παρὰ τὸν Ἀράξῃ ποταμὸν κατῴκουν — προσεκτήσαντο χώραν τῆς μὲν ὀρεινῆς ἕως πρὸς τὸν Καύκασον, τῆς δὲ πεδινῆς τὰ παρὰ τὸν Ωκεανὸν καὶ τὴν Μαιώτιν λίμνην καὶ τὴν ἄλλην χώραν ἕως Τανάϊδος ποταμοῦ comme frontière occidentale, comme l'Océan est celle du nord et le Caucase celle du sud, ce qui ne pourrait être dit si le point de départ était l'Araxès au sud de cette montagne. Hippocrate de aère 45: Κεῖται (ἡ χώρα τῶν Σκυθίων) ὑπ' αὐταῖς ταῖς ἄρκταις καὶ τοῖς ὄρεσιν τοῖς Πιπαιοῖσιν ὁδὸν ὁ Βορέης πνέει.

⁵ Mare Caspium diffunditur contra os ipsum in Hyrcanum (embouchure de l'Ural), ad sinistram in Scythicum sinum (près de Kislar, à l'embouchure du Kouban), ad dextram in eum quem proprie et totius nomine Caspium appellant.

mont Oural pour arriver sur le Pont, ce qu'ils ne purent faire qu'en sortant de l'Altaï.

Les Germains, les Slaves et autres peuples qui parurent plus tard sur cette terre de passage, ne peuvent être mis en question pour les temps du premier de ces historiens; car l'usage de Zosime, de Jornandes, de Procope et des autres Byzantins, de donner le nom de Scythes aux peuples venus du nord du Danube c. - à - d. aux Goths, aux Huns etc ne peut être appliqué à ce père de l'histoire.

Il faut donc voir quelle race est sortie du mont Altaï.

1. On y trouve dans la partie la plus orientale ou dans les monts Saïans, des Mongols, des Turcs et des *Samoïèdes* ou *Soïotes*. M. Castren, qui a visité ces derniers, a rencontré chez eux les mêmes noms de famille que chez les Samoïèdes de l'océan Glacial, dont les traditions remontent aux sources du Yeniseï, dans ces montagnes, et qui sont un mélange de Mongols et de Finnois. De même les traditions historiques des Chinois font du Tangnou-Ola et du grand Altaï la patrie commune des Turcs au sud ¹ et d'un *peuple blond au nord*. Aussi n'est ce qu'à une peuplade *aux yeux clairs*, comme les Finnois, que les Tatares attribuent les *anciens tumulus* de ce pays, ce qui veut dire qu'ils font de cette peuplade les habitans les plus anciens du versant septentrional de l'Altaï ².

2. Ces mêmes Finnois s'étendent encore à l'ouest le long de l'Obi jusqu'à l'Altaï, leur patrie, et jusqu'à Tomsk, vénérant encore les idoles en étain des anciens Tchoudes, autour de Ket ³.

¹ Voir l'historien Turc Aboul-Ghasi-Bahadur-Khan.

² Castren, journal allemand de S. P. 1850 N. 8. et 1846, Mai, 1847 N. 30, Bulletin Hist. Philol. Juin 1846.

³ Castren, J. de S. P. 1847. N. 20.

Ceux du N. E. ou les *Ostiaks* conservent jusqu'à-présent leur poème épique, découvert récemment en Finlande ¹ et des noms de localités usités dans ce pays de l'ouest.

Les Samoïèdes de Tomsk appellent ces anciens tumulus *Sam-Laed*, et ils enterrent encore leurs morts de la même manière qu'autrefois, dans des cercueils, avec les habits, arcs, flèches, haches, couteaux, cuillères et chaudrons du défunt, les couvrant d'une couche de terre. Les membres de la même famille qui meurent ensuite sont superposés à ce premier mort ².

3. Le nouvel Ermitage Impérial possède un certain nombre d'objets découverts par feu M. Froloff, inspecteur des mines en Sibérie, dans les kourgans et dans les anciennes mines de ce pays. L'examen de ces objets nous montrera *différentes époques de civilisation du peuple Tchoude*, à qui ces tombeaux et ces mines sont attribuées par la tradition. En examinant attentivement les localités de ces fouilles, on remarquera que *les plus anciennes* sont aussi celles qui sont *les plus rapprochées du point de départ attribué aux anciens Scythes*, et que les instruments et armes découverts sont plus perfectionnés à mesure qu'ils s'en éloignent, en descendant le long des fleuves dans les plaines de la Sibérie.

Ce qui rappelle les tous premiers temps, soit de la Germanie, soit de l'Amérique du nord, ce sont les *instruments en pierre* trouvés dans les monts Saïans. Ainsi on a découvert dans une ancienne mine de Zmièieff (endroit des serpents) une pierre servant de marteau (N^o 1) et un autre instrument en pierre (N^o 2); dans les anciennes mines de Goltsoff, un coin en pierre (N^o 3),

¹ Castren, J. de S. P. 1846, N. 76—78.

² Castren, J. de S. P. 1847, N. 46; 1850, N. 8: Tim, Jja, Jjus, Oja, Jaka, Kem pour l'eniseï, Soumî sur l'Irtyche etc.

et dans un tumulus près du lac Divin, dans le district de Krassnoïarsk sur le Kam, au N. O. d'Irkoutsk, un autre coin (N° 4). Dans un endroit voisin il a été trouvé un instrument semblable (N° 5) et un autre en forme de ciselet (N° 6). et dans un tumulus près des mines de Ridder un instrument en marbre blanc, servant à dévider des cordes (N° 7).

Deux fragments de tuyaux de deux pouces de diamètre sur cinq à six de longueur, faits de *terre glaise*, trouvés dans une ancienne bâtisse près de Boukhtarminsk (N° 8, 9), paraissent être d'une origine plus récente.

Dans un tumulus du district de Krasnoïarsk il y avait des vases à deux anses et 6 à 8'' de diamètre en *cuivre* fondu (N° 10, 11), ce qui indique déjà un degré de civilisation plus avancé, où l'on n'avait plus besoin de façonner la pierre à grand. peine. Dans un ancien tumulus près des rivières Choulba et Irtyche, on a trouvé une paire d'étriers en *bronze*, d'un travail beaucoup plus avancé (N° 12, 13). Mais le plus curieux des restes de cet âge de bronze, c'est un disque représentant en bas-relief six élans (N° 14). Il était entouré de coton jaune et posé sous le poignet droit du défunt, dont les bras étaient étendus le long du corps. Ce disque a été découvert dans un ancien tumulus du mont Kreml, près des mines de Boukhtarminsk. Un autre disque sans reliefs, mais surmonté d'une espèce d'anse pour servir de couvercle (N° 15), vient de Kousnetsk au sud de Tomsk, où l'on a encore trouvé deux bracelets dorés (N° 16). Une pointe de lance (N° 17) provient d'un tumulus près des mines de Zmeinogorsk (ville des serpents) et une autre (N° 18) du lac Divin. Une espèce de ciselet a été trouvée dans une ancienne mine de Petroffsk (N° 19), et un couteau long de six à huit pouces (N° 20) dans un tumulus près du village de Tchिंगisk. Il est semblable à celui trouvé près des usines de Sousounsk

(N^o 21). Près du premier de ces couteaux il y avait encore un aigle aux ailes éployées, large de 3'' avec une tête d'homme sur la poitrine (N^o 22). Une figure de cheval assez mal faite, où les deux jambes de devant ainsi que celles de derrière sont fondues en une seule (N^o 23), a été trouvée dans un ancien tumulus sur la rivière Bia, qui traverse le lac Teletsk pour se jeter dans l'Ob en sortant du petit Altaï. Une garde d'épée (N^o 24) a été découverte dans un tumulus près de Boukhtarminsk, avec un mors de cheval (N^o 25) et une fibula (N^o 26). Une boucle a été déterrée dans un tombeau près des mines de Salarskoy et de la rivière Batchata (N^o 28), et une autre, faisant partie d'un harnais, dans un tumulus près des mines de Kolyvan, au S. O. de Tomsk (N^o 29). Une troisième semblable vient d'un tumulus près du village de Cachine et de la rivière Aley (N^o 30). Il y en avait encore deux (N^o 31, 32) dans un kourgan près des mines de Boukhtarminsk, avec un fragment de couteau (N^o 33), une pointe de lance, trois boucles avec des restes de cuir (N^o 34 — 36), un clou (N^o 37) et treize boucles d'un harnais (N^o 38 — 50).

Un bas-relief en bronze (N^o 155) représente un chasseur en long bonnet pointu, entouré de deux chiens et tenant un glaive dans sa droite élevée. Il a été trouvé dans un tumulus. Une statuette en bronze, offrant un homme à bonnet pointu, tenant dans sa gauche un instrument semblable aux numéros 1 et 2, et dans sa droite un coin, haute de 5'' (N^o 154), a été aussi déterrée dans un kourgan.

Une quantité de boucles *en bronze et en laiton ou en argent*, dont plusieurs sont dorées (N^o 62 — 153), ont été trouvées avec des pointes de flèches en bronze (N^o 51 — 58) et trois fragments d'un disque (N^o 61) dans la partie méridionale du gouvernement de Tomsk. Dans

les mines de Zmicieff ont été découvertes encore deux haches en bronze (N° 59, 60).

Les premiers objets en *argent* ont été découverts à Zmicieff, c.-à-d. une boucle dorée ronde (N° 162) avec quatre autres, figurant des élans (163—166) et deux qui ne sont pas dorées (167, 168), trois anneaux dont un à cachet et deux trouvés près du nez du mort (N° 176, 177), une plaque, ornement de lance, un objet ressemblant à un aiguillier (N° 170), avec d'autres ornements semblables et du fil d'argent.

Près des mines de Boukhtarminsk il y avait encore un tumulus, dans lequel on a trouvé des feuilles d'argent très minces, ornement du fourreau d'un glaive (N° 179). Le plus riche de ces objets en argent, c'est un médaillon formé par une chalcédoine, ornée de turquoises autour (N° 180).

L'âge de *fer* est représenté par une poignée de glaive trouvée dans un tumulus près de Boukhtarminsk (N° 181) avec un éperon (N° 182), des clous et deux lames de glaives (N° 211, 213). Un poignard a été découvert dans un tumulus près de la Corgona (N° 185), vingt-trois pointes de flèches et d'autres objets ont été déterrés dans d'autres kourgans de la partie méridionale du gouvernement (N° 186). Près du village de Biéloï et de la fabrique Constantinofka il a été trouvé une cotte de mailles, très artistement faite en grain d'orge, maintenant à l'arsenal de Tsarskoé-Sélo, et 18 plaques de deux cuirasses (N° 187, 188).

Des restes *d'étoffe* de soie ont été découverts en 1789 avec des habits, dans une caverne sur le fleuve Tcharyche. On a trouvé dans un tumulus près des mines de Boukhtarminsk des perles de *verre* (N° 189), et dans un autre près du fleuve de ce nom et du village Biéloï des ornements semblables, avec une chalcédoine et une sardoine (N° 190), dont l'une est percée pour pouvoir être enfilée.

Des cylindres en *corne* formant un collier (N° 191) ont été deterrés avec un petit peigne (N° 197) et avec les ornements d'un arc et une pointe de flèche ou de lance (N° 198), de la même matière, dans le tombeau du Kreml sus-mentionné. Une boucle très simple, vient des mines de Ridder (N° 192), une autre d'un tumulus sur le fleuve Tcharyche (N° 193) et une troisième d'un kourgan au-dessus de l'Aley (N° 194); deux autres boucles, découvertes avec celle-ci et figurant en relief des têtes d'animaux (N° 195, 196), sont d'un assez bon travail. Une idole haute de 2'', figurant une femme accroupie, serrant de ses deux mains un enfant contre son sein, est percée de trous pour pouvoir être portée (N° 204). Une idole d'homme nu, haute de 6'', provient des îles Alécoutes (N° 203), et deux oiseaux en corne viennent du Kamtchatka, où les indigènes les portent comme des fétiches pour la chasse.

Les ornements ou reliefs en *bois* semblent représenter l'époque la plus avancée dans la voie de la civilisation, si l'on en juge du moins d'après un bas-relief figurant un élan (N° 205) et six têtes de lions qui avaient été couvertes de feuilles d'argent (N° 206 — 211). Ces objets ont été trouvés dans un tumulus près du fleuve Catounia.

Toutes ces fouilles ont été faites sur la frontière au sud-ouest du gouvernement de Toms, depuis les sources de la rivière Boukhtarma, qui forme la frontière jusqu'à son embouchure dans l'Irtiche, au 50-e degré de latitude. C'est sur ce dernier fleuve, au midi et au nord de Boukhtarminsk, que l'on trouve aussi deux forts nommés Krasnoïarsk, si l'on ne veut descendre sur le Iéniseï jusque près de Tobolsk, où l'on rencontre le plus grand endroit de ce nom.

Un village nommé Biélaïa (la blanche), fondé sur un des affluents de la Boukhtarma, peut être le Biéloï de

Mr. Froloff, si ce n'est un autre endroit plus au nord sur le Tcharyche, qui se jette dans l'Ob entre l'Aley et la Catounia. Avant sa réunion avec cette dernière rivière l'Ob se nommait Biïa. Tous ces affluents de l'Ob ont été habités par les Tchoudes. On ne trouve plus aucun kourgan attribué à ce peuple à l'ouest de l'Aley et à l'est de Kouznetsk sur le Tom, au 54-e degré de latitude.

C'est dans ce rayon, du 50 au 54° de latitude et autour du 100° de longitude de Fero, entre l'Irtyche et le Tom, que se trouve le célèbre *mont des serpents* avec la rivière Zmiéieff et la ville de Zmiejnogorsk. Cette montagne avait déjà été fouillée lorsque les premiers mineurs Russes y arrivèrent en 1724, et la tradition attribue aux Tchoudes les anciennes mines qu'on y trouva. Cette tradition est confirmée par la découverte de tant d'objets, qui ne peuvent provenir que de la population la plus ancienne de ces contrées, les mêmes d'où sont sortis les Scythes pour inonder l'occident, comme le disent les historiens grecs et romains, justifiés par les découvertes de notre siècle.

E. de Muralt.

Neueste Schaumünzen.

Russland.

Auf die Erbauung der Verkündigungs-Brücke über die Newa, zu St. Petersburg. *Hf.* БЫСТЬ (es werde!) Herakles, mit der Löwenhaut bekleidet, rechtshin schreitend und von Pallas geleitet, verbindet durch seine Keule die beiden Ufer eines Flusses, dessen Nymphe, mit Schilf bekränzt, ein Ruder in der Rechten hält und sich mit dem linken Arme auf eine umgestürzte Urne stützt. Im Abschnitt: СОЧ. Г. О. ТОЛСТОЙ — РЪЗ. А. ЛЯЛИНЪ (entworfen vom Grafen Th. Tolstoi, geschnitten von A. Lalin.) *Rf.* Ansicht der neuen Brücke, von Wassili-Ostroff aus; darüber schwebt, rechtshin, der Kaiserliche Adler mit Donnerkeil und Kranz. Im Abschnitte: НАЧАТЬ 1841 Г — ОКОНЧЕНЪ 1850 Г (begonnen im J. 1841, vollendet im J. 1850); unten: РЪЗАЛЪ КЛЕПИКОВЪ (geschnitten von Klepikoff.) — Grösse 75 Millim.

Preismedaille der Kaiserlichen geographischen Gesellschaft. — *Hf.* ВЕЛИКІЙ КНЯЗЬ КОНСТАНТИНЪ НИКОЛАЕВИЧЪ Brustbild S. Kais. Hoheit des Grossfürsten Konstantin, linkshin; darunter: НА ПОЛЬЗУ ГЕОГРАФІИ (zum Nutzen den Erdkunde). Unter dem Halsabschnitte: П. БРУЗНИЦЫНЪ (P. Brunsizyn.) *Rf.* Innerhalb eines Eichenkranzes: * — ГЕОГРАФИЧЕСКОЕ — ОБЩЕСТВО (Die geographische Gesellschaft). Unten, am Rande: В. АЛЕКСѢЕВЪ Р. (Geschnitten von W. Alexejeff.) — Grösse: 65 Millim.

Auf. S. Kais. Hoheit den Herzog von Leuchtenberg. *Hf.* MAXIMILIANUS DUX LEUCHTENBERGENSIS. Brustbild S. Kais. Hoheit, linkshin; darunter: Г. О. Т. (Graf Theodor Tolstoi.) *Rf.* Reicher Kranz von Lorbeer- und Eichenlaub; darin: PRO — MEMORIA. — Grösse: 50 Millim.

Deutschland.

Auf die ehemalige sogenannte National-Versammlung. Hf. Unter einer Eiche sitzt eine mit Eichenlaub bekränzte Frau mit Schwert und Schild, auf welchem letzteren der Doppeladler. In den Ferne eine Stadt und ein Bergschloss; im Abschnitt 18—48 und das Frankfurter Stadtwappen. Auf der Abschnittsleiste, links, LORENZ F. Den Rand bilden die kleineren Wappen von Oesterreich, Preussen, Bayern, Sachsen, Württemberg, Hannover, Baden, Meklenburg-Schwerin, Nassau, Schleswig, Hessen und bei Rhein, Kur-Hessen, Hohenzollern, Anhalt, Meklenburg-Strelitz, Waldeck, Schwarzburg, Lippe, Limburg, Oldenburg, Holstein, Luxemburg, Bremen, Lübeck und Hamburg. *Rf.* Innerhalb eines Perlrandes: WIR SIND EIN VOLK UND EINIG WOLLEN WIR HANDELN* Eichenkranz, worin: ZUR ER — INNERVNG — AN DIE ERSTE — DEUTSCHE — NATIONAL — VERSAMMLUNG — ZU FRANKFURT A·M· — ERÖFFNET — AM 18 MAI · — 1848. — Gr. 20 Millim.

Jeton auf die Zerstörung des Linienschiffes Christian VIII. Hf. Der mit der Oesterreichischen Hauskrone bedeckte, mit Schwert und Reichsapfel versehene Doppeladler. Auf seiner Brust ein Deutscher Schild mit rechtem Schrägbalken und Andeutung der Deutschen Farben. *Rf.* ECKERNFÖRDE—D·5·APRIL 1849. Im Felde: CHRISTIAN VIII. — Gr. 23 Millim.

Erzherzog Johann. Hf. johann. erzherzog. von. oesterreich Brustbild im Ueberrock, linkshin, darunter; k. radnitzky. f. *Rf.* ✱ erwählter. deutscher. reichsverweser. xxix. iuni. m̄ccccxxxviii In sechsbogiger zierlicher Einfassung der Doppeladler. Gr. 42 Millim.

Von ausgezeichneter Composition und Ausführung.

Preussen.

Belohnungsmünze für Gewerbethätige. Hf. In einer Hohlkehle das Brustbild S. M. des Königs rechtshin, mit der Umschrift: FRIEDR · WILHELM IV — KOENIG V · PREUSSEN; unter dem Brustbilde: C · PFEUFFER FEC · Den Rand bilden vier Vorstellungen, nämlich ein Schiffer in einem Nachen, ein Maurer mit Hammer und Ziegel, ein Bergmann, welcher eine Leiter hinaufklimmt, und eine Spinnerin; dazwischen ein Lorbeer-, ein Fichten-, ein Eichen- und ein Kranz aus Weinblättern und Trauben. *Rf.* Ein Schmied (Vulcan) mit Schurzfell und Mütze, den Hammer auf einen Ambos stützend, reicht die Rechte der behelmten Pallas, welche mit der Linken ein Steueruder hält. Hinter beiden schwebt auf einer Kugel, ein weiblicher geflügelter Genius mit Palmzweig und Füllhorn. Neben dem Schmiede ein Bienenkorb. Im Abschnitt: FÜR VERDIENST UM D · GEWERBE. Unten im Rande: P · V · CORNELIVS INV. C · PFEUFFER FEC. — Gr. 51 Millim. — Von wackerer Ausführung.

Auf die Errichtung der Bildsäule Friedrichs des Grossen. Hf Brustbild des Königs mit Hut und Herminemantel, linkshin; darunter: KULLRICH FEC. *Rf.* ZUR EINWEIHUNG DES DENKMALS FRIEDRICHS DES GROSSEN DEN 31 MAI 1851* Ansicht der Bildsäule, mit ihrem Sockel, linkshin. — Gr: 47 Millim. — Von trefflicher Ausführung.

Bayern.

Gnadenpfennig. Hf. MAXIMILIAN II KOENIG V · BAYERN Brustbild rechtshin, darunter: C · VOIGT *Rf.* Innerhalb eines zierlichen Lorbeerkranzes: ZUM — ANDENKEN. — Gr. 37 Millim. — Von fleissiger und zierlicher Arbeit.

Sachsen-Meiningen.

Auf das 25 jährige Regierungs-Jubiläum des Herzogs. Hf. BERNHARD ERICH FREUND HERZOG ZU SACHSEN Haupt linkshin; darunter: F · HELFRICHT F · *Rf.* Auf

erhabenem Rande: *XXV IAHRE EINER BEGLÜCKENDEN REGIERUNG* XVII DECEMBER MDCCCXXXVI Zwei antik bekleidete Frauen, die Gerechtigkeit, mit der Wage und die Glückseligkeit, mit dem Füllhorne, reichen sich die Hände.—Gr. 45 Millim.—Von zierlicher Ausführung.

Eine Schaumünze auf die Anwesenheit der Hannoverschen Truppen in Altenburg, ist in Leitzmanns numismatischer Zeitung, 1851, S. 156 bekannt gemacht.

Schwaben.

Preismedaille des Schwäbischen Sängerbundes. Hf. Ein bekränzter Barde in altdeutscher Tracht, in der Rechten das gesenkte Schwert, in der Linken das Saitenspiel haltend, lehnt sich gegen eine Eiche; neben ihm, links ein Altar, auf welchem eine Flamme. Im Abschnitte, links, des Künstlers Name: I · SCHUSTER. *Rf.* DER SCHWÄB · SÄNGERBUND DEM STREBEN FÜR VEREDLUNG DES VOLKSGESANGS*** Innerhalb eines Eichenkranzes, der von einem Bande umschlungen ist, auf welchem die Namen: MOZART, GÖTHE, HAYDN, UHLAND, KREUZER und SCHILLER, BETHOVEN, SCHWAB, WEBER, TH · KÖRNER, eine viereckige Tafel, von einem Schwane getragen, welche die Aufschrift trägt: I PREISS (so!); darüber eine Leyer zwischen Lorbeerzweigen.—Gr. 61 Millim.

Wird zu 8 Loth Schwere, an goldener Schleife an Sängervereine verliehen.—Abgebildet in der Illustrierten Zeitung, 1851, N^o 421, S. 69.

Oesterreich.

Auf die erneuerte Thurmspitze des St. Stephansdomes, zu Wien.—Hf. FERDINAND I KAISER VON OESTERREICH Belorbeertes Haupt rechtshin; darunter: I · B · ROTH F. *Rf.* DIE THURMSPITZE DES ST · STEPHANS DOMES — NEUGEBAU 1839—1843. Die zierliche Thurmspitze; auf ihr der mit dem Patriarchenkreuze geschmückte Doppeladler. Daneben zwei geflügelte Genien, der eine mit dem Senkblei, der andere mit dem Bauplane.—Gr. 47 Millim.

Schweiz. — Genf.

Auf das Schützenfest. *Hf.* TIR FÉDÉRAL DE GENÈVE
JUILLET MDCCCLI Das von einem Lorbeer- und einem
Eichenzweige eingefasste Genfer Wappen, hinter welchem
zwei gekreuzte Stützen. *Rf.* GENÈVE CANTON SUISSE
1815 Eine antik bekleidete Frau hält in der Rechten
einen Lorbeerzweig und stützt sich mit der Linken auf
den auf einem Felsblocke ruhenden Genfer Schild, hinter
welchem die Bundesfahne steht. In der Ferne das von der
aufgehenden Sonne beschienene Genf. Im Abschnitte:
DORGIERE F. — Gr. 46 Millim.

Von lobenswerther Ausführung.

Jeton auf dieselbe Veranlassung. *Hf.* LIBERTÉ—
FRATERNITÉ Ruthenbündel mit Beil, worauf der Schwei-
zerhut ruht, hinter demselben, gekreuzt, zwei Stützen und
auf dem Ruthenbündel zwei langrunde Schilde, mit den
Wappen von Genf und der Schweiz (dem Bundeskreuze).
Darunter: 1851. *Rf.* Innerhalb einer ausgeschnitzten
Einfassung: TIR—FÉDÉRAL—DE—GENÈVE.— Gr. 22
Millim.

Griechenland.

Preismedaille. — *Hf.* ΟΘΩΝ ΒΑΣΙΛΕΥΣ ΤΗΣ ΕΛΛΑΔΟΣ
(Otto König des Hellas.) Brustbild in Griechischer Tracht,
mit den Sternen des Erlöser- und des Bayerischen
Hubertus-Ordens geschmückt, linkshin. Unter dem Arme:
Κ. ΑΑΤΤΕ 1850. *Rf.* Innerhalb zweier Lorbeerzweige:
ΤΟΙΣ — ΕΥΔΟΚΙΜΟΙΣ — ΕΝ — ΕΠΙΣΤΗΜΗΙ (den Wohlver-
dienten um die Wissenschaft.) ∞ — Gr. 36 Millim.

Italien.

*Verdienstmedaille der ephemeren Römischen Repu-
blik.* *Hf.* REPUBBLICA ROMANA Die Freiheitsgöttin.
Rf. LA PATRIA RICONSCENTE. Innerhalb eines Kran-
zes: ALLA — VIRTU — CITTADINA.

Frey, Münzbuch, S. 358.

Frankreich.

Heinrich V. Auf den Besuch in England. Hf. HENRI V ROI DE FRANCE Brustbild in Uniform linkshin, mit den Orden des heiligen Geistes und des goldenen Vlieses. Rf. VISITE À L'ANGLETERRE Im Felde: TOUTPOUR — ET PAR LA — FRANCE — 1843. Unten, im Bogen: (Lilie) FRAPPÉ A LONDRES (Leopard).

Die Hs. ist vom Stempel des J. 1832 entnommen, das Brustbild erscheint daher viel zu jung.

Louis Napoléon. Hf. L^s. NAPOLEON BONAPARTE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Haupt des Präsidenten linkshin, darunter: BORREL 1851. Rf. A[U NOM — DU PEUPLE FRANÇAIS — LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE — DÉCRÈTE: ART 1. — L'ASSEMBLÉE NATIONALE EST DISSOUTE. — ART 2. — LE SUFFRAGE UNIVERSEL EST RÉTABLI — LA LOI DU 31 MAI EST ABROGÉE. — ART 3. — LE PEUPLE FRANÇAIS EST CONVOQUÉ DANS SES COMICES — À PARTIR DU 14 DÉC. JUSQU'AU 21 DÉC. SUIVANT. — ART. 4. — L'ÉTAT DE SIÈGE EST DÉCRÉTÉ DANS L'ÉTENDUE — DE LA 1^{re} DIVISION MILITAIRE — ART. 5. — LE CONSEIL D'ÉTAT EST DISSOUS. ART. 6. — LE MINISTRE DE L'INT. EST CHARGÉ DE L'EXÉCUTION — DU PRÉSENT DÉCRET. — FAIT AU PALAIS DE L'ÉLYSÉE, LE 2 DÉCEMBRE 1851. — L^s. NAPOLEON BONAPARTE — LE MINISTRE DE L'INTERIEUR — DE MORNAY. — Gr. 52 $\frac{1}{2}$ Millim.

Belgien.

Auf den Tod der Königin. Hf Innerhalb eines Sternenkränzes: LOUISE M(arie): TH(erese): CH(arlotte): IS(abelle). D'ORLÉANS REINE DES BELGES NÉE A PALERME LE 3 AVR: 1812 MORTE À OSTENDE 11 8^{BRE} 1850 Brustbild der Königin rechtshin, darunter: LEOPOLD WIENER F. Rf. In einem von einem breiten Bande durchflochtenen Lorbeerkränze, drei ovale Medaillons, im Renaissance-Stile. Der obere ist gekrönt und zeigt das Brustbild des Herzogs von Brabant, linkshin, mit

der Umschrift : L(eopold) : L(ouis) : PH(ilipp) : M(arie) : V(ictor) :
 DUC DE BRABANT NÉ LE 9 AVRIL 1835. Neben dem
 Medaillon zwei sitzende, sich die Hände reichende Frauen,
 die eine mit einem Palmzweige, die andere mit einem
 Anker. Darunter kniet auf einem, mit einem Löwenkopfe
 gezierten Kronsteine ein Engel, das Haupt mit einem
 fünfstrahligen Sterne geschmückt und die Hände segnend
 über die kleineren Medaillons ausbreitend Von diesen
 zeigt der zur Rechten, das Brustbild des Grafen von
 Flandern, linkshin, mit der Umschrift : PH(ilippe) : E(ugène) :
 F(erdinand) : M(arie) : C(lément) : B(audoïn) : G(eorge) : COMTE DE
 FLANDRE NÉ LE 24 MARS 1837. In dem anderen
 Medaillon erscheint, rechtshin, das Brustbild der Prin-
 zessin Charlotte, nebst der Legende : MARIE CHARLOTTE
 A(mélie) : AU(guste) : V(ictoire) : C(lémentine) : L(éopoldine) : NÉE
 LE 7 JUIN 1840. Unten, auf einem Bande : PATRIÆ
 SPES — ALTERA CRESCE — LEOPOLD WIENER. — Gr. 80
 Millim.

Ein nach dem Muster der bekannten Barreschen Medaille auf Louis
 Philipp und dessen Familie, geschmackvoll komponirtes und sauber aus-
 geführtes Schaustück.

Ausserdem ist die interessante Folge von Schaumünzen mit Abbildun-
 gen der merkwürdigsten Gebäude Belgiens, anzuführen. Zwanzig dieser
 Stücke, gravirt von J und L Wiener liegen vor uns und verdient ihre
 Ausführung lobende Anerkennung.

Niederlande.

Auf die Loge zu Batavia. Hf. Innerhalb eines
 Myrthenkranzes, fünfstrahliger Stern mit der Zahl 75.
Rf. Innerhalb einer mit neun Knoten versehenen Schnur :
 IN—MEMORIAM NATALIS—ANNI SEPTUAGESIMI QVINTI—
 SOCIETATIS LIB·CAEMENTARIORUM—IN URBE BATA-
 VIA—LEGITIME CONSTITUTAE—QUI CELEBRATUS EST—
 DIE 16 MENSIS 9 ANNI V·L· 5844 —IN □ V·V·—CUI
 NOMEN —ASTRUM IN ORIENTE—PRAESIDE MAGISTRO—
 F·P·V·—ISACO PENNING—NIEUWLAND.— Gr. 15½
 Millim.

Grossbritannien.

Hf. Gekröntes Brustbild der Königin linkshin. Innere Umschrift: H. M. G. M. QUEEN—VICTORIA; äussere Umschrift: BORN MAY 24 1819. CROWNED JUNE 28 1838. MARRIED FEB: 10 1840. Hinter dem Brustbilde: A. *Rf.* «EUROPE'S GLORY» Britannia behelmt, den mit den beiden Kreuzen der Union gezierten, langrunden Schild auf einen links gewendeten Löwen stützend, in der Linken eine Lanze haltend. In der Ferne Schiffe. Im Abschnitt: GOD SAVE THE—QUEEN und unter der Abschnittsleiste: ALLEN & MOORE — BIRM.—Gr. 27 Millim.

Hf. Brustbild des Prinzen Albert in Uniform, mit Orden, linkshin. Innere Umschrift: H. R. H. PRINCE — ALBERT; äussere: BORN AUGUST 26 1819 · MARRIED FEBRUARY 10 1840. Unter dem Arme: A & M. *Rf.* «ENGLAND'S PRIDE» Eine Locomotive, eine Garbe, Bücher, Palette, Leyer, die Portlandvase, ein Steueruder und andere Embleme der Industrie, Künste und Wissenschaften. Im Abschnitt: A & M. — 27 Millim.

Hf. «BRITAIN'S HOPE» Der Prinz von Wales in Matrosentracht, sich auf einen grossen Anker stützend. Im Abschnitt: THE PRINCE OF — WALES. *Rf.* «THE WOODEN WALLS OF OLD ENGLAND» Linienschiff mit vollen Seegeln, rechtshin. — Gr. 27 Millim.

Diese drei zierlichen Schaustücke befinden sich in einer Kapsel von Tombak mit dem Grossbritannischen Wappen auf der einen und der Inschrift: THE — QUEEN, — PRINCE — ALBERT, — AND — BRITAIN'S — HOPE auf der anderen Seite.

Auf die Königin und ihre Familie. 1, *Hf.* VICTORIA — REG: Gekröntes Haupt, linkshin. *Rf.* BORN — MAY 24 — 1819. — CROWNED — JUNE 28 — 1838. Gr. $10\frac{1}{2}$ Millim. — 2, *Hf.* PRINCE — ALBERT. Haupt rechtshin. *Rf.* BORN — AUG 26 — 1819 — MARRIED — FEB 10 — 1840. Gr. $10\frac{1}{2}$ Millim. — 3, *Hf.* PRINCESS ROYAL

Haupt linkschin. *Rf.* VICTORIA—PRINCESS—ROYAL—BORN—NOV. 21 1840. Gr. 9 Millim. — 4, *Hf.* PRINCE OF WALES Brustbild rechtshin. *Rf.* ALBERT—PRINCE—OF WALES—BORN—NOV 9 1841. Gr. 9 Millim. — 5, *Hf.* PRINCESS ALICE Haupt linkschin. *Rf.* PRINCESS—ALICE—BORN—APRIL 25 1843. Gr. 9 Millim. — 6, *Hf.* PRINCE ALFRED Haupt rechtshin. *Rf.* PRINCE—ALFRED—BORN—AUG : 6 1844. Gr. 9 Millim. — 7, *Hf.* PRINCESS HELENA Haupt linkschin. *Rf.* PRINCESS—HELENA—BORN—MAY 25 1846. Gr. 9 Millim. — 8, *Hf.* PRINCESS LOUISA Haupt rechtshin. *Rf.* PRINCESS—LOUISA—BORN—MARCH 19 1848. Gr. 9 Millim.

Vorstehende sauber ausgeführte Stücke befinden sich in einer 23 Millim. im Durchmesser habenden Büchse von Tombak mit dem Brittischen Wapen auf der einen und dem Schlosse von Windsor auf der anderen Seite.

Auf die grosse Ausstellung. Rf. Ansicht des riesigen Glashauses. Darüber, in drei Zeilen : THE BUILDING AT LONDON FOR THE—INTERNATIONAL EXHIBITION—1851. Im Abschnitte, ein gekrönter, langrunder Medaillon mit den übereinander gelegten Brustbildern der Königin und des Prinzen Albert, rechtshin. Neben demselben sitzen zwei geflügelte Knaben, der eine, sich gegen einen Bienenkorb lehnend, hält Palme und Füllhorn, der andere Steuerruder und Caduceus. *Rf.* Das Ausstellungsgebäude von innen. Im Abschnitte: EXPOSITION—1851.—Grösse : 39 Millim.

Abgebildet im Magazin pittoresque, XIX^e Année, 1851, S. 304.

Norwegen.

Preis für Studierende der Universität Christiania. Hf. CAROLUS LUDOV·EUGEN·NORV·ET SVEC·PRINC·SUCCES. Brustbild des Kronprinzen, in antiker Gewandung, rechtshin; darunter : ANNO MDCCCXLIX INST. und unter dem Arme P. H. L(indgreen.) *Rf.* PRINCEPS JUVEN-TUTIS—JUVENI OPTIMÆ SPEI. Zierlicher Kranz vaterländischer Blumen. — Gr. 30 Millim.

Privatpersonen.

J. Arneth. *Hf.* IOS · CAL · ARNETH · MVS · C · R · VIND · DIRECTOR · OCTAV · MVNERIS · LVSTRVM · EXPLET · 26 · MART · 1851. Brustbild rechtshin, darunter: C. R. (adnitzky) f. *Rf.* Die mit einer Büste und zwei Vasen geschmückte, und mit der Aufschrift: MVS. C. R. VIND. versehene Eingangspforte des K. K. Museums; daneben auf jeder Seite eine sitzende Pascht. Im Abschnitte: MEMORES MVS. C. R. CONSERVATORES. — Gr. 71 Millim.

Eine trefflich ausgeführte Gussmedaille.

J. v. Reichel. *Hf.* IADOBVS DE REICHEL NATVS VARSIVIAE A · D · MDCCCLXXX D · $\frac{VI \text{ NOV}}{XXV \text{ OCT}}$ * Brustbild von vorn; darunter: C · PFEUFFER · FEC. *Rf.* Auf einem Bande: VIRO DE RE NVMERIA OPTIMO MARITO AMICI — A · D · MDCCCLII. Das Wappen Herrn v. Reichel's: ein Fels im Meere, so wie im Schildeshaupte ein Setzwaage. Auf dem Helme drei Federn. — Gr. 42 Millim.

Von schöner Ausführung und nur in wenigen Exemplaren geschlagen.

M. Skjelderup. *Hf.* * MICHAEL SKJELDERUP DR PROF MED * — OCTOGENARIUS INSTITUIT AN MDCCCXLIX Brustbild linkshin, darunter: LOOS D und unter dem Arme: SCHILLING F. *Rf.* CONANTI Aeskulap, in der Rechten einen Kranz haltend und mit der linken Hand sich auf den Schlangenstab stützend. — Preismedaille für Studirende der Medizin auf der Universität Christiania. Gr. 33 Millim.

Ferner sind beschrieben in Leitzmann's numismatischer Zeitung: Denkmünzen auf R. Narvaez, Herzog von Valenzia, Jahrgang 1852, S. 200, auf den Bayerischen Minister von der Pfordten, ibid. S. 199, auf Graf Radetzky, ibid. S. 16, auf Graf Fr. Schlick, ibid. S. 192 und auf den Fürsten Carl Schwarzenberg, ibid. S. 8.

Neueste Currentmünzen ¹.

Bayern.

Doppelthaler auf das Denkmal Glucks. Hf. MAXIMILIAN II KÖNIG V. BAYERN. Brustbild rechtshin, darunter: C. VOIGT. Rf. STANDBILD DES JOHANN CHRISTOPH RITTER VON GLUCK. Innere Umschrift: ERRICHTET IN MÜNCHEN — V. KÖNIG LUDWIG I 1848. Ansicht der Bildsäule. Aeussere Randschrift: * VII EINE F. MARK * VEREINSMÜNZE.

Desgl. auf das Denkmal Orlando di Lasso's. Wie vorher, jedoch auf der Rs.: STANDBILD DES ROLAND DE LATRE GEN ORLANDO DI LASSO. Innere Umschrift: wie vorher, mit der Jahreszahl: 1849. Ansicht der Bildsäule.

Hannover.

Doppelpistole. Hf. ERNST AUGUST V. G. G. KOENIG V. HANNOVER Haupt rechtshin, darunter: B. Rf. ZEHN THALER Das gekrönte Wappen in zierlicher Cartouche; darunter 18 — 48. Aeussere Randschrift: NEC ASPERA TERRENT. — Aehnliche *Doppelpistole* von 1849 und 1850 ohne V. G. G., mit besonders schön und kräftig ausgeführtem Kopfe; unter dem Halse: BREHMER. Das Wappen ist grösser als auf dem vorigen Stücke. — *Pistole* von 1848, wie die doppelte desselben Jahres, mit FÜNF THALER und ohne V. G. G. Desgl. von 1849 und 1850, wie die doppelte derselben Jahre. — Desgl. *Halbe Pistole* von 1850, ohne den Namen des Graveurs und mit 1850 über, so wie: 2½ THALER unter dem Wappen. — Die Pistole aus Harzgold s. Bd. V, S. 90.

¹ S. Bd. V. S. 89.

Anhalt-Bernburg.

Ausbeutthaler. *Hf.* ALEXANDER CARL HERZOG ZU ANHALT-DES ANHALT. — BERG-BAUES — 1852. *Rf.* EIN THALER XIV EINE FEINE MARK Der auf der Mauerzinne einherschreitende gekrönte Bär; darunter: A. — *Silbergroschen.* *Hf.* HERZOGTHUM ANHALT. Das gekrönte Wappen mit dem halben Adler und dem Balkenschild. *Rf.* 30 EINEN THALER — SCHEIDE MÜNZE Im Felde: 1—SILBER—GROSCHEN—1851—A.

Beide Stücke in Berlin geprägt.

Hohenzollern-Hechingen.

Doppelgulden. — Wie der Bd. V. S. beschriebene Doppelthaler, aber mit der Umschrift: ZWEY GULDEN auf der *Rf.* — Von 1846. — Ziemlich selten.

Oldenburg, für Birkenfeld.

Silbergroschen. *Hf.* GR. HZL. OLDENB. FÜRSTENTH. BIRKENFELD Gekrönter, herzförmiger Schild, mit dem roth und silbernen Birkenfeldischen Schach. *Rf.* 30 EINEN THALER — SCHEIDEMÜNZE. Im Felde: 1—SILBER—GROSCHEN — 1848.



Dreier, in Kupfer. *Hf.* GR. HZL. OLDENB.—FÜRSTTM. BIRKENFELD. Die gekrönte Chiffer P. F. A. (Paul Friedrich August). *Rf.* SCHEIDE MÜNZE. Im Felde: 3 — PFENNIGE — 1848 —. *Desgl. Doppelpfennig.* *Hf.* OLDENBURG BIRKENFELD. Die Chiffer wie vorher. *Rf.* Wie vorher, aber: 2 — PFENNIGE u. s. w. *Aehnlicher Pfennig*, mit 1 — PFENNIG u. s. w. auf der *Rf.*

Das Zwölftelthaler-Stück. S. Bd. V, s. 90.

Schlesswig-Holstein.

Sechsling, in Kupfer. Hf. Das mit der Fürstenkrone bedeckte, von zwei Eichenzweigen umgebene, Wappen von Schlesswig-Holstein; darunter H. L. (Heinrich Lorenz, der Graveur.) *Rf.* SCHLESW. HOLSTEIN. Im Felde : 1—SECHSLING—1850.— T. A. Unten ein kleiner Reichsapfel. *Desgl. Dreiling*, mit : 1—DREILING u. s. w., auf der *Rf.*



Schwarzburg-Rudolstadt.

Doppelgulden. Hf. FRIEDR. GÜNTHER FURST ZU SCHWARZBURG. Haupt rechtshin, Darunter: C. VOIGT. *Rf.* ZWEY GULDEN Das mit dem Fürstenhute bedeckte kleinere Wappen, mit den Schildhaltern. Im Abschnitt : 1846.

Oesterreich.

Zwanziger. Hf. FRANC. JOS. I. D. G. AVSTRIAE IMPERATOR. Belorbeertes Brustbild linkshin; darunter A (Zeichen der Münzstätte Wien). *Rf.* HVNG BOH. LOMB. ET VEN. GAL. LOD. ILL. REX. A. A. 1852. Der Reichsadler mit Scepter, Schwert und Reichsapfel, auf der Brust den vom Vliessorden umgebenen Schild von Oesterreich, Habsburg und Lothringen, führend. Darunter: 20.

Aehnliche Stücke mit c unter dem Brustbilde, in Prag geschlagen.

Zwei-Kreuzerstück, in Kupfer. Hf. K. K. OESTERREICHISCHE SCHEIDEMÜNZE. Der gekrönte Schild mit dem Doppeladler, wie vorher. *Rf.* 2—KREUZER—1848. Lorbeer- und Palmzweig, darunter : A. *Desgl. Kreuzer.* — Beide Stücke sind gerändelt.

Aehnliche Stücke zu 3, 2, 1, $\frac{1}{2}$ und $\frac{1}{4}$ Kreuzer sind auch seit 1851 vorhanden.

Nach dem Gesetze vom 7 April 1851 werden aus dem Wiener Centner 171 Gulden 40 Kreuzer Courant-Münze, im Nennwerthe, ausgeprägt und zwar das Dreikreuzerstück zu $3\frac{3}{4}$ Quentchen, das Zweikreuzerstück zu $2\frac{1}{2}$, der Kreuzer zu $1\frac{1}{4}$, der halbe Kreuzer zu $\frac{5}{8}$ und der Viertel zu $\frac{5}{16}$ Quentchen.

Schweiz.

Fünffrankenstück. Hf. HELVETIA Lorbeerbekränzte Frau, auf einem Felsen sitzend, linkshin; sie streckt die rechte Hand aus und stützt die linke auf den Dreieckigen, mit dem Bundeskreuze bezeichneten Schild. Hinter ihr Pflugschar und Aehren, in der Ferne: Berge. Links am Rande: A. BOVY. Im Abschnitt Hand und Hundekopf, Zeichen der Pariser Münzstätte. Rf. In einem Kranze von Eichenlaub und Alpenrosen: 5 Fr. — 1850. Unten: A. — Auch von 1851 vorhanden, in wenigen, für das Genfer Festschiessen geschlagenen Exemplaren.

Aehnliche Stücke zu 2 Fr., 1 Fr., und $\frac{1}{2}$ Fr. — Sämmtlich mit gekerbtem Rande und in Paris geprägt.



Zwanzig-Rappenstück, in Billon. Hf. HELVETIA Deutscher, mit Alpenrosen geschmückter Schild, worin das Bundeskreuz. Darunter: 1850, zwischen einer Biene und dem Hundekopfe. Rf. In einem Kranze von Alpenrosen: 20; unten A. B(ovy). — *Aehnliche Stücke zu 10 Rappen,* mit Eichenlaub *und 5 Rappen,* mit Aehren auf der Rf.

Kupfermünze zu 2 Rappen. Der mit dem Federhute bedeckte herzförmige Bundesschild, zwischen einem Lorbeer- und einem Eichenzweige; darunter: 1850,

zwischen Hand und Hundekopf. *Rf.* Innerhalb zweier Lorbeerzweige : 2; unten : A. — Aehnlicher *Rappen*, mit 1, auf der *Rf.*

Die Silber- und Billonmünzen sind von Bovy, die kupfernen von Voigt in München, trefflich geschnitten und sämmtlich in Paris geprägt. Nur die Figur auf der Hs. der Silbermünzen ist in ihrer Composition nicht zu loben : man versteht nicht, was der steif ausgestreckte Arm bedeuten soll.

Nach Rathschluß vom 17 December 1849 mit 30 Stimmen gegen 9, nahm die Schweiz den Französischen Münzfuss an, dessen Einheit der Frank, zu 10 Batzen und 100 Rappen (Centimes) bildet; es wurde beschlossen, die oben beschriebenen Münzsorten zu schlagen. Unpassend war es, die Einheit mit dem Namen Frank zu bezeichnen, der doch nur ein Frankreich selbst eigentlich zur Anwendung kommen kann. Konnte man dafür nicht einen anderen, passenderen Namen, z. B. Gulden, Florin u. desgl. wählen?

Die alten Münzen, mit Ausschluss der bereits nach Französischem Fuss geprägten von Genf, sind bis Ende 1851 einzuziehen und ist nach der Berechnung des Bankdirektors Speiser zu Bern, der Nettoverlust der einzelnen Staaten folgender : Zürich : 76,319 Franken, Bern : 162,655, Luzern : 223,820, Schwyz : 99,620, Nidwalden : 526, Glarus : 2989, Freiburg : 54,189, Solothurn : 100,446, Baselstadt : 9,029, Baselland : 44,788, Appenzell Ausser-Rhoden : 11,482, St. Gallen : 206,946, Bündten : 56,590, Argau : 27,997, Tessin : 65,006, Waad : 202,019, Wallis : 14,949, Neuenburg : 92,452, Genf : 8,792, Dagegen gewinnen Uri : 409 Franken, Obwalden : 2,269, Zug : 1,600, Schaffhausen : 6,513, Appenzell Inner-Rhoden : 1,800 und Thurgau : 27,032.

Schweiz. — Aarau.

Festthaler auf das Freischiessen Hf. 25 JÄHRIGE JUBELFEIER DES EIDG·SCHÜTZENFESTES — * AARAU 1849 * Innerhalb eines Lorbeer- und eines Eichenzweiges, das gespaltene Wappen in einem Deutschen Schilde. Es zeigt rechts, im schwarzen Felde einen silbernen Fluss und links im blauen Felde drei silberne Sterne, 2, 1 gestellt. Ueber dem Wappen, auf Wolken, das umstrahlte Bundeskreuz. *Rf.* KUNST UND FLEISS DES FRIEDENS PREIS. Eine mit Schild bekränzte, unterhalb bekleidete Frau, liegt rechtshin; sie stützt den rechten Arm auf eine Urne mit der Aufschrift : AAR hinter welcher Weintrauben und Aehren zu sehen sind; in der rechten

Hand hält sie ein Ruder, in der linken einen Caduceus. Im Hintergrunde trägt ein Pfeiler das mit einer Mauerkrone bedeckte Stadtwappen (einen Aar); neben dem Pfeiler ein Kammrad, ein Waarenballen, u. s. w.—Trefflicher Stempelschnitt



Von diesen Schützenpreisen wurden in der Werkstätte A. Bovy's zu Genf, 1200 Stück geschlagen, wofür das Comité 49 Schweizer Batzen (= 7 Französische Frankeu) pr. Stück bezahlte, sie aber auf dem Schiessplan zu nur 5 Franken berechnete. Nach der Vorschrift sollen sie $\frac{1}{10}$ fein und 18 Den. 12 Gran bis 19 Den. alten Pariser Markgewichtes, schwer sein. (s. Frey, Münzbuch. S. 430.)

Kirchenstaat.

Goldstück zu 5 Scudi. — *Hf.* PIVS·IX·PONT·—MAX·ANNO·I. Brustbild linkshin. in Calotte und Pluviale, auf welchem letzteren der heilige Geist gestickt ist. Darunter: R. ^{N. C.} (Roma, Nicolo Cerbara.) *Rf.* Innerhalb zweier zusammengebundener Lorbeerzweige: 5—SCV-DI—1846. Unten ein Stern. Rand gekerbt. — *Desgl.* zu $2\frac{1}{2}$ Scudi. *Hf.* PIVS·IX·PON·—MAX·AN·II. Brustbild wie vorher, darunter N. C. *Rf.* Innerhalb zweier zusammengebundener Lorbeerzweige: SCVDI—2. 50.—1848. Unten: R.

Scudo, wie Band II, S. 420, aber Brustbild linkshin. — **Halber Scudo**, ähnlich. mit: ANNO IV; das Pluviale ist nur mit Tiare und Schlüsseln geschmückt. Unter dem Brustbilde * N. C. *Rf.* Innerhalb der Lorbeerzweige: 50—BAIOCCHI—1850—R. — **Papetto**, wie vor-

her, mit AN·III, das Pluviale mit dem heiligen Geiste und darunter: N. CERBARA. *Rf.* In einem Lorbeerkranze: 20—BAIOCCHI—1848.— *Paolo*, wie Bd. II, S. 421, aber mit AN·III., und 1850 auf der *Rf.* — *Grosso*, ebenfalls wie Bd. II, S. 421, mit AN·IV, und 1849 auf der *Rf.*

Fünf-Bajocchistück, in Kupfer. Hf. PIVS·IX·PONT·—MAX·ANNO·V. Das quadrierte mit Tiare und Schlüsseln geschmückte Wappen. *Rf.* Innerhalb eines Lorbeerkranzes. 5—BAIOCCHI—1851—R. *Aehnliches Stück zu 2 Bajocchi*, mit ANN·IV. und N. c. unter dem Wappen. — *Bajocco* mit ANNO·V., ohne N. c. unter dem Wappen und 1—BAIOCCO—1850—R, auf der *Rf.* — *Halber Bajocco* mit PIVS·IX·PON—MAX·AN·III. und dem Wappen in zierlicher Cartouche, welche mit zwei Lorbeerzweigen geziert ist. Darunter: N. c. *Rf.* In einem Lorbeerkranze: MEZZO—BAIOCCO—1849—R.— *Desgl.* vom Gepräge des Fünf-Bajocchistückes, mit $\frac{1}{2}$ —BAIOCCO—1850—R, innerhalb eines Lorbeerkranzes, auf der *Rf.*

Portugal, für die Afrikanischen Besitzungen.

$\frac{1}{2}$ *Macuta, von Kupfer. Hf.* MARIA D·G·REGINA PORTUG·ET·D·GUINEÆ Das auf einer gekrönten Armilarsphäre ruhende Wappen *Rf.* ·❖·AFRICA·PORTUGUEZA·❖·1851 Innerhalb eines Perlencirkels: ❖❖❖—MACUTA·❖ $\frac{1}{2}$ ·❖

❖ ❖

Frankreich.

Fünffrankenstück. Hf. LOUIS — NAPOLÉON — BONAPARTE. Brustbild linkshin, darunter: BARRE zwischen einem kleinen Hundekopfe und einer Hand, beide rechts gewendet *Rf.* RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Innerhalb eines Kranzes aus Eichen- und Lorbeerlaub: 5—FRANCS—1852. Unten: A.

Ein früherer Stempel mit weniger ähnlich ausgeführtem Brustbilde, worunter aber: Hand — J. J. BARRE — Hundekopf, ist verworfen und die bereits ausgegebenen Exemplare sind eingezogen worden.

Niederlande.

Stück von 20 Gulden. Hf. WILLEM III KONING DER NED · G · H · V · L. Brustbild linkshin; im Halsabschnitt: vok. *Rf.* 13 π 458 * 1850 * 0,900 Das von Eichenzweigen umgebene, gekrönte Niederländische Wappen; darunter Schwert und Caduceus. Aeussere Randschrift: GOD * ZY * MIT * ONS * Aehnliches *Stück von 10 Gulden*, mit 6 π 729 u. s. w. Desgl. von 5 *Gulden*, mit 3 π 3645 u. s. w. Sämmtlich Probestücke, in Gold.

Grossbritannien.

$\frac{1}{52}$ *Schilling, für Jersey, in Kupfer. Hf.* VICTORIA D : G : BRITANNIAR : REGINA F : D : Haupt linkshin, darunter: 1841; unterm Halsabschnitte: w(yon). *Rf.* STATES OF JERSEY — $\frac{1}{52}$ OF A SHILLING. Im zierlich ausgeschnitzten Schilde, das Wappen (drei goldene Leoparden im rothen Felde.)

Kupfermünzen der Ostindischen Compagnie. Hf. VICTORIA QUEEN Brustbild wie vorher, aber mit Diadem. *Rf.* EAST INDIA COMPANY Lorbeerkranz, worin: HALF — CENT; unten: 1845. — Aehnlicher Viertel-Cent. mit: $\frac{1}{4}$ — CENT.

Schweden.

Zehn-Speciethalerstück, in Gold. Hf. OSCAR SVERIGES NORR · GÖTH · O · VEND · KONUNG. Brustbild des Königs rechtshin. *Rf.* RÄTT OCH SANNING Das mit Krone und Mantel geschmückte und vom Seraphinen-Orden umgebene Wappen, darunter: A. G. und 1846. — Rand gekerbt.

Nord-Amerikanische Freistaaten.

Goldmünzen. — Eagle (Adler) zu 10 Dollars. Hf. Innerhalb eines Kreises von dreizehn Sternen, weibliches Haupt, linkshin, mit einem Diademe, worauf das Wort LIBERTY: Darunter: 1849. *Rf.* UNITED STATES OF AMERICA Adler mit Lorbeerzweig und drei Pfeilen in den Griffen nebst dem Unionsschilde auf der Brust.

Er ist fliegend mit (heraldisch) rechts gewendetem Kopfe dargestellt Darunter: TEN D.— Aehnliche *halbe Eagles*, mit FIVE D. und *Viertel Eagles* mit $2\frac{1}{2}$ D. unter dem Adler, nebst dem Münzzeichen o über der Werthbestimmung.—Alle diese Stücke sind mit den verschiedenen Jahreszahlen, von 1843 an, bekannt.

Den Doppel-Eagle s: Bd. V, S. 98. Der Eagle wird zu 13,9882 Stücken aus der rauhen und 15,5425 aus der feinen Mark geprägt; Gehalt 21 Karat 7,2 Grän. Die übrigen Stücke nach Verhältniss.

Californien.

Eagle Hf. CALIFORNIA. Der Adler, wie vorher; im Rande unten, die dreizehn Sterne. *Rf.* * MINERS BANK * — SAN FRANCISCO. Im Felde: TEN D.

Problemünzen. 1) *Zu 20 Dollars. Hf.* In einem Kranze von dreizehn Strahlen, weiblicher Kopf linkshin, mit einem Diadem, worauf das Wort: LIBERTY. Darunter: 1851. *Rf.* SAN FRANCISCO STATE OF CALIFORNIA Pallas mit Helm und Lanze, sich auf den Schild mit dem Gorgonenhaupt stützend, linkshin gewendet. Neben ihr ein Bär und eine Garbe. In der Ferne ein Fluss und Berge und im Abschnitt: 20 D.— 2) *Aehnliches Stück zu 10 Dollars*, mit 10 D. im Abschnitte. — 3) *Zu 5 Dollars. Hf.* Wie vorher, jedoch ohne Jahreszahl. *Rf.* SAN FRANCISCO STATE OF CALIFORNIA—1851 Lorbeerkranz, worin: 5—DOLLARS. — 4) *Aehnliches Stück zu: $2\frac{1}{2}$ DOLLARS.*

Mexico.

Viertel-Real. Hf. Haupt mit sogenannter Freiheitsmütze linkshin; daneben: M.—LR. *Rf.* REPUBLICA MEXICANA—1843 Im Felde: $\frac{1}{4}$.—Selten.

Haiti.

Sechs-Centimenstück, von Kupfer. Hf. LIBERTÉ ÉGALITÉ * — AN 43 Ruthenbündel mit Beil und Freiheitsmütze; daneben: 6—C. *Rf.* RÉPUBLIQUE D'HAÏTI * Innerhalb zweier Palmzweige: SIX—CENTIMES—1846;

oben ein Sternchen. — *Centime* *Hf.* LIBERTÉ—ÉGALITÉ Ruthenbündel mit Beil und Mütze; daneben 1 — C(entime). Unten : ·AN·43 * *Rf.* RÉPUBLIQUE D'HAÏTI Zwischen zwei unten zusammen gebundenen Palmzweigen : * — UN—CENTIME — 1846 — Kupfer.

Aequator.

Piaster. *Hf.* EL PODER DE LA CONSTITUCION — 1846 · 10 D^s. 20 G^s. Weibliches, mit sogenannter Freiheitsmütze bedecktes Brustbild linkshin; auf der Mütze die Inschrift : LIBERTAD. *Rf.* * REPUBLICA DEL ECUADOR — QUITO · G · J · 8 R^s (8 Reales). Langrunder mit Lorbeer- und Palmzweig geschmückter, von vier Fahnen, welche mit Sternen geziert sind, umgebener Schild, in welchem oben, die Sonne auf dem Zeichen des Aequators und unten ein Felsen, vor welchem ein mit einem Caduceus bezeichnetes Dampfboot. Auf dem Schilde sitzt ein Adler, den Kopf rechtshin (heraldisch) wendend; unten liegt linkshin, ein Ruthenbündel mit Beil. — Selten.

Neu-Granada.

Quadrupel, in Gold (zu 16 Pesos). *Hf.* REPUBLICA DE LA NUEVA GRANADA — 1843. Weibliches Haupt linkshin; das Haar ist von einem Bande mit der Aufschrift : LIBERTAD zusammengehalten. *Rf.* DIEZ I SEIS PESOS · BOGOTA · R · S. Herzförmiger, dreifach getheilter Schild; im oberen (blauen) Felde, eine Granate zwischen zwei gestürzten Füllhörnern; im mittleren (silbernen) Felde: eine sogenannte Freiheitsmütze und im unteren Felde zwei Schiffe, übereinander. Ueber dem Schilde schwebt ein Adler, welcher einen Lorbeerkranz im Schnabel trägt, durch den ein Band mit der Aufschrift LIBERTAD I ORDEN gesteckt ist. — Selten. Auch von späteren Jahren, namentlich von 1849.

Zehntel Real, von Kupfer. *Hf.* REPUBLICA DE LA NUEVA GRANADA — 1837. In Strahlen eine sogenannte

Freiheitsmütze mit der Aufschrift: **LIBERTAD**. *Rf.* Kranz von Blumen und Früchten, darin: 1—DÈCIMO—DE REAL.

Costa — Rica.

Real. Hf. ◦ AMERICA CENTRAL ◯ — J · B · 9 · D. Brustbild einer eingeborenen Frau, von vorn. *Rf.* ◉ REPUBLICA DE COSTA—RICA—1849 ◯ Dattel-Palme, daneben: 1. — R(eal).

Guyana.

Zehn Centimes, in Billon. — *Hf.* LOUIS PHILIPPE ROI DES FRANÇAIS Die gekrönte verschlungene Chiffer L. P. *Rf.* Auf schraffirtem Grunde, in vertiefter Schrift: GUYANE FRANÇAISE — 1846. Im Felde: 10 — CENT — eine Hand, rechtshin und A (Zeichen der Pariser Münzstätte) — FABRE.

Brasilien.

Goldstück zu 10,000 Reis. Hf. PETRVS II D · G · C(onstitutus) IMP—ET PERP(etuus) · BRAS(iliae) · DEF(ensor). Brustbild in reicher Tracht, mit Halskrause, linkshin, darunter: 1850. *Rf.* Das gekrönte Wappen zwischen zwei Zweigen einheimischer Pflanzen; darüber: IN HOC S. VINCES.

Stück von 1200 Reis, in Silber. Hf. Das gekrönte Wappen, wie vorher; darüber: IN HOC S. VINCES. *Rf.* PETRUS II · D · G · CONST · IMP · ET · PERP · BRAS · DEF. Lorbeerkranz, worin: 1200; darunter: 1843. Rand gekerbt. — *Aehnliche Stücke von 800, 400, 200 und 100 Reis, sämmtlich von verschiedenen Jahren.*

Neueste Literatur der Münz- und Siegelkunde¹.

399. J. Yonge Akerman: *The numismatic Chronicle and Journal of the Numismatic Society*. Vol. XIII N^o L. October, 1850, S. 113 — 142. Inhalt:

E. Hawkins: Gold coins of England. — B. Nightingale: Thomas Rawlins, and the honorary medals of the Commonwealth. — Another type of Vericus. — Miscellanea.

Id. N^o LI, Januar, 1851. S. 143 — 206, nebst 7 Taf. Abbild. Inhalt: Williams: Some account of «Tseen shih too» a chinese work on coins, in the library of the numismatic Society of London. — Hawkins: Gold coins of England (continued). — J. Rashleigh: an account of some baronial and other coins of king Stephen's reign. — Badges and memorials of Charles I. — Correspondence. — Proceedings of the numismatic Society, S. 38 (Novemb. 1849—Juni 1850).

Id. N^o LII, April, 1851. Vol. XIV. S. 1 — 56. Inhalt: On a unique and unpublished gold coin (sequin), struck in the Island of Rhodes, by James de Milly, the 34th Grand Master of the Order of St. John of Jerusalem, 1454 — 1461. — E. Hoare: on the Irish full-face half-pence of John. — Duc de Luynes: Coins of Abdemon, Pharnabazus, Syphax and of Alexander Bala. — R. Sainthill: on the attribution of certain coins to Edward III and Edward V. — Badges and memorials of Charles I (continued). — R. Chalon: Sterling of Blumberg, in Alsace, with the type of the pennies of Henri III of England. — Miscellanea.

Id. N^o LIII. Juli, 1851. S. 57 — 88 und 2 Taf. Abbild. Inhalt: Dickinson: remarks on a Gold ring found at Wormleighton, Warwickshire. — Evans: on some coins of the empress Matilda, queen of England. — S. Birch: new coins of British reguli. — Evans: remarks on the British coins attributed to Dubnovellaunus. — Miscellanea.

¹ S. Bd. V, S. 98.

Id. N^o LIV. October, 1851. S. 89—140. Inhalt: R. Sainthil: the use of the Samaritan language by the Jews until the reign of Hadrian, deduced from the coins of Judea. — Derselbe: suggestions for placing English inscriptions on the coinage of Great Britain and Ireland. — W. H. Scott: unpublished varieties of Greck, colonial, imperial, and Roman coins. — Evans: remarks on «the coins of Cunobeline and of the ancient Britons.»

Id. N^o LV. Januar, 1852. S. 141—178, nebst 2 Taf. Abbild. Inhalt: Two-Gulden piece struck at Frankfort, in 1848. — Coins of ancient Afrika. — B. Bergne: unpublished coins of Cuthred, Baldred, and William the Conqueror. — Derselbe: coin of Carausius, of a new and unpublished type. — Evans: another coin reading «Wereric». — J. Williams: account of «Kin ting tseen luh», a Chinese work on coins, in the library of the numismatic Society of London. — Miscellanea. — Proceedings of the Numismatic Society (November 1850 — June 1851). S. 30. (S. Bd V, S. 99.)

400. J. Arneth: Reise-Bemerkungen, grösstentheils archäologischen Inhalts, von Vindobona über Tergeste nach Salona, im Jahr 1846. Aus dem I Bande der Denkschriften der philosophisch-historischen Classe der kaiserlichen Akademie der Wissenschaften besonders abgedruckt. (Mit vier Beilagen.) Wien, 1849, 4^o Mit 4 Taf.

Wir können unserem Zwecke gemäss, diese interessanten «Reisebemerkungen» nur in sofern erwähnen, als in ihnen auch Münzen und Münzsammlungen besprochen sind. So erwähnt der verdienstvolle Herr Verfasser (S. 5) die in Cividale, dem alten Forum Julii, ausgegrabenen Schätze, wobei gehenkelte Goldstücke von Justinus I und Justinianus I. In Triest fand Hr. A. die berühmte Fontanasche Sammlung, aus 9759 Griechischen und 12,000 Römischen Münzen bestehend; sie ist durch die Publicationen des nunmehr verstorbenen Besitzers, so wie Sestini's, hinlänglich bekannt und soll jetzt, wie man sagt, im Ganzen verkauft werden. Eine andere ansehnliche Sammlung Griechischer Münzen zu Trient ist die Manussi-sche; sie enthält namentlich eine ansehnliche Folge Bötischer

Gepräge¹, ferner Aegyptische Nomenmünzen, u. s. w. Ein schöner (nach dem Herrn Verfasser zu Nikomedia geprägter) Goldmedaillon des Diocletian, wird in einem Anhange beschrieben. Er befindet sich in der Blacas'schen Sammlung bei Görz und führt auf der Rs. den Jupiter Conservator mit Victoriola und Scepter; neben dem Gotte, der Adler. Ein ähnliches Stück, jedoch in Alexandria geschlagen, besitzt Herr Meynaerts in Löwen. Ausserdem hat Herr A. auch zur Erklärung der von ihm beigebrachten architektonischen Aufrisse, manche seltene Münze, meist aus dem ihm untergebenen K. K. Cabinete stammend, abbilden lassen. Dieses Werkchen giebt einen überraschenden Aufschluss über den Reichthum der Antikenfunde in Illyrien und Dalmation.

401. Derselbe: Archäologische Analekten (Inscript und Münzen von Odessus). In den Sitzungsberichten der kais. Akademie der Wissenschaften zu Wien, Philos.-hist. Classe, Jahrgang 1851, VII Bd. S. 67 — 73.

402. Barry: Essai d'attribution d'une monnaie gaULOISE, inédite. (Aus den Mém. de l'Académie des Sciences de Toulouse), 1849, 12°, nebst Abbild.

403. J. B. A. A. Barthélemy: Essai sur les monnaies des ducs de Bourgogne. Seconde édition, revue, corrigée et augmentée (Extrait des Mémoires de la Commission archéologique du département de la Côte-d'Or). Dijon. Lamarche et Drouelle, et Mme. Décailly. Paris, Rollin et Didron, 4° S. 95 und 8 Taf. Abbild.

Eine mit vieler Sachkenntniss und Fleiss abgefasste Monographie, welche die Burgundischen Münzen von Robert I (1032 — 1075) bis zum Tode Karls des Kühnen (1477) behandelt.

404. J. B. A. A. Barthélemy: Nouveau Manuel de Numismatique ancienne. Paris, Roret, 1851, 16°, nebst einem Atlas von 12 Taf.

¹ Das von Herrn A. besonders erwähnte Stück von Orchomenos, ist wahrscheinlich dasselbe, welches Sestini, lettere II, S. 27 und IV, Tf. I, N° 27, beschrieb und in der gefesselten Figur den Aktæon (Pausanias, IX, 38, 4) erkannte.

Angezeigt von E. Cartier, *Revue Numismatique*, 1852, S. 145, 146. so wie von V. Langlois, *Revue archéologique*, VIII^e, Année, S. 206, 207.

405. Derselbe: *Nouveau Manuel complet de Numismatique du moyen-âge et moderne. Ouvrage orné d'un atlas, renfermant douze planches.* Paris, Roret, (1852), 16^o, S. 464 und XXVII. (*S. Revue archéol.*, VII^e année, p. 714, 15.

Alles was der Hr. Verfasser über die Münzen Frankreichs beibringt ist vortrefflich und von grossem Nutzen; Hr. B. ist ein ausgezeichneter Kenner der Münzkunde seines Vaterlandes, wie er es auch schon in seiner werthvollen Monographie über die Münzen von Burgund dargethan hat. Die vervollständigten Listen der Münzmeister und Münzstätten unter der Merwingern, der Karlingischen Münzstätten, die Nachrichten über das alte Französische Münzwesen, über die Gepräge der Französischen Barone, sichern diesem Handbuche einer dauernden Werth.

Anders verhält es sich leider mit den Abschnitten, welche die fremden Länder behandeln. Hr. B. hätte sich nur auf Frankreich beschränken sollen, denn für Deutschland und den Norden waren ihm die nothwendigen Quellenschriften nicht zugänglich. Er begnügt sich daher für die ältere Zeit in Bezug auf die fremden Länder, nur mit den dürftigen Nachrichten Lelewel's und die wichtigsten Schriften über Deutschland's Numismatik, die von Beyschlag, Binder, Berstett, Schulthess, Posern, Vossberg, ja selbst die Journale von Berlin, Hannover, Weissensee und St. Petersburg waren Hrn. B. nicht bekannt. Die Namen sind nach unlauteren Quellen, grösstentheils unrichtig, wieder gegeben; unter denen der Hochmeister in Preussen (S. 321.) ist fast kein einziger richtig¹. Auch die Wappenbeschreibungen sind sehr ungenau; ganz unbrauchbar ist die des Preussischen Wappens, völlig irrig die des Würzburgischen (S. 265), das Schwedische ist so beschrieben, wie es nur König Friedrich I führte. Besser ist das Münzwesen Russlands (nach Chaudoir), vortrefflich das der Kreuzfahrer und ihrer Nachfolger behandelt. Der Atlas giebt eine geschmack-

¹ Wer erkennt z. B. (S. 320) in Vallingen: Valendis oder Valengin; in Uchre: Veere u. s. w.

volle Auswahl von 577, meist auf Frankreichs Geschichte bezüglichen Münzen ¹.

406. J. P. Beierlein: Medaillen auf ausgezeichnete und berühmte Bayern, in Abbildungen, mit biographisch-historischen Notizen. Im Oberbayerischen Archive für vaterländische Geschichte u. s. w. X. Bd. München, G. Franz. 1849 — 1850, 8° S. 163 — 204, nebst 21 Abbildungen.

407. E. A. Besser: Deutschlands Zerrissenheit in seinem Münz-, Maass und Gewichtswesen. In den Mittheilungen aus dem Osterlande, XI Band, Altenburg, 1852. S. 254 — 263.

408. F. Bessy-Journet: Essai sur les monnaies françaises du règne de Louis XIV, revue par Mr. Diard. Publication de la Société d'histoire et d'archéologie de Châlons. Châlons-sur-Saône, 1850. P. 124, mit 15 Taf. Kl. fol.

409. A. Bonneville: Encyclopédie monétaire ou nouveau traité des monnaies d'or et d'argent en circulation chez les divers peuples du monde, avec un examen complet du titre, du poids, de l'origine et de la valeur intrinsèque des pièces. et leur reproduction par des empreintes. Paris, chez l'auteur, 1849, fol. S. 280, nebst zahlreichen Abbildungen.

Dieses Werk ist nicht ohne Sorgfalt und Fleiss zusammengestellt und enthält eine sehr reichhaltige Sammlung verschiedener, zum Theil in Europa selten vorkommender cursirender Münzen. Mit Unrecht sind aber Probestücke, wie die für Neufchatel geschlagenen Alexander Berthier's, die des ephemeren Westphälischen Königreiches, Tf. 5, das Badische Fünffrankenstück mit dem Brustbilde Napoleon's, dessen Probenmünzen für das Königreich Italien u. s. w. aufgenommen,

¹ In der Beschreibung der abgebildeten Münzen, S. 442, sind die Könige Aragon's welche die Grafschaft Roussillon besaßen, irrig Könige von Portugal genannt. Auch werden daselbst, S. 444, die Friesischen Pfennige Bruno's III, aus den Münzstätten Staveren, Leenwarden und Dokkum, irthümlich für Schweizerische gehalten.

so wie manche andere seltene für den eigentlichen Umlauf wohl nie berechnete Stücke, z. B. der allegorische Schaffhäuser Ortsthaler. Die historischen und statistischen Angaben, namentlich in Bezug auf die Deutschen Staaten, Russland¹, Portugal u. s. w. sind höchst ungenau und oft sehr irrig. Unter den abgebildeten Portugisischen Stücken haben z. B. Die N^o N^o 9 bis 12, Tf. 3, in der Wirklichkeit nie existirt. Die Abbildungen sind lithographirt und im Allgemeinen ziemlich treu dargestellt, nur sind namentlich bei einigen heraldischen Vorstellungen, so wie bei orientalischen Schriftzügen manche Versehen vorgekommen. Wir wünschen dass der Hr. Verfasser eifrige Studien machen und dann sein Werk mit Vermeidung der vielen Fehler, in einer neuen verbesserten Aufgabe erscheinen lassen möge. Bei einer solchen müsste namentlich auch für eine Erklärung der verschiedenen Münzbuchstaben² Sorge getragen und die wirklich nichtssagende Vorrede auf etwas wissenschaftliche Weise verbessert werden.

410. M. Borrell: the Numismatist; a montly publication, exclusively devoted to the familiar illustration of the science of numismatography; or that branch of antiquarian research which relates to ancient coins and medals. London, J. Hearne, 8° 1 Hest S. 64.

411. (M. Borrell): Catalogue of the choice collection of greek, roman, byzantine & Mediaeval coins, formed during a residence of upwards of thirty years in the levant, by the late H. P. Borrell of Smyrna. Which will be sold by auction by Messrs S. Leigh Sothety & J. Wilkinson, the 12th of July 1852 &c. London, 8° S. 118.

Eine viele Seltenheiten enthaltende, namentlich an Kreuzfahrermünzen reiche Sammlung, welche in 1248 Nummern, über 3000 Münzen aufweist.

412. Breulier: Considérations nouvelles sur la Numismatique gauloise. In der Revue archéologique, VIII^e année, S. 474 — 491.

¹ Besonders lächerlich sind die Bemerkungen, welche der Hr. Verfasser über die Kaukasischen Verhältnisse (S. 159) ausspricht.

² Z. B. bei Mexico, M: Mexico Z: Zacatecas, G^a: Guadalupe, G^o: Guanajuato u. s. w.

413. **Brissart-Binet**: *Histoire métallique de la ville de Reims, sous la République de 1848 à 1850.* Nebst 15 Taf. mit 75 Münzabbildungen, Reims, 1850, 4°.

Angezeigt von A. Barthélemy, *Revue num.*, 1850, S. 358—381.

414. **Brosset**: *Notice sur une Médaille de l'an 1790, se rapportant à l'histoire de la Géorgie.* 5 S. 8°. (Aus dem *Bulletin hist.-philol.* der Kais. Akademie, Vol. XI, N° 3.) Nebst einer Taf. Abbildung.

Es ist zu bemerken, dass der auf der Rs. vorgestellte langrunde Medaillon gerade das Kartalinische Wappen (einen von zwei Pfeilen durchbohrten feuerspeienden Berg) enthält, welches im Entwurfe der Medaille vorgeschrieben war. Das Kachetische Wappen fehlt, wahrscheinlich weil die Kleinheit des Raumes es nicht gestattete, zwei Wappen anzubringen, oder auch, weil es damals noch nicht componirt war.

415. **H. Ph. Cappe**: *Die Münzen der deutschen Kaiser und Könige des Mittelalters. Zweite Abtheilung, die Hohlmünzen und einen Nachtrag zur ersten Abtheilung enthaltend.* Mit 26 Kupfertafeln. Dresden, 1850. (Auf Kosten des Verfassers). In Commission bei E. S. Mittler und Sohn, in Berlin. 8° S. 141.

416. **Derselbe**: *Die Münzen der Herzöge von Baiern, der Burggrafen von Regensburg und Bischöfe von Augsburg aus dem zehnten und eilften Jahrhunderte.* Dresden, 1850, u. s. w. — Mit 8 Kupfertafeln. 8° S. 56.

417. **Derselbe**: *Beschreibung der Münzen des vor-maligen Kaiserlichen freien weltlichen Stifts Quedlinburg.* Dresden, 1851, u. s. w. Mit 10 Kupfertafeln. 8° S. 108.

Wir haben schon mehrmals Gelegenheit gehabt, uns anerkennend über die verdienstvollen Arbeiten Hrn. Cappe's auszusprechen. Die drei vorliegenden Schriften bekunden auf's Neue seinen patriotischen Eifer, so wie seine Liebe zur Münzkunde und verdienen nicht allein deshalb, sondern auch durch den Reichthum des in ihnen dargebotenen Materials, das Lob des Münzfreundes. Herr C., wie wir früher schon be-

merkten, hat nur die Absicht, möglichst vollständige Münzbeschreibungen zu geben: mit den Ansprüchen an historisch und kritisch vollkommene Monographien darf man daher seine Bücher nicht betrachten. Zu dem ersten hat bereits Hr. Leitzmann in seiner numismatischen Zeitung, XVIII Bd. 1851, S. 25 bis 31, interessante Bemerkungen mitgetheilt, denen wir uns gestatten, noch einige hinzuzufügen. Zuerst müssen wir erwähnen, dass es eigentlich wohl nicht ganz richtig sein dürfte, die Münzen der Deutschen Könige von den übrigen gleichzeitigen und in denselben Städten geschlagenen Stücken zu trennen. Vor allen Dingen durften aber die Brakteaten von den zweiseitigen Münzen nicht gesondert werden, denn sie sind gleichzeitig geschlagen und erklären sich wechselseitig. Die Deutschen Könige hatten nicht für alle ihre Münzstätten einen gemeinsamen Typus, wie wir in neueren Zeit bei den Preussischen, Oesterreichischen, Französischen u. a. Geprägten finden, deren Prägeorte nur durch einzelne Buchstaben angedeutet sind. Vielmehr richteten sich die Königlichen Gepräge nach dem Münzfuss und dem Stile der Stadt und Provinz, in welcher sie an's Licht kamen. So führen die Goslar'schen die Häupter der heiligen Simon und Judas, die Köllner theils den Dom, theils den bekannten

§

Typus COLONIA, den auch einige alte Erzbischöfe angenommen hatten u. s. w. Es ist demnach wichtiger, die Münzen einer und derselben Münzstätte in ihrem historischen Zusammenhange zu betrachten, als die nach verschiedenen Füßen und an verschiedenen Orten geprägten Königlichen. Sollten diese aber dennoch besonders behandelt werden, so müssten 1, alle nicht Königlichen streng ausgelassen werden, 2, aber bei jedem Stücke so viel als möglich, sein Prägeort oder wenigstens die Provinz angegeben werden.

In Bezug auf das erste müssen wir bemerken, dass das vorliegende Buch gar viele Stücke aufweist, die nicht hinein gehören, so die falschen Goldbrakteaten Tf. I N^o 211, 212, die Gosslarschen Tf. II N^o 1 bis 4, Tf. XIII N^o 115 bis 120, die ganze Taf. XIV, auf der N^o 125 ein Brandenburgischer Pfennig ist, dann Taf. XV, die sämtlichen Münsterschen, S. 122 bis 125, auf denen doch der Name des Stiftspatrons unumstösslich zeigt, dass diese Münzen nur vom Stifte ausgegangen sein können; der Würzburgische Pfennig. Tf. XXII

N^o 241, der Osnabrückische, Taf. XXIV N^o 279 u. a. mehr. Die Anführung der von den Vögten zu Goslar geschlagenen Stücke ist nicht passend; ihre Gepräge sind als ihre eigenen, nicht als Königliche anzusehen, denn wer konnte damals anders Münzstätten errichten, als mit Erlaubniss des Königs? Demnach müssten ja mit noch grösserem Rechte, die sämtlichen Pfennige geistlicher Fürsten, auf welchen das Haupt des Königs vorkommt, in den Bereich dieser Abhandlung gezogen werden.

Dann fehlt die aus der Fabrik erkennbare Nachweisung des Prägeortes oder der Gegend, bei den meisten Stücken. Bei den Brakteaten Friedrich's I N^o 21, 22 musste gesagt werden, dass sie im Eichsfelde, vielleicht gar zu Mainz geschlagen wurden, denn sie stammen aus dem im J. 1244 zu Weissensee gemachten Funde. Taf. II, N^o 7—13, sind Fränkischer Fabrik, Tf. VI N^o 38—45, Tf. VII N^o 46, 49—52, ferner N^o 54 bis 59 gehören in die Gegend des Odenwaldes, die Reiterbrakteaten Taf. VIII, IX, X, nach Thüringen, Tf. XVI, nach Schwaben, N^o 153, 154 z. B. nach Lindau, Taf. XVII N^o 169—171, 173 in die Nachbarschaft des Harzes, N^o 175 und folg. nach Hessen u. s. w. Die Umschrift FRIDBERG (Friedberg in der Wetterau) von N^o 557 musste erklärt werden, ebenso das HERESBERG (Marsberg) auf N^o 569.

Gehen wir zur Vertheilung der Münzen auf die einzelnen Könige über, so sehen wir, dass Hr. C., ungeachtet der Mühe, welche er sich giebt, doch nicht ganz das archäologische Gefühl besitzt, aus dem Stile und der Form der Münzen auf ihre Zeit und Urheber zu schliessen. Sollten die alten Könige einmal auferstehen und jeder die von ihm geschlagenen Münzen aufsuchen, da würde ihnen das Finden derselben im C.-schen Werke keine geringe Mühe machen. Kann z. B. der kleine Goldbrakteat N^o 1 (falls er überhaupt ächt ist) wohl Lothar II angehören? Das widerspräche ja allen Erfahrungen, die wir über die Deutschen Brakteaten gemacht haben, denn die ersten derselben sind wahre Prachtstücke, fast mit den späteren Schaumünzen zu vergleichen und auch wohl ursprünglich aus wirklichen Ornamenten hervorgegangen. Erst später, seit der Mitte des 12ten Jahrhunderts, wandte man diese Prägweise, da sie leicht und bequem war, auch für die zum Umlaufe bestimmten Münzen an. Das ziemlich kunstlose Stück, welches wir erwähnten, kann nach Stil und Form nur dem 14ten

Jahrhunderte angehören. Das L—R hiesse also Ludovicus Rex, Ludwig der Bayer, und wäre die Münze einer der letzten Königs-Brakteaten.

Noch schlimmer ist die Verweisung des Nordhäuser Goldbrakteaten N^o 34, an Friedrich I. Hier ist der Kopf nur der Typus, ein Königsbild im Allgemeinen, und die Münze selbst gehört, wie die ähnlichen silbernen Pfennige deutlich zeigen — in die zweite Hälfte des XV Jahrhunderts!

Alle solche Bestimmungen müssen mit Umsicht erwogen werden, man muss sie beweisen durch Vergleichung mit Stücken, deren Zeitalter feststeht, aber mit Worten wie «ich glaube,» «nach meiner Ansicht» u. s. w., wie sie Herr C. anwendet, beweist man nichts.

Den in Christiania befindlichen Goldbrakteaten, welchen Hr. Holmboe mit guten Gründen dem Anfange des XII Jahrhunderts zuschreibt¹, verlegt Hr. C. unter die unbestimmten Stücke des XIV und XV. Die Bemerkungen Hrn. Cappe's S. 9 sprechen dafür, dass dieser Brakteat, dessen Rand abgeschnitten ist, Friedrich I angehören dürfte, mit dessen Münzen er auch im Stile manche Aehnlichkeit hat.

In der Vorrede, S. IX erkennt Hr. C. in der Münzen, auf denen neben dem Bilde ein Bischofstab angebracht ist, Königliche, welche aber unter Bischöflicher Aufsicht geprägt wurden. Betrachten wir aber solche Münzen genauer und erwägt man namentlich, dass ja die Bischöfe nicht des Königs Beamte waren, so findet man vielmehr, dass solche Münzen grade von geistlichen Herren herrühren, welche einen beliebten und verbreiteten Königlichen Typus nachahmten und denselben nur durch den Bischofstab als den ihrigen bezeichneten. Dahin gehört die wahrscheinlich von einem Utrechter Bischof ausgegangene Nachahmung eines Tielschen Denars Heinrich's IV, Taf. XXIII N^o 262, auf welchem Hr. C. die verstümmelte Aufschrift St. Kilian liess und die Münze daher irrig nach Würzburg legt.

Alle Bestimmungen Hrn. C's zu besprechen, würde mehr Raum einnehmen, als sein Buch selbst. Daher erfolgen hier nur noch einige Bemerkungen, die wir seiner und aller Münzfreunde Ueberlegung höflichst unterwerfen :

¹ S. unsere Zeitschrift für Münz-, Siegel- und Wappenkunde. VI, S. 165.

N^o 33 und 194 gehören offenbar in dieselbe Zeit; auf 194 deutet Hr. C. O—R durch Otto Rex, übergeht aber das **AR** auf N^o 33 mit Stillschweigen. Sollte dies nicht Rex Augustus bedeuten!

Die mit dem gekrönten Löwen versehenen Münzen Otto's IV sind weniger als Königsmünzen, sondern mehr als Hausmünzen des Königs, Herzogs von Braunschweig, anzusehen. Dass Hr. C. N^o 221 mit der Aufschrift + OTTO : **DE** : LVNEBVRG ebenfalls Otto IV zuschreibt, ist nach unserer Ansicht vollkommen richtig. Dagegen sind die Pfennige N^o 236 bis 240 aus viel späterer Zeit, wenn auch nicht, wovor Hr. C. warnt, aus dem Anfange des XV Jahrh. Der Königliche Typus ist nicht allein von den Herren von Schlotheim, Hohenstein, u. s. w., sondern auch von Städten oft nachgeahmt worden; alle mit ihm bezeichnete Gepräge sind also nicht Königliche. Am wenigsten darf man aber als solche diejenigen erkennen, auf welchen die speciel Königlichen Embleme fehlen, wie Taf. V N^o 32, Taf. X N^o 77 u. s. w.

Taf. XXI ist eine sogenannte Nachahmung, auf der Boppart keinesweges zu lesen ist. Auch N^o 216 und 217, gehören schon zur Classe der Nachahmungen, N^o 226 ist in Ober-Italien, wahrscheinlich in Mailand, geschlagen, N^o 227 mit **DAR · CIAM** ist schwerlich von Dürstadt, sondern auch eine Nachahmung.

Auf Taf. XXII sind N^o 231, 232, 233 ganz werthlose Nachahmungen, N^o 245, nach Analogie ganz ähnlicher Stücke mit Tremonia, ist in Dortmund geschlagen.

Die eigentlich gar nicht hierher gehörigen Münzen Eckbert's II sind S. 112 sehr ungenau aufgeführt und ihre Prägestätten: Staveren, Bolsward, u. s. w. nicht einmal alle erklärt. S. darüber diese *Mém.* Bd. III S. 417 und folg.

N^o 591 mit **H · · · · · R** wird auf Heinrich Raspe, Heinrichs Imperator gedeutet; aber Heinrich ist doch niemals Kaiser gewesen; immer noch der alte, so oft gerügte Irrthum als ob alle Deutschen Könige zugleich Römische Kaiser gewesen wären!

Zuletzt noch sucht Hr. C. die Speyersche Münze Konrad's II (*S. Mém.* III, S. 402 N^o 24) nochmals nach Hildesheim und Heinrich IV nebst seinem Sohne Konrad zu vindiziren. In Bezug auf die Münzstätte bringt er gar keinen Beweis bei; auf seinem *Ex.* steht aber nach **HEINRICVS: IP**, was Hr. C. Imperator

deutet. Kann aber wohl auf einer Münze der Name des Vaters dem des Sohnes vorangestellt werden! Wie wäre es auch möglich dass eine zwischen 1084 und 1093 geschlagene Münze in Funden aus der Zeit Heinrich's III vorkäme!

Diese wenigen Bemerkungen mögen für das erste Werk genügen, welches ungeachtet seiner Mängel, mit Fleiss und Mühe zusammengestellt ist und als Materialsammlung einer zukünftigen Deutschen Münzgeschichte, grosse Verdienste hat. Wir sorgfältig Hr. C. gesammelt hat, beweisen die Zahlen. Götz hat, 600 Königsmünzen aufgeführt: Hr. C., giebt 1516 Stück, von denen freilich wohl 100 nicht Königliche und barbarische Exemplare abgezogen werden müssen¹

Minder gelungen ist die Schrift über die ältesten Bayerischen Münzen, deren Bestimmung freilich eine äusserst schwierige ist. Hier muss man namentlich die Nachahmungen von den Originalen sondern und nicht Pfennige mit verstümmelten oder barbarischen Umschriften, Regenten zuschreiben, welche sich an so schlechten Geprägen nicht versündigt haben. Durch Autopsie der meisten von Hrn. C. hier mitgetheilten Stücke, sind wir im Stande, ein ziemlich gründliches Urtheil über dieselben abgeben zu können².

Schon die ganze Form der ältesten, Herzog Luitpold zugeschriebenem Stücke zeigt, dass dieselben nicht in die Karlingische Zeit, sondern ein halbes Jahrhundert später, in die Sächsische fallen müssen. Sie sind zu leicht und zu roh, und von den Geprägen Heinrich's I von Deutschland zu sehr verschieden. Auch steht auf ihnen nicht LVITPOLDVS, sondern deutlich LIVTOLFVS, nicht MARCHIO sondern DVX und sind sie daher mit Sicherheit Herzog Ludolf von Alemannien, Sohne König Otto's I (950—954) beizulegen. Unter den abgebildeten Stücken ist Tf. I N^o 4 barbarisch und daher ohne Werth, auf dem Obol (nicht Viertel-Denar) N^o 6 steht keinesweges LV-TOLT DVX, AVGVSTA u. s. w., wie Hr. C. liest, sondern eine ganz verwilderte Aufschrift und ist die Münze überhaupt die schlechte Copie einer Böhmischen, aus dem Ende des 10^{ten} Jahrhunderts. Wichtig und sicher bestimmt sind die Münzen Arnulf's, wohingegen sämtliche Konrad I zugewiesene Pfennige barbarische Nachahmungen solcher Heinrich's I sind. Auch die

¹ S. diese Mémoires, Bd. IV, S. 165 und folg.

² S. auch Leitzmann, Zeitung, 1851, S. 57—61.

Eberhard beigelegten Stücke sind nicht ganz sicher : das erste, nach Widmer angeführte, haben wir nicht im Originale gesehen und das unter N^o 12 bildlich dargestellte enthält die Inschrift : EBE·HRAD·AD·, aber nicht EBERHARDV DVX, wie es im Texte heisst. Von den Münzen Berthold's ist nur die von Hrn. Dr. Friedländer zu erst bekannt gemachte, zuverlässig, namentlich ist auf der ersten (N^o 24) der Namen BERTOLDVS keinesweges zu erkennen.

Die Münzen der Heinriche sind sehr durcheinander geworfen und können wir in dieser Beziehung nur auf unsere Sichtung derselben, Bd. IV, S. 75, dieser Mémoires verweisen. Solche begründet sich auf genaue Untersuchung verschiedener Münzfunde, ehe dieselben getrennt wurden und widerlegt sich daher Hrn. C.'s Bemerkung S. 8 seiner Vorrede. Auch die Münzmeisternamen tragen zur Sonderung der Heinrichsmünzen bei, wenn auch solche Beamte gleiches Namens unter verschiedenen Herzögen im Dienste gewesen sein können. Dies gilt namentlich von dem Namen ECC, ECCHO, der sich bei Heinrich I, Heinrich II und dann wieder bei Heinrich IV und V findet und zwar bei Pfennigen so verschiedener Fabrik, dass sie wohl um ein halbes Jahrhundert getrennt sein dürften. Wie Hr. C. selbst richtig sagt, muss namentlich die Schwere, dann aber auch der Stil über die nähere Bestimmung dieser Münzen entscheiden und wagen wir daher nicht zu verstehen, wie er grade die schwersten Stücke, welche wir (l. c. S. 77) dem ersten Heinrich beilegen mussten, dem vierten zuschreiben kann, dessen Pfennige mit dem Königlichen Titel, doch deutlich den Stil der Münzen dieses Fürsten anzeigen! Ganz ausschliessen musste aber Hr. C. die barbarischen Stücke, deren verstümmelte Legenden ihn zu ganz irrigen Schlüssen auf Münzstätten wie Camba und Salzburg verleiteten. Das CAMPA ist nichts weiter als eine verwilderte Wiederholung von REONA, REGINA, CIV., d. i. Regensburg. Auf N^o 135 liest Hr. C. in den Buchstaben ···SEV ODD TV∞ ·· RIN, den Namen des heil. Rudbert und verweist die Münze nach Salzburg; jedoch lässt sich nur auf einem einzigen Pfennige, N^o 145, den Hr. C. Heinrich VII beilegt, welcher aber wahrscheinlich Heinrich II angehört, der Name dieses Heiligen erkennen. Die unter Konrad aufgeführten Stücke sind sämmtlich barbarisch und ohne Werth; dasselbe ist zu sagen von den beiden, Rathold von Regensburg beigelegten Münzen.

Den Beschluss machen 29 verschiedene Pfennige gleichzeitiger Bischöfe von Augsburg, welche zur Vergleichung mit den Bayerschen sehr wichtig sind.

Ziehen wir das Resumé, so hat Hr. C. 168 Bayersche Münzen beschrieben. Zählen wir davon 11 Pfennige Ludolfs von Schwaben und 43 barbarische ab, so bleiben 114 wirklich Bayersche Stücke übrig, welche mit Ausnahme von 5 Exemplaren Arnulf's, einem Eberhard's, einem Berthold's, 24 Otto's und einem des Grafen Rupert von Regensburg, sich auf die verschiedenen Heinriche, mit genauer und kritischer Erwägung ihres Gewichtes und ihrer Fabrik, vertheilen lassen. Die älteste Bayersche Münzkunde ist daher durch dieses Buch zwar nicht eben glänzend gefördert, jedoch für eine zukünftige Bearbeitung der bisher bekannte Vorrath um einige interessante Stücke bereichert worden.

Ungleich werthvoller ist die Schrift über die Quedlingburgischen Münzen, deren Herr C. die ansehnliche Zahl von 303 Stücken mittheilt und durch kurze, aber genügende Bemerkungen beleuchtet.

Die erste Münze, mit S·SERVATIVS im Felde und dem Namen König Otto's und zwar wohl des ersten dieses Namens, möchten wir aber, nach allgemeiner Ansicht, Maestricht zuweisen; die Fabrik dieses Stücke's ist Rheinländisch: Sächsischen Typus zeigt aber die gewiss Quedlinburgische Münze Otto's I, mit ✠ CIV22CERVA, d. h. Civitas sancti Servatii.

Betrachten wir die Münzen der Aebtissinnen, so scheidet sich als älteste die mit dem Brustbilde K. Heinrich's III aus, welche früher Hr. Laessöe der ältesten bis dahin bekannten Agnes zuertheilte. Sie gehört einer in der Geschichte noch fast ganz unbekannten Aebtissin dieses Namens an, einer Enkelin Heinrich's III und Zeitgenossin dieses Kaisers. Nicht richtig ist es, dies interessante Stück (N^o 4) hinter denen aufzuführen, welche ihm freilich zunächst kommen und das Brustbild den Aebtissin zeigen. Die ältesten derselben, welche Hr. C. Beatrix der ersten zuweist, gehören einer unbekannten Aebtissin ✠ ELEGIOMEN an, welche nach Agnes I gelebt haben muss. Dann folgt von diesem Typus nicht Adelheid II, für die unsere Münzen zu jung sind, sondern jedenfalls Adelheid III, welche 1184 starb und von der auch Brakteaten vorhanden sind.

Ferner Agnes II; alle der Gerburg († 1137) zugeschriebenen derartigen Münzen sind ebenfalls aus der zweiten Hälfte des

zwölften Jahrhunderts und wegen ihrer unvollkommenen Erhaltung schwer zu deuten.

Mit Beatrix II beginnen die Brakteaten; die zweiseitigen Pfennige mit einem Heiligen und anderen Vorstellungen einerseits und einzelnen Buchstaben: Q·B·A u. s. w. andererseits, darf man aber weder dieser Aebtissin, noch ihren unmittelbaren Nachfolgerinnen zueignen. Der äussere Anschein lehrt schon, dass diese Denare in eine und dieselbe Zeit, in die Mitte des dreizehnten Jahrh. fallen müssen. Sie sind offenbar gleichzeitig mit den Brakteaten Taf. II N^o 27 und 28. Der Beatrix III zugewiesene Pfennig, Tf. II N^o 19, mit dem Doppeladler, ist jedenfalls älter als alle diese mit einzelnen Buchstaben bezeichneten Stücke und bekräftigt unsere Angaben über dieselben. Der Pfennig mit G ist von Hrn C. der Gertrude, welche 1270 starb, beigelegt; der mit B dürfte daher der Bertrade († 1308), die mit H Agnes III (um 1354), der mit A der Elisabeth um 1362 angehören. Für die Münzen mit C, finden wir die Aebtissin Kunigunde († 1231) zu früh: wir besitzen jedoch die Reihe der Aebtissinnen nicht vollständig und hat gewiss im vierzehnten Jahrhundert eine Aebtissin regiert, auf deren Namen das C passen würde. Die Münzen mit Q scheinen in Sedisvakanzen zu fallen. Der auf einigen dieser Münzen erscheinende Heilige ist aber keinesweges St. Servatius, welcher stets in geistlichem Costüme, nie aber bewaffnet vorgestellt wird. Wahrscheinlich ist in dieser Figur der Magdeburgische Schutzpatron St. Mauritius, zu erkennen und dürften daher wohl die Pfennige mit H dem Erzbischof Albrecht, Grafen von Kevernburg, 1205—1234, die mit C, Conrad II, Grafen von Sternberg, 1267—1278 und die mit G, Günther, Grafen von Schwalenburg, 1278—1279, zugehören.

Werfen wir noch einen Blick auf die abgebildeten Brakteaten, so erscheint u. a., auf Tf. III N^o 38 der heil. Petrus mit zwei Schlüsseln und nicht die Aebtissin mit zwei Kirchenfahnen; die Münze dürfte daher nicht Quedlinburgisch sein. Tf. VI N^o 59 zeigt zwei Figuren, von denen die eine einen Vogel, schwerlich einen Kranich, wie Hr. C. meint, sondern wohl eher einen Falken hält; gewiss hätte sich eine Aebtissin nicht mit einem solchen auf ihre Münzen setzen lassen. — Gehört Tf. IX N^o 942, wirklich nach Quedlinburg, woran noch zu zweifeln, so stellt doch jedenfalls die Figur rechts keine Frau, sondern einen Mann, nämlich den Schutzvoigt vor.

Der Pfennig ebendas. N^o 92, mit A dürfte Adelheid IV (bis 1434) oder Anna I, ihrer Nachfolgerin, zugehören, N^o 94 mit Evangelienbuch und Schlüssel (der Buchstabe Q, den Hr. C. sieht, ist nichts weiter als ein Bogen) ist wohl dem St. Peterskloster bei Naumburg beizulegen¹.

Die Beschreibung der neueren Münzen ist nur zu loben. Möge der verdienstvolle und fleissige Herr Verfasser in unseren Bemerkungen keinen Tadel erkennen, sondern nur das Interesse, welches wir seinen Arbeiten schenken und dass solcher noch recht viele erscheinen möchten, ist unser aufrichtiger Wunsch.

418, E. Cartier et L. de la Saussaye: *Revue numismatique*. Année 1850. N^o 4, Juillet et Août. S. 245 — 308, nebst Taf. VII — X. Inhalt:

Médailles de Caractacus; par Mr. Beale-Post. — Études numismatiques. V. Observations sur les monnaies de Cardia. Restitution à Larissa de Thessalie et à la Cyrénaïque de quelques médailles attribuées à Cardie; par Mr. Duchalais. — Études sur les types monétaires de l'hermine et du lis, à l'occasion d'un grand-blanc inédit de Charles de Blois; par Mr. Hucher. — Agnel d'or inédit de Reckheim; par Mr. Chabouillet. — Notice sur une médaille d'or, produit d'une mine de France; par Mr. Martin-Rey. — Chronique.

Id. N^o 5, Sept. et Octob. S. 309 — 368, nebst Taf. XI — XIII. Inhalt: Médailles d'Abdemon, Pharnabaze, Syphax et Alexandre Bala; par Mr. de Luynes. — Triens de Lyon; par Mr. Duchalais. — Lettre à Mr. Cartier, sur les monnaies de Choe; par Mr. Voillemier. — Denier inédit de l'église d'Autun; par Mr. Deloye. — Restitution à Étienne I et à Étienne III, rois de Servie, de deux monnaies, attribuées par Sestini à Hethum II et à Simbat, rois d'Arménie. Monnaie inédite d'Urosch V; par Mr. Langlois — Bulletin bibliographique. — Chronique.

Id. N^o 6, Novemb. et Decemb., S. 369 — 462, nebst Taf. XIV — XVI. Inhalt: Cabellio et Abellio; par Mr. le baron Chaudruc de Crazannes. — Études numismatiques. VI. Monnaies inédites de Cyrénaïque. Attribution à cette contrée de quelques médailles laissées parmi les incertaines. (1 Article);

¹ S. über das letzte Werk auch die Anzeige Hrn. Piot's, *Revue belge*, II Série Vol. I, S. 423 — 427.

par Mr. Duchalais. — Lettres sur l'histoire monétaire de France. XI. Dernière lettre; par Mr. Cartier. — Bulletin bibliographique.

Id. Année 1851, N^o 1, Janv. et Févr. S. 1 — 80 und Taf. I — IV. Inhalt: Conjectures sur la Numismatique de la Gaule; Aquitaine, par Mr. de la Saussaye. — Monnaies mérovingiennes d'argent; par Mr. le Marquis de la Grange. — Lettre à Mr. E. Cartier sur les concessions du droit de frapper monnaie, faites par les Carlovingiens aux prélats; par Mr. A. Barthélemy. — Recherches sur quelques médailles historiques du XVI^e siècle; lettre à Mr. Cartier, par Mr. E. Cartier fils — Médaille des monnoyers de Rouen; par Mr. Mantel-lier — Bulletin bibliographique. — Chronique.

Id. N^o 2, Mars et Avril S. 81 — 148 und Taf. V. Inhalt: Études numismatiques, VI. Monnaies inédites de Cyrénaïque. Attribution à cette contrée de quelques médailles laissées parmi les incertaines; par Mr. Duchalais. — Monnaie de cuivre d'Athènes; par Mr. E. Bessy. — Monnayage de la Gaule depuis le commencement du V^e siècle jusqu'à la chute de l'empire de l'Occident; par Mr. de Pétigny. — Bulletin bibliographique. — Chronique.

Id. N^o 3, Mai et Juin. S. 149 — 228 und Taf. VI — XI. Inhalt: Un voyage en Asie Mineure au point de vue Numismatique; par Mr. Waddington. — Monnayage de la Gaule après la chute de l'empire de l'Occident; par Mr. de Pétigny. — Méraux des Églises de Limoges; par Mr. Ardant — Chronique.

Id. N^o 4, Juillet et Août, S. 230 — 300 und Tf. XII — XIV. Inhalt: Un voyage en Asie Mineure au point de vue Numismatique, 2 article; par Mr. Waddington. — Monnaies rares du Limousin; par MM. Ardant et de Gourgue. — Monnaies frappées en société par Louis de Crécy, comte de Flandre et Jean III, duc de Brabant; par Mr. Royer. — Notice sur la monnaie de Marie de Blois et de Jean I, duc de Lorraine, frappée à Neufchâteau; par Mr. Colson. — Essai sur la bibliographie des monnaies françaises; par Mr. Cartier. — Chronique

Id. N^o 5, Sept. et Octob., S. 301 — 380. Inhalt: Monnayage de la Gaule, après la chute de l'empire d'Occident (suite); par Mr. de Pétigny. — Observations sur un denier inédit d'argent, appartenant à la série des monnaies épisco-municipales

de Cahors; par Mr. le baron Chaudruc de Crazannes. — Monnaie de Rambervillers; par Mr. Chalon. — Méreau de l'église de St. Nicolas de Maintenon; par Mr. Duchalais. — Bulletin bibliographique. — Chronique.

Id. N^o 6, Novemb. et Décembre, S. 381 — 456 et Taf. XV, XVI. Inhalt: Numismatique de la Gaule-Aquitaine; par Mr. de la Saussaye. — Études numismatiques. VII. Restitution à la Cheronnèse Taurique d'une médaille attribuée aux îles de Clides VIII. Restitution à Corinthe d'une médaille de bronze, attribuée à Eriza de Carie; par Mr. Duchalais. — Essai sur la bibliographie des monnaies françaises; par Mr. E. Cartier. — Bulletin bibliographique. (S. Bd. V, S. 104 N^o 297.)

419. B. S. Castellanos de Losada: Apuntes para un catalogo de los objetos que comprende la coleccion del Museo de Antigüedades de la Biblioteca nacional de Madrid, con exclusion de los numismáticos: acompañado de una ligera reseña del Museo de Medallas y de los demas departamentos de los misma Biblioteca &c. Madrid, 1847, 16^o.

Darin S. 145 — 160: un ligero paseo por el Museo de Medallas und S. 177—191: reseña historica de las bibliotecas en general, de las españolas, y del origen de la nacional de Madrid y de su Museo de Medallas.

420. Catalogue d'une superbe et nombreuse collection de monnaies de tous les pays de l'Europe &c., dont la vente publ. aura lieu à Gand &c. le 4 Août 1851. Gand, van der Meersch. 8^o S. 44.

421 Catalogue de la collection de médailles antiques et de monnaies du moyen-âge, composant le célèbre cabinet de G. Bⁿ de Crassier. Dont la vente publ. aura lieu à Gand &c. le Mercredi 28 Juillet 1852 &c. 8^o S. 56 (50 Cent.)

1333 Nummern, meist Römische Münzen, wobei seltene und unedirte Stücke, dann 18 Merovingische Drittel-Schillinge, unter welchen einer von Dagobert und einer von Sigebert II.

422. Catalogue of the valuable and choice collection of Roman Coins, formed &c. by Ch. de St. Croix,

comprising Consular and Imperial Silver, large, middle and small brass &c. &c. Which will be sold by auction by MM. S. Leigh Sotheby and John Wilkinson &c., 10th of April 1851 &c. (London, 1851,) 8°. S. 47.

423. C. Cavedoni: Numismatica biblica, ossa dichiarazione delle monete antiche, memorate nelle Sante Scritture. Modena, 1850, 8°.

Für dieses Werk, wie für N^o 424 hat der gelehrte Verfasser der numismatischen Preis Allier de Hauteroche, im J. 1850, erhalten.

424. Derselbe: Ragguaglio dell opera intitolata: Fr. Carellii numorum Italiae veteris tabulae CCII. Modena, pr. gli eredi Soliani, 1851, 8°.

425. R. Chalon: Recherches sur les monnaies des comtes de Hainaut. Bruxelles, librairie scientifique et littéraire, 1848, 4°, S. VIII und 242, nebst einer Karte und 26 Taf.

426. Desgl. Supplément, ibid., A. Decq, 1852, mit Abbild.

Dieses treffliche Werk enthält die Beschreibung von 188 Münzen, von den stummen Geprägten des XII Jahrh., bis zum J. 1587, mit welchem die landesherrliche Münze zu Mons ihre Thätigkeit einstellte. Ferner theilt Hr. C. noch 11 Münzen der Herren von Beaumont, des Kapitels von Maubeuge, des Prinzen de Ligne, zu Fagnoll und endlich die in Mons und Maubeuge geschlagenen Sterlinge Gui de Dampierre's, Grafen von Flandern, mit. Im Supplemente sind noch 29 Münzen, im Ganzen also 228 aufgeführt. Die älteste ist der hieselbst, in der Gräfl. Stroganoff'schen Sammlung befindliche, bei Moskau gefundene Denar, welchen wir Reinhard V (1013—1030) zuschreiben (s. Mém. IV, S. 39 N^o 235), was Stil, Aufschrift, so wie die mit dieser Münze gemeinschaftlich gefundenen Pfennige Aethelred's II und Knut's bestätigen. — Eine Anzeige des Supplementes von E. Cartier, s. Revue française, 1852, S. 157 — 159.

427. E. Charton: Le Magasin pittoresque. XVI^e année, 1848 Paris 4°.

Darin : S. 46—48 De quelques erreurs ou préjugés à propos des médailles. S. 199—200., 223—224, 309—303, 351—352 : Recherches historiques sur les symboles de l'autorité publique usitée en France depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours (nebst Abbildungen alter Münzen und Siegel.) S. 344 : Médaille sur le Cardinal Barberini. S. 367—368 : Des jetoirs ou jetons pour calculer.

Id. XVIII^e année, 1850. Darin : S. 152 : La première médaille française (de 1451) S. 271—272 : Médaille de bronze représentant Louis XI, par Fr. Laurana. S. 351—352 : Médailles rares. Le dernier Grand-Maitre des Arbalétriers de France.

Id. XIX^e année, 1851. Darin : S. 32. Médaille proposée par P. Bertius en commémoration de la prise de la Rochelle sous Louis XIII.

428. Chaudruc de Crazannes : Sur la médaille des Sotiates d'Aquitaine, avec la légende de leur chef ou roi, Adietvanus, à l'occasion d'une note de Mr. Walckenaer, *Révue archéologique*, VII^e année, 2, p. 751—756.

429. P. O. von der Chijs : De Munten der voormalige Hertogdommen Brabant en Limburg, van de vroegste Tijden tot aan de Pacificatie van Gend. Uitgegeven door Teyler's tweede Genootschap. (Zes en twintigste Stuk, eerste Gedeelte. Bevattende een Antwoord op de vraag omtrent de Munten onzer voormalige Hertogen. Graven, Heeren en Steden.) Te Haarlem, bij de Erven F. Bohn. 1851. 4^o S., 470, nebst 36 Taf.

Angezeigt von Piot, *Revue belge*, 2^e série, I, S. 418—423.

430. Cochet : Notice sur un cimetière romain en Normandie. In den *Mémoires de la Société des Antiquaires de Normandie*, II^e série, Vol III, S. 399—436, 4^o.

Darin Angaben über die daselbst ausgegrabenen Münzen verschiedener Römischer Kaiser.

431. Derselbe : Note sur cinq monnaies d'or, trouvées dans le cimetière mérovingien de Lucy, près Neuf-

chatel, en 1851. In der *Revue archéologique*, VIII^e année, S. 747 bis 752 und pl. 180.

432. G. Conbrouse: *Monnaies de France. Pièces autonomes ou locales. Séries gauloise, gallo-romaine, mérovingienne, austrasienne et carlovingienne*. Paris, Janvier, 1843. Nebst 200 Taf.

Nur in sehr wenigen Exemplaren vorhanden und nicht im Handel.

433. Derselbe: *Entre nous, ou Décameron numismatique*. Paris, H. Fournier, 1844. 4^o.

In 100 Exemplaren gedruckt.

434. Derselbe: *Maison de France. Choix de monnaies et médailles des rois Capétiens. Valois et Bourbons, composant la suite iconographique de Mr. Conbrouse*. Paris, H. Fournier, 1845, 4^o.

Ueber die so verdienstvollen, wie eleganten Schriften des Herrn Conbrouse s. *Revue num.* fr. 1851, S. 436—439.

435 P. Cuyppers: *Notice historique sur les monnaies obsidionales frappées à Breda, pendant le siège de 1577* Bruxelles, 1849, 8^o S. 54, Mit einer Taf. und einer Bildnissmünze Georg's von Freundsparg.

436. Derselbe: *Notice sur l'introduction de la presse dans la fabrication des monnaies aux Pays-Bas espagnols*. Bruxelles, 1849, 8^o S. 19.

437. Damas Arbaud: *Lettres sur quelques-unes des monnaies qui avaient cours en Provence aux XIV^e et XV^e siècles, suivies de recherches sur le prix du blé et la taxe du pain à la même époque*. Digne, 1849, 8^o.

438. A. Devismes: *première monnaie obsidionale, 1477. Saint-Omer, 1851, 8^o*.

439. A. Duchalais: *Recherches sur quelques points de l'histoire numismatique de la ville de Cnide*. Paris, Crapelet, 1851, S. 56, mit 2 Taf. 8^o.

440. Derselbe: *Note sur un triens mérovingien, frappé à Dourdan (près d'Étampes)*. In den *Mémoires*

de la société archéologique de l'Orléanais, I Vol. Orléans, Gatineau, 1851, 8°.

Angezeigt von Cartier, *Revue numism.*, 1852, S. 152, 153.

441. B. Dorn: Bemerkungen zur Sasaniden-Münzkunde. S. 12, in 8°, mit einer Abbildung. Aus dem *Bulletin de la Classe historico-philologique de l'Académie des sciences de St. Pétersbourg*. Vol. V N° 15.

Bekanntmachung der ältesten Sasaniden-Münze, mit den Brustbildern Ardeschir's I und seines Vaters Papek.

442. Doublet de Boisthibault: Note sur les monnaies au type chartrain. *Revue archéologique*, VII^e année, 1851, S. 666 — 669.

443. X Frey: Münzbuch oder Abbildung der kursirenden Geldsorten; mit genauer Angabe: ihres Gehaltes in französischer alter und neuer, und in deutscher Bezeichnungsweise; ihres Gewichts in französischen Grän und Grammen, und ihres Werthes in französischer und in beiden Schweizerwährungen, im deutschen 20 und 24 $\frac{1}{2}$ Gulden- und 14 Thalerfuss. Nebst einer Uebersicht der wichtigsten Rechnungsmünzen. Mit deutschem und französischem Text. Zweite, ganz umgeänderte und stark vermehrte Ausgabe. Erste bis vierte Lieferung. Bern, C. A. Jenni, Vater, 1848 — 1851. 8° S. 448, mit vielen in den Text eingedruckten Abbildungen. (4 Thal.)

Dieses Werk ist namentlich für den Geschäftsmann bestimmt, enthält jedoch auch die Abbildungen vieler seltener, im Verkehre wenig oder gar nicht mehr vorkommender Stücke, bei denen nicht mehr der innere, sondern wohl nur noch der Liebhaber-Werth in Anschlag zu bringen sein dürfte, so die Berner Thaler von 1501 und 1540, S. 440, 441, mehrere Baseler Thaler, viele Goldmünzen u. s. w. Es ist daher dieses Buch auch für den Historiker und Münzsammler von Interesse, namentlich in Bezug auf die mit Vorliebe und in besonderer Vollständigkeit behandelten Schweizer Münzen. Unter den Abbildungen lassen die meisten viel zu wünschen übrig¹;

¹ Besonders schlecht und unrichtig ist z. B. der Dukat Adam Friedrich's von Seinsheim, Bischofs von Bamberg und Würzburg abgebildet;

dagegen sind die Notizen über die Münzfüsse u. s. w. mit Fleiss und Genauigkeit zusammengestellt.

444. Förteckning öfver Johan Scharps utmärkta Samling of Mynt och Skådepenningar hvilka försäljas på Stockholms Bok-Auktions-Kammare d. 12 November 1851 etc., Stockholm, 1851.

Eine schöne Sammlung von mehr als 2807 Schwedischen Münzen und Schaumünzen,

445. Lud. Fort: Neueste Münzkunde. Abbildung und Beschreibung der jetzt coursirenden Gold- und Silbermünzen mit Angabe ihres Gewichts, Feingehalts, ihrer Geltung und ihres Werthes. 1 — 20 Lieferung, Leipzig, E. Schäfer, 1851, 1852. — 60 Taf. in Congrevedruck, 60 Blatt Erklärung und Text. S. 1 — 336, 8° (à $\frac{1}{3}$ Thaler.)

Nebst einer Gratiszugabe für die Subscribenten «die Münzverhältnisse der einzelnen Staaten.» Das ganze Werk ist auf 25 — 30 Lieferungen berechnet; es zeichnet sich durch die prachtvoll ausgeführten Abbildungen aus, die unmittelbar von den Originalen abgedruckt, nicht treuer hergestellt werden können. Diese Darstellungsweise ist übrigens zuerst von uns, im V Bande unserer Zeitschrift für Münz-, Siegel- und Wapenkunde, 1845, angewendet worden, jedoch ohne Metalle, deren Hinzufügung die vorliegenden Kupfertafeln besonders zierlich macht. Der Text zeigt von grosser Sachkenntniss und ist dies interessante Werk allen Freunden der modernen Numismatik bestens zu empfehlen. Sollen wir noch einen Wunsch uns erlauben, so wäre es der, dass den Abbildungen eine möglichst genaue, auch die Wappen erklärende Beschreibung hinzugefügt werden möchte. (S. Leitzmann's numismatische Zeitung, 1851, S. 193 und folg so wie 1852 S. 41–43.)

446. J Gaillard: Description des monnaies espagnoles et des monnaies étrangères qui ont eu cours en Espagne, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, composant le cabinet monétaire de Don José

auch ist er irrig als Wormser Dukat bezeichnet. — Zu einer abscheulichen Karrikatur ist die Griechische Drachme, S. 227, geworden.

Garcia de la Torre, ancien ministre de justice etc. Madrid, Establecimiento tipografico-literario, D. Nic. de Castro Palomino. 8°, S. 516 und 22 Taf. (Versteigert zu Madrid im April d. J.)

Wohl selten ist eine so kostbare Sammlung zum Verkauf gekommen und hören wir mit besonderem Vergnügen, dass auf Antrag des umsichtigen und verdienstvollen Direktors des Königl. Münzkabinetts zu Madrid, D. Basilio Castellanos de Lozada, I. M. die Königin befohlen hat, aus dieser Sammlung alle Stücke zu kaufen, welche der Königlichen noch fehlen. Das Cabinet García della Torre enthält in 7269 Nummern, etwa 30,000 Münzen und Schaustücke, von denen freilich eine grosse Anzahl Dubletten abzuziehen ist. Den Anfang machen 1361 Celtiberische Münzen, wobei eine ansehnliche Menge unedirter und höchst seltener Exemplare. Unter letzteren befindet sich namentlich, N^o 372 ein räthselhaftes Bleimedallion, welchen Hr. G. nach Luso, Lucena verweist; die Figur auf der Rs. dieser Münze, welche Hr. G. für eine Biene ansieht, scheint ein grotesker Phallus zu sein. — Die Griechischen Münzen sind in der Sammlung schwach vertreten, desto reicher aber die Römischen, über 400 Stücke, ohne die zahlreichen Doubletten. Es befinden sich dabei die beiden älteren Gordiane, Aemilian, Marcianus jun., Nigrinian, Alexander, u. s. w., so wie eine grosse Anzahl seltener Rückseiten. Leider ist dieser Theil des Kataloges nicht mit gebührender Sorgfalt angefertigt, die Münzen der einzelnen Kaiser sind nicht gehörig classificirt und die einzeln aufgeführten zahlreichen Münzstätten nicht erläutert.

Unter den Mittelaltermünzen fällt es auf, dass nur vier Westgothische vorhanden sind; die Reichelsche Sammlung enthält deren über 40. Herrlich hingegen ist die Folge der von Hrn. Delgado trefflich beschriebenen Arabisch-Spanischen Stücke, etwa 500, meist in Gold, denen sich noch an 100 andere orientalische, meist Afrikanische Münzen, anschliessen. Sehr ansehnlich sind die christlichen Mittelaltermünzen, so wie die späteren Spanischen Gepräge, mehrere 1000, leider meist nur summarisch aufgeführte Exemplare. Eine grosse Anzahl derselben ist noch unedirt, namentlich die Münzen der Städte: Lerida, Manresa, Tarragona, Vich u. s. w. Besonders zusammengestellt sind die Proklamationsmünzen der Könige von Spanien,

meist aus Amerikanischen Städten, an 300 Stück; auf sie folgen einige hundert, meist neuere Schaumünzen, dann einige Spanische Siegel und endlich eine Anzahl fremder Münzen und Medaillen.

447. Geitlin: Om Österländska Mynt, funna i Finsk Jord. (Föredd. på Finska Vetenskaps Societetens årsdag den 29 April 1848.) Ueber ostländische Münzen, gefunden in Finnischer Erde u. s. w. In den Actis societatis scient. Fennicae, III, fasc. 1, Helsingfors, 1849, 4°, S. 299 — 323.

In diesem interessanten Aufsätze finden sich auch Nachrichten über das, aus 271 Exemplaren bestehende orientalische Münzkabinet der Universität zu Helsingfors, so wie über 13 Funde orientalischer Gepräge im Grossherzogthume Finnland.

448. Григорьевъ (Grigorieff): Цари Воспора-Киммерійскаго, преимущественно по современнымъ имъ надписямъ и монетамъ. (Die Könige des Kimmerischen Bosphoros, vorzüglich nach ihren gleichzeitigen Inschriften und Münzen). Im Журналъ Министерства Внутреннихъ Дѣлъ, 1851, Октябрь, S. 100 — 146, 8°.

Der vorliegende erste Artikel behandelt die Zeit der Spartokiden. Leider hat der Herr Verfasser, ein bekannter trefflicher Orientalist, sich hier auf einem Felde versucht, auf dem er wohl nicht zu Hause sein dürfte. Vorzüglich sind seine Urtheile über die neuesten Schriften dieses Faches ziemlich schief und auf Missverständnissen beruhend.

449. P. C. G. Guyot: Advys in 1563 uitgebragt door de regtsgeleerde Faculteit van Leuven, nopens het muntregt der stad Nymegen (Meinung gegeben 1563 von der Rechtsfacultät von Löwen, über das Münzrecht des Stadt Nymwegen). In den Bydragen voor vaderland-sche Geschiedenis en oudheidkunde, deel. VII.

Anzeige von Piot, Revue belge, VI, S. 196, 197.

450. G. G. Hällström: Ytterligare Bidrag till Kännedom af de i Lappland funna gamla Vigterne (Fernerer Beitrag zur Kenntniss der in Lappland gefundenen alten Gewichte). In den Actis societatis

scient. Fennicae. II. 1. S. 107 — 118. Helsingfors, 1847, 4°.

Diese Gewichte, welche zusammen mit Angelsächsischen und anderen Münzen im J. 1841 in Lappland gefunden wurden, haben grosse Aehnlichkeit mit den in Lievland ausgegrabenen Gewichten, welche Herr von Kruse (*Necroli-vonica*, Dorpat, 1842) beschreibt.

451. K. F. Hermann: Eine gallische Unabhängigkeitsmünze aus römischer Kaiserzeit. Göttingen, 1851, Nachrichten der G. A. Universität und der Königl. Gesellschaft der Wissenschaften, N^o 1, 1851, 8. S. 8.

(Recens. von de la Saussaye, *Revue franc.*, 1851, S. 342 — 344 und von A. de Longpérier, *Revue arch.*, VII année, S. 651.)

Ein vom gelehrten Herrn Verfasser mit Geschick und Sachkenntniss erklärter Denar mit dem Brustbilde der Gallia einerseits und zwei verschlungenen Händen, welche zwei Aehren und ein mit einem Eber verziertes Feldzeichen halten, auf der andren Seite. Die Zweifel an der Aechtheit dieser Münze, welche Französische Gelehrte ausgesprochen haben, können wir nicht theilen, selbst ohne das Original vor Augen gehabt zu haben. Ein Fälscher würde dieses Stück wohl nicht so wie es ist, componirt haben, auch ist das Zeugniß der Aechtheit, das ihr die wohl erfahrenen Rheinischen Münzliebhaber geben, wohl nicht leichtthin zu verwerfen. Wenn Hr. H. den Denar in die Zeit der Gallischen Erhebung unter Vespasian verweist, so möchte dafür besonders der Typus der verschlungenen Hände, welcher unter diesem Kaiser nicht selten vorkommt, sprechen. Die personificirte Gallia ist der Hispania, Roma, Africa, älterer, in Gallien verbreiteter Münzen nachgeahmt.

452 H. N. Humphreys: *Ancient Coins and Medals, containing an Historical Account of the Origin of Coined Money, &c.; illustrated with numerous Fac-simile Specimens of rare and exquisite Greck and Roman Coins.* New edition. London, 1850, 8° (25 Schil.)

Die Abbildungen sind in einer Papiermasse und reliefartig hergestellt.

453. Hungerbühler: Ueber das Münzwesen der fürstlichen Abtei St. Gallen. In den Verhandlungen der

St. Gallisch-Appenzellischen gemeinnützigen Gesellschaft, vom 29 Oktober 1849, zu Altstädten; Beilage I.

454. E. Jonnaert; Notice sur cinq monnaies anonymes, frappées à Bruges en 1585 et 1584. Aus den Annales de la Société d'Émulation de Bruges, 1849, 8° S. 16.

455. (K. Kaan) Catalogus van het belangrijk Penning-en Munt-Kabinet, nagelaten door wijlen H. W. P. Bernaart van Bergen, hetwelk publick verkocht zal worden ten Sterfhuize op de Nieuve Gracht te Haarlem, 7 Octob. 1851 &c. De Catalogus is te bekomen bij de Verkoopers Engesmet en Sarlet te Haarlem &c. 8° S. 171.

Die Sammlung besteht aus 3404 Nummern, worunter 1747, zu den Niederlanden gehörige, nach den Werken von Mieris, Van Loon u. s. w., aufgeführt sind.

456. Kochler: Die Rodewitzer Bracteaten. In Jancke's neuem Lausitzischen Magazine. XXVII Bd. Görlitz, 1850. S. 1 — 8 und 3 Tafeln mit 18 Abbildungen.

Der im J. 1844 gehobene Fund bestand aus 141 Brakteaten, von denen Hrn. K. nur eine geringe Anzahl zu Gesicht kam. Zu letzteren gehören Pfennige Friedrich's I mit dem Kaisertitel und ohne Umschrift, von Wladislaw I von Böhmen, Sobeslaw I von Pomerellen (s. unsere Zeitschrift für Münz-, Siegel- und Wappenkunde, II, S. 342; nicht aber ein Sobeslaw von Böhmen, wie der Hr. Verfasser meint, denn diese letzteren sind für unser Münze zu jung), ferner des Markgrafen Konrad von Meissen (worunter zwei in Pegau geschlagene Stücke, ein seltener Pfennig von Garz, in Pommern (IV, 3) und endlich mehrere der Stadt Bauzen, zu welchen wir auch den rechnen (IV, 2), auf welchem Hr. K. den Namen von Ollmütz vermuthet. Der vermeintliche Ungarische Brakteat (IV, 4) ist zweifellos Böhmisches.

457. M^{quis} de Lagoy: Essai de monographie d'une série de médailles gauloises d'argent imitées des deniers

consulaires au type des Dioscures et description d'une médaille gauloise de bronze inédite. Aix 1847 S. 28 und 1 Taf. 4.

458. E. Lambert: Réponse à la dissertation de M. A. Deville, sur un symbole gaulois, figuré sur les médailles de l'Armorique, désigné sous le nom de peplum. In den Mémoires de la Société des Antiquaires de Normandie, II série, Vol. VII, 1847, S. 133 — 148, 4^o. mit einer Taf.

Die Abhandlung des Hrn. Deville s. Litt. N^o 124 Vol. II; vergl. auch über denselben Gegenstand die Aufsätze der Herren de Longpérier, Lit. N^o 327, Akerman u. s. w.

459. Derselbe: Notice sur l'ancienne Nécropole de la cité de Bayeux et sur une inscription en l'honneur de Constantin le Grand. — Ibid. S. 437 — 454, nebst 3 Taf. Abbildungen.

Darin Angaben über die gefundenen Römischen Münzen, deren einige (ÆI, Nero, Rs. Macellum Aug., Æ 1. Albinus, Rs. Minerva pacif. &c.) auf den beifolgenden Taf. abgebildet sind.

460. V. Langlois: Lettre à Mr. Lenormant, sur les monnaies des rois arméniens de la dynastie de Roupène. Revue archéologique VII^e année, 1851 S. 262 — 275, 357 — 368 und 416 — 426, nebst Taf. 144, 147 und 148.

Eine vortreffliche Monographie, in welcher 42 Münzen zum Theil zum erstenmale beschrieben und mit Umsicht bestimmt werden.

461. Derselbe: Lettre à Mr. Reinaud, sur une contre-marque en caractères arméniens, frappée sur une monnaie de Dicran IV, et sur une pièce inédite d'Ochin. Revue archéologique, VIII^e année, 1851, Paris, Leleux, p. 225 — 232.

462. Derselbe: Numismatique de la Géorgie au moyen-âge. Revue archéologique, VIII, S. 525 — 542, 605 — 615, 653 — 669 und Taf. 173, 174, 176 — 178. Auch in besonderen Abdrücken, in 4^o.

Eine mit Geist und Sachkenntniss geschriebene Abhandlung, welche manche unedirte Münze, so wie neue Deutungen früher bekannter Stücke enthält.

463. Derselbe: Numismatique des nomes d'Égypte sous l'administration romaine. Paris, A Leleux, 1852, 4°, S. 72 und 4 Taf.

Angezeigt von A. Breulier, Revue archéologique, VIII, S. 650, 651.

464. Lavoix: Mémoire sur les dinars à légendes latines, frappées en Espagne, l'an CXI de l'Hégire. In der Revue archéologique. VII^e année. S. 671 — 679 und Pl. 155.

465. Derselbe: Réponse aux observations de Mr. Ad. de Longpérier sur les dinars arabes à légendes latines. Ibid. VIII^e Année, S. 61—64. (S. unten N^o 476.)

466 V. Lazari: Le monete dei possedimenti Veneziani di oltremare e di terraferma. Venezia, 1851, 8° S. 179, nebst 14 Taf. Abbildungen.

Recension in Leitzmann's numismatischer Zeitung, 1851. S. 147 — 149.

467. Lecointre-Dupont: Notice sur deux deniers de Savary de Mauléon et sur l'atelier monétaire de Niort aux XI^e et XII^e siècles. S. 11, 8°, aus den Mémoires de la Société des Antiquaires de l'Ouest. Poitiers.

468. Derselbe: Notice sur les billets de confiance émis en Poitou pendant les années 1791 et 1792. (Extrait des bulletins de la société des Antiquaires de l'Ouest.) Poitiers, 8°. S. 16.

469. J. Lefebvre: Traité élémentaire de numismatique générale. Abbeville (Jeunet et Grare) et Paris (Derache), 1850, 8° ($3\frac{1}{2}$ frcs.) S. 434.

Eine Abhandlung über die Münzkunde im Allgemeinen ist ein sehr nützliches, aber auch sehr schwieriges Unternehmen, welches vor allen Dingen gründliche und umfassende Kenntnisse verlangt. Hr. Lefebvre hat nun zwar zu seinem Zwecke

die Werke, welche ihm zur Hand waren, benutzt, dies sind aber nur sehr wenige, nicht einmal alle bedeutenden Französischen und wenn daher auf der einen Seite seine Compilation, nicht ohne Geschick zusammengestellt, manches Gute enthält, ist sie auf der anderen Seite sehr mangelhaft und unvollständig. Auf eine detaillirte Kritik können wir hier nicht eingehen, die zur Vervollständigung nöthigen Bemerkungen würden mehr Raum einnehmen, als diese Blätter gestatten; nur einige Ungenauigkeiten wollen wir hervorheben.

S. 73 erwähnt Hr. L. die Athenischen Käuzchen, *chouettes*, ohne ihren Griechischen Namen anzuführen. Sie hiessen bekanntlich *γλαῦκες λαυριώτικαι*, da sie aus dem Silber der Laurischen Bergwerke geschlagen wurden. Hier sind auch die Korinthischen Füllen, *πῶλοι*, mit dem Pegasos, zu nennen. S. 78 sagt Hr. L. dass das kleine Loch im Mittelpunkte Ptolemäischer, Syrischer u. a. Münzen wahrscheinlich die Spur einer Spitze ist, welche das Metall festhielt. Jeder weiss dass die Schrötlinge dieser meist grossen Kupfermünzen mit einem Cirkel, in Form eines sehr abgestumpften Kegels ausgedreht wurden und dass das Loch durch das Aufsetzen des einen Cirkelfusses verursacht wurde. — Was der Hr. Verfasser S. 94 von den Brakteaten sagt, thut dar, dass er solche gar nicht kennt, er nennt sie grob und barbarisch und schreibt sie nur Dänemark, Schweden und gewissen Provinzen Deutschlands zu, weiss also nicht, dass namentlich die ältesten Brakteaten die zierlichsten Münzen ihrer Zeit sind und dass solche Gepräge nicht allein in ganz Deutschland, auch in Norwegen, Polen, Ungarn, der Schweiz, sondern sogar in der Lombardei und in Benevent vorkommen! Noch schreibt Hr. L. Biorno I von Schweden (813—824) den Pfennig mit einem B zu, den man längst als dem 13 Jahrhundert angehörig erkannt hat. Dann soll sich der Gebrauch der Brakteaten von Schweden nach Deutschland verbreitet haben, die bekannten Schwäbischen und Schweizerischen viereckigen Brakteaten sollen durch Nachlässigkeit diese Form erhalten haben u. a. Behauptungen mehr, welche beweisen, dass dieser Theil der Münzkunde Hrn. L. völlig fremd ist. In Bezug auf das Neokorat (S. 141) weiss Hr. L. nichts von den trefflichen Untersuchungen des Hrn. Krause in Halle. Der bekannte Zug) L, welcher nur andeutet (namentlich auf Aegyptischen Münzen, dass die folgenden Buchstaben als Zahlen zu nehmen sind

wird noch (S. 240) durch das rein poetische und veraltete Wort *λύραβας* erklärt. In Bezug auf die Jahreszahlen auf Münzen (S. 248) weiss Hr. L. nicht einmal, dass die älteste nämlich MCCXX auf einer Münze König Waldemar's II von Dänemark, schon vor hundert Jahren in Joachim's Groschen-Cabinet, VII Fach, p. 342 publicirt ist und dass vor dem J. 1438, welches Hr. L. als das älteste anführt, sich noch manche andere citiren lassen. Curios ist die Ansicht des Hrn. Verfassers (S. 316) über das Ordnen einer Sammlung: 1, die Münzen der Staaten und Städte nach alphabetischer Ordnung. 2, Die der Könige nach chronologischer u. s. w. u. s. w., die Römischen Münzen dann nach Grösse und Metall geschieden. Es scheint als ob für Hrn. L., Eckhel gar nicht existirt habe und wahrlich, wer jetzt nach solchem Systeme eine Sammlung ordnen wollte, dem müsste man wissenschaftlichen Sinn ganz absprechen! — Ueber die sogenannten Consularmünzen giebt Hr. L. S. 326 sehr ungenügende Erklärungen, er kennt nicht einmal dem Namen nach, die so wichtigen Werke von Riccio und Cavedoni und sind ihm daher die neuesten Forschungen auf diesem Gebiete völlig fremd. — S. 338 ist die Rede von Suiten Römischer Kaisermünzen in Gross-, Mittel- und Klein-Bronze. *O tempi passati* einer wissenschaftlichen Spielerei! Interessant sind die Vorschriften Hrn. L. für die Ordnung einer Münzsammlung (S. 377 und folg.), wo unter andern den Münzen der «Borussiens, Sicambres, Chauces» u. s. w. ihre Stelle in der Welt bis zum Tode Karls des Grossen, angewiesen wird! Aber diese merkwürdigen Münzen selbst sind leider noch unbekannt und bitten wir Hrn. L. um freundliche Belehrung. S. 419 zählt Hr. L. die Fürsten auf, von denen Münzen noch nicht aufgefunden sind. Hier werden die Achämenidischen Könige des Pontos, vor Ariobarzanes II, als Könige vom Pontos und Bosphoros bezeichnet, während bekanntlich doch erst Mithradat VI, Eupator das Bosphorische Reich erwarb. Unter den Kaisern und Kaiserinnen, von denen es nach Hrn. L. keine Münzen giebt, ist eine der Plautiana, Frau des Pescennius Niger, schon seit Jahren von Hrn. Sabatier bekannt gemacht. Dass das Bild der Thekla, Schwester Michael's III auf Münzen erscheine, ist unrichtig, man findet auf solchen nur ihren Namen. Alles was der Hr. Verfasser über die neuesten Bestrebungen in der Münzkunde sagt, ist im höchsten Grade dürftig und unvollständig und an Werken über die

Münzkunde sind nur 18, meist ganz veraltete und unbrauchbare aufgeführt.

470. J. Leitzmann: Numismatische Zeitung. Jahrgänge 16, 17, 18. Weissensee in Thüringen, 1849—1851, 4°. Jeder Jahrgang zu 26 Nummern und 5 bis 6 Tafeln Abbildungen.

Hr. L., ein eifriger Münzfreund, hat das Verdienst, schon im 19 Jahre ein der Numismatik gewidmetes Wochenblatt zu redigiren, welches namentlich für die Mitteldeutsche Münzkunde manches interessante Material dargebracht hat. Besonders hervorzuholen sind die Arbeiten des Hrn. Herausgebers, dessen Bemerkungen über die Brakteaten der Thüringischen Dynasten, Stifter und Städte sehr zu beherzigen sind. Schwer zu verdauen sind dagegen die ohne alle historischen Erklärungen dargebotenen Beschreibungen seltener Kupfermünzen, die oft wohl mehr aus Sammlereitelkeit als aus Liebe zur Wissenschaft mitgetheilt werden. Zum letzten Bande (dem 18) bemerken wir noch, dass der von Thomsen in diesen Mémoires, III, Tf. XIV abgebildete Fuldaische Brakteat eines Abtes Heinrich, wohl mit Unrecht bezweifelt wird, wohingegen die grosse Aegyptische Medaille, Taf. IV, ein ziemlich grobes Machwerk eines neueren Fälschers sein dürfte. Druck und Abbildungen der Zeitung lassen viel zu wünschen übrig, namentlich ist der Typenvorrath der Druckerei sehr gering.

471. Lindsay: Notices of remarkable medieval Coins. Cork, 1849, 8.

472. G. C. F. Lisch: Münzsorten und Münzwertb im 16 Jahrhundert. In den Jahrbüchern des Vereins für Meklenburgische Geschichte und Alterthumskunde, XVI Jahrg. Schwerin, 1851, S. 339 — 341.

473. L. Löwe: Observations on a unique Cufic gold Coin issued by Al Aemir Beakheam Allah. Abu Ali Manzour Ben Mustali, tenth Caliph of the Fatimite Dynasty. 1849. S. 17, 8°.

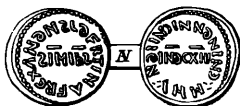
474. A. de Longpérier: Dissertation sur deux deniers frappés en Provence pour les comtes de Forcalquier (Aus den Mém. de la Société des Antiquaires de France, Vol. XX) Paris, Crapelet, 1849, 8°.

475. Derselbe: Programme d'un ouvrage intitulé: documents numismatiques pour servir à l'histoire des Arabes d'Espagne. *Revue archéologique*, VII^e Année, 1851, S. 575 — 586, so wie *Revue num.*, 1850, S. 429 — 442.

Um ein möglichst vollständiges Werk heraus zu geben, fordert Hr. L. alle Besitzer Arabischer, in Spanien geschlagener Münzen auf, ihm Abdrücke derselben zukommen zu lassen.

476. Derselbe: Observations sur les dinars arabes à légendes latines et les dinars bilingues. In der *Revue archéologique*, VII^e année, S. 725 — 729 und VIII^e année, S. 135 — 141. (S. oben N^o N^o 464, 465).

Wir fügen den in diesen Artikeln besprochenen kugelförmigen Denaren noch ein interessantes Stück der Reichelschen Sammlung hinzu. Dasselbe zeigt auf der Hs. 2LÐ FRT IN AFRCX AN ÐN (Solidus feritus in Africa anno domini) und im Felde: 2IMIB2. — Die Inschrift des Feldes erscheint ähnlich auf den beiden Dinaren der García della Torre'schen Sammlung, Taf. XIV N^o 4 und 5. — Auf der Rs. steht: IN N ÐNI NÐ NÐ2 ÐSI KI! (in nomine domini, non deus nisi deus solus, non deo socius). Das Ende der Umschrift scheint etwas verstümmelt zu sein. Im Felde: INÐ CXIII. Es scheinen hier die Vorstellungen im Felde verwechselt: INÐ CXIII gehört auf die andere Seite und 2I MIB2, welches wahrscheinlich den Sinn «und Mahomed ist sein Prophet» in sich schliesst, musste auf die letzte Seite kommen.



477. P. Mantellier: Notice sur un atelier de faux monnayeurs du XVI^e siècle. In den *Mémoires de la société archéologique de l'Orléanais*, Gatineau, 1851, 8. Angezeigt von E. Cartier, *Revue numism.* 1852, S. 153—156.

478. G. C. M. Masch: Der Münzfund von Rüst und die Wittenpfennige des 14. Jahrhunderts. In den Jahrbüchern des Vereins für Mecklenburgische Geschichte u. s. w. XV, Schwerin, 1850. 8°, S. 335 — 350.

Die Münzen dieses Fundes gehören meist den Städten Lübeck, Hamburg, Wismar, Lüneburg, Rostock und Stralsund, einzelne auch Parchim, Güstrow, Malchin und Ripen an und stammen aus dem Ende des XIV und dem Anfange des XV Jahrhunderts.

479. Derselbe: Münzfund von Zahren. Münzfund von Hof-Reinshagen. Die neueren Mecklenburgischen Münzen. In den Jahrbüchern des Vereins für Mecklenburgische Geschichte und Alterthumskunde, XVI, Schwerin, 1851, S. 310 bis 338, 8°.

Der Hof-Reinshager Fund bestand aus gegen 2000 nord-deutschen Brakteaten, welche in die letzten Jahrzehnte des XIV Jahrhunderts gehören. Die meisten sind Mecklenburgischen Schlages, dann finden sich auch Stücke von Königsberg in der Neumark (wohl nicht Dänische, denn solche sind von anderer Fabrik), ferner Stralsunder, Kolberger (s. unser Zeitschrift für Münz-, Siegel- und Wappenkunde, IV, 338) Pyritzer (mit Rosetten), Gollnower (mit Halbmonden), ein Usedomer (mit Helm, S. 318) und verschiedene andere, zum Theil noch nicht gedeutete.

480. Mémoires de la Société archéologique du Midi de la France. Vol. V, VI. Toulouse, Bonnal et Gibrac, 1847—1850. 4°. Mit Abbild.

Darin numismatische Abhandlungen der H.H. Marquis de Castellane, Baron Chaudruc de Crazannes, Dumège, u. s. w. Angezeigt von Chaudruc de Crazannes, Revue numism., 1852, S. 146 — 151.

481. J. F. L. Th. Merzdorf: Die Denkmünzen der Freimaurerbruderschaft. Oldenburg, 1851, 8°, S. 30 und 151, mit 1 Taf. Abbild.

Angezeigt von Leitzmann, in dessen Numismatischer Zeitung, XVIII Jahrg., 1851, N^o 21, so wie von Piot, Revue belge, 3 série I, S. 327 — 329.

482. Mohammed-Bey. Lettre à Mr. Victor Langlois sur la légende arabe d'une monnaie bilingue d'Héthum, roi chrétien d'Arménie et observations sur la lettre précédente par Mr. Langlois. In der Revue archéologique, VII^e Année. S. 220 — 223.

483. Th. Mommsen: Ueber das Römische Münzwesen. Aus dem ersten Bande der Abhandlungen der philologisch-historischen Classe der Königl. Sächsischen Gesellschaft der Wissenschaften, S. 221—427, Leipzig, Weidmann. 8°. Mit eingedruckten Holzschnitten.

Dieses treffliche Werk, welches im J. 1851 des von Allier de Hauteroche gestifteten numismatischen Preises gewürdigt wurde, beschäftigt sich mit Untersuchungen des Italischen und Römischen Münzwesens vor der Kaiserzeit, eine um so mühsamere Arbeit, als sie namentlich auf genaue Wägungen und deren kritische Vergleichung begründet ist.

Die ältesten Italischen Gepräge — vielleicht die ältesten überhaupt — sind offenbar die sogenannten Incusi von Pyxis, Syris Sybaris u. s. w., welche nach Hrn. Mommsen, vor dem J. 174 Roms, wahrscheinlich aber schon um 600 vor Chr. beginnen und um die Mitte des vierten Jahrh. vor Chr. allmählig aufhören. In Rom rechnete man damals nur nach Kupfergewicht, welches König Servius genauer bestimmte und lehrte, es in Formen zu giessen. Erst im J. 303 führten die Zehnmänner nach Griechischen Mustern, Münzen ein und zwar die anfangs ein Pfund schweren Asse und ihre Theile, welche sämtlich wegen ihrer Grösse nicht geprägt, sondern gegossen wurden. Diesem Beispiele folgten bald Latinische und Nord-Italische Städte, welche ähnliche Kupfermünzen herstellten, während in Süd-Italien noch die Silbermünze umlief und nur seit etwa 400 Rom's, eine kupferne Scheidemünze geschlagen wurde. Im J. 485 wurde der Trientalfuss an die Stelle des Librarfusses gesetzt, der Werth der Münze zum ungemünzten Metalle also erhöht. Die Kupferausmünzung in Süd-Italien hatte bis dahin zugenommen, Einheit daselbst war aber noch die Silbermünze geblieben, welche sogar, wie Hr. M. annimmt, seit 416, von den Kampanischen Römern, des nachbarlichen Verkehrs wegen, geschlagen wurde. Dies änderte sich mit der Unterjochung Gross-Griechenland's, im J. 485; die mächtige

Römische Republik masste sich allein das Recht der Silberprägung für Italien an und schlug, bekanntlich im Tempel der rathenden Juno, die nach derselben (Moneta) benannten Denare, Quinare und Sesterze, in Silber. Die Etruskischen Münzstätten hörten ganz auf und nur die Süditalischen Kolonien, so wie einige Städte (Ancona, Neapel, Salapia u. s. w.) schlugen Kupfergeld für den kleinen Verkehr.

Je mehr sich der Credit der Republik hob, desto mehr konnte dieselbe das umlaufende Kupfergeld noch reduciren. Der Denar war ja die Einheit geworden, er galt immer noch zehn Pfund ungemünzten Kupfers, wie die von Hrn. M. missverstandenen Stellen des Plinius, Festus und Volus. Maecianus (S. 323) zeigen, aber jedenfalls nur 10 Asse der reducirten Münze. Denn man muss bedenken, dass im alten Rom, wie im Mittelalter, das gemünzte Geld viel mehr Werth hatte als das ungemünzte Metall, von welchem die Regierung bei der Ausprägung grosse Vortheile zog. Daher im 9, 10, 11 Jahrhunderte so viele falsche, d. h. von Unberechtigten geschlagene Münzen, welche oft besseren Gehaltes und schwerer sind als ihre Originale. Das Kupfergeld sank nach und nach von 4 Unzen auf 2 herab, bis 513 der Sextantarfuss ganz und gar eingeführt wurde. Dieser ging in 33 Jahren noch auf die Hälfte herab, der As galt also nur noch $\frac{1}{12}$ seines ursprünglichen Werthes. Die Kupfermünze war demnach ganz und gar ein Ausgleichungs-Zeichen geworden, die Preise aller Gegenstände waren so gestiegen, dass man nur nach Silber rechnete; der Denar wurde fortan zu 16 Assen, statt zu 10, ausgegeben und sogar, wahrscheinlich aber in Kampanien, die erste Goldmünze geschlagen. Zugleich wurde den Italischen Städten verboten, Asse zu münzen: man findet von ihnen nur noch Obole, wohingegen die Römer in Luceria, Teate u. a. Orten, nach dem Uncialfusse prägten.

Endlich, um 560, ging der Fuss der nunmehr ganz werthlosen Kupfermünzen nochmals auf die Hälfte herab, auf die halbe Unze; sie wurden für so geringfügig geachtet, dass Copia, Orra, Petelia, Paestum, Valentia u. a. Städte die Erlaubniss erhielten, Asse als Scheidemünze auszuprägen. Mit dem an ganz Italien im J. 665 verliehenen Römischen Bürgerrechte hörten aber (wahrscheinlich mit Ausnahme einiger Gepräge des noch nicht ganz unterworfenen Italischen Bundes) die autonomen Münzen ganz auf und nur noch Rom münzte für die ganze Halbinsel.

Hrn. Mommsen's gründliche Untersuchungen beziehen sich nur auf diese Periode. Die eigentlichen Goldmünzen Rom's beginnen mit dem 7 Jahrh. der Stadt (der Familien Claudia, Munatia, Vibia u. s. w.) Die Prägung der Asstheile hört mit Augustus auf und wird ersetzt durch den Kupferquinar, den Sesterz, den Dupondius und den As, welche Münzsorten die Sammler gewöhnlich als «Medaillon, Gross-, Mittel- und Klein-Bronze,» ziemlich unwissenschaftlich bezeichnen. Möchten dafür von nur an die richtigen Namen benutzt werden.

Hrn. Mommsen's Werk ist ein ausgezeichnete Beitrag zur Alterthumskunde und dem Freunde Römischer und Italischer Numismatik unentbehrlich.

484. L. Muller: Description des monnaies antiques au Musée Thorwaldsen. Copenhague, 1851, 8° S. 383, nebst 4 Taf.

Dieser trefflich abgefasste Katalog zeichnet sich auch dadurch aus, dass die in ihm beschriebenen Münzen auf eine Weise geordnet sind, in welcher die Geschichte, wie billig, den Vorrang vor der Geographie hat. Hr. M. sondert nämlich 1, die Griechischen 2, die fremden Völker und 3, die Römischen Colonien. Die Griechischen Münzen zerfallen wieder in drei Abtheilungen: A. die Münzen älteren Stiles, bis zur Mitte des 5^{ten} Jahrh. vor Chr. Auf ihrer Rs. ist das sogenannte Quadratum incusum vorherrschend, welches aber gegen das Ende der Periode schon von Figuren ausgefüllt wird. An Geprägten dieser Epoche enthält das Museum 262 Stück, worunter viele seltene Exemplare. B. Seit der Mitte des 5^{ten} Jahrhunderts bis auf die Römische Zeit, die Blüthe Griechischer Kunst; diese Abtheilung ist die reichste: sie umfasst 1784 Exemplare, wobei viele Seltenheiten. C. die unter Römischer Herrschaft geschlagenen Stücke, 353 der Zahl nach, meist mit Namen und Bildern Römischer Kaiser und Kaiserinnen versehen.

Arm ist die zweite Klasse, die der fremden Völker; das Museum besitzt nur 14 Persische Münzen (bei den Arsakiden ist die treffliche Abhandlung Hr. v. Bartholomaei's, s. Bd. II dieser Mémoires, nicht benutzt), ferner 95 Punische, 55 Italische, 18 Celtiberische und 39 Gallische u. s. w. Dagegen sind von der dritten Classe, den Römischen Colonialmünzen, 173 vorhanden. Den Beschluss macht eine summarische Uebersicht der Römischen und Byzantinischen Münzen des Museums, unter

welchen letzteren eine Konstantin XIII beigelegte Perpera mit dem Hexameter: ΠΑΡΘΕΝΕ ΣΟΙ ΠΟΛΥΑΙΝΕ ΟΣ ΙΛΠΙΚΕ ΠΑΝΤΑ ΚΑΤΟΡΘΕΙ (Jungfrau, vielgepriesene, wer auf dich hofft, erreicht Alles). Die kritischen Bemerkungen des Hrn Verfassers und die von ihm den Münzen hinzugefügten alten Bezeichnungen geben seinem Buche einen dauernden Werth.

485. Namur: Notice sur un médaillon de bronze de Caracalla, trouvé à Dickirch en 1847. — In den Publications de la Société pour la recherche et la conservation des monuments hist. dans le grand-duché de Luxembourg. N° 4, Luxembourg, 1850. 8°.

486. O...: Catalogue d'une collection de monnaies anciennes, la plupart romaines de feu Mr. le docteur Guttentag, à Breslau. Bonn, 1852. (La collection se vendra en bloc en vente publique, à Bonn, le 20 Mars 1852.) 8°. S. 116.

Im Ganzen 1425 Münzen, wobei 30 goldene und 662 silberne; Seltenheiten ersten Ranges, wie die älteren Gordiane, Pacatian, Jotapian, &c, sind freilich in der Sammlung nicht zu finden, jedoch enthält sie manches gute und dem Sammler angenehme Stück.

487. M. Pinder: Königliche Museen. Die antiken Münzen. Geschichte und Uebersicht der Sammlung nebst erklärender Beschreibung einer Auswahl von Münzen. Mit 3 Kupfertafeln. Berlin, 1850 (Pr. $\frac{2}{3}$ Th.) 12°, S. XXXV und 311.

Diese von ihrem verdienstvollen und gelehrten Vorsteher trefflich geordnete Sammlung wurde schon unter Kurfürst Joachim II (1535—1571) angelegt und von allen seinen Nachfolgern, namentlich seit dem grossen Kurfürsten, eifrig vermehrt. Nur bei der Invasion der Franzosen verlor sie durch des berüchtigten Denon Raub, etwa 2000 Bronzemünzen, deren Verbleiben nicht mehr ermittelt werden konnte. Jetzt (im J. 1851) umfasst das Königl. Cabinet der antiken Münzen 39,410 Stücke, von welchen es allein mehr als den vierten Theil der Munificenz und dem bewährten Kunstsinne S. M. des regierenden Königs verdankt. Unten diesen Münzen finden sich etwa 13000 Griechische, d. h. Nichttrömische und im Ganzen die beträchtliche Anzahl von

1297 Goldstücken. 1105 zur Benutzung des grösseren Publikums ausgestellte Münzen sind von Hrn P. gründlich, mit Hinzufügung der Benennung und des Gewichtes, beschrieben; es befinden sich dabei grosse Seltenheiten, wie N^o 48 Tarentinischer Drittelstater in Gold; N^o 129, Tetradrachme von Himera; N^o 163 — 167, Syrakusische Dekadrachmen; N^o 228, 229, goldene Doppelstatere Alexanders des Gr. u. s. w. Nach dem hierauf folgenden Verzeichnisse, sind die Länder Spanien, Süd-Italien, Makedonien, ferner einige Theile Asiens, so wie die Alexandrinischen Münzen, am besten vertreten: schwächer hingegen die Sarmatia Europæa, der Taurische Cherronesos, Pontos, Baktrien, die Arsakiden und Sassaniden. Zahlreich sind die älteren Römischen Münzen, welche z. B. an goldenen Seltenheiten Pompejus, Antonius, beide Agrippinen, Domitilla, Domitia, Plotina, Marciana, Matidia, Pertinax, Did. Julianus, Manlia Scantilla u. s. w. aufweisen. Dagegen fehlen Pacatianus und Jotapianus gänzlich und auch die Byzantinischen Folgen gestatten noch manche Vervollständigung. Die Münzen der Kreuzfahrer und ihrer Nachfolger wären wohl passender mit den Fränkischen Geprägen des Mittelalters zu vereinigen.

488. Derselbe: Königliche Museen, Leitfaden für die Sammlung der antiken Münzen Berlin, 1852, 12, S. 60 ($\frac{1}{6}$ Thal.)

Beschreibung der 1105 auf den Schautischen ausgestellten Stücke, denen eine lesenswerthe Einleitung vorangeschickt ist. Die sonst mit Geschmack und Sachkenntniss veranstaltete Auswahl dürfte vielleicht hinsichtlich der Münzen des eigentlichen Griechenlands noch etwas vervollständigt werden.

489. M. Pinder und J. Friedlaender: Beiträge zur älteren Münzkunde, Band I, Heft I. II. Berlin, Nicolaische Buchhandlung, 1851, 8°, S. 242 und 8 Taf.

Inhalt: Ueber die Bedeutung der Aufschrift OB auf byzantinischen Münzen; von den Herausgebern. — Die Cistophoren des T. Ampius Balbus und die Aera der Provinz Asien, von Mr. Pinder. — Fränkische, im Orient geprägte Münzen (die Münzen der Familie Gatelusio von Lesbos und Phocaea. Die älteste Münze des Johanniter-Ordens. Lateinische Münze von Sarcan oder Scaru-Khan, Seldschuken-Emir in Lydien); von J. Friedlaender. — Attische Gewichte; von Pinder. — Münzen

Kleinasien; von den Herausgebern. — Einige Bemerkungen über Arkadische Münzen; von E. Curtius. — Beiträge zur Münzkunde Syriens; von W. Koner. — Die Follarmünzen; von Mommsen. — Die Gaumünzen Aegyptens; von Parthey. — Ueber einige etruskische Goldmünzen; von J. Friedlaender. — Griechische Münzen aus der Sammlung des Hrn. Güterbock; von J. Friedlaender. — Die Aera des Philippus auf Münzen und die ersten Königsmünzen Aegyptens; von Pinder. — Unedirte italienische Münze des Kaisers Heinrich VI und des Königs Friedrich II; von J. Friedlaender. — Sulmo mihi patria est; von demselben. — Arethusa; von E. Curtius. — Der Proconsul Lucius Mestrius Florus; von Pinder.

Sehr erfreulich ist es, dass die Berliner Münzforscher ein Organ für ihre Forschungen gewonnen haben. Die in den vorliegenden Heften abgedruckten Aufsätze sind alle von tüchtigen Gelehrten gearbeitet und von besonderem Interesse: leider bemerkt man jedoch, dass der Deutschen und speciel der Preussischen, noch so sehr danieder liegenden Münzkunde, auch mit keiner Sylbe gedacht wird, ein Uebelstand, welchem hoffentlich die folgenden Hefte abhelfen werden. Unerhörte Seltenheiten bieten namentlich die hier publicirten Mittelaltermünzen dar: wie mehrere unedirte Stücke der Familie Gatelusio, wobei ein Zecchino vom Venetianischen Typus, des Dorinus, Herrn von Fokia. Die wahrscheinlich von Franz II geschlagene Münze der Dannenbergischen Sammlung, Tf. III N^o 8, zeigt uns das bisher unbekannte Familienwappen, nämlich sechs gestürzte Seeblätter; dasselbe dürfte auch auf der Brust des Byzantinischen Doppeladlers bei N^o 6, angebracht sein. — Merkwürdig ist der Aspro Fulko's von Villaret, ersten Meisters auf Rhodus, welcher nach der oben (N 471) erwähnten Schrift Lindsay's aufgeführt ist. Fürst Alexander Trubezkoy besitzt von demselben Meister eine kleine Münze mit einem Gebäude auf der einen und einem Kreuze auf der anderen Seite. Ein Groschen des Seldschuken-Emirs Sarcand führt den Typus König Roberts von Neapel und zeigt, wie die Münzen desselben selbst im Oriente, verbreitet waren. Eine merkwürdige Sicilianische Münze, welche Heinrich VI und seinem Sohne Friedrich II beigelegt wird, möchten wir, ungeachtet der Warnung des verdienstvollen Gelehrten, der sie mittheilt, Friedrich II allein, zuschreiben, denn 1, ist doch die Seite mit dem Brustbilde die hauptsächliche und auf ihr steht der Name Friedrich's, 2,

ist dieser ausgeschrieben und das blossе € daher nicht als Enricus zu nehmen, denn wie dürfte der Name des Sohnes vollständig darstehen und der des Vaters nur durch den ersten Buchstaben angedeutet sein? 3, aber kommt der Titel Rex et Imperator gerade Friedrich für Sicilien zu und findet er sich ausserdem auch auf Deutschen Münzen; das € also für €T zu lesen, ist daher sehr natürlich, wenn es auch auf der Münze Heinrich's VI und der Constanze, den Namen des Kaisers andeutet.

490. Dieselben: De la signification des lettres OB sur les monnaies d'or byzantines. Extrait de l'ouvrage: Beiträge zur älteren Münzkunde. Traduit de l'allemand. Berlin, Nicolai, 1851, S. 29, 8°.

491. Publication de la Société pour la recherche et la conservation des monuments historiques dans le grand-duché de Luxembourg. N° 4. Luxembourg, 1850, 8°.

Darin die Beschreibung der von der Gesellschaft erworbenen Münzen, verschiedener Münzfunde, Siegel u. s. w.

492. Pujals de la Bastida: Sistema perfecto de medidas, pesos y monedas. (Vollendetes System der Maasse, Gewichte und Münzen). Madrid, E. Aguado, 1851, 12°, S. 31.

Sehr bemerkenswerther Vorschlag einer namentlich für Spanien berechneten Reform. Der Silbermünzen sollen demnach 4 sein, der Peso, zu einer Unze fein Silber; der Escudo, Thaler, zu einem halben Peso; der Arge, zu $\frac{1}{6}$ Escudo und der halbe Arge oder Real de vellon, dann noch zwei Kupfermünzen, der Dirge, zu $\frac{1}{6}$ Real und der halbe Dirge. Die Münzeinheit, den jetzigen Verhältnissen angemessen, ist das Silber.

493. Die Reichelsche Münzsammlung. Dritter Theil, I Band. St. Petersburg. 1850. 8°. S. 485.

In dem vorliegenden, von Hrn. v. Köhne verfassten Verzeichnisse werden wir mit den im Umfange des Oesterreichischen Kaiserstaates geschlagenen Münzen bekannt gemacht, so weit dieselben nicht unter den Italienischen im IX Bande bereits aufgeführt sind. — Mit einigen Mitteln würde es zwar nicht schwer sein, die sich auf 2343 Nummern belaufende Anzahl dieser Münzen noch höher zu bringen: aber grade dass der eben so glückliche

als kenntnissreiche Sammler es vermieden hat, durch Aufnahme aller der bis zum Unglaublichen zahlreichen, meistens aber nur wenig künstlerisches und wissenschaftliches Interesse darbietenden neueren Münzen und Medaillen dieses Faches eine wohlfeile, aber nur zur Ermüdung reichende Vermehrung der Stückzahl zu bewirken, das legt das günstigste Zeugniß für den Geschmack und der richtigen Takt ab, mit welchem diese Sammlung angelegt ist. — Nach der Beschreibung weniger, auf keine bestimmte Prägestätte zurückzuführender Deutscher Königsmünzen, folgen, in 440 Nummern, die Münzen und Medaillen der Erzherzöge und Kaiser von Oesterreich. Wenn auch Mittelaltermünzen hier, wie überall, nur wenig zu finden sind, so tritt uns unter der neueren desto mehr Bemerkenswerthes entgegen, und sind namentlich die Thaler und Schaustücke von Maximilian I und Carl V in einer seltenen Vollständigkeit vorhanden. Um von den Münzen der kleineren weltlichen und geistlichen Fürsten nicht zu sprechen, so folgen die sehr zahlreich vertretenen Salzburger Gepräge, die des Herzogthums Steyermark und der gefürsteten Grafschaft Tyrol. Dann die Böhmischen in überraschendem Reichthume. Auf eine in die Augen fallende Weise hat der Hr. Verf. die Denare der drei Boleslawe nach ihrem Gepräge und nach ihrer Aehnlichkeit mit fremden Münzen (den Bairischen und Englischen) in verschiedene Klassen vertheilt, wodurch das bei ihren wesentlich gleichen Aufschriften sonst schwere Auffinden sehr erleichtert wird. Diese Münzen, an der Zahl 42, und die ihres Nachfolgers Jaromir (5 Stück), dürften in so vielen seltenen Exemplaren in wenig Sammlungen anzutreffen sein. Es schliessen sich an die Münzen der Krone und der Stände Böhmens: die der Markgrafschaft Mähren und des Oesterreichs Antheils von Schlesien. Darauf folgen die des Königreichs Illyrien, mit den im Mittelalter verhältnissmässig zahlreichen Kärnthnischen und Görzischen, und den Beschluss machen, nach Aufzählung weniger Stücke des Königreiches Galizien und Lodomirien, die durch Zahl und Seltenheit der darunter vorkommenden Stücke gleich ausgezeichneten Münzreihen von Ungarn, Slavonien und Siebenbürgen. Die Zahl der beachtenswerthen Stücke in allen diesen Abtheilungen ist sehr bedeutend; unter ihnen mögen hier nur folgende genannt werden: N^o 6, Pfennig König Heinrich's II Rs. VICTORIA und Nachahmung der Römischen Darstellung des Orients; N^o 49, Gold-

gulden König Albrecht's II mit der Jungfrau Maria auf der Rs; N^o 64, der äusserst seltene Burgundische Thaler Maximilian's I auf seine Vermählung mit Maria von Burgund; N^o 487, Pfennig Dietmar's, Erzbischofs von Salzburg; N^o 804, Pfennig des Bischofs Nikolaus von Trient; N^o 1017, der älteste Böhmisches Thaler von Wladislaw II; N^o 1030, Dickgroschen desselben Königs in Gemeinschaft mit seinem Sohne Ludwig; N^o 1233, Doppelthaler Wallensteins, von dem überhaupt 25 ganze und halbe Thaler, einfache und Doppeldukaten vorhanden sind; N^o 1420, zehnfacher Thaler des Herzogs Johann Georg von Jägerndorf; N^o 1607, halber Pfennig des Patriarchen Bertrand von Aquileja, als Grafen von Görz; N^o 1634, Pfennig des Königs Samuel Aba und N^o 2246, Doppeldukaten-Klippe des Siebenbürgischen Fürsten Johann Kemeny, welche auch allein abgebildet ist, da die übrigen Seltenheiten fast alle schon anderswärts dargestellt sind. — Mit Vergnügen wird jeder Münzfreund die Nachricht am Schluss der Vorrede begrüßen, dass Herr v. Reichel nach dem Erscheinen der nächsten Bände, welche die Münzen der kleinen Deutschen Staaten und der Schweiz umfassen werden, eine neue Auflage des fünften bis achten Bandes, welche die seit dem Erscheinen zum Theil auf das Doppelte angewachsenen Folgen von Skandinavien, Grossbritannien und Irland, Belgien, den Niederlanden, Frankreich und der Pyrenäischen Halbinsel begreifen, veranstalten wird.

H. Dannenberg.

494. L. J. Renauldin: *Études historiques et critiques sur les médecins numismatistes, contenant leur biographie et l'analyse de leurs écrits* (sumpt. auct.) Paris, Baillière (1851), 8^o.

Recens. von Tasson, *Revue numism.*, 1851, S. 441 — 446.

495. *Revue de la numismatique Belge, publiée sous les auspices de la Société par MM. Chalon, Piot et Serrure. Tome VI Bruxelles, 1850, 8^o, S. 457, nebst 11 Taf. — Inhalt:*

Notice sur une monnaie d'or de Leuvigilde; par M. Meynaerts. — Notice sur quelques monnaies frappées à Louvain et ailleurs sous Philippe le Beau; par M. De Coster. — Numismatique

limbourgeoise. Une monnaie de Fauquemont; par M. Perreau. — Recherches sur les hôtels des monnaies du Brabant septentrional &c; par M. Hermans. — Notice sur les monnaies des barons de Perwez; par M. Meyer. — Notice sur un dépôt de monnaies, trouvé dans la province de Namur; par M. Piot. — Monnaies frappées par la ville de Ruremonde. 2, article; par le même. — Monnaies frappées dans la seigneurie d'Oyen; par M. Hermans. — Notice sur les monnaies belges frappées depuis 1832 jusqu'à 1850; par M. Cuypers. — Catalogue des méreaux, des médailles et des jetons de l'ancien pays de Liège; par M. Petit-de Rosen. — Notice sur un repoussé frappé en l'honneur de saint Job, vénéré à Wezemaal; par M. Piot. — Graveurs de médailles et monnaies. Jean-Henri Simon; par M. Guioth. — Recherches sur la vie et les travaux des graveurs de monnaies, des sceaux et de médailles, nés en Belgique, depuis le XIV^e siècle, jusqu'au XVIII^e; Jean Heylen; par M. Pinchart. — Correspondance. — Mélanges. — Extraits sommaires des procès-verbaux des séances de la Société de numismatique belge.

Notice sur une monnaie d'or de Pharnace II; par M. Meynaerts. — Le monétaire Gérolf; par M. Serrure. — Notice sur un dépôt de monnaies de cuivre blanchies du XIV^e siècle, découvert à Malines en 1847; par M. de Coster. — Reflexions sur les opinions monétaires de la revue de la Numism. belge; par M. Hermand. — Réponse aux reflexions de M. Hermand; par M. Piot. — Deux médailles frappées pour l'institution de la confrérie de St Michel; par M. Piot. — Mélanges. —

Deux monnaies inédites du comté de Namur; par M. De Coster. — Recherches historiques sur l'atelier monétaire de Hasselt; par M. Perreau. — Premier supplément aux recherches sur les ateliers monétaires des Mérovingiens, des Carolingiens et des empereurs d'Allemagne, en Belgique; par M. Piot. — Quelques monnaies inexplicées; par M. Chalon. — Une monnaie de Saint-Omer; par M. Jonnaert. — Esterlins de Gui de Dampierre, frappés à Damme; par M. Gaillard. — Jeton de Fr. de Vienne, seigneur de Listanais; par M. J. — Poids, mesures et monnaies des Anciens; par M. N. — Biographie de S. Waterloos; par M. Pinchart. — Correspondance. — Mélanges. — Extraits des procès-verbaux des assemblées de la société de Numismatique belge. (S. Bd. V, S. 116 N^o 337).

Id. 2, Série, Tome I (publ. par MM. R. Chalon et Ch. Piot). Bruxelles, 1851, S. 447 und XVIII Taf. Inhalt:

Quelques médaillons d'Arsinoë, reine d'Égypte; par M. Meynaerts. — Notice sur deux monnaies inédites du pays de Liège; par M. de Coster. — Monnaies royales frappées par Philippe le Bon, duc de Bourgogne, à Amiens et à St. Quentin; par M. Piot. — Jeton d'Edmond, baron de Bocholt et Oreye; par M. Serrure. — Recherches sur les méraux d'Oudenarde et d'Eyne; par M. Vanderstraeten. — Quelques mots sur la réponse de M. Piot; par M. Hermant. — Henri van Eycke; Pierre van der Calster; Quentin Massys; par M. Pinchart. — Correspondance — Mélanges.

Médaillon d'or inédit; par M. Meynaerts. Restitution d'un denier de Charles II (le chauve) à la ville de Huy; par M. Voillemier. — Restitution à Guillaume de Gennep, archevêque de Cologne d'un quart de Florin d'or, attribué par M. Lelewel à Guillaume d'Auxonne, évêque de Cambrai; par M. Serrure fils. — Monnaies de Fauquemont; par E. Perreau. — Histoire politique et numismatique du comté de Rethel; par M. Gaillard. — Quelques monnaies seigneuriales: Lippe, Hohen-Limbouurg &c.; par M. Chalon. — Notice sur trois monnaies inexpliquées du comté de Namur; par M. Piot. — Notice sur les monnaies des comtes de Megen; par M. Cuypers. — Mélanges.

Catalogue des médailles et des jetons historiques de l'ancien pays de Liège; par M. Petit-de Rosen. — Notice sur cinq monnaies inédites, frappées à Bruges, Bruxelles, Dinant, Huy et Namur; par M. Piot. — Le dernier prétendant de Looz. Monnaie de Brée; par M. Chalon. — Notice sur la monnaie frappée pour la ville de Breda; par M. P. Cuypers. — Trois médailles relatives à l'histoire des Pays-bas; par M. Chalon. — Numismatique montoise; médaille de Charles de Croy; par le même. — Henri van Velpe; Jean van Velpe; Bette; Guillaume de Verghetot; François Bernard; Aubert de Hyter; Jean de Vaux; Jean Belin; Ernoul; Pierre Venboit; Adrien Mans; par M. Pinchart. — Correspondance. — Nécrologie (Jehotte und Jonnaert). — Mélanges.

Numismatique limbourgeoise. Les sires de Bongart et leurs monnaies; par M. Perreau. — Note sur un florin d'or de Udo Uckena, ou Fockens, capitaine de Norden; par M. Chalon. — Recherches sur les seigneurs de Gronsveld et sur leurs monnaies; par le même. — Quelques monnaies inédites du XI^e siècle, frappées à Maestricht; par M. Piot. — Numism. limbourgeoise. Monnaie de Renaud I, sire de Fauquemont; par M. Perreau. — Monnaie

d'Arnold, seigneur de Steyn; par M. Chalon. — Conrad Bloc; Pierre Crissembien; Gilbert; Augustin de Wynter; & c. &; par M. Pinchart. — Correspondance. — Extraits sommaires des procès-verbaux des séances de la société de la numismatique belge. (S. auch Revue française. 1851, S. 68—73.)

496. Rigollot: Recherches historiques sur les peuples de la race teutonique qui envahirent les Gaules au V^e siècle, et sur le caractère des armes, des boucles et des ornements, recueillis dans leurs tombeaux, particulièrement en Picardie. Mémoires de la société des antiquaires de Picardie. T. X. Amiens et Paris, 1850, 8^o S. 121—227, nebst Taf. VI—XII.

Darin S. 207—216, eine Abhandlung über die in Teutonischen Gräbern gefundenen Münzen und münzartigen Schmuckstücke, deren einige auf Tf. X abgebildet sind.

497. J. Rolin: Mémoire sur un médaillon de bronze inédit, de la ligue et du parti des Guises. Mémoires de la Société des sciences. &c. de Nancy. Nancy, Grimblot et veuve Raybois, 1848, 8^o S. 1—8. Hierzu gehört:

A. Digot: observations sur le mémoire précédent. Ibid. S. 9—16.

498. C. Robert: Monnaie de Bourbourg. (Extrait du bulletin de la Commission historique du département du Nord.) Lille, 1850, 8^o S. 4.

499. Derselbe: Monnaies mérovingiennes de la collection de feu M. Renault. Metz. 1851, 8^o, S. 42 und 2 Taf. Abbild.

500. Derselbe: Considérations sur la monnaie à l'époque romane et description de quelques triens mérovingiens. Ibid. S. 60, nebst 1 Taf.

Die beiden letzten Abhandlungen enthalten 30 unedirte Merwingische Gepräge, so wie bemerkenswerthe Untersuchungen über die Merwingische Goldprägung und über die grosse Anzahl ihrer Münzstätten. Die erstere leitet der gelehrte Hr. Verfasser von dem Umstande her, dass die Münze nur als Ausgleichungsmittel bei den Reicheren diene, während das eigentliche Volk

damals gewissermaassen noch Tauschhandel trieb. Dann gewann man zu jener Zeit in Frankreich wohl schon das leicht zu scheidende Gold, nicht aber das Silber, dessen Minen erst seit Karl dem Grossen bearbeitet wurden. Die sich auf mehrere hunderte belaufende Zahl der Münzstätten kommt, wie Hr. R. zeigt, von der Gewohnheit her, an solchen Orten zu prägen, wo viel Geld einging, namentlich auf Märkten, dort, wo landesherrliche Abgaben entrichtet wurden, u. s. w. Daher auch die Aufschriften: Ratio fisci, ratio domni u. s. w. Der Controle wegen mussten die Münzmeister ihre Namen auf ihre Gepräge setzen, denn sie mussten für den guten Gehalt derselben aufkommen. Schliesslich sprechen wir den Wunsch aus, dass Hr. C. Rollin in Paris, die seit der Publikation seiner Merwingischen Tafeln bekannt gemachten Merwingischen Münzen graviren und das ganze Werk in einer neueren, vollständigen und mit passendem Texte versehenen Ausgabe erscheinen lassen möchte.

501. Cl. Rossignol: Des libertés de la Bourgogne d'après les jetons de ses états. (Publication de la société éduenne.) Autun, 1851, 8° S. 304, mit vielen Holzschnitten.

Die Rechenpfennige der Burgundischen Stände wurden von denselben bei jeder neuen Zusammenkunft erneuert und dienten zugleich, in Börsen, zu 50 oder 100 Exemplaren vertheilt, als Ehrengeschenke. In Gold wurden nur sehr wenige Exemplare geschlagen, eine einzige Börse für den königl. Statthalter: auch die silbernen Ex. finden sich schon selten und nur die zahlreichen kupfernen Stücke kommen hin und wieder vor. Man setzte auf die Rs. dieser Jetons eine Vorstellung, welche sich auf den damaligen Zustand der Provinz oder Frankreichs im Allgemeinen bezog. Der älteste dieser historischen Jetons verewigt die Reise Heinrich's III durch die Provinz, im J. 1575; der letzte ist vom J. 1789; er führt das Bild des Königs und das Wapen der Stände, die bald darauf aufgelöst wurden; die Zahl der historischen Stücke beläuft sich auf 64; ausserdem sind noch etwa eben so viel andere Jetons, auf Privatpersonen u. s. w., zur Erläuterung des trefflich, mit Geschmack und Kennerschaft verfassten Textes, mitgetheilt. Auch äusserlich empfiehlt sich dies Büchlein durch Zierlichkeit und Eleganz.

502. A. S. B. de Roye van Wichen: Eenige Middeleeuwsche Munten, Noodmunten en zeldzame Pen-

ningen, beschreven en afgebeeld. Nijmegen, bij C. A. Viegweg, 1847, 8°. S. 32. Mit 8 Tafeln. Nicht im Handel.

503. J. Sabatier: Catalogue de la collection Sabatier. Médailles romaines impériales. — Impériales grecques. St. Pétersbourg, 8°, S. 122.

Hr. Sabatier, um mehr Zeit und Mittel auf die Pflege seiner übrigen antiquarischen Sammlungen, namentlich auf seine über 1600 Exemplare zählenden Byzantinischen Münzen, verwenden zu können, hat sich entschlossen, seine reiche Folge Römischer Kaisermünzen zu veräussern und zu diesem Zwecke obigen summarischen Katalog publicirt. Derselbe enthält nur genauere Beschreibungen der besonders seltenen, zum Theil nur in des Hrn Verfassers «Iconographie» (S. Bd. V, S. 118) abgebildeten Stücke. — Die minder seltenen Exemplare, worunter viele merkwürdige, sind nur summarisch aufgeführt. Die Folge selbst reicht bis zum Untergange des westlichen Kaiserreiches und umfast in 4243 Nummern, etwa 5000 Münzen, worunter 153 goldene, 139 Medaillons in Silber und Bronze, 716 unter den Kaisern in den Provinzen geschlagene Exemplare, wobei eine grosse Anzahl inedita.

Unter den Goldstücken sind namentlich hervorzuheben: Sextus Pompejus, Caligula und Germanicus, Otho, Vitellius, Trajanus pater, Plotina, Matidia, Lucilla, 2 Ex. von Pertinax, Geta, Philippus Vater und Sohn, Trajanus Decius, Etruscilla, Herennius Etruscus, Hostilian, Numerian, Magnia Urbica u. s. w. unter den silbernen und Potin-Münzen: die Mauritanischen, L. Antonius, Germanicus und Artaxias (einzig), 5 Ex. von Pertinax, 3 von Didius Julianus, 2 von Pescennius Niger, 4 von Gordian I, Gordian II, Jotapian, 2 von Pacatian u. s. w., unten den bronzenen die einzige bekannte Münze der Fulvia Plautiana, Gemahlin des Pescennius Niger, geschlagen zu Thyatira in Lydien (N^o 150), s. diese Mém. IV, S. 2. Kurz eine grosse Anzahl Seltenheiten, welche selbst den grössten und ältesten Cabineten noch fehlen.

Unter den ausser Rom geschlagenen Münzen, sind die von Caesarea in Kappadokien besonders zu erwähnen, N^o 156—225, im Ganzen 71 Stücke. Von Antiochia in Syrien sind deren 47 vorhanden (N^o 239—286.) Gross ist auch die Alexandrinische Folge (N^o 346—647, 302 Ex.), der sich 22 Nomenmünzen und 32 der Numidisch-Mauritanischen Könige an-

schliessen. Unter den Römischen Geprägten nennen wir 52 Legionsmünzen, 7 silberne Medaillons des Augustus, 5 Medaillons von Marc Aurel, 9 Münzen des Pertinax, 14 des Numerian, wobei 3 goldene, 9 des Carausius, 7 des Allectus u. s. w., u. s. w. Die Art und Weise des Verkaufes, so wie die Zeit desselben, werden wir später besonders bekannt machen. Schwerlich dürfte dem Sammler so bald wieder eine solche Gelegenheit geboten werden, Seltenheiten ersten Ranges zu erwerben.

504. C. Ph. Ch. Schöнемann: Die Münzfunde bei Schadeleben und bei Bevern. Im Braunschweigischen Magazine, 1850, Stück 86—89, 8°.

505. Derselbe: Zur vaterländischen Münzkunde vom zwölften bis funfzehnten Jahrhundert, oder Grundzüge der Bracteatenkunde und Beschreibung von beinahe fünfhundert alten Braunschweigischen, Helmstädtischen Halberstädtischen, Reinsteinischen, Goslarischen, Anhaltischen und anderen Hohlpfennigen, wie auch Westphälischen und Hessischen zweiseitigen Pfennigen. Mit 325 Abbildungen auf 12 Tafeln. Wolfenbüttel, 1852, 4° S. 92 ($1\frac{2}{3}$ Thal.)

Der treffliche, leider des Augenlichtes beraubte Hr. Vfasser legt in dieser kleinen Schrift seine Erfahrungen über Norddeutsche Brakteaten nieder und beschreibt mit seltenem Scharfsinn, durch Vermittelung seines Sohnes, mehrere für diese Münzart wichtige Funde. Der interessanteste ist der um 1279 vergrabene Saalsdorfer, dessen Hauptmasse aus Niedersächsischen, namentlich Braunschweigischen, Helmstädtischen und Magdeburgischen Pfennigen bestand. Besonders merkwürdig sind die mit Inschriften versehenen Exemplare, welche zur Bestimmung der stummern dienen. Ob der S. 34 N^o 147 beschriebene Pfennig mit einem Löwen ein Brandenburgischer sei, wäre wohl schwerlich nachzuweisen; sollte sich dies Wappenbild nicht vielmehr auf eine Braunschweigische Münzstätte beziehen? N^o 148, Brustbild des Markgrafen mit Adlerschwingen, ist ein Pfennig Albrechts III, wie ähnliche, mit einem A auf der Rs. bezeichnete Stücke schliessen lassen dürften (s. unsere Zeitschrift für Münz-, Siegel- und Wappenkunde, V, S. 48—50.)

Den Fund von Schadeleben bildeten besonders Braunschweigische, Gosslarsche und Anhaltische Pfennige; auch sie gehören in die zweite Hälfte des XIII Jahrhunderts. Tf. V. N^o 61 und 62 sind vielleicht von Marburg, N^o 78 von Markgraf Albrecht III von Brandenburg; N^o 77 und 79 auch Brandenburgische, da sie an die Rs. zweiseitiger Brandenburgischer Pfennige erinnern. Wichtig ist der Bevernsche Fund: er bietet viele unedirte Denare Paderbornischer Münzstätten: Marsberg, Medebach, Winterberg, Smallenberg, Hallenberg, Warburg und Volkmarsen, ferner von Wolfhagen und Hof-Geismar im Hessischen, der Aebte von Helmershausen, von Korvei, u. s. w. Der Fund selbst scheint um 1310 der Erde übergeben zu sein. Der Gandersheimer Schatz endlich ergab nur Böhmisches Karl's I, Braunschweigische stumme Löwenbrakteaten und einige Brandenburgische Stücke; er muss um 1380 vergraben worden sein. Die vielen Varietäten durch Beizeichen, Stellung der Figuren u. s. w., auf diesen Münzen, erklären sich aus der damaligen Art und Weise, die Jahrgänge zu bezeichnen, was um so nöthiger war, da namentlich dadurch die Ausprägungen controlirt wurden. Dies mit Geist und Kritik geschriebene Werk empfehlen wir allen Münzfreunden.

506. J. G. Seidl: Beiträge zu einer Chronik der archäologischen Funde in der österreichischen Monarchie. Im Archive für Kunde österreichischer Geschichts-Quellen, herausgegeben von der kaiserl. Akademie der Wissenschaften zu Wien, Jahrgang 1851, I Bd. S. 205—271.

Darin Angaben über die in den verschiedenen Provinzen ausgegrabenen Griechischen, Römischen, Deutschen, Arabischen u. a. Münzen.

507. V. Servais: Extraits historiques sur la fabrication et le cours des monnaies dans le Barrois et la Lorraine, au 14^e, 15^e et 16^e siècles, tirés des archives de l'ancienne chambre de comptes de Bar. Nancy, Vagner, 1851. S. 24, 8^o.

508. Stickel: Ueber einen Abbasiden-Dirhem. Schreiben an Prof. Fleischer. In der Zeitschrift der Deutschen morgenländischen Gesellschaft, VI Bd. S. 115—121. Leipzig, 1851.

Ein, wie es scheint, von einem Oberpräfekten Aktam oder Assram im J. 192 (807|8 nach Chr.) unter Harun-al-Raschid zu Sarendsch geprägter Dirhem.

509. E. Thomas: On the Dynasty of the Sáh Kings of Suráshtra. Im Journal of the Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland, Vol. XII, London, 1850, S. 1—77, nebst I. Taf. Münzabbildungen.

Anzeige von Ewald, Göttingische gelehrte Anzeigen, 1851, S. 983, 984.

510. Derselbe: The Pehlvi Coins of the early Mohammedan Arabs. Ibid. S. 253—347, mit 3 Taf.

Angezeigt von Ewald, Göttingische gelehrte Anzeigen, 1851, S. 984, 985.

511. B. Trinci: Del modo e del bisogno d'aumentare la moneta. Studj economici. Firenze. 1851, 16°.

512. Графа А. Уварова: Изслѣдованія о древностяхъ южной Россіи и береговъ чернаго моря. Выпускъ I. Санктпетербургъ, 1851, kl. fol. S. 138, nebst einem Atlas von 25 Taf. in gr. Fol. Graf Uwaroff, Untersuchungen über die Alterthümer des südlichen Russlands und der Ufer des Schwarzen Meeres. I Heft.

Ein sehr verdienstvolles, auf fleissigen, an Ort und Stelle vorgenommenen Untersuchungen, begründetes Werk, in welchem viele interessante Denkmäler zum erstenmale bekannt gemacht sind. Ausser 93 in des trefflichen Verfassers schöner Sammlung befindlichen Münzen Olbia's, welche sorgfältig erläutert werden, beschreibt Hr. Graf Uwaroff auch mehrere sehr wichtige Münzen der Skythischen Könige Kanites, Pharzoios und Skiluros, über welche wir an einem anderen Orte ausführlich handeln werden. Sehr richtig zeigt der Hr. Verfasser, dass die ältesten grossen Kupfermünzen Olbia's keine Marken (wie Blaramberg und Koehler annahmen), sondern wirkliche Münzen sind. Er vergleicht sie, nach genauer Prüfung ihres Gewichtes, mit den Italischen Assen, die ihnen vielleicht auch zum Vorbilde gedient haben und bemerkt, dass sie unter einander in demselben Verhältnisse stehen, wie im Römisch-Italischen Systeme der As zum Triens und zum Sextans. Nach Hellenischem Systeme möchten diese Münzen, dem vom

Grafen ermittelten Gewichte nach, die Drachme (48 Chalkus), das Diobolon (16 Chalkus), das anderthalb Obolenstück (12 Chalkus) und den Halbobolos (4 Chalkus) vorstellen. Auch der innere Gehalt der Münzen ist mit Sorgfalt erwogen, kurz das ganze Werk eins der dankenswerthesten und belehrendsten unter denen, welche Russlands klassische Alterthümer behandeln. Die Abbildungen sind unter unmittelbarer Leitung des Hrn. Verfassers, ausgezeichnet ausgeführt. Da wir nächsten auf dieses Werk ausführlich zurückkommen werden, begnügen wir uns hier mit dieser kurzen Anzeige.

513. E. Vanderstraeten: Notice sur une monnaie royale mérovingienne, trouvée aux environs d'Audenarde. Audenarde, 1850, 8°.

514. W. S. W. Vaux: Coins struck by the Atabeks of Irak, arranged and described. S. 21, nebst 7 Taf. 8°.

515. Wigand: Wetzlar'sche Beiträge für Geschichte und Rechtsalterthümer. III Bd. Giessen, Heinemann, 1851, 8°.

Darin, S. 135—145: Privilegien und Freiheiten der Münzer und Hausgenossen zu Speier, von Kaiser Ludwig IV, 1330.

516. Wolters. Notice historique sur l'ancien chapitre impérial de chanoinesses à Thorn, dans la province actuelle de Limbourg. Gand, 1850. 8°.

Darin S. 57—72 eine Abhandlung über die Münzen des Kapitels, deren 31 auf sieben Tafeln abgebildet sind. Anzeige von Piot, Revue belge, VI, S. 440, 441, und Messenger des sciences historiques, 1851, S. 399.

517. Derselbe: Notice historique sur l'ancien comté de Hornes et sur les anciennes seigneuries de Weert, Wessem, Ghoor et Kessenich. Gand, 1850. 8°.

Darin S. 144—145, 149, 191 et 192 Abhandlungen über die zu Weert, Wessem und Kessenich geschlagenen Münzen, von welchen 33 auf vier Tafeln dargestellt sind. Anzeige von Piot, Revue belge, VI, S. 441.

SPHRAGISTIK und HERALDIK.

518. Burke: A genealogical and heraldic dictionary of the peerage and baronetage of the British Empire. 13^e edition. London, 1851, S. 1199, 8°. (40 frcs.)

519. J. Chmel: Urkunden, Briefe und Actenstücke zur Geschichte der Habsburgischen Fürsten K. Ladislaus Posth., Erzherzog Albrecht VI und Herzog Siegmund von Oesterreich. Aus den Jahren 1443—1473. (Fontes rerum Austriacarum. II Abth. II Bd.) Wien, 1850, 8°.

Darin Abbildungen verschiedener Siegel Karl's des Kühnen von Burgund, Siegmund's von Tirol, der Eleonore von Schottland, Gemahlin H. Siegmund's u. s. w.

520. Cayon: ancienne chevalerie Lorraine, ou Armorial historique et généalogique des maisons qui ont formé ce corps souverain, avec un discours préliminaire et d'autres éclaircissements. Nancy, Cayon-Licbault; Paris. Techener. 1850, 4° S. XXXVI u. S. 234 Nebst Abbild.

Dieses seltene, nur in 180 Ex. gedruckte Werk, bezieht sich allein auf den Lothringischen Adel aus der Zeit des Herzogthums. Die Wappen selbst sind in sauberen Holzschnitten dem Texte eingedruckt, die Notizen über die Familien sind aber leider etwas kurz gehalten, da dem Hrn Verfasser die Deutschen Quellschriften nicht zu Gebote standen. Wenn Herr C. den in neuerer Zeit allgemein verbreiteten groben Fehler des goldenen Jerusalemer Kreuzes im silbernen Felde mit dem Ausdruck «Armes à enquérir» erklärt, so können wir seine Ansicht nicht theilen, zumal Denkmäler des XV Jahrhunderts, so wie auch der bekannte Orden des heiligen Grabes, dies Kreuz stets roth zeigen und das Gold nur in dem nicht erkannten, sondern leider fortgeführten Fehler eines alten Wappenmalers seinen Ursprung finden dürfte.

521. Die erloschenen Edelgeschlechter Tirols. Erste alphabetische Reihenfolge. Mit einer Wappentafel. In der neuen Zeitschrift des Ferdinandeums für Tirol und Vorarlberg, XI. Bd. Innsbruck, 1845, S. 72—133 und zweite alphabetische Reihenfolge, mit einer Wappentafel, ibid. XII Bd, 1846, S. 146—203, 8°.

522. R. Görz: Nachrichten über die Burg und das Geschlecht der Herren von Molsburg. Nebst 6 Siegelabbildungen. In den Annalen des Vereins für Nassauische Alterthumskunde und Geschichtsforschung, III Bd., 3 Heft, Wiesbaden, 1844, S. 37—91.

523. O. T. v. Hefner: Die Siegel und Wappen der Münchener Geschlechter. historisch-heraldisch erörtert. In dem Oberbayerischen Archive für vaterländische Geschichte u. s. w. XI Bd. München, G. Franz, 1850—1851. 8°. S. 55—127, nebst 77 Abbildungen.

524. A. Hermand: Rapport sur la notice biographique de Robert dit Moreau de Fiennes, connétable de France, de 1356 à 1370. In den Mémoires des Antiquaires de la Morinie, Vol. VIII (St. Omer et Paris, 1850) S. 273—341. Mit vier Siegelabbildungen.

525. E. Hucher: Notice sur quelques monuments historiques du département de la Sarthe. In Caumont's Bulletin monumental, Paris, Caen, Rouen, 1850, S. 321—376. 8°.

Darin Siegel und andere heraldische Denkmäler der Herren von Beauvau, Ribole von Assé, von Tucé, Courtavel u. s. w.

526. J. A. T. Hyrtl: Die fürstlichen, gräflichen und freiherrlichen Familien des österreichischen Kaiserstaates. Notizen über ihren Ursprung. Adel, Geschlechtsfolge und Wappen. I Band, Wien, 1851, 8°. S. 165, mit 50 Taf. Wappenabbildungen, 4 Bildnissen u. s. w. II Band. *ibid.*, 1851, 1852, S. 184, mit 50 Taf. Wappenbildungen, 4 Bildnissen u. s. w.

Ein besonders für die Familiengeschichte neuester Zeit, interessantes Werk. Die Wappen sind in einem halb ernsten Stil gehalten, lassen aber in Bezug auf den heraldischen Charakter der Figuren, Helme &c, wohl noch einiges zu wünschen übrig.

527. Illustrierte Zeitung, XVII Band (neue Folge, V Bd.) Leipzig. 1851, fol.—

Darin verschiedene heraldische Aufgaben, z. B. über die Wappen von Schwarzburg, des Deutschen Reiches, Schwarzenberg, Sachsen, Pappenheim, des Cantons Uri, des Stiftes Kempten u. a. bekannte Gegenstände der Wappenkunst, welche dahin zielen, den wissenschaftlichen Werth derselben zu belegen.

528. G. C. F. Lisch: Urkunden-Sammlung zur Geschichte des Geschlechts von Maltzahn. Dritter Band. 1432—1475. Mit zwei colorirten Tafeln und vier Steindrucktafeln. Schwerin, 1851, in Commission der Stillerschen Hofbuchhandlung, 8° S 405.

Die Tafeln enthalten Siegel, Wappen und mit solchen versehene Grabdenkmäler. Auch sind den Urkunden genaue Beschreibungen der an ihnen befestigten Siegel hinzugefügt. Die Familie, deren Geschichte der treffliche Hr. Verfasser auf ausgezeichnete Weise erläutert hat, ist die älteste Meklenburg's; ihr Name, der im J. 1194 zuerst erwähnt wird, ist Slavischen Ursprungs. Hr. L. erklärt ihn (modlec, Russ: Боромолецъ, Fürbitter, Pilger) durch «Gottesverehrer», Bewohner eines Tempelortes; das alte Familiengut Moltzow, im Lande Werle, beim Malchimer See, hat vielleicht seinen Namen von einem ehemaligen Tempel oder einer dort erbauten christlichen Kapelle. Die Geschichte des Wappens s. XVII u. folg.

529. P. F. X. Ram: Notice sur les sceaux des Comtes de Louvain et des ducs de Brabant (976—1430.) Bruxelles, Hayez, 1852, 4°. Mit 12 Tafeln.

530. A. Schaepkens: Emblèmes municipaux du moyen-âge. Im Messenger des Sciences historiques, arts et de la bibliographie de la Belgique. Année 1851. S. 221 — 227.

Darin Abbildung und Beschreibung alter Maastrichter Siegel. (S. Lit. N^o 397.)

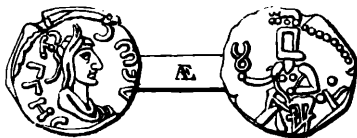


LETTRE

à son Excellence Monsieur le comte Serge Stroganoff, sur une médaille inédite du roi Syggès.

Monsieur le comte,

La médaille de votre magnifique collection que vous avez bien voulu me communiquer, est du plus haut intérêt pour l'histoire du Bospore cimmérien. Elle offre d'un côté, le buste d'un roi, tourné à droite et vêtu d'un habit à capuchon, qui couvre sa tête; l'inscription indique son nom: (BACI)AEOC CYΓΓHC. Sur le revers, on voit le type d'Astarté assise, représentée d'une manière très-grossière. Elle est tournée à gauche, comme à l'ordinaire; la patère qu'elle tient dans la main droite sur les médailles des rois précédents, ressemble sur la nôtre à une espèce de caducée. La tête est formée par un grand carré, l'effet de la maladresse du graveur, qui a voulu représenter probablement le kalathos (modius) dont la déesse est ordinairement coiffée. Derrière elle, un point et une imitation de la croix cantonnée de points, sur les pièces antérieures au type d'Astarté.



Tout le style de cette monnaie de bronze confirme que, comme vous l'avez fait, Monsieur le comte, elle doit être attribuée à la dernière époque du royaume du

Bospore. Mais aucun monument ne parle d'un roi du nom de Syggès et il est donc assez difficile de lui assigner sa place dans la chronologie du royaume.

J'ai expliqué dans ma lettre à Mr. de Bartholomaei, que depuis Rhoimetalkès et Eupator, le Bospore était divisé en deux royaumes, dont l'un avait sa capitale en Europe, et l'autre en Asie. Il est probable qu'en Europe la branche des Achéménides se succéda jusqu'à la chute du royaume, car nous y voyons toujours les anciens noms de famille: Sauromate et Rhescouporis, tandis qu'en Asie, de nouveaux chefs barbares se succédaient, comme le semblent prouver des noms insolites jusque là, dans l'histoire de ces parages. Le type de notre médaille se trouve en Europe aussi bien qu'en Asie, même sur une petite monnaie du dernier Rhescouporis: mais son style parle en faveur de l'Asie, il se rapproche de quelques médailles assez grossières de Tibère Jules Ininthiméius et comme nous ne connaissons pas des pièces de cuivre pur des successeurs de ce roi, savoir de Pharéansès, de Teiranès, de Thothorsès, de Rhadamsadès, mais seulement des médailles, qui quoique en mauvais bronze, représentaient toujours l'ancien auréus à l'effigie de l'empereur, il est très-probable que notre Syggès a régné dans la lacune de 15 ans que nous trouvons entre la dernière date connue d'Ininthiméius, savoir **ΕΛΦ**, 535 de Pont ou 239 de J. C. et la première date de Pharéansès, **ΝΦ**, 550 de Pont, 254 de J. C.

J'espère qu'un jour une nouvelle médaille avec une date confirmera ou rectifiera mon attribution.

Avant de terminer ces lignes, je dois faire observer encore que la légende de l'avvers de notre médaille offre le génitif **ΒΑCΙΑΕΩC** et le nominatif **CYΓΓHC**, car quel peut être le nominatif d'un génitif **CYΓΓHC**? Mais comme on connaît des derniers rois de ce pays des médailles avec les légendes: **ΒΑCΙΑΕΩC ΠΑΔΑΜCΑΔHC**,

ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΡΗΣΚΟΥΠΟΡΙΣ, où donc le titre est exprimé en génitif et le nom en nominatif, je crois que nous voyons ici la même faute et que l'auteur de cette pièce unique, s'appelait véritablement Syggès.

Vous avez donc rempli, Monsieur le comte, par la découverte de cette précieuse médaille, une des nombreuses lacunes que nous trouvons encore dans l'histoire du Bospore et en vous soumettant humblement ce peu d'observations, je vous prie de vouloir agréer l'assurance du très-profond respect, avec lequel j'ai l'honneur d'être, Monsieur le comte,

de Votre Excellence

le très-obéissant serviteur
B. de Koehne.

St. Pétersbourg,
ce 10 Juin 1852.

**THEANO VON EINEM UNBEGRÜNDETEN VERDACHT
BEFREIT.**

**Bedenken gegen eine Vasenerklärung des Herrn
Professor Welcker in Bonn.**

Professor Welcker wiederholt, im 3^{ten} Bande (S. 450 f.) seiner unter dem Titel «Alte Denkmäler, erklärt von F. G. Welcker» herausgegebenen gesammelten Abhandlungen über zahlreiche Werke der antiken Kunst, eine früher in den *Annali d. Inst. di corr. arch.* 1832. IV, S. 383 und in der allg. Schulzeitung 1831, II, S. 667 gegebene Erklärung eines merkwürdigen bemalten Thongefässes des Königl. Antiquarium's zu Berlin. N^o 908, s. Gerhard Berl. ant. Bildwerke S. 268 ff., abgebildet *Ann. d. Inst.* II tav. d'agg. D, Welcker, alte Denkm. III Tf. 28. Er erkennt mit Recht in der durch die beiden Hauptfiguren des Bildes dargestellten Handlung ein Einverständniss und Liebesverhältniss eines griechischen Helden mit der troischen Priesterin, die ihm in nächtlicher Zusammenkunft das Palladium in die Hand spielt. Diese beiden Personen aber werden von ihm noch immer Odysseus und Theano benannt. Eines hingegen von R. Rochette (in den *monum. inéd.* p. 307) erhobenen Widerspruchs¹ geschieht mit dem Bemerken, dass die angekündigte Widerlegung ausgeblieben sei, Erwähnung; mit keinem Worte dagegen einer von dem Unterzeichneten bereits vor zwei Jahren in den Arbeiten der kurländischen Gesellschaft für Litteratur und Kunst, IX

¹ Auch K. O. Müller, *Archäol.* (3 Aufl.) §. 713, hat Welckers Erklärung bezweifelt.

S. 76 ff. veröffentlichten umständlichen Widerlegung der jener Benennung zu Grunde gelegten Hypothese. Der verehrungswürdige Gelehrte, dessen grosse Verdienste um Denkmälererklärung auch der Unterzeichnete, vielfältiger Belehrung dankbar, vollkommen zu schätzen weiss, möge es daher nicht missdeuten, wenn ihm in dieser verbreiteteren Zeitschrift die unbeachtet gebliebene Ausführung, in etwas erweiterter Form neuerdings vorgeführt wird.

Das interessante Gefäss, ein unscheinbares Kleinod der Berliner Vasensammlung¹, hat den Scharfsinn der berühmtesten Archäologen geübt. Ihr Bildschmuck ist nach einander von Hirt (Ann. d. Inst. II, S. 95—105), von Welcker, welchem O. Jahn (im Philologus I, S. 52 — 54) beipflichtete, endlich von Gerhard gedeutet worden. Zur Bequemlichkeit, der Leser, zugleich einem eigenen Erklärungsversuche, der einer anderen Gelegenheit vorbehalten bleibt, zur Vorbereitung, sei hier die kritische Beleuchtung der bis jetzt vorliegenden Erklärungen durch eine im Ganzen nach Gerhard, mit Ergänzungen nach Jahn, wiederholte Beschreibung des Bildwerks eingeleitet.

In der Mitte des Bildes bemerkt man eine ionische Säule² auf drei Stufen, welche einer vorgebückten mit beiden Händen ein grosses einhenkliges Gefäss auf ihre Knie stützenden, durch dunkles gelöstes Untergewand und kurzgeschnittenes Haar als leidtragende bezeichneten Frau zum Sitze dienen. Nach einer seltneren Anordnung scheint dieses Mittelstück den Hintergrund der

¹ «Amphora, angeblich aus Kumä, mit röthl. F. von leidlicher Zeichnung, nach Art der Fabrik von Avella, matt gefirnisst und blass bemalt» Gerh. a. a. O.

² «Der gewöhnliche Schmuck des Grabmals», so auf den Berliner Vasen 959, 951.

Handlung zu bilden, deren beide rechtshin und linkshin vertheilte Figuren den Raub des Palladiums darstellen. Dies ist ersichtlich, wenn man das bewehrte Pallasidol in der linken Hand der rechts stehenden, reich bekleideten, anscheinend jungen Frau ins Auge fasst, welche in der andern Hand den mit heiligen Binden umwundenen Schlüssel erhebt, der sie als Priesterinn (oder doch als zur Behütung des Palladiums Verpflichtete) erkennen lässt¹. Ihr gegenüber steht ein jugendlicher unbärtiger, durch Chlamys, Stiefeln und Spitzhut ausgezeichneter Mann, welcher ihr eine Tanie hinbält², ein Sinnbild der Liebeshuldigung³. Leib und rechter Schenkel des Jünglings sind mit Kränzen, etwa von Myrten, umgürtet⁴. Oberhalb am Halse des Gefässes, eine bekränzte Sirene, wiederum Sinnbild des Verführerischen der Liebe⁵, zugleich des dahinter lauernden Verderbens⁶, den Sinn des Dargestellten zusammenfassend.

Das Allgemeine, die Bedeutung der Handlung ist verständlich und klar; viel schwieriger das Individuelle,

¹ Jahn in Zeitschr. f. Alterth. 1840 S. 829 f., Preller in arch. Zeitschr. IX. nr. 40, Welcker a. Denkm, a. a. O.

² Mit der rechten Hand; was seine Linke fasst, ist nach Gerhard nicht, wie es auf den Abbildungen erscheint, das untere Ende der Tanie, sondern ein Wehrgehenk.

³ Welcker a. a. O., S. 312 ff.

⁴ Bekränzt ist auch der Palladiumräuber Diomedes auf der Vase M. i. d. J. II, 36.

⁵ Gerhard, Auserlesene Vasenbilder S. 98 ff. & Welcker S. 451. z. B. eine Sirene mit Spiegel und Halsschmuck in den Händen auf einer Gemme, Millin Gal. myth. XIII, 313, so auf mehreren Berliner Vasen (Gerhard Berl. a. B.): 590 mit Kranz und Blumen, als Geschenk an einen καλός, 632; hochzeitlich (nach Gerhard neuererworb. Denkm. d. B. M.) 1712, eben so wahrscheinlich de Witte und Lenormant élite de mon. céramogr. II 36 A.

⁶ S. bei Müller a. a. O. S. 632, auf Gräbern, Jacobs ad Anth. Pal. VII, 710.

die Namen der handelnden Personen mit überzeugender Gewissheit festzustellen. Es handelt sich um die Entführung des troischen Palladiums. Das erkennen alle Erklärer an, denn auch Gerhard ist sichtlich sehr geneigt dazu, wenn er auch freilich durch die unlängbare Unvereinbarkeit der überlieferten Sagen vom Palladium-raube abgeschreckt, der eigentlich geschichtlichen Erklärung einstweilen ganz entsagt und vorschlägt, irgend eine Trauerfeier an Hektors Grabe, bei der etwa Andromache mit dem Aschengefässe, Paris und die Priesterin, die betheiligten Personen wären, anzunehmen, ohne übrigens selbst eine solche Deutung für eine „gesichertere“ auszugeben. Diese Grundlage des spezielleren Verständnisses wollen auch wir keineswegs aufgeben. Ebenso stimmen alle Erklärer, seit Hirt, darin überein, dass die sitzende Leidtragende nicht unmittelbaren Antheil an der Handlung hat, und wir könnten füglich bei der Erklärung stehen bleiben, dass hier in der Person der über das Grab hinaus getreuen Andromache ungefähr dasjenige angedeutet sei, was die von Klausen (Aeneas und die Penaten S. 155) verglichenen horazischen Verse besagen :

ademptus Hector

tradidit fessis leviora tolli

Pergama Graiis (Carm. II, 4, 10 sqq., cf. II. XXIV, 243 sq.), also dass mit Hektor Ilion's Schutzgeist entwichen, Ilion's Volkskraft zerbrochen sei. Aber wir könnten doch wohl auch, noch entschiedener allegorisch, eine Personification des Landes erkennen, die, in Hektor sich selbst beweinend, einen gleichsam lyrischen Hintergrund, die Bedeutung der Sinne dem Gemüthe des Beschauers vermittelnd und beleuchtend, bildete ¹,

¹ Nicht fremd sind der griechischen Kunst solche Personificationen des Locals, an welchen sich der dargestellte Vorgang in dem Ausdrücke einer theilnehmenden Empfindung reflectirt.

diese uns dann immerhin unter der Gestalt der Wittwe Hektor's oder etwa der Ahnfrau¹ Elektra vorgestellt denken. Dann braucht auch die Localität nicht als die Grabstätte Hektors genommen zu werden, sondern kann, wie auf Bildwerken dieses Gegenstandes gewöhnlich, die heilige Stätte selbst, die Säule, das Gestell des Götterbildes bedeuten. Endlich die Art und Weise, wie hier der Raub vollführt wird, ist nach dem bereits in der Beschreibung Beigebrachten vollkommen deutlich und bedarf weiterer Ausführung nicht. List und Verrath verschwören sich zu Troja's Verderben. Verrath des Vaterlandes durch ein buhlerisches Weib, bekanntlich ein vielbeliebter Vorwurf der antiken Sagendichtung, ist auch in der Form ihr nicht fremd, dass, wie hier, ein heiliges Schutzpfand von der Bethörten verrathen wird². Dass

s. Philostr. Imag. I. 13, 16, 25, und monumentale Belege bei Jahn, archäol. Beiträge 15, a. 8 —, «ohne dass sie unmittelbar in die Handlung selbst verflochten sind», welches indess auch vorkommt, in derjenigen Art, wie auch der Chor in die dramatische Handlung eingreift (so Nemea mit der Blume—wie sonst mit der Palme—für den Löwenbezwinger Herakles, Gerhard auserl. V. B. II, 93, vgl. Müller, Archäol. 405, 5). Einer über Hektor's Asche trauernden Troja entspricht die als sitzende Gefangene dargestellte Troja, deren Libanius IV p. 1093 R. erwähnt (zu vgl. die troischen Gefangenen um Hektor's Grab auf der Tab. Iliaca. G. M. CL). Localpersonificationen wirklichen Personen assimilirt, Jahn 49, A. 21, od. auch Göttern 62 f. A. 34.

¹ Elektra, Dardanus Mutter von Zeus: Apollod. III, 12, 1, Hellanic. fr. 56 und 129 Müll. u. s. w.; ihre Trauer über Troja: Kykliker und Aratos ap. schol. II. XVIII, 486, Ovid. Fast. IV, 177 sq. Hyg. F. 192, P. A. II, 21. Quint. Smyrn. XIII, 551, sqq. Serv. ad Aen. X, 272. Schol. Arat. p. 35 ed. Lond. Procl. ad Hesiod. p. 79 ed. Heins. u. A.; ihre Beziehung zum Palladium «d. att. Pall.» S. 94.

² Skylla, die das purpurfarbene Haar ihres Vaters, das Unterpfand der Unverletzlichkeit Megara's, verführt durch einen

dieses Motiv auch in die Sagedichtung vom Palladium-raube Eingang fand, ist gewiss an sich nicht unwahrscheinlich ¹. Dass aber, was Hirt und Welcker angenommen und auf die Erklärung des vorliegenden Bildwerks angewendet haben ², eine Sage wirklich vorhanden gewesen, nach welcher Theano, die Gattin des Antenor und Priesterin der Pallas, Verrätherin an dem ihr anvertrauten Heiligthum geworden wäre, das ist entschieden in Abrede zu stellen. Diese Hypothese ist völlig grundlos: sie hat kein Zeugniß für sich, Alles, gegen sich.

Erstlich ergeben die Denkmäler der griechischen Kunst keinerlei Grund zur Verdächtigung der Theano.

Goldschmuck und das Versprechen der Ehe, dem Minos überliefert, Aesch. Choeph. 608 sqq., Apollod. III, 15, 8, Virg. Cir. 120 sqq., Ovid, metam. VIII, 8 sqq., Paus. Att. 19, 5, Cor. 34, 7 Komaetho, die aus Liebe zum Amphitryon ihrem Vater Pterelaos das goldene Haar, das ihn unsterblich und seine Insel Taphos uneinnehmbar machte, ausrauft, Apollod. II, 4, 5 und 7. Tzetz. ad Lycophr. Cass. 932, beide dafür selbst vom Feinde das Verderben ärndtend; ihnen ähnlich Timo, die Demeterpriesterin zu Paros, die in Miltiades verliebt, diesen in den Tempel führt, ὡς κινήσοντά τι τῶν ἀπορρήτων, wodurch die Stadt einnehmbar geworden wäre, Herod. VI, 134.

¹ Wenigstens Helena, die Griechin in Iliens Mauern, kam als Verrätherin bei der Entführung des Palladium's schon in der kleinen Ilias vor, nach dieser, wie nach Welcker, auch von mir angenommen worden (Doppelpalladiumraub u. s. w. in den Arb. der Kurl. Ges., IX), bei Sophokles in der Lakonerinnen.

² Indem nämlich, wie hier der Vollständigkeit halber, noch anzuführen ist, Hirt Diomedes, Welcker Odysseus und die Priesterin Theano haben erkennen wollen. Für Odysseus scheint der Pilos zu zeugen, dass er, der gewöhnlichen Kunstvorstellung entgegen, jugendlich und unbärtig, wird mit Annali d. Inst. VIII p. 269 sq. belegt. Die im Folgenden von uns bestrittene Ausführung über die von ihm vorausgesetzte Sage vom Verrathe der Theano hat Welcker in seinem Werke «die griechischen Tragödien» S. 147. gegeben.

Alle vorhandenen Kunstwerke, in denen wirklich die Priesterin bei dem Raube des Palladium gegenwärtig erscheint, führen sie uns mit dem unzweifelhaften Ausdruck der Abgeneigtheit gegen die Räuber vor, sei es erschreckt fliehend, oder in machtlosem Widerstreben, oder nach solchem von Diomedes Schwert niedergestreckt. So namentlich die zahlreichen geschnittenen Steine ¹ und drei ruvesische Vasengemälde ².

Eben so wenig bieten die schriftlichen Ueberlieferungen aus dem troischen Sagenkreise einen Anhalt für die vorausgesetzte Sagenform dar. Die «einfachste und sicher älteste» epische Erzählung lässt die durch List eingeleitete That durch gewaltsame Mittel, Tödtung der Hüter, vollführt werden ³. Das Epos des Lesches, das schon Verrath dabei im Spiele sein liess ⁴, hatte doch die Theano in keinerlei Weise daran mitbetheiligt. Pausanias (Phoc. 23, 2) hat bei ihm nichts von einer Verrätherei der Antenoriden gefunden, sondern weiss nach ihm nur von einer Verschonung derselben lediglich um der einst dem Odysseus und Menelaos erwiesenen Gastfreundschaft willen, zu berichten. Die Theano wird vielmehr selbst von dem skandalsüchtigen Lukianos als ein bekanntes Musterbild weiblicher Tugend und Hoch-

¹ S. die Schriften von Lewezow, Braunschweig, 1801, und Millin, Turin 1812, über den Palladiumraub auf Gemmen, und Jahn im Philologus I, S. 48 f.

² Das von Braun, archäol. Intelligenzblatt 1837 S. 52 ff. und das von Laviola, bullet. di corr. arch. 1827 S. 83 ss. beschriebene (vgl. Jahn a. a. O. 56 f.) und das in M. i. d. I., II, 36 u. f. herausgebene (Jahn 54 f.) auf welchem wahrscheinlicher $\Theta\epsilon\alpha\nu\omega$ mit Braun, als $\epsilon\lambda\epsilon\nu\eta$ zu lesen ist.

³ Virg. Aen. II, 164 599., Quint. Smyrn. X, 352. So Arktinos, bei welchem die That überhaupt nicht vollständig gelingt, nur ein unächtcs Idol erbeutet wird, Dionys. antiqq. Rom. I, 69.

⁴ Procl. arg. Il. parv. vgl. A. 12.

herzigkeit erwähnt ¹, und an einer Stelle bei Tzetzes mit unter solchen Heroinen aufgeführt, die durch Treue bis in den Tod sich ausgezeichnet hatten ². Theano muss Unrecht leiden wegen ihres Gatten Antenor, welcher ja ein notorischer Hochverräther gewesen sein soll. Aber auch dem Antenor ist dieser Schandfleck erst von Späteren angeheftet worden. In der älteren Sage beschränken sich seine Verdienste um die Achäer, deren wegen er mit seinem Hause bei der Zerstörung allein verschont wird (auf dass in diesen Heimatlosen Ilions Schmerz, Ilions Tod überlebe ³), darauf, dass er einst Menelaos und Odysseus, die vor der Ankunft des Heeres zur Unterhandlung nach Troia gesandten, in seinem Hause aufgenommen und vor Muthwillen und Nachstellungen geschützt ⁴, und dass er stets zum Frieden und zur rechtmässig geforderten Herausgabe der Helena gerathen hatte ⁵, als πρόξενος der Achäer und überhaupt als «ein gottesfürchtiger Mann» (θεοσεβής) ⁶, wobei er die Treue

¹ Luc. imag. 18: δεύτερον δὲ παράδειγμα Θεανὼ ἐκείνη (ἡ Ἀντήγορος, 19),... ἡ μὲν τὸ μεγαλόνουν, ἡ Θεανὼ, συμβαλλομένη εἰς τὴν γραφήν. Pro imag. 7: ἐγὼ δὲ σε οὐδ' ἐκείνα ἡξίουν, ταῖς ἡρωϊναῖς παραθεωρεῖν με, Πηνελόπη καὶ Ἀρήτη καὶ Θεανοῖ, οὐχ ὅπως θεῶν ταῖς ἀρίσταις.

² Als Alkestis, Euadne (Capanei), Antiope (Thes.), Lucretia u. a. i. Antehom., 239. Tzetzes kennt die obigen Lucian. Stellen.

³ Vgl. die Familie des Antenor auf dem Gemälde des Polygnot, Paus. Phoc. 27; Welker, d. polygn. Gem. in d. Lesche zu Delphi S. 15. Vgl. auch Lysimachus (ἐν ἀ νόστων) fr. 9. Müll.

⁴ Il. III, 205 sqq c. schol., XI 138 sqq., cf. Quint. Sm. XIII, 293 sqq., Triphiod. 656—9, Tzetz, Antehom. 161 sqq., Posth. 741—743.

⁵ Il. VII 348 sqq., cf. Hor. epist. I, 2, 9, Ovid. Met. XIII 201, id. Fast. IV, 75.

⁶ Schol. Il. I. 1., III 123. 261.

gegen sein Vaterland und gegen seinen königlichen Freund nicht verletzte. Ein drittes, dass Odysseus, als er unmittelbar vor dem Anschläge auf das Palladium sich als Späher in bluttriefender Bettlergestalt in die Stadt eingeschlichen hatte ¹, auch von Antenor erkannt, aber nicht angegeben wurde, (wie er denn in der Tragödie gar der Hekuba verrathen wird, jedoch selbst diese zu gewinnen weiss, ²) war wenigstens dem alten kyklischen Epos fremd. Dieses waren aber auch die einzigen Anlässe in wirklicher lebendiger Sage, aus denen dann spätere pragmatische Sagenschreiber einen förmlichen Vaterlandesverrath des Antenor, aus Ehrgeiz und Misgunst gegen das regierende Haus ³ ausklügelten, wie es Servius ad Aen. I, 242 ausspricht: Ob hoc creditur Antenor Graecis patriam prodidisse, quia et auctor reddendae Helenae, et legatos, qui propter Helenam venerant, suscepit hospitio, et Ulyxem mendici habitu agnitum non prodidit. ⁴ Troische Verräther mussten Sinon's Mithelfer gewesen sein ⁵, und bei Lykophron (Cassandra 340 sqq.) ⁶ ist bereits

¹ Lesches in der kl. Ilias (Procl. arg.) übereinstimmend mit Od. IV 242—264. (Lycophr. Cass. 779—85; Eur. Hec. 239 sqq., und mit anderen Abweichungen, hinsichtlich des Zeitverhältnisses, auct. Rhes. 504 sqq., Quint, V 278 sqq., wodurch verwirrt Tzetz. Posth. 618 sqq.)

² Eur. l. c., Plaut. Bacch. 962—4, rec. Fleckeis., Welcker d. gr. Trag. 950, A. 16.

³ Tzetz. Lyc. 340, cf. Serv. Aen. IX 264 all. Ueber die Sagen von Antenor's weiteren Schicksalen s. Fuchs de variet. fabul. Troic. (Colon. ad Rh. 1830) p. 155.

⁴ Nach dem Text in P. Virg. Mar. opera c. integr. commentariis Servii, Philargyrii etc., rec. Pancr. Masvicius, Venet. 1736. 4^o.

⁵ Schol. Eur. Hec. 896 (Fuchs 148).

⁶ Antenor ἀναψάλλ᾽ αἶψαι «τὸν ὠδίνοντα μурμυτὸν λόχον, γαστράς ἐλκύσας ζυγᾶ», und zündet die Fackel an, die Sinon dem

Antenor als derjenige bezeichnet, dessen Hand den verderbenschwangeren Bauch des hölzernen Pferdes öffnete, wogegen Andere gar aus der ganzen Poësie des nächtlichen Ueberfalles nur das vermeintliche Factum herauschälten, dass Antenor und die Seinigen den Griechen die Thore geöffnet hätten ¹. Aber auch von diesem Späteren liegt nichts vor, wonach eine Betheiligung des Antenor beim Raube des Palladium's anzunehmen wäre.

Nun führt man aber eine Reihe von Stellen an, in denen ausdrücklich gesagt ist, dass Antenor das seiner priesterlichen Gemahlin abgedrungene Palladium dem Odysseus und Diomedes überlieferte: Diktys ephemer. belli Troiani V, 5, 6, 8 ², Schol. B, ad Iliad. VI 311 ³, Suidas s. v. πάλλάδιον ⁴, Tzetzes ad Lycophr.

Heere zum Zeichen erhebt, welches letztere bei Virg. Aen. VI, 518 sqq. Helena thut (cf. Triph. 512 sqq.).

¹ Dionys. I 46 in.

² Cognoscunt ab Antenore (Odysseus und Diomedes, als Abgesandte nach Troia gekommen) editum quondam oraculum Troianis, maximo exitio civitati fore, si palladium, quod in templo Minervae esset, extra moenia tolleretur. Hortantibus deinde nostris, uti secum ad ea omnia eniteretur, facturum se quae cuperent, respondit. Nostri ad Antenorem abeunt, atque inde in aedem Minervae... Nocte Antenor clam in templum Minervae venit, ubi multis precibus vi mixtis Theano, quae ei templo sacerdos erat, persuasit, uti palladium sibi traderet. . perfecto negotio.. nostris promissum offert.

³ . . τοῦτο Διομήδης καὶ ὁ Ὀδυσσεύς, ὅτε τὴν πρεσβείαν ἐποιήσαντο πρὸς Πριάμον, ἐκ τοῦ ἱεροῦ ἐσύλησαν, προδεδωκυίας αὐτὸ Θεανοῦς τῆς τοῦ Ἀντήνορος γυναίκας, ἱερείας τυγχανούσης καὶ φυλαττούσης αὐτό· ἦσαν γὰρ ἀπὸ χρησμοῦ καὶ Ἀντήνορος μαθόντες ὅτι, ἕως οὐ μένει τὸ παλλάδιον ἐν τῇ Τροίᾳ, ἀσάλευτός ἐστιν ἡ βασιλεία τῶν Φρυγῶν.

⁴ Wörtlich wie schol. Il. I. I. Vgl. auch das Weitere bei Beiden mit Dict. I. I. 14.

658 ¹ und Posthom. 514 ff. ² Hat man denn aber nicht bemerkt, was bei Vergleichung der Stellen in die Augen springt, dass sich alle diese vermeintlichen Zeugnisse auf eines, nämlich den Pseudodiktys, zurückführen lassen, das heisst aber auf nichts?! Aus diesem Trugmachwerk haben die Uebrigen auch hier, wie mehrfach sonst, geschöpft. Bekanntlich ist aber die Darstellung einer mythischen Begebenheit bei Diktys nicht nur kein Grund, eine entsprechende Ueberlieferung vorzusetzen, sondern eher ein Anzeichen vom Nichtvorhandenseyn einer solchen. Der geschickte Fälscher wollte durch auffallende Abweichung vom Hergebrachten zugleich mit dem Reiz der Neuheit bestechen und den Verdacht fern halten, als habe er nur das Vorhandene ausgebeutet, ein ähnlicher Kunstgriff, wie ihn Philostratos in seinen neuen Offenbarungen über die Helden des troischen Krieges angewendet hat ³.

C. v. Paucker.

¹ .. ὅτι τὸ παλλάδιον τῆς Ἀθηνᾶς, εἰσελθὼν μετὰ Διομήδους ἐν τῇ Τροίᾳ, ἔκλεψε, δόντος αὐτοῖς αὐτὸ τοῦ Ἀντήνορος. Θεανῶ γάρ κτλ.

² Καὶ τότε Ὀδυσσεὺς νύκτωρ ἠδὲ πάϊς Τυδῆος Αὐτόνοχὶ κόμισαν Ἀντήνορος ὦκα λαβόντες. Τοῖς γὰρ ἦν φίλος, ἠδὲ δάμαρ, ἰέρεια Δεοῖο.

³ Vgl. Dederich, prolegom. in Dict. Cret. p. XX sqq., XXVIII.

LETTRE

à Monsieur J. Yonge Akerman, secrétaire honoraire de la société numismatique de Londres,

sur

quelques médailles autonomes grecques de différents cabinets.

(Pl. XXI Nos 3 à 12.)

Cher ami et confrère,

Permettez-moi, de vous adresser comme à un des doyens de la science numismatique, quelques lignes sur plusieurs monnaies inédites et curieuses qui se trouvent en Russie et dont vous profitez peut-être, si vous le jugez à-propos, pour la continuation de votre excellent recueil, intitulé: *Greck coins of cities and Kings* et dont, hélas, nous attendons le second volume depuis bien long temps.

Nous avons appris, qu'on se propose en Belgique de réimprimer la description des monnaies grecques de Mionnet. Une telle entreprise serait de grande utilité pour la science, si un numismatiste distingué en prenait la direction, si par ses soins on réunissait les médailles du corps de l'ouvrage, avec celles du supplément, si on corrigeait ou supprimait les erreurs, qui dans ce recueil gigantesque n'étaient pas toujours inévitables, si enfin, on ajoutait les diverses monnaies publiées depuis l'impression de la «Description» du savant académicien de Paris.

Jusque-là, chaque amateur fera bien de porter à la connaissance des archéologues, les médailles inédites qui sont à sa disposition : c'est le seul moyen de réunir les matériaux pour un futur corps complet de la numismatique ancienne.

Callatia.

1. *Av.* Tête d'Artémis ou d'Aphrodite, à droite.

Rv. ΚΑΑΑ—ΕΥΚΛΕΙ Corythe et carquois avec courroie, à gauche. (Trilepton?) Æ. 3.

Cette petite monnaie, trouvée sur l'île de Fidonisi (l'ancienne Leuké, célèbre par son culte d'Achille) et faisant partie de la belle collection de S. E. Mr. le comte Pérowsky, appartient, quant au style et la forme des lettres, à la dernière époque de la liberté de Callatia, dont les médailles impériales commencent avec Marc-Aurèle ¹.

La tête de l'avvers n'a pas assez d'expression pour que l'on puisse déterminer si elle représente Artémis ou Aphrodite, mais les emblèmes du revers font pencher plutôt pour la première. Un *dichalkon*, avec une tête d'Artémis bien reconnaissable, mais avec un trépied sur le revers, a été publié par Sestini et par Mionnet ², et un joli *trilepton*, ressemblant au nôtre, dans ma lettre à Mr. de Rauch, N^o 1 ³.

On trouve sur d'autres monnaies de Callatia, les têtes d'Apollon, d'Arès, de Déméter, de Dionysos, d'Hercule et de Pallas, qui conséquemment étaient tous honorés dans cette ville. Le nom de magistrat, ΕΥΚΛΕΙ, Εὐκλειδης, n'était pas encore connu dans la numismatique de Callatia.

¹ Mionnet, Suppl. II, p. 56 N^o 19.

² Mionnet, 1. c. N^o 18.

³ Mémoires, IV, p. 338.

Odessus.

2. *Av.* Tête d'Artémis, à droite.

Rv. ΟΔΗ — ΘΕΟ. Carquois avec courroie, à gauche.
(Leptoq.) V pl. XXI N° 8. Æ. 2.

3. *Av.* Dans un cercle de grénétis, tête d'Hermès, couverte du pétase, à droite.

Rv. ΙΧΕ — ΠΥΘΙΗΝ Corne d'abondance. (Trilepton.)
V. pl. XXI N° 9. Æ. 3.

Les médailles autonomes de cette ancienne colonie milésienne, l'Odésopolis de Scylax, sont assez rares : Mionnet n'en décrit que neuf, auxquelles nous pouvons en ajouter deux, dont l'une paraît être la plus ancienne de cette ville.

A en juger par l'ensemble, ce joli *lepton*, appartient au troisième siècle avant J. C ; il sert de preuve d'un culte d'Artémis, dont les emblèmes ne se trouvent pas sur d'autres monnaies de cette ville.

La tête d'Hermès apparaît sur le *trilepton* chez Mionnet, Suppl. II, p. 351 N° 895, dont le revers porte aussi la corne d'abondance, le nom de la ville ΟΔΗΣΙ et celui du magistrat ΕΛΛΗ. Par contre, notre *trilepton*, offre encore au lieu du nom de la ville, celui d'un magistrat : ΙΧΕ, chose rare sur les médailles d'Odessus; car outre un monogramme, composé des lettres ΗΔΙ (Mionnet, recueil N° 189), on n'y voit d'ordinaire que les noms : ΕΛ

ΕΛΛΗ

ΗΡ , auxquels nous ajoutons :

ΘΕΟ

ΙΧΕ

ΠΥΘΙΗΝ., de nos monnaies. ΕΛ et ΕΛΛΗ désignent vraisemblablement la même personne. Sur les monnaies impériales d'Odessus, on ne voit pas de noms de magistrats.

Le type d'Hermès se rapporte bien à une ville commerçante telle qu'Odessus, nommée avec dix-huit autres villes maritimes du Pont Euxin et de ses environs, sur le marbre, où sont accordées par décret des couronnes d'or à Theoklès, fils de Satyros, citoyen, d'Olbia ¹, monument, dont je parlerai dans une autre occasion.

La corne d'abondance se rapporte, suivant mon opinion, au culte de Sérapis, divinité figurée, sur un grand nombre des monnaies d'Odessus, montée sur un cheval et tenant de la main droite une corne d'abondance.

Les autres types d'Odessus autonome sont : Zeus, Apollon et le fleuve Panysos couché ².

Macédoine.

Alexandre I.

497 — 454.

4. *Av.* Le roi à cheval, allant à droite; il est vêtu de la pénule, coiffé du pétase et tient deux lances dans la main gauche. Entre les pieds du cheval, on voit un chien.

Rv. Aire carrée, divisée en quatre parties; autour: **ΑΛΕΞΑΝΔΡΟ** (Tetradrachme.) **Α.** 10.

Cette jolie pièce, faisant partie de la collection de Mr. de Loutsenko à Tiflis, se distingue des autres tétradrachmes de ce roi, publiés par Eckhel, par Mionnet, etc., en ce qu'ici le cavalier est accompagné d'un chien. Je n'ai pas voulu passer sous silence cette particularité intéressante, précisément par ce que les tétradrachmes d'Alexandre I sont très-rares. Le chien indique, suivant mon opinion, que le roi est représenté comme allant

¹ Boeckh, Corpus inscript. Graec. II, N^o 2059.

² V. Eckhel, doct. num. vet. II, p. 36. Mionnet, I, p. 395 et Suppl. II, 350.

à la chasse: il porte aussi le costume usité en pareil cas, comme nous l'indiquent une foule de vases peints, de reliefs et d'autres monuments, que je n'ai pas besoin de citer.

Eubée.

Eretria.

5. *Av.* Tête casquée de Pallas, à droite.

Rv. . . . **YA — (E)PETPIEΩN** Foudre. (Trilepton.)

Æ. 3.

Ce *trilepton*, appartenant à la belle collection de S. E. Mr. le comte Pérowsky, provient aussi des trouvailles faites dans l'île de Fidonisi et augmente le petit nombre des médailles connues d'Erétia, offrant ordinairement une tête d'Artémis sur l'avvers et les armes parlantes d'Eubée, savoir un boeuf, sur le revers. Sur une seule monnaie de cette ville, on voit «une tête imberbe, casquée,» à droite, peut-être celle de Pallas (v. Mionnet, Suppl. IV, p. 364 N° 94), mais sur aucune le foudre.

Kolchis.

6. *Av.* Tête d'homme à droite.

Rv. Deux carrés, dans lesquels sont deux têtes qui se regardent. (Drachme?) V. pl. XXI N° 11. **Α.** 4.

Cette pièce curieuse, se trouvant aussi dans la collection de Mr. de Loutsenko à Tiflis, m'a été communiquée par mon ami Mr. de Bartholomaei, qui y a reconnu le même style et le même type que dans les trioboles bien connus, à la tête de boeuf sur le revers et dont nous donnons une gravure, pl. XXI N° 12¹.

Comme ces monnaies sont tout-à-fait muettes, l'expli-

¹ Chaudoir, corrections et additions à l'ouvrage de Sestini, &c. p. 67. Спаскій, Босфоръ Кимм. p. 34, &c.

cation n'en est pas facile. Le type du triobole, savoir la tête de boeuf, se rencontre sur beaucoup de monnaies incertaines de l'Asie-Mineure ¹, dont la fabrique diffère de celle des nôtres. Ceci prouve que nos médailles ne sont pas de l'Asie-Mineure même, mais probablement d'une province adjacente. Les trouvailles de ces monnaies dans l'ancienne Colchide et en Géorgie, où surtout le triobole est fort commun, sont une preuve en faveur de l'attribution mentionnée.

Si nous examinons soigneusement les têtes du revers de la drachme ainsi que de l'avvers du triobole, on n'en peut méconnaître le caractère égyptien : ce sont tout-à-fait les mêmes yeux, le même arrangement de la chevelure, bref la même physionomie que l'on voit dans les monuments égyptiens, principalement de l'époque saïte et une ancienne relation entre la Colchide et l'Égypte est en effet constatée par les témoignages de beaucoup d'auteurs anciens. Selon Hérodote ², les Colques de son époque descendaient d'une partie de l'armée égyptienne que Sésostris avait laissée dans ce pays, pour combattre les Scythes. Le père de l'histoire trouve, que les Colques ont les mêmes traits du visage, les mêmes mœurs et coutumes que les Égyptiens; que la langue de ces deux peuples a une telle analogie, qu'on reconnaît au premier coup-d'œil leur origine commune et Apollonius ³, Diodore de Sicile ⁴, Strabon ⁵, Ammien Marcellin ⁶ et d'autres auteurs, confirment ce fait historique.

Le type égyptien dans les effigies de nos médailles, n'est donc pas dû au hasard, c'est le véritable type

¹ Mionnet, rec. des planches, L, N^o 4, Suppl. IX N^o 11, &c.

² Lib. II. Ch. 104.

³ Argon, lib. IV.

⁴ Lib. I. Ch. 55.

⁵ Lib. XI, Ch. 2, p. 439, ed. Kramer.

⁶ Lib. XXII, Ch. 9.

colque ¹ et ce type ainsi que la localité où ont été trouvées nos monnaies, prouvent incontestablement, qu'elles ont été frappées en Colchide. Le style des trioboles leur assigne le troisième siècle avant J. C., la drachme est peut-être un peu moins ancienne.

Une autre monnaie très-curieuse de ce pays a été publiée récemment dans le catalogue de la collection Borrell ². C'est une drachme, de beaucoup postérieure aux pièces précédentes, car elle appartient à Aristarque, nommé roi de la Colchide par Pompée, après la guerre contre Mithradate le grand ³. Aristarque céda la place probablement à Pharnace II, qui reconquit une grande partie des provinces de son père. Cette médaille unique, offre d'un côté la tête radiée du roi, tournée à droite et sur le revers : ···ΣΤΑΡΧΟΥ···ΚΟΛΧΙΔΙΟΣ; femme assise, avec attributs indistincts. En exergue, deux lettres, indiquant probablement une date. La légende du revers doit être complétée vraisemblablement de la sorte : ΑΡΙΣΤΑΡΧΟΥ ΒΑΣ. ΚΟΛΧΙΔΙΟΣ (au lieu de ΚΟΛΧΙΔΟΣ). forme erronée, mais employée dans cette province, si éloignée du centre de la civilisation grecque.

Aristarque n'était pas le dernier roi de ce pays, sur l'histoire duquel jusqu'à l'époque byzantine, les notices nous manquent presque tout à fait. Selon Strabon, il faisait partie du royaume de Pythodoris, veuve du Zénonide Polémon. Plus tard, il eut des propres rois, dont l'un, contemporain de Trajan, reconnut l'autorité de cet empereur ⁴. Plus tard encore, nous trouvons dans ces con-

¹ Comp. tout-à-fait le même type sur quelques monnaies de la Cyrénaïque, *Revue fr.* XV. pl. VII, 7.

² Catalogue of the Collection Borrell, à Londres, 1852, p. 15, N^o 126.

³ Appien, de bello Mithrid., p. 1084 ed. Lugd. B. 1551. Eutrope, VI, 14. Sexte Rufus, épitome, &c.

⁴ Eutrope VIII, 3 et Sexte Rufus, II. cc.

trées les Lazes, peuple peut-être d'origine arienne, qui profitant des troubles intérieures de l'empire romain, rendit le pays peu à peu indépendant. Les Romains les combattirent d'abord, mais sous Marcien, vers 456, les difficultés naturelles de ce pays les forcèrent de le quitter ¹. Après quoi on s'approcha de nouveau car les rois lazès : Gubazès et Tzathès s'allièrent avec Justinien I et lui furent d'un grand secours dans ses guerres contre les Perses ².

Cyzique.

7. *Av.* Tête laurée et barbue avec oreilles pointues et cornes de bélier, tournée à gauche. Au-dessous, poisson, tourné à gauche aussi.
Rv. Aire carrée, en creux, divisée en quatre parties. (Distatère.) V. pl. XXI N° 3. EL. 5.
8. *Av.* Tête de Pallas, couverte de l'aulopis et tournée à gauche. Au-dessous, poisson, à gauche aussi.
Rv. Même aire carrée. (Distatère.) V. pl. XXI N° 4. EL. 5.
9. *Av.* Femme couverte du chiton podères, retenu par une ceinture. Elle est assise sur un dauphin et tient de la main droite, un rameau, de la gauche, un bouclier ovale, marqué d'un astre à six rayons. Au-dessous un poisson. Le tout est tourné à gauche.
Rv. Même aire carrée. (Distatère.) V. pl. XXI N° 5. EL. 5.
10. *Av.* Enfant nu, à cheval, allant à gauche; en bas un poisson, également tourné à gauche.
Rv. Aire carrée, *ut supra*. (Distatère.) V. pl. XXI N° 6. EL. 4.
11. *Av.* Femme terminée en queue de poisson et armée de deux têtes de chien; elle est tournée

¹ Excerpta Prisci, hist. 8.

² Agathias, hist. III, 15. Procop, de bello Goth., IV, 8, &c.

à gauche, tient de la main droite un poisson par la queue et touche avec l'autre main une nageoire de ce poisson. Au-dessous, un autre poisson, à gauche. (Distatère.) V. pl. XXI N° 7. EL. 5.

On attribue ordinairement à Cyzique un grand nombre de belles médailles en or et en electrum, dont le sujet de l'avvers est toujours accompagné d'un poisson, un thon, qu'on pêchait dans la mer noire et qui formait un objet de commerce très-recherché.

La grande variété de types prouve que toutes ces médailles ne sont pas de la même ville; en effet, Sestini, dans son excellent ouvrage sur les statères antiques, attribue, selon le système adopté déjà par Eckhel et par d'autres savants, un grand nombre de monnaies de ce genre à Phocée, à Lampsaque, à Clazomènes, à Colophon, à Teos &c, toutes villes asiatiques du Pont Euxin. Mais n'est il pas probable, qu'aussi des villes européennes du Pont Euxin, aient pris part à ce monnayage? Leur commerce avec les villes asiatiques était très-florissant et peut-être faisaient-elles venir de là les graveurs de leurs médailles d'or, ce qui explique l'analogie de style qu'on observe entre toutes ces pièces.

Mr. Meynaerts paraît être du même avis: il attribue un distatère de sa belle collection, offrant deux grands poissons à gauche et trois petits, à la ville de Koresia, de l'île de Kos¹; nous n'hésitons pas, d'assigner à Kardias, de la Chersonèse de Thrace, un distatère, qui se trouve dans la même collection, ainsi que dans celle de S. E. Mr. le comte Perowsky, à St. Pétersbourg.

Cette magnifique monnaie représente un lion marchant sur un thon, à droite, et brisant avec la gueule une épée, dont il tient le manche avec la patte droite de devant.

¹ Revue belge, V, p. 241, pl. VII, N° 1.

Une monnaie inédite de Kardia, de ma collection, porte sur l'avvers une belle tête de Déméter, tournée à gauche et sur le revers: ΚΑΡΔΙ. Lion marchant à gauche, brisant avec la gueule une flèche, dont il tient le manche avec la patte gauche antérieure. A l'exergue, un fer de lance à gauche¹. Le lion sur ce *chalkous* est tout à fait semblable à celui du distatère; il brise, comme lui, une arme: cela ne jette-il pas quelque lumière sur la monnaie d'or muette? Notre *chalkous*, à en juger par la beauté de la fabrication, est à peu près de la fin du 3^e siècle avant J. C., le distatère appartient à la moitié du quatrième, car c'est une erreur grave de vouloir attribuer ces belles monnaies d'or au cinquième et même au sixième siècles, auxquels appartiennent seulement les premières pièces de ce système, comme le prouve une fabrication assez grossière. Mais les belles monnaies, surtout celles dont nous nous occupons aujourd'hui et les beaux exemplaires de Mr. Meynaerts, sont de l'époque la plus florissante de l'art grec, au milieu du quatrième siècle; le distatère du cabinet national de Paris, avec ΕΑΕΥ inscrit sur le cippe, sur
ΘΕΡΙ

lequel la femme est assise, est sans doute, plus moderne encore². Le carré creux n'infirme en rien ces conclusions: on n'a pas voulu changer l'extérieur d'une monnaie estimée et généralement répandue, mais on a perfectionné le type de l'avvers selon les exigences des progrès que l'art grec faisait si rapidement³.

¹ C'est peut-être la même pièce, inexactement décrite chez Mionnet, I, p. 426 N^o 9.

² Mionnet, Suppl. V, p. 304 N^o 127.

³ Le revers du statère, mal gravé chez Sestini, l. c. pl. V, N^o 14, offre peut-être un sujet semblable et la pièce appartient aussi à Kardia.

Ce distatère, comme je le pense, est donc la première monnaie connue de Kardia, mais j'ignore la signification du lion brisant une arme; je n'ai rien trouvé chez les auteurs anciens qui s'appliquât au sujet de nos médailles.

Un autre distatère, de la collection de Mr. Meynaerts, que le propriétaire a publié comme étant de Cyzique ¹, est de Chalcédon, de Bithynie. Il offre Apollon porté sur le cygne, à gauche, et au-dessous, le thon de rigueur. Ce sujet se trouve souvent sur les médailles de Chalcédon, où le culte d'Apollon était en vigueur. Des emblèmes ayant rapport à ce culte, se trouvent presque sur toutes les monnaies impériales de cette ville, dont le temple très-ancien, d'Apollon, est mentionné par Lucien. ² Parmi les animaux, consacrés à Apollon, le cygne joue un grand rôle. C'est porté sur un cygne, ou sur un char attelé de cygnes, qu'Apollon venait tous les ans du pays des Hyperboréens à Délos, ou à Delphes ³; au moyen de cygnes, Apollon enleva Kyrène, fille de Hypseus ⁴ et chacun connaît la faculté de cet oiseau de prédire l'avenir.

Il est vrai que le type du dieu, porté sur un cygne, ne se trouve que sur quelques monnaies impériales de Chalcédon ⁵, mais justement les médailles de cette époque représentent ordinairement des images fort anciennes et répètent très-souvent les sujets des plus anciennes pièces autonomes.

Une troisième médaille, de Mr. Meynaerts ⁶, paraît appartenir plutôt à Parion en Mysie, qu'à Cyzique. Elle

¹ Revue belge II, p. 304, pl. V, N^o 1.

² Pseudomant.

³ V. mes recherches sur l'histoire et l'archéologie de Cherronesos p. 131.

⁴ Pherekydes, schol. Apollon, Rhod. II, v. 500.

⁵ V. p. e. Trésor de Numism. et de Glypt. Mythologie, pl. XXXIV, N^o 17.

⁶ Revue belge II, pl. V, N^o 2.

offre sur l'avvers la moitié antérieure d'un boeuf, tournée à droite; derrière, un thon. La tête de bœuf et la vache, apparaissant sur quelques monnaies de Cyzique, ont une toute autre expression, et le type s'en rapporte peut-être plutôt à Parion, ville située dans la même province, et dont un grand nombre de médailles offrent comme type un taureau.

Mais passons aux pièces, gravées sur notre planche.

La première (N^o 7) a comme sujet une tête très-curieuse, gravée aussi chez Mionnet, Suppl. V, pl. II N^o 3; mais cet exemplaire n'offre pas distinctement la couronne de lauriers, qu'on voit sur le nôtre. Une tête semblable, mais imberbe, se rencontre sur un beau statère d'argent de Métaponte et, même assez souvent, sur des monuments funèbres.

Mionnet prend cette tête pour celle d'un satyre (p. 301 N^o 107): mais chacun sait que le satyre doit être imberbe et que signifie près d'un satyre, ou plutôt d'un silène, la corne de bélier? En considérant la couronne de laurier, on serait tenté de prendre cette tête pour une espèce de Panthée, la réunion d'Apollon, d'Ammon et d'un silène. Cependant le style de nos deux médailles est d'une époque, où de telles réunions n'étaient pas encore en usage.

La signification bacchique de ce buste, indiquée par l'oreille pointue, n'est pas à nier. Comme Dionysos était une divinité chthonique, cette tête, comme son emblème, se trouve très-souvent sur les urnes et sur les reliefs funéraires, p. e. sur deux cippes du Musée de l'Ermitage Impérial. Mais sur la véritable signification de cet emblème, il est bien difficile de se prononcer, attendu que ni les auteurs, ni les monuments anciens n'en font mention.

¹ Trésor de Numism. et de Glypt. Mythol. pl. XXXIII N^o 13.

La tête de Pallas, se rencontre sur beaucoup de médailles de Cyzique ¹ comme sur notre N^o 8 : mais toutes les têtes casquées que nous voyons dans la numismatique de cette ville, même les imberbes, n'offrent pas toujours cette divinité. Sur le beau distatère, chez Mionnet, l. c. pl. II N^o 5, on voit une tête ayant une tout autre expression; le *lophos* du casque est placé en travers, et le bout en tombe sur l'oreille gauche. Ce personnage, à ce que je pense, est Cyzique (Κύζικος), fils d'Énée et d'Énété (ou selon d'autres d'Apollon et de Stilbe), roi des Doliens et fondateur de la ville qui porte son nom. Ayant accueilli avec bonté les Argonautes, il fut tué plus tard par méprise, par Jason même, qui en pleurant son erreur, célébra en honneur de Cyzique des funérailles magnifiques ².

Il est vrai que la tête de Cyzique sur les monnaies de l'époque impériale, diffère de la nôtre, elle est toujours diadémée ³, mais sa figure entière, gravée sur les revers de tant d'autres monnaies, est armée d'une lance et quelquefois elle porte encore un bouclier, ce qui indique bien la nature guerrière de ce héros. Il n'est que trop probable, qu'une ville aussi riche et aussi puissante que Cyzique, renfermait plusieurs monuments, représentant son fondateur, et le plus ancien peut-être est celui, que nous voyons reproduit sur le distatère mentionné.

Quant au culte de Pallas à Cyzique, il s'est conservé dans cette ville durant plus de sept siècles; car la dernière monnaie, qui constate ce fait, porte l'effigie de Gallien.

¹ Mionnet, l. c. p. 308, N^o 153 à 158.

² Apollodor. I, Ch. 9 § 18. Hygin., fab. 16, 273. Apollon Rhod., Argon. v. 1058 et schol. ad v. 948, &c.

³ Mionnet, l. c. p. 311 et suiv.

Le type du distatère N° 10 n'offre pas trop d'intérêt, il n'est pas même possible de prouver que cette pièce soit bien de Cyzique. Très-curieuses, par contre, sont les médailles N° 9 et 11, offrant des sujets homériques, Thétis et Scylla, toutes les deux inconnues aussi dans la numismatique de Cyzique.

Le N° 9 représente Thétis portant à son fils Achille, le bouclier, forgé par Hephaeste. Cette figure est prise d'un grand sujet, d'un tableau, ou d'un bas-relief en marbre, où la fille de Nérée était figurée, entourée de ses soeurs, portant chacune une pièce de l'armure, destinée à Achille. J'ai parlé de tels monuments dans ma lettre à Madame la Comtesse de Laval, à l'occasion d'une Kylix, représentant Thétis (ou une autre Néréide.) à cheval sur un hippocampe et tenant le casque de son fils ¹. Un sujet semblable au nôtre, se trouve souvent sur des pierres gravées. p. e. sur une belle cornaline du cabinet Impérial de Vienne ², sur une pierre gravée chez Buonarroti ³ &c. Le rameau dans la droite de Thétis, est peut-être une branche de laurier, par allusion à la victoire future d'Achille sur Hektor.

Le 11^e pièce est plus intéressante encore. La femme terminée en queue de poisson, qui y est gravée sur l'avvers, n'est pas Echidna, fille de Phorkyn et habitant une ancre en Syrie, où Hercule la rendit mère de trois fils, souches des Gelones, des Agathyrses et des Scythes ⁴, mais bien, comme les têtes de chien le prouvent, Scylla, selon Hygine ⁵, fille de Typhon et d'Echidna, selon d'autres, fille de Phorkyn et de la nymphe Kratéïs, ou

¹ V. Mémoires de la Soc. Imp. d'arch., V, p. 146.

² Eckhel, choix de pierres gravées, XV, p. 37.

³ Medaglioni antichi, p. 113.

⁴ Hérodote, VI, 8, 9.

⁵ Praef. p. 15.

d'Hécate &c.,¹ transformée en monstre marin par la jalousie de Kirké² ou d'Amphitrite³, Scylla était redoutable aux voyageurs; tuée par Hercule, à qui elle avait enlevé quelques uns des taureaux de Géryon, son père, Phorkyn sut lui rendre la vie⁴. Plus tard, elle dévora six des compagnons d'Odysseus.

Les monuments représentent Scylla de différentes manières, ayant des têtes de chiens, de loups, de chevaux, de pristis, armée d'une rame, avec laquelle elle tue les personnes tombées en son pouvoir. Tous ces monuments, nommément une peinture d'Herculanum⁵, un relief de la villa Madama⁶, des pierres gravées⁷, les médailles de Sexte Pompée⁸, de Tarsos en Cilicie⁹, d'Agri-gente¹⁰, d'Allifae (Samnii)¹¹, de Cumes¹², d'Héraclée en Lucanie¹³ de Thurii¹⁴, sont moins anciens que

¹ Apollon. Rhod., IV, v. 828. Serv. ad. Virg. Aen. III, v. 420 et Ecl. VI. &c.

² Hygin., fab., 199.

³ Tzetzes, ad Lycophr. v. 45 et 650.

⁴ L. c.

⁵ Pitture d'Ercolano, III, N° 21.

⁶ Winckelmann, monum. inediti, p. 37, 43.

⁷ P. e. une belle cornaline de l'Ermitage, une pate en verre du musée royal de Berlin, Tölken, cat., p. 64, N° 94 &c. Trésor de Num. et de Glypt., Mythol. pl. XXII, &c.

⁸ Sabatier, Iconogr., Imp. pl. I. N° 20.

⁹ Mionnet, III, p. 643 N° 527 et Suppl. VII, p. 280 N° 502, pl. VII N° 5. Ce type (sur des médailles de Pupien et de Gordien) paraît être imité des deniers sus-mentionnés de Sexte Pompée.

¹⁰ Specimens of ancient coins of Magna Graecia, III.

¹¹ Mionnet, Suppl. I, p. 224.

¹² Ibid., I, p. 114, N° 137 (ailée et terminée en poisson.)

¹³ Ibid., I, p. 155, N° 524 (terminée en poisson, armée d'un javelot et d'un bouclier.)

¹⁴ Selon Eckhel, III p. 74, parceque Hercule, divinité principale de Tarsos, tua Scylla.

le nôtre, qui sans contredit, quant au style, est aussi le plus beau. La figure de Scylla en général, ressemble à celle de quelques unes des médailles italiotes; elle est terminée en serpent marin ¹, et les têtes de chien sont ajustées de façon, à ne pas diminuer l'impression de satisfaction que fait naître la vue de notre monnaie.

Les médailles de Tarsos prouvent que le mythe de Scylla était répandu en Cilicie; notre distatère démontre qu'il était également connu sur les bords du Pont-Euxin et probablement partout, où on chantait les vers d'Homère.

Il paraît que Scylla, sur notre médaille, est gravée comme divinité tutélaire des pêcheurs, pour qui elle fait sortir du fond de la mer des poissons, car elle paraît offrir à quelqu'un le thon, qu'elle tient dans ses mains ².

En terminant ces notices sur des distatères, dont l'attribution à Cyzique n'est pas tout à fait certaine, je fais observer, qu'il sera très-utile d'examiner une fois toutes ces pièces ensemble et surtout leurs types, aussi variés, qu'intéressants et de belle exécution.

Jasos.

12. *Av.* Tête d'Apollon, à droite.

Rv. 1A (ΣΕΩΝ) — (Ε)ΠΙΚΟΥΡΙΟ (Υ) Enfant porté sur un dauphin, à droite. (Chalkous.) Æ. 4.

Ce joli *chalkous* fait partie du cabinet de S. E. Mr. le comte Perowsky; il a été trouvé en 1851, sur l'île de Fidonisi.

Les monnaies de Jasos, petite île de Carie, non loin de Milet, ne sont pas rares. Mionnet en décrit plusieurs,

¹ Scylla comme faisant l'ornement du casque de Pallas, Trésor de glypt., l. c. N^o 16.

² Sur un demi-statère d'or, chez Mionnet, Suppl. IX, pl. X N^o 4, on voit la partie antérieure d'une Harpye, tenant aussi un poisson dans la main.

ressemblant à la nôtre ¹; d'autres offrent la tête d'Artémis ou celles d'Apollon et d'Artémis réunies, mais sur le revers, ordinairement le même type local, se rapportant à un fait raconté par Élien, par Pollux et par d'autres auteurs, qu'un dauphin fut épris d'amour pour un bel enfant de cette ville ².

Le nom du magistrat 'Επικούριος, est inédit; un 'Επικούρος se trouve sur une monnaie d'Erythrae, en Jonie ³.

Tous les nom de magistrats sur les médailles d'Jasos sont :

ΑΡΤΕΜΙΔΩΡΟΣ
ΑΡΥΑΞΙΣ
ΑΣΤΡΑΙΟΣ
ΕΠΙΚΟΥΡΙΟΣ
ΕΡΥΑΞΕ
ΕΥΠΟΛΗΜΟΣ
ΜΑΤΑ
ΜΟΛΠΟΣ
ΠΡΟΞΕΝΟΣ
. . . . ΜΕΝΟΣ

Soli.

13. *Av.* Archer incliné sur le genou droit et tourné à gauche; il porte une coiffure singulière et une draperie autour des reins; à son côté gauche pend un corythe avec l'arc. De la main gauche, il tient une flèche et de la droite, un second arc, qu'il présente à quelqu'un. Derrière lui un masque.

Rv. ΣΟΛΕΩΝ, à gauche. Au milieu une grappe de raisin; à droite, en bas, une abeille. Le tout est entouré d'un carré de grénétis. (Didrachmon.)

Pl. XXI N° 10.

Α. 7.

¹ Mionnet, III, p. 353, N° 284, 285 et Suppl. VI p. 504, N° 334, 336 &c.

² Eckhel Doctr. num. II, p. 384.

³ Ibid., Suppl. III, 217, 218 &c.

Belle pièce, de la collection de Mr. de Lioutsenko à Tiflis. Sur le seul didrachme semblable que je connaisse, gravé chez Mionnet, Suppl. VII, pl. VI N° 6, le personnage de l'avvers diffère du nôtre; l'objet placé derrière lui, est une espèce de tiare persane, telle qu'on la voit p. e. sur le didrachmon de la même planche, N° 3, ainsi que dans la célèbre mosaïque de Pompée, conservée au musée Borbonico de Naples et représentant Darius vaincu près d'Issos par Alexandre le grand. La grappe de raisin de l'exemplaire de Mionnet, est accompagnée d'épis et l'inscription ΣΟΛ—ΕΝ, est disposée sur deux côtés du carré du revers.

Les médailles de l'ancienne ville de Soli, Soloi, en Cilicie, sont rares. Les types principaux de ces pièces : la grappe de raisin et Dionysos même, prouvent que le dernier y était très-vénéré. Mais que signifie le type de l'avvers? On y voit un archer, non dans l'attitude d'un homme qui se défend, mais bien dans celle de quelqu'un qui se rend ou peut-être, qui reçoit un arc, une arme d'honneur, car il porte dans son corymbe un second arc. Ce détail rappelle vraisemblablement un fait de l'histoire de Soloi, au temps où elle obéissait aux Perses.

Plus tard la ville s'appella Solopolis, et enfin, lorsque Pompée le grand, après la guerre contre les pirates, l'eut repeuplée en y envoyant des prisonniers, faits dans cette guerre, Solopolis changea son nom en Pompéiopolis, en l'honneur de son bienfaiteur.

Agréez ces lignes avec indulgence, cher ami et confrère, et conservez un bon souvenir de

votre très-dévoué
serviteur et ami
B. de Koehne.

St. Pétersbourg
Août 1852.

Bruchstücke zur Münzgeschichte Albrechts, ersten Herzogs in Preussen.

(Fortsetzung ¹.)

Der Hochmeister Albrecht wurde, nachdem er am 9^{ten} April 1525 mit dem Könige Sigismund von Polen Frieden geschlossen, von demselben am folgenden Tage zu Krakau feierlich mit dem bisherigen Ordenslande, als einem neuen Herzogthume Preussen, belehnt und leistete hierauf dem Könige auch die lange vorenthaltene Huldigung. Albrecht empfing bei dieser Gelegenheit aus des Königs Händen die Lehnshfahne und mit ihr das neue Landeswappen. Das weiss damastene Fahnentuch zeigte nämlich, aus dem ehemaligen Ordenswappen den schwarzen Adler, aber mit goldnen Fängen, eine goldne Krone am Halse, unter derselben auf der Brust, ein silbernes S, und auf den Flügeln zwei goldene Kleestengel.

Dem entsprechend liess der Herzog folgende Siegel anfertigen:

a. Das Haupt- oder wie es in Urkunden zuweilen genannt wird «grosse Majestäts Siegel» zeigt in der Mitte den von zwei Greifen gehaltenen Schild mit dem, dem Herzoge verliehenen, Preussischen Adler; in Kreise herum zeigen sich neun kleinere Schilde mit dem Brandenburgischen Adler, den vier Wappenbildern von Pommern, dem von Rügen, dem Burggräflich Nürnbergischen Wapen, dem Hohenzollerschen und der Blutfahne.

Die Umschrift dieses vortrefflich gearbeiteten Siegels von dem auf Tafel XIV, N^o 1 eine Abbildung mitgetheilt wird, lautet: S ∆ V ∆ G ∆ G ∆ ALBRECHT ∆ MARGRAVE ∆ ZV ∆ BRANDENBVRGK ∆ IN ∆ PREVSSEN ∆ HERCZOG ∆ CZ ∆

¹ S. Bd. V, S. 388—396 und Taf. XIV.

b. Das kleinere Siegel zeigt einen neunfeldigen Wappenschild; in der Mitte der Adler von Preussen, darüber der Adler von Brandenburg, vier Felder mit den Greifen von Pommern, ein Feld von Rügen, von Nürnberg und von Hohenzollern.

Die Umschrift in zwei Kreisen auf einem an den Enden aufgerolltem Bande, lautet: die äussere: + VON + GOTTES + GNADEN + ALBRECHT + MARGGRAVE + ZV + BRANDENBVRGK +, die innere: VND + HER — TZOG + ZV + PREVSSEN .

c. Das Secret-Siegel enthält einen vierfeldigen Wappenschild, mit den Wappen von Brandenburg, Pommern, Nürnberg und Hohenzollern, in der Mitte überdeckt mit dem Adlerschilde von Preussen. Die Umschrift auf einem zierlich gefalteten Bande: ·ALBREC — HT × MARGGRAF × ZW × BRANDENBVRG × IN × PREVSSEN × —HERC—ZOG ×

Als der neue Herzog vier Wochen nach der Huldigung, unter grossen Feierlichkeiten in seine Residenz Königsberg einzog, wurde auch ihm vom Lande gehuldigt, bei welcher Gelegenheit folgende kleine silberne Gedächtnismünze ausgeworfen wurde:

No. 1. *Hf.* AL: MAR: BRA: PRI: DVX: PRV: das geharnischte Brustbild des Herzogs von der rechten Seite.

Rf. Innerhalb eines Lorbeerkranzes | PAX | MVLTA |
DILIGE (ntibus) | LEG: (em) | DN: | (Domini) |
15Z5 | • |

(Deutsch: Grossen Frieden haben die welche das Gesetz des Herrn lieben.)

In der Sammlung des Königl. Geh. Archivs zu Königsberg.

No. 2. Von anderem Stempel, aber ähnlich.

In der Sammlung des Danziger Gymnasium's. — Abbildung Tafel XIV No 2.

Im folgenden Jahre vermählte sich der Herzog mit der Tochter des Königs Friedrich von Dänemark, Anna

Dorothea. Er lud den Reformator Dr. Luther in einem eigenhändigen Schreiben ein, seinen Ehebund einzusegnen; dieser konnte jedoch nicht erscheinen. Die Hochzeit erfolgte nun am Johannistage 1526 und wurde durch folgende Denkmünzen verewigt:

No. 3. *Hf.* Des Herzogs *Rf.* der Herzogin Bildniss, mit der Umschrift: EXPRIMIT ALBERTI ATQVE DOROTHEAE PAGINA VULTVS INCLYTA QVOS PRIMOS PRVSSIA NACTA DVCES 1526.

No. 4. Von der vorigen Schaumünze wird in den Preuss. Sammlungen, Band III. S. 40 bemerkt dass «sie auch ohne Umschrift in Herrn Geysels Kabinet anzutreffen»; weder das eine noch das andere Exemplar ist mir jedoch jemals zu Gesicht gekommen.

No. 5. Eine andere, auf diese Begebenheit geprägte einseitige Schaumünze, zeigt die hintereinander gestellten Brustbilder des herzoglichen Paares und zwar das geharnischte Brustbild Albrecht's im blossen Haupte, dahinter das Brustbild seiner Gemablin mit einer Kopfbedeckung, auf der Brust eine goldene Kette. Die Umschrift in zwei Zeilen lautet:
| SI IVVAT ALBERTI, ATQ3 DOROTHEE,
CERNERE VVLTVS, 1526 | PRINCIPIS,
EXEMPLAR, PRESTAT VTRVMQ3 TIBI.
(Deutsch: Wenn es erfreut des Fürsten Albrecht und der Dorothea Bildnisse zu sehen, so stellt Gegenwärtiges dir beide vor.)

Von diesem Schaustücke theilt Spiess in seinen Brandenburgischen hist. Münzbelustigungen (23 Januar, 1769) nach einem ihm vorliegenden Originale eine schöne Abbildung mit, die wir zu unserer Darstellung auf Tafel XIV N^o 3, benutzt haben.

No. 6. Auf die am 5 Decbr. 1529 erfolgte Geburt des ersten herzoglichen Prinzen von Preussen,

bezieht sich wahrscheinlich die nachfolgende, im Königl. Münzkabinet zu Berlin befindliche thalerförmige Denkmünze.

Hf. ☉ NON & EST & BONVM & HOMINEM ☿ ESSE & SOLVM & G & Z Die Brustbilder des herzoglichen Paares in einfachen Gewändern, und zwar der Herzog seine Gemahlin umarmend. (Es ist nicht gut dass der Mensch allein sei, Genesis, 2, I Buch Mosis Kap. 2 V. 18.)

Rf. ☉ VE • 4VI • DICITIS • MÆLVM • BONVM • ET • BO • MÆ • E • 5 Das gespaltene Brandenburgisch - Preussische und Dänisch - Holsteinische Wappen von vier Feldern, nebst einem gleichfalls gespalteten Mittelschildchen mit den Wappen von Zollern und Oldenburg. Ueber dem Schilde die Jahreszahl 15Z9. (Wehe denen die Böses gut und Gutes böse heissen, Esaias Kap. 5. V. 20.)

Diese Inschrift bezieht sich vielleicht auf die Feinde des Herzogs, besonders die deutschen Ordensglieder, in Deutschland, von welchen der Herzog wegen seines Religionswechsels heftig angegriffen, ja mit einem Kriege bedroht wurde, weil er die Ordensregel aufgegeben und dem deutschen Orden sein schönstes Besitzthum, die Ordensländer von der Ostsee entfremdet hatte.

Madai führt diese Denkmünze als Schauthaler unter N^o 6503 auf.

Ich lasse nunmehr die Bruchstücke von Nachrichten folgen ¹ welche mir in Bezug auf die Verdrängung der bisherigen schlechten Preussischen und Polnischen Münzen und die Einführung einer besseren Vereinsmünze,

¹ Ein Theil besteht aus Collectaneen unseres Preussischen Geschichtsschreibers des Herrn Geh. Regierungs-Raths Prof. Voigt, die mir von demselben bereitwilligst mitgetheilt wurden.

zu erlangen möglich gewesen ist. Es scheint mir zweckmässig, die Zeitgenossen mit ihren eigenen Worten sprechen zu lassen. In Beziehung auf das herzogliche Preussen füge ich von jedem Jahre diejenigen Münzen auf, die mir bisher bekannt geworden sind. Diese Anordnungsweise weicht von meinen früheren derartigen Mittheilungen ab; ich bitte aber zu bedenken, dass ich hier nur das noch mangelhafte Material zu einer künftigen Münzgeschichte mittheilen kann, diese selbst aber einem späteren Bearbeiter vorbehalten muss.

1526.

Der Markgraf Joachim von Brandenburg schreibt dem Herzoge Albrecht: er höre, dass des Herzogs Groschen, die vielleicht im Kriege gemünzt seien, an Korn sehr gering sein sollten; es seien deren aber viel in des Markgrafen Land gekommen und würden dort ausgegeben gleich als seine Groschen. Eben so solle der Herzog Schillinge geschlagen haben¹, die den Groschen ungefähr an Grösse gleich sein sollten, aber an Korn sehr geringe. Es sei deshalb in seinem Lande darüber Irrung entstanden, denn der gemeine Mann kenne den Unterschied nicht. Der Herzog möge ihm also ein Muster von diesen Groschen und Schillingen zuschicken.

1527.

Der Münzmeister Albrecht Wille kam in Untersuchung, weil er gegen seine Verschreibung und ohne des Herzogs Befehl gemünzt habe. Die Verhandlung im Rathsbuch, 1527 — 35.

Der Herzog hatte den Caspar Freiburger vor einigen Jahren als Rentmeister angenommen, mit der Verpflich-

¹ Dies Gerücht war ungegründet — denn Schillinge wurden erst einige Jahre später vom Herzoge geschlagen.

tung, dass er die Aufsicht über die Münze führen solle, so dass er bei allen Güssen und dem Aufziehen zugegen sein und gute Aufsicht dabei haben solle. Man fand aber jetzt Mangel an etlicher Münze. Freiburger hatte nie einen Schlageschatz eingenommen, noch berechnet. Es war in den Jahren 1526 und 27 gemünzt und kein neuer Stempel gemacht worden ¹. Der Herzog mass dieses alles dem Unfleisse Freibergers zu. Es war für den Herzog und für des Land daraus grosser Schaden erfolgt. Der Herzog trug bei seinen Räthen darauf an, den Freiburger in Verhör zu nehmen. (5 Juni, Rathsbuch, p. 87.)

Der Herzog liess darauf am 13 Juni den Rentmeister Freiburger und den Münzmeister Albrecht Wilde gefangen setzen, weil sie verabsäumt hatten, bei dem Guss zugegen zu sein, zu probiren, zu gewardiren und aufzuziehen, auch darauf zu sehen, dass auf die Mark nicht mehr denn 31 Groschen geschlagen würden. Der Herzog sah dies nicht bloss als Ungehorsam an, sondern vermuthete Betrug dabei. Er befahl eine genaue Untersuchung der geschlagenen Münze. Freiburger erlangte erst im folgenden Jahre gegen Bürgschaft seine Freiheit wieder. (ibid. p. 95.)

Herzog Albrecht schreibt dem Burggrafen Peter von Dohna: Er habe auf letzt gehaltenen Landtag Margarethä einige Rätke nach Elbing gesandt, um mit den dortigen Königl. Abgeordneten und Räthen der Münze wegen zu verhandeln, um dann auf nächsten Landtag zu Königsberg mit den Landen und Leuten des Herzogthums darüber zu berathen und zu beschlies-

¹ Es ist hiernach kaum zu bezweifeln dass die Hochmeistergroschen Albrecht's mit der Jahreszahl 1525 die unter N^o 1290 — 1298 in der Ordensmünzgeschichte veröffentlicht sind, den Jahren 1526 und 1527 angehören.

sen. Auf jenem Landtage aber hätten die Königl. Rätke einige andere Vorschläge der Münze wegen gethan, von welchen neuen Vorschlägen seine Abgesandten nichts gewusst. Nun wolle er aber (der Herzog) ohne Wissen und Willen der Prälaten, Grafen, Herren, Ritter, Adel, von Landen und Städten, in solchem Münzhandel nichts verhandeln. Er habe daher einen gemeinen Landtag beschlossen auf Nativit: Mariae. Obgleich die Sache so wichtig sei, dass wohl die Noth erfordere, alle Unterthanen von Landen und Städten versammelt zu sehen, so könne diese der gefährlichen Zeit und Luft wegen doch nicht geschehen. Der Hauptmann von Dohna möge sich daher auf den angezeigten Landtag nach Rastenburg begeben und aus seinem Amte zwei von Adel und zwei von den Städten mit Vollmacht auf den Sonntag Nativit: Mariae mitbringen, um dort in der Münzsache zu berathen. D. Fischhausen 26 Juli 1527. (Dohna, Landes S.)

Als der Herzog einige seiner Rätke an den König von Polen nach Petrikau, der Münze wegen, schicken wollte, ersuchte er die Rätke zu Königsberg, auch ihrerseits einige der ihrigen zu senden. Es sollte dort über die Münzsache, wie sie auf dem Landtage zu Rastenburg verlassen sei, verhandelt werden. Ueber ihre Meinung befragt, antworteten die städtischen Rätke: „Sie wollten beim Gutdünken, so zu der Zeit im Hof beschlossen, alle bleiben. Zu dem Tage wurden gesandt Georg von Kunheim Hauptmann auf Tapiau, von den Städten Mag. Bartholomäus Gotz, Bürgermeister der Altstadt, Dominik Plate, Rathmann der Altstadt und Martin Locherer, Bürgermeisters-Kompan aus dem Kneiphofe. Die Antwort des Königs auf ihren Antrag zog sich hin bis auf Sonnabend nach Circumcis. dei 1528. Sie lautete dahin: Da gegen die Vorschläge des Königs in der Münzsache, wie er sie zu Danzig gegeben, der Herzog Bedenken

erregt habe und die Sache an seine Landschaft habe bringen wollen (was ihm der König vergönnt habe), der Verhandlungstag zu Elbing keinen Vergleich zur Folge gehabt und ein angesetzter Tag zu Culm wegen der Sterblichkeit nicht habe vor sich gehen können, so habe der König beschlossen die Sache jetzt auf dem Reichstage zu Petrikau zur Verhandlung und möglichst zum Beschluss zu bringen. Allein dieser Reichstag sei wegen der Sterblichkeit wenig oder nicht besucht und so könne es wieder zu keinem Beschlusse kommen. Doch wolle der König, damit die Münzsache zur baldigen Entscheidung komme, auf Montag nach Lichtmess wieder einen Tag nach Elbing anordnen, wohin seine Statthalter und Botschafter und die Stände in Preussen kommen sollten. Der Herzog möge seinerseits ebenfalls Unterhändler senden. Werde man sich da wieder nicht vergleichen können, so «wollten Ihre Majestät da alsbald den Geschickten beider Landschaften ihrer Maj. Meinung entdecken und anzeigen lassen dergestalt und auf die Meinung, wie Ihre Maj. die Sache zu Danzig bedacht und vorgeschlagen und darauf, nachdem der Handel ferner verzogen nicht leiden könnt, endlich beschliessen.»

Der Rath der Altstadt Königsberg stellt dem Herzoge vor: da die Stadt in dem langwierigen Kriege grossen Schaden erlitten, so habe der Herzog, um ihre Aufnahme und Gedeihen zu fördern und damit die Nothmünze, die im Kriege geschlagen worden sei, ohne zu grossen Schaden, wieder verändert und verbessert werden möge, ihr gestattet, zehn Jahre lang neben dem Herzoge zu münzen. Nun sei aber im Friedensvertrage mit dem Könige von Polen auf die Bestimmung festgestellt, dass binnen einem Jahre eine Vereinigung über die Münze getroffen werden solle und mittlerzeit das Münzen in Preussen eingestellt bleiben solle. Daraus

werde aber der Stadt grosser Schaden entstehen, da sie alles, was sie im Vorrath gehabt, auf die Errichtung der Münze verwandt, dem Münzmeister davon Vorschüsse gemacht und durch den Neubau des Rathhauses aller Mittel entblösst sei. Ihre Aussicht sei nur die Münze gewesen. Man bitte also, da die Sache nicht unmittelbar beim Herzoge stehe, dieser möge es beim Könige vermitteln, dass zur Aufhülfe der Stadt ihr gestattet werde, das wenige Silber, welches sie zur Münze geschickt, nach Würden in ziemlichem Grad und Korn zu Geld machen zu dürfen, wie es auch den Elbingern gestattet sei. Da sie zu erwähntem Neubau Münzen nöthig habe, so bitte man den König um drei Güsse oder 300 Mark löthigen Silbers, so lange bis der Münzhandel zum endlichen Beschluss komme. Der Herzog brachte dieses Gesuch an den König und den Bischof von Krakau. (Platner, p. 462 — 463.)

Der Vicekanzler von Polen, Bischof Petrus von Krakau, schreibt dem Herzoge Albrecht, dass der König nicht bewilligen wolle, dass in Preussen Münze geschlagen werde, bis über den Münzwerth auf der bevorstehenden Tagfahrt zu Elbing ein Beschluss gefasst werde. D. Krakau, 4 T. vor Urbani, 1527.

1528.

Die Polnischen Rätthe der Lande Preussen schrieben dem Herzoge :

Nach der Abreise seiner Gesandten hätten sie die beschlossenen Artikel des Münzhandels dem Jost Ludwig, Münzverwalter des Königs zur Revision übergeben, der einige Erweiterungen darin vorgenommen habe, dem Münzhandel zum Besten. Sie übersenden diese dem Herzoge und bitten, sie zu genehmigen. Marienburg, am T. Himmelfahrt Christi, 1528.

Nach einem Schreiben des Bischofs Moritz von Ermeland an den Herzog Albrecht, war auf einer Tagfahrt zu

Marienburg am Tage S. Stanislai, zwischen den Räten des Königs von Polen und denen des Herzogs beschlossen worden, auf welch Schrot und Korn die neue Münze geschlagen werden und ausgehen solle¹. Die Groschen des Herzogs Albrecht und des Herzogs Friedrich waren auf 17 neue Pfennige und die der früheren Hochmeister auf 18 neue Pfennige gesetzt. Die Tippelgroschen waren verboten und die letzt geschlagenen Danziger Schillinge, die nur auf 4 neue Pfennige geschätzt, sollten abgethan und gebrochen werden. Von dieser Münze wurde von Seiten des Königs eine merkliche Summe geschlagen. Gegen Michaeli kamen die Königl. Räte mit den Münzverwesern überein, dass die neue Münze unter das Volk ausgegeben werden solle. Da sich aber fand, dass der neuen Pfennige nicht genug geschlagen waren, musste man die alten Pfennige mitdulden. Man bestimmte, dass drei neue für vier alte gelten sollten. So fanden die Probirer auch den Werthgehalt. Der Bischof schreibt nun: er habe diesen Bestimmungen gemäss in seiner Herrschaft die alte und neue Münze ausrufen lassen und seit vier Wochen sei sie im Gange. Allein die Unterthanen des Herzogs wollten sie weder zu 17 noch zu 18 neuen (wie zu Marienburg beschlossen sei) noch zu 22 noch zu 24 alten Pfenningen nehmen. Das bringt den Unterthanen des Bischofs

¹ Es kam auf dieser Tagfahrt wegen der Landesmünze, insbesondere wegen der herzoglichen, zu folgendem Beschluss, die neue Münze soll gleich der Königl. Polnischen geschlagen und zwanzig Groschen auf eine Mark gerechnet werden. Ein Groschen soll drei Schillinge und ein Schilling sechs Pfennige halten. Die Groschen des Herzogs sollten auf der einen Seite sein Bildniss, auf der anderen den Preussischen Adler vorstellen. Es soll mit dem Ausprägen der Pfennige der Anfang gemacht werden.

grossen Schaden, da merkliche Summen aus des Herzogs Lande nach Ermland geführt würden und es entstehe Zwispalt zwischen den beiderseitigen Unterthanen. Er habe daher, um ferneren Zwist zu vermeiden, die obgenannten Groschen nicht höher denn zu 18 alten Pfennigen, wie sie in des Herzogs Lande gangbar seien, zu nehmen geboten, was er dem Herzoge zur Erhaltung der guten Nachbarschaft hiermit anzeige. D. Heilsberg, Sonntag vor Martini, 1528.

Am Rande steht vom Herzoge geschrieben: «Im Bisthum Heilsberg Preussische Groschen sollen 18 Den. gelten wie im Herzogthum».

Im Mai kamen die Räthe der Städte Königsberg bei den Räthen des Herzogs mit einer Beschwerde wegen der Münze ein, nämlich «es sei keine Münze unter den Leuten, nur Geld und von Groschen-Stücken sei eine grosse Beklagung unter den Leuten der Münze halber. Die Räthe bitten daher um eine Veränderung, «denn obwohl die alte Polnische solle ganghaft bleiben, so sei sie doch nicht hier; man kenne sie auch nicht, denn gebe man dem gemeinen Mann einen alten Polnischen, so glaube er, es sei Schweidnitzer.» — Man antwortete ihnen: die alte Preussische Münze solle ganghaft bleiben; man finde, dass die Groschen vor Herzog Friedrichs Zeit im jetzigen Gelde 24 Den. werth, die andern nach Herzog Friedrichs Zeit 21 Den. Die Schweidnitzer sollten verboten sein. Der Herzog wollte ein Mandat anschlagen lassen, wie man jede Münze nehmen solle. Derselbe habe auf allen Landtagen dahin gearbeitet, dass die alte Münze genommen werden solle. Die Räthe der Städte bitten jedoch den Herzog, dass aufs förderlichste gemünzt werde, denn da zwischen der alten Münze¹ und Schweidnitzer kein Unter-

¹ Damit sind die halben Polnischen Groschen gemeint.

schied leicht erkannt werden kann, so sei dies dem gemeinen Manne beschwerlich.

Der Herzog erklärte: er wolle allen Fleiss anwenden, dass die neue Münze in Gang gebracht werde. (Rathsbuch p. 28.)

Der Bischof von Ermland schreibt dem Herzoge Albrecht: die königl. Räthe hätten von der jüngst zu Graudenz gehaltenen Tagfahrt ein Edict zugefertigt, wie die neue Münze ausgehen und neben der alten ganghaft sein solle. Man sei über den Ausgang der neuen Münze verschiedener Meinung gewesen; einige hätten damit einen Anstand bis Mariä Purif. nehmen wollen. Aber die kleinen Städte und der Adel hätten dringendst gebeten, dass man die neue Münze ausgeben und eine Ordnung treffen solle, wie die neue neben der alten ganghaft sein solle. Auch die grossen Städte hätten dies gewünscht, denn es käme nichts zu Markte und wenn etwas käme, wisse man nicht, wie und womit man es bezahlen solle, denn der Verkäufer tadele jetzt alle Münzen. Es sei also die Münzordnung jetzt unumgänglich nothwendig gewesen und die neue Münze habe man in Gang bringen müssen. Es werde gut sein, wenn andere auch münzten; der Münzmeister zu Thorn setze sein Werk stattlich fort, habe 40 Gesellen in der Werkstatt arbeiten und habe versprochen alle Woche 1500 Gulden an allerlei Münzen zu schlagen. D. Braunsberg 10 October 1528.

Der Bischof von Ermland schreibt dem Herzoge Albrecht: der König habe seinen Räthen auf Donnerstag nach Lucia einen Tag nach Marienburg angesetzt. Werde der Herzog wegen des Beschlusses zu Marienburg und Graudenz in der Münzsache irgend eine Beschwerde haben, so werde es gut sein, wenn er solche durch seine Botschafter dort vorbringen lasse, damit man in der Sache einig werde. D. Heilsberg Freit. nach Martini, 1528.

In einem anderen Briefe des Bischofs spricht er vom Steigen der Waarenpreise. «Dass der Münzgang stutzig worden und die Waare in Aufsteigen kommt und andere Irrnisse sich thun ereignen, achten wir keine andere Ursache, dass der Herzog mit den Räthen des Königs, wie zu Marienburg beschlossen und zu Graudenz erneuert und durch ein Edict verfasst worden, sich im Anfange nicht verglichen habe. Daher sei es gekommen, dass der Kaufmann sich bedinge, was für Münze er für seine Waare vom Käufer haben wolle. D. Heilsberg, am Tage Barbarä, 1528.

Der Bischof schreibt dem Herzoge: der Marienburgische Woywod Georg v. Baisen, der Danziger Castellan Hans Balynski, und der Rath von Danzig hätten ihn dringend gebeten, den Herzog zu veranlassen, wegen der Münze seine Bevollmächtigten nach Marienburg auf die Tagfahrt zu senden, um die Münzsache mit Eintracht zu behandeln und dem Steigen der Waaren vorzubeugen und etwaniger «Unstimmigkeit» unter dem Volke zuvor zu kommen. Er finde für rathsam, dass die alten Pfennige abgethan würden. D. Heilsberg, am T. Nicolai, 1528.

Der Bischof von Ermland macht ein Mandat über die Münze bekannt, worin er sagt, dass die Lande und Städte des Königs von Polen, und die Rätthe auf jüngster Tagfahrt zu Marienburg verhandelt und beschlossen haben: die alten hier im Lande vor Herzog Friedrich geschlagenen Groschen für 18 neue Pfennige gleich den jetzt geschlagenen neuen Preussischen Groschen, sollten Gang und gebe sein. Die anderen Groschen, die Herzog Friedrich und Herzog Albrecht gemünzt, sollten alle gleich (ausgenommen die Tippelgroschen, die ganz verboten seien) und zu 17 neuen Pfennigen, die alten Schillinge, wie auch die neuen zu 6 neuen Pfennigen genommen und gegeben werden. Aber die Dan-

ziger letztgeschlagenen Schillinge, welche nicht mehr denn 4 neue Pfennige werth seyen, sollen gebrochen und eingewechselt werden. Die Schweidnitzer halben Groschen sollten nach Beschluss der Tagfahrt zu Thorn, auch fortan in allen Landen Preussens nicht höher als für 10 alte, oder 8 neue Pfennige, bis auf Erkenntniss der Königl. Räthe ganz und gar ganghaft sein und in der Münze eingewechselt werden. Unter dem Polnischen und Schweidnitzer Gelde sei viel falsche Münze, vor der man jederman warne; es werde hiemit befohlen, dass jeder, dem solches falsche Geld zu Händen komme, es nicht weiter ausgabe, sondern zur Verhütung vor Trug und Schaden es bei sich behalte, abthue und zerbreche. Alle und jegliche fremde Münze (ausser der guten Polnischen) sowohl Pfennige als andere, solle ganz und gar verboten sein, auch die Heller weiter nicht genommen oder ausgegeben werden. Wer gegen diese Bestimmung handle, solle nach Ermessen des Bischofs bestraft werden. — Die neue Münze¹ die in wenigen Tagen ausgehen werde, solle ohne Widerrede an Zahl und Würde auf folgende Weise genommen werden, nämlich 60 neu geschlagene Schillinge für ein Mark Preuss., 20 neue Groschen auch für eine Mark, ausgenommen Renten und Schulden, die aus Kaufmannshandeln oder sonst anderen Contracten, die vor Ausgang dieser neuen Münze oder gegenwärtigen Edicts entstanden wären, darin soll durch die Herrschaft vermittelt bequemer Moderation gesehen und dem Marienburgischen Recess gemäss erkannt werden. D. Heilsberg, Mittwoch nach Jacobi, 1528.

Im April wurde wegen der Münzsache ein Landtag zu Königsberg gehalten. Der Herzog nahm die Sache

¹ Der Bischof meint hierunter die für Polnisch-Preussen zu Thorn geschlagene Münze.

als äusserst wichtig. Der Burggraf musste im Namen des Herzogs folgendes als Anlass bei Eröffnung des Landtages am 14^{ten} April vortragen:

Den Versammelten von Landen und Städten ist anzuzeigen und zu befehlen, dass sich niemand vor Endung dieses Landtages von hinnen begeben, sondern desselben auswarten solle, in Betrachtung, dass an diesem Handel wohl so viel gelegen, als ob die Lande eines Heereszuges gewarten müssten. Mein gn. Herr hätte auf die Fahr des vergangenen Krieges nicht so hoch geachtet, als den jetzigen vorhandenen Schaden, mit Anzeigung, wie Kön. Maj. zu Danzig einen Vorschlag der Münz halben gethan, also dass eine Münze geschlagen, die durch das ganze Königreich, auch Litthauen, Masovien und Preussen gehen sollte, und nachdem in solchem Vorschlage und Abthung der Preussischen Münze gehandelt, habe mein gnädigster Herr aus merklichen Ursachen alsdann im Rathe befunden, dass solches ohne Wissen und Willen seiner Landschaft nicht einzugehen, noch zu beschliessen, sondern bis auf seiner Landschaft Berathung einen Hintergang genommen und das Abthun der Münze dasselbigemal abgehalten, mit fernerm Anzeigen, wie der Landschaft wissentlich, dass alsdann allda zu Danzig dieser Vorschlag geschehen, die Mark Silbers XII und XV Mark Preussisch Geld, derselben neumals demselbigen Vorschlag schwerlich nachzugehen. Es ist aber hernach zu Elbing noch ein neuer und schwererer Vorschlag geschehen, nämlich dass im Lande zu Preussen eine neue Münze wie vor 30 oder 70 Jahren geschlagen sollte werden, welches Vorschlags sich seine Gnaden gar nicht versehen. Deshalb sei erst ein Landtag zu Rastenburg gehalten worden; zwei andere Landtage zu Culm und Elbing hätten nicht gehalten werden können. Auch auf dem Reichstage zu Petrikau, wohin der Herzog Deputirte geschickt, habe das Anhalten

des Herzogs keine Veränderung gehabt, sondern der König beharre bei seinem Vorschlage zu Danzig. Der Herzog erkläre es für unmöglich, dass eine solche Münze geschlagen werde und wenn sie geschlagen werde, im Lande erhalten werden könne. (Darauf folgt eine lange Auseinandersetzung der Sachlage und Verhandlung zwischen der Landschaft und dem Burggrafen, der im Namen des Herzogs sprach). Die Landschaft erklärt, dass sie nicht im Stande sei, zu rathen, wie dem Verderben zu begegnen sei.

Späterhin wurde über die Münzsache noch eine Tagfahrt zu Marienburg gehalten, wo man zu gegenseitigen festen Beschlüssen kam, vergl. darüber: Fol. Instructionen und Responsa 1527—28 p. 115 ff.

Der Herzog liess den Räthen der Städte Königsberg anzeigen, dass er Willens sei, Münze zu schlagen und ausgehen zu lassen; nur wolle er gerne zuvor wissen, ob dieselbe auch in Gang gebracht werden möchte. Sie sollten daher nur «noch ein kleines Mitleiden mit ihm haben, bis man sehe, wo es mit derselben hinaus wolle.»

Es ist nicht zu bezweifeln dass das Urtheil des Königsberger Stadtraths günstig ausfiel, da der Herzog bald darauf die Herzogliche Münze dem Polnischen Münzpächter Jost Ludwig auf zehn Jahre überliess. Ein Zeitgenosse meldet darüber: «Es kam einer von Crockaw her mit namen Jost Ludwig¹ lahm an beiden Henden, Nam die Muncze ahn zuvorlegen vff zehen Jar, vnd Bauet ein Newe Muncze, do man etlige vil gesellen In erbtten Kunden. Derselbe Jost Ludewig, einen grossen Schacz an golde die Zeit vbir aufz diesem Herzogthumb gefuret vnd zugeschickt ist wurden, durch seine Schreibers die er alhie

¹ Jobst Ludwig Decius war um diese Zeit Königlicher Secretair, Münzmeister und Rathsherr zu Krakau.

In der Muncze hatte, die das gудde gold vnd Jocheimthaler mit groszen Hauffen, vmb geringe gelt an sich wechselten. Do die 10 Jare vmb kamen, nam k. g. h. die Muncze selber wider ahn zuuorlegen.

1529.

Im Rathsbuche heisst es unterm 22^{ten} Februar:

Nachdem die Königlichen Allbereits alle alten Pfennige verboten, werde man die Pfennige sie nicht auch verbieten, so kommen sie alle herein mit verderblichem dieses Landes Schaden. Hält es dafür, man muss das mit vereinigen. In Summa was sie verbieten und nehmen, das muss der Herzog auch verbieten und nehmen.

Rathsbuch p. 84.

(Fortsetzung folgt.)

Berlin

F. A. Vossberg.

Die bei Rathau gefundenen Brakteaten.

(Taf. XVI bis XIX.)

Im Jahre 1850 gelangte in meine Hände eine Parthie Münzen, die, im ungereinigten Zustande und mit allem Abgange etwa zwei Mark schwer, kurze Zeit vorher bei dem Dorfe Rathau, zwei Meilen von Breslau entfernt, ausgegraben waren. Es beansprucht dieser Fund in doppelter Beziehung ein Interesse, welches ihn der Besprechung in diesen Blättern würdig erscheinen lässt: einmal in Rücksicht der aussergewöhnlich grossen, sich fast auf hundert erhebenden Anzahl der darin enthaltenen verschiedenen Gepräge, während sonst selbst massenhaftere Brakteatenfunde, wie die in der numismatischen Zeitung beschriebenen von Weissensee, von Gotha u. a. nur wenige Sorten zu umfassen pflegen; zweitens aber liegt die Wichtigkeit unseres Fundes in der unverhältnissmässig reichen Fülle unedirter Gepräge, mit denen er uns zum ersten Male bekannt macht, denn erst der geringere Theil seines Inhalts ist in unseren Münzbüchern beschrieben.

Auf eine sehr in die Augen fallende Weise sondern sich die in Rede stehenden Münzen in zwei Klassen, in welche auch der Verkäufer, ein gänzlicher Laie in der Münzkunde, sie aus eigener Bewegung getrennt hatte. Die grosse Mehrzahl nämlich bilden kleine, ausserordentlich dünne Blechmünzen, deren etwa neunzig auf ein Loth Preuss. gehen, während der geringere Theil in Brakteaten besteht, die von weit stärkerem, kräftigeren Silberblech gearbeitet sind. In jenen müssen wir die an dem Orte der Vergrabung des Schatzes umlaufende Landesmünze suchen, wie es ja überhaupt für alle Münz-

funde eine anerkannte, aus der Natur der Sache herfließende Regel bildet, dass die in grösserer Anzahl vorhandenen Sorten in der Nähe des Fundortes geschlagen sind, eine Regel, die nur selten Ausnahmen erleidet, selbstredend aber nicht zur Anwendung kommen kann, wenn es an dem Fundorte zur Zeit der Verbergung des Schatzes keine Landesmünze gab, wie dies bei den in den Ostseeländern und in Russland so häufigen Entdeckungen von Denaren des X und XI Jahrhunderts der Fall ist. Bringen wir die aufgestellte Regel auf unseren Fall zur Geltung, so sind die gedachten zahlreichen Blehmünzen von geringem Gewichte, Schlesisch-Polnischen Ursprungs. Eines weiteren Beweises dieser Behauptung wird es um so weniger bedürfen, als dieselbe wenigstens für die vier Arten, welche von den hierher gehörigen neun und zwanzig Sorten bisher allein bekannt geworden sind, bei den betreffenden kenntnisreichen Schriftstellern bereits Anerkennung gefunden hat, die übrigen noch neuen fünf und zwanzig Gepräge aber jenen vier nicht nur hinsichts der Grösse und des Gewichts, sondern auch hinsichts aller jener anderen charakteristischen, durch Worte kaum zu bezeichnenden Merkmale, welche man unter dem Ausdrücke des Styls oder Typus zusammenfasst, im höchsten Grade ähnlich sind. Die Erläuterung dieser zu einer, mir weniger geläufigen Klasse gehörenden Münzen hat mein verehrter Freund, Herr v. Köhne zu übernehmen die Güte gehabt¹, daher ich mich sofort an die Beschreibung und Erörterung der übrigen, welche die oben bezeichnete zweite Klasse bilden und wesentlich zur Bestimmung des Zeitalters jener Schlesisch-Polnischen beitragen, begeben kann. Es sind diese sämmtlich Brakteaten Norddeutscher Herkunft, mit alleiniger Ausnahme einer ganzen und einer in ei-

¹ S. den folgenden Artikel.

nem Bruchstücke vorgefundenen, nach Baiern gehörenden zweiseitigen Münze. Die spätesten derselben fallen, wie unten näher nachgewiesen werden wird, in das Ende des XII Jahrhunderts, sind aber wohl schwerlich nach 1193 geprägt

1. Kaiser Friedrich I (1155—1190). Die schief geschnittene obere Hälfte des bei Mader (Brakt. II Versuch. Tf. XI N^o 95) abgebildeten Brakteaten mit dem thronenden, Scepter und Reichsapfel haltenden Kaiser. Von der Umschrift ist ...DER... erhalten, wodurch sich die auf dem Maderschen Stücke allein lesbaren Buchstaben FRID...M... ergänzen. (1 Ex.)

Dass dieser grosse, herrliche Brakteat, ein wahres Meisterstück damaliger Kunst, in dem östlichen Norddeutschland zu Hause ist, kann nicht dem geringsten Bedenken unterliegen. Mader (a. a. O. S. 112) sagt von demselben, mit Beziehung auf einen unmittelbar vorher erwähnten Pegauer, dass er auch aus dieser Gegend zu sein scheine; ich bin aber, ohne in einer Frage von so zarter Natur einem Gelehrten von Mader's Rufe entschieden entgegen zu treten, vielmehr zu der Ansicht geneigt, dass unsere Münze nach Magdeburg gehöre, und glaube, dass sie selbst uns darüber eine Andeutung an die Hand giebt. Ich denke nämlich an die im Felde dieser Münze erscheinenden eigenthümlichen quadratischen Zierrathe, welche auch Maders beobachtendem Blicke nicht entgangen sind und die sich eben so auf den unter N^o 4 und 6 beschriebenen Brakteaten des Erzbischofs Wichmann von Magdeburg wiederfinden. Da nun gerade die genaue Uebereinstimmung in solchen kleinen, nur aus der Laune des Künstlers entsprungenen Verzierungen für die Gemeinsamkeit der Zeit und des Orts der Entstehung zweier Münzen spricht, so darf man wohl auch den vorliegenden Kaiserbrakteaten dem reichen, kunstsinnigen Magdeburg zuweisen, ohne den

Vorwurf einer zu gewagten Schlussfolgerung auf sich zu laden.

2. Friedrich I, unentschieden ob als König, oder als Kaiser, (1152—1190). FRIDERICV I. Gekröntes Brustbild in einer zierlichen Einfassung. Grösse 14 (nach dem Maderschen Münzmesser) (1 Ex.)

Dieselbe Münze findet sich abgebildet bei Götz (Kaisermünzen N^o 517), bei Beyschlag (Versuch einer Münzgesch. Augsburgs Tf. V N^o 10) und bei Meyer, (Brakt. der Schweiz, Tf. III N^o 153). Ueberall aber lautet die Umschrift unrichtig: FRIDERCHI, und wird irrig der Prägort dieser Münze in Süddeutschland, und zwar mit grösserer oder geringerer Bestimmtheit, in Kostnitz gesucht. Die Brakteaten des südwestlichen Deutschlands haben indess einen ganz anderen Charakter, es fehlt ihnen durchgängig jene Weichheit des Styls, jene Geschmeidigkeit des Silberblechs, welche die norddeutschen Brakteaten, und die vorliegenden insbesondere auszeichnet, und vergleicht man diese Münze vollends mit der unter N^o 1 beschriebenen, so wird man nicht länger im Zweifel sein können, dass beide derselben Oertlichkeit, also Magdeburg, oder doch wenigstens dem nordöstlichen Theile unseres Vaterlandes angehören. Genau dieselbe Gestalt der Krone, genau dasselbe volle glatte Gesicht, genau dieselbe Anordnung des Gewandes, dieselbe Einfassung ferner und dieselbe Form der Buchstaben, daher man dann unwillkürlich zu der Vermuthung kommt, dass diese Münze nur eine Theilmünze von N^o 1 darstellt, was mir leider genau zu ermitteln nicht möglich war.

3. Friedrich, Erzbischof von Magdeburg (1142—1154) + FRIDERICVS • ARCHIEPI Brustbild des Erzbischofs, mit Mitra, in der Rechten den Krummstab, in der Linken Buch nebst Palmzweig. Im Felde, links, ein Krèuzchen Gr. 17. — Taf. XVII N^o 30. (1 Ex.)

Die Münzen dieses Erzbischofs gehören zu den sel-

tensten in der Reihe der Magdeburger und waren bisher erst sechs Gepräge desselben bekannt. (Leukfeld Tf I, N° 1 u. 2, Becker, Tf. VII N° 190, numismat. Zeit. 1842 S. 100, N° 6, 1844 S. 146 N° 57 und 1845 S. 49 N° 66.) Durch die am vorletzten Orte beschriebene Münze mit: FRIDERICVS ARCHMA~~6~~ ist der bisher über die Prägstätte gehegte Zweifel auch in Bezug auf die übrigen gehoben. Uebrigens stehen sämtliche Münzen dieses Fürsten an Kunstwerth weit hinter denen seines Nachfolgers Wichmann zurück.

4. WICHMANN. Erzbischof von Magdeburg (1154—1192) W~~16~~MAN — ARCHIEP. Der Erzbischof mit langem Kreuzstabe und Krummstabe, an welchen das Evangelienbuch lehnt, sitzend auf einem von den Vorderkörpern zweier Hunde gebildeten Stuhle. — Taf. XVII N° 33. (4 Ex.) Gr. 18.

5. W~~16~~MA — NNVS~~A~~. Unter einem dreifachen Bogen, Kniestück des sitzenden Erzbischofs mit Stab und Palme hinter einer mit zwei Thürmen bewehrten Brüstung; auf jedem der beiden äusseren Bogen ruht ein Kirchengebäude und über dem mittleren erhebt sich wiederum ein von Säulen getragener Bogen, in welchem das Brustbild des heiligen Moritz erscheint. — Tf. XVII N° 32. Gr. 22. (4 Ex.)

6. WICH~~1~~ — ANNVS, auf dem äusseren Rande vier Buchstaben, der erste deutlich A, die anderen dem Anscheine nach RIP, getrennt durch solche quadratische Verzierungen wie sie bei N° 1 erwähnt sind. Der Erzbischof mit Buch und Stab unter einem Bogen, der ein thurmreiches Kirchengebäude trägt. (1 ganzes Ex. und zwei Hälften). Gr. 19. — Taf. XVII N° 31.

7. WICMA — NNVS. A. Der Erzbischof auf dem bei N° 4 beschriebenen Throne, zwischen zwei Thürmen. In der Rechten hat er den Krummstab, in der Linken einen langen in ein Patriarchenkreuz endigenden Stab,

seine Füsse ruhen auf einem Bogen Gr. 19. — Taf. XVII N^o 36. (3 Ex.)

8. VVICOLANNVS—ARCHIEPISC. Der Erzbischof mit einem Kreuzstabe und einem Bande, auf welchem OPVS. Gr. 21. — Taf. XVII N^o 35 (1 Ex.)

9. ARCHIEPIS—COPV·WICOL. Der Erzbischof mit Krummstab in der Rechten und Palmzweig, nebst Buch in der Linken. Gr. 21. — Taf. XVII N^o 38. (1 Ex.)

10. ARCHIEPIS—COPVS VVICOL. Der Erzbischof auf demselben Stuhle, wie auf N^o 3 sitzend, in der Rechten Palmzweig nebst Buch, in der Linken den Krummstab. (Abgebildet bei Mader, II Versuch N^o 20.) Gr. etwa 21. (3 Bruchstücke.)

11. WICOLAN Auf einem Bogen zwei durch eine Mauer verbundene Thürme (so muss man die Darstellung den Regeln der Symetrie gemäss ergänzen), hinter denselben der Erzbischof mit einem Palmzweig in der Rechten. (Nur die linke Hälfte fand sich vor.) Gr. etwa 21. (2 Ex.)

12. NVS ARC. Der Erzbischof auf dem unter N^o 3 beschriebenen Stuhle sitzend, mit Palmzweig in der Rechten. (Linke Hälfte). Gr. etwa 21. (2 Ex.)

13. ARCHIEPI. Auf einem beiderseits mit einem Thurme besetzten Bogen sitzt der Erzbischof, und hält in der Rechten den Krummstab. (Linke Hälfte). Gr. etwa 21. (1 Ex.)

14. Die linke Hälfte des bei Becker (200 seltene Münzen, Tf. VI N^o 156) abgebildeten schönen Brakteaten, der den Erzbischof in einem Ovale zeigt, neben welchem zwei Figuren. Gr. etwa 19. (1 Ex.)

Ungeachtet der grossen Anzahl von Brakteaten dieses Erzbischofs die bereits in verschiedenen Werken beschrieben und überhaupt in Leitzmann's numismat. Zeitung, 1842 S. 100 bis zu neun und dreissig mit seinem Namen versehenen Geprägen zusammengestellt sind, erschei-

nen hier noch neun neue, da von allen oben beschriebenen meines Wissens nur erst die N^o 10 und 13 bekannt sind. Alle machen sie sich durch ihre gute Zeichnung und saubere Ausführung bemerkbar, besonders N^o 5 und 14, die den schönsten dieser Münzgattung beizuzählen sind. Sie bilden in sofern einen merkwürdigen Gegensatz zu denen des gleichzeitigen Halberstädter Bischofs Ulrich, von dem wir Münzen von sehr verschiedenem Kunstwerthe aufzuweisen haben, die schönsten und ausgearbeitesten, wie die hässlichsten und rohesten.

Von N^o 7, 8 und 9 haben sich nur zerschnittene Exemplare vorgefunden, aber wenn gleich diese Hälften in dem vorgefundenen Zustande nicht genau zu einander passten, sondern erst dadurch passend gemacht werden mussten, dass von der einen oder der anderen Hälfte ein Stück abgenommen wurde, weil sie ursprünglich nicht demselben, sondern verschiedenen Exemplaren derselben Münze angehört hatten, so ist doch an dem Zusammenhange der von mir vereinigten Hälften nicht der leiseste Zweifel möglich, da die letzteren in der Gestalt, wie ich sie durch einen Goldarbeiter habe zusammensetzen lassen, in Bild und Schrift auf das Vollkommenste passen. Unter solchen Umständen ist es aber gewiss nicht gewagt zwei dergestalt bis in die kleinsten Einzelheiten zu einander passende Hälften, als Stücke derselben Münze zu betrachten, zumal wenn diese Zusammengehörigkeit durch verschiedene Exemplare zu noch grösserer Gewissheit erhoben wird, und kann ich hierbei namentlich versichern, dass der Kupferstecher in dieser Beziehung sich auf das Treueste an die ihm vorgelegten Urstücke gehalten, und nicht etwa zu Gunsten meiner Vermuthungen sich auch nur die geringste Änderung erlaubt hat.

Von N^o 10 hat sich nur eine rechte und eine linke Hälfte ergeben, aus denen sich freilich kein vollständiges

Exemplar herstellen liess, da die Münze, von welcher jene abgeschnitten war, etwas zu viel von der linken, diese etwas zu viel von der rechten Seite sehen liess: indessen erleidet es keinen Zweifel dass dies die von Mader angegebene Münze ist, nur muss dieser Gelehrte ein etwas verdrücktes Exemplar vor Augen gehabt haben, welches das Gepräge bei Weitem nicht in seiner ganzen Schönheit erscheinen liess.

Von N^o 11, 12, 13 und 14 haben sich leider die rechten Hälften nicht ermitteln lassen, so dass die drei ersten nicht vollständig hergestellt werden konnten. Uebrigens ist es eine bekannte Thatsache, dass diese Hälften und Viertel von Brakteaten nicht durch Zufall, etwa durch Zerstückelung bei der Auffindung entstanden sind, sondern dass man zu der Zeit ihrer Gültigkeit die grösseren Brakteaten insbesondere, um für kleine Lebensbedürfnisse Scheidemünze zu gewinnen, halbirte, viertheilte oder sonst zerstückelte, wie dies nicht nur die Schärfe der Theilungsflächen, welche ein schneidendes Werkzeug voraussetzt, sondern auch der Umstand beweist, dass sich oft bei der Auffindung dieser Schnitt mit demselben Roste bedeckt findet, wie die übrige Fläche der Münze.

Auf N^o 4 ist der Kreuzstab des Erzbischofs über dem ersten Kreuze noch mit demselben, aus vier mit den Spitzen sich berührenden Dreiecken gebildeten Kreuze, und auf N^o 6 der Rand mit vier dergleichen Kreuzen besetzt, wie wir solche oben auf N^o 1 bemerkt und zur Bestimmung des Vaterlandes dieser Münze benutzt haben.

Interessant ist die Art, wie auf N^o 8 die Umschrift vertheilt ist. Einigermassen ähnliche Beispiele bieten Leukfeld, Halberst. Brakt, Taf. I N^o 2, 3, 8, Taf. II N^o 23 u. s. w. Die auf N^o 6 vorkommende Schreibart Wichmannus ist auf den Münzen seltener; gebräuchlicher ist Wicmannus oder Wigmannus.

15. Magdeburg. + SC—S· OAVRICIVS ·D DVX (!); ein zweites Exemplar hat richtig DVX. Ueber einer Leiste zwischen zwei Thürmen, Brustbild des Heiligen, dessen Arme der Mantel verbirgt. Gr. 15. (5 Ex.)

16. Ebenso, aber ohne Umschrift. Gr. 10. — Taf. XVII N° 34. (1 Ex.)

17. OAV —RICI. Zwischen zwei Kuppelthürmen Brustbild des Heiligen, über einem Bogen, in welchem drei andere Thürme erscheinen. Gr. 14. (5 Ex.)

18. Desgleichen, aber unter dem Bogen nur ein Thürmchen und ohne Umschrift. Gr. 10. — Taf. XVII N° 37. (2 Ex.)

19. SC—S· OAVRICIVS ·DVX. Ueber einem gepörlten Bogen, unter welchem ein kleiner Zinnenthurm, dasselbe Brustbild zwischen zwei Kuppelthürmen. Gr. 14. (1 Ex.)

20. SC—S OAVRICIVS . Unter einem dreifachen, mit drei Thürmen besetzten Bogen ein unbedecktes Brustbild mit Schwert und Fahne. Gr. 15. (2 Ex.)

21. OAVRI — Auf einem Bogen sitzt der Heilige und hält in der Rechten ein Schwert an der Scheide, die Spitze nach unten gekehrt, in der Linken eine Fahne. Gr. 15. (2 Ex.)

22. OAVRICIVS . Brustbild des Heiligen in kriegerischer Rüstung, mit der Rechten einen kleinen runden Schild und ein dahinter hervorragendes Schwert, mit der Linken einen eben solchen Schild und darüber hervorragendes Kreuz oder einen Reichsapfel erhebend. Gr. 14. (1 Ex.)

23. + $\omega\text{AG}\epsilon$ — $\text{D}\epsilon\text{DV}$. Roh gezeichnetes, behelmtcs Brustbild, mit Schwert in der Rechten und Schild nebst Fahne in der Linken. Gr. 13. (1 Ex.)

24. SC—S· OAVRICIV DVX. Der Kopf des Heiligen in einem auf die Spitze gestellten Viereck, das von einem vierthürmigen Kirchengebäude überragt wird. Gr. 15. (2 Ex.)

Vorstehende Münzen, von N° 15 ab, gehören zu den

sogenannten Moritzpfennigen. Was es mit dieser Klasse für eine Bewandniss habe, ist noch nicht recht ausgemacht, jedoch scheint die Madersche Annahme (in seinem II Versuche S. 52), dass sie theils von den Voigten, theils von der Stadt, theils von Münzpächtern, geprägt sind, nicht eben verwerflich. Namentlich den Münzpächtern, deren es in dem grossen und reichen erzbischöflichen Sprengel gewiss viele gab, möchten diese Moritzpfennige zuzuweisen sein, den Voigten vielleicht vorzugsweise diejenigen, auf welchen ein Mann ohne Heiligenschein, in der gewöhnlichen kriegerischen Tracht jener Zeit vorgestellt ist. Die grosse Anzahl und Mannigfaltigkeit dieser Gepräge hat schon Mader in Erstauen gesetzt, aber wenn er bemerkt, dass er zu den dreissigerlei Arten, welche sich bei Leukfeld finden, aus seiner eigenen Sammlung noch etwa zwanzig hinzufügen könne, so würde es jetzt wohl nicht schwer halten, diese Anzahl bis auf mehr als das Doppelte, vielleicht bis auf das Dreifache zu vermehren. Eine so grosse Anzahl dieser Münzen scheint dafür zu sprechen, dass sie nicht unmittelbar von den Erzbischöfen ausgegangen sind, um so mehr, als sie neben allen durch Inschrift oder Bild als erzbischöflichen kenntlich gemachten Geprägen, gleichzeitig erscheinen, von diesen sich jedoch wieder so wesentlich unterscheiden, dass man nothwendig zu der Annahme gelangt, dass sie nicht unmittelbar von den Erzbischöfen ausgegangen sein können. Meistens hat man den kleineren Moritzpfennigen, wie sie vorstehend beschrieben sind, eine spätere Zeit angewiesen, eine Bestimmung, deren Unrichtigkeit durch unseren Fund klar dargethan wird, da dessen jüngste Münzen nicht in das XII Jahrhundert fallen.

Nº 16 ist dem Gewichte nach, etwa die Hälfte von Nº 15, und Nº 18 die Hälfte von Nº 17. Solche halben Moritzpfennige sind noch nicht bekannt gewesen und

zählen gewiss zu den Seltenheiten. Interessant ist die Vorstellung von N^o 21. Sollte vielleicht die eigenthümliche Art, wie hier der Heilige das Schwert hält, auf die Gerichtsbarkeit deuten, so dass wir die Münze eines Voigtes vor uns hätten? Wenigstens erinnert sie an eine Reihe anderer Münzen, auf denen eine Figur das Schwert quer über dem Schosse hält (z. B. einen anderen Moritzpfennig, Sächsische und Lausitzische Brakteaten, Denare von Kaiser Friedrich I, von Stefan II, III und V von Servien, einen Züricher Goldgulden u. s. w.). Noch auffallender ist die Vorstellung von N^o 22. Man könnte das, was der Heilige in der Linken hält, wohl für einen Reichsapfel ansehen, wenn nicht die Gestaltung der Kugel, über welcher das Kreuz sich erhebt, widerspräche, da sie im Innern bedeutend vertieft ist und aus ihrer Mitte sich ein starker Punkt erhebt, so dass man eher an einen eben solchen Schild mit starkem Nabel denken muss, wie der in der Rechten des Heiligen, über welchem dann wie auf N^o 40 bei Mader (II Versuch) noch deutlicher, der Griff des Schwertes sichtbar wird, dessen Spitze über dem Schilde in der Rechten der Figur hervorragt, so dass also der Heilige in reicher kriegerischer Ausstattung doppelte Waffen trägt. Eine besondere tiefere Bedeutung darf man dahinter gewiss nicht suchen: die häufige Umprägung der Münzen, deren Gepräge doch immer denselben Hauptgegenstand darstellen sollte, erforderte solche vielfältige Veränderungen im Beiwerke, um die Jahrgänge kenntlich sondern zu können.

N^o 23 ist von auffallend schlechtem Stempelschnitt, daher sich auch wohl annehmen lässt, dass der Verfertiger in Herstellung der Umschrift nicht mehr Verständniss als hinsichtlich der Figuren bewiesen hat, und dass nur durch seine Unkenntniss die Inschrift in so weit entstellt ist, aber *Magedeburg* bedeuten soll.

25. + **ΩΑΙΘΑΘΑ** Drei Thürme, unter dem mittleren ein grosses, von einem Kreise eingeschlossenes Kreuz. Gr. 14. (1 Ex.)

26. Ein Gebäude mit einem Zinnenthurme zwischen zwei Kuppelthürmen über einem dreifachen Bogen, unter welchem eine dreithürmige Kirche erscheint, deren Mittelthurm mit einem grossen Kreuze geschmückt ist. Gr. 17. — Taf. XVIII. N° 47. (1 Ex.)

27. Gleichschenkliges Kreuz mit breiten Füßen. Gr. 11. — Taf. XVIII N° 49. (1 Ex.)

Wie auf N° 25, so tritt noch auf anderen Magdeburgischen Brakteaten (z. B. Mader II Versuch N° 45) das Kreuz in so anspruchsvoller Weise in den Vordergrund, dass man versucht wird, ihm fast die Bedeutung eines Wappenbildes beizulegen, was es ja auch für viele Stifter in der That geworden ist. Aus diesem Grunde habe ich dann auch N° 26 und selbst N° 27, dessen Magdeburgischer Ursprung indessen wohl noch weniger gesichert ist, hier anschliessen zu dürfen geglaubt.

28. + **SC — S · IACOPVS · APOSTV**. Brustbild des Heiligen mit Kreuzstab und Palmzweige. Gr. 14. — Taf. XVII N° 29. (1 Ex.)

Diese Münze gleicht so sehr den Moritzpfennigen, dass wenn ihr die Umschrift fehlte, Jeder sie unbedenklich dieser Münzklasse zuweisen würde. Eben diese grosse Aehnlichkeit erschwert mir aber ihre Unterbringung. Denn die Abtei Pegau, welche auf so vielen Brakteaten den Namen dieses Apostels führt, hat so kleine Münzen, mit Ausnahme etwa einer dem Voigte Conrad zugehörigen (Mader II Versuch N° 49), welche aber Posern (S. 301) dem Markgrafen Conrad von Meissen zutheilt, nicht geprägt, und namentlich keine von so ganz Magdeburgischem Schlage, auch steht auf den Pegauer Brakteaten, neben des Schutzheiligen Namen immer noch der des Abtes, endlich aber fehlt auf ihnen auch nie das

Krückenkreuz, welches das Hauptgepräge ausmacht und in dessen Winkeln dann höchstens neben anderem Beiwerke der Kopf des Apostels erscheint. Es möchte daher unsere, von allen bekannten Pegauer Brakteaten in jeder Beziehung abweichende Münze viel eher einer im Magdeburgischen belegenen Abtei zuzuweisen sein.

29. Siegfried, Abt von Pegau (1185—1224).
 . . . RIDVS + DEI · 6R — A : PI Krückenkreuz, in einem Winkel eine Hand, welche einen Kreuzstab hält, im anderen zwei Fahnen, auf deren jeder ein Kreuz. In jedem der Bogen, welche die Kreuzesarme endigen, befindet sich ein Stern. Der Rand ist abwechselnd mit Kreuzen und Punkten verziert. Gr. etwa 24. (1 Ex.)

Unter der grossen Anzahl Pegauer Brakteaten, welche in dem trefflichen Posernschen Werke (Sachsens Münzen im Mittelalter) enthalten sind, fehlt dieser leider nur zur Hälfte vorhandene.

30. Adelheid III Äbtissin von Quedlinburg. (1161?—1184.) ADELAID LINBV. Unter einem architektonisch verzierten Bogen die Äbtissin mit einem Kreuzstabe in jeder Hand, auf jeder Seite zwei Thürme. Gr. etwa 19. (Bruchstück).

Von dieser Münze, die bisher meines Wissens nirgends vollständig beschrieben worden, ist leider nur ein Bruchstück, weniger als die Hälfte erhalten, was bei ihrer zierlichen Arbeit doppelt zu bedauern ist. Dasselbe Bruchstück ist abgebildet in Cappe's: Quedlinb. Münzen. Taf. X N° 95.

31. Bisthum Halberstadt. SC—S·STQPHΛ—PROTO MARTIR. Zwischen zwei Thürmen der Heilige mit erhobenen Händen, über jeder Schulter ein Sternchen, neben ihm rechts und links der Oberkörper einer zu ihm flehenden Person, über deren Häupten je ein Ringel. Gr. 23 — Taf. XIX N° 58. (1 Ex.)

Aehnliche Vorstellungen des Heiligen, an den sich Fromme um Segen und Fürbitte demüthig wenden,

sind auf Münzen geistlicher Fürsten nicht selten (z. B. Wichmann von Magdeburg, numismat. Zeit., 1842, S. 101 N° 15 und S. 102 N° 16), auf Halberstädtischen aber bis jetzt noch neu. Unsere Münze scheint aus der Zeit des Bischofs Dietrich (1160—1193) herzurühren; möglich, dass sie von ihm selbst ausgegangen ist, denn es kommen Halberstädter Bischofsmünzen vor, auf denen bei sonst reicher Umschrift der Name des Bischofs doch nur mit wenigen oder mit einem Buchstaben allein angedeutet ist (z. B. Leukfeld, Tf. I N° 9) und so könnte er aus frommer Ehrfurcht gegen den Heiligen auch wohl einmal ganz fortgelassen worden sein.

32. SC—S · STEP — HANVS · MART. Der Heilige mit Buch und Palmzweig, neben jeder seiner Schultern ein Stern; unten auf jeder Seite, ein Kreis mit einem Punkte in der Mitte und einer Lilie darüber, ähnlich in Gestalt einem Reichsapfel. Gr. 19.—Taf. XIX N° 57. (1 Ex.)

Wie die vorige noch nirgends beschrieben, aber ihrer schönen Ausführung nicht ganz gleichkommend.

33. SC—S—TEP ···· Der Heilige auf einem Bogen sitzend, mit der Rechten einen Kreuzstab emporhebend, in der Linken ein Buch haltend. Gr. 16.—Tf. XIX, N° 59. (1 Ex.)

Aehnliche Stücke ohne Inschrift kommen öfter vor.

34. Merseburg? Unter einem schönen Kuppelgebäude liegt ein Kopf, über dessen Stirn ein Stern flimmert, während über dem Halse ein Kreuz schwebt. Gr. 11.—Tf. XVIII N° 39. (1 Ex.)

Dieses Münzchen, von eben so schöner Zeichnung als sauberer Ausführung, erinnert lebhaft an einen Brakteaten des Bischofs Eberhard von Merseburg, welcher den heiligen Laurentius auf dem Roste, den Märtyrertod erdulnd, darstellt (s. v. Posern's Sachsens Münzen im Mittelalter Tf. XXIX N° 7) und an einen anderen mit dem Namen des heil. Stephan, bezeichneten, welcher

denselben ebenfalls liegend und von drei Engeln bewacht enthält (Becker Tf. VII N^o 185). In ähnlicher Weise hat denn wohl auch auf unserem Brakteaten ein Heiliger in seinem Märtyrerthume oder in seinem heiligen Todesschlaf dargestellt werden sollen; bei der Kleinheit der Münze konnte aber der Stempelschneider nur den Kopf anbringen und gewiss soll das Kreuzchen am Halse auf die mit dem Tode besiegelte Glaubens-treue des Heiligen, der Stern über seiner Stirn aber vielleicht auf die dadurch errungene Theilnahme an den himmlischen Ehren anspielen. Eine gewisse Aehnlichkeit mit dem gedachten Merseburger Brakteaten hat der unsrige auch in dem Gebäude, das sich über dem Märtyrer erhebt, und aus diesem Grunde, so wie auch der Fabrick wegen, möchte ich denselben eher dem Merseburger als dem Halberstädter Bisthume zuweisen.

35. Helmstädt. SC—S·LVVDERS·ABBAS· Brustbild des Abtes, in der erhobenen Rechten ein aufgeschlagenes Buch, über dem ein Kreuz erscheint, in der Linken den Krummstab. Gr. 17. — Tf. XIX N^o 64 (1 Ex.)

Der Abt, welcher diese schöne Münze hat schlagen lassen, ist nicht genannt. Da aber der Heilige wohl nur der Ludgerus sein kann, dem des Helmstädter Kloster geweiht war, so müssen wir an den dortigen Abt Wlfram denken, der von 1174 bis 1183 dieser Abtei vorstand, wenn nicht vielleicht sein Nachfolger Heribert I (1183 — 1199) Anspruch darauf hat. Die bis vor wenigen Jahren noch fast unbekannte Münzreihe der Helmstädter Abtei wird somit um die Münze eines Abtes bereichert, von dem bisher noch keine aufgefunden war. Man hat jetzt deren vom Abte Lamprecht (1147—1152), wenn anders der auf dem Brakteaten mit Conradus rex Lampertus (num. Zeit., XII, 44, 1; Bode Münzwesen Nieder-Sachs., Tf. II N^o 8) genannte Lamprecht ein Abt ist, ferner von Wilhelm 1152—1160 (Mader II Versuch,

S. 24), dem von unsrem Wolfram, sodann eine ganze Reihe mit dem Namen Heribert, früher meist nach Heiligenstadt verwiesen, die wohl grösstentheils oder sämmtlich dem ersten Abte dieses Namens zugehören, endlich aus dem Saalsdorfer Funde die von Heribert II (1199—1230), Gerhard (1230—1253) und Albert (1255—1257). Später scheint in Werden mehr gemünzt worden zu sein, als in der Schwesterabtei Helmstädt und möchte ich fast zweifeln, dass auf dem von Mader (krit. Beitr. VI S. 204) angeführten Raderalbus des Abtes Konrad wirklich die Prägstätte Helmstädt angegeben sei, da diese Münzsorte in jener Gegend sonst nicht vorkommt und auf meinem Exemplare überdies deutlich *MORI ROYWARD* zu lesen ist. — Was die Vorstellung auf unserm Brakteaten angeht, so erinnert sie sehr an den mit *SC—S STEPANUS PROTOM*, welchen Leukfeld (Tf. III N^o 54^a) dem Bischofe Dietrich (1160—93) zuschreibt.

36. Herzogthum Sachsen.—Bernhard (1170—1211). *BERNH—DVX* Der Herzog, den Kopf etwas auf die linke Seite geneigt, mit Schwert und Fahne, neben seiner Linken ein Stern. Gr. 16. (1 Ex.)

37. Desgleichen, aber ohne Stern. Gr. 15. (1 Ex.) Aehnlich bei Mader (II Vors. N^o 81), nur dass hier der Herzog den Kopf gerade trägt.

38. *BERN—HARDV·DVX* Der Herzog mit Schwert und Fahne. Gr. 16. (1 Ex.)

39. *BERN—RDV* Der Herzog mit Fahne in der Rechten, die Linke in die Seite gestemmt. Gr. 16. — Tf. XIX N^o 71. (1 Ex.)

Die Sigle hinter dem *H* ist ungeachtet der trefflichen Erhaltung der Münze nicht recht deutlich, und sind überhaupt die Buchstaben etwas übel gestaltet.

40. *BERNHARD—VS·DVX* Der Herzog im Mantel mit Fahne und Lilie oder ähnlicher Blume. Gr. 15. — Tf. XIX N^o 70. (1 Ex.)

Diese Schreibart des Namens, so wie das Attribut der Lilie sind neu.

41. BEREN — HÄRDVX. Der Herzog im Mantel, in der Rechten eine Fahne, in der Linken einen Kreuzstab, an den der Schild lehnt; das Schwert hängt an der linken Seite. Gr. 16 — Tf. XIX N° 67. (1 Ex.)

Diese Münze ist mit gleicher Sorgfalt, jedoch, wie es hinsichts der N° 7 bis 9 erwähnt ist, aus zwei Hälften zusammengesetzt worden. Sie, so wie alle übrigen von N° 36 an, waren bisher nicht bekannt, und finden sich nicht in der ziemlich reichen Reihe von Brakteaten dieses mächtigen Herzogs, welche in der numismat. Zeit. Jahrg. 851 S. 169, beschrieben sind. Es fehlen an dieser Stelle aber auch noch zwei andere, in meiner Sammlung befindliche, die mir hier anzuschliessen gestattet sei:

a. Dreithürmiges Gebäude. Die Umschrift Bernardus dux ist in zwei von Perlen eingefassten Ringen so vertheilt, dass im innern DER und XVD (rückläufig zu lesen) und im äusseren, als Fortsetzung des abgebrochenen Namens, HÄRDVS steht, eine Umschrift, die in doppelter Hinsicht merkwürdig ist, erstens wegen der höchst eigenthümlichen Art ihrer Anordnung, und sodann als einziges Beispiel einer vollständigen doppelten Umschrift, wie sie auf den späteren Tournosen fast beständig vorkommt. Die Grösse dieses auf Taf. XVIII, b, abgebildeten Brakteaten beträgt 15 nach dem Maderschen Münzmesser.

b. BÄ — RNARD. Der Herzog mit Schwert und Fahne zwischen zwei Thürmen, über deren jedem ein Punkt. Gr. 14. — Taf. XVIII, a.

42. DVX. Der Herzog mit einer zum Angriff lanzenartig eingelegten Standarte und vorgeworfenem Schilde, auf einem gepanzertem Rosse, nach rechts gallopirend. Gr. 15. — Taf. XIX N° 68. (1 Ex.)

Alles vereinigt sich, um dieser Münze ein hohes Interesse zu verleihen: denn selten nur finden sich auf Mittelaltermünzen Reiter in angreifender Stellung gebildet; noch nie ist, soviel mir erinnerlich, dieses Gepräge auf Brakteaten vorgekommen, und noch nie der Gebrauch der Standarte als Waffe. Auch die künstlerische Bedeutung unserer Münze ist nicht gering anzuschlagen und übertrifft selbst die sehr schön gearbeitete N^o 36. Dass sie aber gerade dem Herzoge Bernhard von Sachsen zugeschrieben werden muss, scheint mir nicht zweifelhaft. Denn über Brakteaten mit dem Herzogstitel können nur die Herzöge von Sachsen und Braunschweig streiten. Die Brakteaten der letzteren sind aber von ganz anderer Fabrik, während der unsrige ganz die kleine, jedoch feste Silberplatte, ganz die nur etwas ins Feinere getriebene Technik zeigt, welche die übrigen Bernhardsbrakteaten charakterisirt. Als ein Grund, um unter den Sächsischen Herzögen Bernhard und Albrecht, welche hier allein in Frage kommen könnten, für Ersteren zu entscheiden, dient, abgesehen davon dass Albrecht erst 1211, also nach der muthmasslichen Vergrabung unseres Münzschatzes zur Regierung gelangt ist, besonders der Umstand, dass schon Olearius in seiner *Isagoge ad numoph. bract.* (S. 39 No 13) einen *Bernardus dux eques armatus cum vexillo*, anführt, so wie auch Mader (II Versuch S. 77) auf einer Kupfertafel einen Brakteaten gesehen haben will, der diesen Herzog durch Inschrift kenntlich, mit Fahne und Schild darstellte.

43. BERNHARDVS·DÆ Der Herzog im Mantel, am linken Arm den Schild, zwischen zwei Thürmen, von denen aber auf der allein übrigen rechten Hälfte nur der eine sichtbar ist. Gr. etwa 22. (1 Ex.)

Die Grösse besonders, wie auch die vollständige Umschrift, die wohl *Bernhardus dei gratia dux* oder *dei gra dux Sax* zu ergänzen ist, zeichnen diesen Braktea-

ten vor allen übrigen desselben Herzogs aus. Mader (II Versuch S. 76) bezweifelt die Aechtheit eines irgendwo abgebildeten Bernhardsbrakteaten, seiner ungewöhnlichen Grösse halber; dieser Zweifelsgrund wenigstens wird durch das vorliegende Bruchstück beseitigt.

44. DVX. Der Herzog mit Schwert und Fahne zwischen zwei Thürmen. Gr. 15. (1 Ex.)

Es scheint, als ob vor dem DVX auf der linken Seite der Münze noch etwas, also der Name gestanden hätte, jedoch ist schlechterdings nichts mehr davon erkennbar. Wegen der fast völligen Gleichheit mit N° 38, abgesehen von den Thürmen, muss man auch diese Münze dem Herzoge Bernhard zuweisen.

45. DVX. Der Herzog mit Fahne in der Rechten, und Lilienstab nebst Schild in der Linken. Gr. 14. (1 Ex.)

Hat viel Aehnlichkeit mit N° 40.

46. Der Herzog, in der Rechten das Schwert, in der Linken Fahne und Schild, zu seinen Füßen rechts und links ein Thürmchen. Gr. 16. (1 Ex.)

Mit der vorigen Münze sehr nahe verwandt.

47. Brustbild des Herzogs, in der Rechten das Schwert, in der Linken Schild und Fahne. Gr. 15. (1 Ex.)

Schon dass hier die Vorstellung ganz wie auf der ebengedachten N° 45 ist, nur ein Brustbild statt der ganzen Figur, berechtigt, sie demselben Fürsten zuzuweisen, und dies um so eher, als ein Brakteat mit BERNAR und behelmten Kopfe bekannt ist. (Olearii isag. S. 30 N° 15.)

48. Der Herzog in der Rechten das Schwert, mit der Linken den auf den Boden gestemmten Schild haltend. Gr. 15.

49. Rechtsgekehrtes langhariges, unbedecktes Brustbild mit Schwert und Schild. Gr. 19. — Taf. XIX N° 66. (1 Ex.)

Charakteristisch für diese, wie für alle vorübergehenden Münzen von N^o 44 ab, ist die allen gemeinsame Form der Einfassung. Daher und wegen der Aehnlichkeit der Vorstellung mit der auf N^o 46, habe ich dieser Münze hier ihren Platz angewiesen. Interessant ist sie wegen des Profilkopfes, der auf Brakteaten sehr selten erscheint. Er findet sich, soviel mir bekannt, nur noch auf zwei Brakteaten von Jakza (Mader II Vers. Taf. 77 und 78) auf einem Nordhäusischen (Mader II Vers. Taf. VI, 99) auf zwei Halberstädtern (Leukf. Tf. V, N^o 71, 72) und ausserdem da, wo mehrere Personen in der Art gruppiert sind, dass ohne der künstlerischen Wahrheit zu nahe zu treten, sie nicht alle von vorn dargestellt werden konnten, z. B. auf Halberstädter Brakteaten (Leukf. Tf. I N^o 67), auf dem König Friedrichs I mit drei Figuren (Götz N^o 455, Cappe II, Taf. IX N^o 69) auf dem des Erzbischofs Heinrich von Mainz (Posern, Taf. VII N^o 9) u. s. w. Der Grund davon liegt wohl darin, dass auch auf zweiseitigen Deutschen Münzen derselben Zeit die Vorstellungen menschlicher Figuren in der Seitenansicht denen in der Vorderansicht grösstentheils Platz gemacht hatten. Daher finden wir selbst auf Reiterbrakteaten, die wegen der Schwierigkeit, welche die Verkürzung dem Stempelschneider verursachen musste, die Pferde selbst immer in der Seitenansicht zeigen, die Köpfe der Reiter doch jederzeit nach vorn gewendet sind.

50. Der Herzog mit Schwert und Fahne Gr. 16. (1 Ex.)

Diese Münze wage ich nicht mit derselben Bestimmtheit wie die übrigen, unserm Bernhard zuzueignen, da sie von etwas anderem Charakter, namentlich von dünnerem Blech ist. Eben so misslich steht es um den Münzherrn der folgenden.

51. Der Herzog mit Fahne und Schwert. Gr. 18. (1 Ex.)

52. **Otto der Reiche, Markgraf von Meissen.** (1156—1190). **MARC—HIO·DCOTO.** Der Markgraf auf einem vor einem Bogen stehenden Throne sitzend, mit Schwert und Fahne, das Haupt unbedeckt. Gr. 21. Taf. XIX N^o 60. (1 Ex.)

Der letzte Buchstabe der Umschrift ist nicht mit Bestimmtheit als o erkennbar, könnte vielmehr auch ein E sein. Im Sinne der Umschrift aber würde dies nichts ändern, man müsste denn statt: *marchio dei gratia Otto*, lesen: *Otto est*, wie auf gleichzeitigen Münzen von Heinrich dem Löwen: *Hainrius dux est* (Grote Bl. f. Münzk. Bd III, Taf. VI N^o 1), von Bogislaw I von Pommern: *Godefriid est* (Köhne, Zeitschr. Bd. III, S. 365). In beiden Fällen nun, mag *OTO* oder *OTE* zu lesen sein, so giebt die Inschrift Gründe an die Hand, um die Münze dem Markgrafen Otto von Meissen zuzuweisen, dem sie nur von den Brandenburgischen Markgrafen Otto I und II streitig gemacht werden könnte, denn ein anderer Markgraf dieses Namens hat zu dieser Zeit und in einer Gegend, wo dieser grosse und schöne Brakteat geschlagen sein könnte, nicht gelebt. Allein die Inschrift entscheidet, wie schon bemerkt ist, für jenen ersten Otto. Denn auf den Münzen der erwähnten Brandenburgischen Fürsten lautet die Umschrift immer nur *Otto*. *Otto Brandenburg*, *Otto marchio*, niemals aber geht, wie hier, der Titel dem Namen voran. Von dem Meissener Otto dagegen kennt man schon einen Brakteaten mit: *marchio Otto de Lipi* (Posern, Taf. XVIII N^o 16). Auch die Fabrik unserer Münze, wenn man den ersten Grund nicht gelten lassen will, spricht bei Weitem mehr für den Meissnischen, als für den Brandenburgischen Ursprung, wie dies auch bereits hinsichtlich des folgenden Stückes, welches abgesehen von Umschrift und Grösse, ihr ganz gleich ist, von Mader anerkannt worden ist.

53. Wie N^o 52, aber ohne Umschrift und Gr. 18. (2 Ex.) Mader (II Versuch Taf. V N^o 86) giebt mit dem ihm eigenen Takte Meissen als das Vaterland dieser Münze an, nur hat er in leicht verzeihlichem Irrthume, dieselbe dem Markgrafen Albrecht zugetheilt, während sie doch nach Ausweis der vorigen Münze, dessen Vorgänger Otto zugehört, was wenigstens ihre bis auf die mangelnde Umschrift und die Grösse, völlige Gleichheit mit derselben, im höchsten Grade wahrscheinlich macht. Das Verhältniss der Grösse und das Gewicht zwischen beiden scheint sie als die Hälfte der N^o 52 darzustellen

54. Behelmtes Brustbild mit kurzen, krausen Haaren, in einem auf die Spitze gestellten Quadrate, dessen Seiten jede durch zwei Doppellinien mit der Einfassung verbunden sind. Gr. 17. (4 Ex.)

Nach Ausweis anderer Brakteaten desselben Gepräges, die durch Inschrift bestimmt sind, gehört diese Münze demselben Markgrafen Otto zu, wie die beiden vorhergehenden (s. Götz, Groschenk. N^o 3370.)

55. Brustbild mit Helu. in einer doppelten Einfassung, im Felde auf jeder Seite eine kleeblattähnliche Verzierung Gr. 18. (2 Ex.)

56. Ebenso, nur kleiner. Gr. 12. (1 Ex.)

Diese scheint eine Theilmünze von N^o 55. beide aber zeigen hinsichtlich des Brustbildes so viel Verwandtschaft mit N^o 54, so dass man sie wohl demselben Fürsten beilegen muss.

57. Otto II, Markgraf von Brandenburg (1184 — 1206.) OTTOO—MARICOO. Der Markgraf mit Schwert und Fahne, an deren Schaft ein spitzer Schild lehnt. Gr. 14. — Taf. XVIII N^o 40. (3 Ex.)

58. OTOM—ARCIO. Der Markgraf mit Schwert und Fahne, auf einem Bogen sitzend. Gr. 13. — Taf. XVIII, N^o 42. (1 Ex.)

59. Ueber einem Bogen, zwischen zwei Thürmen, ein behelmtes Brustbild mit Schwert und Fahne, neben dem Schwerte ein Ringel. Auf dem Bogen steht: + OMACIO, unter demselben drei Thürme. Gr. 16. — Taf. XVIII N° 41. (1 Ex.)

Diese drei Münzen dürften ziemlich sicher Brandenburgische sein. Es spricht dafür namentlich das Ballenstädtische Wappen, der Balken, das auf dem Schilde von N° 54 dargestellt zu sein scheint. Zwar ist hier nur eine dreifache Theilung des Schildes sichtbar, während sie auf dem schönen Brakteaten Otto's I (Köhne, Zeitschr. Bd III, Tf. X N° 5) elffach ist, indess verbot auf unserer Münze wohl der beschränkte Raum eine genauere Ausführung, und, wie zahlreiche Beispiele lehren, kam es in jenen Zeiten, wo die Heraldik noch in der Wiege lag, bei Abbildung von Wappen nicht so genau, wie späterhin und heut zu Tage, auf die Zahl der Wappenfiguren in Balken, Rauten, Pfählen und dergl. an. Eine blosse Schildverzierung hat auf unserer Münze gewiss nicht dargestellt werden sollen. Ist aber solchergestalt N° 57 Brandenburgisch, so ist es ohne Zweifel N° 58 ebenfalls: beide lassen sich ihrer ausserordentlichen Aehnlichkeit halber nicht trennen. Auch N° 59 trägt, wenn gleich etwas grösser und deshalb dünner, als die beiden vorhergehenden, den Brandenburgischen Charakter an sich, nur ist die angegebene Inschrift + OMACIO nicht ganz gesichert, denn das Zeichen vor dem ersten O könnte auch wohl ein T sein, indessen giebt TOMACIO keinen Sinn, während man das O MACIO um so eher Otto marchio lesen kann, als auch N° 54 zeigt, dass der Stempelschneider nicht sehr fest in der Rechtschreibung gewesen ist. Aber Brandenburgisch sind die erwähnten drei Brakteaten sämmtlich. Es entsteht jedoch die weitere Frage, welchem der Ottone dieser Markgrafschaft sie zugewiesen werden müssen.

Dass bei Entscheidung dieser Frage nur von den beiden ersten die Rede sein kann, lehrt schon die Zeit der Vergrabung unseres Fundes. Unter diesen beiden aber würde ich mich für den zweiten entscheiden, weil dessen Regierungsjahre jener Zeit am nächsten liegen, und namentlich weil diese Brakteaten in passender Weise den Übergang von den sicheren Brakteaten Otto's I, welche viel grösser, aber auch dünner sind, zu den sehr ähnlichen des Grafen Heinrich von Gardelegen, des Bruders unseres zweiten Otto, und den anderen späteren kleinen Brakteaten vermitteln. Übrigens sind sie, so weit man aus blossen Abbildungen schliessen kann, den in Köhne's Zeitschrift (Bd I Tf. XII) diesem Otto II zugeschriebenen Brakteaten, in jeder Beziehung ähnlich.

60. Goslar. Ein sehr beschädigter Brakteat mit den zierlich gearbeiteten Köpfen der Heiligen Simon und Judas, welche durch die undeutliche Umschrift bezeichnet sind. Gr. 16. (1 Ex.)

Ähnliche Münzen sind sehr bekannt. S. Cappe II, Tf. XV, 132)

61. Kreuz, im ersten Winkel ein Ringel mit einem Punkte in der Mitte. im zweiten und dritten eine Pfeilspitze, im vierten ein unkenntlicher Gegenstand. Gr. 12. — Taf. XIX N^o 61. (1 Ex.)

Nach Ausweis der Umschrift auf ähnlichen, aber grösseren Münzen, ist auch dieser stumme Obol Goslarischen Ursprungs. Minder gewiss ist dies von dem folgenden, durch seine Schönheit ausgezeichneten Brakteaten.

62. Heraldischer Adler in sehr zierlicher Einfassung, von vier mit Bogen abwechselnden Spitzen, welche wieder in einen gezahnten Kreis eingeschlossen ist. Gr. 21. — Taf. XIX N^o 62. (1 Ex.)

Einigermassen ähnlich ist ein Brakteat bei Schlegel, de num. ant. Gothanis etc. Tf. IV N^o 1. Der Reichsadler, welcher übrigens schon viel früher, zum ersten

Male wohl auf einem Andernacher Pfennige König Otto's I (Köhne, Zeitschrift Bd. III Taf. V N^o 2) vorkommt, verbürgt nicht unbedingt den Goslarischen Ursprung dieser Münze, die wohl auch in einer anderen Reichsstadt, namentlich Mühlhausen oder Nordhausen, geschlagen sein könnte, besonders da sich an ihr keine sicheren Kennzeichen der Goslarischen Fabrik finden.

63. Bayern. Schlechtes und verprägtes Exemplar eines Pfennigs, ähnlich wie bei Obermaier, Tf. II N^o 27.

64. Unbestimmt. Zwischen zwei Thürmen ein Dynast in halber Figur, unbedeckten Hauptes, mit Schwert und Lilienstab, über einer Brüstung, welche von fünf Bogen getragen wird, in deren mittelsten ein halblinksgewendeter Kopf, in jedem der beiden nächsten Bogen ein Stern. Gr. 17. — Taf. XVIII N^o 45. (6 Ex.)

Der Fabrik nach ist diese Münze Brandenburgisch oder Magdeburgisch. Der Kopf in dem mittleren Bogen ist mit keinerlei Attributen bezeichnet, lässt sich daher mit Sicherheit weder auf einen geistlichen oder weltlichen Fürsten, noch auch auf einen Heiligen deuten, scheint vielmehr dem Roland, als dem Zeichen des Blutbanns anzugehören. Ist dies richtig, so ist damit auch die Erklärung für den Dynasten gefunden, der dann wohl einen mit dem Blutbann belehnten Voigt vorstellt.

65. Dynast unbedeckten Hauptes, zwischen zwei Gebäuden stehend, über welchen ein Kreuz schwebt. In der Rechten hält er eine von einer Lilie überragte Kugel, in der Linken eine Lilie. Im Felde, auf jeder Seite der Figur, eine quadratische Verzierung, ähnlich wie auf N^o 4, und weiter unten, zwei Punkte. Die Einfassung der Münze besteht aus eben solchen Quadraten, wie die gedachten. Gr. 17. — Taf. XVIII N^o 43. (1 Ex.)

Dieser Brakteat ist von eben so zierlicher Arbeit als der vorhergehende. Die bemerkten quadratischen Verzie-

rungen nähern ihn den oben beschriebenen Magdeburgischen Geprägen, welche diese Eigenthümlichkeit zeigen.

66. Auf einem durch zwei verbundene Thürme gebildeten Sitze, ein Dynast mit Schwert und Fahne, unbedeckten Hauptes. Gr. 20. — Taf. XVIII N^o 44. (1 Ex.)

Ebenfalls von sehr sauberem Stempelschnitt.

67. Behelmtes Brustbild mit zwei Schwertern, unter einem von zwei Säulen gestützten Portale. Gr. 19. — Taf. XIX N^o 72. (1 Ex.)

Das Stück hat mit N^o 54 einige Aehnlichkeit und möchte vielleicht demselben Markgrafen Otto zugehören.

68. Ein behelmter Dynast mit Schwert und Fahne, sitzend zwischen zwei Thürmen. Gr. 19. — Taf. XVIII N^o 46. (1 Ex.)

Die Fabrik nähert sich schon, freilich nur in geringem Masse, der unter Heinrich dem Erlauchten, Markgrafen von Meissen, beliebten, indem die Einfassung des Bildes stark hervortritt und der Aussenrand etwas in die Höhe steht; in dieser Beziehung weicht die Münze von den übrigen des Fundes etwas ab.

69. Unter einem Kirchengebäude zwei Ovale, in deren jedem ein baarhäuptiges Brustbild erscheint. Gr. 17. (4 Ex.)

Man hat diese oft vorkommende Münze häufig nach Altenzelle verlegt, gegen welche Bestimmung jedoch v. Posern sich erklärt. Die Fabrik übrigens ähnelt der von N^o 54, was auch von der folgenden gilt.

70. Brustbild, dem Anschein nach unbedeckt, von einem Kreise eingeschlossen, der oben mit Gebäuden besetzt ist. Gr. 17. (2 Ex.)

71. Thor mit spitzem Dache, in dessen Öffnung ein Stern. Gr. 18. — Taf. XVIII N^o 50. (1 Ex.)

Wäre es zulässig, den Stern als Wappenschild zu betrachten, so möchte dieser interessante Brakteat wohl

am ersten nach Stargard in Pommern zu verlegen sein, aus welchem Lande etwa aus gleicher Zeit ein Brakteat mit dem Wappen von Garz bekannt ist (Becker 200 selt. Münzen, Tf. VII N° 193), mit welchem der vorliegende eine gewisse Übereinstimmung zeigt.

72. Auf einem flachen Bogen, ein Thurm zwischen Kreuzstab und Fahne. Gr. 17. (2 Ex.)

73. Ähnlich, doch ist der Kreuzstab gebogen. Gr. 18. — Taf. XVIII N° 48. (1 Ex.)

74. Ein eben solcher Thurm. Gr. 11. — Taf. XVIII N° 52. (1 Ex.)

75. Ein mit zwei Thürmen besetztes Gebäude, in dessen Thoröffnung ein eben solcher Thurm. Zwischen den beiden oberen Thürmen steckt eine Fahne und ein Kreuzstab. Gr. 17. — Taf. XVIII N° 51. (3 Ex.)

Diese 4 Brakteaten gehören offenbar zusammen, und zwar ihrer Fabrik nach zu urtheilen, nach Meissen. N° 74 scheint die Hälfte von 72 oder 73 zu sein. Sie könnten städtisch sein, da zu jener Zeit die Macht der Städte schon sehr überhand nahm; wahrscheinlicher aber sind sie von einem geistlichen Fürsten ausgegangen.

76. HENRICVS..... Krieger mit Schild und.... im Mantel. Rechte Hälfte. Gr. etwa 17. (1 Bruchstück.)

77.VS DOMINICA. Krieger, mit Schwert und.... im Mantel Linke Hälfte. Gr. 17. — Taf. XVIII N° 56.

Beide Bruchstücke, von sauberster Arbeit, gehören ohne Zweifel einem und demselben Münzherrn an, sie sind sich in dem Grade ähnlich, dass wenn die Umschrift es duldet, man versucht wäre, sie als zusammengehörige Theile derselben Münze anzusehen. Was das DOMINICA heissen soll, ist mir nicht klar. Ist etwa zu lesen domini Ca. . . .

78. Eine nicht gut zu lesende Umschrift. Sitzende baarhäuptige männliche Figur im Mantel, mit Fahne und

Lilienscepter, unter einer architektonischen Verzierung. Gr. etwa 23. Linke Hälfte. — Taf. XVIII N° 55.

Ohne Zweifel ist auf der verlorenen rechten Hälfte ebenfalls eine Figur dargestellt gewesen.

77. VRICSI. Unter einem reich verzierten Bogen ein sitzender Heiliger, der in der Rechten einen Kreuzstab hält, neben seinem linken Fusse ein Thürmchen. Gr. etwa 19. Linke Hälfte. — Taf. XVIII N° 54.

Auch hier fehlt diejenige Hälfte der Münze, welche wahrscheinlich über deren Vaterland Aufklärung geben würde, doch dünkt mir es nicht unwahrscheinlich, dass sie Magdeburgischen Ursprungs ist, besonders auch deshalb, weil der Stab in das eigenthümliche, bei N° 4 näher beschriebene Kreuz ausgeht. Die angegebene Umschrift ist nicht so deutlich, dass ich deren Sicherheit vertreten möchte.

80. ATHE·LHD. Ein sitzender Infulirter, auf der rechten Hand einen undeutlichen Gegenstand (ein Kirchenmodell?); der Kreis, welcher die Umschrift von dem Bilde trennt, ist links mit einem Thürmchen besetzt. Gr. etwa 18. Linke Hälfte. — Taf. XVIII N° 53.

Die vorbeschriebenen Münzen gehören also folgenden Münzfürsten an:

Kaiser Friedrich I. 1152—1190.

Erzbischof Friedrich von Magdeburg. 1142—1154.

Erzbischof Wichmann von Magdeburg. 1154—1190.

Abt Siegfried von Pegau 1185—1224.

Äbtissin Adelheid III von Quedlinburg 1161?—1184.

Herzog Bernhard von Sachsen 1170—1211.

Markgraf Otto von Meissen 1156—1190.

Markgraf Otto von Brandenburg . . 1184—1206.

Hiernach steht jedenfalls fest, dass die Münzen dieses Fundes nicht vor 1185, als dem Regierungsantritte Siegfrieds, Abtes von Pegau vergraben sein können. Höchst wahrscheinlich sind sie aber auch nicht später, als 1193 vergraben. Denn vom Erzbischofe Wichmann war, un-

ter Hinzurechnung aller Bruchstücke, keine unbeträchtliche Anzahl vorhanden, ja diese Münzen sind sogar zahlreicher, als irgend welche andere Deutschen Münzen in dem Funde vertreten gewesen; man kann daher wohl mit Grund annehmen, dass auch von den Münzen seines Nachfolgers Ludolf (1193—1205) einige vorgefunden sein würden, wenn derselbe bei der Verscharrung unseres Schatzes schon regiert hätte. Da dies aber nicht der Fall war und unter den übrigen Münzen keine ist, welche nach 1193 geprägt sein müsste, so ist wohl der Schatz noch bei Wichmanns Lebzeiten dem Schoosse der Erde anvertraut worden.

H. Dannenberg.

Berlin, September 1852.

Die Polnisch-Schlesischen Brakteaten des Rathauer Fundes.

(Tf. XVI und XVII.)

Wie Herr H. Dannenberg in seinem vorstehenden, interessanten Aufsätze mit Recht bemerkt, sind die dem Rathauer Funde in überwiegender Mehrzahl angehörigen kleinen und ohne Kunst geprägten Münzen, deren grösster Theil auf Taf. XVI und XVII bildlich dargestellt ist, als die eigentliche Landesmünze zu betrachten. Zugleich sind sie im Allgemeinen, die jüngsten Münzen des Schatzes, denn die fremden brauchten doch erst einige Zeit, um nach Schlesien zu gelangen. Es fallen demnach die in Rede stehenden Brakteaten in das letzte Jahrzehnt des zwölften Jahrhunderts.

Schon von zehn Jahren haben wir einige derartige Münzen bekannt gemacht und sie in die erste Hälfte des dreizehnten Jahrhunderts verwiesen ¹. Der vorliegende Fund zeigt aber deutlich, dass diese Gepräge am Ende des zwölften Jahrhunderts beginnen; vielleicht erhielt sich diese Prägweise bis zum ersten Viertel des dreizehnten und wurde allmählig durch zierlichere Arbeiten, die Folge der in Schlesien nach und nach Fuss fassenden Deutschen Kultur, ersetzt. Zu diesen zierlichen Stücken gehören namentlich die Breslauischen Pfennige mit dem Namen des heil. Johannes, welche seit 1240 geschlagen wurden..

In Schlesien herrschten zu Ende des zwölften Jahrhunderts die Söhne des in der Verbannung zu Oldenburg (in Holstein) im J. 1159 gestorbenen Herzogs

¹ Zeitschrift für Münz-, Siegel-, und Wappenkunde, II, S. 340.

Wladislaw II: Boleslaw I, Konrad I und Miecislaw I. Konrad, welcher zu Glogau residirte, segnete das Zeitliche im J. 1179; sein Bruder Boleslaw zu Breslau, erbte seinen Theil und vereinigte auf solche Weise ganz Niederschlesien. Miecislaw I, Herzog von Oberschlesien, scheint auf unsere Brakteaten keinen Anspruch machen zu dürfen, da solche, ihrer Fabrik nach, meist Niederschlesisch sind. Boleslaw I hinterliess im J. 1201 seine umfangreichen Länder Heinrich I, seinem zweiten Sohne; der älteste, Boleslaw, war kurze Zeit vor dem Vater gestorben.

Gehen wir zur Beschreibung der einzelnen Münzen selbst über:

1, Tf. XVI N^o 1. Portal mit zwei niedrigen Kuppelthürmen, zwischen welchen eine Zinne. Ueber den Kuppelthürmen, zwei Kugeln. Innerhalb des Portales, ein Kopf zwischen zwei Stäben. Grösse: 11. — (8 Ex.)

Vielleicht stellt der Kopf den mit zwei Schwertern bewaffneten Herzog dar.

2, Tf. XVI N^o 2. Unter einem Bogen ein, wie es scheint, mit einer niedrigen Krone bedeckter Kopf, neben welchem, rechts und links, je zwei Kugeln. Ueber dem Bogen: —H— Gr. 11. — (113 Ex.)

Vielleicht soll durch das was wir für die Spitzen einen Krone halten, nur das sträubende Haar angedeutet sein. In den Buchstaben —H— ist schwerlich ein Sinn zu finden.

3, Tf. XVI N^o 3. Zwei Brustbilder, von denen das zur Rechten eine Art Bischofsstab, der auf einem doppelten Bogen ruht, hält. Der obere Theil des Bogens ist von einer Perllinie gebildet; in dem Bischofsstabe eine Kugel und über dem Brustbilde zur Linken, ebenfalls eine Kugel. Gr. 12. — (Mehrere 100 Ex.)

Das Brustbild zur Rechten stellt wahrscheinlich den heil. Adelbert, das zur Linken, den Herzog vor. Eine

ähnliche Darstellung findet sich auf einem von mir zum erstenmale publicirten schönen Brakteaten Boleslaw's II von Polen (1059—1081), auf welchem dieser Herzog ebenfalls mit dem heiligen Adelbert, nicht, wie wir früher glaubten, mit seinem Bruder Wladislaw I, gebildet ist. (S. Zeitschrift für Münz-, Siegel- und Wappenkunde, II, S. 335 N^o 10).

4, Tf. XVI N^o 4. Umschrift: IHHS NSI Im Felde ein Kopf, neben welchem rechts eine Kugel. Gr. 12. — (Mehrere 100 Ex.)

Es fanden sich einige kleine Varietäten dieses Schlages, alle aber mit der rohen, nicht zu erklärenden Umschrift. Der Kopf ist wahrscheinlich auch hier der des Herzogs.

5, Tf. XVI N^o 5. Innerhalb einer gestrahlten Einfassung, ein roher, gekrönter Kopf, unter welchem eine halbmondförmige, aus Kugeln gebildete Verzierung. Gr. 12. (9 Ex.)

Eine ähnliche Münze haben wir schon in der Zeitschrift für Münz-, Siegel- und Wappenkunde bekannt gemacht (Bd. II, Tf. X N^o 32). Sie ähnelt der folgenden.

6, Mit Strahlen besetzter Bogen, in welchem ein ganz roher Kopf. S. l. c. N^o 33. Gr. 12. — (Mehrere 100 Ex.)

Die beiden letzten Münzen sind die rohesten des Fundes. Auch auf ihnen scheint der Kopf den Herzog vorzustellen.

7, Tf. XVI N^o 6. Rohes Brustbild des heil. Adelbert mit dem Bischofsstabe im rechten Arme und einer Art Lilie in der Linken. Gr. 12. — (72 Ex.)

8, Tf. XVI N^o 7. Brustbild des heil. Adelbert mit Palmzweig (auf sein Märtyrerthum deutend) und Krummstab. Gr. 12. (18 Ex.)

9, Tf. XVI N° 8. Der heil. Adelbert, beide Hände segnend erhebend. Neben ihm, auf jeder Seite, ein unkenntliches Zeichen. Gr. 12. — (Mehrere 100 Ex.)

Dass hier stets der heil. Adelbert, der älteste Schutzpatron Polens und namentlich der Piastischen Herzöge, vorgestellt ist, unterliegt keinem Zweifel. An den Heiligen des Bisthums Breslau, Johannes den Täufer, erinnern diese Vorstellungen in keinem Falle.

10, Tf. XVI N° 9. Rohes Brustbild, linkshin. Daneben: $\alpha\beta - \gamma \div \epsilon\delta$. Deutlich sind die Hebräischen Buchstaben α und δ ¹. Das Ganze ist offenbar die Arbeit eines Jüdischen Pfuschers. Gr. 12. — (4 Ex.)

11. Tf. XVI N° 10. Brustbild des Herzogs mit Schwert und Fahne. Links im Felde ein Punkt. Gr. 12. — (77 Ex.)

Von allen Schlesisch-Polnischen Münzen des Fundes ist die vorstehende die am besten gravirte. Ihr ähnlich ist die Vorstellung von N° 19.

12. Tf. XVI N° 11. Über einer Mauer, ein Kopf, zwischen einem Kreuze und vier in ein Kreuz zusammengestellten Kugeln. Gr. 12. — (7 Ex.)

Der Kopf ist wahrscheinlich der des heil. Adelbert, wie das Kreuz wohl andeuten dürfte.

13. Tf. XVI N° 12. Brustbild des heiligen Adelbert, mit Kreuz in der linken Hand. Daneben. $S \cdot C \cdot \alpha \cdot \epsilon$. Gr. 12. — (2 Ex.)

Ist die Schrift zu lesen Sc. Me oder Sc $\epsilon\epsilon$? Ihr Sinn wird schwerlich zu finden sein.

14. Tf. XVI N° 13. Bärtiges Brustbild mit Tonsur; darüber ein Kreuz. Umher die Buchstaben: $20 \cup C$, deren Sinn auch wohl nicht leicht zu entdecken sein dürfte. Tonsur und Kreuz zeigen, dass der Kopf den des heil. Adelbert vorstellt. Gr. 12. — (7 Ex.)

¹ Vielleicht Mesico, Miesko! S. Zeitschrift, I. c. S. 340.

15. Tf. XVI N° 14. + ΜΟΝΕΤΑ. Innerhalb eines Perlencirkels, Kopf nach rechts. Gr. 12. — (2 Ex.)

Eine der merkwürdigsten Münzen dieser Klasse und überhaupt eine der ältesten, auf der das Wort Moneta erscheint. Eine ähnliche Münze, jedoch mit unlesbarer Umschrift, s. Zeitschrift, l. c. S. 335 N° 12. Beide Münzen gehören offenbar zusammen.

16. Tf. XVI N° 15 M. מלך. Innerhalb eines Perlencirkels, der mit Schwert und Tartsche bewaffnete Herzog, rechtshin und einen Löwen bekämpfend. Hinter dem Herzoge, ein fünfstrahliger Stern. Gr. 14. — (1 Ex.)

Hr. Stronczyński hat eine Anzahl Pfennige bekannt gemacht, welche auf der einen Seite die Vorstellung unseres Brakteaten, auf der anderen aber theils den Regenten auf dem Throne, von einer zweiten Figur begleitet, theils ihn zu Ross, theils sein bewehrtes Brustbild, theils endlich den heil. Adelbert, führen¹. Er legt diese Pfennige Wladyslaw II (1139—1148) bei und wohl mit Recht, denn sie zeigen den Namen Wladyslaw, und da sie älter sein müssen als unser offenbar ihrem Typus nachgeahmter Brakteat, so können sie nicht Wladyslaw III (1202—1224?), sondern nur Wladyslaw II zugehören. Diese Münzen, gegen Ende des XII Jahrhunderts noch ziemlich verbreitet, wurden von dem ungeschickten Jüdischen Graveur des vorliegenden Brakteaten als Vorbilder benutzt. Die Legende, von welcher man die Hebräischen Buchstaben: מ, ל, ו, ד, כ, deutlich erkennt, scheint nicht den Namen des Herzogs sondern den des Jüdischen Münzpächters zu enthalten. Das Urbild dieses Typus ist, wie auch Hr. Stronczyński (S. 210) findet, auf den Denaren des Böhmisches Herzogs Sobieslaw (1125—1140) zu suchen. Der Typus erhielt sich in Polen fast ein Jahrhundert lang, denn noch

¹ Pieniądze Piastów, Tf. VII.

Ziemovit von Masovien (+ 1262) wandte ihn zu seinem Siegelbilde an.

Überhaupt liebten es die Slavischen Fürsten, um ihren tapferen Sinn auszudrücken, sich im Kampfe mit Menschen und Thieren auf ihren Münzen und Siegeln abbilden zu lassen. So finden wir auf Pfennigen, welche **Hr. Stronczyński Boleslaw III** beilegt, die aber etwas jünger sein dürften, den Herzog einen Drachen erstechend (l. c. Tf. V, Typ. 18.); **Wladyslaw II** erscheint im Kampfe mit einem behelmten Manne (l. c. Tf. IX, Typ. 27). Ein Kampf mit einem Stiere findet sich auf einem (etwas zweifelhaften) Brakteaten **Boleslaw's I** (l. c. Tf. XVIII, Typ. 84), ein Kampf mit einem Bären endlich auf Denaren **Wladyslaw's** von Böhmen (1109—1125), so wie auf einem Siegel **Leszek's** des Weisen zu Krakau (1207—1227; s. l. c. S. 210.)

17. Tf. XVI N^o 16. Sitzender Greif (?) linkshin, davor ein sechsstrahliger Stern und ein Ringel. Gr. 11. — (1 Ex.)

Pfennige ähnlichen Schlages, aber von minder roher Ausführung, gehören **Kasimir II**, dem Gerechten (1178—1194) zu und haben dem vorliegenden zum Vorbilde gedient.

18. Tf. XVI N^o 17. Sitzender Bischof mit Mitra, den Bischofsstab in der Rechten. Über seiner linken Schulter eine Kugel. Gr. 11. — (1 Ex.)

Die dünne Form dieser Münze bestimmt Herrn **Dannenbergh**, sie nach Polen oder Schlesien zu verweisen; jedoch haben das Erzstift **Gnesen** erst 1232, das Bisthum **Posen** in demselben Jahre und **Breslau** 1240 das Münzrecht erhalten. Auch dürfte der sorgfältigere Stempelschnitt für diese Münze eine andere Gegend bestimmen. Sollte sie vielleicht einem benachbarten Bisthume, z. B. **Lebus** zugehören? Das Land **Lebus** war mit Schlesien Anfangs vereinigt und wurde erst von **Bole-**

slaw, ältestem Sohne Heinrich's I, an Brandenburg verkauft.

19. Tf. XVI N° 18. Brustbild des Herzogs mit Schwert und Fahne, hinter einer Verschanzung. Gr. 12. — (1 Ex.)

Vergl. die Vorstellungen von N° 11.

20. Tf. XVI N° 19. Der stehende Herzog mit Halsband, Scepter und Reichsapfel. Gr. 12. — (1 Ex.)

Dies merkwürdige Stück ist nach einem Byzantinischen Muster gravirt; das Scepter ist offenbar dem Labarum nachgeahmt. Auch den bei Stronczyński, Tf. VI dargestellten Pfennigen Boleslaw's III, Wladyslaw's III (ibid. Tf. XVII, Typ. 76) und Leszek's des Weissen (ibid., Typ. 84), mit zwei Figuren auf der Hs., haben vielleicht Byzantinische Gepräge zu Prototypen gedient.

21. Tf. XVI N° 20. Brustbild eines geflügelten Engels. Im Abschnitte die Hebräischen Buchstaben: כהכר. Gr. 12. — (1 Ex.)

Eine ähnliche Vorstellung auf Polnischen oder Schlesischen Mittelaltermünzen war bisher noch nicht bekannt. Die Hebräische Inschrift bezieht sich vielleicht auf den Münzpächter.

22. Tf. XVI N° 21. Brustbild des heil. Adelbert mit Nimbus. Neben ihm: A und ein undeutliches Zeichen. Gr. 13. — (1 Ex.)

23. Tf. XVII N° 22. ROMOOD. In einem Vierecke, ein Brustbild. Gr. 13. — (1 Ex.)

Die Vorstellung dieses Brakteaten erinnert ein wenig an eine ähnliche Münze Wladyslaw's I (von Hrn. Stronczyński, l. c. Tf. XVI, Typ. 66, irrig Mieczko III beigelegt) mit einem Vierecke, über welchem der Kopf des Herzogs erscheint. Ist die Inschrift der unsrigen vielleicht aus Boleslaus verstümmelt?

24. Tf. XVII N° 23 + H. ♂ ... II — — In einem Perlencirkel, ein Kopf. Gr. 13. — (1 Ex.)

25. Tf. XXII N^o 24. Brustbild ein Kreuz (?) haltend, linkshin. Dahinter ein kleines Schrägkreuz. Gr. 11. — (1 Ex.)

Auch über diese Pfennige lässt sich wenig sagen. N^o 24 gehört in dieselbe Kategorie mit N^o 4; N^o 25, augenscheinlich von etwas besserer Fabrik, zeigt vielleicht den heil. Adelbert

26. Roter Kopf zwischen einem Thürmchen und einem Perlstabe. Gr. 12. — (55 Ex.)

S. Stronczyński, Anhang, Wolański's Spis monet piastowskich, S. 5.

27. Tf. XVII N^o 25. Unter einer mit einem größeren, zwischen zwei kleineren Thürmen besetzten Mauer, ein gekrönter Kopf in einer herzförmigen Einfassung. Neben dem Kopfe, auf jeder Seite vier Kugeln. Gr. 12. — (1 Ex.)

Der gekrönte Kopf erinnert an die Vorstellung von N^o 5.

28. Tf. XVII N^o 26. Das mit spitzem Helme bedeckte, mit Schwert und Reichsapfel versehene Brustbild des Herzogs. Ueber dem Reichsapfel: ☉. Gr. 10. — (1 Ex.)

Ist vielleicht ein Polnischer Brakteat Boleslaw's IV (1148—1173); von der Fabrik der vorigen Stücke ist er ziemlich abweichend.

29. Tf. XVII N^o 27. ABQQ (retrogr.). Sich umschauender Löwe, linkshin. Gr. 10. (1 Ex.)

Auf diesem höchst merkwürdigen Stücke ist der Löwe vertieft dargestellt, die Schrift hingegen erhaben. Es ist übrigens räthselhaft und wissen wir weder den Namen Abec, noch den auf Polnischen Mittelaltermünzen niemals vorkommenden Typus des Löwen zu deuten.

Unter vorstehenden 29 Typen sind die in vielen Exemplaren gefundenen, namentlich N^{os} 3, 4, 6, und 9 als die jüngsten anzusehen, als die ältesten hingegen die

nur in einem Exemplare vorhandenen Stücke. Die auf mehreren angebrachten Hebräischen Buchstaben, zeigen, dass auch in Schlesien, wie in Polen unter Mieszko III (1183—1202) Jüdische Kaufleute, die Münzen gepachtet hatten und sogar Stempelschneider ihrer Nation verwendeten, die keine andere Schrift als die ihrige kannten. Mieszko's Münzen, obwohl gleichzeitig mit den unsrigen, sind jedoch viel besser geschnitten. Leider sind die vorliegenden Brakteaten fast ganz stumm und lässt sich daher nur wenig über sie sagen.

B. v. Köhne.

BRIEF
an den Redakteur

über

einige zu Riga gefundene alte Russische
Silberstangen.

(Taf. XXII.)

Im Juli d. J. fand man am Ende der Euphonie-(ehemaligen Lazareth-) Strasse, in der St. Petersburger Vorstadt, gleich hinter Charlottenthal (einem in der Besitz der Kunstgärtner Gebrüder Wagner kürzlich übergegangenen Grundstücke), beim Sandgraben, an einer Stelle, wo ich als Knabe noch ziemlich stattliche Schanzen gesehen habe, neun kleine Silberstangen, welche bald auf der Polizei deponirt und von derselben, auf meinen Wunsch, mir zur Ansicht mitgetheilt wurden. Ich erkannte sie sogleich für das, was sie sind, nämlich alte Russische Austauschmittel, statt des geprägten Geldes, und lieferte sie mit dieser Bestimmung der Behörde zurück, zugleich Vorkehrungen treffend um diese seltenen Stücke für das Himsel'sche Stadt-Museum, dessen Conservator ich noch immer bin, zu erwerben. Nach monatelangen Verhandlungen bei den Behörden bin ich durch glücklichen Ausspruch für das gedachte Cabinet, in den Besitz dieser Silberstangen gesetzt worden, gegen Erlegung des Finderlohnes.

Da meines Wissens dies der erste derartige Fund ist, der in Lievland gemacht worden (aus Kurland ge-

wann ich einmal ein ähnliches Stück ¹⁾, so legte ich die Stangen, acht an der Zahl, von denen aber eine durchgebrochen ist, also 9 Stücke, der hiesigen Gesellschaft für Geschichte und Alterthumskunde, in der November-sitzung vor, und theilte Ihnen die treuen Zeichnungen, nebst genauer Gewichtsangabe mit, um solche der Kaiserlichen archäologischen Gesellschaft zu unterlegen.

Das Aeussere dieser, nach der Prüfung auf dem Probirsteine, zur 72^{ten} Probe gehörenden Stangen, unterscheidet sich wesentlich von den im eigentlichen Russland bis zum Anfange der Zarenzeit gebräuchlichen, wie aus den von Murawiew (St. Petersburg. 1823), Baron Chaudoir und in den Mémoires Ihrer Gesellschaft ² gegebenen Abbildungen deutlich hervorgeht. Der Umlauf dieser Stücke hörte zur erwähnten Zeit im Inneren des Reiches wohl auf, aber sollte man nicht als man mit den Nachbarstaaten in Handel gerieth, zu diesem bequemen Austauschmittel, gleichsam als zu einer Art Nothmünze seine Zuflucht genommen haben? Zar Alexei Michailowitsch liess bekanntlich im Jahre 1655, bei Gelegenheit des ein Jahr vorher mit den Polen begonnenen Krieges, um ein leichtes Zahlungsmittel zu besitzen, eine Menge ausländischer Thaler ³ mit dem St. Georgsstempel versehen; dies Mittel mochte aber vielleicht im Kriegsverkehre nicht ausreichen und kehrte der Zaar vielleicht zu dem in älterer Zeit gebräuchlichen zurück, indem er gestattete, Silber (wie früher,

¹ S. Bulletin de la Société d'archéologie et de numismatique, 1847, S. 14.

² Vol. V, Taf. VI und VII.

³ Der Kais. Ermitage besitzt mit diesem Stempel versehen: Polnische, Danziger, Thorner, Tyrolische, Bayerische, Augsburger, Sächsische, Braunschweigische, Frankfurter, Mansfeldische, Hamburger, Lüneburger, Brabantische, verschiedene Niederländische, Toskanische, Spanische u. d. Thaler.

von der 72^{ten} Probe) in kleinen Stangen, als Nothmünze zu gebrauchen. Die in gleichmässigen Abständen angebrachten Stempel mit sternförmigen und anderen Zeichen, beziehen sich auf den Werth der Stangen und erleichtern ihr Abtheilen in kleinere Stücke. Einige Exemplare zeigen deutlich die durch Hacken mit einem Beile oder mit einem ähnlichen Werkzeuge, entstandenen Spuren, von welchen diese Art Münzen ihren Namen: Rubel (рубль, рубль, рубль) erhielten.

Gefunden wurden diese Stücke bei einer ehemaligen Schanze, die offenbar bei der Belagerung Riga's unter Alexei Michailowitsch, im J. 1656, von den Russen besetzt war, da bekanntlich der Fürst Tscherkaskoi mit 22,000 Mann, einige hundert Schritte von derselben, auf der Stadtweide, festen Fuss gefasst hatte. Von diesem Punkte aus wurden notorisch Angriffe auf die Stadt gemacht, wie leicht also, dass die Silberstangen bei dieser Gelegenheit verloren gingen.

Da dieselben nicht mit den eigentlich altrussischen Stempeln versehen sind, so scheint mir es richtig, sie nicht der ältesten Zeit, wo dieses Tauschmittel gebräuchlich war, zuzusprechen, sondern vielmehr einer jüngeren, etwa der angegebenen, und sie als Nothmünzen zu betrachten.

Freilich spricht für diese meine Ansicht nur die Wahrscheinlichkeit, denn durch die Autorität früherer Schriftsteller kann ich sie nicht unterstützen.

Dass ähnliche Tauschmittel, wahrscheinlich aus derselben Periode, in den Lithauischen Provinzen neuerdings gefunden werden, ist Ihnen aus des Grafen Eugen Tyszkewitz archäologischen Untersuchungen bekannt.

Sehr erwünscht würde es mir sein, wenn Sie mir über diese Vermuthungen Ihre und anderer Kenner Meinung mittheilen wollten, die dann maassgebend für mich sein würden.

Gewicht der auf Taf. XXII abgebildeten Stücke:

Nº 2. — 27 Solotn. 74 Doli.

Nº 3. — 17 Solotn. 86 Doli.

Nº 4. — 26 Solotn. 85 Doli.

Nº 5. — 8 Solotn. 36 Doli.

Nº 6. — 21 Solotn. 27 Doli. (d. h. das ganze Stück.)

Riga, Januar 1852.

Dr. A. Buchholtz.

Das erste Siegel Peters des Grossen.

(Tf. XXII № 1.)

Ein früher im Museum der Kais. Akademie der Wissenschaften, jetzt auf der Ermitage aufbewahrter Siegelring enthält das wahrscheinlich älteste Petschaft Peters des Grossen. Der Ring ist von Gold, mit schwarzem Schmelz geziert, so wie mit einem trefflichen viereckigen Smaragd, auf welchem Peter der Grosse, in Zarischer Tracht, auf zierliche Weise gravirt ist. Ungeachtet des kleinen Umfanges dieses Steines, erkennt man dennoch deutlich, dass Peter hier in jugendlichem Alter, also gleich nach seiner Thronbesteigung im April 1682, dargestellt ist. Der Zar sitzt auf einem niedrigen Stuhle und stützt die Füsse auf einen Schemel. Sein Gewand ist vorn mit reichen Borten geschmückt: auf dem Haupte trägt er die Zarenkrone, in den Händen das mit dem Doppeladler gezielte Scepter, so wie den Reichsapfel. Die Umschrift lautet: ЧАРЬ И ВЕЛІКІИ | КНАЗЬ ПЕТРЪ | АЛЕЅЕВИЧЬ | ВСЕЯ РУССІИ | Der Zar und Grossfürst Peter Alexejewitsch, aller Reussen.

B. v. Koehne.

Paise oder Metallplatten mit den Befehlen der Mongolischen Chane als Inschrift.

(Schluss.) !

Wir haben gesucht den Beweis zu führen, dass Möncke in dieser Inschrift nicht den Namen des Chans bedeute. Es erscheint hier also dieses Wort in rother Schrift aus einer uns nicht zu erklärenden Ursache, vielleicht aus Unkenntniss des in der Mongolischen Schrift nicht bewanderten Chinesischen Graveurs oder aus alter, zur Zeit Möncke's üblicher Gewohnheit. Oder haben vielleicht die Mongolischen Geheimschreiber des Chans Möncke aus Schmeichelei und aus damals üblichem Wichtigthun mit Fleiss das Wort Möncke, welches vor *tegri* stehen muss, zwischen die erste und zweite Zeile gesetzt, so dass es zu beiden gehören könnte, zur ersten in der Bedeutung von ewig, zur zweiten als Namen des regierenden Chans? Aber in der Folge, als man unter Chubilai, die Buchstaben des Pakba umzuschreiben begann, mit welchen alle Regierungssachen zu schreiben befohlen war, konnte bei der Gewohnheit der Chinesen streng am Alten festzuhalten, das Wort Möncke füglich da bleiben, wo es unter Möncke-Chan geschrieben war. Dies ist nur eine Vermuthung, aber nur durch eine solche lässt sich erklären, warum das Wort Möncke in der Inschrift auf so sonderbare Weise zwischen den Zeilen steht.

Jetzt Etwas über die Bedeutung dieser Platten. Als sie bekannt wurden, stimmten Alle darin überein, dass sie Beamten auf den Weg gegeben wurden als offene Briefe. Als ich eine neulich gefundene Platte besprach,

legte ich ihnen eine zu grosse Bedeutung bei — ein wesentlicher Irrthum aus Mangel an entscheidenden Belegen. Meine Abhandlung darüber war schon gedruckt, als ich in der Reise Marco-Polo's die Erklärung dieser Denkmäler fand, so wie, dass Quatremère, d'Ohsson und Hammer die Nachrichten des Venetianischen Reisenden schon übersetzt hatten, namentlich die von den sogenannten Paisen, welche die Persischen Historiker aus der Zeit der Hulaguiden oft erwähnen. In dem Wörterbuche Burchani-Kati, sagt Quatremère, findet sich folgende Erklärung von Paisen: dieses Wort bedeutet einen Gnadenbrief, mit dem der Kaiser irgend Jemand belohnt und für diesen allgemeinen Gehorsam als Recht in Anspruch nimmt. Die Paise, bemerkt dieser Orientalist, waren nicht immer von Gold, denn der Schriftsteller Dshigan-Kintai erwähnt goldene und silberne. Derselbe Autor spricht auch von Paisen mit einem Löwenkopfe. Wir lesen bei ihm folgendes: «der König erzeigte ihnen eine besondere Aufmerksamkeit, sie mit Paisen mit einem Löwenkopfe und mit einem Jarlik zu belohnen.» So findet sich die gegenwärtige Benennung unserer Platten. Marco-Polo erwähnt den Namen «Paise» nicht, nichts destoweniger beleuchtet er ihre Bedeutung ausserordentlich klar und umständlich. In seiner Reise finden wir folgendes Kapitel darüber:

Der grosse Chan (der mongolische, zu seiner Zeit Chubilai) ernennt zwölf der weisesten unter seinen Fürsten, damit sie die Thaten der Offiziere und Befehlshaber seiner Armee, besonders zu Zeiten des Krieges und der Kämpfe, in Erfahrung brächten und ihm darüber berichteten, damit der Chan, über ihre Verdienste unterrichtet, sie entsprechend befördere. So macht er aus Hauptleuten Oberste, giebt ihnen viel silberne Sachen und gewöhnliche Platten oder Ehrenzeichen, die Befehl oder Adel anzeigen. Die Platten, welche Haupt-

leuten gegeben werden, sind gewöhnlich silberne, die der Obersten goldene oder vergoldete silberne. Die Befehlshaber über 10,000 Mann erhalten goldene Platten, verziert mit einem Löwenkopfe. Die ersten wiegen 120 Saggi (zu $\frac{1}{8}$ Unze), die letzteren 220. Die Inschriften beginnen auf denselben mit folgenden Worten: «durch die Kraft und Macht des grossen Gottes und durch die Liebe, mit der er uns unser Kaiserthum schenkte, sei der Name des Chans gelobt und alle die, welche sich dem der Platte eingeschnittenen Befehle entziehen, sollen den Tod erleiden und vernichtet werden.»

Augenscheinlich ist dies dieselbe Inschrift, die auf der Platte mit Quadratschrift steht, mit Ausnahme der zweiten Zeile, die sich, soviel uns bekannt ist, noch auf einer zweiten Platte vorfindet: «*Tengri* ist mit Gott übersetzt, weil die Europäer im Mittelalter glaubten, dass die Mongolen unter dem Namen *Tengri* Gott verehren. Sonderbar ist jedoch, dass hier dem Himmel das bei den Mongolen ungebrauchliche Beiwort «gross» gegeben wird. Der Satz: «und durch die Liebe etc. . . .» ist sehr begreiflich und eine freie Uebersetzung der Worte: *Jeke su dshaliin igegen dur*, welche die zweite Zeile der Abdulliaschen Paise einnehmen. Das Ende der Uebersetzung entspricht wieder der Quadratschrift. Die Worte: «*Chaan nere chutuktai bollogai u. s. w.*» sind fast so übersetzt wie vom Priester Awwakum.»

«Die Befehlshaber, fährt Marco-Polo fort, die solche Platten besitzen, benutzen alle die mit ihnen verbundenen Privilegien, und in der Inschrift wird gesagt, welche Pflichten namentlich und welche Gewalt durch sie übertragen wird. Ein Befehlshaber von 100,000 Mann oder ein General en chef der grossen Armee erhält eine goldene Platte im Gewicht von 300 Saggi. Auf ihr finden sich die oben erwähnten Worte, aber darüber als Verzierung ein Löwe, Sonnet und Mond. Er

benutzt die Vorrechte seiner hohen Stellung, wie sie ihm auf der schönen Platte verliehen wurden. Wenn er ausrückt, wird über seinem Haupte ein Schirm gehalten als Zeichen seiner Würde und Macht; wenn er sich setzt, nimmt er auf silbernen Lehnstühlen Platz. — Der grosse Chan belohnt auch einige mächtige Personen seines Kaiserthums mit Platten, auf denen als Verzierung ein Geier sich findet. Kraft dieser Platten führten einige mächtige Fürsten ganze Armeen als Schutz ihrer Person mit sich. Sie können nach Belieben Pferde aus den kaiserlichen Ställen zu ihrem Gebrauche nehmen und sich die Pferde der Offiziere niederer Grade aneignen.

Als der Oheim und Vater des Marco-Polo nach Europa im Auftrage des Chans reisten, befahl er ihnen eine goldene Platte zu geben, auf welcher das Zeichen des Chans, wie er es gewöhnlich führte, ausgeschnitten war. Derjenige, dem eine solche Platte gegeben war, musste zugleich mit seinem Gefolge von einer Nation zur andern durch die Statthalter aller Orte, in kaiserlichen Ländern begleitet werden und für die Zeit seines Aufenthalts in einer beliebigen Stadt, Hofe oder Schloss hatte ein solcher das Recht, Lebensmittel zu verlangen und Alles zu seiner Bequemlichkeit Nothwendige. Diese Platte war ihnen sehr nützlich unterwegs, wo ihnen nach Vorzeigung der Platte alles Nöthige und Begleitung gegeben wurde. Sie kehrten nach China mit Marco-Polo zurück. Von hier reisten alle drei zu Meere nach Europa, indem sie zugleich die Braut, die für Argun-Chan bestimmt war, begleiteten. Zu dieser Reise befahl der Chan, ihnen eine goldene Platte zu geben, auf der sein Befehl eingegeben war, dass sie ihnen einen freien und ungehinderten Empfang an allen Orten seines Reichs bereiten, eben so auch jeden nöthigen Schutz ihnen und ihrem Gefolge gewähren sollten. Als sie an der Küste Persiens landeten, die Prinzessin

vorstellten und sich zur Abreise nach Venedig rüsteten, gab ihnen der Regent von Persien viele goldene Platten, von denen jede $1\frac{1}{2}$ Ell. lang und 5 Zoll breit war, im Gewichte von $\frac{3}{2}$ bis 4 Mark. Auf ihnen war geschrieben: durch die Hülfe des ewigen Gottes werde der Name des grossen Chans überall immer geehrt und gelobt und jeder, der ihm nicht gehorchen wird, soll sterben und sein Vermögen eingezogen werden.» Weiter war geschrieben, dass die drei Gesandten als seine (des grossen Chans) Repräsentanten auf der ganzen Erde mit der schuldigen Achtung aufgenommen, ihre Verlangen erfüllt und die nöthige Begleitung ihnen gegeben werden sollte.» Alles war pünktlich erfüllt und aus vielen Orten begleitete sie eine Wache von 200 Mann.

Aus Allem bisher über die Paise Gesagten folgt, dass es zwei Arten derselben gab; die einen waren Zeichen der Auszeichnung und wurden für grosse Verdienste gegeben: die anderen waren gewöhnliche Reisepässe, welche die Befehle für die vom Chane irgendwohin geschickten Beamten enthielten.

Der Name Paise, welchen die Orientalisten bei Persischen Schriftstellern fanden, kam nach Persien aus dem östlichen Asien mit den Mongolen; er ist nichts anderes als das Chinesische *Pai-dsi* d. i. Platte, Brettchen. In Zusammensetzungen wird dieses Wort ohne das ergänzende «*dsi*» gebraucht wie in *dsin-pai*, *cho-pai* u. s. w. In der Mongolischen Sprache behielt dieses Wort seine beiden oben auseinander gesetzten Bedeutungen. *Bai* bedeutet noch bis jetzt unter Anderem im Mongolischen: Preis, Belohnung; welche bei Spielen, Kämpfen und Läufen gewonnen wird. Und *Muruin-Bai* bezeichnet eine besondere Verzierung auf einer Pferdedecke, welche das Recht giebt, unterwegs Vorspann und Futter zu nehmen.

Der Gebrauch von mehr oder weniger den Paisen ähnlichen Auszeichnungen geht bis ins graueste Alterthum. Auf unseren Wunsch unterzog sich Herr Palladius Katharow der Mühe, einige nähere Notizen aus Chinesischen Büchern zu sammeln, wovon wir hier Einiges, gleichsam als eine Einleitung in die Geschichte der Paise mittheilen:

« Unter den verschiedenen Chinesischen Dynastien wurden diese Platten oder Auszeichnungen aus Metall, Stein, Holz und auch aus Seidenstoff gemacht. Ihre Bestimmung war ebenfalls verschieden. Die einen (*Gui* und *tje-zsjuan*, Gnadenbriefe mit goldenen Buchstaben geschrieben) gaben das Recht auf Vasallen-Eigenthum; die anderen (*tiao-zsy*, Kennzeichen, *guan-phan* Bewahrer) bezeichneten eine blossе Vollmacht oder dienten zum Schutz wie die Paise; andere: (*phu* wahrscheinlich Bambus Platten) versammelten die Vasallen am Hofe ihres höchsten Beherrschers; aber *zsin-pai* (eine goldene Platte) und *ssin-pai* enthielten eine irgend wohin geschickte Kundmachung oder Befehl; *zsin-zsy-pai* (eine Platte mit goldenen Buchstaben) verpflichtete den Courier, 200 Werst des Tages zurück zu legen; *cho-pai* waren unsere Reisescheine u. s. w.

Bemerkenswerth ist dass vor der Dynastie der Chane (von 206 vor Ch. G. bis 23 nach Ch. G.) ein Zeichen der Gewalt bei den Chinesischen Kaisern eine sogenannte Beglaubigungstafel war, aus rothem Nephrit (Nierenstein), drei Fuss lang und acht Zoll breit und mit Rändern aus weissem Nephrit an den Oeffnungen, für die Schnüre. Die Inschrift mit goldenen Buchstaben lautete: «*Tjen tschi di phu ssi*, d. i.: auf Befehl des Himmels das glaubhafte Siegel des Kaisers. Der Kaiser Zin-schi-chuan-di liess auf demselben folgende Worte einschneiden: Empfangen den Befehl vom Himmel.

Es ist schwer festzustellen, wann die Paise von den

Chinesen bei den Mongolen eingeführt wurden. Die Ansicht Marco-Polo's, dass dieses durch Chubilai geschah, ist ungegründet, denn aus der Geschichte wissen wir, dass schon Tschingis seinem ausgezeichneten Feldherrn Mocholi den Titel Ko-wan gab, d. h. das Recht in seinem (des Chan's) Namen zu handeln, dann einen besiegelten Gnadenbrief und ein goldenes Ehrenzeichen.

Es steht fest, dass die Paise schon unter Möngke-Chan bei den Mongolen im Gebrauche waren. Nach den Nachrichten des Armenischen Geschichtsschreibers Orbelian gab Möngke-Chan dem Könige Sembad eine goldene Paise, auf welcher die Namen Gottes und des Chan's eingegraben waren. Ruysbroek erzählt: Mangu gab dem Moal (Gesandten nach Europa) seine Goldtafeln, welches goldene Platten sind von Handbreite und halber Armlänge, worauf sein Befehl eingegraben war. Der Träger derselben kann verlangen und befehlen Alles, was ihm beliebt und es wird ohne Verzug ausgeführt. Im Jahre 1760 gab Chubilai-Chan seinem Feldherrn für einen über den Prätendenten auf den kaiserlichen Thron erkämpften Sieg das goldene Ehrenzeichen des Tigers, *Anshini taschai temgetu*, mit der Abbildung eines Tigers? — Sicherlich wurden die Paise von den Chanen ziemlich häufig gegeben, wie dies auch aus den Worten des Marco Polo erhellt.

Zugleich mit den Eroberungen der Mongolen verbreiteten sich in Asien die Paise. Wir wissen, dass schon die Hulaguiden in Persien und die Dshutschiden in Kip-tschak solche austheilten. Ausser der ächten zur Gattung der Reisescheine gehörigen Paise des Abdulla wissen wir noch, dass Timur-Pulad einem gewissen Bei-Chadshi einen Paiselyk-Jarlyk d. i. einen Jarlyk mit einer Paise gab: so heisst es in einem Jarlyk des Tochtamysch, der im Jahre 1382 dem Bei-Chadshi gegeben wurde.

Es ist noch die Frage übrig, wurden Paise auch Russischen Fürsten und Würdeträgern von den Dshutschiden gegeben? Waren sie in der Horde in grosser Gnade bei den Chanen, so erhielten sie Jarlyke und folglich auch Paise. Ich fand aber nur ein Beispiel von der Verleihung einer Paise an einen Russen. In der handschriftlichen Uebersetzung des Jarlyk, welcher von Berdibek dem Alexei, Metropolit von Kiew und Wunderthäter von ganz Russland gegeben wurde, heisst es: «eine Baise auch Jarlyk gaben sie uns zu unserer Bestätigung. Die Veränderung des Worts Paise in Baise zeigt, dass das Wort bei den Russen schon im Gebrauche war und folglich auch die Sache selbst ihnen sehr wohl bekannt. Vielleicht finden sich in der Russischen Geschichte noch andere Nachrichten von den Paisen.¹

Dordshi Bansorow.

¹ S. Записки археолого-нумизматического общества, II, S. 72 — 97.

Inscription glagolitique d'un sabre.

ЮѠРЗѠѠ.ѠѠѠѠ
ѠѠѠѠѠѠѠѠ.
ѠѠѠѠѠѠѠѠ.
РЗѠѠѠѠѠѠѠѠ

Ces quatre lignes sont gravées sur la lame d'un sabre oriental, appartenant à la Collection de M^{me} la princesse Soltykoff. (V. ces Mémoires, Vol. V, Bulletin des séances, p. 22). Les caractères glagolitiques de cette inscription, tantôt majuscules, tantôt cursives, paraissent être d'une date peu reculée, vu leur type trop régulier et trop artistique pour une époque où cet alphabet était encore en usage. Ces caractères d'ailleurs ne présentent rien de remarquable; adaptées à l'alphabet latin, ils expriment très bien les mots latins: la 1^{re} ligne de l'inscription porte: SANCTA MARIA.

La 2^e: MATER. DEI.

La 3^e: ORA. PRO NOBIS.

La 4^e: PECCATORIBUS.

P. Sawélieff.

MISCELLEN.

Sphragistisches. Die in Paris bei Leleux erscheinende trefflich redigirte Revue archéologique, enthält auch verschiedene sphragistische Mittheilungen, so im VII Bd. S. 573, Siegel des Johann Trousevache, und Bemerkungen der sphragistischen Gesellschaft zu Paris, S. 711. Der VIII Band enthält an sphragistischen Mittheilungen: 1, ein Siegel Johann's II, Abtes von St. Satur, bei Sancerre (S. 76) 2, ein Siegel Hugo's, Canonicus zu St. Christoph, in Siena (mitgetheilt S. 130, von der sphragistischen Gesellschaft zu Paris) und 3, ein merkwürdiges, mit antiken Intaglien verziertes Reitersiegel des Königs Dionysius von Portugal († 1325), mitgetheilt S. 329, von Hrn Fournier du Lac.

Der Unterzeichnete, welcher eine grössere Anzahl Portugiesischer, unedirter Siegel zusammengebracht hat (namentlich diejenigen, welche sich im Königlichen Staats-Archive der Torre di Tomba befinden und deren Copien ihm durch allergnädigste Erlaubniss I. Maj. der Königin von Portugal zugegangen sind), bittet Besitzer ähnlicher Stücke um gefällige Mittheilung derselben, da er im Interesse der Wissenschaft wünscht, solche möglichst vollständig herauszugeben.

B. v. Koehne.

Am 2 October 1851 starb zu Smyrna H. P. Borrell, Ritter des Griechischen Erlöserordens, einer der ausgezeichnetsten und kenntnissreichsten Münzfreunde, dessen treffliche kleine Abhandlungen in verschiedenen Zeitschriften, namentlich in Akerman's Numismatic Chronicle abgedruckt, höchst schätzenswerthe Mittheilungen enthalten. Seine am 12 Juli d. J. zu London versteigerte Sammlung s. Lit. N^o 411, S. 299.

Mr. de Rougé, dans une lettre, adressée au rédacteur de ces mémoires, donne l'explication suivante de l'inscription du petit buste égyptien, décrit p. 94 N^o 69: »*Acte d'adoration à Neith, dame de Sais*..... Cette inscription nous apprend seulement que le monument appartient à l'école de la basse Égypte et probablement au joli style de la XXVI^e dynastie.»

TABLE.

Antiquités classiques.

	Page.
Musée de sculpture antique de Mr. de Montferrand; par Mr. B. de Köhne, m. f.	1.
Statère d'or de Paerisade II, roi du Bosphore Cimmérien; par Mr. le prince de Sibirsky, m. f.	98.
Die Gestade des Pontus Euxinus vom Ister bis zum Borysthenes, in Bezug auf die im Alterthume dort gelegenen Colonien (suite et fin); par Mr. le Dr. Becker, m. cor.	103, 176.
Lettre au rédacteur des Mémoires, sur deux monnaies inédites de Syrie et d'Arménie; par Mr. de Bartholomaei, m. f.	173.
Théodosie et les remparts du Bosphore Cimmérien du côté de la Tauride; par Mr. de Muralt, m. f.	194.
Observations sur quelques points incertains de l'histoire et de la numismatique du Bosphore Cimmérien; par Mr. le prince Sibirsky, m. f. . . .	200.
Brief an Herrn Oberst von Bartholomaei über die Genealogie und die Münzen der ersten Achämenidischen Könige des Pontos und des Bosporos, so wie der Zenoniden und der Aspurger; par Mr. de Köhne, m. f.	233.
Antiquités scythes de l'Ermitage Impérial; par Mr. de Muralt, m. f.	259.
Lettre à Son Excellence Monsieur le comte S. Stroganoff, sur une médaille inédite du roi Syggès; par Mr. de Köhne, m. f.	349.
Theano von einem unbegründeten Verdachte befreit. Bedenken gegen eine Vasenerklärung des Herrn Prof. Welcker; par Mr. de Paucker, m. cor.	352.

	Page.
Lettre à Monsieur J. Yonge Akerman, secrétaire honoraire de la Société numismatique de Londres. sur quelques médailles autonomes grecques de différents cabinets; par Mr. de Köhne, m. f.	363.
Antiquités russes et slaves.	
Collections de monnaies en Russie.....	167.
Cachet du roi Twartko de Bosnie.....	172.
Medailles russes modernes.....	273.
Die Polnisch-Schlesischen Brakteaten des Rathauer Fundes; par Mr. B. de Köhne, m. f. .	427.
Brief an den Redakteur über einige in Riga gefundene alte Russische Silberstangen; par Mr. le Dr. A. Buchholtz	436.
Das erste Siegel Peters des Grossen; par Mr. de Koehne, m. f.	440.
Inscription de sabre en caractères glagolitiques; par Mr. P. Sawélieff, m. f.	449.
Antiquités et numismatique du moyen-âge.	
Ueber einige merkwürdige Siegel des Mittelalters; par Mr. de Kämmerer	149.
Die bei Rathau gefundenen Brakteaten; par Mr. H. Dannenberg, m. cor.	398.
Numismatique moderne.	
Les monnaies du canton de Vaud; par Mr. F. Séguin, m. f.	141.
Neueste Schaumünzen	273.
Neueste Currentmünzen	283.
Bruchstücke zur Münzgeschichte Albrechts, ersten Herzogs von Preussen (suite); par Mr. F. A. Vossberg, m. cor.	381.
Antiquités et numismatique de l'Orient.	
Lettre à Mr. de Koehne, sur un dinar d'Alphonse VIII, roi de Castille par Mr. Schweitzer, m. cor.	255.

	Page.
Paise oder Metallplatten mit den Befehlen der Mongolischen Chane als Inschrift; par Mr. Dordgi-Banzaroff, m. col.	255.

Littérature nouvelle.

Ouvrages sur lesquels il y a un compte-rendu ou une notice.

Akerman	294.
Arneth	295.
Barthélemy	296.
Bonneville	298.
Brosset	300.
Cappe	300.
Cartier et de la Saussaye	309.
Chalon	312.
Charton	312.
Frey	315.
Fort	316.
Gaillard	316.
Grigorieff	318.
Hermann	319.
Kochler	320.
Lefebvre	322.
Leitzmann	325.
de Longpérier	326.
Masch	327.
Mommsen	328.
Muller	330.
Pinder	331.
Pinder et Friedländer	332.
Pujals de la Bastide	334.
Die Reichelsche Münzsammlung (par Mr. Darnenberg.)	334.
Revue de la numismatique belge	336.
Robert	339.
Rossignol	340.

Sabatier	Page. 341.
Schönemann	342.
Графъ Уваровъ (Comte Ouvaroff).....	344.

Coyon.	346.
Lisch	348.

RENVOI
des gravures au texte.

		Page.			Page.
Pl. I. }		2	Pl. XV.	Nº 3	89
II. }			XV.	— 4	93
III. }		9	XV.	— 5	91
IV. }			XV.	— 6	
V.		16	XV.	— 7	97
VI.		18	XV.	— 8	98
VII.		23	XVI.	— 1	428
VIII.		24	XVI.	— 2	
IX.	Nº 1	35	XVI.	— 3	
IX.	— 2	37	XVI.	— 4	
IX.	— 3	32	XVI.	— 5	429
IX.	— 4	31	XVI.	— 6	
IX.	— 5	40	XVI.	— 7	
IX.	— 6	43	XVI.	— 8	
X.		45	XVI.	— 9	430
XI.		56	XVI.	— 10	
XII.		47	XVI.	— 11	
XIII.		49	XVI.	— 12	
XIV.	Nº 1	67	XVI.	— 13	431
XIV.	— 2	73	XVI.	— 14	
XIV.	— 3	62	XVI.	— 15	
XIV.	— 4	71	XVI.	— 16	
XIV.	— 5	65	XVI.	— 17	432
XIV.	— 6	51	XVI.	— 18	
XIV.	— 7	59	XVI.	— 19	433
XIV.	— 8	71	XVI.	— 20	
XV.	— 1	88	XVI.	— 21	
XV.	— 2		XVII.	— 22	

		Page.			Page.
Pl. XVII.	Nº 23		Pl. XIX.	Nº 59	411
XVII.	— 24	433	XIX.	— 60	418
XVII.	— 25		XIX.	— 61	
XVII.	— 26		XIX.	— 62	421
XVII.	— 27	434	XIX.	— 63	419
XVII.	— 28		XIX.	— 64	412
XVII.	— 29	409	XIX.	— 65	
XVII.	— 30	401	XIX.	— 66	416
XVII.	— 31		XIX.	— 67	
XVII.	— 32	402	XIX.	— 68	414
XVII.	— 33		XIX.	— 69	
XVII.	— 34	406	XIX.	— 70	413
XVII.	— 35		XIX.	— 71	413
XVII.	— 36	403	XIX.	— 72	423
XVII.	— 37	406	XX.	— 1	150
XVII.	— 38	403	XX.	— 2	153
XVIII.	— 39	411	XX.	— 3	156
XVIII.	— 40	419	XX.	— 4	161
XVIII.	— 41	420	XX.	— 5	165
XVIII.	— 42	419	XXI.	— 1	173
XVIII.	— 43	422	XXI.	— 2	175
XVIII.	— 44	423	XXI.	— 3	
XVIII.	— 45	422	XXI.	— 4	
XVIII.	— 46	423	XXI.	— 5	370
XVIII.	— 47	409	XXI.	— 6	
XVIII.	— 48	424	XXI.	— 7	
XVIII.	— 49	409	XXI.	— 8	
XVIII.	— 50	423	XXI.	— 9	365
XVIII.	— 51		XXI.	— 10	
XVIII.	— 52	424	XXI.	— 11	379
XVIII.	— 53		XXI.	— 12	367
XVIII.	— 54	425	XXII.	— 1	440
XVIII.	— 55		XXII.	— 2	
XVIII.	— 56	424	XXII.	— 3	
XVIII.	— a		XXII.	— 4	439
XVIII.	— b	414	XXII.	— 5	
XIX.	— 57	411	XXII.	— 6	
XIX.	— 58	410	XXII.	— 7	255

TABLE ALPHABÉTIQUE.

Aarau 287. Achéménides 233. St. Adelbert 428. Adelheid III (Quedlinburg) 410. Adelheid (inconnue) 425. Adorante 20. Aemilia Fortunata 78. Aepolium 133. Aequator 292. Akerman 294. Albert (Grande Brét) 280. Albrecht (Prusse) 381. Alexandre I (Maced) 366. Alexejeff, (grav.) 273. Allégorie 71. Allemagne 274. Allen, (grav.) 280. Alphonse VIII (Castille) 255. Amazone 73. Amérique 290. Amour 29, 53. Anhalt 284. Anna (Prusse) 382. Antiochia 150. Antiphilus 136. Apollon Citharède 9, 15. Aristion 237. Arlesheim (trouv.) 170. Arménie 175, 249. Arneth 282, 295. Artaxias 219. Asander 239. Aspurger 233. Astakos 68. Astarte 349. Athen 237. Autriche 276, 285.

Bacchus 62, 87. Barry 296. Barthélemy 296. Batavia 275. Batz 161. Bavière 275, 383, 305, 422. Beierlein 298. Bernard (Saxe) 413. Besser 298. Bessi-Journet 298. Boemund IV (Antiochia) 150. Bokoff 170. Bonneville 298. Borrel 278, 450. Bosnie 172. Bospore Cimmérien 98, 194, 200, 233. Brandebourg 419. Brésil 293. Broulier 299. Brissart-Binet 300. J. Brooke; 168. Brosset 300. Burke 346. Bustes, romains 43. égypt. 93.

Californie 291. Callatia 364. Candélabres 83. Cappe 300. Cartier 309. Castellanos 311. Castille 255. Cavedoni 312. César 2. Chalcédon 373. Chalon 312. Charton 312. Chasse (sarcoph.) 49. Chaudruc de Crazannes 313. v. d. Chijs 313. Chinois (buste) 97. Chmel 346. Chrétien VIII (vaisseau) 274. Christiania 281. Chubilai 441. Cinéraire 77 et suiv. Claude 32. Cochet 313. Commode 40. Conbrouse 314. Cotys I 219. Cotys III 221. Coyon 346. Crassier 311. Cremnisci 133, St. Croix 311. Croix fleurdélysée 82. Cuypers 314. Cyzique 370. Damas Arbaud 314. Décius Aemilius 77. Deutschland 274. Devismes 314. Digot 339. Dionysos 59. Domitius 82. Dorgiere (grav.) 277. Dorn 315. Doublet de Boisthibault 315. Duchalais 314. Dynamis 239.

Edelgeschlechter Tyrols 346. Egrilius Epitynchanus 87. Égypte 88. Eichstaedt 165. 165. Erétria 367. Erigone 61, Ermland 392. Eubée 367. Eupator 219.

Faréanses 225. Faune 21. Fille romaine (buste) 43. Flore 17. France 278, 289. Frédéric I (emp.) 401. Frédéric le grand 275. Frédéric (Magdebourg) 402. Frey 315. Friedlaender 332. Fort 316.

Gaillard 316. Geitlin 318. Genève 277. Génie de la saison 71. Glück 283. Görz 347. Goslar 421. Grande Bretagne 280, 290. Grèce 277. Grigoriéff 318. Guyana 293. Guyot 318.

Hadrien 23. Haiti 291. Halberstadt 410. Hallström 318. Hannovre 167, 283. Harpis 138. Hefner 347. Heinrich (inconnu) 424. Helfricht (grav.) 275. Helmstedt 412. Hermand 347. Hermann 319. Hermès 30. Hermonax (bourg d') 118. Hohenzollern 284. Holstein 285. Hospitaliter 156. Hucher 347. Humphreys 319. Hungerbühler 319. Hyrtl 347.

St. Jakob 409. Jasos 378. Icarus 59. Jean (archiduc) 274. Jerusalem 153. Illustrierte Zeitung 347. Imhotep 89. Ininthiméus 225. Inscriptions 86. Joachim I (Brandeb.) 385. Jonnaert 320. Isiacorum portus 186. Ister 136. Istriorum portus 183. Italie 277. Jupiter 26. Justin I 57. Justinien I 57.

Kaan 320. Kamniskyres 173. Kardia 372. Kirchenstaat 288. Klepikoff (grav.) 273. Koehler 320. Kolchis 367. Kullrich (grav.) 275.

Lagoy 320. Lambert 321. Lange (grav.) 277. Langlois 321. Laodikeia (Phryg.) 245. O. di Lasso 283. Lavoix 322. Lazari 322. Lecoindre Dupont 322. Lefebvre 322. Leitzmann 325. Leukon 196. Lindsay 325. Lindgreen (grav.) 281. Lisch 325, 348. Löwe 325 de Longpérier 325. Louis Napoléon 278. St. Ludger 412. Ludwig (monétaire) 396.

Macédoine 366. Macrocremni montes 132. Magdeburg 401. Mantellier 326. Marc Aurèle 37. Marco Polo 444. Masch 327. Méduse 75, 80. Mémoires de la soc. arch. du midi de France 327. Mer 53. Mercure 47. Merseburg 411. Merzdorff 327. Mexico 291. Minerve 27. Misnie 418. Mithradate III 234. Mithradate VI 235. Möngke 441. Mohammed-Bey 328. Moira 61. Mommsen 328. Moore (grav.) 280. St. Moriz 406. Muller 330. Münzfunde 170. Münzsammlungen 167. Municipale, statue 24. Muse 16, 31, 64, 65.

Namur 331. Neoptolemus (tour de) 104. Néréide 67. Nicotia 110. Niederlande 279, 290. Nord-Amerika 290. Norwège 281. Nouvelle Granada 292.

O... 331. Odessus 179, 365. Oiseaux (relief) 76. Olba 245. Oldenburg 284. Ophiussa 111, 123. Osiris 88, 96. Otto. II (Brandeb.) 419. Otto (Misnie 418). Otwaroff (comte) 344

Paerisade II 98. Paise 441. Palladium 352. Palombino 52. Panthée 72. Parion 373. Pascht 91. Pays-Bas 279, 290. Pegau 410. Pfeuffer (grav.) 275, 282. Pharnakes 238. Phthas 91. Physca 188. Pierre le grand 440. Pinder 331. Poète (relief) 65. Polémon I 202, 244. Polémon II 250. Pologne 427. Pontus Euxinus 103, 176. Pontus Victor 79. Portugal 289, 450. Prusse 275, 381. Psyché 53. Pujals de la Bastide 334. Pythodoris 248.

Quedlinburg 307, 410.

Ra 95. Radnitzky (grav.) 274, 282. Ram 348. Rappe 146. de Reichel 282, 334. Reliefs antiq. 45, 95. Renauldin 336. Revue archéologique 450. Revue de la numismatique belge 336. Rhadamsades 224. Rhescouporis I 212, 253. Rhescouporis V, VI 224. Rhoimetalkès 274. Rigollot 339. Robert 339. Rolin 339. Romain (buste) 43. Rome 277, 288. Rossignol 340. Roth (grav.) 276. de Rouge 88, 450. de Roye van Wichem 340. Russie 273, 428, 440.

Sabatier 341. Sacrifice 74, 95. Sarcophage 46, 88. Sarmaten 246. Satyre 62. Sauromate I 200, 253. Sauromate II 212. Sauromate VI 224. Saxe 413. Schaepkens 348. de la Saussaye 309. Schilling (grav.) 282. Schleswig 285. Schönmann 342. Schuster 276. Schwarzburg 285. Schweden 290. Schweiz 169, 277. Scopuli 183. Scribonius 242. Scylla 376. Scythes 259. Seidl 343. Sept. Severe 41. Servais 343. Siegel 149, 440, 450. Siegfried (Pegau) 410. Siena 161. Silésie 427. Skjelderup 282. Soli 379. Souabe 276. St. Stephan 411. Stickel 343. Suède 290. Suisse 169, 277, 286. Sygges 349. Syrie 173.

Tamou 88. Teiranes 226. Terre 53. Thomas 344. Theano 352. Théodosie 194. Thétis 376. Thothorses 221. Tigrane 175. Tolstoi, comte (grav.) 273. Trinci 344. Triton 51, 67. Tryphon 251. Twardko 172. Tyragètes (île des) 129.

Valéria Leite 76. Valérius Maro 56. Vanderstraaten 345. Vaud, canton de, 165. Vaux 345. Vénus 18, 28. Victoire 46. Victoria (reine) 230. Vienne 276. Vitellius 35. Voigt 275.

Walpurg-Abtei 165. Welcker 352. Wichmann (Magdeb.) 402. Wigand 345. Wilhelm (Jerusalem) 153. Wille (monétaire) 385. Wiener (grav.) 278. Wolters 345.

Zénon 244. Zénon Artaxias 249. Zenoniden 233.





22



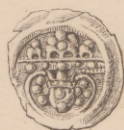
23



24



25



26



27



28



29



30



31



32



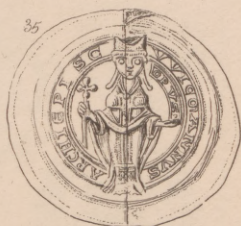
33



34



35



36



37



38





